This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

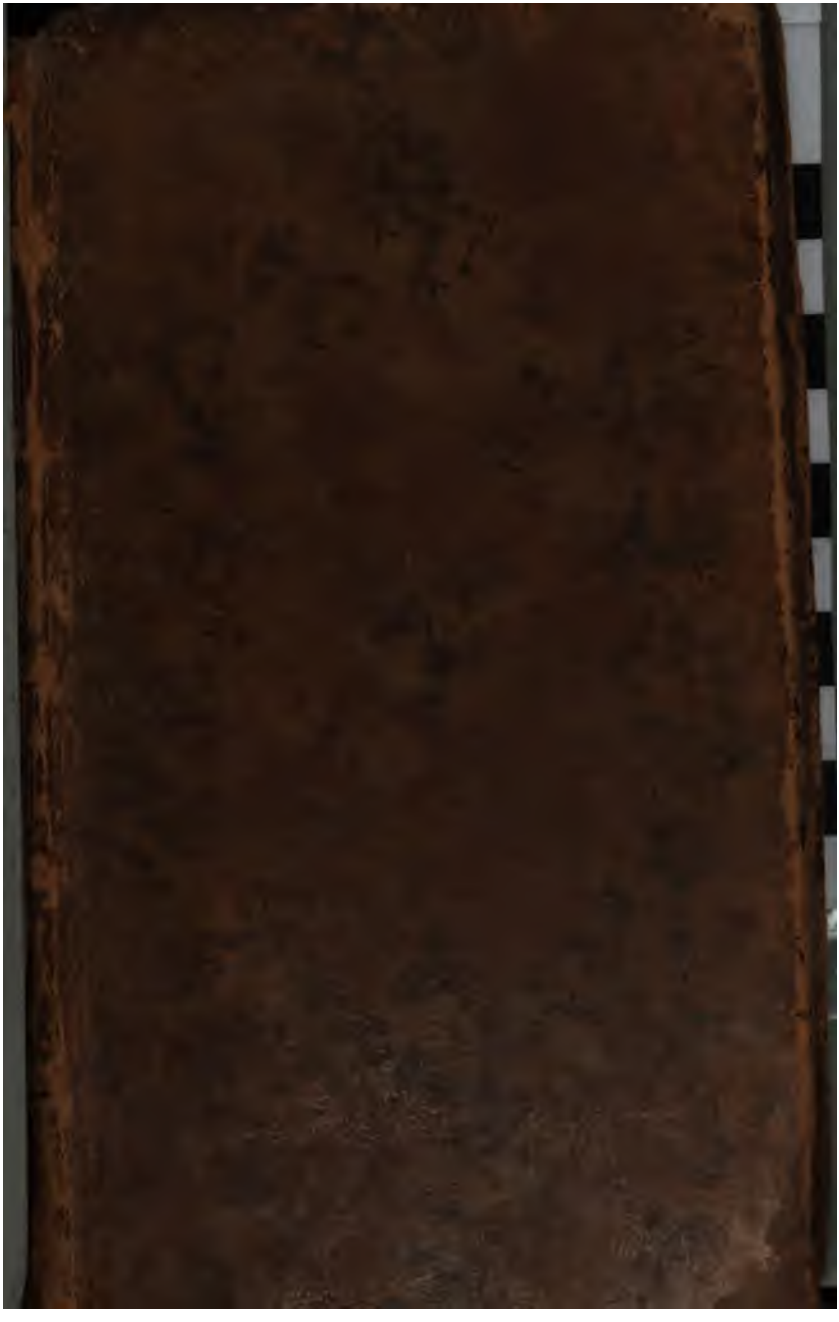
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

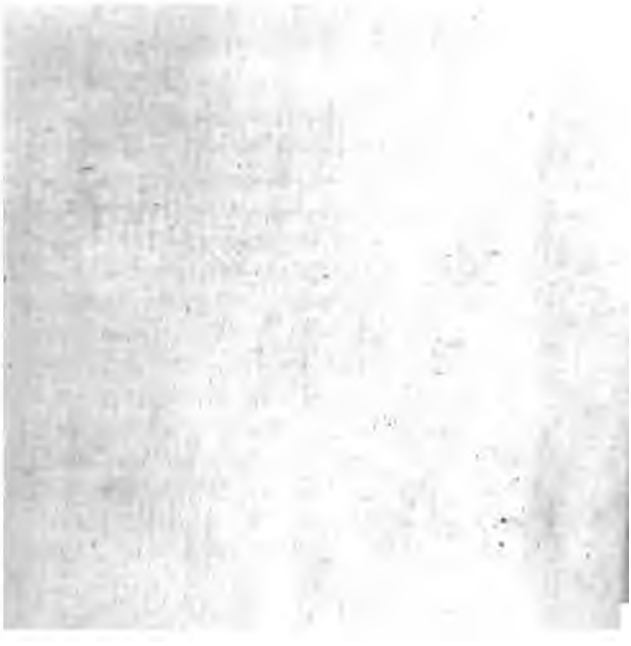
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

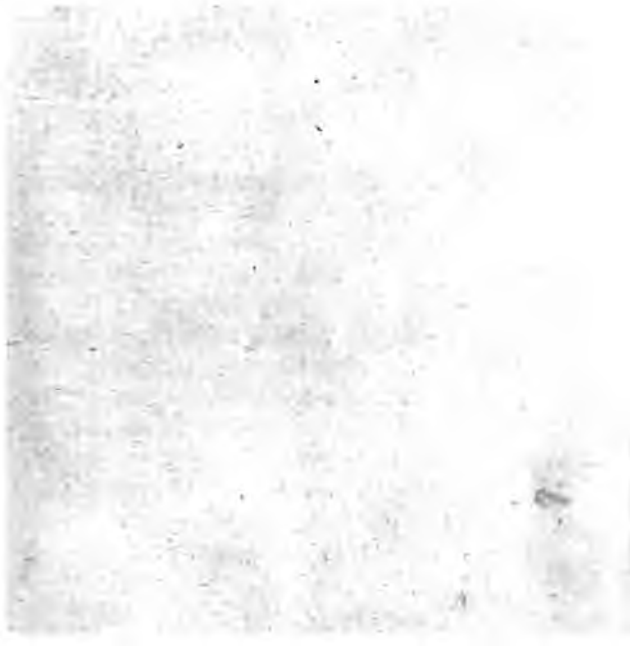
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

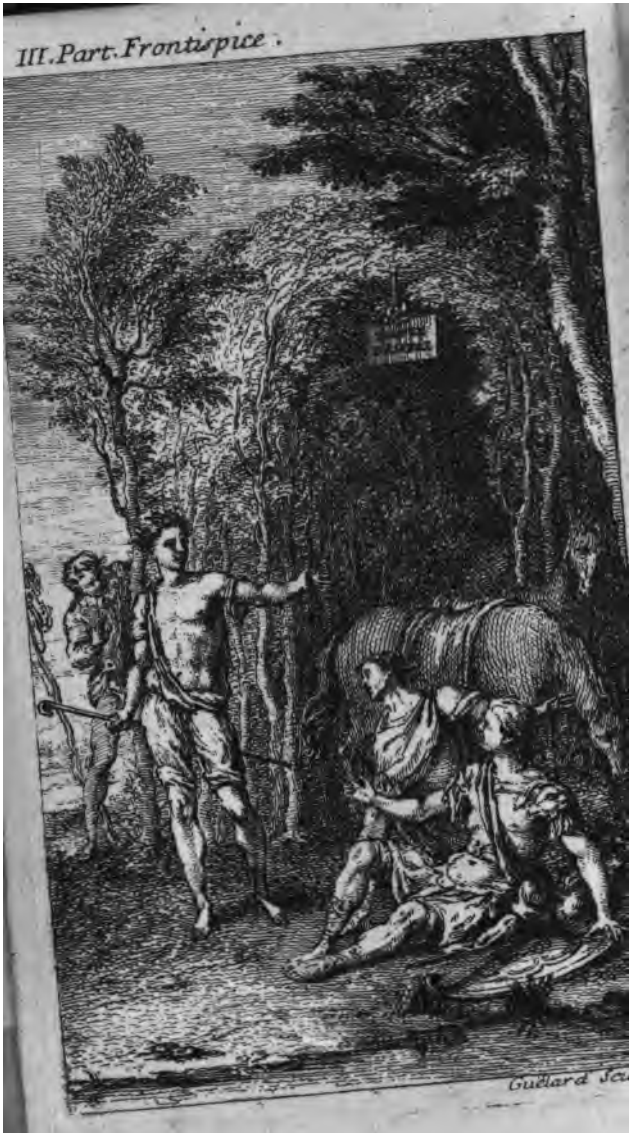


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.





III. Part. Frontispice.



L'ASTRÉE
DE M. D'URFÉ,
PASTORALE ALLEGORIQUE,
AVEC LA CLE',
NOUVELLE EDITION,

Où ſans toucher ni au fonds ni aux épiſodes, on s'eſt contenté de corriger le langage, & d'abreger les converſations.

TOME TROISIEME.

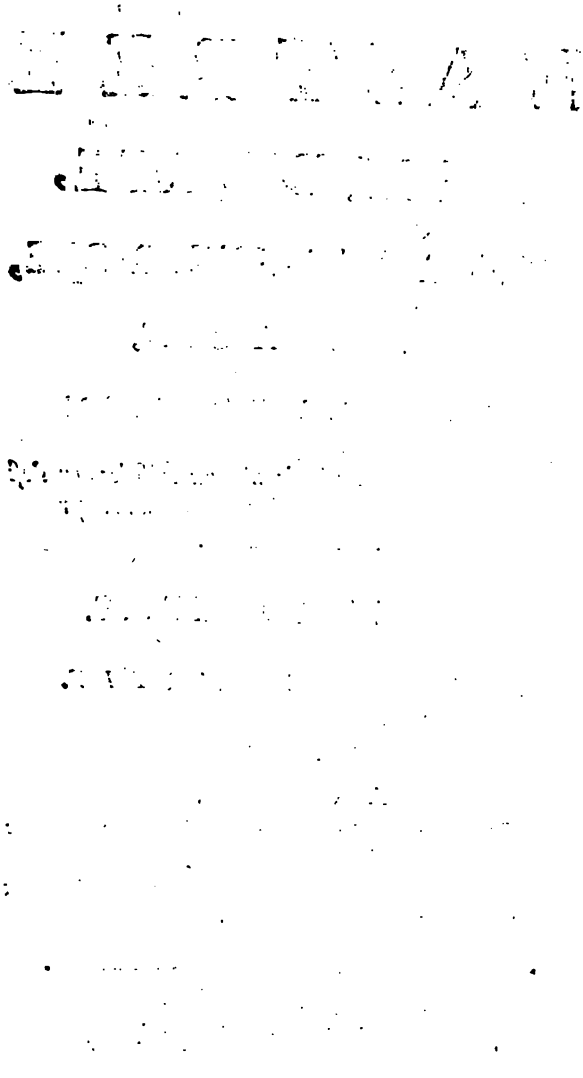
PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Auguſtins, près du Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS que les bergeres du Lignon eurent réſolu d'aller enſemble viſiter la feinte Alexis, Amour qui ſe plaît à tourmenter davantage ceux qui le ſervent mieux, fit ſentir à la bergere Aſtrée certaines impatiences, dont elle n'eût pû ſe rendre raiſon à elle-même. Les trois jours qu'elles avoient pris pour faire cet agréable voyage lui parurent d'une longueur extrême ; mais quels furent les ſentimens de la feinte druide, lorſqu'elle apprit qu'Aſtrée devoit bientôt

lui rendre viſite! Deux paſſions bien differentes l'agitérent tout à la fois. Si l'idée de voir Aſtrée, & de pouvoir l'entretenir à la faveur de ſon déguiſement, la tranſporta de joye; la crainte d'être reconnue, & d'avoir deſobéi à ſa bergere ne la tourmentoit guere moins. Elle eût mieux aimé mourir, que d'avoir à ſe reprocher la moindre infidelité, ou la plus legere deſobéiſſance; neantmoins ſuivant la coutume des vrais amans, elle s'arrêtoit plus aux images flateuſes que lui préſentoit l'eſperance, en ſorte que les trois jours lui parurent couler trop lentement au gré de ſon impatience.

Si Leonide qui ſçavoit tous les ſecrets de ſon cœur, & qui ſembloit n'être deſtinée qu'à contribuer au bonheur d'autrui, n'eût flaté les ennuis d'Alexis par la douceur de ſes entretiens, combien ſon attente l'eût-elle fait ſouffrir davantage! Mais ſi le berger avoit ſçû l'impatience d'Aſtrée, & ſi la bergere n'avoit point ignoré, que c'étoit Celadon même qu'elle verroit, combien ce terme leur eût-il paru plus long! O qu'Amour récompenſe mal ſes plus fideles ſerviteurs! Il accorde à ces Amans tout ce qu'ils peuvent deſirer; il fait qu'ils s'aiment d'un amour mutuel; mais comme s'il enviоit aux mortels cette ſatisfaction, la plus grande que les Dieux mêmes puiſſent reſſentir, il veut qu'ils ignorent ſes propres faveurs, &

ne leur permet pas d'en jouir. Que pouvoit penſer Celadon que ſa bergere trop cruelle avoit condamné à un éternel exil, ſinon qu'elle ne l'aimoit plus ? D'un autre côté, la bergere qui l'avoit vû ſe précipiter dans les eaux du Lignon, & qui s'imaginoit avoir vû ſon ombre en dormant, ne devoit-elle pas croire que ſon berger n'étoit plus, & que ne pouvant ſupporter la rigueur de ſon arrêt, il avoit eu recours à la mort ? Elle n'étoit jamais ſeule que cette idée funeſte ne lui revint dans l'eſprit, & qu'elle ne temoignât ſes regrets par ſes ſoupirs & ſes larmes.

Le jour ſi ardemment ſouhaité arriva enfin. La bergere & la nouvelle druide ſe leverent avant le ſoleil. Celadon conjura l'aurore d'ouvrir promptement les portes du ciel, & de faire briller ce jour fortuné, & ſi long-temps attendu. Cependant à la premiere clarté il prend les habits d'Alexis, & laiſſe le nom de Celadon pour celui de la fille d'Adamas ; heureux s'il avoit également pû ſe dépouiller de la paſſion qui l'engageoit à ſe déguiſer ainſi ! A peine la porte eſt ouverte, qu'il va ſeul dans le bocage, d'où l'on découvroit la plaine, & les bords de la delectable riviere du Lignon. Il promene par tout ſes regards, mais il les fixe bientôt ſur la cabane d'Aſtrée ; alors que de ſoupirs lui échaperent, lorſqu'il ſe rappella les jours heureux qu'il avoit paſſés en ce même lieu,

quand il lui étoit permis d'être auprès de ſa bergere ! Il repete toutes les réponſes favorables qu'il en avoit reçues lorſqu'il la ſupplioit de lui donner quelque aſſurance de ſon affection, ou qu'il craignoit que la haine de leurs parens ne prévalût ſur ſes ſervices. Les traverſes d'Alcippe & d'Hippolyte, les contrarietés d'Alcé, la colére de leurs parens, les longs voyages qu'il avoit faits malgré lui, les ruſes qu'Amour lui avoit enſeignées, la conſtance de ſa bergere, les preuves qu'elles lui avoit données de ſon amour, tout s'offre à ſa memoire. Puis conſiderant ce qui lui étoit arrivé, lorſqu'elle le bannit de ſa préſence, & cherchant des yeux le lieu fatal, où il avoit entendu ce cruel arrêt, le voilà, dit-il, ce lieu funeſte à mon bonheur. Mais, eſt-il poſſible, s'écrioit-il enſuite, qu'à tant d'amour ait ſuccedé tant de haine, à tant de fidelité un ſi grand changement, à une felicité ſi parfaite un deſaſtre ſi complet !

D'un autre côté, Aſtrée ne vit pas plus tôt les premiers raions du ſoleil qu'elle s'habilla en diligence, & vint trouver ſes compagnes qui dormoient encore tranquillement. Elle apperçut bien Silvandre couché ſur les marches du terme, au carrefour de Mercure, mais elle continua ſon chemin, ſans lui parler, afin de joindre plus tôt ſes deux amies qu'elle avoit deſſein de hâter. Elle les éveille

donc, les appelle pareſſeuſes, & pour les faire lever plus promptement, elle leur tire draps & couverture. Les bergeres furent bien plus étonnées de ce que faiſoit Aſtrée, que de ſe voir nues à ſes yeux. Diane ſurtout lui parut ſi belle, qu'elle lui dit dans le raviſſement où elle étoit : » Ah, Diane, ſi vous » aviez été la troiſiéme dans le temple, ſans » doute Celadon vous auroit donné la pom- » me, & ce jour n'auroit point vû naître » notre malheureuſe amitié. Aſtrée, répon- » dit la bergere, le moindre de mes ſoucis » eſt celui de la beauté, & rien au monde ne » peut me la faire deſirer. En venant ici, re- » partit Aſtrée, j'ai rencontré un berger qui » aimeroit mieux mourir, que de vous ſouf- » frir ces ſentimens ; & ſi vous l'aviez vû » comme moi renverſé ſur les marches du » terme, les bras croiſés, & les yeux fixés » vers le ciel, vous ſeriez perſuadés que je ne » vous impoſe point. Vous voulez, dit- » elle, parler de Silvandre, mais ignorez- » vous que ce qu'il fait, c'eſt par gageure ? » On n'a point l'air ſi paſſionné, quand on » feint, replique Aſtrée, & je ne me connois » point en amour, ou cette paſſion le ſuivra » au cercueil : qui aime lentement, ne ceſſe » plus d'aimer, quand une fois il a com- » mencé. Voilà ce que j'ai craint dès le com- » mencement, répond Diane, & jamais je » n'aurois conſenti à la gageure, ſi je n'avois

» connu que vous le vouliez ainſi. Je n'igno-
» rois pas combien ces feintes ſont dange-
» reuſes, & quelle eſt l'importunité des
» amans ; plus nous leur oppoſons de reſiſ-
» tance, plus ils s'obſtinent à vouloir en
» triompher ; mais je veux aujourd'hui don-
» ner mon jugement en préſence d'Alexis &
» de Leonide, auſſibien les trois lunes ſont
» écoulées, & je n'ai differé que parceque je
» voulois que la nymphe qui a vû le com-
» mencement, vît auſſi la fin de cette action.

Aſtrée ſe tut, pour ne lui pas déplaire ; mais Phylis prenant la parole : » Hé quoi,
» ma ſœur, lui dit-elle, penſez-vous qu'a-
» lors il ceſſe de vous aimer s'il vous aime en
» effet ? Je penſe, répondit Diane, qu'il ne
» me tiendra plus le même langage.... Que
» vous l'entendez mal, interrompit Phylis,
» maintenant vous pouvez feindre que tout
» ce qu'il vous dit n'eſt qu'une ſuite de notre
» gageure, mais quand ce prétexte aura ceſ-
» ſé, vous ſerez obligée de prendre ſerieuſe-
» ment ces mêmes diſcours. J'en conviens,
» reprit Diane, mais s'il me parle autrement
» qu'il ne doit, j'eſpere que je lui aurai bien-
» tôt impoſé ſilence, & pour toujours. O
» ma compagne ! dit Phylis en riant, nous
» avons vû plus d'une bergere qui avoit for-
» mé la même réſolution, contrainte enfin
» de la changer. Car dites-moi, ſi après la
» premiere défenſe il continue à vous par-

» ler... : Je lui répondrai ſi bien, interrom-
» pit Diane, que s'il m'aime, il craindra de
» me déplaire, & que s'il ne m'aime pas il
» ceſſera de feindre. Au contraire, dit Phy-
» lis, s'il ne vous aime pas, il ſe ſouciera peu
» de vous déplaire, & s'il vous aime, ſon
» amour l'empêchera de vous obéir. Peut-
» être ſe contraindra-t'il quelques jours,
» mais ſa paſſion prévaudra à toutes vos dé-
» fenſes, & dieu veuille qu'elle n'éclate pas
» alors. Que feriez-vous de plus, que renou-
» veller vos premieres défenſes ? Elles ſeront
» plus rigoureuſes, je le veux, mais enfin ce
» ne ſeront que des paroles, & ces paroles
» n'ont guere de pouvoir ſur ceux qui ai-
» ment comme je croi qu'aime Silvandre.
» Ma ſœur, ajouta Diane, je n'ai point en-
» cõre vû de ces amans obſtinés, & quand
» j'en rencontrerai, je chercherai les moyens
» de m'en délivrer : le ciel qui nous a refuſé
» la force, nous a peut-être donné aſſés de
» prudence pour nous conſerver.

C'eſt ainſi que diſcouroient les bergeres en s'habillant. Déja elles étoient prêtes, & après avoir chargé du ſoin de leurs troupeaux quelques jeunes enfans qui demeuroient dans leurs cabanes, elles s'acheminent vers le carrefour de Mercure, où l'on devoit s'aſſembler pour aller enſuite au temple de la bonne déeſſe, & de là chés Adamas. Silvandre avoit devancé tous les

autres. Lorſqu'elles arriverent, il étoit tellement occupé de ſes rêveries qu'il n'apperçut point les bergeres. Diane comprit alors qu'il ſe préparoit un grand combat pour elle ; car depuis la mort de Filandre elle n'avoit rien ſenti que pour ce berger. Cependant comme elle ne pouvoit ſouffrir qu'un inconnu la ſervît, elle uſoit d'une extrême rigueur envers Silvandre. D'un autre côté Phylis qui aimoit Silvandre, depuis qu'il avoit gueri la jalouſie de Lycidas, eut pitié du berger, & ſe tournant vers Diane, elle lui dit tout bas : » Ma maîtreſſe, je vous avoue » que Silvandre ſçait mieux aimer que moi, » & je crains bien que vous ne prononciez » en ſa faveur contre moi. » Diane ne répondant rien, elle feignit ſelon ſa coutume de le vouloir contrarier. » Comment, dit-elle, Sil- » vandre, eſtimez-vous ſi peu la compagnie » qui eſt ici, que vous ne daigniez pas même » la regarder ? » Silvandre s'éveille à cette voix, car il étoit enſeveli dans ſes penſées comme dans un profond ſommeil, & ſe relevant promptement pour ſaluer les bergeres : » J'avoue, dit-il, que Phylis vient de m'obli- » ger, mais peut-être contre ſon intention. » Eſt-ce ainſi berger, dit-elle, que vous me » remerciez de vous avoir averti de votre de- » voir, & de vous avoir fait remarquer celle » que vous dites que vous aimez ? Phylis, ré- » pondit froidement Silvandre, vous me fai-

» tés ſouvenir de ces chévres, qui après avoir » rempli le vaſe de leur lait, donnent du pié » contre, & le caſſent. Vous avés commen- » cé par m'obliger en quelque ſorte, puis » vous rompez cette obligation par vos re- » proches qui me ſont d'autant plus diffici- » les à ſupporter, qu'il m'eſt impoſſible de » ne pas reconnoître les graces que l'on me » fait. Je vous ai obligation, je l'avoue une » ſeconde fois, mais beaucoup moindre que » vous n'eſſayez de le perſuader. Car enfin » qu'avez-vous fait pour moi, que ne fît » Driopé en abboyant, ſi quelqu'un ſurve- » noit, quand Diane eſt endormie ? Cela » même exige quelque reconnoiſſance, j'en » conviens. Mais quelle reconnoiſſance ? » Celle que témoigne Diane à ſon cher » Driopé quand il a fait quelque choſe qui » lui eſt agréable. Diane elle-même vous » dira que pour toute récompenſe, elle lui » paſſe la main ſous le menton, l'approche » de ſa joue, & lui donne de petits coups » ſur la tête. Puiſque vous n'avez rien fait » davantage pour moi, le même ſalaire doit » vous ſuffire. » En même temps il s'avança feignant de vouloir lui paſſer la main ſous le menton ; mais Phylis ſe retirant, & lui mon- » trant un viſage ſevere : » Ingrat, dit-elle, » n'eſt-ce point moi qui vous ai tiré des fâ- » cheuſes penſées qui vous occupoient, » pour vous faire remarquer la préſence de

» Diane ? Si vous avez eu cette intention ; » répondit le berger, je vous ſuis redevable » en effet ; mais tout bien qui part d'une » main ennemie peut être ſuſpect, & vous » pourriez bien avoir eu un deſſein tout con- » traire. Quel deſſein, repliqua Phylis ? » Peut-être, dit le berger, avez-vous penſé » que je ſouffrirois davantage des rigueurs » de Diane, que de l'incertitude de mes » penſées.

La diſpute auroit duré plus long-temps, s'ils n'avoient remarqué près d'eux une grande troupe qui arrivoit au carrefour de Mercure. Silvandre ſe tût alors pour entendre un berger, que Diane ſembloit auſſi écouter avec plaiſir. Il chantoit ces vers :

Eſprit plus dangereux que la mer inſenſée !
Tous vos diſcours ſont ſuperflus,
Vous m'apprenez à n'aimer plus
Et ma flamme eſt uſée.
Peu ſage eſt le nocher
Qui battu de l'orage
Contre un même rocher
Fait un ſecond naufrage.

On reconnut bientôt que c'étoit Corylas. Il ſe ſouvenoit encore de la perfidie de Stelle, & ne pouvoit diſſimuler la haine qu'il avoit conçue pour elle. La bergere de ſon côté,

après avoir inutilement recherché Corylas; étoit parvenue enfin à le hair; auſſi les appelloit-on d'ordinaire les amis ennemis. Stelle alloit répondre, mais Hylas l'en détourna par ces vers qui ſembloient également faits pour ſa défenſe, & aſſortis au caractere du berger :

Si l'amour eſt un bien, nous devons le répandre;
Si l'amour eſt un mal, il faut nous en défendre.
Tout aime & change en l'univers;
Aimons donc, & changeons de fers.

A ces mots ils ſe trouvérent près d'Aſtrée & de ſes compagnes, & ſe ſaluerent mutuellement. Cependant Hylas qui s'embarraſſoit peu de ce que faiſoient les bergeres, dit à Silvandre : » Berger, eſt-il poſſible que je ſois » le ſeul ici qui ſçache aimer ? S'il y en a quel- » qu'autre, à quoi vous amuſez-vous ? que » n'allons-nous ſans differer vers la belle » Alexis ? Nous y ſerons aſſés tôt, répondit » Phylis qui avoit entendu ces reproches, » pour y voir ta conſtance laſſée. Dites plus » tôt, ajouta Silvandre, qu'il a raiſon de » nous hâter, ſans quoi ſon amour pourroit » bien finir avant notre départ. Crois-tu » m'abbaiſſer en diſant que je n'aime pas » long-temps, dit Hylas ? Sçache au con- » traire que c'eſt une des plus grandes louan- » ges que tu puiſſes me donner, car n'eſt-il

» Thautates, ni de votre prudence. J'ai crû
» ſeulement que le ciel ne vouloit m'accor-
» der aucune felicité, & que mon malheur
» eſt au deſſus de la prudence humaine. Ça-
» chez, reprit Adamas, que l'ingratitude
» écarte les bienfaits, & craignez que le ciel
» qui commence à ſe changer pour vous, ne
» redevienne plus ſevere. Oubliez-vous
» qu'après avoir ſi long-temps demeuré ſeul
» dans un antre ſauvage, il y a conduit Sil-
» vandre pour vous donner quelque conſo-
» lation, qu'enſuite Aſtrée elle-même y eſt
» venue, & que vous avez preſqu'entendu
» les regrets que vous lui cauſez? Je ne parle
» point des viſites que Leonide & moi nous
» vous avons rendues, peut-être vous ont-
» elles été importunes; mais dois-je paſſer
» ſous ſilence la penſée qu'il m'inſpira de
» vous emmener & de vous recevoir ſous le
» nom & les habits de ma fille Alexis? Car
» c'eſt lui ſans doute qui m'inſpira cette pen-
» ſée; il a voulu qu'ayant perdu tout votre
» bonheur ſans qu'il y eût de votre faute, il
» vous fût rendu, ſans que vous y contri-
» buaſſiez. Penſez-vous que ſans une pro-
» vidence particuliere, ce déguiſement pût
» impoſer à tant de perſonnes de vos amis,
» à votre frere même? Ce n'eſt pas tout en-
» core, la même providence n'a-t-elle pas
» ſuggeré à la belle Aſtrée de venir vous
» rendre viſite? Cependant vous ne répon-

» dez à tant de bienfaits que par une ingrati-
» tude marquée. Prenez garde encore une fois
» que Thautates n'appeſantiſſe ſa main ſur
„ vous, & que vos plaintes ne deviennent
„ legitimes.

» Mon pere, dit Alexis, je ſuis ſenſible
» au-delà de toute expreſſion à la bonté ce-
» leſte, & aux ſoins que vous daignez pren-
» dre de moi ; mais je ſuis encore ſi malheu-
» reux, qu'il me doit être permis de me plain-
» dre. » Le druide alloit continuer, mais il apperçut Pâris, & ne voulant pas qu'il entendît ces diſcours, qui auroient pû lui faire connoître que le déguiſement d'Alexis étoit feint, il remit à une autre fois ce qu'il vouloit dire. Il ſe mit donc entr'elle & Leonide, & ſe promena dans le bocage, feignant de n'avoir point vû Pâris, qui arriva preſqu'en même temps. Ses habits de berger étoient ſi propres, que l'on devinoit aiſément ſon deſſein. Leonide de ſon côté n'avoit pas épargné l'artifice dans ſa parure ; elle ſe flatoit que les habits ſimples d'Aſtrée ternitoient en quelque façon ſa beauté naturelle, & qu'elle l'emporteroit ſur la bergere aux yeux mêmes d'Alexis. Alexis ſeule vêtue à l'ordinaire ſembloit prendre peu d'interêt à cette viſite ; mais outre qu'elle ne vouloit point donner à connoître ſes vrais ſentimens, ce n'étoit point de ſa beauté, mais de la fortune qu'elle attendoit ſon bonheur ; & toutefois en

cet habit ſimple & ſans artifice, elle paroiſſoit ſi belle, que Leonidene pouvoit en détacher les yeux.

Après quelques diſcours jettés au hazard, Pâris qui n'avoit pris les habits de berger, que pour être plus agréable à Diane, dit au ſage Adamas, que s'il le trouvoit bon, il iroit au devant des bergeres, & qu'il les ameneroit par un chemin plus court & plus beau, qu'il ne connoiſſoit que depuis quelques jours. Adamas qui n'ignoroit pas ſon goût pour Diane, loua ſon deſſein, ajoutant que la politeſſe eſt de toutes les vertus celle qui gagne plus ſurement les cœurs, & qui ſiéd mieux aux perſonnes bien nées. Pâris ſe met en chemin incontinent, & deſcendant à grands pas la colline, il paſſe le pont de la Boutereſſe, & prend un petit ſentier qui le conduit au temple d'Aſtrée. A peine il y fut arrivé, qu'il apperçut deux hommes à cheval, dont l'un étoit armé de pié en cap, le heaume ombragé d'un grand pennache blanc & noir qui deſcendoit preſque ſur la croupe du cheval. Une épée qui ſembloit tourner en demi cercle, pendoit d'un large baudrier de la même couleur que le pennache.

Pâris ſe ſouvint en ce moment de ce qui étoit arrivé à Diane, lorſque Filidas & Filandre furent tués, & s'enfonçant dans le bois, il ſuivit des yeux les cavaliers. Lorſqu'ils eurent apperçu la fontaine qui étoit à l'entrée

l'entrée du temple, il remarqua que le chevalier voulant mettre pié à terre, l'autre qu'il jugea ſon écuyer courut promptement, lui tint l'étrier, & prit ſon cheval, que ſans reſpect pour le lieu, il laiſſa paître l'herbe ſacrée. Cependant le chevalier ſe coucha ſur le bord de la fontaine, & quittant ſon heaume, il prit de l'eau, & s'en lava la bouche & le viſage. Pâris crut qu'en cet état il n'avoit intention d'inſulter perſonne; il s'approcha donc à la faveur des arbres qui le couvroient, & vint ſi près d'eux, qu'il put les voir & les entendre. Il remarqua d'abord que le chevalier étoit jeune & beau, malgré la triſteſſe qui étoit peinte ſur ſon viſage; puis conſiderant ſes armes, il jugea qu'il étoit gaulois, & de plus, amoureux; car il portoit d'argent à un tygre qui ſe repaiſſoit d'un cœur humain, avec ce mot:

Tu me donnes la mort, & je ſoutiens ta vie.

En même temps il vit le chevalier après avoir tenu les yeux comme immobiles ſur la fontaine les lever au ciel, & l'entendit faire ces plaintes qu'il entrecoupoit de profonds ſoupirs: » Dois-je encore me flatter d'une » eſperance frivole? Non, non, une patien- » ce plus longue marqueroit trop de lâcheté, » & je vivrois pour de nouveaux outrages. » La mort, la mort ſeule peut terminer les » peines que j'endure. » A ces mots il verſe

un torrent de larmes, puis ſe laiſſant aller par terre, il pâlit, il change de viſage. L'écuyer qui avoit toujours les yeux ſur lui accourut promptement, & le fit revenir peu à peu, en lui jettant de l'eau. » O dieux, s'é-» cria auſſitôt le chevalier affligé, juſqu'à » quand voulez-vous que je languiſſe! »Puis levant les mains, il les joignit ſur ſon eſtomach qu'il arroſoit de ſes larmes. A ce ſpectacle l'écuyer attendri ne put retenir ſes ſoupirs. Et le chevalier s'en étant apperçu, » Hé » quoi, Halladin, lui dit-il, tu ſoupires? Il » eſt vrai, répondit l'écuyer, mais c'eſt moins » pour le déſaſtre dont vous vous plaignez, » que pour l'extrême changement que je re-» marque en vous; en effet que l'on ſoit » trompé par une femme, & trahi par un ri-» val, que la vertu ſoit enviée & malheureu-» ſe, je n'en ſuis point ſurpris; mais que le » courage de Damon que j'ai cru invincible, » & dont il a rendu tant de preuves, ſe laiſſe » abbattre par un revers auſſi ordinaire, voi-» là ce que je ne puis comprendre. Eſt-il poſ-» ſible, ſeigneur, que vous ne ſongiez point » à vous conſerver, du moins juſqu'à ce que » vous ayez trouvé Madonthe, & qu'en ſa pre-» ſence vous ayez tiré raiſon de ceux qui cau-» ſent votre déplaiſir? Daignez conſiderer que » la calomnie a droit de paſſer pour verité; » tant qu'elle n'eſt point détruite, & qu'ainſi » Madonthe a dû vous traiter comme elle a » fait.

Au nom de Madonthe le chevalier parut reprendre un peu de vigueur, & tournant les yeux de côté, comme pour regarder celui qui lui parloit, » Halladin, répondit-il d'une voix » foible, ſi tu ſçavois quels ſont les tourmens » que j'endure, tu conviendrois toi-même » qu'il y auroit de la lâcheté à ſouffrir plus » long-temps. Dieux qui entendez mes juſ- » tes plaintes, ou donnez-moi la mort, ou » delivrez-moi de ces cruels déplaiſirs! Les » dieux, répondit l'écuyer, ne ſe plaiſent » pas moins à favoriſer ceux qui s'aident » eux-mêmes dans leurs diſgraces, qu'à per- » ſecuter ceux qui perdant courage, ne ſça- » vent recourir qu'à des larmes ſuperflues. » Pourquoi vous auroient-ils donné une » ame ſi genereuſe? Ne ſeroit-ce que pour » les proſperités, & pour les combats? Non, » ſeigneur, c'eſt pour toutes les occaſions, » & ſurtout pour l'adverſité, afin qu'à la vue » de tant de vertus, ils ſoient loués & benis. » Voudriez-vous donc trahir leur intention, » & les eſperances que l'on a conçues de » vous? Je me ſouviens, ſeigneur, d'avoir » oui dire à ceux qui vous ont vû dans l'en- » fance, que dès lors vous faiſiez connoître » que votre ame ſeroit invincible. Irez-vous » démentir des jugemens ſi flateurs? Le ſexe » même tout foible qu'il eſt naturellement, » combien n'offre-t'il pas d'exemples d'un » courage à l'épreuve des revers? Et vous

» dont la profeſſion exige tant de fermeté,
» vous nourri aux penibles exercices de la
» guerre, vous qui dans les plus grands perils
» vous êtes fait un ſi beau nom, vous que
» nulle difficulté n'a jamais pû rebuter, vous
» laiſſerez-vous abbatre juſqu'au point de
» vouloir mourir ſans faire aucune action
» digne de vous? Halladin, Halladin, repar-
» tit le chevalier en ſoupirant, tes reflexions
» ſeroient bonnes dans une autre ſaiſon. He-
» las! que puis-je faire, ſinon de mourir,
» puiſque celle pour qui ſeule je veux vivre,
» m'interdit toute autre action! Tu ſçais que
» Madonthe eſt le ſeul bien que je déſire:
» puiſqu'elle eſt perdue pour moi, puis-je
» ſouhaiter autre choſe que la mort? Mais,
» ajouta l'écuyer, êtes-vous aſſuré que Ma-
» donthe ſoit perdue pour vous? Et toi, dit
» le chevalier, es-tu ſeur qu'elle ne le ſoit
» pas? Permettez-moi, repliqua-t'il, de vous
» dire qu'au moins je puis en être mieux inſ-
» truit que vous. Quand vous me comman-
» dâtes, ſeigneur, de lui porter votre lettre,
» avec la bague de Therſandre, & à l'indi-
» gne Leriane le mouchoir teint de votre
» ſang, je les rencontrai par hazard toutes
» deux enſemble. La perfide Leriane demeu-
» ra immobile, il eſt vrai, mais je remarquai
» d'abord que Madonthe paliſſoit, & lorſ-
» qu'elle vit votre ſang, & qu'elle apprit vo-
» tre mort, elle ſeroit tombée évanouie, ſi

» on ne l'avoit ſoutenue. Je vous en aurois
» ſans doute apporté des nouvelles agréa-
» bles, ſi j'avois crû que vous viviez encore.
» O Halladin, dit le chevalier, que ta
» conjecture eſt foible! Si tu connoiſſois le
» ſexe, tu conviendrois que ces changemens
» ſont moins l'effet de l'amour, que de la
» compaſſion. Les femmes ſont naturelle-
» ment ſenſibles à la pitié; de là vient que tu
» as remarqué quelque alteration ſur le viſa-
» ge de Madonthe. Mais, Halladin, ce n'eſt
» point de la pitié que je lui demande, c'eſt
» de l'amour, & voilà les ſentimens qu'elle
» n'aura jamais pour moi. O dieux, s'écria
» l'écuyer, faut-il que vous ſoyez vous mê-
» me votre plus cruel ennemi! Mais, je ſup-
» poſe que Madonthe ne vous aime point; ſi
» vous l'aimez, vous, ſi vous deſirez d'en
» être aimé, pouvez-vous fuir ainſi le com-
» merce des hommes, & ne vous pas rendre
» auprès d'elle? La haine, repartit le cheva-
» lier, ne fait qu'augmenter à la vue de l'ob-
» jet haï; pourquoi donc n'éviterois-je pas
» la preſence de Madonthe, quand je ne puis
» douter de ſa haine? Ne m'envie point,
» Halladin, le foible ſoulagement que je
» trouve dans la ſolitude. Mais, reprit l'é-
» cuyer, que cherchez-vous dans ces lieux
» inhabités? La mort, dit le chevalier. Mais
» ne vaudroit-il pas mieux aller mourir aux
» yeux de Madonthe, que de languir de la

» ſorte au milieu de ces rochers, & de ces » bois ſolitaires ? J'en convient, répondit » le chevalier en ſoupirant; mais ignores-tu » qu'elle a pris la fuite avec ſon cher Ther- » ſandre, & que le lieu de leur retraite eſt » inconnu ? Penſes-tu qu'après m'être inuti- » lement précipité dans le fleuve, je n'aurois » point recouru au fer, ſi je n'avois eu le deſ- » ſein dont tu parles ? Mais helas, il ſemble » que toute la nature ſoit conjurée contre » moi, ni le fer, ni l'eau ne peuvent m'ôter » la vie !

A ces mots la douleur étouffa ſa voix, & tous deux demeurerent quelque temps dans un morne ſilence. Pâris qui écoutoit attentivement, ne pouvoit ſe figurer que Madonthe dont ils parloient, fût cette même bergere qu'il avoit vue avec Aſtrée & Diane; mais quand il entendit le nom de Therſandre, il n'en douta plus. Il redoubloit d'attention, lorſque l'écuyer reprit en ces termes: » Pour moi, ſi j'étois à votre place, » je me garderois bien de mourir pour une » infidelle, & ſi je pouvois me déterminer à » mourir, du moins j'immolerois auparа- » vant mon rival. Outre le plaiſir que je » gouterois à me venger, je voudrois con- » vaincre de perfidie celle qui m'auroit trahi. » Je vous conſeillerois donc, ſeigneur, ſi » vous avez pris la cruelle réſolution de » mourir, de vous défaire auparavant, je ne

» dis pas de Madonthe, car vous l'avez trop » aimée pour la hair, mais de Terſandre qui » vous a ravi votre bien, & à qui vous n'avez » juſqu'ici laiſſé la vie, que pour être l'inſtru- » ment de votre mort. Oui, répondit incon- » tinent le chevalier, il mourra, fût-ce aux » yeux de l'ingrate : mais, Halladin, où l'i- » rai-je chercher? Le lâche ſe tient caché avec » Madonthe & ſa nourrice. O dieux, ſi telle » eſt ma deſtinée que je ne doive jamais rece- » voir de contentement de celle que j'aime, » permettez du moins que j'en reçoive en » me vengeant de ce que je hai !

Pendant qu'il parloit ainſi, le malheureux berger Adraſte, venoit chantant de toutes ſes forces des vers mal arrangés & ſans ſuite. Cet amant infortuné, depuis que Leonide eût prononcé en faveur de Palémon, fut tellement touché de la perte de Doris, qu'il en perdit l'eſprit. Il avoit pourtant quelques bons intervales, mais ils ne duroient pas long-temps. Comme c'étoit l'amour qui l'avoit dérangé, cette impreſſion lui étoit tellement demeurée dans l'eſprit, que toutes ſes folies rouloient ſur l'amour. Et lorſqu'il avoit de bons intervales, il ne les employoit qu'à ſe plaindre de la rigueur de Doris, de l'injuſtice de Leonide, de la fortune de Palémon, & de ſon propre malheur. Les étrangers ſe turent pour l'écouter, mais il n'étoit pas poſſible de rien comprendre à ce qu'il di-

ſoit. Il vint toutesfois près d'eux en chantant; & tellement occupé que ſans le henniſſement des chevaux il eût paſſé ſans voir ces étrangers. Le chevalier qui l'avoit ſouvent entendu repeter les mots d'amour, de beauté, de paſſion, connut ſans peine quel étoit ſon mal; & deſirant ſçavoir en quelle contrée il étoit, il ſe leva à l'aide de ſon écuyer, & parla en ces termes à Adraſte: » Ainſi les » Dieux puiſſent-ils vous être favorables, » dites-nous en quelle contrée nous ſommes, » & quel eſt le malheur dont vous vous plai- » gnés. Adraſte qui penſoit uniquement à » ſon amour, répondit au chevalier: elle eſt » ſi belle qu'il n'y en a point qui l'égale; mais » Palémon me l'a ravie. Comment t'apparte- » noit-elle, reprit le chevalier étonné? Par » un droit inconteſtable, répondit-il; elle » t'appartiendra de même, ſi tu ne portes » point ce fer inutilement, & ſi tu as le cou- » rage de tuer cet uſurpateur. Qui eſt-ce Pa- » lemon, répliqua le chevalier? C'eſt Pale- » mon, répondit froidement le berger. J'en- » tends, ajouta l'étranger, qu'il ſe nomme » Palemon; mais quel eſt-il, & de quelle » condition? A ces mots Adraſte ſe troubla » davantage, & regardant le chevalier d'un » œil farouche, il répondit: Palemon, c'eſt » l'ennemi d'Adraſte. Et Adraſte, reprit le » Chevalier?

Alors le berger entrant tout-à-fait en phreneſie

phreneſie fit un grand éclat de rire, puis ſe mettant à pleurer, » Si la perfide nymphe, » dit-il, a mépriſé ſon amour, Doris qui » d'abord en verſa des larmes, prit enfin le » parti de ſe retirer. J'eus beau l'appeller, » elle ne daigna pas ſeulement tourner la tê- » te : mais ajouta-t-il, éprouveroit-on ail- » leurs les mêmes traitemens ? » Le chevalier connut enfin qu'il avoit l'eſprit troublé, & jugeant que c'étoit l'amour qui cauſoit ce dérangement, il en eut plus de compaſſion. » Voilà, dit-il, en ſe tournant vers ſon » écuyer, le ſort qui m'attend, ſi la mort » ne vient bientôt à mon ſecours. Car la fo- » lie de ce berger eſt ſans doute un effet de » l'amour. L'amour, reprit incontinent » Adraſte, eſt plus aimable que Palemon, » & ſi celui-ci n'avoit jamais exiſté, je crois » que Doris ſeroit ici, où que je ſerois aux » lieux qu'elle habite. L'infortuné berger » tint alors des propos ſi extraordinaires, » que l'écuyer fut contraint d'en ſourire. » Et le chevalier s'en étant apperçu, tu ris, » lui dit-il, Halladin, tu ris de ce malheu- » reux berger, & tu ne conſideres pas que » tu auras peut-être bientôt le même ſujet » de rire de moi. De moi, reprit le berger ? » Je ſuis Adraſte, & je voudrois bien ſça- » voir ſi Palemon vivra long-temps.

Il reprenoit toujours ainſi la derniere parole qu'il entendoit, & le chevalier ennuyé

de ces diſcours commanda à ſon écuyer de brider leurs chevaux, & montant ſur le ſien, il entra dans le bois. Pâris fut pluſieurs fois tenté de lui offrir ſon aſſiſtance; mais il craignit que s'il engageoit la converſation avec cet étranger, il ne manquât l'occaſion de faire ſa cour à Diane. D'ailleurs, comme il connoiſſoit Therſandre & Madonthe, il vouloit les avertir promptement de ce qu'il venoit d'apprendre. Il reprit donc le chemin qu'il avoit laiſſé.

A peine il étoit ſorti du bois qu'il apperçut les bergeres; elles venoient lentement, tantôt chantant, & tantôt diſcourant de diverſes choſes. Il y avoit entre les bergeres Aſtrée, Diane, Phylis, Stelle, Doris, Aminthe, Celidée, Floriſe, Circéne, Palinice, & Laonice. Quelques-unes d'elles étoient étrangéres; mais le déſir de voir la belle Alexis, & la maiſon d'Adamas les avoit engagées à ce petit voyage. Il y avoit auſſi pluſieurs bergers, entre leſquels étoit Lycidas, Silvandre, Hylas, Tyrcis, Thamire, Calydon, Palemon, & Corylas, qui ne ceſſoient de chanter, ou de diſcourir, pour tromper la longueur du chemin. Quand Pâris les apperçut, Hylas chantoit ces vers;

Je reſpecte Phylis, j'eſtime ſon merite,
Et tout ce qu'elle fait;
Mais veut-elle ſçavoir d'où vient que je la quitte?
C'eſt parcequ'il me plaît.

Qui ne doit preferer à tout autre avantage
Sa vie & ſon bonheur ?
Je vous aime, il eſt vrai ; mais j'aime davantage
Le repos de mon cœur.
Bergers, ſi parmi vous ne regnoit la feintiſe,
Vous en diriez autant.
Mais j'aime beaucoup mieux conſerver ma franchiſe,
Et me dire inconſtant.

Silvandre fut le premier qui reconnut Pâris. Comme il donnoit la main à Diane, il jugea bien qu'il lui déplairoit, s'il ne cedoit ſa place à Pâris pour lui faire honneur. » Or-» donnez-moi, lui dit-il, ma belle maîtreſſe, » de vous laiſſer ; je ferai alors pour vous » obeir ce que je ne puis faire volontaire-» ment. Berger, dit-elle, en ſouriant, puiſ-» que vous avez beſoin de mes ordres, je » vous les donne. » Le berger n'eut pas le temps de répondre, Pâris étant déja ſi près, que Diane fut obligée de s'avancer pour le ſaluer. En même-temps celui-ci prit la place que lui laiſſoit ſon rival. Après quelques diſcours, il s'apperçut que Madonthe & Therſandre manquoient à la compagnie, il en demanda des nouvelles à Diane, & Laonice répondit que Madonthe étant incommodée, Therſandre étoit reſté auprès d'elle. J'aurois ſouhaité, ajouta Pâris, la ren-

contrer ici, pour l'avertir qu'il y a de ſes ennemis qui ſont arrivés en cette contrée. Silvandre qui avoit continuellement les yeux ſur Diane entendit ces mots, & parce-qu'il eſtimoit fort la vertu de Madonthe, il ſe chargea de l'avertir à ſon retour.

Laonice qui cherchoit toutes les occaſions de nuire au berger remarqua avec quel empreſſement il s'étoit offert & réſolut de s'en prévaloir. Diane même qui commençoit à goûter Silvandre, s'en apperçut, comme nous le dirons enſuite, & Laonice le remarqua auſſi. Cependant, pour ne point faire attendre Chryſante, ils ſe mirent en chemin. Diane étoit entre Pâris & Phylis qui lui donnoient la main ; Calydon menoit Aſtrée. Tyrcis & Silvandre marchoient enſemble. Pour Hylas, il n'avoit point de place marquée ; tantôt le premier, & tantôt le dernier de la troupe, il ne s'attachoit à aucune des bergeres en particulier ; mais ſurtout il ne paroiſſoit pas ſonger plus à Phylis, que s'il ne l'eût jamais vue. Tyrcis frappé de cette indifferençe ne pût s'empêcher de lui dire : » Eſt-il poſſible, Hylas, que vous » ſoyez auprès de Phylis, ſans daigner la re» garder ? » Hylas feignit de ne l'avoir point encore apperçue, & tourna la tête, comme s'il eût voulu la chercher ; mais enfin arrêtant les yeux ſur elle, »En verité, lui » dit-il, bergere, mon cœur eſt ſi loin d'ici,

» que mes yeux ne m'avoient point encore
» dit que vous y fuſſiez, cependant vous y
» êtes, & j'ignore ſi c'eſt le même ſujet qui
» nous y amène tous deux. Je le croi, ré-
» pondit Phylis; mais nous n'y ſommes pas
» en même compagnie. Vous êtes occupé
» de la belle Alexis, & moi du regret
» de vous avoir perdu. La perte eſt grande
» ſans doute, répondit Hylas, & ſi grande
» qu'elle ne peut ſe réparer. Car ignorez-
» vous que la premiere choſe que le ciel
» nous ravit eſt la plus eſtimable? » Hylas, in-
terrompit Tyrcis, » ſe peut-il que vous faſ-
» ſiez le ciel auteur de votre inconſtance? Il
» ne l'eſt pas moins, répondit Hylas, que
» des larmes inutiles que vous répandez ſur
» les cendres de Cleon. Ce qui ne dépend
» pas de nous, reprit Tyrcis, ou dont les
» cauſes nous ſont inconnues, le reſpect que
» nous portons aux dieux, nous le fait or-
» dinairement rapporter à leur puiſſance, ou
» à leur volonté ſuprême, mais ce que nous
» produiſons nous-mêmes, ou dont les cau-
» ſes nous ſont connues, jamais nous ne
» l'imputons aux dieux, ſur tout, s'il eſt
» mauvais en ſoi, comme l'inconſtance, car
» ce ſeroit un blaſphême. Ah Tyrcis, ré-
» pondit Hylas, avouez que l'inconſtance,
» ſoit vice ou vertu, vient des dieux, ou
» que ces bergeres reconnoiſſent que la dou-
» leur vous a troublé le jugement. La beauté

» n'eſt-elle pas l'ouvrage du grand Thautates ? Or qui me rend inconſtant que la » beauté ? Si Phylis ne le cedoit point à la » belle Alexis, je ne l'aurois point abandonnée pour elle. Maintenant ſi vous niez que » ce changement ſoit un effet de la beauté, il » faut bien que la cauſe en ſoit inconnue, du » moins je ne la connoîtrois pas moi-même. » Pourquoi donc ne pourrions-nous ſans » blaſphême la rapporter aux dieux. D'ailleurs ce changement n'eſt-il pas conforme » à la nature qui nous oblige de chercher ce » qui nous eſt plus convenable ?

» J'avoue, répondit froidement Tyrcis, » que la beauté eſt l'ouvrage de Thautates, » & même le plus grand de tous ceux qui » tombent ſous nos ſens ; mais je nie que la » beauté ſoit la cauſe de l'inconſtance. Comme ce n'eſt point le jour qui fait égarer les » voyageurs, en leur montrant differens » chemins, moins encore eſt-il vrai que » l'inconſtance ſoit conforme à la nature, » ſi ce n'eſt à une nature dépravée. Car enfin » quel bien vous eſt-il arrivé de ces changemens éternels ? Pour moi je n'y remarque » autre choſe qu'un temps conſidérable perdu, une peine inutilement priſe, & le dé» plaiſir de voir votre affection mépriſée.

Diane s'étant apperçue que leur diſpute devenoit ſerieuſe, voulut les interrompre, & fit ſigne à Phylis de prendre la parole.

» Hylas, dit Phylis, vous vous plaigniez » autrefois que vous n'aviez d'autre ennemi » que Silvandre; mais il me ſemble que Tir- » cis n'eſt pas trop votre partiſan. » Tircis alloit répondre, mais il en fut détourné par le malheureux Adraſte. Lorſqu'ils furent arrivés dans le bois de Bonlieu, ils le virent qui parloit aux arbres & aux fleurs. Tantôt il ſe figuroit que Doris étoit preſente, & ſe proſternant alors il l'adoroit, & lui tenoit de longs diſcours mal arrangés; tantôt il s'imaginoit voir Leonide, & ſes impréca- tions ne finiſſoient point. Mais quand il ſe repreſentoit Palémon, alors il faiſoit éla- ter toute ſa jalouſie.

Les bergers étoient attendris d'un ſpec- tacle ſi digne de compaſſion; mais le ſpecta- cle devint bien plus touchant, quand il ap- perçut Doris. Il demeura immobile comme un terme, les yeux fixés ſur la bergere, & les bras croiſés ſur l'eſtomach. Et lorſqu'elle paſſa devant lui, » La voilà, dit-il en pouſ- » ſant un profond ſoupir. » Puis il la ſuivoit des yeux, tant qu'il pouvoit la voir, & quand il l'avoit perdue de vue, il prenoit ſa courſe, la devançoit, s'arrêtoit devant elle, & la laiſſoit aller, ſans lui rien dire. Seulement il n'oſa paſſer le lieu où Diane le vit pour la premiere fois auprès de Doris, comme ſi ce lieu eût été pour lui une bar- riere, & rentra enſuite dans le bois où il

faiſoit ſa retraite ordinaire, parceque c'eſt là que Leonide avoit prononcé ſon arrêt contre lui. Le ſeul Hylas ne parut point ſenſible à la pitié; il rit au contraire de l'état où il venoit de voir Adraſte, & ſe tournant vers Silvandre: » Berger, dit-il, voilà un » merveilleux effet de cette conſtance que » vous exaltez tant. Qui de nous, à votre » avis, riſque plus de lui reſſembler? Pour » moi, répondit Silvandre en ſouriant, j'ai» merois mieux être Adraſte, qu'Hylas. » L'un dépend de vous, répartit Hylas, » mais l'autre n'eſt pas en votre pouvoir. » Je ne comprens rien à ce diſcours, reprit » Silvandre. Il faut donc vous l'expliquer, » dit Hylas. Je veux dire que vous pouvez » devenir fol comme Adraſte, n'y ayant dé» ja que trop de diſpoſition; mais que vous » n'aurez jamais aſſez de merite pour reſ» ſembler à Hylas. Quelle eſt votre erreur, » repliqua Silvandre? On peut être ver» tueux ou vicieux à ſon gré, parce que l'un » & l'autre dépendent de la volonté, mais » ſain ou malade, voilà ce qui n'eſt point en » notre pouvoir. Or l'état où eſt Adraſte, » eſt un état involontaire; c'eſt un mal dont » il n'a pas le remede en ſes mains: mais l'é» tat où vous êtes dépend abſolument de la » volonté. Il eſt donc plus aiſé de vous reſ» ſembler qu'à ce malheureux berger. En» core, dit Hylas, vaudroit-il mieux être

» comme moi qui puis me délivrer de ce
» prétendu mal, que comme Adraſte, puiſ-
» que ſelon vous-même il ne peut ſe guérir.
» Je l'avoue, répondit froidement Silvan-
» dre, mais ne ſentez-vous pas que ſi vous
» ceſſiez d'être inconſtant, vous ne vous
» reſſembleriez plus à vous-même, & j'ai
» dit que je préferois l'état d'Adraſte fol,
» à celui d'Hylas inconſtant.

» Vous preſſez trop mon ancien amant,
» interrompit Phylis : je dirai en ſa faveur
» que du moins l'inconſtance n'ôte pas l'u-
» ſage de la raiſon. Vous vous trompez,
» bergere, reprit Silvuadre; le mal d'Hy-
» las & celui d'Adraſte ſont de vrayes mala-
» dies, avec cette difference que la maladie
» d'Hylas eſt plus terrible, puiſqu'elle atta-
» que l'ame elle-même. D'ailleurs, quoi-
» que l'ame ne produiſe point ſes effets ordi-
» naires, ſi le corps eſt mal diſpoſé; elle ne
» laiſſe pas d'être raiſonnable, comme en
» ceux que l'ivreſſe a ſurpris. Or le mal d'A-
» draſte vient ſans doute de la foibleſſe de
» ſon cerveau, qui n'a pû ſoûtenir l'arrêt de
» Leonide; mais le mal d'Hylas n'a d'autre
» principe qu'un jugement imparfait qui ne
» lui permet pas de diſcerner le bien d'avec
» le mal. Et puiſque c'eſt l'ame raiſonnable
» qui diſtingue l'homme des animaux, il
» vaut mieux avoir quelque imperfection
» dans le corps que dans l'ame. Je dis plus,

» il vaudroit mieux être un bel animal, que » d'avoir la figure d'un homme, & ne l'avoir » pas telle qu'elle doit être, parce qu'un ani- » mal tel que je le ſuppoſe, eſt un animal » parfait, & que l'homme dont les facultés » intellectuelles ſont imparfaites, eſt un » homme très imparfait. Je conclus donc » que le mal d'Adraſte eſt moins à redouter » que le mal d'Hylas.

A ces mots, toute la troupe éclata de rire; & lors qu'Hylas voulut reprendre la parole, ils apperçurent la ſage Chryſante qui venoit au devant d'eux, accompagnée de plueurs de ſes vierges. Ils mirent donc fin à leur diſpute, & s'avancerent pour lui rendre l'honneur qui étoit dû à ſes vertus & à ſon caractére.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIE'ME PARTIE.

LIVRE SECOND.

LE temple où préſidoit la ſage Chryſante, étoit ſitué au pié d'une colline agréable. D'un côté s'élevoit un bocage conſacré à Thautates, & de l'autre on voyoit ſerpenter un des bras du lignon. Dans ce temple ſomptueux que les romains avoient conſtruit, ſervoient les veſtales, ſuivant l'uſage des romains, & les vierges druides offroient leurs ſacrifices dans le bocage ſacré, ſelon la religion des gaulois. La ſage Chryſante, quoique gauloiſe, & de l'ordre des druides leur commandoit à toutes. Quand les romains, ſous prétexte de ſecourir le eduois s'emparerent des gaules, ils y établirent leur culte, perſua-

dés qu'il manquoit quelque choſe à leurs conquêtes, ſi leurs dieux n'y étoient point intereſſez. Cependant comme ils n'ignoroient pas que rien n'eſt plus inſupportable que la contrainte en matiere de religion, ils permirent aux gaulois, qui n'adoroient qu'un dieu ſous les noms de Thautates, de Heſus, de Tharamis, & de Belenus, de retenir leurs anciennes céremonies. Et lorſqu'ils entrerent dans les états des ſeguſiens, ils ne voulurent y introduire aucun changement; mais quand ils trouverent en ce bocage ſacré un autel ſervi par des filles druides, & conſacré à la vierge qui devoit enfanter, & qui tenoit un enfant entre ſes bras, ils ſentirent leur reſpect s'augmenter. Ils crurent que ce lieu étoit conſacré ſous un autre nom où à la bonne déeſſe dont les myſteres étoient interdits aux hommes, où à Veſta dont ils couronnoient le temple de la ſtatue d'une vierge, qui tenoit auſſi un enfant dans ſes bras. Ils bâtirent donc un temple à ces deux divinités, & l'appellerent Bonlieu, en l'honneur de la bonne déeſſe, & ils y établirent des veſtales en l'honneur de Veſta. Incertains d'ailleurs ſi ces déeſſes vouloient être ſervies ſuivant leur rite, ou celui des gaulois, ils y laiſſerent les vierges druides avec la liberté de pratiquer leurs ceremonies, & l'autorité en ce qui regardoit les mœurs, & le gouvernement. Ainſi les druides & les veſ-

Guelard Sculp

tales étoient également ſoumiſes à la ſage Chryſante.

Ce temple étoit rond, & couvert de plomb. La ſtatue de la vierge tenant un enfant entre ſes bras, étoit placée ſur le faîte, & couronnoit l'édifice. On voyoit deux autels au milieu du temple, & à côté de chaque autel un petit arc de marbre blanc ſoutenu de trois colomnes, où l'on mettoit les prémices & les fruits, avant que de les offrir. A la porte on remarquoit un vaſe plein d'eau luſtrale; c'eſt dans cette eau que l'on éteignoit la torche qui avoit brûlé ſur l'autel, durant le ſacrifice.

Les ſacrifices journaliers n'étoient pas encore commencés, quand la ſage Chryſante rencontra les bergeres; elle les y invita, non ſans faire bien des excuſes aux bergers à qui elle les enlevoit.

Pâris, Calidon, & Silvandre, qui y étoient les plus intereſſés, répondirent qu'il étoit humiliant pour les hommes que la déeſſe ne les jugeât pas dignes d'aſſiſter à ſes ſacrifices, que cependant ils alloient la ſupplier de ne point inſpirer à leurs bergeres une haine ſemblable. La ſage Chryſante repartit que les déeſſes en banniſſant les hommes de leurs autels n'avoient peut-être eu d'autre vue que de tenir les veſtales dans un plus grand recueillement. Hylas qui reſpectoit peu les dieux de ſon pays, moins encore des dieux étrangers,

prit la parole, & répondit : » Vous avouerez » du moins, madame, que nous avons lieu » de nous plaindre de vos déeſſes, & que » nous pouvons bien déſirer, ſi elles ne pren- » nent des ſentimens plus favorables, que » leur culte ſoit aboli dans ces contrées. » Berger, dit la ſage Chryſante, » dieu n'exauce » que les vœux légitimes, » en même temps elle ſe retira dans le temple, parce qu'on avoit déja crié trois fois, ſuivant la coutume : loin d'ici profanes mortels, & les portes furent à l'inſtant fermées. Les bergers furent donc obligés d'aller attendre les bergeres dans le bocage ſacré, où le druide devoit offrir le ſacrifice, après que celui de Veſta ſeroit achevé.

Les veſtales étoient vêtues de robes blanches, & trainantes. Ce jour étoit conſacré à Veſta ; car on ſacrifioit alternativement aux deux déeſſes. Dès que le temple fut fermé, toutes les vierges ſe proſternerent au ſignal que donna la premiere veſtale ; puis cette même veſtale s'étant relevée, on lui préſenta un rameau de laurier trempé dans l'eau luſtrale, elle prit de cette eau, & en jetta enſuite ſur les druides, & les bergeres qui la reçurent proſternées. Une autre vierge preſenta à la premiere veſtale une corbeille où étoient des chapeaux de fleurs, elle en mit un ſur ſa tête, & ſur celles des ſix vierges qui devoient ſervir au ſacrifice. Auſſi-tôt une d'elles prit le vaſe deſ-

tiné à cet uſage. L'autre prit le coffre des parfums, la troiſiéme porta le gateau de froment; la quatriéme l'eau qui devoit ſervir au ſacrifice; car on n'uſoit point de vin dans ceux de Veſta: la cinquiéme portoit la verveine, & la ſixiéme enfin une corbeille de fleurs & de fruits. La premiere des veſtales accompagnée des ſix autres s'achemina vers l'autel, & après avoir demeuré quelque temps proſternée, elle commença à l'honneur de la déeſſe un hymne qui fut continué par les autres. Cependant elles ſe leverent toutes, & tenant un flambeau à la main, elles firent trois fois le tour de l'autel, après quoi elles retournerent à leur place, excepté celles qui devoient ſervir. La jeune veſtale qui portoit la verveine la plaça au côté gauche de l'autel. Là bruloit jour & nuit le feu ſacré que l'on ne devoit rallumer qu'aux rayons du ſoleil, lorſque par malheur il venoit à s'éteindre. La corbeille de fleurs & de fruits fut placée ſur l'arc de marbre. Après avoir encenſé l'autel, la premiere veſtale prit le gateau ſalé, puis ſe tournant du côté de l'orient, elle profera à haute voix & lentement ces paroles: „O redoutable déeſſe, „fille de la grande Rhée, & du puiſſant Satur„ne, toi qui nourris, qui élevas Jupiter, lorſ„que ſa mere le tenoit caché, Veſta, daigne „recevoir notre offrande, pour le peuple & „le ſénat romain, pour la proſperité des gau-

„lois,& pour la conſervation d'Amaſis notre „ſouveraine. Fai que le feu confié à nos ſoins „ne s'éteigne jamais,& que nous ſoyons toû„jours vierges comme toi. „ Le chœur des vierges répondit,„qu'il ſoit ainſi.„Alors le gateau& la corbeille defleurs & de fruits furent poſés ſur l'autel, & offerts par la premiere veſtale qui en jetta un peu avec de l'encens, & d'autres parfums dans le feu qui étoit allumé pour le ſacrifice ; puis elle arroſa le gateau, les fleurs, les fruits & le feu d'eau luſtrale, & commença à l'honneur de la déeſſe un autre hymne qui fut continué par les autres. L'hymne fini, une des veſtales qui ſervoit à l'autel, ſe tournant vers les autres,elle dit à haute voix, il eſt permis de ſe retirer.

Alors la ſage Chryſante ſortit du temple, & avec toute ſa ſuite, excepté les veſtales qui ſe retirerent en leurs demeures, elle s'en alla au bocage ſacré, où les vacies & les bergers l'attendoient, les uns pour offrir le ſacrifice, & les autres pour revoir leurs bergeres.

Hylas qui ne ſongeoit plus qu'à la belle Alexis, fut contraint, malgré ſon impatience, d'aſſiſter à la ceremonie ; à peine fut-elle achevée qu'il ſe leva ; & le dîner fini, ſon impatience fut la même. Il oſa même interrompre la ſage Chryſante, & lui dit, „ ma„dame, ſi vous n'ordonnez promptement notre

» notre départ, une partie de ces bergers ont » réſolu d'aller vous attendre auprès de la » belle Alexis. Quelle mauvaiſe humeur eſt » la votre, dit Phylis? Où eſperez-vous de » trouver une meilleure compagnie? Si je » vous aimois comme j'aime la belle Alexis, » répondit Hylas, & que vous ne fuſſiez » point ici, je répondrois que la meilleure » compagnie pour moi ſeroit où vous ſeriez; » maintenant je vous dirai qu'elle eſt auprès » d'Alexis, & que ſi vous ne partez inconti- » nent, il n'y aura point d'Hylas aujourd'hui » pour vous.

Déja il ſe préparoit à partir, lorſqu'on vint de la part d'Amaſis avertir la ſage Chryſante que la reine venoit coucher chez elle pour faire le lendemain un ſacrifice aux dieux infernaux, à cauſe d'un ſonge fâcheux qui l'avoit tourmentée pendant la nuit. Hylas ſaiſit l'occaſion, & preſſa davantage les bergeres, puiſqu'auſſi bien Chryſante ne pouvoit les accompagner. Aſtrée n'étoit pas moins impatiente qu'Hylas; mais elle cachoit par diſcretion ſes vrais ſentimens. Après qu'ils eurent remercié la ſage Chryſante, ils ſe mirent en chemin, & chacun prit la bergere qui lui plaiſoit davantage, excepté Silvandre que ſon reſpect pour Pâris contraignit de lui laiſſer Diane. Cependant Phylis ne s'éloignoit point d'eux, & ſe mêloit à leur entretien, comme Diane l'en avoit priée,

craignant que Pâris ne lui parlât encore de ſa paſſion.

Lorſqu'ils furent ſortis du bois, & qu'ils eurent paſſé le lignon ſur le pont de la Bouteresſe, ils purent marcher pluſieurs de front, & Phylis appella encore Lycidas, & voyant que Silvandre étoit obligé de s'entretenir avec Hylas, » Hé bien Silvandre, lui dit-elle, » qui de nous deux a rencontré la meilleure » place? Je crois, répondit le berger, que » celle que j'occupe depuis long-temps eſt la » meilleure. C'eſt de quoi, repartit Phylis, » je ne conviendrai pas aiſément, & vous mê- » me, ſi vous croyiez ce que vous dites, vous » ne ſeriez guere épris. De quelque ma- » niere que vous en jugiez, répliqua froide- » ment Silvandre, mon amour ſera toujours » le même; cependant il eſt bien certain que » ma place eſt la meilleure; ſi vous êtes à cô- » té de Diane, je ſuis moi dans ſon cœur. Hy- » las voulant plaiſanter à ſon ordinaire: ce » n'eſt pas à toi que je parle, dit Silvandre; » c'eſt à Phylis, qui ignore comme toi les » myſteres d'amour, mais qui ſouhaite plus » les apprendre. O la flateuſe louange » pour Phylis, dit Hylas! qu'elle vienne à » moi, & je les lui apprendrai. » Tous les bergers ſourirent à ce diſcours d'Hylas. Et Silvandre ayant remarqué qu'Aſtrée & Diane baiſſoient les yeux, revint tout à coup à Phylis. » Voici, dit-il, un de ces myſteres

» que vous ignorez. On eſt dans un lieu,
» quand l'ame qui eſt toute ſpirituelle agit
» en ce lieu ; ſi donc mon ame agit immedia-
» tement dans le cœur de Diane, il ſuit né-
» ceſſairement qu'elle eſt dans ce même
» cœur. Or ſi l'ame vit plus dans l'objet
» qu'elle aime, que dans le corps qu'elle ani-
» me, ſi j'aime Diane, je ſuis veritablement
» en elle. Voila qui eſt bien obſcur pour
» moi, dit Phylis : il me paroît cependant
» que ma place eſt la meilleure, puiſqu'au
» moins une partie de moi-même, & celle
» qui eſt la plus fertile en paſſions, comme
» je l'ai oui dire, eſt plus près de Diane que
» vous n'en êtes près. J'en conviens, répon-
» dit Silvandre, mais gardez-vous d'en con-
» clurre, que votre place ſoit la meilleure ;
» l'ame eſt tellement ſuperieure au corps,
» qu'en comparaiſon d'elle, le corps n'eſt
» d'aucune conſideration.

» Plût à dieu, interrompit Hylas, que nous
» aimaſſions tous deux une même bergere !
» Ce corps que tu mépriſes tant, je le pren-
» drois pour moi, & je t'abandonnerois vo-
» lontiers l'eſprit, fût-il le plus ſçavant & le
» plus éclairé. Et pour te convaincre de la
» verité de ce que je dis, laiſſe-moi le corps
» d'Alexis, & je te laiſſe l'eſprit du ſublime
» Adamas. »

Les bergers ſe mirent à rire du parti que l'inconſtant offroit à Silvandre ; ce qui l'em-

pêcha de répondre incontinent ; mais enfin reprenant la parole : » Laiſſons à ces ames » terreſtres des ſentimens qui leur convien- » nent, & qu'elles aiment ce qui leur eſt » égal. Mais outre qu'il eſt honteux d'aimer » ce qui eſt ſi inferieur à ſoi, je tiens que cela » même eſt impoſſible, ſi l'on veut y ajouter » les conditions qu'exige le veritable amour; » car quiconque aime, ne déſire rien tant » que d'être aimé à ſon tour. Or ſe peut-il » que qui n'aime que le corps en ſoit aimé. » Conçois donc, Hylas, qu'aimer ſeulement » le corps, c'eſt imiter l'extravagance de ce » ſculpteur qui devint amoureux d'une ſta- » tue. Mais afin que tu ne m'échappes pas, ſi » Alexis étoit morte, aimerois-tu ſon corps ? » Hylas ne répondant rien, tu gardes le ſi- » lence, continua-t'il, eſt-ce la verité qui te » confond, ou la honte d'avoir eu de ſi bas » ſentimens ? Ni l'un, ni l'autre, dit Hylas. » Mais que puis-je te répondre ? Je n'ai » point la ſcience des devins; ignores-tu que » le cœur penſe ce qu'il n'a point penſé, » quand les yeux voyent ce qu'ils n'avoient » point vû ? Je parle avec certitude du paſ- » ſé quand je m'en ſouviens, & du preſent » quand je le ſçai ; mais de l'avenir, en veri- » té tu ne me connois gueres. Penſes-tu que » j'aye inſtruit les ſybilles, où qu'elles m'a- » yent enſeigné l'art de prédire ? Silvandre, » ſi tu veux diſcourir avec moi, parlons de

„ce qui eſt à la portée des hommes, & ne „cherchons point à pénétrer l'avenir, dont „les dieux ſe ſont réſervé la connoiſſance. „Demande-moi maintenant ſi j'aime le „corps d'Alexis, & je te répondrai que j'ai„me la nymphe, mais de façon que ſi elle „n'avoit point de corps, je ne l'aimerois pas; „mais lorſque tu me demanderas ce que je „ferois, ſi ce corps n'étoit plus animé, je „t'envoyerai à ceux qui ſe mêlent de prédi„re l'avenir. Cependant j'aimerai toujours le „beau corps d'Alexis, non tel qu'il ſera dans „cent ans, mais tel qu'il eſt aujourd'hui, „c'eſt-à-dire, l'ouvrage le plus parfait qui „ſoit ſorti de la main des dieux.

Ainſi parloit Hylas, lorſqu'il leur fallut paſſer ſur une planche étroite; & lorſqu'ils furent tous de l'autre côté, & que Silvandre voulut répondre au berger inconſtant, Diane le pria d'écouter une voix qu'elle entendoit. Ils s'approcherent, & virent une bergere aſſiſe ſous des arbres touffus, avec un berger qui étoit à ſes genoux. » C'eſt aſſez, „Alcidon, diſoit la bergere, ſi vous voulez „que je reſte ici plus long-temps, finiſſez „vos diſcours, & croyez que ceux que vous „m'avez tenus ne ſerviront qu'à augmenter „ma froideur pour vous. Il y a long-temps, „répondit le berger, que j'aurois ceſſé même „de vivre, ſi je n'avois mis mon eſperance „en la juſtice d'amour. Et quelle eſperance

„ eſt la vôtre, dit Daphnide? S'il étoit juſte
„ ce dieu dont vous parlez, il y a long-temps
„ que vous ſerviriez d'exemple à ceux qui
„ oſent l'outrager. N'offenſez point, répar-
„ tit Alcidon, celui dont la puiſſance ne ſe
„ meſure qu'à ſa volonté, & dont l'empire
„ ne vous eſt pas ſi inconnu, que vous de-
„ viez le mépriſer. La bergere eût répliqué,
„ ſi elle n'avoit apperçu les bergers près
„ d'elle.

Aſtrée & les autres bergeres qui avoient entendu ce diſcours, pour ſatisfaire tout enſemble à leur curioſité, & aux loix de l'hoſpitalité religieuſement obſervées en cette contrée, ſaluerent la bergere, & lui offrirent & à toute ſa troupe, car en même tems parurent deux autres bergeres, & un berger, toute ſorte d'aſſiſtance & de ſecours. Daphnide répondit avec beaucoup de civilité à des offres ſi genereuſes, & leur dit en general: Je
„ ne m'étonne plus que cette contrée ſoit ſi
„ favoriſée des dieux, puiſqu'elle eſt habitée
„ par des perſonnes ſi accomplies. Je com-
„ mence, ajouta-t'elle, à bien eſperer main-
„ tenant de mon voyage; & puiſque vous
„ m'inſpirez cette hardieſſe, je vous ſupplie,
„ belle bergere, de me dire s'il y a dans cette
„ contrée une fontaine qui ſe nomme la fon-
„ taine de la verité d'amour, & quelle route
„ je dois tenir pour m'y rendre.

Aſtrée regardant Pâris & Silvandre, com-

me pour leur en demander des nouvelles, demeura ſans parler. Silvandre prit donc la parole, & lui dit : „ Belle bergere, la fontai-„ ne que vous demandez eſt bien dans cette „ contrée, mais il vaudroit autant qu'elle „ n'y fût point ; car des animaux enchantés „ en défendent l'accès. Où eſt-elle, reprit „ Aſtrée ? Comment, dit l'étrangere, pou-„ vez-vous ignorer une choſe ſi merveilleu-„ ſe ? Vous qui êtes de cette contrée, & qui ne „ pouvant être vue ſans amour, vous avez du „ être curieuſe de ſçavoir qui de vos amans „ avoit pour vous l'affection la plus ſincere ? „ Pour ce qui regarde ma prétendue beauté, „ répondit Aſtrée, ce que vous en dites n'é-„ tant qu'un pur compliment, je me diſpen-„ ſerai d'y répondre. Mais, pour la curioſité „ que vous croyez que je doive avoir, outre „ que je n'ai jamais été aſſés heureuſe pour „ être aimée, nous ne recourons jamais à la „ fontaine pour connoître la volonté de „ ceux qui nous ſervent ; nous avons un au-„ tre moyen beaucoup plus aſſuré. Quel eſt „ ce moyen, répartit incontinent l'étrange-„ re ? Le temps & les effets, dit Aſtrée. Mal-„ gré la prévention contraire, ajouta Daph-„ nide, ce moyen eſt encore bien incertain, „ & je puis en parler d'après une triſte expe-„ rience. Si la même choſe nous étoit arri-„ vée, reprit Diane, nous uſerions d'un au-„ tre remede. Quel eſt ce remede, dit l'étran-

„ gere ? De ne plus rien aimer, répondit „ Diane. Voila, dit Alcidon, un remede „ bien injuſte, puiſqu'il punit l'innocent, & „ qu'il ne châtie point le coupable; qui „ trompe une bergere, en feignant de l'ai- „ mer, ſe ſoucie peu d'en être aimé, ainſi il „ ne reçoit point le châtiment de ſa faute, „ quand elle ne l'aime point. Gentil berger, „ interrompit Hylas; vous voyez que nos „ bergeres ſont auſſi injuſtes que belles; ce- „ pendant nous ne pouvons nous empêcher „ de les aimer: jugez ce que nous ferions ſi „ la douceur qu'elles ont dans les yeux étoit „ moins trompeuſe.

A ces mots une des bergeres fixa les yeux ſur Hylas; elle crut le connoître; & ſans doute qu'elle n'eût pas demeuré dans cette incertitude, ſans le déguiſement où il paroiſſoit. Mais enfin, pour ne ſe point méprendre, elle s'adreſſa à Thamyre, & lui demanda tout bas ſi le berger qui parloit n'étoit point Hylas. Et Thamyre ayant répondu que c'étoit lui-même, elle revint à Daphnide, & lui dit à l'oreille: „ Madame, c'eſt à Hylas que „ vous parlez. „ L'étrangere changea de couleur, & ſe mettant une main ſur le viſage, elle s'écria: „ Mon dieu, Hylas, que cet ha- „ bit vous change, je ne ſçai ſi le mien m'en „ fait autant! „ Alors Hylas s'approcha, & conſiderant l'étrangere avec plus d'attention, il la reconnu pour Daphnide, qui paſſoit

ſoit pour la plus belle perſonne de la province des romains. Telle fut ſa ſurpriſe, qu'il ne put proferer un ſeul mot. „ C'eſt ici la „ contrée des merveilles, dit l'autre étrange„ re, puiſque j'y voi des bergeres dont rien „ n'égale la politeſſe, des beautés ſans curio„ ſité, & ce qui eſt plus admirable encore, „ des Hylas muets.„ A ce diſcours Hylas reconnut que c'étoit Carlis qui parloit, que l'autre étoit Stiliane, & que c'étoit Hermanthe qui les accompagnoit. Il courut à l'inſtant embraſſer ſon ami Hermanthe; & après l'avoir quelque temps ſerré entre ſes bras ſans rien dire, „ Eſt-ce bien, dit-il enfin, mon „ cher Hermanthe que je vois, & que je „ tiens dans mes bras? Se peut il que je voye „ à la fois la belle Daphnide, la fiere Stilia„ ne, & cette Carlis qui m'apprit à aimer? „ Les dieux m'ont fait trop de grace, mada„ me, dit-il, en s'adreſſant à Daphnide, de „ vous avoir conduite en ces lieux avec les „ perſonnes qui vous accompagnent. Hy„ las, répondit l'étrangere, je participerai „ toujours à votre ſatisfaction; mais, ſi mon „ déguiſement vous a ſurpris, je ne ſuis pas „ moins étonnée de vous voir ſous cet ha„ bit, & dans un lieu où je n'avois aucune „ eſperance de vous trouver. Quelque motif „ qui vous ait animé, je regarderai cette for„ tune comme une des meilleures de ma vie, „ ſi elle me fait participer à votre félicité.

„ Madame, interrompit Carlis, je ne croi
„ pas qu'il ſe réjouiſſe beaucoup de retrou-
„ ver ici, ni Stiliane, ni moi. Qui vous don-
„ ne une opinion ſi injuſte, ma belle maî-
„ treſſe, dit-il? Ignorez-vous que les pre-
„ mieres amours ne s'effacent jamais? Ce-
„ pendant vous m'aviez tellement oubliée,
„ répondit Carlis, que vous ne m'avez pas
„ même reconnue. Je ne ſuis point fait com-
„ me les autres amans, répartit Hylas, mon
„ amour ſe laſſe quelquefois comme un arc
„ qui a demeuré long-temps tendu, mais
„ auſſi il s'augmente par de nouvelles fa-
„ veurs. Je voi bien, dit Stiliane, qu'Hylas
„ eſt toujours Hylas. Mais, ajouta Daphni-
„ de, nous ſçaurons à loiſir un peu plus de
„ vos nouvelles. Cependant dites-nous qui
„ ſont ces aimables bergeres, & ſi Aſtrée &
„ Diane ne ſont point ici. Madame, répon-
„ dit Hylas, ſi vous n'êtes venue en cette
„ contrée que pour les voir, vous pouvez
„ vous en retourner quand il vous plaira,
„ car les voici toutes deux en votre préſence,
„ ajouta-t'il en les montrant. Alors Daphni-
„ de s'avança pour les ſaluer encore une fois;
„ & après les avoir long-temps conſiderées,
„ il eſt vrai, dit-elle, que la renommée eſt au
„ deſſous de la verité, & que votre beauté ſur-
„ paſſe ce que l'on en publie. Madame, ré-
„ pondit Aſtrée en rougiſſant, nous ne
„ voyons que nos bois & nos pâturages;

„ainſi loin que la renommée puiſſe rien pu-
„blier de nous, elle ne peut preſque ſe char-
„ger de nos noms. Cependant reprit Daph-
„nide, elle les a portés juſques dans notre
„province, & quelques diſcours qu'elle
„publie à votre avantage, je les trouve bien
„au deſſous de la verité. Que diriez-vous,
„madame, interrompit Hylas, ſi je vous
„aſſurois, comme il eſt vrai, que toutes bel-
„les qu'elles ſont en effet, je n'en ai jamais
„été amoureux? Je dirois, répondit Daph-
„nide, qu'il n'appartient pas à tous les oi-
„ſeaux d'aimer la pure lumiere du ſoleil. Au
„contraire, répliqua Hylas, c'eſt parce qu'il
„y en a de plus belles en cette contrée, & vous
„ſçavez qu'Hylas n'aime que la beauté. Je
„croirai difficilement ce que vous dites, ré-
„pondit l'étrangere. Si vous voulez venir où
„nous allons, vous en conviendrez, dit Hy-
„las. Et pour ne vous point méprendre, diſ-
„crettes bergeres, ajouta-t'il en ſe tournant
„vers Aſtrée & Diane, ſçachez que ſous ces
„habits vous voyez la beauté la plus accom-
„plie, & le plus aimable chevalier de la pro-
„vince des romains. Ne ſouffrez donc pas,
„gentil Pâris, qu'ils nous quittent avant
„qu'Adamas les ait reçus dans ſa maiſon. „
Pâris & les bergeres firent à Daphnide leurs excuſes de ne lui avoir pas rendu les honneurs qu'elle méritoit; & la ſupplierent avec tant d'inſtances de les accompagner chés

Adamas, qu'enfin elle y conſentit, autant pour entretenir le ſage Adamas ſur les affaires qui la conduiſoient en ce lieu, que pour déferer à leurs prieres.

Hylas fut charmé que Daphnide eût pris cette réſolution. Et comme Daphnide l'avoit connu dans l'iſle de Camargue, elle lui fit pluſieurs queſtions auſquelles les bergeres répondoient quelquefois; & quelquefois Silvandre y répondoit pour lui. Il voulut en vain ſe contraindre devant les étrangeres; il s'échappa ſouvent, mais ſur tout lorſque Silvandre prenoit la parole. Daphnide, Stiliane, & Carlis en rioient de ſorte qu'enfin s'adreſſant à Daphnide, „ Je croi, madame, „ dit Hylas, qu'en prenant le même habit „ que ces bergeres, vous avez pris auſſi le „ même caractere, puiſque les diſcours de „ Silvandre vous plaiſent tant. Mais Silvan„ dre mon ami, continua-t'il, en ſe tournant „ vers le berger, ſois perſuadé que c'eſt Sil„ vandre, & non pas Hylas qui eſt la riſée de „ Daphnide; il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant „ toûjours été nourri aux villages, tes diſ„ cours la faſſent rire. Gentil berger, dit in„ continent Daphnide, ne croyez point Hy„ las, vous connoiſſez ſon caractere, & je „ ſerois extrêmement touchée que vous „ euſſiez de moi une pareille opinion.

„ Madame répondit Silvandre, nous nous „ faiſons ſouvent de ſemblables reproches;

„mais, Hylas, ajoûta-t'il, en ſe tournant „vers le berger, tu es dans l'erreur ſi tu pen- „ſes que je ne connoiſſe point Daphnide. J'ai „demeuré trop long-temps parmi les maſſi- „liens, pour n'avoir pas entendu parler de „ſon merite & de ſa beauté. Je ſçai peut être „mieux que toi qui eſt la belle Daphnide, „qui ſont Alcidon, & le redoutable roi Eu- „ric. Tout berger que je ſuis maintenant, „je n'ai pas toujours porté la houlette, ni la „panetiere; ne croi donc pas que tu puiſſes „me déconcerter par tes diſcours.

Alors Daphnide prit la parole. „ Hylas, „dit-elle, ce berger montre aſſés qu'il ne me „connoît pas mal; mais gentil berger, ajou- „ta-t'elle en s'adreſſant à Silvandre, dites- „nous où vous avez appris ce que vous ra- „contez. Madame, répondit Silvandre, j'ai „long-temps frequenté les écoles des maſſi- „liens, où les bardes ont tant de fois chan- „té votre nom. *Par quelle* avanture êtes- „vous maintenant dans cette contrée ſous „cet habit, & quel motif vous y retient? La „fortune m'y a conduit, répondit Silvan- „dre, & c'eſt l'amour qui m'y arrête. Et moi, „dit Hylas, l'amour m'y a conduit, & la „belle Alexis m'y retient. Qui eſt cette heu- „reuſe Alexis, dit Daphnide en ſouriant? „C'eſt celle-là même, continua Hylas, qui „vous fera rougir de honte, & pâlir d'en- „vie, quand vous la verrez ſi belle. „ Alors

Alcidon prenant la parole, „ Hylas, dit-il ; „ on veut bien vous avouer que votre maî- „ treſſe eſt belle ; mais qu'elle le ſoit plus que „ Daphnide, c'eſt un article dont je ne con- „ viendrai jamais, dût-il m'en coûter la vie. „ Et moi, dit Hylas d'un air ſérieux, tant „ qu'il ne faudra que des paroles pour ſoute- „ nir le contraire, je le maintiendrai contre „ quiconque ; mais dès qu'il faudra du ſang, „ je ne le cede pas ſeulement à vous, mais à „ tout autre. Je fais bien profeſſion de par- „ ler, mais non pas de me battre.

Ces diſcours qui répandirent la joye parmi les bergers, auroient continué plus long-temps, ſi ne s'étant enfin trouvés près de la maiſon d'Adamas, ils ne s'étoient arrêtés pour la conſiderer. Cependant Alexis, pour hâter la ſatisfaction que devoit lui procurer la vue d'Aſtrée, étoit appuyée avec Leonide ſur une fenêtre d'où elle découvroit toute la plaine. Mais lorſqu'elle apperçut cette nombreuſe compagnie, lorſqu'elle démêla Aſtrée parmi les bergeres, ô dieux que devint-elle ! Elle garda long-temps un profond ſilence, les yeux attachés ſur cet agréable objet ; enfin pouſſant un ſoupir, & la montrant à Leonide : „ La voici dit-elle, la plus belle „ & la plus aimable bergere de l'univers. „ Puis s'éloignant un peu de la fenêtre, & croiſant les bras : „ Mais ô dieu, dit-elle, „ comment oſerai-je me preſenter à ſes yeux

„après la défenſe qu'elle m'en a faite ? Vous „voilà donc revenue à votre ancienne er- „reur, dit Alexis. Avez-vous déja oublié „ce qu'Adamas vous a dit ? non, répliqua „Alexis, je ne l'ai point oublié ; mais je ſçai „bien auſſi que je verrai Aſtrée, & qu'Aſtrée „me verra, qu'Aſtrée me parlera, & que je „lui parlerai ; & n'eſt-ce pas là lui déſobéir ? „Va, me dit-elle, car je me ſouviendrai „toute ma vie de ces cruelles paroles, va „perfide, & garde-toi de paroître jamais en „préſence d'Aſtrée, qu'elle ne te l'ordon- „ne.

„La pierre en eſt jettée, interrompit Leo- „nide ; il n'eſt plus temps de déliberer. Voici „l'heure où vous devez montrer que vous „êtes fils de cet Alcippe dont on a tant van- „té le courage. Il faut que vous receviez Aſ- „trée ſans étonnement, & qu'à ſon abord „vous ayez aſſés de pouvoir ſur vous-mê- „me, pour ne pas faire remarquer ce que „vous voulez tenir caché. Car ſçachez que „les premieres impreſſions ſont les plus du- „rables, & qu'elles donnent lieu aux juge- „mens les plus aſſurés ; diſſimulez donc ſi „bien, que vos actions n'aillent point trahir „votre déguiſement. Ah madame, dit Ale- „xis, que ces conſeils vous coutent peu ! „Pourquoi me nommer de la ſorte, inter- „rompit Leonide ? Vous ſçavez qu'Adamas „veut que j'appelle Pâris mon frere, & qu'il

„ m'a ordonné de vous traiter de ſœur ; ſi „ vous en uſez autrement que moi, à quels „ ſoupçons ne donnerez-vous point lieu ? „ Alexis, vous reſſemblez tellement à Cela„ don, que vous avez beſoin d'un grand arti„ fice, pour n'être point reconnue. Ma ſœur, „ répondit Alexis, puiſque vous ſouhaittez „ que je vous nomme ainſi, je m'obſerve„ rai avec plus d'attention ; mais ſouvenez „ vous que nul embarras n'a égalé le mien. „ Comment pourrai-je tromper les yeux „ d'Aſtrée, moi qui n'ai jamais uſé du moin„ dre artifice avec elle. C'eſt dans les occa„ ſions, dit la nymphe, qu'il faut montrer „ ce que l'on eſt. Faites comme on dit ordi„ nairement de néceſſité vertu, & repoſez„ vous ſur le crédit, & ſur la réputation d'A„ damas. L'un & l'autre ſont ſi bien établis „ que l'on vous croira certainement ſa „ fille, ſi vous même vous ne vous trahiſ„ ſez.

Elle parloit de la ſorte, lors qu'Adamas averti de l'arrivée d'Aſtrée, entra fort à propos pour raſſurer Alexis. En même temps on vint dire que toute la troupe s'avançoit. Alexis changea de couleur, & ſes genoux ſe dérobant ſous elle, elle fut contrainte de s'aſſoir. Leonide repreſenta qu'il falloit tirer les rideaux afin que l'on s'apperçût moins des émotions d'Alexis, & le druide ayant goûté cet avis, il fut ſuivi à l'inſtant.

Aſtrée de ſon côté n'étoit pas moins embaraſſée ; elle s'approcha de Phylis, & lui dit à l'oreille de s'arrêter un peu avant que d'entrer ; car, „ ajouta-t'elle, l'eſperance que „j'ai de trouver dans Alexis les traits de Ce„ladon, me tranſporte tellement hors de „moi-même, que ſi je n'ai le loiſir de me raſ„ſurer, je ferai connoître ce que je déſire „tant cacher, & ſurtout à ces étrangers. „ Auſſi-tôt Phylis vint à Daphnide, & lui dit : „Madame, n'êtes-vous point fatiguée ? & „ne trouvez-vous point à propos que nous „nous repoſions un peu, avant que de mon„ter à la ſale. Pour moi, dit-elle, je ſuis bien „de cet avis, & ſi je n'avois craint de vous „déplaire, je l'aurois déja propoſé. „ Hylas qui étoit impatient de voir ſa chere Alexis, monta l'eſcalier ſans attendre perſonne. Il rencontra à l'entrée de la ſale Adamas, Leonide, & Alexis. Et parce qu'ils avoient jugé tous trois que l'amour d'Hylas favoriſeroit leur artifice, ils lui firent un accueil très gracieux. Le druide même, après l'avoir embraſſé, lui dit en ſouriant : „ Il eſt aiſé de „connoître qui de toute la troupe eſt plus „de nos amis. Si mon empreſſement à venir „le premier, dit Hylas, vous en a donné „quelque preuve, mon attention à partir le „dernier ne vous en convaincra pas moins ; „heureux ſi je vous fais autant de plaiſir „que j'en reçois. Mais ajouta-t'il tout bas,

„ en s'approchant d'Alexis, il me ſuffit que
„ de vous trois ſeule vous ayez quelque joye
„ de me revoir. Comment, dit Leonide, qui
„ avoit entendu ce diſcours, eſtimez-vous ſi
„ peu Adamas & Leonide? Je vous jure que
„ je m'en vengerai, & qu'avant la fin du
„ jour vous vous repentirez de vos mé-
„ pris.

Hylas vouloit répondre, lors qu'Adamas lui demanda qui étoient les bergers & les bergeres qui arrivoient. „ Je ſuis ravi, mon „ pere, répondit Hylas, que vous m'en rap-„ pelliez le ſouvenir. Je les ai devancez en „ partie pour vous en informer, & la préſen-„ ce de la belle Alexis m'a tout fait oublier. „ Sçachez donc qu'Aſtrée, Diane, & Phylis, „ & pluſieurs bergeres des hameaux voiſins „ vont paroître. Il y a encore quelques étran-„ geres, comme Florice, & Circéne; mais ſi „ nous n'avions rencontré la belle Daphni-„ de, & le gentil Alcidon qui viennent dans „ cette contrée, pour conſulter la fontaine „ de la verité d'amour, je ne ſerois point ve-„ nu vous donner cet avis. Daphnide eſt la „ plus belle perſonne de la province des ro-„ mains, & Alcidon le plus aimable cheva-„ lier de Thierry & du grand Euric. Ain-„ ſi vous voyez que je ne ſuis pas le ſeul qui „ me déguiſe en berger, pour mener dans „ ce climat une vie heureuſe. Eſt-il poſſible, „ répondit Adamas, que ce ſoit cette

» belle Daphnide, de qui le grand Euric roi » des viſigots a été ſi épris ? » Hylas ayant répondu que c'étoit elle même, il continua : » Quoique je ne l'aye jamais vue, je ne laiſſe- » rai pas de la connoître, parce que j'en ai un » portrait que l'on m'a dit fort reſſemblant. » Je feindrai pourtant de l'ignorer, afin de » pouvoir faire à nos bergeres l'accueil qu'el- » les méritent.

En même temps les bergeres parurent ; car Aſtrée ne pouvoit plus réſiſter à l'impatience qu'elle avoit de voir Alexis. Elle fit un ſigne à Phylis, qui s'adreſſant à Daphnide & à Pâris, leur dit : » Hylas nous empê- » che de reprendre haleine, en nous contrai- » gnant de le ſuivre ; car que dira le ſage A- » damas, lorſqu'il ſçaura par lui que nous » ſommes arrivées ? Daphnide prit Aſtrée & » Diane par la main, & elles marcherent tou- » tes de compagnie. » Adamas les attendoit à l'entrée de la ſale, où il les reçut avec beaucoup de civilité ; & feignant de ne connoître ni Daphnide, ni Alcidon, il adreſſa la parole aux bergeres : » Hé quoi, leur dit-il, vous » mépriſez tellement vos voiſins, que ſi je ne » m'étois plaint, ma fille eût été long-temps » ici, ſans que vous euſſiez daigné la venir » voir. Aſtrée prenant la parole, parce qu'A- » damas avoit tourné les yeux de ſon côté : » Mon pere, répondit-elle, c'eſt ainſi que les » choſes qui dépendent de pluſieurs ſont ſou-

» vent retardée, quoi qu'on juge qu'elles » doivent être promptement faites. Foible » excuſe, repartit Adamas, il me ſemble que » chacune de vous me doit cette marque d'a- » mitié. » A ces mots, parce que Daphnide s'étoit retirée exprès, après avoir ſalué Leonide, Aſtrée s'avança pour ſaluer à ſon tour la feinte Alexis. Mais quelle devint-elle, quand elle jetta les yeux ſur cet objet! Et quelle devint Alexis, lorſqu'elle vit Aſtrée qui s'avançoit pour l'embraſſer! O amour, quel fut leur état, lorſqu'elles s'embraſſerent mutuellement! Aſtrée rougit, Alexis trembla. Hylas qui remarqua de quel air Alexis avoit ſalué la bergère, en devint jaloux, & les ſépara : enſorte que Diane prit la place d'Aſtrée, Phylis celle de Diane, ainſi des autres bergeres.

Adamas qui vouloit cacher ſon artifice, fit aſſeoir Alexis dans le lieu le plus obſcur. Enſuite, comme s'il n'eût fait que remarquer alors Daphnide & ſa ſuite, il demanda à Thamire qui étoient ces belles étrangeres. » Hylas, dit le berger peut vous en inſtruire » mieux que moi; car, mon pere, ajouta-t- » il, je ſçai ſeulement, & c'eſt lui qui nous » l'a dit en chemin, qu'elles ſont d'une illuſ- » tre naiſſance. » Alors Pâris s'approchant d'Adamas, lui dit que c'étoit la belle Daphnide, & le celebre Alcidon, ſi connus l'un & l'autre à la cour du grand Euric. Adamas fei-

gnit de ſe mettre en colere contre Paris, de ce qu'il ne l'en avoit point averti. Et s'adreſſant à Daphnide : » Madame, dit-il, pardonnez à mon ignorance, & ſi je ne vous ai »pas rendu l'honneur qui vous eſt dû, accuſez-en votre habit. Mon pere, répondit »Daphnide, lorſque je me ſuis déguiſée de »la ſorte, je n'ai point eu intention d'être »reconnue en cette contrée, ni d'y tenir le »rang de Daphnide ; mais ſeulement d'y »trouver le repos que les dieux m'y ont promis. Et ſans Hylas, j'aurois achevé mon »voyage auſſi inconnue que je le déſirois. »Mais puiſque ſa rençontre me ravit cette »ſatisfaction, je vous ſupplie, mon pere, »de m'aider à trouver les remedes ſalutaires »que les dieux m'ont fait eſperer que je »trouverois en ce climat. » Adamas répondit qu'elle pouvoit diſpoſer de lui, mais qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de lui rendre les honneurs qu'il lui devoit. En même temps il lui préſenta un ſiege & à Alcidon. Et chacun ayant pris ſa place, Aſtrée ſe trouva près d'Alexis, & Leonide qui étoit de l'autre côté empêcha qu'Hylas ne pût enapprocher. Le berger trouvant qu'Alexis ſe plaiſoit trop avec Aſtrée, les interrompoit autant qu'il pouvoit. Mais Phyllis s'apperçevant qu'il ennuyoit Aſtrée, lui dit ; » Berger, il n'eſt rien tel que »les anciennes amitiés ; la belle Alexis que »vous eſtimez tant s'embarraſſe peu de

» vous. Revenez à moi ; je vous aime &
» vous eſtime comme vous le méritez.
» parlez plus d'anciennes amitiés, répoi
» le berger ; ce nom ſeul me les fait h
» & pour vous convaincre que ces ſe
» mens ne me ſont pas nouveaux, écoi
» des vers que je fis il y a long-temps ſu
» ſujet, lorſque j'étois ſur les rives de l'A
» & que ſuivant l'uſage établi aux Baccha
» les, nous nous déguiſions pour dan
» C'eſt l'amour qui parle :

Enfant j'aime les enfans.
Chacun aime ſes ſemblables.
Et des vieux je me défens
Comme d'amour incapables.

Je tiens pour un grand malheur
D'aimer long-temps une belle ;
Car plus que la vieille fleur,
J'aime l'épine nouvelle.

Mais je ne ſçai toutesfois
Quelle eſt l'erreur menſongere
Qui mêle parmi mes loix
Une doctrine étrangere.

Elle dit qu'il faut aimer
Juſques dans la ſépulture,

Et qu'on ne doit eſtimer
Qui cherche une autre aventure,

Dogme trop pernicieux
Que vous ne devez point ſuivre!
A quoi ſerviroient les yeux?
Et pourquoi faudroit-il vivre?

Si donc vous voulez, continua le ber-
, que je revienne à vous, ne me parlez
s de ces anciennes amitiés, car je tiens
ur ma deviſe; aimer une heure, c'eſt
ier long-temps; il ſuffit d'aimer un
ment, & ne croyez pas que votre pré-
idue eſtime puiſſe m'attirer; on ſe ſou-
peu des ſentimens de ceux que l'on a
ttés. Silvandre prenant la parole pour
lis, la réputation, dit-il, que les hommes
irent avec tant de paſſion, eſt-elle au-
choſe que cette eſtime qui t'eſt ſi indif-
nte? Je voi bien, répondit froidement
las, que Silvandre n'a pas la place qu'il
re, & que dans ſa mauvaiſe humeur il
prend à moi. Mais, Silvandre mon ami,
ut ſe roidir contre la mauvaiſe fortune,
ous contenter l'un & l'autre, car je ſuis
s le même cas que toi, de dire que ce
e eſt dépravé, & que la faveur ne ſuit
ıis le mérite.

las tenoit ce langage à Silvandre, par

ceque Leonide avoit placé Diane entre elle & Pâris. Silvandre ne pouvant s'approcher de la bergere, avoit été contraint de ſe mettre entre Celidée & Florice. C'eſt pour cela que les bergers rirent de la réponſe d'Hylas, & Phylis ſur tout qui ajouta: Avouez, Silvandre, qu'il vous eſt arrivé ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui pour ſéparer deux combattans ſe mettent au milieu d'eux, & ſe trouvent bleſſés, ſans avoir eu de querelle. » Vos diſcours me ſurpren-» droient moins, répondit Silvandre, ſi » vous n'aviez pas tant de fois éprouvé, » combien foibles ſont les armes d'Hylas. » Que votre ſurpriſe ceſſe, dit la Bergere; » Hylas combat maintenant avec d'autres » armes que les ſiennes; celles dont il vous » a bleſſé, il les a empruntées d'une perſon-» ne qui eſt accoutumée à vaincre. Et moi, » interrompit Hylas, je dirai avec plus de » verité, que l'un & l'autre vous ne pouvez » bleſſer, ni de vos propres armes, ni de » celles même que vous emprunteriez, parce » qu'elles demeureroient ſans force contre » moi, entre vos mains. Que deviendroient-» elles entre les miennes, dit Cyrcéne? J'a-» vouerai, répondit Hylas, que je vous ai-» mai beaucoup, quand je vous vis peu, & » que je commençai à vous aimer peu, en » commençant à vous voir beaucoup. Je » m'aſſure, dit Palinice, que vous ne tien-

» drez

„drez pas de moi le même langage. De „vous, reprit-il, comme s'il eût été éton„né? Par Hercule, dites-moi votre nom, „peut-être me bleſſera-t-il plus que vos „yeux. Je voi bien, interrompit Stiliane, „que je ſuis la ſeule qui ait pû le vaincre. „Le peu, répondit Hylas, que je reſtai „dans vos fers, montre aſſés qu'elle fut vo„tre victoire. Croyez, Stiliane, ajouta „Carlis qu'Hylas eſt à moi ſeule, & que „comme j'ai été ſes premieres amours, je ſe„rai auſſi les dernieres. Carlis, dit-il, ſou„venez-vous que d'abord je ne vous aimai „point, & qu'aujourd'hui je ne vous aime „pas davantage.

Cependant Aſtrée & la feinte Alexis s'entretenoient enſemble, quoiqu'Alexis eût peut-être perdu un temps ſi favorable, & ſi précieux, ſi Aſtrée n'avoit enfin rompu le ſilence. Alexis ſe ſouvenoit de l'ordre cruel qu'elle avoit reçû, & n'oſoit parler, de peur d'être reconnue. Aſtrée de ſon côté attribuoit ce ſilence au peu de familiarité qui étoit entr'elles, ou bien à l'ignorance où elle étoit des affaires de la contrée. Elle commença donc la premiere en ces termes: „A voir „cette beauté ſi rare dont le ciel vous a „douée, qui ne l'appellera injuſte de nous „en avoir ſi long-temps privés, en vous „cachant ſi loin de nous parmi les vierges „druides; mais quand je fais réflexion que

„ rien dans l'univers n'eſt trop parfait pour
„ ſervir la grandeur de dieu, je trouve ce
„ même ciel juſte dans le choix qu'il a fait de
„ vous. Si j'avois une partie des perfections
„ qui brillent en vous, dit froidement Ale-
„ xis, je ne rougirois pas, belle bergere, de
„ vous entendre tenir ce langage qui me re-
„ proche plus tôt mes défauts, qu'il ne me
„ repreſente telle que je ſuis en effet. Quoi-
„ que le ciel m'ait fait naître bergere, je ne
„ ſuis pas, reprit Aſtrée, ſi dépourvue de
„ jugement, que je ne ſçache en quelque
„ ſorte reconnoître tout ce que vous valez.
„ Loin de vous contredire, replique Ale-
„ xis, je prie dieu que vous ne changiez point
„ de ſentiment, lorſque vous me connoiſ-
„ trez mieux. Quoique je ne doive point
„ faire un long ſéjour en ce lieu, je ſerai
„ toujours ravie de plaire à toutes celles qui
„ vous reſſemblent, à vous ſur tout dont je
„ déſire il y a ſi long-temps d'être connue; &
„ je vous proteſte que ce déſir m'a fait quit-
„ ter mes compagnes avec moins de regret.
„ Madame, répondit la bergere, cette fa-
„ veur eſt extrême, & demande toute notre
„ reconnoiſſance. Auſſi puis-je bien dire que
„ la nouvelle de votre arrivée nous remplit
„ de triſteſſe & de joye; de triſteſſe, en nous
„ apprenant votre maladie; & de joye, en
„ nous faiſant eſperer que nous aurions le
„ bonheur de vous voir. Cependant belle

» bergere, dit Alexis, vous avez bien tardé
» à venir ici. Mais pour changer d'entre-
» tien, dites-moi, je vous ſupplie quelles
» ſont vos occupations les plus ordinaires;
» car on m'a fait entendre que les bergeres
» de Foreſt menent une vie délicieuſe. Elle
» eſt en effet telle, dit Aſtrée, pour ceux
» que la fortune n'a point regardés d'un œil
» plus favorable; car vous ſçavez, madame,
» que ceux qui ont été une fois heureux, &
» qui ceſſent de l'être, ſont infiniment plus
» à plaindre que s'ils ne l'avoient jamais été.
» J'en conviens, dit Alexis; mais dans une
» vie champêtre & retirée, on n'eſt guere en
» bute aux revers. Nous avons les nôtres,
» dit Aſtrée, & je puis en parler ſçavam-
» ment, moi qui ai perdu preſqu'en un mê-
» me jour & mon pere & ma mere. Y a-t-il
» long-temps, reprit Alexis, que vous l'a-
» vez perdus? Quatre ou cinq lunes, répon-
» dit la bergere, & ce jour, ajouta-t-elle
» en pouſſant un profond ſoupir, me ſera à
» jamais déplorable. Mais une des choſes qui
» m'a le plus vivement touchée, c'eſt que je
» ſuis, pour ainſi dire, cauſe de leur mort.
» Il me ſemble, dit Alexis, que j'en ai oui
» parler, & que l'on me raconta qu'ils s'é-
» toient noyés, en voulant vous retirer
» d'une riviere où vous êtiez tombée. Par-
» donnez-moi, madame, dit Aſtrée: il eſt
» vrai que je tombai dans le Lignon, en

„ voulant ſecourir un berger qui s'y noya ;
„ ma mere le ſçut incontinent, car les nou-
„ velles funeſtes ſont bientôt répandues, &
„ comme on ſe plaît toujours à exagerer,
„ on lui dit que je m'étois noyée auſſi : elle
„ fut tellement ſaiſie à ce récit, qu'elle ne
„ put revenir de ſa frayeur, & qu'elle mou-
„ rut peu de temps après ; ſa perte entraîna
„ celle de mon pere qui ne put lui ſurvivre.
„ Qui étoit l'infortuné berger qui périt dans
„ les eaux, dit Alexis ? Je ne crois pas, dit
„ froidement Aſtrée, que ſon nom vous
„ ſoit connu. Il ſe nommoit Celadon, frere
„ de Lycidas que vous voyez ici. Eſt-ce,
„ pourſuivit Alexis, Celadon fils d'Alcippe
„ & d'Amaryllis ? Lui-même, dit Aſtrée. Je
„ connois ſon nom, repartit Alexis, & je
„ me ſouviens d'en avoir ſouvent entendu
„ parler. Ce fut à la verité un malheureux
„ accident. Je vous aſſure, madame, dit
„ Aſtrée, que depuis tous les plaiſirs ont
„ abandonné nos rivages. On ne voyoit au-
„ paravant que jeux & que fêtes parmi
„ nous ; aujourd'hui tout languit, & l'on
„ ne croiroit pas que nous fuſſions encore
„ ces mêmes bergers & bergeres. Pour moi
„ qui ai perdu les auteurs de ma naiſſance,
„ dont j'étois tendrement cherie, & qui ſuis
„ tombée entre les mains d'un oncle ſevere,
„ je reſſens doublement une ſi grande perte.
„ Mais, madame, ces diſcours doivent

„vous ennuyer. Vous me faites au contraire „un plaiſir extrême, repondit Alexis; „& vous m'obligerez infiniment, ſi vous „voulez bien continuer; car outre que „vous avez gagné mon eſtime, je ſouhaite „avec ardeur que vous m'aimiez. Madame, „dit Aſtrée, ſi dieu vous a inſpiré pour „moi des ſentimens ſi favorables, je vous „jurerai, ſi pourtant vous me le permet- „tez, que dès le moment que j'ai eu l'hon- „neur de vous voir, je me ſuis tellement „donnée à vous, que je ſens bien que mon „attachement ne finira qu'avec moi.

Hylas cedant aux mouvemens de ſa jalouſie vint interrompre cet entretien; il ſe jetta aux genoux d'Alexis, & ſans qu'elle y fit attention, il lui baiſa la main. „Hé quoi, „lui dit-elle enfin, les bergeres du Lignon „vous permettent-elles ces familiarités? „Nos vierges les trouveroient fort étran- »ges. Ma belle maîtreſſe, dit Hylas, comme »les manieres de ces bergeres ne ſont point »des régles pour moi, les manieres de ces »vierges n'en doivent point être pour »vous.

» Cependant Adamas entretenoit Alcidon & Daphnide, » Madame, lui diſoit-il, »je ne doute point que ce ne ſoit un ſujet »important qui vous ait amenée dans notre »contrée; autrement vous qui êtes nourrie »& élevée à la cour, vous ne vous ſeriez

» point expoſée aux fatigues d'un tel voya-
» ge. Et ſi vous ne m'aviez déja prévenu, je
» n'aurois garde de vous en demander le ſu-
» jet. Vous m'avez fait connoître que vous
» attendiez de moi quelque ſervice, & c'eſt
» ce qui m'enhardit, afin que je vous ſerve
» ſelon votre mérite, & ſelon mon devoir.
» Le beſoin que j'ai de votre ſecours, mon
» pere, & plus encore votre vertu m'engage-
» roient à vous confier des ſecrets plus im-
» portans, ſi cela étoit poſſible. Plus j'aurai
» occaſion de vous ſervir, madame, repartit
» le druide, plus je m'eſtimerai heureux. Et
» pour vous prouver combien je vous eſti-
» mois, avant que d'avoir eu l'honneur de
» vous voir, ſi vous daignez paſſer dans ma
» galerie, vous y verrez votre portrait. Je
» veux croire, dit Daphnide, que les dieux
» qui ſont bons, vous ont donné cette cu-
» rioſité, pour vous engager à me ſécourir
» dans une occaſion d'où dépend tout mon
» repos; je vous revelerai tout avant mon
» départ. Cependant, mon pere, dites moi,
» je vous ſupplie, en quel lieu de cette con-
» trée eſt la fontaine de la verité d'amour, &
» comment je pourrai y aller? Il eſt aiſé, dit
» Adamas, de vous ſatisfaire ſur le premier
» article; la fontaine n'eſt pas loin d'ici. Mais
» je croi qu'il eſt impoſſible à preſent que
» vous y alliez. Depuis quelques lunes l'en-
» trée en eſt gardée par des lions, & par

dé que la belle Daphnide obtien-
:e qu'elle déſire, par le courageux &
antAlcidon.Mais ſçachez que la for-
tous les hommes enſemble eſt im-
ıte contre le moindre enchante-
les eſprits ſont d'un ordre ſi ſupe-
que ſi le grand Thautates ne bor-
:ur puiſſance pour la conſervation
ivers, ils pourroient le renverſer.Or
rits par leurs conventions avec cer-
ommes que l'on nomme magiciens,
ent ſi étroitement à executer leurs
:és, que nulle force humaine ne peut
oſer. Il faut donc recourir au dieu
l'engager par nos ſacrifices à rompre
chantemens, ou bien il faut at-
que le temps qu'ils doivent durer
piré, & que les conditions ſoient
es.
:lles ſont ces conditions, dit Alci-

» amant. Oui, répondit Daphnide en ſoi
» riant, ſi c'eſt fidelité, qu'aimer à la fo
» pluſieurs objets. Puſſiez-vous auſſi bien
» repliqua-t'il, produire des témoignages
» votre fidelité? Pour moi, dit Daphnid
» je ſuis bien éloignée de vouloir tenter l'
» venture. Cependant, madame, ajouta A
» cidon; il ſemble que telle eſt la volonté d
» dieux, puiſqu'ils nous ont ordonné de v
» nir en cette contrée. Je reſpecterai to
» jours leur volonté, repartit Daphnid
» mais pour celle-ci, il faudra qu'ils me la f
» ſent connoître plus clairement. A ce tra
» repliqua Alcidon, je reconnois les affectio
» de nos jours. Jugez comme il vous plair
» dit Daphnide; mais je ne puis me réſoud
» à m'immoler pour le public. Mon per
» ajouta-t'elle, en ſe tournant vers Adam
» je voi bien qu'Alcidon me contraint
» vous découvrir le ſujet qui nous amene
» ces lieux; mais je voudrois bien que no
» n'euſſions point de témoins.

A ces mots Adamas ſe leve, & s'adreſſa à Leonide, à Pâris, & à la feinte Alexis, leur ordonne de reſter avec les bergeres, pe dant qu'il conduiroit Daphnide dans la g lerie. » Et vous Hylas, ajouta-t'il, fai » comme le meilleur de nos amis, les ho » neurs de la maiſon. J'y conſens, dit froi » ment Hylas, pourvû que ma belle maîtr » ſe me promette de faire ce que je lui dir

peut-êt

»peut-être, dit Alexis, voudriez vous ven-»dre cher vos paroles. Non non, dit incon-»tinent Hylas, je ne veux que parole pour »parole. En ce cas, & ſi Adamas le permet, »répondit Alexis, je le veux bien. Ma belle »maîtreſſe, continua Hylas, priez donc ces »bergeres de vous tenir compagnie aujour-»d'hui & plus long-temps, ſi vous le ſou-»haitez. Adamas prit la parole, avant qu'A-»lexis pût répondre, & dit: Je vous aſſure »Hylas, que je vous prie tous bien ſincere-»ment, & que vous m'accorderez tous cette »grace, ſi vous ne voulez me deſobliger.» En même temps il ſe retira dans la galerie avec Daphnide qui emmenoit Alcidon, Stiliane, Carlis, & Hermante. Les autres demeurerent dans la ſale, où la collation fut apportée, en attendant l'heure du ſouper.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

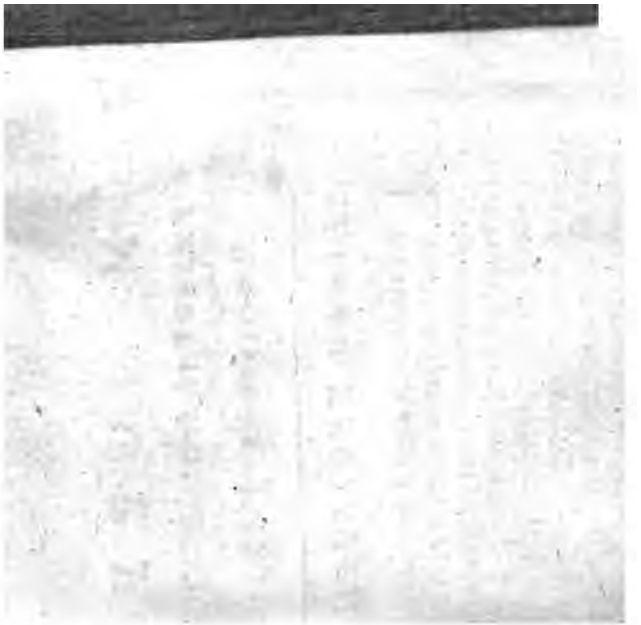
PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

LA galerie où le ſage Adamas conduiſit Alcidon & Daphnide étoit plus conſiderable par les curioſités qui y étoient raſſemblées, que par la magnificence de ſa ſtructure. Les portes & les fenêtres étoient incruſtées de marbre ; les proportions y étoient exactement obſervées ; on n'y avoit épargné ni la ſculpture, ni la dorure. Mais ſi l'édifice attiroit les yeux par ſa richeſſe & par ſa beauté, toutes les raretés dont Adamas avoit pris ſoin de l'enrichir, retenoient les eſprits dans une admiration continuelle.

La voute qui ſembloit être ſoutenue ſur



Gravelot inv. Cuelard

une grande friſe, étoit peinte par les plus grands maîtres. Elle repréſentoit les plus anciennes hiſtoires des gaulois depuis Samothes, juſqu'à ce Francus, qui tandis qu'il s'occupoit à faire des conquêtes, laiſſa l'adminiſtration de ſes états aux druides, & aux chevaliers gaulois. Là n'étoient oubliés ni le grand Druis inſtituteur des druides, ni l'Hercule gaulois, qui par ſon éloquence encore plus que par ſes armes poliça cette nation. Là ſe voyoient & Sigoveſe, & Bellovеſe, dont l'un paſſa les alpes, & l'autre la forêt Hircinie. On voyoit enfin les gaulois ſous Brennus triompher des romains dans Rome même, & à l'or de leur rançon ajouter l'épée de leur vainqueur; & de là paſſant dans la Gréce fonder les galates, ravir les tréſors du temple d'Apollon, & revenir victorieux dans leur patrie.

Au-deſſous des friſes dorées étoit une ſeconde friſe ornée de divers feſtons. Les ſtatues des empereurs romains depuis le premier des Ceſars juſqu'au troiſiéme des Valentiniens, étoient placées dans des eſpeces de niches. Mais ce qu'il y avoit de plus curieux en ce beau lieu, c'eſt que les embraſures des fenêtres étoient remplies des cartes de toutes les provinces de la gaule, & que dans ces cartes on n'avoit oublié ni bataille remarquable, ni ſiege d'importance; en ſorte que celui d'Alexia, & toutes les expedi-

tions de Ceſar ſe voyoient dans les mêmes lieux où elles avoient été faites.

Autour de ces cartes on remarquoit les portraits au naturel des princes qui de temps en temps avoient dominé dans ces provinces. Du côté de la ſeconde Belgique, on voyoit Pharamond, Clodion, & Merovée; auprès de celui-ci Childeric ſon fils, mais ſans couronne, parce qu'il n'étoit pas encore roi des francs. Dans la carte des ſequanois paroiſſoient Athanaric, & ſa femme Bliſinde, qui avoient donné la naiſſance au vaillant Gaudiſelle premier roi des bourguignons. Après eux leur fils Gundioch qui aſſura ſa domination dans les gaules; enfin Gondebaut avec ſes trois freres, Chilperic, Godomar, & Godegeſile. La belle Daphnide ayant par hazard jetté les yeux ſur la carte d'Aquitaine, elle vit ces vaillants viſigots qui y avoient regné. Depuis qu'elle les eut apperçus, il lui fut impoſſible de les quitter, parce qu'elle reconnut le nom & les traits de pluſieurs, de Toriſmond ſur tout, de Thierri ſon frere, & du vaillant Euric près duquel elle ſe vit peinte, telle qu'elle étoit à l'âge de vingt-ans. A la vue du portrait d'Euric; » O grand Euric, dit-elle en ſoupirant, » que cette journée qui te ravit au trône & à » ton peuple, fut malheureuſe! & que mes » regrets ſont légitimes, puiſque je n'ai pû » te ſuivre! Madame, reprit Alcidon, pen-

» ſez-vous qu'en vous conſervant, les dieux » ne m'ayent point protegé; ils ne rejettent » jamais ces dieux équitables nos juſtes prie- » res. S'ils ne les rejettent point, répartit » Daphnide, pourquoi n'ont-ils pas exaucé » les miennes. Eſt-il rien de plus juſte que de » ſuivre au tombeau ceux que l'on a tant ai- » més pendant leur vie?

Adamas qui ſentoit que cet entretien ne pouvoit qu'affliger la belle Daphnide, l'interrompit en l'invitant à s'aſſeoir. Il la ſupplia de conformer ſa volonté à celle du grand Thautates, & de croire qu'il diſpoſoit de tout avec tant de ſageſſe, que la prudence humaine étoit forcée d'avouer qu'elle eſt aveugle au prix de la ſienne. Alors Daphnide s'étant aſſiſe auprès d'Adamas, elle commença en ces termes:

HISTOIRE D'EURIC, DE DAPHNIDE, ET D'ALCIDON.

APrès toutes les diſgraces que les dieux m'ont envoyées, j'avois réſolu de me confiner dans une ſolitude; les importunités ſeules de ce chevalier m'en ont détournée; & puiſque c'eſt elles qui nous ont conduits dans cette contrée, permettez-moi, mon pere, de vous raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous, afin que la fontaine de la verité d'Amour nous étant interdite, nous puiſſions par vos conſeils ſortir de l'état déplorable

où nous ſommes l'un & l'autre.

Sçachez donc qu'entre les enfans que laiſſa Thierry ce grand roi des viſigots, Thoriſmond fut celui qui recueillit ſa ſucceſſion. Il fut couronné à Toulouſe. Il penſa non-ſeulement à étendre les limites de ſon royaume, mais encore à ſe faire une cour brillante. Mon étoile voulut que j'y fuſſe conduite alors par ma mere. J'avois environ quinze ans. J'avouerai même que je croyois ne le ceder à perſonne en beauté. Le roi me voyoit avec plaiſir; mais la diſproportion qui étoit entre nos âges, fit qu'il s'éloigna de moi.

En ce même temps Alcidon étoit auprès du roi. Je puis dire ſans flatterie, qu'il effaçoit les chevaliers les plus accomplis. Son mérite qui le diſtinguoit d'une maniere ſi avantageuſe, quoique dans ſes premieres années, lui attira toute l'attention du prince. Il en prit un ſoin particulier, ne doutant pas que ſi on le cultivoit, il ne dût faire l'ornement & la gloire de ſa cour.

Ne rougiſſez point, Alcidon, de ces louanges; je veux, dit-elle en ſe tournant vers lui, que vous ſçachiez que ma haine pour vous ne me cache point ce que vous valez. Pourquoi donc, interrompit Alcidon, vous cacher à vous même mon extrême affection qui eſt ſi connue de tout le monde? C'eſt un point, dit-elle, que nous éclaircirons une autrefois. En même temps elle continua de la ſorte:

Dans le deſſein qu'avoit Thoriſmond de rendre Alcidon un chevalier accompli, comme il n'ignoroit pas que l'amour eſt preſque toujours le principe des plus genereux deſſeins, il lui ordonna de me ſervir, & de m'aimer. Alcidon avoit environ dix-huit ans. Il comprit quelle étoit la faveur que le roi lui faiſoit; il réſolut de lui obéir, & ſe donna à moi. Il y eut peu de temps après un bal que le roi donnoit, & où il aſſiſta avec la reine. Alcidon & moi nous nous trouvâmes par hazard vêtus de blanc ce jour-là. Alcidon vint me prendre pour danſer; & le roi ayant remarqué que nous n'oſions nous parler, dit en riant: » Ce couple me paroît bien »aſſorti; mais je croi que la couleur de leurs »habits déſigne parfaitement leur innocen»ce.» En effet, ſoit honte, ſoit amour, Alcidon ne me dit rien tant que le bal dura; pour moi qui étois encore ſans deſſein, je ne penſai qu'à étaler les prétendus charmes que pour me flatter on feignoit de me trouver. Depuis ce jour, s'il conçut pour moi quelque paſſion, il ſçut bien l'expliquer; & j'avoue que ſes ſervices me perſuaderent qu'il m'aimoit, & qu'il méritoit d'être aimé. Il ne réuſſit pas moins auprès du prince; & bientôt il put, ſans témerité, aſpirer aux plus grandes charges de l'état; en effet, malgré ſa jeuneſſe il en obtint une des plus conſiderables; & ſans que la cour en murmurât. Mais,

ô ſage Adamas, Thoriſmond vit bie
terrompre le cours de ſes proſperi
myre, ſoit parricide, ſoit accident,
pour le ſeigner, lui coupa tellement
que l'on ne put arrêter le ſang. Le rc
porté de colere tua inutilement le 1
le ſuivit au tombeau, regretté de tou
jets.

Cette mort inopinée nous conſt
mere & moi. Nous nous retirâmes
que nous le pûmes, dans la provinc
mains, où étoient nos terres. Nc
gnions après la mort d'un ſi gran
quelque tumulte dans le royaume. I
cidon, il fut ſi ſenſible à la perte qu'
de faire, que l'on crut qu'il ne ſu
point à ſon maître. Il ſçait que je p
ſes ennuis, comme je le devois, q
m'eût oubliée juſqu'au point de ne
ner durant tout ce temps-là aucun
nouvelles.

Thoriſmond eut pour ſucceſſeu
ſon frere. Thierry ſe vit à peine ſur l
qu'il penſa à faire des conquêtes. L
ſueves qui avoit épouſé ſa ſœur voul
dre ſes limites du côté de l'Eſpagne
ſçavoir que s'il n'abandonnoit ce p
ne manqueroit pas de s'y oppoſer. I
c'eſt ainſi que s'appelloit le roi des
mépriſa ces menaces; & Thierri ap
paſſé les pyrenées lui préſenta la ba

le vainquit. Thierry mourut bientôt ; il fut remplacé par ſon frere Euric qui après avoir ſoumis tous les peuples révoltés, tourna ſes armes contre les romains, & fit paſſer des armées dans la province de leur nom. Il prit la ville des maſſiliens, & vint aſſieger celle d'Arles. Juſques-là je n'avois point eu de nouvelles d'Alcidon ; mais alors, comme s'il ſe fût éveillé d'un profond ſommeil, il m'écrivit. J'heſitai ſi je lirois ſa lettre, car je l'avois aimé ; & j'étois ſenſible, comme je le devois à ſes mépris. L'amour ſurmonta le dépit. La lettre étoit conçue en ces termes :

ALCIDON A DAPHNIDE.

Je ne ſçai, Madame, ſi vous reconnoîtrez ce caractere, & ſi vous vous ſouviendrez du nom d'Alcidon. Si vous ne l'avez point oublié, & ſi les guerres où j'ai été occupé en des climats éloignés peuvent m'excuſer auprès de vous, je vous conjure, madame, par la memoire du grand Thoriſmond, de pardonner à mon ſilence. J'attens la permiſſion de vous juſtifier à vous même ma conduite. Ordonnez du lieu ou je dois recevoir cette ſatisfaction, & vous verrez qu'Alcidon ne fut jamais plus à vous qu'il l'eſt aujourd'hui, & peut-être le trouverez-vous moins incapable de vous ſervir, que lorſque vous le lui permites la premiere fois.

Quoique je ſçuſſe qu'il ne m'aimoit plus, je conſentis à me laiſſer voir. Il eſt vrai que craignant ſa legereté qui m'étoit ſi connue,

je réſolus de le laiſſer quelque temps dans l'incertitude, & de lui faire une réponſe telle qu'il l'avoit meritée par un ſilence de deux ans. Mais venant à me repreſenter le mérite d'Alcidon, ſa jeuneſſe, ſes diverſes aventures, je pris le parti de le voir, dans l'intention de lui faire enſuite payer cherement ſa faute, s'il rentroit dans mes liens. Je lui répondis donc en ces termes :

DAPHNIDE A ALCIDON.

C'eſt par curioſité, & non par amour que je vous permets de me voir. Ne triomphez donc point de cette permiſſion, & profitez mieux de cette faveur que vous n'avez profité de celles que votre enfance vous à obtenues. Adieu.

L'armée d'Euric étoit alors autour d'Arles, dont ce prince preſſoit le ſiege autant qu'il pouvoit. Lorſque nous abandonnâmes la cour, ma mere & moi, mon pere s'étoit retiré dans une place forte qu'il avoit en Aquitaine. Ma mere qui craignoit la guerre, la trouva dans la province des romains, où elle étoit venue pour l'éviter. Au premier bruit de l'arrivée d'Euric avec une armée, elle ſe retira aux extremités du Venaiſſin ſur la Sorgue, où elle avoit une maiſon fortifiée, & une ſœur dans le voiſinage mariée à un des principaux chevaliers de la contrée.

Lorſque je reçus la lettre d'Alcidon, ma mere avoit une de ces indiſpoſitions que l'â-

ge traîne après ſoi, & ou l'art ne trouve point de remede. Elle étoit ravie que je paſſaſſe mon temps tantôt à me promener ſur les bords de la Sorgue, tantôt à viſiter mes voiſines, dont la plûpart m'étoient alliées. Je mandai à Alcidon par le meſſager qu'il m'avoit envoyé, que ſi le quatriéme de la lune ſuivante, il ſe trouvoit à Lers château ſitué ſur le rhône, il m'y verroit; mais qu'il y vînt le plus ſecretement qu'il pourroit, & pour menager ma réputation, & pour ne point s'expoſer lui-même dans un pays ennemi.

A ces mots la belle Daphnide s'interrompit, & après s'être paſſé pluſieurs fois la main ſur le front, ſe tournant enfin vers Alcidon, je voulois continuer, lui dit-elle; mais il me ſemble plus à propos que vous racontiez maintenant ce que vous avez fait, afin que le ſage Adamas entendant de notre bouche ce qui nous eſt arrivé, il puiſſe mieux s'aſſurer de la verité. Alcidon répondit alors: »Commandez, madame, & j'obéirai; mais »vous ſçavez beaucoup mieux que moi-mê»me ce que je fais, & ce que je penſe, puiſque »je ne fais, ni ne penſe rien que par vous. Sei»gneur chevalier, dit Adamas, puiſque Daph»nide vous le permet, vous ne devez point »héſiter. Je le lui ordonne, interrompit »Daphnide.» Au même temps Alcidon prit la parole, & commença en ces termes:

Je ne répeterai point ce que la belle Daph-

nide à dit; moins encore entreprendrai-je d'excuſer ce qu'elle blâme en moi; avant que ce diſcours finiſſe, j'aurai quelque autre occaſion plus favorable de lui prouver la ſincerité de mon amour contre les impreſſions de la calomnie. Je dirai ſeulement qu'après avoir reçu ſa réponſe, je la relus, je la baiſai cent fois, que je me fis redire de même ce qu'elle me mandoit par le meſſager, & qu'à chaque fois je l'embraſſai. Je lui fis cent queſtions, & lorſqu'il me répondoit ſelon mon déſir, je redoublois mes careſſes. Euric qui ſucceda à Thierri, & qui mérita par ſes actions éclatantes le ſurnom de grand, lui ſucceda auſſi à toutes ſes bontés pour moi, par un bonheur aſſés rare en de pareils changemens. Il me permettoit tant de familiarité, que je ne pouvois preſque lui rien cacher, & moins ce qui avoit rapport à l'amour. Dans cette occaſion, ne pouvant m'éloigner de l'armée ſans un congé exprès, j'entrai dans le cabinet du roi, je ſaiſis le moment qu'il étoit ſeul. » Seigneur, lui dis-je, permettez-» moi de vous propoſer une entrepriſe, & » même de l'executer. Alcidon, me répon-» dit-il, votre courage vous porte toujours » à ce qu'il y a de plus périlleux; je voudrois » que vous ménageaſſiez davantage une vie » qui m'eſt chere. Dites-moi cependant quel-» le eſt cette entrepriſe, afin que je juge ſi el-» le peut réuſſir, & que je vous donne mes

» conſeils. Seigneur, repliquai-je en ſou-» riant, dans l'entrepriſe dont il s'agit, je » n'ai beſoin d'autre guide que de l'amour, » de l'amour, dis-je, qui eſt aveugle. » Alors il me dit en m'embraſſant : » mes avis » ne vous ſeront pas inutiles ici ; vous ſça-» vez que je ne ſuis pas moins amant que » ſoldat. » Et me prenant par la main, il ne me laiſſa point en repos que je ne lui euſſe nommé Daphnide, & le lieu où je devois aller. Euric qui avoit entendu parler de Daphnide, me propoſa de m'accompagner ; & lorſqu'il vit que je ne pouvois y conſentir, il m'ordonna de mener peu de perſonnes avec moi, pour ne me point rendre ſuspect à l'ennemi. Il me défendit ſurtout de ſéjourner dans aucune ville, & de m'arrêter ailleurs, s'il étoit neceſſaire, que dans quelque bois. » Mais, ajouta-t'il, ſi Daphnide vous fait » paroître quelque bonne volonté ; ne » manquez pas l'occaſion. Outre que vous » en aurez peu de la revoir, on ne retrouve » que rarement celle que l'on a perdue.

Le château de Lers, où Daphnide avoit choiſi le lieu de notre entrevue, étoit ſitué dans le Venaiſſin, ſur les bords du Rhône. Le ſeigneur de ce lieu ſervoit dans l'armée d'Euric, & de plus étoit mon ami. Il y avoit quelque alliance entre Daphnide & ſa femme ; enſorte qu'il étoit comme impoſſible de choiſir un lieu plus commode. Je n'y voyois

d'autre inconvenient que celui de faire douze grandes lieues dans un pays ennemi ; mais l'amour qui me tranſportoit me ferma les yeux ſur tous les dangers que j'allois courir.

Je pris avec moi le meſſager que j'avois envoyé à Daphnide, homme ſur qui je pouvois compter, & qui d'ailleurs ſçavoit les chemins. Je me fis accompagner encore de deux chevaliers ſeulement. Nous partons déguiſés, une heure après le dîner, & après avoir marché le reſte du jour, & la nuit ſuivante, nous arrivons au lever du ſoleil à Lers. La dame du lieu me reçut avec tout l'accueil imaginable, parce qu'elle n'ignoroit pas l'amitié que ſon mari me portoit. Elle me parut très curieuſe de ſçavoir le ſujet de mon voyage. Je lui fis entendre que c'étoit une affaire très importante au ſervice du roi, & que n'oſant me montrer, de peur d'être reconnu, je la ſuppliois de tenir la porte du château bien fermée, & que je partirois le plus ſecretement qu'il me ſeroit poſſible, quand la nuit ſeroit venue.

Déja la moitié du jour étoit paſſée, ſans que la belle Daphnide parût. Dans ma juſte impatience, je montai au haut d'une tour, feignant de vouloir découvrir le pays. Enfin lorſque je commençois à perdre toute eſperance, j'apperçus un char du côté même par où je ſçavois que Daphnide devoit arriver. Après l'avoir conſideré quelque temps, on

me dit : ce char vient ici ſans doute, & vous allez voir la plus belle perſonne qui ſoit dans cette contrée ; c'eſt la jeune Daphnide que vous pourriez avoir vue à la cour de Thoriſmond. En même temps la dame du château deſcendit pour aller recevoir Daphnide qui amenoit avec elle deux de ſes ſœurs, fort belles à la verité, mais infiniment moins qu'elle. Pour moi je reſtai dans une ſale, d'où je faiſois ſemblant de n'oſer ſortir. A ſon aſpect, je fus tellement ému, que ſi je n'avois été ſeul, on eût aiſément deviné ce qui ſe paſſoit en moi. Mais le temps qu'elles donnerent à la cérémonie me donna le loiſir de me remettre un peu. Après les avoir ſaluées, je m'adreſſai à celle que j'adorois : » mada-» me, lui dis-je, puiſque la fortune l'a vou-» lu *ainſi*, j'avoue que je ſuis votre priſon-» nier. Seigneur chevalier, me répondit-elle, » nous ne refuſons point cet avantage, » mais nous aimerions mieux le devoir à » nous-mêmes, qu'à la fortune. C'eſt la for-» tune, repliquai-je plus bas, qui vous rend » ce que votre mérite vous avoit déja acquis. » Cela n'eſt pas ſans difficulté, ajouta Daph-» nide : cependant ſongez comment vous » payerez votre rançon, car n'eſperez point » de recouvrer autrement votre liberté. Ma-» dame, lui dis-je, le prix de ma rançon ſe-» roit facile à trouver, mais il me ſeroit moins » aiſé de conſentir à me tirer de vos mains. Je

» croyois, répondit-elle, que des guerriers » qui ſuivent le roi Euric ne parloient que » de meurtre & de carnage. Mais je voi bien » qu'Alcidon eſt par tout le même, toujours » civil & galant.» A ces mots, elle entra dans la ſale avec toute la compagnie.

Après les premieres cérémonies on nous apporta des ſieges, & je me trouvai près de Daphnide, un peu éloigné des autres. Lorſque je me vis en lieu où je pouvois m'expliquer plus librement, je voulus remercier Daphnide de la faveur qu'elle m'accordoit. Mais lorſque je voulus ouvrir la bouche, elle m'interrompit d'un air ſevere. » Alcidon, » me dit-elle, vous m'êtes moins obligé que » vous ne penſez; je ne vous ai accordé cette » viſite que pour vous punir, ſçachant bien » que pour peu que vous m'ayez aimée dans » votre enfance, vous mourrez maintenant » d'amour, en me voyant telle que je ſuis. » Trouvez-vous, ingrat, que j'aye mérité vo» tre oubli? Penſez-vous, infidele, que rien » puiſſe excuſer un ſilence de deux ans en» tiers? Je ſçai que vous ne manquerez pas » d'excuſe, ſi je veux vous écouter, on dit » beaucoup quand on aime peu. Mais je » vous défends de parler: non que je craigne » d'être perſuadée par vos diſcours. Je ne » veux pas même vous donner une ſatisfaction » qui vous ſoit auſſi agréable, que le ſeroient » vos excuſes. » J'eſſayai inutilement de ré-

pondre,

»pondre, elle m'interrompit auſſi-tôt, en »me diſant: Alcidon, vous craignez ſi peu »de me déplaire? Ce n'eſt pas ainſi que l'on »fléchit Daphnide. Que me reſte-t'il donc, »lui repartis-je? Souffrir & vous taire, ajou»ta-t'elle.» Je gardai le ſilence pour lui obéir, montrant néanmoins combien je ſouffrois de ne pouvoir me juſtifier. Daphnide au contraire après s'être tue quelque temps, reprit ainſi la parole d'un air plus gracieux.

»Cette Daphnide que vous voyez mainte»nant, eſt la même à qui vous fîtes les pre»miers ſermens de fidelité, & qui la premiere »vous donna ſa foi; la même dont vous avez »tant de fois mouillé la main de vos larmes »innocentes, lorſqu'elle feignoit de ne vous »croire pas, ou qu'elle vous répondoit trop »lentement à votre gré. Mais elle peut bien »dire auſſi à votre confuſion, qu'elle ſeule a »conſervé ſans tache la foi qu'elle vous a »donnée, & qu'elle a toujours continué de »vous aimer, malgré tous les ſujets que vous »lui avez donnés de vous haïr. Lorſque je me »ſuis rappellé notre enfance, & vos promeſ»ſes ſi trompeuſes, ces yeux que vous avez »idolâtrés, n'ont point vû tarir la ſource de »leurs larmes. Ecoutez, Alcidon, comment j'ai »vêcu depuis la mort de ce grand roi à qui »vous & moi nous avons tant d'obligation; »& vous jugerez que vous êtes le plus injuſte »des hommes, & que votre ſilence vous au-

» roit rendu indigne de mon affection, ſi elle » n'étoit encore plus grande que votre of- » fenſe.

Alors reprenant les choſes dès notre ſéparation juſqu'à cette entrevue, elle ramena toutes les occaſions où elle avoit pû ſçavoir de mes nouvelles, pour me reprocher l'oubli dont elle m'accuſoit. Et pour me prouver d'un autre côté qu'elle s'étoit ſouvenue de moi, elle me rapporta preſque tout ce qui m'étoit arrivé de plus remarquable. Comme j'étois véritablement ſurpris de toutes les particularités qu'elle me racontoit: » Vous êtes étonné, me dit-elle, mais » ſi vous aviez été ce que vous deviez être, » c'eſt par vous que je les euſſe appriſes.» Elle continua long-temps ces reproches, ſans me permettre d'ouvrir la bouche pour me défendre, ni pour lui répondre. Enfin cette orgueilleuſe beauté croyant s'être aſſés aſſurée de ſon pouvoir ſur moi, changea tout-à-coup de viſage & de diſcours. » Maintenant, » me dit-elle, je vous permets de parler, il me » ſuffit de vous avoir ôté la parole pendant » deux heures, pour vous punir d'un ſilence » volontaire de deux années. » Je veux bien vous montrer autant d'indulgence, que vous me reconnoiſſez puiſſante à me venger, ſi je le voulois. » Madame, lui dis-je alors » tranſporté de joye, que ne m'eſt-il permis » de me jetter à vos genoux, & de vous ex-

toute ma reconnoiſſance? Je ne veux
vous contredire ; j'avoue la faute
vous m'accuſez ; mais ſi vous me per-
z de parler pour le ſeul interêt de la
peut-être jugeriez-vous que je meri-
s tôt des louanges que des reproches.
enant, dit-elle, que je vous ai par-
, vous pouvez dire tout ce qu'il vous
; & dieu veuille que vous me perſua-
ie vous n'avez point ceſſé de m'aimer?
ous avez crû quelquefois, continuai-
ie le jeune Alcidon ait éperdument
a belle Daphnide, vous croirez auſſi,
ne, qu'après la perte de Thoriſmond,
grande ſatisfaction qu'il pût recevoir
, étoit de recevoir de vos nouvelles.
our ſatisfaire à mon devoir, je voulus
rdire tout ce qui pouvoit me divertir
n affliction. Amour ſçait ſi de tous
nuis, j'en ai reſſenti quelqu'un plus
ent que de me voir éloigné de votre
ce. Ce qui doit vous en convaincre,
u'auſſitôt que mes regrets un peu di-
nés me l'ont permis, je n'ai point eu
os que je n'euſſe l'honneur de vous
malgré le péril des chemins, & les
s du grand Euric dont il m'a fallu m'é-
r. Me voici donc à vos piés, madame,
ous ſupplier de me recevoir comme
ancienne conquête, puiſque je ſuis à
ès l'enfance. Je reçois, me dit-elle

» d'un viſage riant, votre excuſe toute foi-
» ble qu'elle eſt, mais à condition que ja-
» mais vous ne me donnerez ſujet de révo-
» quer en doute votre amour.

J'allois répondre, lorſqu'on vint nous avertir qu'il étoit temps de ſouper. Nous renvoyâmes donc à un autre temps le reſte de notre entretien. Nous le reprîmes, dès que le repas fut fini. L'heure du repos nous contraignant enfin de nous ſéparer, nous jugeâmes qu'il n'étoit pas naturel que pour une entrevue ſi courte j'euſſe fait un voyage ſi hazardeux. Nous prévoyions d'ailleurs que nous ne pourrions nous revoir de long-temps, & cependant comme elle étoit obligée, pour éviter tout ſoupçon, de partir le lendemain, nous fûmes en peine de trouver un lieu favorable. » Je ne voudrois pas, Al-
» cidon, me dit-elle enfin, vous expoſer; mais
» puiſque vous me preſſez ſi vivement, je
» vous dirai que j'ai une ſœur mariée à cinq
» ou ſix lieues d'ici, & que nous pourrions
» fort bien nous voir dans ſa maiſon, ſi mon
» beaufrere n'étoit ennemi du roi Euric, &
» ſi par malheur il n'avoit à l'occaſion d'un
» mariage une nombreuſe aſſemblée chés
» lui. » J'avouerai, mon pere, que ce parti me parut dangereux; mais lorſque je me repreſentois que je ne pouvois autrement voir la belle Daphnide, le péril diſparoiſſoit à mes yeux. Je lui répondis donc que le dan-

ger me touchoit peu ; qu'elle n'avoit ſeulement qu'à me commander, & que je ne doutois point que tout ne me réuſſit en lui obéiſſant.

Nous nous ſéparâmes dans cette réſolution, & le matin, après m'avoir laiſſé un des ſiens qui lui étoit affidé, elle partit exprès ſans que je la viſſe, afin d'ôter tout ſoupçon. Pour moi, je partis ſur les trois heures du ſoir avec mon guide, après avoir fait à mes hôtes les remercimens que je devois. Je ne parlerai point des périls que je courus, & dont l'amour me tira. Le lieu où je fus conduit, un des plus ſolitaires de la contrée, étoit bien propre à cacher les entrepriſes d'un amant. Au bas de rochers épouventables, dans une iſle que forme la riviere de Sorgue, eſt une maiſon iſolée. Il étoit neuf heures du ſoir, quand nous arrivâmes à la porte du jardin, que je trouvai fermée, & qui fut long-temps à s'ouvrir, même après que nous eûmes donné le ſignal dont nous étions convenus. Jugez, Adamas, quelles devoient être mes frayeurs ; cependant l'amour me déterminoit à tous les évenemens. La porte s'ouvre enfin, & d'abord ſe préſente à mes yeux une dame que vous euſſiez pris pour Diane. Elle avoit les cheveux épars, le ſein & les épaules découvertes, des brodequins dorés, un carquois, & dans la main gauche un arc d'yvoire. Je ſçus depuis

qu'elle s'étoit déguiſée de la ſorte, parce-qu'elle ſe nommoit Delie, pour danſer avec ſes ſœurs, & d'autres dames qui étoient venu: honorer cette grande aſſemblée ? Dès qu'elle me vit, Entrez, dit-elle, chevalier; & venez ſous les auſpices de Diane éprouver cette périlleuſe avanture.

Je lui répondis que ſous de tels auſpices, il n'y avoit rien que je ne tentaſſe. Je ſuis ravie, me dit-elle, de vous voir ſi déterminé: Sçachez qu'amour & la fortune aident toujours à une ame courageuſe. Entrez, ajouta-t-elle, vaillant chevalier. J'entrai donc, & la porte fut auſſitôt refermée. Alors je me vis ſeul avec Delie dans ce jardin; j'avouerai qu'un cœur qui n'eût été prévenu d'aucune paſſion, n'auroit gueres pû ſe défendre de l'aimer, tant cet habit rehauſſoit ſa beauté naturelle. Comme je l'examinois en ſilence, elle crut que j'étois impatient de revoir la belle Daphnide. Hé quoi, me dit-elle, en ſouriant, avez-vous paru ſi hardi en entrant dans ce lieu, pour montrer enſuite ſi peu de courage ? Contre qui, répondis-je, voulez-vous que j'éprouve ma valeur ? N'avez-vous point ſous vos yeux, reprit-elle, un aſſez fier ennemi ? J'avouerai, lui dis-je, que ſi la belle Daphnide ne poſſedoit mon cœur, je vous tiendrois pour infiniment dangereuſe. Alcidon, continua-t-elle, avant que vous m'échap-

piez, vous tiendrez un autre langage. Quel honneur ſera le vôtre, répliquai-je, de vaincre une perſonne déja vaincue? Je vous entens, me dit-elle, vous voudriez que je vous menaſſe promptement vers Daphnide; mais Alcidon, croyez que je l'aurois déja fait, s'il en avoit été temps. On doit mettre un flambeau à cette fenêtre où eſt un balcon, pour nous avertir. Après pluſieurs autres diſcours, elle ſe fit connoître pour la ſœur de Daphnide, lorſque le flambeau tant deſiré parut enfin. Je montrai le ſignal à Delie, je la ſuppliai d'achever ce qu'elle avoit ſi bien commencé. Je le veux, me dit-elle en me prenant par la main. En même-temps nous nous acheminâmes vers la maiſon.

Delie me conduiſit par un eſcalier dérobé à l'appartement de la belle Daphnide. Et lorſqu'elle ſe fut aſſurée que Daphnide étoit ſeule, elle m'introduiſit. Daphnide pour écarter les importuns avoit feint un mal de tête, & s'étoit jettée ſur ſon lit. Une ſimple bougie éclairoit la chambre. Je me jettai incontinent à genoux, & diſant à la belle Daphnide que je venois remettre & ma vie & mon ame entre ſes mains, je les lui baiſai pluſieurs fois, ſans qu'elle me répondît un ſeul mot. Comment s'écria Delie, vous ne dites rien à cet aimable chevalier? »Qu'il me »pardonne, dit-elle en me relevant, la crainte

» m'a tellement ſaiſie que je ne ſuis plus à moi-
» même ; je tremble à la vue des dangers où
» il s'expoſe à mon occaſion. Mais qu'il ſe
» ſouvienne que ſi je ne l'aimois point, je ne
» ſerois pas maintenant dans la crainte, ni
» lui dans le peril où je le vois. *Garantiſſez-*
» moi, madame, la verité de vos paroles, ai-
» mez-moi, & je ne crains rien.

Parlez bas, dit Delie, je vais m'aſſeoir ici faiſant ſemblant de lire, pour éteindre la lumiere, ſi quelqu'un vient, ou pour l'entretenir, afin que vous ne ſoyez point interrompus. Mais ſouvenez-vous de ne rien entreprendre contre l'honneur des dames qui ſont ici, & de vous contenter des faveurs qu'elles voudront bien vous accorder. A ces mots, ſans attendre ma réponſe, elle s'aſſit avec un livre à la main ; elle me laiſſa avec Daphnide. Je m'aſſis ſur ſon lit, & après lui avoir pluſieurs fois baiſé les mains : » Madame, lui dis-je, ſe peut-il que jamais je puiſſe m'acquitter envers vous ? Vous me devez plus que vous ne penſez, répondit Daphnide. Que ne m'en a-t-il pas couté pour vous donner cette preuve de ma tendreſſe ? Alcidon, ce n'eſt qu'avec des peines extrêmes que j'ai perſuadé à ma ſœur de vouloir bien ſe prêter à mon deſſein. Il m'a fallu employer tous les artifices imaginables pour tromper ſon mari, ſes amis, ou plus tôt la province entiere. Conſiderez encore,

tore, Alcidon, quelle a dû être ma réſolution, pour expoſer de la ſorte mon honneur & votre vie. J'avoue, madame, lui répondis-je, que je ne mérite point tant de bonté; mais daignez auſſi faire réflexion que la crainte d'une mort preſqu'aſſurée n'a pû m'effrayer. Alcidon, me répliqua-t-elle, dieu veuille que votre amour pour moi dure autant que ma vie! mais je crains bien que ce ne ſoit l'amour d'un jeune cœur, un amour tel que celui que vous m'avez déja fait éprouver. Madame, lui dis-je, le véritable amour eſt incompatible avec la défiance.

Elle vouloit me répondre, lorſque Delie nous avertit qu'elle entendoit quelqu'un. C'étoit en effet ſon beau frere qui venoit pour ſçavoir des nouvelles de Daphnide. Delie lui fit ſigne de ne point entrer, & lui dit que Daphnide après s'être plainte quelque temps, venoit de s'endormir. Hé quoi, lui dit-il, ne viendrez-vous point danſer? & votre déguiſement vous ſera-t-il inutile? Je ne ſçai, mon frere, lui répondit-elle, mais ſi ma ſœur repoſe encore dans une demie heure, vous viendrez me prendre, & je vous ſuivrai. Delie nous ayant rendu ce diſcours, Daphnide lui dit: S'ils veulent danſer ici, j'en ſerai charmée, pourvû qu'il y ait le moins de perſonnes, & le moins d'inſtrumens qu'il ſe pourra, & qu'après avoir

danſé, on ſe retire dans un autre endr
Nous cacherons Alcidon dans ce petit c
net, & j'ouvrirai mes rideaux pour écar
tout ſoupçon.

Auſſitôt elle me donna la clef du cabin
& me dit que j'y pourrois demeurer en a
rance, & que ſi je laiſſois la porte entr'
verte, je ne ſerois point mécontent du b
quoique je fuſſe accoutumé aux magnific
ces du grand Euric. Pendant qu'elle me p
loit ainſi, le maître de la maiſon revint
ſi doucement, de peur d'éveiller Daphni
qu'il penſa nous ſurprendre. Mais D
nous faiſant ſigne alla au devant de
avec la bougie pour empêcher qu'il ne m'
perçut. J'avois bien prévû, lui dit-elle, c
ſi nous avions un peu de patience,
ſœur nous verroit danſer. N'eſt-il pas vr
ma ſœur, ajouta-t-elle, en s'adreſſan
Daphnide? Oui, répondit-elle. Mais je v
ſupplie, mon frere, qu'il y ait peu de p
ſonnes, & peu d'inſtrumens je crains c
le bruit ne renouvelle ma douleur. Tan
que le frere alla annoncer cette nouvel
j'eus le loiſir de me retirer dans le petit ca
net; & l'on ajuſta de telle ſorte la tapiſſer
que je pus tout voir, ſans être vû.

A peine tout étoit diſpoſé, que nous
mes entrer une partie des chevaliers, a
un grand nombre de belles dames, Stilia
& Carlis entr'autres qui ont accompag

ici la charmante Daphnide. Après les premiers complimens, & quelques diſcours jettés ſuivant la coutume ſans deſſein, on vint à parler d'Euric & de la guerre qu'il avoit portée dans la province. Tous en médirent, & le traiterent de barbare & de cruel. L'un ſouhaitoit de l'avoir à ſa diſcrétion; un autre le chargeoit d'imprécations. Jugez quel traitement je devois attendre, ſi l'on m'avoit reconnu? Quelque inſtrument que l'on entendit interrompit ces diſcours. Les dames richement vêtues entrerent en cadence. Les unes habillées en déeſſes. & les autres en nymphes, répreſentoient tous les meteores. Mais quelque beau, quelqu'ingénieux que fût ce ſpectacle, combien le temps me ſembla long! Le bal finit enfin, & je ſortis de ma priſon; mais Delie & Daphnide furent d'avis que je rentraſſe dans le petit cabinet, juſqu'à ce qu'elles ſe fuſſent déshabillées, & que leurs femmes ſe fuſſent retirées. Quand elles m'ouvrirent la porte, je trouvai que Delie s'étoit couchée avec ſa ſœur. Daphnide remarquant que je n'en étois pas trop ſatisfait, » c'eſt moi, dit-elle, » qui l'ai voulu ainſi. Et quand vous en ſçau» rez le motif, peut-être en tirerez-vous va» nité. Ce n'eſt pas que je ne ſois aſſurée de la » diſcretion d'Alcidon, & du pouvoir que » j'ai ſur lui; mais je me ſuis défiée de moi» même. J'avoue, lui répondis-je, madame,

» que cette défiance m'eſt bien glor
» mais le remede que vous employez eſ
» cruel. Il faut me repliqua-t'elle ,
» don, que vous m'aimiez comme je
» aime.

Après avoir long-temps diſcouru ſujet, j'apperçus le jour au travers d tres. Nous conſultâmes alors ſi je partir, ou demeurer. Daphnide que me pres dangers allarmoient, vouloit d' que je partiſſe avant que le jour fû grand; mais je la raſſurai , & après lui repreſenté que de long-temps je ne po la revoir, elle conſentit à ce que je d raſſe encore tout ce jour. La belle Da de réſolut de garder le lit, pour ne me laiſſer ſeul, & Delie avertit le meſſage chevaliers qui m'avoient accompagn ſe trouver au lieu & à l'heure que nous a choiſis.

Lorſque tout le monde ſe fut levé, en fit autant, & je fus obligé de me re dans le cabinet, parce qu'elle ne v point que je la viſſe s'habiller. Elle donc la porte ſur moi, & lorſqu'elle fi billée, elle alla donner ordre à ce que avions réſolu. Dès qu'elle fut de retou le fit apporter à Daphnide un bouillon le lui préſenta elle-même, puis me dél de ma priſon, » chevalier, dit-elle, a » chez, voici de quoi vous ſoutenir un

» car je ſerois très fâchée que votre mort » devançât ma vengeance. » Je m'entretins avec la belle Daphnide juſqu'à l'heure du dîner que je fus obligé de me renfermer encore dans le cabinet, pour n'être point apperçu de ceux qui venoient ſervir Daphnide. Mon malheur voulut qu'à peine elle avoit fini ſon repas, que la chambre fut remplie de ces chevaliers dont peut-être y en avoit-il pluſieurs qui étoient épris de ſes charmes. Son beau frere s'aſſit ſur ſon lit, & ſi près de moi, que je ne pouvois preſque ſouffler ſans être entendu. Jugez, ſage Adamas, en quelle contrainte je devois être.

Tous leurs diſcours roulerent ſur le roi Euric, & ſur les préparatifs que l'on faiſoit en divers lieux pour lui réſiſter. Je fus charmé de les entendre pour en informer mon maître; & mes avis ne lui furent pas inutiles. Ce qu'il y eut de fâcheux pour moi, c'eſt que ces chevaliers demeurerent juſqu'au ſoir près de la belle Daphnide; ils prirent enfin le parti d'aller ſe promener, & l'ayant laiſſée ſeule, Delie vint m'ouvrir la porte, & je ſortis du cabinet. » Hé bien, me dit-elle, que » vous ſemble de cette aventure, & de la » longueur de votre priſon? *Que je ſuis* trop » heureux qu'il m'en ait couté ſi peu, puiſ- » que j'ai vû ce matin les beaux yeux de » Daphnide, & que je ne goutai jamais tant » de plaiſirs dans le palais du grand Euric.

Dans ces doux entretiens, les heures me parurent des momens. Celle du ſouper étant venue, il me fallut encore me renfermer, mais pour peu de temps, car Daphnide par compaſſion pour moi ſans doute, ſe hâta de manger. Je la ſuppliai, puiſque je devois partir ſi-tôt, de ne plus recevoir la viſite des chevaliers, afin que je puſſe employer près d'elle le peu de temps qui me reſtoit ; ce qu'elle pouvoit faire en feignant de ſe trouver mal, & qu'ils en étoient cauſe. Elle y conſentit avec quelque peine, & Delie alla auſſi-tôt les ſaluer de ſa part, & leur faire ſes excuſes de ce qu'elle ne pouvoit les recevoir.

Cependant me voila ſeul auprès de ma belle maîtreſſe ; car Delie, de peur que l'on ne me ſurprît, nous avoit enfermés. Alors l'amour, & l'occaſion me livrerent un cruel aſſaut ; d'ailleurs j'étois preſque ſeur d'être aimé, & je n'avois point oublié les leçons du grand Euric. Mais, madame, jugez de quelle nature eſt mon amour ; je me jettai ſeulement à genou, je vous baiſai la main, en pouſſant un profond ſoupir : tant le reſpect qui accompagne toujours un amour violent, eut alors d'empire ſur moi. Il eſt vrai, ſage Adamas, qu'ayant demeuré ainſi quelque temps, je lui dis comme tranſporté hors de moi-même : » Hé bien, madame, comment »ordonnez-vous que je vive ? autrement que

nême temps Delie ouvrit la porte, &
ant qu'il n'y eût quelqu'un avec elle,
etirai dans le cabinet; mais quand el-
efermé la porte, & que je la vis ſeule,
is en ma place, & je voulus reprен-
nain de ma belle maîtreſſe; mais elle
a, & me dit ſi haut que Delie l'enten-
Vous me ferez plaiſir, Alcidon, puiſ-
ous en uſez de la ſorte, de ne me plus
rtuner. Chevalier, interrompit De-
gage que vous avez violé les condi-
auſquelles vous vous étiez ſoumis en
nt ici. Non, répondit Daphnide; en
il ne ſeroit qu'amant parjure: au lieu
s'eſt montré traître & perfide. & je
bien, ma ſœur, que vous nous ju-
'y conſens, répartis-je; mais daignez,
ai-je en m'adreſſant à Delie, enten-
e ſa propre bouche de quoi je ſuis
ible; & de quelle faute je dois être

» qu'autrement je ne lui pardonnerois j
» mais : à quoi il a repliqué que la loi ét
» trop dure, & qu'il proteſtoit de la viol
» Vous êtes entrée, quand je lui faiſois
» reproches qu'il mérite. » Alors Delie
tournant vers moi, » ma ſœur, me dit-
» le, ne vous en impoſe t'elle point ? No
» répondis je. J'ai en effet proteſté de lui
» ſobéir, & je le proteſte encore dût-il m'
» couter la vie. Car ſi je l'ai aimée juſqu'
» de l'amour le plus tendre, en m'ordonna
» d'en uſer à l'avenir d'une maniere differe
» te, n'eſt-ce pas m'ordonner de ne l'aim
» plus ? Non, madame, continuai-je en m
» dreſſant à Daphnide, je vous ai aimée da
» mon enfance, & je vous aimerai juſqu'
» dernier ſoupir.

Je ne finirois point, ſi je vous racont
tous nos entretiens. L'heure fatale où je
vois me retirer étant venue, je dis à Daph
de : » Delie & le temps me preſſent de par
» mais vous qui en êtes la cauſe ſerez-vo
» inſenſible à ma douleur ? Alcidon, me
» pondit-elle, ne vous plaignez point
» moi. Souvenez-vous que ſi je ne vo
» avois aimé, je n'aurois pas expoſé m
» honneur & votre vie, pour vous voir ic
A ces mots elle me ſerra la main, & je la
baiſai, en ſouhaitant que Saturne hâtat
moment de mon bonheur, où celui de m
trépas. » Vivez content, me dit-elle, che

, & ayant trouvé mon guide, nous re-
îmes doucement nos rochers. Mais il
ra auſſitôt un orage qui nous déroba la
é de la lune, & nous contraignit de nous
er ſous un arbre. Mon guide s'égara ; au
le me conduire où étoient les chevaliers
n'avoient accompagné, il me mena à la
ce de la Sorgue. Cette ſource eſt entou-
le rochers eſcarpés, comme de hautes
ûlles, excepté du côté d'où nous ve-
s. Quelquefois elle pouſſe ſes eaux juſ-
la hauteur de ces rochers, avec autant
uit que ſi c'étoit une mer irritée, & ce-
s ſouvent lorſque le temps eſt le plus
n. Sans doute que ce ſont des vents en-
és qui faiſant effort pour ſortir produi-
n effet ſi merveilleux.
pendant la pluye augmentoit, & ne
ant plus marcher, j'envoyai mon guide
her ceux qui m'attendoient. J'eſperai

que mon guide m'eut quitté, & que je me vis ſeul ſous un rocher où je m'étois mis à l'abri, je m'occupai de la belle Daphnide. Je chantai enſuite des vers, dont voici à peu près le ſens : » Que l'amour eſt plein d'amer-» tumes, combien de peines à dévorer: & que » l'on en tire peu de fruit ! Si par hazard on a » le bonheur de voir ce que l'on aime, helas, » ce plaiſir ne dure qu'un moment, & preſque » toujours il eſt ſuivi d'une longue abſence!

Tandis que je m'entretenois de la ſorte, le temps parut s'éclaircir, & la lune perçant les nuages me ſembla plus belle qu'auparavant. Je ſortis du rocher, & j'entendis auſſitôt bouilloner la ſource. Je courus ſur le bord, pour m'aſſurer ſi elle élevoit ſes eaux, comme je l'avois entendu dire. Je vis en effet quelque choſe de bien ſurprenant. L'eau s'étant élevée à la hauteur de trois ou quatre piés, elle ſe fendit tout à coup. En même temps parut un viellard couronné d'algue & de joncs. Il tenoit ſous le bras gauche une grande urne, & dans la main droite un roſeau qui lui ſervoit de ſceptre. L'onde s'élevoit autour de lui en divers bouillons; & ces bouillons dès qu'il les eut touchés, s'étant auſſi fendus, il en ſortit autant de naïades qui s'inclinerent en ſa préſence. Puis le vieillard s'étant relevé au deſſus d'elles, comme en un trône que l'eau même lui faiſoit, elles lui baiſerent la main, & lui firent chacune

leur preſent. C'étoit des guirlandes de roſeaux, des ceintures d'algue, des poiſſons, & des ſieges couverts de mouſſe. Après qu'il eut reçu ces divers tributs, & qu'il les eut remerciées par differens ſignes, j'entendis qu'il leur parla en ces termes :

»Divines naïades à qui le deſtin a ordon-»né de vivre dans mes eaux, & qui vous plai-»gnez d'être confinées dans une ſource ſi peti-»te, tandis que vos ſœurs habitent le Rhône »& la Durance, ceſſez vos plaintes, & réjouiſ-»ſez-vous de votre partage. Notre vie eſt dou-»ce & tranquille. Rien n'interrompt nos plai-»ſirs. Nos rives ne ſont jamais enſanglantées; »jamais les torrens ne troublent nos petits »flots. Mais ce qui nous diſtingue avec avan-»tage des plus grands fleuves, c'eſt la promeſ-»ſe que le deſtin nous a faite, & qu'il m'a de-»puis peu confirmée en ces termes : Ecoute, »m'a-t'il dit, quand vingt-neuf ſiecles ſeront »écoulés, ſur tes bords viendra le cygne »florentin qui à l'ombre d'un laurier chan-»tera avec tant de douceur, que raviſſant les »hommes & les dieux, il rendra à jamais ton »nom célébre dans tout l'univers.

Il alloit continuer, lors qu'entendant quelque bruit, & appercevant, comme je croi, ceux qui me cherchoient, lui & ſes naïades frappant l'eau de leurs mains, ils la pouſſerent ſi haut que je la perdis de vue. Je demeurai comme aſſoupi, ainſi que me di-

rent ceux qui me trouverent, non ſi pr
la fontaine que je le croyois, mais au
me lieu où mon guide m'avoit laiſſé.

» Voilà, dit Adamas, une viſion
» merveilleuſe. Je penſe pour moi qu'el
» gnifie que quelque grand perſonnage h
» tera ces rochers ſolitaires. Je ne ſç
» qu'elle ſignifie, répondit Alcidon,
» ſi c'étoit un ſonge, il me ſembla du m
» que je veillois. » Puis il continua de la
te: Je montai à cheval; &, pour abreger,
rivai après divers perils au lieu ou j'avois
ſé le roi Euric. Il me fit beaucoup de car
& curieux de ſçavoir mon aventure, il
conduiſit dans ſon cabinet. Hé bien, me
il, ſoldat d'amour, votre entrepriſe a-t
été heureuſe? Seigneur, lui répondis
quand vous en aurez entendu le récit,
en jugerez mieux que moi. Il m'ordon
l'inſtant de commencer; & pour lui obé
racontai ce que vous venez d'entendr
me répentis bien dans la ſuite de lui a
parlé ſi avantageuſement de l'eſprit & d
beauté de Daphnide, car je m'apperçus
avoit une ſecrete ſatisfaction que je n'
obtenu que des paroles, & des baiſers
lorſque je voulus remedier à la faute qu
vois faite, il n'en étoit plus temps. Ce
dant, pour lui donner le change, j'ex
fort les charmes de Delie, mais cet art
ne me réuſſit pas, quoiqu'il diſſimulât ſi l

que tout autre y eût été trompé. O qu'il eſt imprudent de faire connoître à ſon maître ce qui touche notre cœur! Souvent on éveille en lui des penſées que peut-être il n'auroit jamais eues. Et l'ambition peut tout ſur l'eſprit des femmes, & des femmes genereuſes ſurtout.

Cependant on vint avertir le roi que la ville d'Arles demandoit à ſe rendre aux conditions qu'il leur avoit fait propoſer, c'eſt-à-dire, qu'il leur conſerveroit leurs franchiſes & leurs privileges ; ſans quoi ils auroient mieux aimé perdre la vie. Nous ſçaurons une autre fois, me dit Eurie, le reſte de votre aventure ; je vais maintenant tâcher de gagner ces habitans, afin d'inviter les autres à ſuivre leur exemple. C'eſt, lui dis-je, ſeigneur, le meilleur conſeil que vous puiſſiez prendre ; un grand roi comme vous doit plus ſoumettre les peuples par la douceur que par la force.

Pendant que le roi travailloit de ſon côté, je ne demeurai pas inutile. Je dépêchai Alizan (c'eſt le nom du guide que Daphnide m'avoit donné) je le priai, parce qu'elle avoit grande confiance en lui, de faire enſorte que je la reviſſe encore : que je n'oublirois jamais les obligations que je lui avois, & que je lui marquerois à ſon gré ma reconnoiſſance. Il part avec une lettre, & me promit tout ce que je voulus.

Le grand Euric voulut pour quelques jours rafraîchir ſon armée, qu'un ſiege ſi long & ſi opiniâtre avoit excedée de fatigues. Il la ſépara en divers lieux, & ne retint près de lui que ce qui étoit néceſſaire pour ſa ſureté. Dans ces intervales, c'étoit ſa coutume de faire l'amour, & de chaſſer; ſon genereux courage ne haiſſant rien tant que l'oiſiveté. Ma charge, & plus encore mon attachement me tenoient toûjours auprès de ſa perſonne. Un jour que le roi chaſſoit, il s'apperçut que j'étois ſombre, & me dit en ſouriant, » c'eſt trop mépriſer les perſonnes » preſentes, que de garder toujours le ſilence, pour ne point interrompre ſes penſées. » Je crains bien d'être le ſeul qui aye perdu à » votre derniere entrepriſe. J'étois ſeul à » vous poſſeder auparavant, & maintenant » je vous partage avec Daphnide. Si ma paſſion, lui répondis-je, pouvoit diminuer » mon affection pour votre perſonne, je ne » balancerois pas à m'en défaire, où à mourir. Mais, ſi, ſans manquer à votre ſervice, » je puis obtenir la felicité qu'amour me promet, vous ne perdez rien, ſeigneur, puiſqu'un bon maître eſt toujours charmé de » voir heureux ceux qui lui appartiennent. » Du moins, ajouta-t'il, je crains fort que » votre mal n'augmente, & qu'alors je ne » vous perde tout-à-fait. Seigneur, lui dis-je, je ne croi pas que mon amour puiſſe

»augmenter, & moins encore que je puſſe y »renoncer, s'il le falloit, Si vous connoiſ»ſiez, ajoutai-je, la perſonne qui en eſt l'ob»jet, ce que j'ai l'honneur de vous dire n'au»roit rien qui vous ſurprît. Mais je me tais, »pour n'être pas moi-même la cauſe de ma »ruine. *Parlez*, Alcidon, je l'ordonne, dit »Euric. Seigneur, continuai-je, je crains »avec raiſon que Daphnide ne faſſe ſur vo»tre cœur les mêmes impreſſions qu'elle a »faites ſur le mien. Si ce malheur m'arri»voit, je n'aurois d'autre reſſource que la »mort.

» Je veux, me dit-il alors, vous ôter une »inquietude dont je m'apperçus il y a quel»ques jours, aux diſcours que vous me te»niez. Sçachez donc qu'il n'y a perſonne à »qui je vouluſſe faire un pareil outrage, »moins encore à vous à qui j'ai donné tant »de preuves d'une bienveillance particulie»re. Vivez tranquille, je vous jure par la »couronne que je porte, que nulle beauté »ne me fera jamais commettre une faute »ſemblable. » La chaſſe qui vint à nous nous interrompit. Pour moi je reſſentis une joye extrême; & comptant ſur la parole du roi, toutes les fois qu'il me parla de Daphnide, je lui en dis ce que ma paſſion m'en faiſoit juger.

Quelques jours s'écoulerent de la ſorte, ſans que j'euſſe aucune nouvelle d'Alizan,

mais les affaires du prince l'obligerent à
cher du côté où Daphnide demeuroit,
recevoir quelque place qui vouloit ſe
dre. Voila donc le roi en chemin ; je laiſ
ge Adamas, à ceux qui écriront ſon hiſt
le ſoin de raconter les exploits qu'il fit
voyage, je viens à ce qui me regarde. I
que nous fûmes à une lieue de la maiſo
Daphnide, le roi me dit qu'il vouloit la
& qu'il n'oſeroit paſſer ſi près d'elle &
mere, ſans donner cette marque de
veillance au pere qui l'avoit ſi bien ſerv
qui le ſervoit encore avec tant de zele.

Je dépêchai incontinent vers Daph
pour l'avertir que le roi arrivoit. » Seigr
» dis-je alors au grand Euric, prenez g
» que vous ne perdiez en cette maiſon le
» d'invincible. On peut la nommer à juſ
» tre la maiſon des graces, Daphnide a
» deux ſœurs qui ne lui cedent poin
» beauté ; & ſi je n'avois point été enga
» Daphnide, je me ſerois entierement
» né à celle que l'on nomme Delie. C'eſt
» le, repliqua le roi en ſouriant, que je
» m'adreſſer. » En même temps nous ar
mes près du château : & le roi ayant app
les dames, mit pié à terre pour les ſa
Nous entrâmes dans la ſale, & le roi e
tint quelque temps la mere. Cependa
parlois à la belle Daphnide, qui ce jo
étoit ſi parée à ſon avantage, que je n'

mais rien vû qui l'égalât. Après lui avoir renouvellé les proteſtations de mon amour, je lui dis tout ce que m'inſpiroit ma paſſion. Elle me demanda enſuite où alloit le roi ; mais je ne pus lui répondre, parce qu'Euric m'appella Alcidon, me dit-il, madame ne veut point » croire que la ville d'Arles ſe ſoit rendue. Ce » n'eſt pas, ſeigneur, répondit-elle, que je » n'ajoute foi à vos diſcours, mais on avoit » juſqu'ici regardé cette place comme imprenable. » Auſſi-tôt le roi m'ordonna de lui raconter les choſes en détail, il me mit en ſa place, & prit la mienne. Je n'en conçus point d'ombrage alors, parce que Delie ayant voulu ſe retirer, il la retint auprès de Daphnide. Je ne pus entendre leurs diſcours, parce que j'étois occupé auprès de la mere. Mais lorſque je vis le roi prendre Daphnide par la main, & la tirer ſeule dans l'embraſure d'une fenêtre, j'entrai en de violens ſoupçons. Je ne ſçais s'il demeura long-temps; mais je ſçai bien que jamais les heures ne me parurent ſi longues. Le roi prit enfin congé des dames, & remontant à cheval, il continua ſon voyage. Daphnide m'ayant fait ſigne qu'elle vouloit me parler, je fis cacher exprès mon cheval, pour avoir un prétexte de retarder un peu. » Hé bien, madame, dis-» je à Daphnide, lorſque je me vis ſeule auprès d'elle, que vous ſemble du grand Euric ? Mais vous, dit-elle, que penſez-vous

» des diſcours qu'il m'a tenus ? Je veux
» les rendre mot pour mot, afin que
» jugiez qui des deux vous aime le plus.
» m'étonne plus, m'a-t'il dit, qu'il ſe ſoi
» poſé pour vous à tant de perils. Il m'a
» un peu rougir, je l'avoue ; mais fa
» ſemblant d'ignorer ce qu'il vouloit di
» lui ai répondu que j'ignorois à quel pr
» il me parloit d'Alcidon, & des perils
» avoit courus. Penſez-vous, m'a-t'il
» qu'Alcidon ſoit parti de mon armée
» ma permiſſion, & ſans me dire où il al
» D'ailleurs à ſon âge on ne taît gue
» pareilles fortunes. Je ſçai qu'il vous a
» deux fois, d'abord chez un chevalie
» ſert dans mes armées, enſuite chez
» ſœur, où vous l'avez tenu dans un cal
» autant qu'il a voulu y demeurer. Seigr
» lui ai-je répondu, il faut qu'Alcidon
» vous une grande confiance ; car je ne
» pas que les loix de la guerre l'ayent o
» à vous faire ce détail. En diſant ces
» j'ai été obligée de mettre la main ſur le f
» pour cacher ma rougeur. Mais le roi en
» riant, ce n'eſt pas, m'a-t'il dit, les lo
» la guerre qui l'y ont obligé, mais cell
» l'amour propre ſi ordinaire aux je
» gens. Ne ſoyez point fâchée, a-t'il ajc
» que ce détail me ſoit connu, je vous a
» je vous honore trop pour en faire ja
» uſage. Je vous conſeille ſeulement de

»pre avec Alcidon, ſi vous aimez votre ré-
»putation : car vous devez être perſuadée
»qu'il ne ſera pas plus diſcret avec d'autres,
»qu'il l'a été avec moi.

» Jugez maintenant, Alcidon, en quel
»état vous m'avez réduite. Madame, lui ré-
»pondis-je, j'avoue que ma faute eſt gran-
»de. Je me flatte pourtant que vous l'excu-
»ſerés, ſi vous daignez vous rappeller de
»quelle ſorte nous avons vécu ſous le regne
»de Thoriſmond. Ce prince avoit ſouhaité
»que nous nous aimaſſions, & j'ai crû que
»celui-ci me témoignant la même bienveil-
»lance, il ſeroit auſſi favorable à notre
»amour. Mais je conçois qu'il veut me plon-
»ger dans l'abîme du malheur, en me raviſ-
»ſant ce qui m'appartient, & ſans quoi il
»ſçait bien que je ne veux pas même la vie.
»Il cherche à vous inſpirer de l'éloignement
»pour moi, afin de vous gagner enſuite
»avec plus de facilité. Mais, madame, ſi vous
»devez changer un jour, je vous conjure par
»les manes du grand Thoriſmond de me le
»dire maintenant, afin que je prévienne par
»mon trépas un malheur ſi affreux. Je ſuis
»charmée, me répondit Daphnide en ſou-
»riant, de vous voir en ces allarmes, parce
»qu'elles me font connoître que vous m'ai-
»més, & quelles vous apprendront peut-être
»à uſer dans la ſuite d'une plus grande rete-
»nue. Mais, Alcidon, je vous aime trop,

» pour vous y laiſſer plus long-temps, vivez » donc heureux, & ſoyez bien perſuadé que » tant qu'Alcidon aimera Daphnide, Daph- » nide n'aimera qu'Alcidon.

Le roi qui avoit déja envoyé deux fois me chercher, parce qu'il ſoupçonnoit que Daphnide me rediroit leur entretien, ſi elle en avoit le loiſir, renvoya une troiſiéme fois, & je fus obligé de partir. Lorſque je fus près du roi, „ j'ai envoyé vous chercher, me dit-il, „parce que mes eſpions m'ont rapporté que „l'ennemi n'eſt pas loin, & que je craignois „pour vous quelque inſulte.„ Je le remerciai, comme je le devois, mais je compris que j'avois en effet près de moi dans ſa perſonne un ennemi bien dangereux, & bien cruel. Si j'avois ſuivi mon premier mouvement, je me ſerois du moins plaint à lui du tort qu'il me faiſoit; mais après avoir fait mes reflexions, je jugeai qu'il valoit mieux diſſimuler, parce que les déſirs contraints deviennent plus violens, & que ſi quelque choſe peut retenir ceux qui ont la puiſſance en main, c'eſt l'idée que leur deſſein n'eſt pas entierement connu.

La grande contrainte où il me fallut vivre, me fit tomber dans une maladie dangereuſe, & les medecins qui dirent au roi qu'elle étoit ſérieuſe, l'engagerent à me laiſſer dans la ville d'Avignon. En cet état, & ne pouvant ſuivre Euric dans ſes conquêtes, je

ſerois mort de déplaiſir, autant que de mon mal, ſi je n'avois reçu par Alizan des nouvelles de Daphnide. Cependant je fus plus de huit jours ſans en avoir, parce que n'étant point avertie de mon mal, & me croyant à l'armée, elle y envoya Alizan. Je croyois de mon côté que ce ſilence n'avoit d'autre cauſe que le gout qu'elle avoit pris pour le roi. Enfin ne pouvant plus vivre dans cette incertitude, j'envoyai celui des miens qui lui avoit déja porté de mes lettres, & je lui écrivit ces mots :

ALCIDON A DAPHNIDE.

C'eſt maintenant que je puis me plaindre de ma fortune, abandonné en même temps de ma maîtreſſe, & de mon roi. Mais auſſi je dois m'en louer puiſqu'elle ne veut pas me laiſſer plus long-temps envie.

Cependant, Adamas, voyez comment amour ſe plait quelquefois à bleſſer & à guerir preſqu'en même temps ceux qui ſont à lui. Alizan ſçut à l'armée que j'étois reſté malade à Avignon; il retourna promptement vers ſa maîtreſſe, & Daphnide me le dépêcha incontinent; enſorte que nos lettres ſe croiſerent. Elle m'écrivoit en ces termes :

DAPHNIDE A ALCIDON.

Ce meſſager qui eſt allé à l'armée vous chercher vous trouvera malheureuſement plus près. Que

je ſçache l'état de votre ſanté, ſi la mienne vous eſt chere.

Lorſque j'appris qu'elle ne m'écrivoit une lettre ſi courte, que parce qu'elle me croyoit plus malade, je ne puis vous exprimer, ſage Adamas, qu'elle fut ma joye. J'étois à la verité fort mal, & les medecins avoient travaillé en vain pour me guerir, ils n'ont point de remede pour les maladies de l'eſprit. Je repris à la verité quelques forces à l'arrivée du fidele Alizan, & pour obéir à Daphnide, je le renvoyai le lendemain avec cette réponſe à Daphnide.

ALCIDON A DAPHNIDE.

C'eſt à vous, madame, qu'il faut demander des nouvelles de la ſanté d'Alcidon, car elle dépend uniquement de vous. Si vous continuez de l'aimer, il ſe porte bien. Si vous ne l'aimez plus, c'eſt fait de lui.

Daphnide concevant qu'elle étoit ma jalouſie, fut charmée qu'Alizan en qui elle ſçavoit que j'avois confiance pût m'en délivrer. Et pour me convaincre encore mieux de ſes diſpoſitions à mon égard, elle me renvoya le meſſager qu'elle avoit reçu de moi, avec tant d'aſſurance de fidelité, que je la crus en effet fidele. Voici ſa réponſe.

DAPHNIDE A ALCIDON.

S'il eſt vrai que l'on juge d'autrui par ſoi-même

l'ai bien lieu de ſoupçonner votre fidelité. N'eſt-ce point que ſi vous étiez à ma place, l'ambition l'emporteroit ſur l'amour ? Ah ! je ne veux pas même avoir de vous cette opinion. Si je l'avois, Alcidon, je vous avoue que je vous aimerois bien moins que je ne vous aime. Ne ſoyez donc pas plus injuſte à mon égard, ſi vous ne voulez que je croye votre amour diminué.

La joye que je reſſentis de ces nouvelles aſſurances de Daphnide, & de ce qu'elle m'envoya preſqu'en même temps deux lettres du roi encore cachetées, en me marquant que je recevrois de même toutes celles qui tomberoient entre ſes mains, ne contribua pas peu à mon rétabliſſement.

Cependant le roi qui vouloit vaincre en amour, comme à la guerre, s'opiniâtra de ſorte, que Daphnide ſoit ambition, ou peut être amour, ſe détermina enfin à l'écouter. Nous ne laiſſions pas de nous écrire de notre côté, tandis que le roi pourſuivoit ſon deſſein. Je ris d'abord de ſon obſtination, mais je ne fus pas long-temps ſans rire à mes dépens. Pardonnez, Daphnide, des mots qui vous offenſent, mais puis-je refuſer à la verité ce que vous entendez ? Continuez en quels termes il vous plaira, interrompit Daphnide ; je répondrai dans la ſuite.

Le roi ayant achevé ce qu'il avoit entrepris, revint par le même chemin, exprès pour voir ſa nouvelle conquête. Mais pour

me dérober ſa marche, il paſſa preſque ſeul avant ſon armée, & vint loger chez Daphnide. Je n'en fus informé que long-temps après, & cela par un pur effet du hazard. Le roi vint auſſi à Avignon, où il me fit l'honneur de s'informer de moi? Le déplaiſir qu'il me cauſoit, m'avoit réduit dans un état digne de compaſſion. Il prit la peine de me viſiter lui-même, mais ſans me toucher un ſeul mot de Daphnide, comme ſi il ne l'avoit point vue, & qu'il l'eût abſolument oubliée. Sa préſence ne faiſoit qu'augmenter mon mal. J'étois indigné de me voir ſi mal traité par un maître que j'avois ſi utilement ſervi.

Depuis la viſite que Daphnide reçut d'Euric, elle ne m'écrivit plus, que pour m'ôter la connoiſſance de ce que je devois enfin ſçavoir; car les amours des grands princes ne tardent pas à éclater. Elle ne me renvoyoit plus que les lettres qui ne marquoient pas une grande intelligence entr'eux; & cela très rarement. Je traînois donc une vie languiſſante, en proye aux plus cruels déplaiſirs. Un jour que je m'étois promené ſeul, & toujours occupé de l'ingrate, dieux, que ce jour m'a été funeſte! Un jeune chevalier de mes amis, dont le pere ſervoit le roi dans la recherche qu'il faiſoit de Daphnide, paſſa près de moi ſans me reconnoître; & ayant ſçu d'un jeune écuyer qui étoit à moi que celu

qu'i

qu'il avoit vû ſe promener ſeul, étoit Alcidon, il rebrouſſa chemin, & vint à moi. Après quelques diſcours generaux, je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit. » Je viens, me »répondit-il, d'un lieu où l'on s'eſt ſouve»nu de vous; je vous en apporte une let»tre.» Alors mettant la main dans ſa poche, il la prit mais avec elle une autre parfaitement ſemblable à la mienne, n'y ayant qu'un chiffre ſur le pli. Je reconnus d'abord le caractere, & je ſoupçonnai que celle qui n'avoit qu'un chiffre étoit pour le roi. Je le demandai donc au jeune chevalier en qui je trouvois tant de franchiſe, & qui ignoroit ma paſſion pour Daphnide. » Pour qui ſeroit-elle, me répon»dit-il, ſi elle n'étoit pour le roi? Mon pe»re qui eſt tombé malade, m'a chargé de la »rendre au grand Euric.» Il me parloit de la ſorte, parce qu'il s'imaginoit que j'avois connoiſſance de cette nouvelle paſſion, comme je l'avois eue de toutes les autres. » Je »croi, lui dis-je, que votre pere & vous »vous n'êtes pas ſans occupation. Seigneur, »me répondit-il, je vous jure que tous les »voyages de guerre que nous avons faits »nous ont moins couté que cette maudite »paſſion, ſur tout depuis que le roi a paſſé »en revenant chés Daphnide. Jugez-en par »la maladie de mon pere, laquelle n'eſt que le »fruit de ſes fatigues. Chevalier, repliquai-»je en l'embraſſant, les grands princes n'em-

» ployent pas en de ſemblables occaſions
» ceux qu'ils aiment le moins; & vous n'avez
» pas peu d'obligation à la belle Daphnide,
» qui vous fera cherir encore davantage. Sei-
» gneur, ajouta-t'il, j'ignore ce qui en arri-
» vera; mais je crains bien qu'elle ne poſſede
» tellement ſa faveur, qu'elle ne la partagera
» avec perſonne. » Ces paroles me perçerent le cœur. Je renvoyai donc le jeune chevalier plus tôt que je n'aurois fait, en lui diſant que le roi devoit l'attendre avec impatience.

Je demeurai ſeul, accablé de déſeſpoir. La nuit étant venue, je me retirai dans la ville, réſolu d'en partir le lendemain, & de m'éloigner pour toujours de la ſocieté des hommes. Je rentrai par un eſcalier dérobé, & je chargeai cet écuyer que j'avois mené avec moi de renvoyer, parce que je m'étois trouvé mal, tous les chevaliers qui m'attendoient. Je ne pus fermer l'œil un inſtant; l'aurore me ſurprit que je n'avois pas encore gouté le moindre repos. Lorſque je voulus executer mon deſſein, la fievre me reprit avec plus de violence. Je n'avois point encore lû la lettre que Daphnide m'écrivoit, n'ayant ni aſſés de courage pour la voir, ni aſſés de haine pour la jetter au feu. Enfin tranſporté de colere, & me voyant ſeul, il faut, me dis-je à moi-même, voir les perfidies de l'ingrate, & l'arracher ſi bien de ma memoire, qu'il n'y en reſte plus qu'un éternel mépris. A quoi

ſerviroit, ſage Adamas, de vous répeter ce qu'elle ne m'écrivoit que pour m'abuſer plus long-temps? Mais auſſi pourquoi ne le redirois-je pas au ſage Adamas, qui doit me juger?

DAPHNIDE A ALCIDON.

N'apprendrai je jamais que mon cher Alcidon eſt rétabli? Ne le reverrai-je jamais tel qu'il étoit, quand il entra dans le cabinet? Et mes vœux ne ſeront-ils jamais exaucés? O dieux, s'il doit être ainſi, abregez mes jours; ou changez mon cœur? Et vous, Alcidon, gueriſſez, ou je meurs de déplaiſir.

Quelle lettre, mon pere, après ce que je venois d'apprendre! Dans ma colere, je lui fis cette réponſe:

ALCIDON A DAPHNIDE.

Alcidon ne peut plus guerir que par le trépas. Et pourquoi ſouhaiteroit-il de prolonger ſes jours, abandonné, trahi par ſa maîtreſſe & par ſon roi? Ne vous plaignez plus que les dieux ſoient ſourds; ils vous ont exaucée, ils ont changé votre cœur; ils l'ont rendu ſenſible pour un autre qui peut-être me vengera de vos perfidies. Tenez cet augure pour veritable. Les dieux ſont trop juſtes pour vous laiſſer impunie.

Je chargeai de cette lettre le même homme qui avoit porté les autres, & je lui recommandai de revenir ſans aucune réponſe. Mon

mal augmenta chaque jour. Le grand Euric en étant informé, crut me devoir une viſite, tout confus qu'il étoit de m'avoir enlevé tout ce qui pouvoit me retenir à la vie. Il vint donc un jour que j'étois en effet très malade; mais quand on m'annonça qu'il arrivoit, un nouvel accès me ſaiſit. Il s'aſſit près de moi. Après m'avoir demandé de mes nouvelles, il s'approcha davantage, & commença de me parler plus bas. Comme il voyoit qu'à peine j'ouvrois la bouche, il crut me réveiller en me parlant de Daphnide, car il ignoroit que je fuſſe averti de ce qui ſe paſſoit entr'eux. Il me demanda s'il y avoit long-temps que je n'avois reçu de ſes nouvelles. Je lui répondis froidement que je n'en avois point eu depuis le jour qu'elle lui avoit écrit par ce jeune chevalier dont je vous ai parlé, & que je lui nommai. Le roi rougit, & voulut d'abord nier qu'il en eût reçu; mais je lui dis qu'il me pardonnât, & qu'il s'en ſouvînt bien, parce qu'elle même me l'avoit mandé, & qu'elle m'avoit informé de l'honneur qu'il lui avoit fait de la voir à ſon retour. Il fut un peu confus, lorſqu'il vit que j'étois ſi bien inſtruit; & après s'être tû quelque temps, » Alcidon, me dit-il, il » faut que je vous avoue la verité. J'ai vû » Daphnide, & j'en ai reçu des lettres; je » vous dirai plus, je l'aime autant que ma » vie. Je conviens qu'en cela même, je ſuis

» infidele ami, & maître injuſte : mais que » puis-je dire pour ma défenſe, ſinon que » je me ſuis trahi moi-même, avant que de » vous trahir ? Je m'étois perſuadé que nul » ennemi n'ayant pû me vaincre, une femme » n'en viendroit pas à bout, & c'eſt dans cette » idée que je vous ai fait des ſermens que » j'ai depuis violés malgré moi ; ce qui » m'afflige davantage, c'eſt que j'offenſe Al- » cidon, Alcidon que j'ai tant aimé. Mais je » lui proteſte que je n'oublierai rien pour » rompre mes liens. » Le roi me tint ce diſ- cours d'un air à me perſuader qu'il étoit ſin- cere. » Seigneur, lui répondis-je, il n'y a rien » ſur la terre qui ne doive ſervir à votre » grandeur, & à votre ſatisfaction ; mais Al- » cidon plus que perſonne. Le ciel, pour vous » donner abſolument Daphnide, ſans qui » je ne puis vivre, va m'ôter la vie ; cepen- » dant elle durera toûjours au delà de mes » vœux, puiſque mon trépas eſt ſi néceſſaire » à votre bonheur.

En prononçant ces paroles, je ne pus rete- nir mes larmes ; & le roi touché, comme je le croi de ma douleur, après avoir gardé quel- que temps le ſilence, me dit : » Alcidon, vous » ne ſçauriez me hair autant que je le mérite, » je l'avoue ; & je voudrois y pouvoir reme- » dier aux dépens de ma vie ; peut-être en » viendrai-je à bout avec le temps. Cepen- » dant je ſuis déterminé à tout ce que vous

» voudrez. Tâchez de vous rétablir, &
» croyez que je ferai pour votre ſatisfac
» tion tout ce qui ne me ſera pas abſolu
» ment impoſſible. » A ces mots le roi m
laiſſa livré aux plus cruels déplaiſirs, & a
déſeſpoir le plus violent.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

ALCIDON demeura quelque temps, ſans pouvoir continuer, dans l'accablement où l'avoit jetté le ſouvenir de l'outrage qu'il avoit reçu de ſon maître. Enfin prenant ſur lui-même, »madame ajouta-t'il ; »vous voyez l'état où je me ſuis réduit pour »executer vos ordres ; mais ſi quelque cho»ſe peut adoucir la rigueur d'un ſouvenir ſi »cruel, c'eſt ce que je vous obéis. Cepen»dant, ſi votre cœur n'eſt pas inſenſible à la »pitié daignez vous-même continuer un récit »ſi douloureux pour moi. Vous avez ſouhait»té que le ſage Adamas apprît de ma bouche

» ce que j'ai fait ; n'eſt-il pas juſte qu'il ſça-
» che par vous les faits auſquels je n'ai point
» de part.

» Madame, dit Adamas, ſans attendre la
» réponſe de Daphnide, il me ſemble que ſa
» demande eſt équitable, & que vous êtes
» obligée à la lui accorder. Mon pere, dit-el-
» le, la loi n'eſt pas égale ; cependant, puiſ-
» que vous le jugez à propos, j'obéis ; auſſi-
» bien me ſuis-je apperçue qu'il donnoit à ſa
» cauſe un tour favorable, quoiqu'il diſe la
» vérité. » Daphnide garda quelque temps le ſilence, & reprit ainſi ſon diſcours.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DAPHNIDE ET D'ALCIDON.

ALcidon prouve bien par les choſes qu'il a tournées à ſon avantage, que ceux qui ſont préoccupés de quelque paſſion ne peuvent être des juges équitables. Mon récit deviendroit trop long, ſi j'entreprenois de le relever ſur tous les points qui le méritent ; ainſi je ne m'y arrêterai point. Je continuerai ſeulement où il a fini, & vous laiſſerai le ſoin de démêler ce qui appartient à la paſſion, d'avec la vérité.

Lorſque j'eus reçu la lettre qu'il m'envoyoit, & à laquelle je ne pus répondre, parce que le meſſager qu'il m'avoit dépêché, s'en étoit retourné par ſon ordre, ſans me

dire adieu, je demeurai conſternée, en voyant que l'on me blâmoit avec quelque fondement ſpecieux, d'une choſe à quoi je ne pouvois remedier. J'appris bientôt par des lettres du roi l'entretien qu'ils avoient eu ; je ſçus même par Alizan quel étoit ſon mal, & combien on le jugeoit dangereux. Je déliberai long-temps ſur ce que j'avois à faire. D'un côté mon amour me ſollicitoit d'aller le déſabuſer, & de l'autre je n'oſois riſquer une démarche qui pouvoit me faire tort. Enfin les triſtes nouvelles qu'Alizan me rapporta après un ſecond voyage, me déterminerent à partir. Je cherchai quelque couleur à mon deſſein ; il arriva dans ce même temps que mon beau frere fut obligé d'aller à Avignon, & qu'il mena ma ſœur avec lui. Il ſouhaita que je les accompagnaſſe, parce qu'il s'agiſſoit d'obtenir du roi la liberté d'un de ſes proches. Ma mere conſentit à ce voyage, & deux jours après nous nous mîmes en chemin. Nous arrivons, & par hazard nous prenons un logement vis-à-vis de celui d'Alcidon. On ne parloit dans la ville que de ſon mal. Le roi qui aimoit Alcidon, lui rendoit de fréquentes viſites ; mais lorſqu'il ſçut mon arrivée, il ſouhaita encore plus ſa gueriſon, pour avoir occaſion de me voir. Il venoit donc tous les jours le viſiter, & paſſer d'ordinaire chés moi, ſoit en allant, ſoit en s'en retournant. Pour moi

dès le lendemain que je fus arrivée, j'envoyai vers Alcidon; je lui mandai par Alizan, que s'il l'avoit agréable, je le verrois volontiers; & je n'eus pas plus tôt ſa réponſe que je partis.

Je le trouvai fort mal, & ſa chambre pleines de myres & de medecins. Je ne pus lui parler que de ſa maladie; il ne me répondit que par des ſoupirs. Le jour ſuivant, je m'arrangeai de façon, que je le trouvai preſque ſeul; alors je m'approchai de lui, & je lui demandai en quel état il ſe trouvoit. Il me répondit les larmes aux yeux, & d'une voix foible & languiſſante: » Madame vous devez le ſçavoir mieux que moi, & mieux » que mes medecins. Alcidon, lui répondis-je froidement, je ſçai la maladie de votre » eſprit, mais j'ignore celle du corps, qui » ſeule me donne de l'inquiétude; pour ce » qui eſt de l'autre, je m'aſſure que vous » en ſerez gueri quand vous voudrez m'écouter. Ah Daphnide! me dit-il, en pouſſant un profond ſoupir; cette partie de » moi-même que vous négligez, eſt pourtant celle dont vous devriez faire plus » de cas, puiſqu'elle, vous a aimée de » l'amour le plus tendre, & le plus ſincere. Je conçois, lui répondis-je, que vous » êtes bleſſé. Vous croyez que les recherches » du grand Euric vous ont effacé de mon » cœur; n'eſt-ce pas là votre mal, Alcidon?

» Plût à dieu, repartit le chevalier, que vous » ſçuſſiez auſſi-bien guerir mon mal, que » vous ſçavez le connoître ! Il m'eſt encore » plus aiſé de le guerir, interrompis-je ; car, » dites moi, Alcidon, à quoi avez-vous re- » connu que je ne vous aimois plus ? Aux ré- » ponſes que j'ai faites au roi, aux viſites que » j'en ai reçues ? Mais ſuſpendez un moment » toute paſſion, & conſiderez qui eſt Euric, » qui je ſuis, en quelles circonſtances nous » ſommes. Euric eſt un prince qui peut ce » qu'il veut, rien juſqu'ici n'a pû réſiſter à » ſes armes ; penſez-vous que l'amour ſoit » une paſſion moins forte que l'ambition ? » Je ſuis ſa ſujette ; je demeure dans un pays » qui lui appartient par droit de conquête. » Me croiriez-vous bien prudente, ſi je le dé- » daignois en un temps où il ſemble que » tout lui ſoit permis ? demeureriez-vous en » aſſurance auprès de ſa perſonne, ou même » dans ſes états, ſi je lui marquois des mé- » pris, quand il ſçait par vous-même que je » vous aime, & qu'il pourroit s'en prendre » à vous de mes rigueurs ? Votre paſſion a- » t'elle pû vous aveugler juſqu'au point, que » vous n'ayez pas compris qu'autrement il ne » m'eût plus été permis de vous voir ? L'a- » mour dédaigné ne ſe tourne-t'il pas en » haine, en colere, en rage ? Conſiderez, Al- » cidon, à quoi je m'expoſois & vous auſſi, » en ſuivant ce conſeil. Vous étiez au moins

» proſcrit, & j'étois en butte à des calo
» que ni vous ni moi nous n'aurions pi
» porter ſans mourir, ou ſans nous v
» Avouez que j'ai pris le meilleur p
» puiſqu'en nous épargnant tous ces
» heurs, il nous procure encore le bien
» timable de nous voir plus ſouvent.

» *Ah*, *madame*, ſi tel avoit été votr
» ſein, pourquoi m'en auriez vous f
» myſtere! Pourquoi du moins ne me
» ſiez vous pas découvert, lorſque voi
» tendîtes mes premieres plaintes? H
» j'ignorerois encore votre perfidie, ſi l
» tune qui s'acharne contre moi, n'avoi
» lu que j'en fuſſe informé. *Alcidon*, je
» avouerai encore ici la verité; je vo
» connus ſi éloigné de gouter ce parti
» je crus devoir diſſimuler avec vous,
» vous conſerver la vie. Je me flattoi
» vous m'approuveriez, lorſque vous
» inſtruit de mes intentions, & du re
» à cet artifice. *Remede*, helas, plus ame
» le mal que vous voulez guerir. To
» malades, lui répondis-je, quand on leu
» ſente des remedes, tiennent le mêm
» gage que vous; mais quand ils ſont g
» ils ſe louent du remede & du me
» J'eſpere que vous les imiterez bientô

Il vouloit me répondre; mais il ſu
un grand nombre de chevaliers avec qu
laiſſai au moins diſpoſé à écouter me

ſons. Pendant pluſieurs jours que je le vis aſſiduement, je le convainquis ſi bien que je devois en uſer de la ſorte avec Euric, que lui même y conſentit. Je lui promis de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir. Je donnai le nom de raiſon d'état à l'amour que j'aurois pour Euric, & j'appellai penchant du cœur, l'amour que je continuerois à Alcidon. Voilà, mon pere, les remedes que j'employai pour le guerir. Ils furent efficaces, & lorſque je partis d'Avignon, il étoit ſi bien rétabli, & tellement déterminé à me voir favoriſer le roi, que ſouvent il accompagnoit ce prince, lorſqu'il venoit me rendre viſite. A la verité j'eus beſoin de beaucoup d'artifices, pour perſuader au roi que je n'avois plus de goût pour Alcidon, & que j'avois renoncé à un jeune homme beau, bien fait, pour lui dont la belle ſaiſon étoit paſſée. Il crut longtemps que nous le trompions; mais la prudence d'Alcidon, & la froideur dont j'uſois avec lui, perſuaderent enfin à Euric qu'il étoit aimé ſeul. Alors il montra ouvertement l'affection qu'il avoit pour moi, de ſorte qu'après avoir accordé à ma ſupplication ce que mon beau frere lui demandoit, il manda à mes parens de venir à la cour, pour avoir occaſion de me retenir auprès de lui. L'ambition leur fit abandonner la tranquilité dont ils jouiſſoient.

Le roi ne trompa point leurs eſperances;

il les combla de biens & d'honneurs ;
comme s'ils ne fuſſent venus à la cou
pour me laiſſer à la merci du princ
moururent peu de temps après. Je reſt
à la cour, ſous prétexte de donner c
quelques affaires domeſtiques, puis d
ſuivre quelques procès ; enfin quand
ſion du roi fut abſolument connue
l'eſperance de devenir reine, car il p
lui même qu'il vouloit m'élever au tr

Pendant tout ce temps, Alcidon
preſque tous les jours en particulier,
heures qu'il paſſoit auprès de moi i
roiſſoient toujours fuir avec trop de
té. Je me dois louer de ſa diſcretion
vrai ; car il ne s'écarta jamais du
qu'un chevalier bien né doit à notre ſe
cet état, j'avois toûjours à craindre
roi ne s'apperçût de notre intelligen
qu'il ne me quittât, comme il en avc
tant d'autres. Je remarquai en même
que parmi toutes les femmes qui aſpi
à poſſeder ce grand prince, ſoit par v
ſoit par ambition, il y en avoit deux
palement ; l'une qui ſe nommoit Clari
l'autre Adelonde.

Clarinte, je l'avoue, méritoit d'ê
mée. On ne vit jamais une beauté plus
liere, une taille plus charmante, ur
plus majeſtueux ; & ce qui rendoit ſes
comme inevitables, à tant de charr

joignoient encore tous les agrémens de l'esprit, & tous les avantages de la naissance. Oui, je l'aurois servie, même sans esperance, si j'avois été d'un sexe different.

Adelonde avoit de la beauté, mais en elle les qualités de l'esprit & du corps étoient bien inferieures à celles de Clarinte; d'ailleurs, comme elle étoit mariée, elle ne pouvoit avoir les mêmes prétentions. Quoique l'accueil qu'Euric lui marquoit, me déplût beaucoup, Adelonde me donnoit moins d'allarmes que Clarinte; cependant je résolus de les écarter toutes deux, & de commencer par celle-ci, comme la plus dangereuse. Mes émissaires m'avertissoient que le roi lui rendoit depuis quelques jours des visites plus fréquentes. Je compris que je n'avois pas un moment à perdre, & qu'il falloit éteindre ce nouveau feu dans sa naissance. Il me sembla qu'Alcidon me seroit d'un grand secours, s'il vouloit se prêter à mes vues. A la premiere occasion, je lui parlai en ces termes;

„ J'ai balancé quelque temps si je vous „ communiquerois une affaire qui me donne de mortelles inquiétudes. J'ai craint „ que vous ne donnassiez à ce que j'ai à vous „ dire un sens contraire à mes intentions. „ Cependant, si vous faites réflexion sur la „ maniere dont j'ai vêcu jusqu'ici avec vous, „ vous jugerez sans doute que la necessité

„ ſeule m'a contrainte à vous dem
„ ce que vous allez entendre. Vous ſ
„ combien je ſuis enviée, & que tout le
„ de a pû remarquer avec quelle ch
„ vous avez toûjours pris mes interêts.
„ conçevez d'ailleurs que ma perte do
„ traîner la vôtre, ſuivant les ma
„ d'état. Vous connoiſſez l'inconſtan
„ roi, & les vues de Clarinte. Si elle ré
„ il eſt certain qu'elle nous éloignera
„ cour, pour ne pas tomber dans la c
„ ſion où elle nous jetteroit infaillible
„ Il eſt de notre interêt d'écarter l'ora
„ nous menace. La diſſimulation eſt un
„ dangereux. L'amour qui n'eſt point r
„ ſé ſe détruit peu à peu de ſoi-même,
„ auſſi il ne diminue que par la poſſe
„ Euric ne poſſedera point Clarinte qu
„ l'épouſe; & s'il l'épouſe, quand il
„ droit à s'en détacher, elle n'en ſeroi
„ moins reine des viſigots, & nous, no
„ rions aſſujetis à ſes caprices, même
„ violences.

„ Après bien des réflexions, je n'ai
„ vé que ce remede que je vous conju
„ prendre dans le ſens que je vous le pr
„ ſe. Feignez de vous attacher à Clarint
„ le ne pourra réſiſter à votre mérite. A
„ ou bien elle vous aimera, & mépriſan
„ rie, elle ſe donnera toute entiere à v
„ ou le roi remarquant vos aſſiduités &

„gout pour vous, s'éloignera d'elle; & par-„là nous éviterons les malheurs qui nous „menaçent. Soyez perſuadé au reſte que „mon unique deſſein eſt de pouvoir à l'ave-„nir demeurer avec vous avec plus de ſatis-„faction, & plus de ſureté.

Alcidon ne put croire que je parlaſſe ſincerement. Il s'imagina que je voulois l'éloigner de moi, pour me rendre plus agréable au grand Euric. Il garda quelque temps le ſilence, & me répondit enfin avec un ſouris mocqueur: „ Dieu veuille, madame, que je puiſſe „en cette occaſion vous ſervir comme vous „le déſirez! Pour ce qui me regarde, il vous „ſuffit, ſans m'alleguer tant de motifs, de „me dire que vous le voulez ainſi. Mais que „j'en augure de funeſtes ſuites pour moi! „Je vous obéirai uniquement pour vous „faire connoître que je vous ſerai ſoumis „juſqu'au dernier ſoupir. Eſt-il poſſible, „ô dieux qu'aimé de vous, le roi ne ſoit „point ſatisfait, s'il ne me rend le plus mal-„heureux des hommes? Alcidon! Com-„ment ſupporter ces outrages de la fortune? „Mais pourquoi ne les ſupporterois-tu pas, „puiſque Daphnide l'ordonne ainſi? Oui, „madame, ajouta-t'il, j'executerai vos or-„dres, dût-il m'en couter la vie.

A ces mots, il voulut me quitter; mais je le retins par le bras, & je le priai de ne point m'obéir, parce que je ſoutiendrois plus faci-

lement toutes les diſgraces, que ſon déplaiſir. J'ajoutai pourtant que s'il vouloit écouter la raiſon, il verroit bien que ces ſoupçons étoient injuſtes, & qu'ils devoient m'offenſer. „ Si c'eſt vous offenſer, madame, „ me dit-il, j'expierai bien-tôt ma faute, en „ vous obéiſſant. Alcidon, lui dis-je alors, „ tranſportée de joye, ma reconnoiſ„ ſance égale, s'il eſt poſſible, ce que vous „ daignez faire pour moi. Auſſi je prens à té„ moins les dieux qui puniſſent les parju„ res, que je prendrai ſur mon compte vos „ aſſiduités pour Clarinte, & que c'eſt moi „ qui vous en recompenſerai. Si Alcidon m'a„ voit aimée, ne devoit-il pas être content „ de ces paroles. „ Cependant je remarquai qu'il ne prenoit cet engagement que pour ne me pas déſobéir. Il commença enfin à rechercher Clarinte. Il rencontra dans ſon deſſein plus d'obſtacles que nous n'avions penſé; mais la fortune qui ſeconda toujours ſes entrepriſes amoureuſes, écarta ces mêmes obſtacles.

Clarinte étoit trop belle, & la cour où elle vivoit trop galante, pour avoir demeuré ſi long-temps ſans amant, & peut-être ſans amour. Deux chevaliers auſſi braves qu'aimables s'étoient inſinués dans ſon eſprit, à la faveur d'une alliance qu'ils avoient avec elle, & ſous le nom de l'amitié : ſtratagême ordinaire à l'amour, quand il veut ſurpren-

dre celles qui paroiſſent les plus farouches. L'un s'appelloit Amintor, & l'autre Alcyre. La proximité qui étoit entre les deux chevaliers, la conformité d'âge & d'inclinations, le goût pour les mêmes exercices, la même éducation, tout les avoit engagés à ſe faire freres d'armes, & à ſe jurer l'aſſiſtance & l'amitié que ce nom exige. Mais amour rompit bientôt cette union. Ils s'apperçurent de la paſſion qu'ils avoient pour le même objet. Alcyre connut qu'Amintor étoit plus agréable, & les moyens légitimes ne lui ayant point réuſſi, il recourut à l'artifice, perſuadé que, quand il s'agit de vaincre, il n'y en a point qui ſoit blamable.

Clarinte, ſuivant l'uſage ordinaire aux perſonnes de condition, avoit mis ſa confiance dans une des filles qui la ſervoient. Alcyre dont l'humeur étoit liberale, avoit gagné cette fille. Or quand Amintor le rencontroit auprès de Clarinte, il lui laiſſoit la place, & ſe retiroit vers la favorite. S'il ſentoit qu'Amintor le remarquât, il lui parloit à l'oreille, & n'oublioit rien pour donner quelque ſoupçon à ſon rival. Il y réuſſit, Amintor qui étoit plein de franchiſe, lui dit un jour : „ Se peut-il, Alcyre, que vous „ ayez avec la fille de Clarinte autant d'affai„ res que vous voulez le perſuader ? „ Alcyre ne répondit d'abord que par un ſouris. „ Que vous dirai-je, ajouta-t-il enſuite ?

„ Vous êtes ſi bien avec Clarinte, que ſi je „ ne veux demeurer ſeul, il faut, quand „ vous arrivez, que j'entretienne celle qui „ me reſte. Il me ſemble, répartit Amintor, „ que vous n'en uſiez pas ainſi auparavant, „ quoique je ne ſois pas mieux avec Clarin- „ te. „ Alcyre gardant le ſilence, & ſe contentant de ſourire, acheva de troubler Amintor; „ Pourquoi, reprit-il, ne me ré- „ pondez-vous point ? Vous entreteniez- „ vous à mes dépens ? *Amintor*, banniſſez de „ pareils ſoupçons. Mais ſi je n'avois crainſ „ de vous déplaire, il y a long-temps que je „ vous euſſe inſtruit de ce que vous déſirez „ ſçavoir. Si pourtant vous me promettez „ de la diſcretion, ſi vous m'aſſurez que vous „ ne ferez uſage de mon avis, que pour vous „ détromper, je vais tout vous reveler. „ Amintor lui ayant promis ce qu'il demandoit, Alcyre pourſuivit en ces termes :

„ Sçachez, Amintor, que mes ſervices „ ne ſont pas ſans recompenſe, & que je poſ- „ ſede enfin la belle Clarinte. Vous poſſedez „ Clarinte, ô ciel, que me dites-vous, ré- „ pondit Amintor ! Oui je la poſſede, reprit „ froidement Alcyre, & je paſſe les nuits au- „ près d'elle : de-là vient que j'affecte de ne „ la pas regarder, quand nous avons des té- „ moins ; & c'eſt elle-même qui m'a prié „ d'en uſer de la ſorte. Dieux ne punirez- „ vous point la perfide, s'écrie Amintor,

„ les mains au ciel ! J'ai voulu pluſieurs fois, „ dit Alcyre, vous avertir de ſe qui ſe paſſoit, „ mais j'ai toûjours craint de vous affliger.„ Amintor après avoir penſé quelque temps, reprit ainſi la parole : „ J'aurois bien lieu de „ me plaindre de vous, Alcyre, pour m'a- „ voir enlevé Clarinte, ſi en recherchant ſes „ bonnes graces, nous nous en étions fait „ un myſtere ; mais je ne puis vous faire un „ crime d'avoir obtenu le prix que nous „ diſputions tous deux. Je me dois plus tôt „ louer de vous, puiſque vous voulez „ bien me tirer de mon erreur. Pour mettre „ le comble à ma reconnoiſſance, il ne vous „ reſte plus qu'à me convaincre par mes pro- „ pres yeux. Je ferai, répondit Alcidon, tout „ ce qui dépendra de moi pour votre ſatis- „ faction, mais ne ſeroit-ce point plus tôt „ augmenter votre déplaiſir ? Tant mieux, „ dit Amintor, j'en prendrai avec plus de „ réſolution le parti que je dois.

Quoiqu'Alcyre eût prévû cette demande, il faignit qu'elle l'embarraſſoit. „ J'ignore, „ répondit-il enfin, comment je pourrai ſa- „ tisfaire votre curioſité ; car il faudroit „ vous cacher dans ſa chambre, & je n'y en- „ tre pas tous les jours, mais ſeulement lorſ- „ qu'elle me fait avertir, & que tout le „ monde eſt déja couché. Il me ſuffit, dit „ Amintor, de vous y accompagner. A cette „ condition, répondit Alcyre, peut-être

„ dès ce ſoir vous ſerez ſatisfait ; attendez-
„ moi ſeulement. Amintor le promit, & ils
„ ſe ſéparerent.

La nuit étant avancée, Alcyre qui avoit concerté toutes ſes meſures, vient trouver Amintor. Clarinte occupoit un appartement dans le palais. On entroit dans ſa chambre, par deux endroits ; par l'un on trouvoit une grande ſale, & une anti-chambre ; avant que d'y entrer par l'autre, il falloit paſſer une galerie obſcure, qui par une porte dérobée conduiſoit dans un cabinet où Clarinte couchoit d'ordinaire ; & quand on vouloit paſſer outre, ſans entrer dans ce cabinet, par une grande ſale qui menoit hors du palais. Alcyre ayant amené Amintor dans cette galerie obſcure, où ils étoient ſans lumiere, il lui dit : » Amintor, vous verrez que dès que » je frapperai à la porte du cabinet, on vien- » dra m'ouvrir ; mais dès que je ſerai entré, » je vous ſupplie de vous en retourner ſans » bruit. » Puis le laiſſant à quelques pas, il feignit de grater à la porte du cabinet, & vint à celle de la ſale qui étoit proche. Peu de temps après il rejoint Amintor, & lui dit, » j'ai entendu qu'elles ſe levent ; cependant » éloignez-vous encore, de peur que l'on ne » vous voye, quand on ouvrira, ſi les flam- » beaux ne ſont pas éteints. » Amintor qui étoit ſans ſoupçon s'éloigne ; & Alcyre ouvrant la porte qui conduiſoit dans la grande

ſale, la referme incontinent. Amintor ne douta point qu'il ne fût en effet entré chés Clarinte. Pour s'en aſſurer mieux, il s'approche, prête une oreille attentive, & crut entendre quelque bruit. Amintor étoit au déſeſpoir. Il auroit éclaté ſans doute, ſans la parole qu'il avoit donnée à Alcyre. Il ſe retira donc, mais ſi affligé, qu'il ne put dormir de toute la nuit. Cependant Alcyre, pour mieux cacher ſon artifice, paſſa cette même nuit dans quelques grottes d'un jardin dont il avoit pris la clé. Quelle prudence doit avoir un amant, pour éviter les pieges de ſon rival! Amintor ſe livra tellement à ſa douleur, qu'il tomba malade; & Clarinte l'ayant ſçû par le bruit public, réſolut de l'aller voir. Elle le trouva ſi triſte, qu'elle ne put s'empêcher de lui en marquer ſon étonnement; mais les medecins qui ſurvinrent ne permirent pas à Amintor de s'expliquer. Cependant Alcyre ne le quittoit point; il ne vouloit pas que Clarinte pût le détromper, où qu'on lui fit connoître la verité. Mais, comme il étoit neceſſaire qu'il impoſât auſſi à Clarinte, afin qu'elle évitât Amintor, comme Amintor l'évitoit; un jour qu'il étoit dans la chambre de celui-ci, il fit ſemblant de vouloir écrire quelque choſe qui lui étoit d'une grande importance. Et comme s'il n'eût pû trouver les expreſſions dont il avoit beſoin, il effaçoit un mot, puis une li-

gne entiere,& déchira enfin le papier. Amintor qui ignoroit la cauſe de ce dépit apparent, lui demanda ce qu'il avoit. » Ce matin, » dit Alcyre, le roi m'a commandé de faire » pour lui une lettre de remerciment à une » dame, à l'occaſion de quelques faveurs qu'il » en a reçues; mais je ſuis aujourd'hui le plus » ſtupide des hommes, & je ne puis écrire » deux mots de ſuite. » Amintor voulut eſſayer ſi ſon mal lui permettroit de faire cette lettre pour ſon ami. Il la fit ainſi, après y avoir ſongé quelque temps:

C'eſt plus à mon amour extrême, qu'à mon foible merite que vous avez meſuré vos faveurs. Mais comment vous en remercier dignement? Comment vous faire comprendre quelle eſt ma reconnoiſſance? Elle égale, s'il ſe peut l'excès de ma paſſion qui eſt infinie, comme vous l'êtes par vos qualités.

Alcyre après avoir loué Amintor, & la vivacité de ſon eſprit, après lui avoir rendu mille actions de graces de ce qu'il l'a tiré de l'embarras où il étoit, ſe retire ſous prétexte de tranſcrire la lettre, & de la porter enſuite au roi. Cependant il la ferme, & vient trouver Clarinte. Deux jours s'étoient paſſés depuis la derniere viſite qu'elle avoit rendue à Amintor, & qu'elle l'avoit quitté ſi mécontente; elle lui demanda comment il ſe portoit; & Alcyre feignant d'ignorer que ſon ami l'aimât, répondit froidement. » Je croi, » madame,

» madame, qu'il ſera bientôt gueri, car les » medecins prétendent que ſon mal ne vient » que d'une grande triſteſſe; & je le vis hier » nageant dans la joye. Vous me ſurprenez, » dit Clarinte, car il y a deux jours à peine » put-il ouvrir la bouche pour me parler. » J'ignore quel il étoit, lorſque vous l'avez » vû, répondit Alcyre; mais je ſçai qu'il me » parut hier l'homme du monde le plus con- » tent; & ce n'eſt pas ſans raiſon, ſi l'on doit » être content, lorſqu'on a obtenu ce que » l'on déſiroit. Alcyre, dit incontinent Cla- » rinte, faites-moi part de ſon bonheur, afin » que je m'en réjouiſſe comme ſa parente & » comme ſon amie. *Je vous* obéirois volon- » tiers, madame, ſi je pouvois compter ſur » votre diſcretion. Vous le pouvez inter- » rompit Clarinte, & je vous jure un ſecret » inviolable. Sçachez, continua Alcyre, qu'A- » mintor s'eſt laiſſé ſurprendre aux charmes » d'une des plus belles perſonnes de la cour, » & que s'étant figuré qu'elle devoit l'aimer, » il voulut il y a quelques jours avoir quel- » ques preuves de ſon retour; mais parce » qu'il fut moins heureux qu'il ne l'avoit eſ- » peré, il en reſſentit un ſi grand déplaiſir, » qu'il tomba malade. La dame en étant aver- » tie, elle fut touchée de compaſſion; elle » vint le viſiter, & connoiſſant la grandeur » de ſon amour, elle lui a donné autant lieu » de ſe louer d'elle, qu'elle lui en avoit aupa-

» ravant donné de s'en plaindre. Jug
» madame, par le changement qui e
» vé à ſon état. Ce matin il lui a écrit,
» prié de porter ſa lettre, parce qu'il n'
» fiance en perſonne.

Clarinte, à cette nouvelle, ne put
pêcher de rougir ; & pour cacher ſon e
ras elle feignit de ſe moucher. Elle l
manda en même temps qui étoit cette
ſans ôter le mouchoir, pour empêcher
cyre ne s'apperçût du changement
voix. » C'eſt, dit Alcyre, ce que je ne
» ni ne dois vous expliquer ; mais afi
» vous ajoutiez foi à mes paroles, j
» vous montrer la lettre, bien qu'ell
» cachetée, parce que je reprendrai bi
» cachet, ſans qu'il le ſçache. » En
temps il ouvre la lettre & la preſente
rinte. Clarinte reconnut le caractere
lui fit croire tout ce qu'Alcyre lui avo
Elle lut cette lettre avec beaucoup d
tion, & déſira encore plus de ſçavoir
elle s'adreſſoit. » Madame, dit Alcy
» vous aurois d'abord nommé la perſ
» ſi je ne m'étois engagé au ſecret par l
» mens les plus inviolables. Ne vous ſi
» pas de ſçavoir que c'eſt une des plus
» dames de la cour. Je le croi, dit-elle
» que vous l'aſſurez ; mais auſſi, pu
» vous refuſez de me dire ſon nom, ne
» vant me venger d'une autre maniere

» veux pas qu'elle ait le plaiſir de lire cette » lettre, » & incontinent elle la déchira. Alcyre feignit d'obord de s'y oppoſer, puis de ſe conſoler, quand il n'y vit plus de remede. Pourroit-on imaginer un plus grand artifice! Clarinte abuſée par la lettre, & Amintor trompé par les privautés qu'il croyoit avoir vues, étoient ſi mécontens l'un de l'autre, qu'ils n'attendoient plus que l'occaſion de ſe voir, pour en venir aux derniers reproches.

Admirez, mon pere, comment la fortune prépare les voyes à ceux qu'elle veut favoriſer. Car ce n'eſt qu'à la faveur de cette diſſenſion qu'Alcidon, pour m'obéir, s'inſinua dans les bonnes graces de Clarinte. Il a déguiſé dans le diſcours que vous avez entendu, ſon infidelité. Cependant, quoique j'aye gardé le ſilence; quoique j'aye diſſimulé, lorſqu'il vint me retrouver pour la premiere fois, je n'ignorois pas que s'il avoit demeuré ſi long-temps, ſans me donner de ſes nouvelles, je devois m'en prendre à ſon changement; je ſçavois à n'en pouvoir douter, qu'après la mort de Thoriſmond il vit dans l'Aquitaine Clarinte, & qu'il l'aima. Alcidon, continua-t'elle, en ſe tournant de ſon côté, vous ſçavez que je dis vrai, & que peu de temps après l'accident de Damon & de Madonthe, vous ſuivîtes Thierry dans ſes voyages, qu'au ſiege d'une ville vous vî-

tes Clarinte, que peut-être l'auriez-
aimée plus long-temps, ſi Thierry n'étoi
nu à mourir preſqu'auſſi-tôt qu'il fut re
ſi le grand Euric en vous occupant à diffe
tes expeditions ne vous l'avoit fait oub
comme vous m'aviez oubliée avant ell
vous dirai plus, Alcidon. Je pourrois
raconter le commencement & le progr
cette paſſion, & tant de circonſtances d
tre vie, que vous ſeriez dans un étr
étonnement.

Ce n'eſt pas, ſage Adamas, que je ve
lui reprocher ſon inconſtance; ſon â
permettoit, & il ne me devoit pas une
grande fidelité; je veux ſeulement vou
re entendre qu'il lui en couta peu, pour
dre l'attachement que je lui deman
» J'avoue, interrompit Alcidon, que j'
» en effet Clarinte, par une rencontre
» perée. Le roi aſſiegeoit une ville; il
» quelque ſuſpenſion d'armes, pendar
» quelle m'étant approché de la mur
» j'apperçus Clarinte ſur les creneaux
» parloit à quelqu'un des nôtres. J'avo
» encore qu'elle me parut d'une beaut
» mirable, & qu'elle penſa me couter l
» parce que la ſuſpenſion ayant fini, t
» que j'étois occupé à conſiderer Clar
» je fus incontinent couvert de flêch
» de traits. Mais je n'avouerai jamais q
» m'ait fait manquer à ce que je vous doi

» cidon, reprit Daphnide, nous en croirons » tout ce qu'il vous plaira; mais enfin lorſ- » que pour m'obéir vous lui parlâtes d'a- » mour, ce n'étoit pas la premiere fois que » vous lui teniez ce langage.

Cependant, comme le roi même lui avoit raconté ce qui s'étoit paſſé entre nous, elle rebuta d'abord Alcidon; car, mon pere, le grand Euric faiſoit entendre à Clarinte qu'il ne me recherchoit que pour Alcidon. Un jour qu'il ſe promenoit ſur le Rhône avec l'élite de la cour, je remarquai qu'Alcidon s'approcha de Clarinte, & qu'après lui avoir parlé quelque temps, il lui donna un papier qu'elle déplia, & qu'elle jetta enſuite dans le fleuve, ſans le lire. Je ne pus alors entendre leur entretien; mais je ſçus depuis par Alcidon qu'il lui avoit dit: » ne ſoyez point » ſurpriſe, madame, ſi je viens tenter ici ce » que je n'ai pû obtenir ailleurs, & ſi j'ai mis » ſur ce papier une partie des choſes que je » ne puis vous dire. » En même temps il lui préſenta ce papier qu'elle reçut dans la crainte d'être remarquée ſi elle le refuſoit; puis elle le jetta en lui reprochant ſon inconſtance. » Ah, madame, dit alors Alcidon, pour- » quoi rebutez-vous ainſi les plus ſinceres » hommages qui vous ayent jamais été of- » ferts?

Tandis qu'Alcidon parloit à Clarinte, le roi m'entretenoit; néanmoins je n'étois pas

ſi attentive à ſes diſcours, que je ne les obſervaſſe tous deux. Je fis même remarquer à Euric que le chevalier donnoit une lettre, enſorte qu'il put la voir déchirer. Je fus ravie qu'il s'apperçût de cette nouvelle paſſion, n'ignorant pas qu'en de ſemblables affaires, il ne faut qu'en montrer un peu, & laiſſer à la jalouſie le ſoin de faire le reſte. Depuis ce jour Alcidon pourſuivit tellement ſon entrepriſe, que la belle Clarinte penſant tout à la fois gagner Euric, & ſe faire regretter d'Alcidon, feignit de lui vouloir du bien; car elle ſçavoit que pour rappeller un amant il n'étoit rien tel que la jalouſie: non qu'elle aimât le roi ou Amintor; elle n'étoit que piquée contre celui-ci, & ſon ambition lui faiſoit déſirer d'être aimée du prince. Dans cette conſideration, elle commença d'écouter le chevalier, & à lui faire de petites faveurs. Pour moi j'en étois charmée; je prévoyois bien que ſi le roi s'en appercevoit, il s'en tiendroit offenſé. Auſſi, lorſque je pouvois entretenir Alcidon en particulier, je le ſollicitois de redoubler ſes aſſiduités, à la vue même du prince, mais avec diſcretion. Il ſuivit ſi bien mes conſeils, qu'Amintor, que le roi, & que toute la cour s'apperçurent de leur intelligence. Elle éclata d'autant mieux qu'au commencement ils ne croyoient point s'aimer, & que pour arriver au but qu'ils ſe propoſoient en ſecret, ils devoient faire con-

noître cette même intelligence.

Pendant qu'ils vivoient de la ſorte, Amintor eſſayoit de bannir Clarinte de ſon cœur. Il étoit trop genereux pour aimer volontairement une perſonne qu'il croyoit avoir ſi lachement trahie ; d'un autre côté Clarinte qui croyoit dévoir le haïr, puiſqu'il l'avoit abandonnée, reſſentoit un vif dépit contre lui, qu'elle diſſimuloit pourtant. Elle ne put ſe défendre de cette extrême triſteſſe qui peint ſur le viſage les ennuis même que l'on veut tenir cachés ; & quelqu'indiſpoſition ſe joignant à cette triſteſſe, elle fut obligée de garder le lit, où elle ne faiſoit que ſoupirer & ſe plaindre. Amintor en fut averti auſſitôt, mais il étoit trop irrité pour être attendri de ſon état. Le mal augmentant chaque jour, il ſçut qu'une nuit elle avoit eu des défaillances qui avoient penſé l'emporter. Il ne put tenir davantage ; il ſe fit porter tout malade qu'il étoit chés Clarinte. Il la trouva mieux qu'on ne lui avoit dit. Clarinte qui ne s'attendoit point à cette viſite, & qui croyoit qu'Amintor venoit pour la tromper encore, n'oublia rien pour lui déplaire.

Dans cette vue, après quelques diſcours generaux, elle lui demanda des nouvelles de la cour ; » car, dit-elle, en l'état où je ſuis, » je n'en ſçai que ce que l'on vient m'appren» dre par pitié. En revanche, ajouta-t'elle, » je vous apprendrai des miennes. Madame,

» dit froidement Amintor, il y a ſi l
» temps que je ſuis malade, que ce n'ef
» à moi qu'il faut s'adreſſer ; mais n'
» venu ici que pour ſçavoir des vôtres,
» m'obligerez infiniment de m'en dire.
» pendant je me réjouis de vous voir en
» leure ſanté qu'on ne me l'avoit dit ce m
» Aviez-vous crû, répondit Clarinte
» trouver ſans vie ? Non, non ; je veux
» me vous prouver que mes penſées ten
» bien ailleurs. » Alors paſſant la main ſo
chevet, elle en tira un papier qu'ell
préſenta. » Tenez, Amintor, continua
» le, liſez ces vers ſur les fleurs que
» voyés ; puis je vous en nommerai l'au
» ſi vous ne pouvez le deviner. » Ami
lut ce quatrain :

Que votre ſort eſt doux ! qu'il a pour moi d'a
Belles fleurs que cueillit Amynte,
Vous mourrez auprès de Clarinte.
O Dieux ! qui n'envieroit un ſemblable trép

Il s'imagina d'abord que les vers ét
d'Alcyre ; mais il n'y reconnut ni le tou
ſon eſprit, ni le caractere de ſa main. Cl
te voyant qu'il n'en pouvoit deviner
teur, les reprit, & ſe tournant vers A
tor, » Je conçois, lui dit-elle, que
» vous tourmentez en vain. J'avoue, m
» me, répondit-il, que le ſens des ver
» range ma conjecture, à moins que l'a

» pour ſe déguiſer, ne ſe feigne moins favo-
» riſé qu'il ne l'eſt en effet. Vous figurez-
» vous, reprit incontinent Clarinte, que
» j'accorde des faveurs à quelqu'un, & que
» je reſſemble à celle à qui vous faites de ſi
» beaux remercimens? Si vous avez oublié
» la maniere dont j'ai vécu avec vous, ſou-
» venez-vous que ce n'eſt point de moi qu'il
» faut attendre des faveurs. Ah madame, ré-
» pondit-il en ſoupirant, de tant de ſervices
» que je me ſuis efforcé de vous rendre, il ne
» me reſte que le ſouvenir de vos rigueurs!
» Mais auſſi comment pourrois-je démentir
» mes propres yeux?

Clarinte ſouffroit beaucoup; mais quand elle entendit Amintor tenir ce langage, » Qu'avez-vous vû, lui dit-elle d'un ton fu-
» rieux, qui puiſſe être à mon déſavantage?
» Et comme il ne répondoit point, non, non,
» Amintor, continua-t'elle, ne cachez point
» votre haine ſous le voile du reſpect, &
» pour excuſer vos perfidies, ceſſez de me les
» imputer. Ni Amintor, ni tous les hom-
» mes enſemble ne peuvent rien me repro-
» cher: au lieu que mes yeux m'ont appris
» que vous êtes un monſtre de perfidie, &
» d'ingratitude. Que ce moment, dit Amin-
» tor, ſoit le dernier de ma vie, ſi jamais j'ai
» manqué à la fidelité que je vous dois! Mais
» ſi vous me permettez..... Oui, oui, in-
» terrompit-elle bruſquement, dites ce que

» vous ſçavez. J'avois réſolu de me cac
» moi-même, s'il avoit été poſſible, ce
» j'ai vû, ce que vous m'ordonnez de
» dire. J'attens avec la derniere impat
» que vous vous ſoyez expliqué, dit Cl
» te, pour vous faire avouer enſuite
» vous êtes le plus perfide, & le plus i
» des hommes; & je vous en convaincr
» votre écriture même. » Amintor
quelque temps, & reprit ainſi: » Pu
„ vous me le commandez, madame, &
„ vous me promettez de m'éclaircir à
„ tour un myſtere qui me ſemble impen
„ ble; vous allez être obéie; mais pu
„ les dieux, ſi je trahis la verité, me
„ incontinent. Lorſque vous m'avez
„ tré ces vers, j'ai crû que l'heureux A
„ en étoit l'auteur; mais lorſque je l'ai
„ plaindre que ces fleurs euſſent le bor
„ qu'il déſiroit, j'ai changé à l'inſtant c
„ nion; car je l'ai vû tant de fois entrer
„ dant la nuit dans votre appartement
„ O dieu! interrompit Clarinte. Vous
„ vu Alcyre entrer pendant la nuit dans
„ appartement? Oui, madame, je l'ai
„ répondit Amintor, & de mes pr
„ yeux, j'oſe même en prendre le ciel
„ moin. O l'inſigne, ô la déteſtable ca
„ nie, dit Clarinte! Et vous dieux pr
„ teurs de l'innocence, puniſſez ces in
» tures! Il n'eſt plus temps de diſſim

» continua-t'elle, en s'adreſſant à Amintor, » l'honneur m'eſt plus cher que la vie. Dites-» moi quand & comment vous avez vû Al-» cyre entrer dans mon appartement ; où je » vous crois l'inventeur de cette horrible ca-» lomnie. Madame, répondit-il froidement, » c'eſt Alcyre qui m'a déſillé les yeux. Il a » commencé par me dire, il m'a fait voir en-» ſuite à cauſe de mon incredulité les extrê-» mes faveurs qu'il reçoit de vous, & je l'ai » accompagné juſqu'à la porte de votre » chambre. » Sur cela il lui fit le détail de tout ce qui s'étoit paſſé entre Alcyre & lui.

Clarinte fut ſi étonnée de cette calomnie, qu'elle demeura quelque temps ſans pouvoir parler. Mais enfin revenant à elle même & recueillant ſes eſprits : „Eſt-il poſſible, dit-„elle, qu'il y ait des hommes auſſi méchans, „que doit l'être Alcyre, & que les dieux ne „l'ayent point encore puni ? Je vous pro-„teſte, Amintor, je vous jure par toutes „les divinités que ce récit eſt un tiſſu de ca-„lomnies. Au nom de notre amitié paſſée, „& des ſermens que vous m'avez tant de „fois réiterés, au nom des liens qui nous „uniſſent, Amintor développez cet artifice „monſtrueux : à ce prix, je vous pardonne „l'offenſe que vous m'avez faite par votre „crédulité. Je pourrois à l'inſtant vous dé-„ſabuſer ; mais je veux pour ma ſatisfaction „que vous ſoyez détrompé par Alcyre, &

„ par vos propres yeux, puiſqu'Alcy
„ vos yeux vous ont déçu. Il vient ſou
„ me trouver, dites-vous; éclairez-le
„ vous verrez qu'il va ailleurs. Ceper
„ je veux vous convaincre tout à l'h
„ qu'Alcyre a bien manqué de jugen
„ lorſqu'il a tramé cet indigne com
„ Vous m'avez dit qu'il vous avoit co
„ à la porte de mon cabinet, le jour n
„ qu'Euric à la priere de Daphnide a
„ da la liberté à ce priſonnier. C'éto
„ quinze de la lune de Mars, je dois
„ ſouvenir à cauſe d'un accident qui m
„ va. Or plus de huit jours auparavan
„ plus de huit jours après j'ai couché t
„ les nuits chés ma mere. Et je veux
„ vous entendiez ſur cela les témoignag
„ tous mes domeſtiques. A l'inſtant ell
„ pelle ſes filles, & devant Amintor elle
„ rifient tellement l'impoſture, qu'il ne
„ voit plus avoir aucun doute.

Jugez, mon pere, quel dut être l'
nement du chevalier, lui qui avoit cru
fitivement le contraire de ce qu'il v
bien prouvé. Après que les filles de Cla
ſe furent retirées, il reprit la parole en ce
mes: » Madame, Alcyre a manqué à
» égard, & m'a fait manquer au vôtr
» reconnois tout enſemble mon erreur,
» indigne artifice; je commence donc,
» ta-t'il, en ſe jettant aux genoux de Cl

ulu ternir la réputation de Clarinte.
rinte, qui au milieu même de ſes dé-
s plus violens avoit toujours conſervé
ıds d'eſtime pour Amintor, le releva
ıonté, & lui dit les larmes aux yeux :
l que fût l'artifice d'Alcyre, vous ne
ez point croire des choſes qui m'é-
nt ſi deſavantageuſes, & vous m'avez
en les croyant la plus piquante des in-
ices. Mais lorſque je conſidere l'affec-
ı que vous m'avez marquée, je ne puis
n prendre qu'à votre jalouſie; & puiſ-
vous ne m'avez offenſée, que parce
vous m'aimiez, je vous pardonne, à
deux conditions pourtant: l'une, que
s ſuivrez Alcyre, pour ſçavoir où il va,
qu'il ſe vante de me venir trouver; l'au-
que vous ne vous reſſentirez jamais de
e offenſe contre Alcyre, vous m'offen-
ez plus que lui, parce que vous feriez

„ pas homme à ſouffrir de telles offenſes,
„ & qu'encore que celle-ci fût ignorée, no-
„ tre propre conſcience vaut mille témoins.
„ Se peut-il Amintor, pourſuivit Clarinte,
„ que j'aye ſi peu d'empire ſur vous, & que
„ vous conſultiez plus votre reſſentiment
„ que ma réputation. Madame, interrom-
„ pit le chevalier, je vous obéirai, mais à
„ condition que vous m'expliquerez la per-
„ fidie dont vous m'accuſez, & que vous
„ me direz ſi Alcyre n'eſt point ici pour
„ quelque choſe. Cela pourroit-être, dit-
„ elle; mais je ne puis croire qu'il vous ait
„ rien ſuppoſé, car je reconnois votre main.
„ Alors lui montrant un papier, pouvez-
„ vous nier, continua-t'elle, que ce ſoit là
„ votre caractere? Non, madame, je ne le
„ nie point, répondit-il, après avoir conſi-
„ deré quelque temps ce papier; mais il faut
„ avouer qu'Alcyre eſt bien le plus artifi-
„ cieux des hommes. J'ai écrit cette lettre,
„ il eſt vrai, je la lui ai donnée ſans cachet, &
„ ſeulement comme une copie. „ En même
temps il lui raconta tout ce qui s'étoit véri-
tablement paſſé dans cette affaire. „ Mais
„ permettez-moi, continua-t'il, que j'en-
„ voye chercher des tablettes où j'ai mis le
„ papier qu'Alcyre a barbouillé, lorſqu'il
„ feignit de ne pouvoir répondre aux inten-
„ tions du roi; & vous verrez que ce que j'ai
„ écrit étoit uniquement pour le ſoulager:

„ainſi que je l'ai dit. Clarinte ſouhaita de „voir le papier ; on l'apporta incontinent ; „& convaincue enfin qu'Amintor ne lui „avoit point impoſé, elle lui dit, en lui ten„dant la main : Je vous demande pardon, „Amintor, de vous avoir rendu ſi mal la „juſtice qui vous eſt due ; je vous proteſte „que nul artifice ne pourra deſormais me „rendre votre affection ſuſpecte. Madame, „répondit Amintor, voici le plus beau jour „de ma vie, puiſqu'il m'a fait connoître „que mes yeux m'avoient trahi, & à vous „que je ſuis toujours le même.

Il vouloit continuer ; mais le roi ſurvint ans le moment preſque ſeul, pour ne point ıcommoder Clarinte qu'il venoit viſiter, ?ant été averti de ſon mal. On l'attendoit peu qu'il ſurprit le papier qui étoit encore ır le lit. Pour Amintor, il ſerra prompteıent le ſien. Euric ſe jetta ſi promptement ır celui de Clarinte qu'elle ne put jamais empêcher de le prendre. Lorſqu'il ſe fut reré, & qu'il vit le remerciment que faiſoit ımintor, jugez quel il devint. La jalouſie ſt ordinaire aux amans, mais perſonne n'en ut jamais ſi ſuſceptible qu'Euric, ſoit qu'il ıimât avec plus de violence, ou qu'un cou'age ſi genereux ne pût ſouffrir de partage. De la jalouſie, il paſſa bientôt à la haine, & ſa haine éclatant, la cour eut dequoi ſatisfaire ſa curioſité, & ſon penchant à la médiſance.

C'eſt ainſi qu'amour ſe joue ordinairement de ceux qui le ſervent. Je veux brouiller Euric & Clarinte ; & pour y réuſſir, je me ſers d'Alcidon. Amour ſuſcite Alcyre qui ſans moi execute ce que je déſirois, par une lettre tombée entre les mains du roi. Alcyre veut enlever à Clarinte un amant, & par ſes artifices lui faire hair un rival ; mais au contraire le mécontentement de Clarinte l'engage à écouter Alcidon, & par là Alcyre, au lieu d'un rival en trouve deux. D'un autre côté Alcidon qui donne des vers à Clarinte, occaſionne par ces mêmes vers la reconciliation d'Amintor avec elle. Alcyre tire une lettre des mains d'Amintor pour le faire hair de la belle Clarinte, & cette lettre lui fait perdre à lui-même l'honneur de ſes bonnes graces. Mais ce qu'il y a d'affligeant pour moi, & ce qui m'a déterminée à venir dans ces contrées, en voulant ravir un ſerviteur à Clarinte, je lui en donnai un, & me le ravis à moi-même ; car depuis Alcidon n'aima plus qu'elle, & ne fut plus à moi que de bouche. O inconſtance des hommes, qui pourra jamais vous fixer !

Ce qu'Alcidon avoit commencé par mes ordres, il le continua par [illegible]nation. Ainſi Clarinte put bien ſe vanter que ſi je lui avois enlevé un ſerviteur qu'elle n'aimoit que par ambiti n, elle m'en avoit ravi un que j'aimois veritablement. Il eſt vrai que le plaiſir d'avoir

d'avoir écarté une ſi dangereuſe rivale m'empêcha de reſſentir la perte que je faiſois; mais ce plaiſir m'échappa bientôt. A peine m'applaudiſſois-je de ma victoire, qu'il me fallut reprendre les armes contre une nouvelle ennemie.

Euric ſe propoſa de punir Clarinte, en lui donnant de la jalouſie, & en comblant de ſes faveurs une autre perſonne. Il ſe donna tout entier à cette Adelonde dont je vous ai parlé. J'en conçus en particulier un tel dépit, que je voulus pluſieurs fois rompre avec Euric. Je l'euſſe fait ſans doute, ſi Alcidon ne m'en eût détournée par des conſeils ſalutaires, & ſi par ſa patience il n'avoit fait enſorte que je me vainquis moi-même, & ma rivale, & le roi.

Adelonde flattée de la préference que lui donnoit Euric, porta loin ſes prétentions; elle ne vit plus qu'à regret un époux qu'elle eſtimoit auparavant, quoique beaucoup plus âgé qu'elle, parce qu'il étoit d'une naiſſance illuſtre. Il vivoit trop long temps au gré de ſes déſirs. D'un autre côté, quelque violente que parût la paſſion du prince, elle ne ſongeoit qu'à l'augmenter. On lui propoſa d'employer les charmes, pour le retenir dans ſes fers. Elle employa les charmes. Elle donna à ſon amant un bracelet de ſes cheveux, ou des lions ſervoient à le fermer. Telle étoit la vertu de ces lions, qu'Eu-

ric ne devoit aimer qu'Adelonde, tant les porteroit. Encore ſi elle s'étoit born mais elle lui dit qu'un ſçavant druide in des complots qui ſe tramoient contre l & contre ſon état, avoit fait ces lions de certaines conſtellations, & avec d'art, que tant qu'il les auroit au bras, ces complots échoueroient, & qu'il roit même averti par les lions qui le roient doucement.

Mais écoutez, mon pere, comment ſe plait à confondre ceux qui employer moyens injuſtes pour arriver à leur but qu'Euric fut informé qu'Adelonde av recours à la magie, il crut que l'amou avoit eu pour elle en étoit l'effet, & d il eut pour elle tant d'horreur, qu'il donnoit plus que les noms odieux de & de Medée. Le roi revint à moi. Al continua d'aimer & de ſervir Clarinte yeux, ſans me rendre aucun de ces de qu'il m'eût rendu, s'il avoit été fidele. moi au milieu des ſoins qu'il me falloit dre, pour conſerver les bonnes grac roi, au milieu des inquiétudes que me noit ſon humeur volage, je n'étois ſe qu'à l'infidelité d'Alcidon.

Il arriva enfin que le roi rebuté de rinte & d'Adelonde, s'attacha uniqu à moi, & qu'il déclara ce que je ſouh depuis ſi long-temps, qu'il vouloit m'

au trône. Helas! j'eprouvai bien alors que les dieux ne nous accordent pas pour long-temps un grand bien. Au milieu des réjouiſſances publiques, & des préparatifs des nôces, un parricide déteſtable animé par quelque furie, me ravit le roi d'entre les bras, & lui perce le cœur. Cette nouvelle funeſte me fut apportée par les clameurs du peuple qui redemandoit ſon pere & ſon maître. Je ne puis, mon pere, vous rendre compte de ce qui ſe paſſa alors en moi. Je fus long-temps évanouie: heureuſe ſi j'étois morte avec un ſi bon prince, & ſi l'on m'avoit enfermée dans le même tombeau!

Tandis que je me conſumois en regrets, ſans pouvoir trouver ni conſolation, ni repos, Alcidon, pour mettre le comble à mes ennuis, laiſſe tout à coup Clarinte, & revient à moi avec la même hardieſſe que s'il m'avoit toujours aimée. Si j'en fus ſurpriſe, je ne m'en trouvai pas moins offenſée: il me ſembloit que c'étoit trop abuſer de mes bontés, que de venir me parler de ſon amour, ſans m'avoir demandé pardon de l'outrage qu'il m'avoit fait. J'eſſuyai deux ou trois fois ſes diſcours, ſans lui répondre; mis enfin la patience m'échappant: » Alcidon, lui dis-je, » ceſſez de me tenir un langage qui n'eſt plus » de ſaiſon entre nous; nous ſommes trop » differents de ce que nous étions l'un & l'au- » tre, pour les continuer. » Il vouloit me ré-

pondre ; mais je l'interrompis. » Oui, Alci-
» don, continuai je, nous avons changé
» tous deux ; moi, parce que ſi j'ai crû au-
» trefois que vous n'aimiez que Daphnide,
» je ſuis maintenant aſſurée du contraire ;
» vous, parce qu'autrefois vous étiez à moi
» ſeule, & que la belle Clarinte vous poſſede
» maintenant.

Alcidon voulut ſe juſtifier, mais j'étois trop irritée pour l'écouter. Cependant il me ſurprit un jour que je n'étois point encore habillée, & qu'il n'y avoit dans ma chambre que Carlis & Stiliane, ces deux belles filles que vous voyez, mon pere. Il ſe jette à mes genoux, & proteſte de ne point ſe lever que je ne lui aye promis de l'entendre, qu'enſuite il ſe ſoumettra à tout ce que j'ordonnerai. Je perſiſtois à ne point l'écouter, je craignois qu'Alcidon ne me perſuadât ce qu'il déſiroit, car je connoiſſois ſon langage ſéducteur. Mais Carlis & Stiliane s'écrierent qu'il y avoit de l'injuſtice dans mes refus ; elles me promirent d'ailleurs de me ſecourir dans ce qui pourroit arriver. Alors Alcidon s'étant levé parla tant, & ſçut ſi bien s'excuſer, que Carlis & Stiliane ſe déclarerent pour lui. Cependant je réſiſtai de ſorte, qu'enfin nous réſolûmes d'aller conſulter l'oracle, qui nous rendit cette réponſe :

Pour ſortir de votre peine,
Dans le Foreſt quelque jour

Vous pourrez voir la fontaine
De la verité d'Amour.

Cette réponſe étoit bien obſcure pour nous, qui ne connoiſſions ni la fontaine dont il s'agit, ni cette contrée même. Alcidon, pour me faire entendre que ſon amour étoit ſincere & véritable, s'informa de tant de côtés, qu'enfin il apprit des nouvelles de cette fontaine; & il nous tourmenta juſqu'à ce qu'il nous eût déterminées à ce voyage. Mais une des principales raiſons qui m'y engagerent, c'eſt que j'eſperai qu'en m'éloignant des lieux funeſtes où j'étois, ma douleur ſe calmeroit: à ce motif ſe joignit encore celui de la curioſité. On me racontoit des merveilles de la beauté du Foreſt, & de la vie heureuſe qu'y menoient les bergers & les bergeres, & je voulois ſçavoir ſi ce que la renommée en publioit, étoit veritable. Nous prîmes donc les habits que vous voyez, parce que nous étions informées que l'on alloit vêtu de la ſorte en cette contrée; & parce que nous ne voulions point être reconnues.

Vous avez entendu, mon pere, & notre vie paſſée, & nos diſputes, & le ſujet de notre voyage; je vous conjure maintenant de nous enſeigner ce que nous avons à faire pour voir cette fontaine, & de nous donner les ſages conſeils que vous ne refuſez point à ceux qui ont recours à vous.

Daphnide vous a raconté, mon
la ſuite de mes malheurs; & j'avoue c
n'aurois point à me plaindre d'elle,
avoit auſſi bien jugé de mes actions, (
le les a rapportées fidelement. Mais p
nue où par l'ambition, où par l'affe
qu'elle avoit pour le roi, tout ce q
voyoit en moi, lui ſembloit tel qu'(
voyoit en elle-même. C'eſt avec re
Daphnide, que je vous fais ce reproc
je voudrois qu'il m'en eût couté la v
n'être point en droit de le faire! Vous
entendu, mon pere, les motifs qui la
terent à m'ordonner que je ſerviſſe C
te. Si l'on me ſupplante, dit-elle, v(
ferez auſſi, & l'on nous éloignera
cour. Mais, Daphnide, eſt-ce do
ſupplice, que de paſſer ſes jours ave
perſonne qui nous aime? Ah, ſi vous
moins écouté l'ambition que l'amou
auriez faiſi une occaſion qui en nous
gnant de la cour nous rendoit à nou
mes. Pourquoi m'ordonner de ſervi
rinte? Parce que, dites-vous, elle vo
mera, & qu'Euric s'en apperçevant
priſera. Je ne plains ni le temps, ni les
que j'ai perdus dans cette recherche
béiſſois à Daphnide. Mais ne puis-
me plaindre de ce qu'elle m'impute,
je reviens à elle, une faute qu'elle a fa
le-même? Comment a-t'elle pû o

les ſermens qu'elle me fit, de prendre ſur ſon compte tout ce que je ferois pour Clarinte ?

Mais, direz-vous, lorſqu'Euric la quitta, vous deviez la quitter auſſi. Si je l'euſſe quittée, ne ſe pouvoit-il pas qu'alors le roi revînt à elle ? Et ſi vous vouliez que je revinſſe à vous, que ne me l'ordonniez vous ? Ne devois-je pas attendre vos ordres ? Cependant à peine Euric eſt mort que j'abandonne Clarinte, parce que les prétextes de la ſervir ne ſubſiſtoient plus.

Peut-être, mon pere, me demanderez-vous pourquoi la belle Daphnide qui m'avoit montré tant de bonne volonté, dans le temps même qu'elle étoit aimée d'Euric, n'auroit pas voulu me recevoir après la mort de ce prince, ſi elle ne m'avoit reconnu coupable des fautes dont elle m'accuſe. Il eſt vrai que d'abord elle n'aima Euric que par ambition, & comme elle le diſoit, par raiſon d'état ; mais elle l'aima dans la ſuite, comme il le meritoit, c'eſt-à-dire pour ſa perſonne. La douleur, les regrets, les déplaiſirs qu'elle témoigna à ſa mort n'en ſont que de trop bons garants. Mais, belle Daphnide, que vous ayez aimé le grand Euric non par raiſon d'état, mais d'un amour veritable, à qui croyez-vous avoir manqué ? A quelqu'un qui ne vous aime point aſſez pour l'oublier ? Non, Daphnide ; Alcidon ſur qui vous avez

un empire ſouverain, vous donneroit plûtôt ſa vie, que de vous reprocher cet outrage. Pourquoi tardez-vous à lui tendre les bras? Que ne l'aſſurez-vous par cette action que rien ne pouvoit lui nuire que la fortune du grand Euric, comme rien n'a pû réſiſter au grand Euric que la mort? Pourquoi voulez-vous m'affliger plus long-temps, & me faire expier un crime que je n'ai point commis?

A ces mots, Alcidon ſe jette aux genoux de la belle Daphnide, & lui prenant la main: » Je jure, dit-il, par cette main, que jamais » mon cœur n'a rendu d'hommage qu'à » vous ſeule, & que vous ſeule aurez tou» jours tout pouvoir ſur moi. Ordonnez » d'Alcidon, & de ſa fortune ce qu'il vous » plaira. Et vous mon pere, ajouta-t'il, en » s'adreſſant au druide, vous que le grand » Thautates a établi juge en cette contrée, » que tardez-vous à condamner la belle Da» phnide à me rendre ſon cœur? Elle dit que » j'aime Clarinte; je proteſte que je ne l'ai » jamais aimée? Pourquoi voudrois-je la » tromper? Si je ne l'aime pas, qu'ai-je à faire » de ſon amour? Et ſi je l'aime, peut-elle ſe » perſuader que je veuille lui en impo» ſer?

Ainſi parloit Alcidon pour ſa défenſe, & Daphnide ne pouvant répondre que par des mots interrompus, il me ſemble, madame,

dit Adamas, que l'oracle eſt éclairci, & qu'il eſt temps de terminer ce differend. » Plût à » dieu, s'écria Daphnide, qu'il pût être ter- » miné de maniere qu'Alcidon & moi nous » jouiſſions du repos que nous nous raviſ- » ſons l'un à l'autre! Voulez-vous, madame, » dit Adamas, que j'en ſois juge? Je le veux, » répondit Daphnide, pourvû qu'Alcidon » y conſente, & qu'il ne contrevienne jamais » à votre arrêt. Je proteſte, dit Alcidon, que » rien ne peut m'empêcher de vous aimer; » mais je vous jure que ſi le jugement d'A- » damas m'eſt contraire, jamais je ne vous » importunerai; & ſi je manque à ce ſerment, » je veux que les ſacrifices, le feu & l'eau me » ſoient à jamais interdits.

Alors Adamas, après avoir refléchi quelque temps, madame, dit-il, d'un air majeſtueux que lui donnoit ſa vieilleſſe: » Dites- » moi, vous avez bien aimé Alcidon? Plus » que ma vie, répondit-elle. Et maintenant » le haiſſez-vous, reprit Adamas? Je ne hais » pas ſa perſonne, mais ſa legereté, repartit » Daphnide. Mais continua le druide, pou- » vez-vous l'en accuſer par rapport à quel- » qu'autre que Clarinte? Et quand il a ſervi » Clarinte, ne l'a-t'il pas fait par votre or- » dre & avec repugnance? J'avoue, dit-elle, » qu'en lui donnant cet ordre, je fus im- » prudente, mais auſſi en s'y ſoumettant il a » bien uſé de diſſimulation. Mais s'il avoit

» quitté Clarinte, dit Adamas, & qu'Euric » fût retourné à elle, n'auriez vous pas blâ- » mé Alcidon de vous avoir déſobéi ? Je le » croi, dit-elle.

» Ecoutez maintenant, vous Daphnide, » & vous Alcidon : Le grand Thautates qui » a formé cet univers par amour, le ſoutient » par amour. De là vient qu'il a donné aux » élemens des qualités ſympathiques qui les » lient enſemble, aux animaux le déſir de » perpetuer leur eſpece ; aux hommes la rai- » ſon qui leur apprend à aimer dieu en ſes » créatures, & les créatures en dieu. Mais » puiſque dieu a tout fait pour l'amour, il » n'y a donc rien de meilleur. Ainſi la raiſon » nous oblige à l'aimer plus que tout autre » choſe ; & plus cet amour eſt connu, plus » auſſi devons-nous l'aimer.

» L'oracle qui vous a été rendu confirme » ce que je vous dis ;

Pour ſortir de votre peine,
Dans le Foreſt quelque jour
Vous pourrez voir la fontaine
De la verité d'Amour.

C'eſt-à-dire, vous reconnoîtrez enfin » dans le Foreſt, que veritablement vous » vous aimez, & alors vos peines finiront. » Daphnide puiſque vous êtes aſſurée de l'a- » mour d'Alcidon, car pourquoi déſireroit- » il avec tant de paſſion que vous l'aimaſſiez,

»s'il ne vous aimoit point ? Et vous Alci-
»don, puiſque vous êtes aſſuré de l'amour
»de Daphnide, car quel autre motif pro-
»duiroit ſa jalouſie ? Je vous ordonne, ou
»plus tôt le grand Thautates vous le com-
»mande, que ſans attendre d'autre fontaine
»de la verité d'amour, vous montriez que
»perſonne ne peut s'aimer plus tendrement,
»puiſque perſonne ne le merite autant, que
»vous le méritez l'un & l'autre.

A ces mots, Adamas prenant leurs mains:
»Qu'éternelle, dit-il, puiſſe être votre
»union ! Alcidon ne pouvoit contenir les tranſports de ſa joye; mais la modeſtie de Daphnide témoignoit aſſez ſa vertu. Stiliane, Carlis & Hermante partagerent la ſatisfaction d'Alcidon, & vinrent ſe réjouir avec lui de cette reconciliation, comme de la meilleure fortune qui lui pût arriver.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

TAndis que les choſes ſe paſſoient ainſi en préſence d'Adamas, les bergers & les bergeres qui étoient dans la ſale avec Alexis & Leonide, après qu'ils eurent achevé leur collation, reprirent les diſcours qu'ils avoient laiſſés. Mais Aſtrée & Alexis, pour n'être point interrompues ſe promenerent dans la ſale. Aſtrée qui retrouvoit dans Alexis tous les traits de Celadon, étoit charmée de pouvoir lui exprimer en liberté tout ce qu'elle ſentoit pour elle. Alexis de ſon côté pouvoit plus aiſement cacher ſon trouble, & ſes diſcours interrompus. Elles avoient

'art. 175.

Guélard Sculp.

déja fait quelques tours ſans rien dire, lors qu'Aſtrée commença enfin de la ſorte :

» Que ce jour eſt heureux pour moi, puiſ-
» qu'il me fait connoître à la perſonne du
» monde que j'honore le plus, & que je puis
» vous aſſurer de l'envie que j'aurois de vous
» ſervir. Le gui ſacré que le grand Thautates
» a bien voulu faire croître cette année dans
» notre hameau, étoit ſans doute un augure
» du bonheur qu'il vouloit nous envoyer.
» C'eſt plus tôt, répondit Alexis, un bon-
» heur pour moi qui me ſuis trouvée en ces
» lieux, dans la ſaiſon que le gui doit être
» cueilli, & qui jouis encore de l'avantage de
» vous voir, & de vous connoître, ce que je
» déſirois avec une paſſion extrême. Com-
» ment, madame, répartit Aſtrée, ſeriez-
» vous aſſez injuſte pour croire que ces ber-
» geres, & moi en particulier, nous ne ſoyons
» venues ici qu'à l'occaſion du gui ſalutaire ?
» Je croirai, madame, tout ce qu'il vous plai-
» ra, dit Alexis; mais enfin, quand je n'au-
» rois point été ici, vous ſeriez également ve-
» nus inviter Adamas au ſacrifice d'actions
» de graces. J'oſe vous proteſter, madame,
» ajouta la bergere, que je n'ai eu d'autre
» objet en venant ici que l'honneur de vous
» voir. Il ne m'appartient pas de me mêler
» des cérémonies publiques; je laiſſe ce ſoin
» à nos ſages paſteurs. Je ſerois trop flatée,
» dit Alexis, ſi je pouvois me le perſuader

» ainſi, car je ne ſouhaite rien plus vive-
» ment. Mais dites-moi, belle bergere, ce
» gui dont nous parlons, ou a-t'il été trou-
» vé? Le ſoleil étant baiſſé, dit Aſtrée, je
» puis vous le montrer d'ici. En même temps
» ouvrant la fenêtre, elles s'y appuyerent
» toutes deux, & la belle Aſtrée pourſuivit
» ainſi:

„ Voyez-vous, madame, cette riviere qui
» ſemble partager la plaine en deux parties
» égales, & qui va ſe rendre au deſſous de
» Feurs dans la Loire; c'eſt le malheureux li-
» gnon. Vous pouvez découvrir ſur ſes
» bords notre hameau vis-à-vis de Montver-
» dun; ſi vous jettez maintenant les yeux ſur
» la gauche, vous verrez le temple de la bon-
» ne déeſſe, dont un bras de ce déteſtable li-
» gnon baigne les murailles. Un peu au delà,
» & toujours ſur les bords de la riviere, vous
» remarquerez un petit bois. Là eſt le chêne
» fortuné qui porte cette année le gui ſalu-
» taire. Il y a dans ce bois une choſe bien ſin-
» guliere. On y voit une eſpece de temple,
» formé par de petits arbres pliés avec beau-
» coup d'art les uns ſur les autres; & perſon-
» ne ne ſçait ni en quel temps il a été fait, ni
» qui y a travaillé. Nous croyons preſque
» tous que c'eſt quelque Pan, ou Egippan,
» ou quelqu'autre demi-dieu champêtre.
» Alexis paroiſſoit étonnée de ce récit, &
» pour mieux diſſimuler, elle feignoit de ne

» pouvoir remarquer un lieu qu'elle con-
» noiſſoit mieux que la bergere. Voyez-vous,
» madame, lui diſoit Aſtrée en avançant la
» main, ce bois qui touche preſque le bord
» de la riviere, portez votre vue un peu plus
» ſur la gauche, vous appercevrez un petit
» pré qui ſemble plus verd que les autres;
» c'eſt que l'herbe n'y eſt point foulée, & que
» par reſpect pour la divinité qui y préſide,
» on n'y conduit jamais de troupeaux. Or ce
» pré eſt comme l'entrée du temple.

„ Il me ſemble, répondit Alexis, que je
„ commence à remarquer ce que vous dites;
„ j'appercois même un arbre qui eſt beau-
„ coup plus élevé que tous les autres. C'eſt
„ reprit incontinent Aſtrée, ſur cet arbre
„ qu'eſt appuyé le temple, & que l'on a trou-
„ vé le gui ſacré. Si je pouvois vous faire
„ une deſcription exacte de ce lieu, je ne
„ doute point que vous ne fuſſiez ſaiſie d'ad-
„ miration. Entr'autres choſes, j'y ai remar-
„ qué une image de la déeſſe Aſtrée, (car ce
„ temple lui eſt dédié) tout-à-fait diffe-
„ rente de celle que j'ai jamais vue. Elle eſt
„ repreſentée en bergere, la houlette à la
„ main, & des troupeaux auprès d'elle. Mais,
„ ce que je trouve plus admirable, c'eſt que
„ tous ceux qui l'ont vue aſſurent qu'elle me
„ reſſemble. Alexis à ces mots ne pût s'em-
„ pêcher de rougir, & pour cacher ſon em-
„ barras, elle ſe cacha le viſage avec la main,

„ Je croi, dit-elle, aussi tôt, belle bergere; „ que le peintre n'en a pas usé de la sorte sans „ raison. Astrée, qui est déesse de la justice, „ ne peut être mieux representée qu'en ber- „ gere, soit parce qu'aux lieux mêmes les „ plus retirés, les foibles ne sont protegés „ que par elle; soit pour faire entendre que „ la justice procure aux hommes la paix & „ l'abondance. Mais je l'estime encore plus „ judicieux d'avoir donné vos traits à la dées- „ se. Ces louanges, dit Astrée en rougissant, „ ne conviennent gueres à l'état malheu- „ reux où je suis, & vous sont bien mieux dues „ qu'à moi; cependant, telle que je suis, „ vous pouvez parler, & disposer de moi „ comme il vous plaira. Belle bergere, dit „ Alexis en tournant les yeux vers Astrée, „ voulez-vous que j'ajoute foi à vos dis- „ cours? Je vous en conjure, dit incontinent „ Astrée, par ce qui vous est de plus „ cher. Trop aimable bergere, répartit Ale- „ xis, je vous promets desormais une créan- „ ce entiere, lorsque vous me parlerez de „ votre affection; je jure, en échange, que „ je ne vous refuserai jamais rien de ce que „ vous me demanderez au nom de celle que „ j'aime le plus.

„ Madame, reprit incontinent Astrée; „ puissent les faisceaux de vervène & de fou- „ gere que nous présentons à Thautates, „ pour notre conservation, être rejettés par

„ les vacies, lorſque je les offrirai! Puiſſent là „ fumée & le feu n'en être jamais agréables „ à nos divinités, ſi je manque jamais en- „ vers vous, à qui je me conſacre de nou- „ ve au pour toute ma vie! Et moi, dit Ale- „ xis, je vous reçois, belle bergere, avec la „ ſincerité la plus parfaite, & je vous donne „ cette main, pour gage de la foi avec la- „ quelle je me lie à vous d'une éternelle ami- „ tié.

Qui pourroit exprimer la joye mutuelle d'Alexis & d'Aſtrée! Ils n'auroient pû ſans doute en retenir les tranſports, ſi Aſtrée avoit eſperé de faire conſentir ſes proches au deſſein qu'elle avoit de ſuivre partout Alexis; & ſi Alexis n'avoit penſé qu'en ſe faiſant reconnoître, elle perdoit toutes ces faveurs.

D'un autre côté Pâris qui étoit auprès de Diane, & qui ne pouvoit aſſez lui marquer ſon amour, s'ennuyoit d'avoir tant de témoins de ſon entretien. Il fit préſenter une guitarre à Hylas, & le pria de chanter ſur cet inſtrument quelque chanſon agréable. Hylas y conſentit, mais à condition que les autres & Silvandre ſurtout, imiteroient ſon exemple.

Silvandre, dont les yeux étoient toujours attachés ſur Diane, connut qu'elle l'entendroit chanter avec plaiſir; & ſans attendre qu'on le lui ordonnât, il prit la

guitarre des mains d'Hylas, & chanta ces vers :

N'eſtimer de ſes feux rien que la violence ;
Brûler de cent déſirs, mais tous ſans eſperance,
De mon extrême amour c'eſt le moindre tourment.
Mais quand je voi l'objet qui captive mon ame,
Je voi tant de motifs & d'amour & de flamme
Que je m'accuſe encor d'aimer trop foiblement.

Silvandre en baiſant la guitarre, la préſenta enſuite à Corylas; celui-ci la reçut avec grace, & regardant Stelle, après avoir accordé ſa voix avec l'inſtrument, il chanta de la ſorte :

Tant de ſermens qu'au mépris de vous même,
Au mepris du courroux des dieux,
Vous violez, pour nous ſurprendre mieux,
Ne ſont plus qu'un vain ſtratagême.

Stelle entendant les reproches que lui faiſoit Corylas, tendoit déja la main pour recevoir la guitarre, & lui rendre ce qu'il lui avoit prêté ; mais le berger qui prévoyoit ſon intention, lui refuſa l'inſtrument, & dit qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'Hylas, à qui on l'avoit d'abord preſenté, en fût ſi long-temps privé. » Bergere, ajouta-t'il, ne vous » offenſez point ; ſi votre deſſein étoit de » chanter quelque choſe ſelon votre goût, » je ſuis perſuadé que vous ſerez contente » d'Hylas, ſi ce qu'il va nous chanter eſt

» conforme au ſien. Du moins, répondit » Hylas, nous avons cet avantage, Stelle » & moi, qu'étant dans les mêmes ſentimens » nous avons rencontré qui nous approuve; » pour vous vous avez le plaiſir d'être ſeul de » votre parti.» Et ſans attendre la réponſe de Corylas, il commença ainſi.

Avant qu'une bergere ait uſé ma conſtance,
Je veux chercher ailleurs de nouvelles amours.
Pourquoi ſe faire honneur de la perſeverance?
Un berger n'eſt heureux qu'en changeant tous les jours.

Laiſſons ſe deſoler un amant miſerable;
Qu'il repande des pleurs, qu'il pouſſe des ſoupirs.
Au ſort de l'inconſtant nul ſort n'eſt comparable;
C'eſt pour lui que ſont faits les ſolides plaiſirs.

Phylis ne pouvant ſouffrir qu'Hylas fût ſans réponſe, „ Silvandre, dit-elle, il me „ ſemble que vous & moi nous devons ré- „ pondre à ce berger inconſtant, puiſqu'il „ oſe tenir de pareils diſcours en préſence de „ notre maîtreſſe, outre qu'un veritable „ amant ſe ſent toujours obligé à prendre la „ défenſe de la fidelité. Mon ennemie, dit „ Silvandre, vous avez raiſon; & ſi je n'avois „ craint d'être blâmé d'indiſcretion, je vous „ jure que j'aurois interrompu Hylas. Mais „ s'il veut dire les vers qu'il a chantés, j'eſ- „ ſayerai de lui répondre. Je ne ferois qu'en

tendre un peu, & après avoir tiré la
& l'avoir ajustée à sa voix, » Hylas
» me voici prêt ; ne laissons point é
» temps inutilement ; car la bonté
» cause m'inspire une grande confia
» moi, répartit Hylas, c'est à regret c
» tre en lice avec toi ; à combattre u
» mi si foible, on ne peut que triomp
» gloire ?

A ces mots, mariant sa voix au so
guitarre, il commença de la sorte, &
dre lui répondit en accordant sa voi
de la musette.

HYLAS. Mon amour est un feu, dont l'a
durable,
Tant qu'il trouve un objet propr
tretenir.
Vous êtes cet objet, ô plaisir tr
ble !
Durez donc, & jamais il ne pou

Vous êtes cet objet, ô vertu trop aimable!

Durez donc, & jamais il ne pourra finir.

HYLAS. Lorſque j'aime une fois, c'eſt d'un amour extrême.

Cet amour, j'en conviens, paſſe rapidement;

Mais rien ne peut durer qui ſoit ſi vehement.

Et c'eſt, vous le ſçavez, un arrêt du ſort même.

SILVAN. Lorſque j'aime une fois, c'eſt d'un amour extrême.

Et cet extrême amour dure éternellement.

Rien qui ſoit accompli ne craint le changement;

Ainſi plus un amant eſt parfait, plus il aime.

HYLAS. J'abhorre ces amours ſi conſtamment gardées;

Eſt-il rien de ſi doux qu'une jeune beauté?

Quel eſt enfin le prix de la fidelité?

D'inſipides amours, & des beautés ridées!

SILVAN. J'abhorre ces amours dans un jour terminées.

Eſt-il rien de ſi doux qu'une conſtante amour ?

Si l'amour eſt un bien, qui n'en jouit qu'un jour,

Doit avoir des regrets pendant bien des années.

HYLAS. Le temps qui détruit tout, rend la beauté moins belle.

Et pourquoi retrancher à nos foibles plaiſirs ?

Changeons donc chaque jour l'objet de nos déſirs ;

Pour jouir chaque jour d'une beauté nouvelle.

SILVAN. Le temps qui détruit tout, nous détruira de même.

Nous ſommes en naiſſant aſſervis à ſes loix.

Pourquoi donc réunir tant d'amours à la fois ?

Un ſeul, un ſeul amour ſuffit s'il eſt extrême.

Pendant que les bergers chantoient ainſi, & que les nymphes & les bergeres étoient attentives à les écouter, Pâris ſaiſiſſant l'occaſion s'approcha encore de Diane, & lui dit aſſés bas : » Y eut-il jamais un caractere plus „ agréable que celui d'Hylas ? Je croi, répon„ dit Diane, qu'entre les autres & lui il n'y

„ a point de difference, excepté qu'il eſt plus
„ ſincere. Se pourroit-il, répliqua inconti-
„ nent Pâris, que vous euſſiez en effet ſi mau-
„ vaiſe opinion des hommes. Je ne croi pas,
„ répondit Diane en ſouriant, qu'ils ſoient
„ condamnables en imitant ce berger; il n'y
„ a rien de plus naturel que d'aimer ce qui
„ plaît. Et la plûpart n'aimant que pour eux-
„ mêmes, n'ai-je pas raiſon de penſer qu'ils
„ ſuivent par tout l'attrait du plaiſir, ſem-
„ blables en cela à nos troupeaux qui ne paiſ-
„ ſent pas toujours dans le même lieu? La
„ bergere en parlant ainſi, ſourioit pour
„ montrer qu'elle ne parloit pas ſelon ſes
„ vrais ſentimens; & Pâris s'en étant apper-
„ çu, Hylas, dit-il, ſeroit bien glorieux, s'il
„ vous avoit entendue. Mais je ſuis perſua-
„ dé que vous n'adopteriez pas facilement
„ cette opinion. J'en conviens, repliqua
„ Diane; mais n'en ſoyez point ſurpris; les
„ bergeres ne ſont pas ſujetes aux mêmes
„ loix que les bergers, puiſqu'elles fuyent
„ l'inconſtance, & la conſtance même. Je le
„ crois, ajouta froidement Pâris; & je vou-
„ drois pour mon interêt que quelqu'une
„ d'entr'elles fût du moins d'un autre carac-
„ tere.

„ Gentil Pâris, répondit Diane, pardon-
„ nez à leur ruſticité. Nourries dans ces lieux
„ champêtres, comment pourroient-elles
„ penſer differemment? De toutes les ber-

„ geres que vous voyez, je ſuis aſſure
„ s'en trouveroit bien peu qui n'air
„ mieux vivre avec leurs troupeaux,
„ chaume de leurs cabanes, que dans
„ lais, & parmi le tumulte des villes. E
„ belle bergere, dit Pâris, quel eſt
„ goût, & que penſez-vous de cette m
„ Je me condamnerois moi-même,
„ dit Diane, ſi je ne la trouvois trè
„ Elle le ſeroit bien plus, ajouta P
„ l'une des bergeres qui y eſt mainten
„ reſtoit toujours. Elle doit vous êtr
„ obligée (dit-elle froidement, & fe
„ de ne le pas entendre) quoique ce ſ
„ dépens de toutes les autres. Perſo
„ doit m'en ſçavoir mauvais gré, r
„ Pâris, puiſque ſans la bergere que
„ vue, la vie même me ſeroit inſup
„ ble.

A ces mots il ſe tût, & voyant que gardoit le ſilence; „ Je ne vis jamais, „ nua-t'il en ſouriant, une bergere mo „ rieuſe que Diane. Pourquoi ne me d „ dez-vous pas de qui je veux parler? „ roit à moi, dit-elle, une trop grand „ cretion. Celle, ajouta Pâris, à qui j' „ né mon cœur, doit en ſçavoir le „ Oui, belle Diane, dès le jour que j „ vis, je me donnai à vous; c'eſt vo „ je ſouhaite qui habitiez cette maiſo „ dois jamais gouter quelque plaiſir.

„ çois avec reſpect, dit la bergere en rougiſ-
„ ſant, l'honneur que votre civilité vous
„ porte à me faire. Ne parlez point de reſ-
„ pect, interrompit auſſi-tôt Pâris, l'amour
„ veut de l'amour, & non pas du reſ-
„ pect.

Il y avoit quelque temps qu'Hylas & Silvandre ne chantoient plus; & tous les autres attendoient en ſilence que ces deux bergers vouluſſent recommencer. C'eſt ce qui donna lieu à pluſieurs de remarquer avec quel goût Pâris entretenoit Diane, & combien cet entretien déplaiſoit à Silvandre. Hylas s'en apperçut, & penſant avoir quelqu'avantage ſur le berger, „ Silvandre, lui dit-
„ il c'eſt aſſez chanter, diſcourons mainte-
„ nant, & dis-moi ſi tu es encore dans tes
„ ſentimens ordinaires. Je connois peu le
„ changement, dit Silvandre, mais enfin de
„ quels ſentimens veux-tu parler? Es-tu en-
„ core dans le cœur de Diane, reprit Hylas,
„ & Diane eſt-elle toujours dans le tien? Hy-
„ las, répondit le berger, tu as long-temps
„ dormi, pour te réveiller ſi mal à propos. „
En même temps Phylis appella Diane pour entendre cette diſpute, & Hylas répliqua: „
„ berger, déſabuſer quelqu'un ne fut jamais
„ une œuvre hors de ſaiſon; répons-
„ moi ſeulement, ſi comme je te l'ai oui di-
„ re plus d'une fois, tu es encore dans le
„ cœur de Diane, & ſi Diane eſt toujours

» dans le tien?„La bergere s'entendant nommer, » Ecoutons, dit-elle à Pâris, ce que va » dire Hylas; „ alors ils entendirent que Silvandre répondoit: » penſes-tu Hylas, que » ſi tu changes ſans ceſſe, les autres bergers » imitent ton exemple? Nous ſommes Diane & moi dans le même lieu que nous » étions. Répons-moi, Silvandre, continua » Hylas, & puiſque tu es dans le cœur de » Diane, dis-moi ſi les diſcours de Pâris lui » ont déplu? Et vous Diane, puiſque vous » êtes dans le cœur de Silvandre; dites-nous » s'il voudroit que ces diſcours vous fuſſent » agréables?

A ces mots tous éclaterent de rire; & la bergere Aſtrée, & la nymphe Alexis tournerent la tête pour ſçavoir ce que c'étoit. Hylas s'en étant apperçu, il courut vers la nymphe, ſans attendre la réponſe de Silvandre, & lui dit: » Ma belle maîtreſſe, les ber„geres du Lignon ſont ſi ſéduiſantes, qu'il „ eſt preſqu'impoſſible de réſiſter à leurs „ charmes. Mon ſerviteur, dit Alexis, je croi „ que vous en parlez ſçavamment. Il eſt vrai, „ repartit Hylas, que je ne ſuis pas tout-à„ fait novice, mais elles ne doivent pas ſe „ vanter de m'avoir inſtruit. Avant que d'aimer Phylis, j'avois trouvé de la beauté à „ Laonice, auparavant à Madonthe, & „ avant que de leur en trouver, Chryſeide „ m'avoit plû. Et voila, continua-t'il en

„montrant Florice, Palinice, & Cyrcene, „trois belles étrangeres qui dépoſeront que „je n'étois pas même novice, lorſque je me „déclarai leur amant. Je ne dis pas que ſi „Carlis qui eſt dans la galerie avec Daphni„de étoit ici, elle ne pût ſe glorifier de m'a„voir donné les premieres leçons. Mais, in„terrompit Alexis, elle n'oſeroit ſe piquer „d'être maintenant la derniere, puiſque, „de votre propre aveu, vous avez aimé tou„tes celles que vous avez rencontrées. Vous „deviez, dit-il, ma maîtreſſe, ajouter le „mot de belles, car, je l'avoue, par tout où „j'ai remarqué de la beauté, je m'y ſuis at„taché. Mais il me ſemble que vous devez „cherir cette inclination ſans laquelle Car„lis me poſſederoit encore, & je ne ſerois „point à vous. Je la cherirois, dit Alexis, „cette inclination, ſi je ne craignois qu'elle „ne me donnât bientôt le regret de vous „perdre.

„Ah! ma maîtreſſe, ne tenez jamais un „pareil langage; il offenſe mon amour, & „puiſque je m'attache uniquement à la beau„té, où pourrois-je en trouver plus qu'en „vous? Et je m'aſſure qu'il n'y a perſonne „ici qui démente ce que me diſent mes yeux. „Votre bouche, repartit Alexis, dit ce que „vous voulez; & ces louanges témoignent „bien que vous avez étudié en plus d'une „école. Je l'avoue, reprit Hylas, mais je

„ puis dire ſans vanité, qu'en moi l'écolier a „ ſurpaſſé le maître. Vous ne dites pas, in- „ terrompit Florice, qu'au même temps que „ vous preniez mes leçons, vous en preniez „ auſſi de Circéne, & de Palinice; & que ſi „ toutes trois nous uniſſions notre ſçavoir, „ nous pourrions bien vous en apprendre „ encore. Mon ſerviteur, dit incontinent „ Alexis, comment ſe peut-il que vous ayez „ entrepris de les ſervir en même temps? „ Après cela, dit-il froidement, jugez, ma „ belle maîtreſſe, ſi je ne vous ſervirai pas „ bien, maintenant que j'entreprens de vous „ ſervir ſeule.

Pendant qu'Hylas diſcouroit de la ſorte, Adamas, Daphnide, Alcidon ſortirent de la galerie, parce que l'heure du ſouper approchoit. Après quelques diſcours ſur divers ſujets, on ſervit, & ſi bien que Daphnide même fut ſurpriſe de trouver en un lieu champêtre, tout ce que la prévoyance du ſage Adamas y avoit raſſemblé. Après le repas, les entretiens recommencerent; & comme ils duroient depuis long-temps, & qu'Adamas remarqua que les yeux de la plûpart s'appeſantiſſoient, il conduiſit Alcidon & Daphnide dans leurs chambres, laiſſant à Leonide, & à Pâris le ſoin de mener les bergers & les bergeres dans celles qui leur étoient deſtinées. Et, quoique la nuit fut déja fort avancée, Alexis qui avoit conduit

dans leurs chambres Aſtrée, Diane & Phylis, ne pouvoit les quitter après leur avoir donné cent fois le bon ſoir, elle avoit toujours quelque choſe à leur dire. Enfin Leonide vint qui la contraignit de ſe retirer.

Pendant que les trois bergeres ſe déshabilloient, car elles voulurent coucher dans la même chambre, & dans le méme lit : » Ma „ ſœur, dit Aſtrée en s'adreſſant à Phylis, y „ eut-il jamais rien d'auſſi reſſemblant que „ la belle Alexis, & l'infortuné Celadon ? Diane & Phylis convenant que c'étoit les mêmes traits, „ Que diriez-vous, reprit Aſ- „ trée, ſi vous l'aviez entretenue ; la voix, „ les manieres, le ſouris, tout en elle me re- „ trace Celadon ; je n'y puis remarquer la „ moindre difference ; & plus je conſidere „ Alexis, plus mon étonnement augmente. „ Mon dieu ! s'écria Phylis, ſi nous pou- „ vions obtenir du ſage Adamas qu'il la laiſ- „ ſât quelque temps parmi nous, je croi, ma „ ſœur, que vous ſeriez bien ravie. N'en „ doutez point, répondit Aſtrée ; car je puis „ bien dire ici que depuis que j'ai perdu Ce- „ ladon, je n'avois point encore eu autant de „ plaiſir, mais nous ne pouvons eſperer ni „ qu'Adamas y conſente, ni qu'Alexis elle- „ même le veuille. Adamas l'aime trop, pour „ la perdre de vue, & le genre de vie auquel „ elle eſt accoutumée differe trop du nôtre. „ Et quand il n'y auroit point ces obſtacles,

„ ma mauvaiſe fortune s'y oppoſeroit. Ma
„ ſœur, ajouta Diane, ſi nous voulons l'a-
„ mener dans notre hameau, il faut uſer d'ar-
„ tifice. Réuniſſons-nous tous pour deman-
„ der au druide qu'il ne retarde plus le ſacri-
„ fice pour le gui ſacré. Il a déja promis à nos
„ bergers qu'il viendroit lui-même l'offrir.
„ Si nous obtenons cet article, il n'héſitera
„ point à amener Alexis, parce que Leonide
„ y viendra; nous ſupplierons auſſi Daphni-
„ de d'y aſſiſter. Si pourtant Adamas fait
„ quelque difficulté, ne laiſſons pas de prier
„ Alexis & Leonide; car la nymphe paroît
„ prendre quelque plaiſir avec nous; & ſi
„ nous la poſſedons une fois, nous étudie-
„ rons ſes goûts, & nous nous efforçerons à
„ l'envi de lui plaire. Si la nymphe ſe déplai-
„ ſoit avec nous, dit Phylis en ſecouant la tê-
„ te, elle ſeroit d'un caractere bien difficile;
„ qu'elle vienne ſeulement, & je prens le reſ-
„ te ſur moi. Mais ſçavez-vous ce que je pré-
„ voi, ajouta-t'elle? Je ne crains pas que le
„ moyen que Diane a propoſé echoue, ni
„ qu'Alexis s'ennuye avec nous, mais je ſens
„ qu'Aſtrée nous quittera pour elle; mais ſça-
„ vez-vous, Diane, ce que nous ferons? Alexis
„ ne pourra pas toujours demeurer avec
„ nous, il faudra qu'elle retourne à Dreux,
„ ou vers les carnutes; alors nous nous
„ vengerons d'Aſtrée, en la laiſſant à elle-
„ même. Ah ma ſœur! dit Aſtrée, pourquoi

me

ıppeller une ſi dure ſéparation ! Non,
, repliqua Diane, laiſſons toutes ces
ıderations, & faiſons ce que l'amitié
: de nous.
bergeres ſe coucherent enfin, & s'en-
rent dans la réſolution qu'elles
ıt priſe. D'un autre côté, lors qu'Ale-
.eonide ſe furent retirées, Adamas en-
ıs leur chambre, après avoir conduit
ın & les vieux bergers dans celles
leur avoit marquées ; il venoit pour
r de Celadon ce qui s'étoit paſſé entre
& lui. » Hé bien, lui dit-il, Alexis,
ment ſe porte Celadon ? Pour Cela-
répondit Alexis, je n'en ai point eu
eu de nouvelles ; mais Alexis m'a juré
le n'avoit jamais eu plus de ſatisfac-
, depuis qu'elle eſt votre fille. Il ſuffit,
ıdamas ; mais, ajouta-t'il, vous re-
:z-vous maintenant d'avoir ſuivi mon
:il ? Vous n'en donnez jamais que de
ıires, répondit le berger ; mais en ve-
elui-ci me paroît bien dangereux. Car
ſi Aſtrée venoit à me reconnoître...
ien, interrompit Adamas, je voi que
n'êtes pas encore diſpoſé à recevoir
:medes que je vous avois préparés ;
ıdant ſongez à ne me point deſobéir,
ıus ne voulez être le plus ingrat des
mes. Mon pere, dit Celadon, je vous
rai toujours, à moins que vos ordres

» ne ſoient contraires à ceux que vous
» vez déja donnés. Ne craignez rien de
» té, ajouta le druide. Demain j'acce
» gne les bergers & les bergeres pour o
» ſacrifice à l'occaſion du gui ſalutaire
» vé dans leur hameau ; & ce qui eſt u
» gure favorable, ſur le même chên
» vous avez enfermé dans le temple
» trée. Je ſuis contraint pour obéir à l
» tume, de mener avec moi Pâris & I
» de, il faut que vous les accompagnie
» mon pere, s'écria le berger, que préte
» vous? A quel danger m'allez-vous
» ſer, & vous auſſi? Puiſque, graces à
» ramis, j'ai eu le bonheur de voir la be
» de lui parler, & de n'en être point r
» nu, ne nous mettez point dans ur
» grand peril, vous dont la réputati
» ſouffriroit, & moi dont la mort eſt c
» ne à l'inſtant où je ſerai reconnu. So
» plus tôt que je me confine dans quelq
» ſert, pour y achever mes triſtes jours.
» Le dieu que vous nommez, reprit
» mas, m'a ordonné de prendre ſoin de
» En lui obéiſſant, je ne crains point d
» lir; car, mon fils, ſçachez qu'il ne
» rien commander qui ne ſoit juſte,
» quelquefois notre ignorance nous e
» juger autrement, nous voyons tou
» que ceux qui ſe conforment à ſes vue
» montent tous les obſtacles. Banniſſez

» toute allarme; c'eſt Tharamis qui fait pour » moi ce que je fais pour vous, puiſqu'il me » l'a commandé par ſon oracle. » Celadon vouloit repliquer; mais Leonide l'interrompit en ces termes: » Berger, il faut ſouvent » faire pour autrui ce que l'on ne feroit pas » pour ſoi-même. Si Adamas vous laiſſe ici, » que penſera-t'on de vous, puiſqu'il eſt » contraint de nous mener Pâris & moi? Son- » gez qu'il s'agit d'un ſacrifice ſolemnel, & » que vous portez le nom de druide. Dail- » leurs, Thautates vous ayant remis entre » les mains d'Adamas, ſi vous deſobéiſſez, » vous offenſez le dieu & Adamas tout en- » ſemble. Il ne vous reſte deſormais que de » fermer les yeux à toute conſideration, & » de vous en rapporter à la conduite & à la » prudence du ſage Adamas.

Celadon, à ce mot, baiſſant les épaules; » puis, dit-il, que les dieux vous l'ont com- » mandé, mon pere, je me reſigne à vous. » Le druide charmé de cette réponſe, embraſſa à l'inſtant Celadon, & prenant Leonide par la main, il ſe retira. Pendant la nuit, Celadon ſe repreſenta les agréables entretiens qu'il avoit eus avec Aſtrée, ſans oublier la moindre action qu'elle eût faite, & le moindre mot qu'elle eût dit qui puſſent lui faire comprendre qu'elle cheriſſoit toujours ſa memoire. Mais ces agréables penſées ne l'occuperent pas long-temps. » Malheureux ber-

„ger, diſoit-il enſuite, comment te laiſſes-
„tu ſéduire ainſi au premier rayon d'une
„meilleure fortune ? Souvien-toi de ta feli-
„cité paſſée, & tourne incontinent les yeux
„ſur ton état preſent. On te careſſe ſous un
„nom emprunté, & tu prens pour toi ces
„faveurs, ſans conſiderer que tu n'oſerois
„de toi-même y prétendre ?

Peu s'en fallut alors qu'il ne retombât dans le même deſeſpoir où il avoit vêcu dans la caverne, & qu'il ne retournât au premier deſſein de vivre éloigné de tous les hommes, puiſqu'il ne pouvoit eſperer le moindre adouciſſement à ſes maux. Heureuſement quelque genie propice lui rappella les diſcours du ſage Adamas, & il ſe perſuada que s'il n'avoit point dû ſortir de l'état malheureux où il étoit, le dieu ne l'auroit point remis entre les mains du druide, dont le mérite étoit ſi generalement reſpecté. Cette nouvelle conſideration le rendit plus tranquille, & après avoir employé toute la nuit dans ces differentes réflexions, il s'endormit enfin, lorſque l'aurore commençoit déja à paroître.

Pour Aſtrée, & Diane, elles s'éveillerent de bonne heure ; Aſtrée, parce qu'elle déſiroit paſſionnément de mener Alexis en ſon hameau, & Diane, parce qu'elle craignoit que Pâris ne la ſurprît au lit. S'étant donc apperçue qu'Aſtrée ne dormoit plus, elle ſe

leva, & contraignit Phylis à ſe lever auſſi. „Mon ſerviteur, lui dit-elle, ne rougiſſez „vous point d'être ſi endormi auprès de vo„tre maitreſſe? Je vous croi bien éveillée, dit „Phylis un peu fâchée, mais vous le ſeriez „bien davantage, ſi Silvandre étoit à ma pla„ce. Laiſſons Silvandre où il eſt, repartit „Diane, il n'eſt point occupé de nous, ni „nous de lui, & vous verrez que lorſque „j'aurai prononcé l'arrêt qu'il attend, il re„prendra ſon premier genre de vie. Ma „ſœur, interrompit Aſtrée, de bonne foi „le croyez-vous ainſi? Dès que vous me „demandez un ſerment, repartit Diane, il „faut que je faſſe quelque réflexion, avant „que de répondre pour lui; mais ſi vous dé„ſirez ſçavoir ce que je ſouhaite, je vous „dirai avec verité que pour ſon repos & pour „le mien c'eſt ce que je vous ai fait enten„dre. Permettez-moi de n'en rien croire, dit „Phylis en ſouriant, car jamais bergere ne „ſe fâcha d'être aimée d'un homme de me„rite; & j'en ai bien vû au contraire qui „étoient très mortifiées, lorſque ceux qui „avoient feint de les aimer les abandon„noient, quoiqu'elles n'euſſent point de „deſſein ſur eux. Moi-même qui n'aimois „point Hylas, j'avoue que lorſqu'il me „quitta, j'en eus du déplaiſir; car l'amour „propre ne trouve point ſon compte à de „pareils changemens.

» Vous penſerez de moi ce qu'il vous
„ ra, repartit Diane; mais je vous jure
„ s'il étoit à mon choix, je ne ſçai lequel
„ merois le mieux, où qu'il perſiſtât
„ ſon attachement, où qu'il le rompît
„ perſiſte, par quel motif le ſouffrira
„ Mes parens ne permettront jamais qu
„ pouſe un berger inconnu, & je roug
„ d'une faute ſemblable. Et ſi nous no
„ parons, je vous aſſure que je le regr
„ long-temps, parce qu'à mon avis, i
„ rite d'être aimé. Que nous ſommes i
„ ſées, dit Phylis, de nous regler en ces
„ ſions ſur le caprice de nos parens!
„ préciſement ce qui a réduit Aſtrée da
„ tat où elle eſt. Si ſes parens l'avoient
„ diſpoſer de ſon cœur, elle auroit é
„ Celadon, Celadon vivroit encore, &
„ deux jouiroient d'une felicité pa
„ Maintenant, pour l'accabler, on ve
„ donner Calydon, & Phocion ne lui
„ aucun repos. Ah que s'il avoit à f
„ moi.... Que feriez-vous, interr
„ Aſtrée? *Je lui dirois* ſans autre form
„ vous le voulez, & moi je ne le veu
„ Mais, s'écria Diane, que penſeroit-o
„ ne fille qui en uſeroit de la ſorte? Ma
„ treſſe, répondit Phylis, les paroles n
„ que des mots que le vent emporte,
„ opinions s'effacent avec la même f
„ qu'elles s'impriment. Mais prend

„époux que l'on hait, c'eſt une action dont „les ſuites durent autant que la vie. Je vous „eſtime donc peu ſage, toute ſage que vous „êtes, lorſque vous dites que vous ne vou„driez pas avoir épouſé Silvandre, que vous „avouez vous être agréable, & cela parce „que vous ignorez quel eſt le lieu de ſa naiſ„ſance. Que nous ſommes inſenſées encore „une fois! pourquoi ſe fatiguer à pourſuivre „les apparences, & négliger la réalité? Mon „ſerviteur, répondit Diane en ſouriant, „vos conſeils ſont bons; mais il n'eſt pas ſûr „de les ſuivre. Car, dites moi, ces apparences „que vous blamez, cette opinion des hom„mes que vous mépriſez, eſt-ce autre choſe „que cette réputation qui doit nous être „plus chere que la vie? J'avoue que ſi on y „fait bien attention, c'eſt une erreur, une „folie; & que tout ici bas n'eſt qu'une om„bre vaine du bien que nous nous figurons. „Cependant ni vous ni moi, nous ne ſerons „les premiers à choquer un préjugé ſi gene„ralement établi. Les rats propoſerent bien „pour leur ſeureté d'attacher une ſonette „au col du chat qui les étrangloit, mais „nul ne fut aſſez hardi pour l'entrepren„dre.

Les bergeres s'abillerent en diſcourant ainſi, & ſans ſçavoir à quel deſſein Aſtrée eut plus ſoin de ſon ajuſtement qu'elle n'avoit fait encore depuis la perte de Celadon.

Phylis s'en apperçut ; elle ne put s'empêcher d'en sourire, & la montrant à Diane : » Ma » maitresse, lui dit-elle, Astrée est plus oc- » cupée de sa parure qu'à l'ordinaire ; je n'en » voi point d'autre motif que l'amour qu'el- » le a conçu pour Alexis. Dites-moi si les » bergeres du Lignon ont accoutumé de » s'enflammer si promptement, & si elles » s'affectionnent plus vîte aux bergeres » qu'aux bergers. Il est vrai, répondit Astrée, » que je n'ai jamais tant souhaité de paro- » tre aimable ; & il me semble que c'est av- » raison. Lorsque des bergers m'ont reche- » chée, j'ai cru qu'il me suffisoit de me mon- » trer pour leur plaire. Et maintenant que j' » veux me concilier la belle Alexis, ne dois- » je pas y apporter tous les soins imagina- » bles ? Nous nous trompons bien Phylis & » moi, reprit Diane, ou vous devez être as- » surée que si l'on ne vous aimoit pas, ce se- » roit faute de discernement dans celles qui » ne prendroient point pour vous ces senti- » mens.

En parlant de la sorte, elles finirent de s'habiller ; & lorsqu'elles vouloient sortir, elles apperçurent dans la sale voisine Pâris qui se promenoit avec Leonide ; il étoit tellement occupé de ce qu'il disoit, que les bergeres furent près de lui, avant qu'il les eût remarquées. Il en demanda pardon à Diane, qui répondit qu'il n'y avoit point d'offense

en ce qui la regardoit. Et ſans attendre ſa réponſe, elle s'adreſſa à Leonide, & lui demanda comment elle avoit paſſé la nuit. » Mais „vous, dit Leonide, qui vous êtes levée ſi „matin ? Aſtrée, répondit-elle, nous a éveil„lées plus tôt que nous n'euſſions voulu, „pour être le plus tôt qu'il lui ſera poſſible „auprès de la belle Alexis: Pour moi j'ignore „ce qu'elle deviendra quand elle ſera obligée „de s'en ſeparer. Allons voir, dit Leonide, „ſi Alexis eſt éveillée, & je vous dirai ce que „j'ai imaginé afin que leur ſéparation n'ar„rive pas ſi tôt; & s'acheminant vers la cham„bre d'Alexis, il faut continua-t'elle, que „vous ſuppliiez Adamas, de ne plus diffe„rer le ſacrifice d'action de grace, & de nous „mener toutes avec lui. Je ſçai qu'il ne vous „refuſera point, auſſi-bien faut-il qu'il s'ac„quite une fois de ce devoir. Il aime trop „Phocion, pour choiſir une autre maiſon que „la ſienne; ainſi nous ſerons encore enſem„ble preſque toute la journée de demain. „Mais ne me trahiſſez point, peut-être fe„riez-vous échouer mon deſſein. Il eſt à pro„pos qu'Alexis n'en ſoit point informée, „elle n'eſt jamais plus ravie que lorſqu'elle „eſt ſeule. Quant à Pâris, je me ſoucie peu „qu'il m'entende; il ſe plaît tellement au„près de vous, qu'il n'a garde de me tra„verſer. Je ne démentirai jamais l'opinion „que vous avez de moi, répondit Pâris.

Alors, Aſtrée, après avoir un peu ſouri; » bergeres, dit-elle, penſez-vous qu'Adamas » laiſſe venir Alexis? Car, je l'avouerai, ſi elle » nous manquoit, je ſerois de ſi mauvaiſe » humeur, que je ſerois obligée de me ca- » cher. Madame, interrompit, Phylis, vous » voyez que les bergeres du Lignon ne ſont » pas diſſimulées. Elles en ſont plus eſtima- » bles, reprit Leonide. Mais, ajouta-t'elle, » d'où vient cette amitié ſi marquée? Mada- » me, répondit Aſtrée, c'eſt ſympathie ſans » doute; & ſi je ne me trompe point, mon » bonheur eſt ſans égal. Soyez donc heureu- » ſe, dit la nymphe; car j'entendis hier Ale- » xis tenir le même diſcours que vous tenez » maintenant. Vous lui donnerez trop de » vanité, dit Phylis; elle ne pourra plus nous » ſouffrir.

A ces mots, elles arriverent dans la cham- bre d'Alexis. La nymphe étoit à peine éveil- lée; lorſqu'elle les vit entrer dans ſa cham- bre. Cette viſite qu'elle n'attendoit pas lui cauſa bien de la ſurpriſe. Cependant elle put cacher la bague qu'elle avoit emportée à la bergere, lorſqu'elle ſe précipita dans le Li- gnon, & le portrait qu'elle avoit coutume de porter au col, & qu'Aſtrée ne connoiſſoit que trop. Elle ſe cacha le viſage d'une main, & de l'autre elle ſe couvrit preſque toute en- tiere du linceul, comme ſi elle avoit rougi de paroître en cet état. » Que vous ſemble

» ma ſœur, lui dit Leonide pour mieux cou-» vrir l'artifice, des bergeres que je vous » amene? Ma ſœur, répondit Alexis, en me » faiſant une ſi grande faveur, vous m'avez » couverte de confuſion; car que diront-» elles de ma pareſſe? Elles diront, repartit » Leonide, que les filles des carnutes ſont » moins diligentes que les bergeres du Fo-» reſt.

En même temps les bergeres la ſaluerent; & Leonide pour procurer à ſa chere ſœur un entretien particulier avec Aſtrée, prit Diane & Phylis par la main, & les retira vers la fenêtre qui regardoit leur hameau. Après l'avoir ouverte, elles s'y appuyerent toutes trois, pendant qu'Alexis fit aſſeoir Aſtrée ſur ſon lit. Et la tenant toujours par la main, peu s'en fallut qu'elle ne cedât au plaiſir de la lui baiſer. La ſeule crainte de ſe faire connoître la retint. Enfin après avoir quelque temps gardé le ſilence: „ Belle bergere, lui „ dit-elle, je vous jure que toute la nuit j'ai „ été occupée de vous, & des diſcours que „ vous me tîntes hier; mais dites-moi, je „ vous ſupplie, eſt-il bien vrai, comme Leo-„ nide me l'a aſſuré, que Phocion veuille „ contraindre votre choix? Oui, madame, „ répondit Aſtrée; il eſt vrai auſſi qu'il n'y „ réuſſira pas: non que j'oſe le contredire „ ouvertement, mais je traiterai ſi bien Ca-„ lydon, qu'il portera ſes vœux ailleurs. Ca-

„ lydon n'eſt pas ſans mérite, je l'avoue; il „ paroît ſeulement que nous ne ſommes „ pas faits l'un pour l'autre. Jugez, madame, „ comment je pourrois le croire épris de „ moi, lui que je ſçai avoir aimé Celidée „ plus que ſa propre vie. Mais, dit Alexis, „ j'ai oui dire qu'il ne l'aime plus, depuis „ qu'elle s'eſt défigurée elle-même. Je le croi, „ répondit Aſtrée; mais que dois-je penſer „ de ſon amour, puiſque cette paſſion ſi vi- „ ve qu'il avoit pour Celidée s'eſt éteinte, „ dès que Celidée eſt devenue moins belle? „ Dès que mes traits changeroient, ſon af- „ fection changeroit auſſi d'objet. Que de- „ viendrois-je alors!... Mais, madame, con- „ tinua-t'elle en pouſſant un profond ſou- „ pir, ce n'eſt là que le plus foible obſtacle, „ Peut-être réuſſirois-je à fixer Calydon, ſi „ je m'y étudiois un peu: vous l'oſerai-je di- „ re, madame, & ſi je le dis, quelle opinion „ aurez-vous de moi?

Alors Alexis lui ſerrant la main: »Si vous » ſçaviez, dit-elle, combien je vous aime, » vous ne me tiendriez pas un pareil langa- » ge. Madame, reprit Aſtrée, j'eſtime plus » que ma vie l'honneur que vous daignez me » faire. Sçachez donc que je mourrois plus » tôt mille fois, que de me marier jamais, » puiſque le ciel, ou ma mauvaiſe fortune » l'ont voulu ainſi. » En prononçant ces mots, elle ne put retenir ſes larmes. Elle fut

donc obligée d'interrompre ſon diſcours. Et lorſqu'elle vouloit le reprendre, Adamas ſurvint. Il fut très fâché d'avoir interrompu cet entretien, parce qu'il regardoit ce moyen comme le ſeul qui pût rappeller Alexis à elle même, & qu'alors il verroit ſuivant l'oracle, ſa vieilleſſe heureuſe & tranquille. Cependant il feignit de les avoir interrompus exprès, & s'adreſſant à la nymphe, après avoir ſalué les bergeres: » Ma fille, dit-il, que „ penſeront ces aimables bergeres, en vous „ voyant ſi pareſſeuſe? C'eſt la faute de ma „ ſœur, répondit Alexis. Elle a conduit ici „ les bergeres ſans m'avertir. C'eſt unique„ ment la vôtre, répartit Adamas, puiſque „ vous n'êtes point encore levée. Mon pere, „ dit Aſtrée, il eſt raiſonnable que nous nous „ levions matin pour avoir ſoin de nos trou„ peaux, & que la belle Alexis ſonge à con„ ſerver ſon teint. » En même temps on vint avertir Adamas que Daphnide & Alcidon l'attendoient dans la ſale. Il prit donc les bergeres par la main, & laiſſa Alexis ſeule, pour lui donner le loiſir de s'habiller. Cependant il alloit montrant à cette aimable troupe ce qu'il y avoit de plus curieux dans ſa maiſon.

Lorſqu'ils furent tous aſſemblés, & que pour la ſatisfaction d'Hylas Alexis fut arrivée, Adamas les invita à voir les promenades, en attendant l'heure du dîner. Des nua-

ges épais déroboient heureuſement le ſoleil. Ils prirent chacun celle qui leur plut, excepté Silvandre, Hylas, & Calydon. Pâris prit Diane que Silvandre étoit obligé de lui quitter par reſpect. Aſtrée ne s'éloignoit point d'Alexis ; ce qui mortifioit également Hylas & Calydon. Silvandre & Calydon n'oſoient marquer leur déplaiſir. Pour Hylas qui n'étoit point accoutumé à ſe contraindre: » Ma „ maîtreſſe, dit-il, en ſe tournant vers Ale„ xis, permettez à Calydon d'entretenir Aſ„ trée. Et qui fera compagnie à Alexis, dit „ Aſtrée ? Bergere dit froidement Hylas, ne „ vous en inquietez point ; & ſans attendre „ davantage, il prit Alexis de l'autre bras. Je „ voi bien, dit Aſtrée un peu en colere, que „ vous n'êtes pas des bergers du Lignon ; ils „ ſont moins hardis. Si les bons exemples „ avoient quelque pouvoir ſur eux, répon„ dit Hylas, Calydon que je voi ſeul les yeux „ attachés ſur vous, ne balanceroit pas à „ m'imiter.„ Aſtrée baiſſa les yeux, elle craignit que ſi ce diſcours continuoit, Calydon n'imitât en effet Hylas. Mais, le berger s'étant apperçu de l'embarras d'Aſtrée, fit un ſigne à Calydon ; & celui-ci devenu moins timide, après avoir ſalué la bergere, la prit de l'autre côté ſous le bras, ſous prétexte de l'aider à marcher.

La bergere ſentant qu'elle ne pouvoit s'en défaire: „ J'avoue, dit-elle, en ſe tournant

„ vers Alexis, que je dois me retracter au ſu-
„ jet des bergers du Lignon. Qu'y faire, dit
„ Alexis, en baiſſant les épaules, ſi notre
„ vie n'étoit mêlée de ces amertumes, elle
„ ſeroit trop heureuſe. „ Quoiqu'Hylas &
Calydon n'entendirent point cette réponſe,
celui-ci jugea bien à la froideur avec laquelle
il avoit été reçu, qu'Aſtrée eût été ravie d'ê-
tre ſeule avec Alexis; il prit le parti de diſſi-
muler, & par là Silvandre fut le ſeul ſans ber-
gere. Mais Laonice qui étoit toujours ani-
mée contre lui, depuis qu'il avoit jugé qu'el-
le devoit renoncer à Tyrcis, ſaiſit l'occaſion
qu'elle crut favorable à ſon deſſein. Elle n'i-
gnoroit ni ſon amour pour Diane, ni le re-
tour de la bergere pour lui; elle s'approche,
& feignant d'autres ſentimens que ceux
qu'elle avoit dans le cœur: „ Berger, dit-el-
„ le, d'où vient cette triſteſſe qui eſt peinte
„ ſur votre viſage? Peut-être êtes vous amou-
„ reux? Ne me demandez point, répondit
„ Silvandre, ſi l'amour cauſe mes ennuis. Ce-
„ pendant ajouta Laonice, ces jours paſſés
„ vous paroiſſiez plus content; c'eſt, je n'en
„ doute point, ou le mal preſent qui vous af-
„ flige, en voyant qu'un autre occupe votre
„ place auprès de votre maîtreſſe; ou le bien
„ abſent, car je ſçai que vous aimez Madon-
„ te. Sage bergere, dit Sivandre, vous devi-
„ nez à merveille; c'eſt en effet l'un ou l'au-
„ tre qui me tourmente, moins pourtant,

» ajouta-t'il en ſouriant, que vous ne pen-
» ſez peut-être. Le bien abſent, continua
» Laonice, ne vous tourmente-t'il pas plus
» que le mal preſent, expliquez-vous avec
» ſincerité.

Le berger qui vouloit tenir ſa paſſion cachée, voyant d'ailleurs que Laonice elle-même prenoit le change, répondit avec un petit ſouris: » Il faut avouer que vous avez
» bien de la pénétration; mais comment
» vous en êtes-vous apperçue? Sivandre, lui
» dit-elle, croyez-moi, ce que vous faites
» pour Diane peut bien ſéduire Therſandre,
» mais il ne peut tromper des yeux comme
» les miens. Preſque tous les bergers du Li-
» gnon ſont uniquement occupés de leurs
» propres inclinations; ils n'ont des yeux que
» pour voir ce qu'ils aiment: mais moi qui
» n'ai d'autre emploi que d'examiner vos ac-
» tions, j'ai bien remarqué que vous avez
» plus de goût pour Madonte, que pour
» Diane. N'en ſoyez point fâché; peut-être
» ne vous ſerai-je pas inutile. Madonte m'ai-
» me, je lui perſuaderai facilement ce que je
» voudrai. Je connois l'amour, & les reſſorts
» qu'il faut toucher pour plaire. Je me ferai
» un plaiſir de vous aider en tout ce qui dé-
» pendra de moi.

Silvandre, à ce diſcours, ne pouvoit preſque s'empêcher de rire. Et pour confirmer Laonice dans l'opinion qu'elle avoit conçue,

il

il la ſupplia de diſſimuler ce qu'elle ſçavoit, & ſurtout de ne rien dire à Madonte qui pourroit ſe tenir offenſée : qu'au reſte il la remercioit de ſa bonne volonté, mais que pour bien des raiſons qu'elle ſçauroit dans la ſuite, il ne pouvoit maintenant en profiter. Silvandre croyoit uſer de fineſſe ; mais Laonice qui feignoit de le croire, commençoit par là de tramer l'indigne artifice qui depuis couta ſi cher à Silvandre.

Cependant Diane & Pâris avoient lié une converſation intereſſante : Pâris brûloit d'amour pour la bergere, & ſi elle avoit eu deſſein d'aimer quelque choſe, ſans doute, il n'eût pas aimé ſeul. Mais, depuis la mort de Filandre, elle avoit renoncé à l'amour ; car elle n'aima Silvandre que par ſurpriſe. Pâris qui lui avoit rendu tous les témoignages imaginables de ſa tendreſſe, réſolut de tenter enfin quelle ſeroit ſa fortune. L'occaſion lui parut favorable ; il tenoit la bergere ſous les bras, il l'éloigna un peu des autres bergeres : & tandis que chacun s'amuſoit à differentes choſes, il lui parla ainſi : » Se peut-» il, belle Diane, que mes ſervices n'ayent » pû vous faire connoître mon amour ? Ou » ſi vous l'avez reconnu, eſt-il poſſible que » cet amour n'ait point excité en vous quel-» que bonne volonté pour moi ? J'éprouve » que tout ce qui ſert aux autres amans, » m'eſt inutile à moi. Mon amour vous of-

» fenſe, mes ſervices vous outragent, ma » conſtance vous déplaît; & peut-être n'a- » vez vous pas encore remarqué que j'étois à » vous.

A ces mots Pâris ſe tût pour attendre quelque réponſe de la bergere. Diane qui aimoit Pâris comme on aime un frere, ne vouloit pas qu'il ſe retirât mécontent; elle tourna les yeux doucement vers lui, & lui dit: » Gentil Pâris, je ne croyois pas que vous » me tinſſiez jamais un pareil langage, & qui » eſt ſi oppoſé à mes intentions. Vous me » blâmez d'inſenſibilité; mais quelle idée » avez-vous de moi, ſi voyant de quelle ma- » niere je vis avec vous, vous penſez que je » ne vous aime pas? Quelle autre preuve exi- » gés-vous de mon amitié? Lorſque vous » venés à moi, ne vous fais-je pas tout l'ac- » cueil dont je ſuis capable? N'écoutai-je » pas tout ce que vous me dites: & manquai- » je jamais à vous répondre? Avez-vous re- » marqué que je vous préferaſſe quelqu'un? » Où plus tôt ne voyez-vous pas que je vous » préfere à tous?

» Ah, belle bergere, dit Pâris en ſoupirant, » j'avoue que vous faites plus pour moi, que » pour tout autre; mais que me ſert ce frivo- » le avantage, ſi enfin vous ne faites rien » pour perſonne? Si mon amour n'étoit » point extrême, peut-être vous demande- » rois-je avec moins d'importunité des té-

» moignages de votre bienveillance. Mais de » tout ce que vous faites pour moi, y a-t'il » quelque choſe que vous ne fiſſiez point » pour le fils d'Adamas, la premiere fois que » vous le verriez, quand il ne vous auroit » jamais marqué la moindre affection? Pen- » ſez vous que ces devoirs que vous rendez à » mon nom vous acquittent de ce que vous » devez à mon amour? Non, belle Diane, » ſouvenez vous que vous devez ces petits » égards au fils d'Adamas, mais qu'à l'a- » mour de Pâris vous devez quelque re- » tour.

Diane après avoir quelque temps gardé le ſilence, répondit froidement : » J'ai tou- » jours cru juſqu'ici, qu'il ne m'étoit rien » échappé qui dût vous déplaire: j'avois ajuſ- » té, du moins je le penſois ainſi, toutes mes » actions aux regles que notre ſexe doit ob- » ſerver, lors même qu'il veut plaire à quel- » qu'un. Je comprens que je me ſuis trom- » pée; mais pour vous convaincre de ma » franchiſe, je veux vous expliquer ſans fard » mes ſentimens. Je vous honore plus que » perſonne, Pâris, & je vous aime autant » que ſi vous étiez mon frere. Si cela ne » vous ſuffit pas, j'ignore ce que vous pou- » vés exiger de moi. *Cela ſuffit*, je l'avoue, pour » le fils d'Adamas; mais l'amour de Pâris » vous demande de l'amour. Si vous n'êtes » ſatisfait, reprit incontinent la bergere,

» vous devez vous en prendre à vous même ;
» qui laiſſez aller vos déſirs au delà du de-
» voir ; & quand vous prétendez de moi ce
» que je ne dois point vous accorder, n'ai-
» je pas lieu de me plaindre ? Vous l'auriez
» en effet, repliqua Pâris, ſi tous mes deſ-
» ſeins, ſi tous mes déſirs n'étoient pas re-
» glés ſur l'honneur, & ſur la vertu. Sçachez
» donc, belle Diane, que je me ſuis telle-
» ment donné à vous, que je ne puis plus vi-
» vre, ſi vous n'êtes auſſi à moi, mais par les
» liens ſacrés du mariage. Je ſens comme je
» dois l'honneur que vous me faites, répon-
» dit froidement Diane ; mais c'eſt à mes pa-
» rens à diſpoſer de moi. Si pourtant vous
» voulez que je vous ouvre mon cœur, je ne
» croi pas que ni vous, Pâris, ni perſonne
» au monde puiſſiez me déterminer à prendre
„ un engagement. Je vous aime comme
„ mon frere ; mais j'ai juré de n'avoir jamais
„ d'époux. O dieux, s'écria Pâris, quelle deſ-
„ tinée eſt la mienne ! A quels malheurs vous
„ me réſerviez !

Cet entretien eût duré plus long-temps, ſi les autres bergers qui s'en retournoient à la maiſon ne les avoient empêchés de le continuer. Adamas les avoit avertis qu'il étoit temps de dîner. Dès qu'Alexis vit Diane, „ai-
„ dez-moi, je vous prie, dit-elle, à répondre aux
„ diſcours d'Hylas, car en verité je ne ſçai plus
„ me défendre. Ma maîtreſſe, dit Hylas, ren-

„ dez vous, & vous éprouverez ma genero-
„ sité, comme vous avez éprouvé ma valeur.
„ J'aime mieux mourir, dit Alexis en sou-
„ riant, que de me rendre à la merci d'un tel
„ vainqueur. Et moi, répondit-il, j'aime
„ mieux vous ceder la victoire, que si vous
„ mouriez dans ce combat. Hylas, replique
„ Alexis, je suis trop glorieuse pour l'accep-
„ ter ; une semblable victoire ne vaudroit
„ guere mieux qu'une défaite. O dieux! s'é-
„ crie Hylas, j'avois bien prévû qu'il étoit
„ dangereux d'aimer ces filles druides, elles
„ ont trop d'esprit; & je voudrois seulement
„ qu'elles en eussent assés pour ajouter foi à
„ mes discours, & pour m'admirer, car l'ad-
„ miration n'aît de la bonne opinion, & la
„ bonne opinion produit l'amour que je de-
„ mande.

Silvandre qui ne cherchoit que l'occasion de se mêler à cet entretien : l'admiration, dit-il, produiroit un effet contraire à tes dé-sirs. „ Voilà ce que je ne conçois pas, repar-
„ tit Hylas, puisque si j'étois admiré, on me
„ croiroit parfait ; & lorsque je parlerois,
„ mes paroles seroient des oracles, mes prie-
„ res des loix, mes volontés des ordres. Ecou-
„ te, Hylas, reprit Silvandre : l'admiration
„ est la mere de la verité, parce qu'on cher-
„ che naturellement à connoître ce qu'on
„ admire. Or, si tu étois admiré, dès là on
„ chercheroit à te connoître, & si l'on te

„ connoiſſoit une fois, on ne tarderoit pas „ à ſe repentir de ſon admiration. Et toi auſ- „ ſi, répondit Hylas, tu es un de ces eſprits „ que je n'aimerois point, ſi tu étois d'un „ autre ſexe. Cependant ne croi pas m'avoir „ convaincu ; quiconque admire n'eſtime- „ t'il pas tant que l'admiration ſubſiſte ? Je „ l'avoue, dit Silvandre, mais quand il a con- „ nu la verité, ſon admiration ceſſe. Cela me „ ſuffit, reprit Hylas, peu m'importe qu'une „ bergere change auſſi tôt après : qu'elle ſe „ hâte, je lui pardonne ſi elle me pré- „ vient.

Ces diſcours & d'autres ſemblables les amuſerent, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à la maiſon, où ils trouverent le dîner ſervi ; chacun prit à table la même place qu'il avoit eue le ſoir d'auparavant.

Pendant tout le repas, on ne parla que de l'enjoument d'Hylas ; & pour le faire parler, il y avoit toujours quelqu'un qui ſoutenoit ſon parti ; Stelle entr'autres, qui toute ſa vie avoit ſuivi la même doctrine. Corylas qui en avoit autrefois ſenti les effets, l'entendant ainſi parler en faveur d'Hylas, „ je „ voudrois bien, dit-il, en s'adreſſant à Sil- „ vandre, que tu m'appriſſes ſi l'amour n'aît „ de ſympathie ; car pour moi je ſuis perſua- „ dé du contraire par ma propre experience. „ Où trouver deux caracteres plus ſembla- „ bles que ceux de Stelle & d'Hylas ? cepen-

„ dant je ne voi pas qu'ils ayent du goût l'un „ pour l'autre. „ La propoſition de Corylas réjouit extrêmement les bergeres & les nymphes; & lorſque Silvandre vouloit répondre, il fut interrompu de la ſorte par Stelle: „ Berger, je ne te contredirai point; moins „ encore rougirai-je de ce qui m'a rendu le „ repos dont je jouis. Lorſque je commen- „ çai de t'aimer, ſi je n'avois changé, quelle „ ſatisfaction aurois-je goutée? Mais impute „ ce changement à ce que diſoit Silvandre, il „ n'y a qu'un moment, que l'admiration eſt „ mere de la verité. S'il eſt vrai au reſte, ajou- „ ta-t'elle en ſouriant, que je ſois inconſ- „ tante pour t'avoir aimé, & ne t'aimer plus; „ pourquoi ne pas louer plus tôt ma conſ- „ tance, puiſque je ne t'ai aimé que quelques „ jours, & que je ſuis bien déterminée à ne „ t'aimer jamais plus?

„ Je ne vous ai point demandé, inter- „ rompit Corylas, ſi vous étiés volage, ou „ non; mais pourquoi l'étant auſſi-bien qu'- „ Hylas, vous ne vous aimez point, s'il eſt „ vrai que la ſympathie produiſe l'amour. Je „ n'ai beſoin de perſonne pour te répondre, „ dit-elle incontinent: c'eſt que la ſympa- „ thie peut agir, lorſqu'une force ſuperieu- „ re n'arrête point ſon action. Et la ſympa- „ thie qui eſt entre Hylas & moi, pourroit „ produire l'amour, ſi t'ayant connu ſi peu „ digne d'être aimé, tu ne m'avois fait con-

„ cevoir la même opinion de tous les autres „ bergers. Je croi bergere, dit froidement „ Corylas, que vous avez raiſon; car depuis „ que je vous ai connue une fois, je me ſuis „ figuré les mêmes imperfections dans toutes „ les autres bergeres. Corylas, s'écrierent „ les bergers, c'en eſt trop! Pourquoi en- „ velopper ainſi toutes les bergeres dans la „ même cenſure? Ce n'eſt pas mon intention, „ répondit Corylas; je dis ſeulement que j'ai „ pû me figurer qu'elles les avoient ces im- „ perfections; en cela je ne fais tort qu'à moi „ même; & de tout ce mal je n'accuſe que „ cette perfide, qui ne peut guere au reſte ſe „ glorifier de cette victoire, puiſqu'elle „ avoue elle-même qu'elle lui a couté ſi „ cher.

Daphnide & Alcidon écoutoient avec un plaiſir extrême les petites diſputes de ces bergers. Ils ne pouvoient comprendre que nourris en des lieux champêtres, ils euſſent tant de politeſſe. Mais Daphnide qui déſiroit toujours d'apprendre quelque choſe; „ Mon pere, dit-elle, en s'adreſſant au ſage „ Adamas, il me ſemble que vous pourriez „ bien nous expliquer ce que c'eſt que cette „ ſympathie dont on vient de parler. Mada- „ me, répondit Adamas, votre curioſité eſt „ louable. Sçachez donc que Thautates a éta- „ bli dans le ciel ſa principale demeure, un „ lieu où il crée toutes les ames; & comme

» il ne peut ſortir des mains d'un ſi excellent
» ouvrier rien qui ne ſoit parfait, & la per-
» fection de l'ame étant l'entendement, il
» rend l'ame intellectuelle par participation.
» Or cette participation, elle la tire de la pla-
» nete qui domine au moment de ſa créa-
» tion, ou plus tôt de l'intelligence qui pré-
» ſide à cette planete; & cette perfection lui
» eſt ſi agréable, qu'elle brûle d'amour pour
» l'intelligence qui la lui communique. Et de
» même que l'amant ſe forme de l'objet qu'il
» aime la plus parfaite image qu'il peut, pour
» le contempler lorſqu'il eſt abſent; cette
» ame épriſe de la beauté ſuprême de la pla-
» nete dominante, n'eſt pas plus tôt unie
» au corps, qu'elle lui imprime ce caractere;
» & plus elle réuſſit à en rendre la reſſem-
» blance parfaite, plus elle ſe plaît à la con-
» ſiderer; plus auſſi elle ſe forme une diſpo-
» ſition naturelle à regarder comme beau,
» & comme bon tout ce qui en approche, &
» à rejetter tout ce qui lui paroît s'en éloi-
» gner. Cette habitude devient même ſi for-
» te, que nous ne pouvons ſans de violens
» efforts lui réſiſter. De là vient qu'à peine
» jettons-nous les yeux ſur quelqu'un, que
» s'ils rapportent à notre ame quelques traits
» de reſſemblance à cette image que nous
» nous ſommes formée de la planete, nous
» l'aimons incontinent par une ſorte d'inſ-
» tinct; & que nous le haiſſons au contraire,

„ ſi nous trouvons qu'il lui ſoit diſſembla-
„ ble. Voilà ce que l'on appelle ſympathie,
„ je veux dire cette conformité ; & voilà
„ quelle eſt la veritable ſource de l'amour, &
„ non pas la beauté, comme quelques-uns
„ l'ont prétendu. Car ſi la beauté étoit la
„ veritable ſource de l'amour, toutes les
„ belles perſonnes ſeroient aimeés de tous :
„ au lieu que nous aimons le plus, non ceux
„ qui le meritent davantage, mais ceux-là
„ ſeulement avec qui nous nous trouvons
„ plus de conformité.

Adamas s'étant tû, » j'avoue, dit Daph-
„ nide, que vous m'avez éclairci à la fois
„ pluſieurs doutes ; mais il m'en reſte un qui
„ me ſemble conſiderable. S'il eſt vrai, mon
„ pere, que l'amour vient de cette reſſem-
„ blance que je rencontre en celui que j'ai-
„ me, pourquoi à mon tour n'en ſuis-je
„ point aimée ? Car ſi c'eſt ſympathie, elle
„ doit être réciproque. Mais combien en
„ voyons-nous qui n'aiment point ceux qui
„ meurent d'amour pour elles ? Votre dou-
„ te même, répondit Adamas, eſt une preu-
„ ve de votre pénétration, & il mérite bien
„ d'être éclairci.

» L'ame, comme je l'ai dit, ſe fait de cet-
„ te planete la plus parfaite image qu'il lui eſt
„ poſſible ; mais parce que la matiere n'eſt
„ ſuſceptible que d'une image très-impar-
„ faite, & que le corps n'eſt pas également

„ diſpoſé dans tous à la recevoir, il arrive „ quelquefois que les traits qui la repreſen- „ tent ſont extrêmement groſſiers. Alors ce- „ lui qui s'eſt formé une plus parfaite image „ de la planete eſt aimé par ſympathie de ce- „ lui qui s'en eſt auſſi formé une image, „ quoique plus groſſiere ; car il aime preſque „ neceſſairement le portrait qu'il en voit „ bien reſſemblant, en quelque lieu qu'il „ ſoit. Au contraire ſi l'ame a rencontré „ une matiere bien diſpoſée, & qu'elle ſe „ ſoit fait de la planete une image reſ- „ ſemblante, elle ne daignera pas arrêter „ ſes regards ſur l'autre, & de là naît l'a- „ mour de ſympathie qui n'eſt pas récipro- „ que.

„ Mais, interrompit Hylas, pourquoi „ après avoir aimé un objet, ceſſe-t'on quel- „ quefois de l'aimer ? Queſtion digne d'Hy- „ las, répondit le druide ! Figurez-vous, „ Hylas, ajouta-t'il, que les impreſſions que „ l'ame communique au corps ſont corpo- „ relles, & quoiqu'elle ſe faſſe une habitude „ de les contempler, elles peuvent pourtant „ comme toutes les autres changer & ſe per- „ dre. En effet l'ame n'imprime à ſon corps „ ce caractere que parce que cette beauté lui „ plaît. Si donc il arrive qu'elle ne s'y plaiſe „ plus, ſoit par nonchalance, ou par l'inter- „ vention d'un autre objet auquel la volon- „ té ſe rende ; elle imprime alors à l'imagina-

„tion une autre figure, & perd abſolur
„la premiere. Or cette reſſemblance é
„perdue, l'amour qu'elle cauſoit ſe
„auſſi. Mais, Hylas, ſi toutes les fois
„vous avez changé, vous avez tracé en
„de nouvelles figures, vous devez les a
„épuiſées toutes. Ainſi ma fille étant la
„niere de vos inclinations, elle peu
„perer que vous ſerez plus con
„pour elle.„ Tous ſe mirent à rire en
tendant cette concluſion; & peut-
qu'Hylas eût répondu, ſi Aſtrée n'a
pris la parole.

„Mais, mon pere, dit-elle, ſi il eſt
„que l'amour naiſſe de la ſympathie,
„vient que l'on aura vû long temps
„perſonne ſans l'aimer, & qu'on l'aim
„ſuite? Ma réponſe à Hylas, dit le dr
„peut éclaircir votre difficulté. La perſ
„dont vous parlez ne s'étoit pas encore
„mé l'image de la planete, & depuis ell
„eſt imprimé le caractere. Mais en voic
„autre raiſon.

„Depuis que l'ame eſt enfermée da
„corps comme dans une priſon, elle ne
„rien ſe figurer que par le moyen d'in
„corporelles, quoiqu'elle contempl

» ſon conſentement, la volonté, dis-je, qui » s'attache à ce qui eſt bon, où qu'elle juge » tel, & qui ſuit tout ce qui lui ſemble mau- » vais. Si donc, belle bergere nous ſommes » quelque temps ſans aimer une perſonne » que nous aimons dans la ſuite, c'eſt que » nos ſens ne font pas bien leurs fonctions, » ſoit qu'ils ayent quelque imperfection ac- » tuelle, ſoit quelqu'autre raiſon; mais cet- » te raiſon venant à ceſſer, ils découvrent la » verité, & la rapportent à notre ame, qui » reconnoiſſant cette reſſemblance, com- » mence à s'attacher à ce qu'elle dédaignoit » auparavant.

Diane qui écoutoit attentivement Adamas, » mon pere, lui dit-elle, ſi j'oſois auſſi » vous propoſer une queſtion? Vous le pou- » vez, répondit Adamas, & j'y répondrai » le mieux qu'il me ſera poſſible. *Puiſque* » l'amour vient de cette ſympathie qui » eſt une image de la planete ſous laquel- » le nous naiſſons, pourquoi les belles » perſonnes ſont-elles aimées de ceux-là » mêmes qui ſont nés ſous une autre pla- » nete?

» Tout ce qui eſt beau, comme tout ce qui » eſt bon, répondit Adamas, a toujours » quelque conformité; c'eſt pour cela que » l'on a dit qu'il n'y avoit qu'un bon, & » qu'un beau qui ſervoit à juger par compa- » raiſon de tout ce qui a ces qualités. Or ces

» planetes, & ces intelligences qui leur
» ſident ne ſont ni bonnes ni belles, qu
» tant qu'elles reſſemblent davantage
» bon, & à ce beau ſuprême ; & malgré
» diverſité, comme elles ne ſont aimal
» ni eſtimables, qu'autant qu'elles ſont l
» nes & belles ; & cette bonté & cette be
» ayant toujours de la conformité, c
» qu'elles ſe rencontrent en differens ſu
» il ne faut point s'étonner que les l
» perſonnes ſoient aimées de pluſieurs, c
» que nés ſous une differente planete,
» que chacun d'eux remarque en leur be
» des traits qui ſont conformes à la be
» de leur planete propre.

» Me voilà, interrompit Hylas, le
» content des hommes. Je viens d'appr
» une choſe qui m'eſt bien avantageu
» toi, Silvandre, ajouta-t'il en ſe tou
» vers le berger, tu as raiſon de garder
» lence, car ce diſcours ne fait rien pou
» Le ſage Adamas, a dit que les belle
» ſonnes n'étoient aimées de pluſieurs
» parce que leur beauté avoit quelque
» formité avec celle des autres planet
» l'ai fort bien entendu, répondit Silva
» mais je ne conçois pas que tu en puiſ
» rer avantage. C'eſt, repartit Hylas,
» j'aime tant de beautés, il faut que j'aye
» que conformité avec toutes. Ainſi je
» me dire plus beau que toi, puiſque

»occupé d'une ſeule. A ce prix, dit Silvan-
»dre en ſouriant, tu es même plus beau que
»tous les bergers de cette contrée enſemble.
»Mais tu prens mal ce qu'a dit le ſage Ada-
»mas; & ſi tu te rappelles ſa réponſe à Daph-
»nide, tu reconnoîtras que c'eſt en toi un
»extrême défaut, & que les trais de ta pla-
»nete ſont ſi mal formés, que toutes
»ces bergeres dédaignent de regarder en toi
»une image ſi groſſiere d'une choſe ſi par-
»faite.

Hylas auroit ſans doute repliqué pour ſa défenſe; mais on ſe leva de table, parce qu'il étoit déja tard. Alors Aſtrée ſe ſouvenant du conſeil que Leonide lui avoit donné, tira Diane, Phylis, Celidée, & les autres bergeres à part, & leur dit, que le grand Thautates ayant fait croître le gui ſacré dans leur hameau, il ne falloit pas differer leur action de graces: & puiſque les bergers avoient déja invité Adamas à offrir le ſacrifice, elles devoient avant leur départ joindre leurs ſupplications à ſes prieres, & tâcher même de l'emmener avec elles. Toutes approuverent la propoſition, & Diane fut choiſie pour porter la parole. A l'inſtant elles s'approcherent d'Alexis, pour lui faire entendre qu'elles déſiroient parler au ſage Adamas. Alexis s'approchant d'Adamas lui fit ſçavoir le déſir de ces bergeres, & Diane en même temps lui fit la ſupplication dont elle étoit chargée. El-

le ajouta qu'elles conjuroient la belle druide, & la nymphe Leonide d'aſſiſter au ſacrifice.

Adamas répondit : „ Belles & diſcretes „ bergeres, votre priere eſt juſte ; & ſi vous „ m'accordez une choſe que je vous demande- „ derai, je conſens à tout ce que vous ſou- „ haitez. Je ne croi pas, repartit Diane, qu'il „ y ait ici aucune bergere qui ne ſoit diſpoſée „ à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira „ d'ordonner. Je vous demande, continua „ le druide, que vous paſſiez en cette maiſon „ le reſte de la journée ; & demain je vous „ reconduirai dans votre hameau, je ſup- „ plierai même Daphnide d'aſſiſter à notre „ ſacrifice.

Les bergeres accepterent la condition, & Daphnide curieuſe de voir par elle-même la façon de vivre de ces bergers, conſentit avec joye à ce que lui propoſoit Adamas. Pour Alexis, elle diſſimula le mieux qu'elle put la crainte qu'elle avoit d'être reconnue, en retournant ainſi dans ſon hameau. Et comme Aſtrée vint ſe réjouir avec elle, de ce qu'elles jouiroient plus long-temps du bonheur de la voir, c'eſt moi, dit Alexis qui doit être tranſportée de joye. „ Madame, répondit Aſtrée, „ je ne me perſuade qu'avec peine que va- „ lant ſi peu, je puiſſe mériter les bontés que „ vous me témoignez. Belle bergere, dit „ Alexis, avant que nous nous quittions,

„ vous ſerez convaincue de la verité de mes „ paroles. Promettez-moi donc, ajouta la „ bergere, que vous voudrez bien me ſouf- „ frir auprès de vous tout le reſte de ma vie. „ Aſtrée, dit Alexis, en lui mettant une „ main ſur la ſienne, je crains que vous ne „ vous repentiez bientôt de cette réſolution. „ *Ah! madame*, ſi vous connoiſſiez Aſtrée, „ vous auriez d'elle une opinion bien diffe- „ rente; Aſtrée ne change point, lorſqu'elle „ a pris une réſolution.

En ce moment Alexis changea de viſage, & quelques larmes coulerent de ſes yeux. Aſtrée ne pouvoit en imaginer le ſujet, & après avoir quelque temps gardé le ſilence, elle reprit ainſi: „ Madame, vous avez tellement „ changé tout à coup, qu'il m'eſt impoſſible „ de n'en être pas inquiete. Aurois-je le mal- „ heur de vous avoir déplu par mes diſ- „ cours? Je vous en vengerois bientôt, ma- „ dame... Vous êtes, je l'avoue, interrom- „ pit Alexis en ſoupirant, la cauſe de ce chan- „ gement; mais ce n'eſt point à vous, c'eſt „ à ma ſenſibilité que je m'en prens; vous „ m'avez renouvellé par vos paroles un ſou- „ venir amer. Parmi les vierges des carnu- „ tes j'en avois choiſi une qui me ſembloit „ la plus aimable. Elle réuniſſoit toutes „ les qualités de l'eſprit avec celles du corps, „ je m'attachai à elle; & ce qui redoubla mon „ inclination, c'eſt que je crus en être aimée.

„ Je ne pouvois vivre ſans elle, ni elle ſans
„ moi, du moins le diſoit-elle ainſi. Nous
„ paſſâmes de la ſorte pluſieurs années dans
„ l'union la plus parfaite. Mais pendant que
„ je jouiſſois de mon bonheur, elle m'aban-
„ donne, elle me hait, elle me bannit de ſa
„ préſence, ſans me dire ce qui a pû l'aliener
„ de moi. Je fus ſi ſenſible à ce changement,
„ que je tombai dans la maladie que vous
„ avez ſçue, & je n'eſpere pas d'être jamais
„ rétablie. Et lorſque vous m'avez parlé de
„ votre fermeté, je me ſuis rappellé de ſem-
„ blables diſcours que cette fille m'avoit au-
„ trefois tenus, & c'eſt ce qui a cauſé le chan-
„ gement que vous avez remarqué ſur mon
„ viſage. Madame, répondit Aſtrée je ſuis au
„ deſeſpoir d'avoir renouvellé votre dou-
„ leur; mais qui eût jamais penſé qu'étant
„ auſſi accomplie vous euſſiez jamais pû ren-
„ contrer un pareil caractere? Ah! madame,
„ ſi le ciel m'avoit élevée à une ſi grande for-
„ tune, que j'aurois prétieuſement conſervé
„ un ſi grand bien!

„ Belle bergere, interrompit Alexis, ſi
„ vous m'aimez, ne blâmez point cette fille;
„ je n'impute ſon changement qu'au mau-
„ vais aſtre ſous lequel je ſuis née. Pour le
„ déſir qu'il ſemble que vous ayez de pren-
„ dre ſa place; c'eſt moi, belle Aſtrée, qui
„ dois l'avoir ce déſir. Il ſeroit même plus
„ vif en moi qu'en vous, ſi je ne craignois

„ de retomber dans le même inconvenient ;
„ & cette crainte me glace le cœur. Vous ne
„ devez point le craindre, dit incontinent
„ Aſtrée : j'oſe prendre Belenus à témoin
„ que ſi vous m'accordiez cette grace, je la
„ cherirois plus que ma vie. » Alors Alexis lui prenant la main, & la ſerrant un peu : „ Bel-
„ le bergere, lui dit-elle, ſouvenez-vous où
„ nous laiſſons cet entretien, nous le
„ finirons demain, en allant dans votre ha-
„ meau. Cependant ſoyez aſſurée que je
„ déſire plus de vous aimer & de vous ſer-
„ vir, que vous ne pouvez le déſirer vous-
„ même.

Alexis en uſa de la ſorte, parce qu'elle craignoit de donner en continuant quelques ſoupçons aux bergers, & qu'elle vouloit prendre conſeil d'Adamas & de Leonide, qui lui étoient néceſſaires dans cette occaſion. Il arriva même qu'Hylas ennuyé d'un ſi long entretien, vint les interrompre. » Ma mai-
„ treſſe, dit-il à Alexis, ſi vous continuez,
„ vous me ferez croire que vous trouvez
„ nos bergeres plus aimables que nos ber-
„ gers. Mon ſerviteur, dit Alexis, ne vous
„ en fâchez point ; il me reſtera encore aſſez
„ d'amour pour vous. Comment, répartit
„ Hylas, vous ne me donnerez que ce qu'el-
„ les ne voudront point ? j'entens, & la raiſon
„ le veut ainſi, que ce ſoit le contraire. Eh
„ bien, répondit Alexis en ſouriant, je par-

„ tagerai mon amitié en deux parties, l'une „ pour ces bergeres, l'autre pour les bergers, „ & parmi eux vous ſerez le premier que „ j'aimerai. Mais de ces deux parties, ajouta „ le berger, laquelle ſera la plus grande? Cel- „ le des bergeres, dit Aſtrée, & avec raiſon, „ parce que des bergers vous êtes le ſeul que „ vous vouliez que j'aime, & qu'il n'y a „ point de bergeres que je ne veuille ai- „ mer.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la ſorte, Phylis qui avoit ſans ceſſe les yeux ſur Aſtrée, & qui ſçavoit qu'elle n'aimoit point à ſe trouver ſeule avec Calydon, s'étant apperçue qu'il s'approchoit d'elle, s'avança pour les interrompre, & laiſſa Silvandre ſeul auprès de Diane, car Pâris s'étoit retiré avec Leonide pour lui demander ſon avis ſur ce qu'il avoit à faire. Calydon qui recherchoit Aſtrée de l'aveu de Phocion, & par le conſeil de Thamyre, crut qu'il étoit indifferent de parler à la bergere en preſence de témoins. Il ſe preſente avec aſſurance, & demande s'il ne ſera point importun en ſe joignant en tiers aux deux bergeres. „ Jamais „ Calydon, répondit Aſtrée, ne peut méri- „ ter ce nom, mais ſurtout en venant trou- „ ver des perſonnes qui l'eſtiment autant „ que nous faiſons. Je voudrois, dit le ber- „ ger, que cet eſtime ſe changeât en amour. „ Quelquefois, ajouta la bergere, nous déſi-

„rons des choſes, qui, ſans nous être avan-
„tageuſes ſont préjudiciables à autrui. Je ne
„puis croire, dit Calydon, & permettez-
„moi de vous dire que vous ne devez pas
„croire vous-même que mon déſir vous ſoit
„contraire, puiſque Phocion l'oracle de nos
„bergers en juge autrement; pour ce qui me
„regarde, loin que ce même déſir puiſſe
„ne m'être point avantageux, je ne ſçau-
„rois jamais être heureux, qu'il ne ſoit ac-
„compli. J'ignore, dit Aſtrée d'un ton ſevé-
„re, quel eſt ce jugement de Phocion dont
„vous parlez; mais s'il s'agit de choſe qui
„me touche, il n'y a perſonne qui doive, ou
„qui puiſſe vous rien promettre contre ma
„volonté, puiſque la mort m'a ôté ce que
„je déſirois, je ne veux plus qu'elle puiſſe
„avoir cet avantage ſur moi, ce n'eſt pas
„que je ne reconnoiſſe votre merite, & que
„je ne reſſente l'honneur que vous me fai-
„tes; mais regardez ceci comme un arrêt
„du deſtin même: puiſqu'Aſtrée a perdu le
„premier objet qu'elle a aimé, elle n'a
„plus d'amour que pour Thautates, au ſer-
„vice de qui elle conſacre, ſuivant ſa pro-
„meſſe, le reſte de ſes jours.

A ces mots qui déconcerterent Calydon; Aſtrée ſe leva, & vint trouver Alexis, qui de ſon côté laiſſa Hylas pour s'avancer au-devant d'elle. „Madame, dit Aſtrée, Ca-
„lydon a bien choiſi ſon temps pour me

„parler d'amour; peut-être croit-il parler „à Celidée, où que je doive le récom- „penſer du temps qu'il a perdu en la ſer- „vant, & tout de ſuite elle lui raconta „leur entretien, mais d'un air ſi paſſion- „né qu'Alexis comprit qu'elle n'avoit rien „à craindre de ce rival.

Cependant Silvandre étoit aux genoux de Diane, & ſi ravi d'y être ſeul, qu'il ne pouvoit aſſez remercier amour d'une ſi grande faveur. Après lui avoir exprimé tous les tranſports de ſa paſſion, & toute la ſatisfaction qu'il avoit de ſe trouver enfin auprès d'elle, après en avoir entendu des réponſes flateuſes; » mais enfin, „ajouta-t'il, quels témoignages puis-je „avoir de vos ſentimens pour moi? Vous „avez trop de jugement, répondit la ber- „gere, pour ne pas trouver la verité, „quand il vous plaira de la rechercher. „Mais à propos de votre gageure avec „Phylis, continua-t'elle, juſqu'à quand „ordonnez-vous que je ſois votre mai- „treſſe? N'eſt-il pas temps que je ſois vo- „tre juge? Le terme des trois lunes eſt „preſque doublé maintenant. Il m'impor- „te peu, dit Silvandre, que vous avan- „ciez ou que vous prolongiez ce terme, „je ſuis bien aſſuré, quoiqu'il arrive, „que je ne changerai point de condition. „Ne parlons point de l'avenir, repartit

„ Diane, il eſt en la main des dieux; mais „ dites-moi voulez-vous que nous termi- „ nions aujourd'hui ce different.

Silvandre qui ſçavoit bien qu'il ne pourroit plus vivre avec Diane comme auparavant, ne répondit pas ſi tôt à la bergere, qu'elle ne connût bien ſon embarras, & c'eſt ce qui l'aſſuroit davantage de ſon amour. Feignant néanmoins comme à l'ordinaire, „ vous ne répondez rien, dit-el- „ le, voulez-vous que je vous juge aujour- „ d'hui, ou que nous attendions juſqu'à „ demain que nous ſerons dans notre ha- „ meau? Mon juge, dit Silvandre en ſou- „ riant, promettez moi que votre arrêt „ me ſera favorable, & que la choſe du „ monde qui me plaît davantage ne me ſe- „ ra point défendue. Mon jugement, re- „ partit froidement Diane, ſera juſte; pour „ la défenſe que vous craignez, expliquez- „ vous, & je vous répondrai. „ Alors Silvandre prenant un air plus ſérieux; „ Mon juge, dit-il, je n'ai jamais douté „ de votre équité, mais la juſtice extrê- „ me eſt une extrême injuſtice; pour ce „ qui regarde l'explication que vous me „ demandez, je ſuis d'avis, continua-t'il, „ en ſouriant, de la renvoyer à une au- „ tre fois, que j'aurai plus de temps pour „ inſtruire mon juge.

A ces mots, ils furent interrompus par

Adamas, qui invita Daphnide & les
geres à ſe promener, parce que la g
chaleur étoit tombée. Ils gouterent
la propoſition, & ſe mirent en che
les uns chantant, & les autres diſco
de ce qui leur étoit le plus agréable.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE SIXIE'ME.

LE chevalier qui avoit été près du temple d'Aſtrée, ayant ſuivi la même route que Pâris, ſe trouva bien tôt ſur le haut de la plaine d'où l'on découvre la grande ville de Marcilli. Le paiſage lui parut très agréable. D'un côté il voyoit ces fertiles montagnes qui deſcendoient imperceptiblement juſques dans la plaine, & montroient leur croupe enrichie de vignobles, & leur ſommet couronné de hauts chênes, qui ſembloient avoir été placés là exprès par la ſage nature. La plaine s'étendant juſqu'à Montbriſon, & ſuivant toûjours ces coteaux délicieux s'élar-

giſſoit du côté de Surieu & de Feurs, embellie par divers étangs, & par mille petits ruiſſeaux. Le premier lieu qui frapa ſes regards fut le château de Marcilli, ſitué ſur la pointe d'un rocher. Il ſe rappela auſſi-tôt le lieu où il avoit vû Madonte pour la premiere fois, car ce lieu reſſembloit beaucoup au château de Marcilli par ſa grandeur, & par ſes tours. Ce ſouvenir lui remit devant les yeux les jours agreables qu'il avoit paſſés auprès d'elle, & les cruels déplaiſirs qu'il avoit éprouvés depuis.

En même temps le trouble s'empara de ſon ame, & ne pouvant continuer ſa route, il fut obligé de s'arrêter au premier ombrage qu'il rencontra. Il mit pié à terre, & laiſſant ſon cheval entre les mains de ſon écuyer, il s'étendit ſous un arbre. Là uniquement occupé de ſes triſtes penſées, il ne voyoit, & n'entendoit rien de ce qui ſe paſſoit autour de lui. L'écuyer qui aimoit ſon maître étoit vivement touché de ſa ſituation. Pendant qu'il maudiſſoit en ſon cœur & l'amour & celle qui l'avoit réduit à ce déplorable état, il entendit une voix qui ſe plaignoit de l'ingratitude & de l'inconſtance d'une belle. Et pour écarter les idées importunes qui affligeoient ſon maître : » Ecoutez, lui dit-il, » ce chevalier qui eſt auprès de vous. Hé que » m'importent à moi les affaires d'autrui, » répondit le chevalier ? » En ce moment il

Guelard Sculp.

entendit le chevalier qui ſe plaignoit en ces termes : » La volage m'a quitté pour un » indigne rival ; mais n'ai-je pas dû m'y at- » tendre ? puiſqu'elle étoit femme, il falloit » bien qu'elle fût legere. Sexe cruel, ſexe mé- » priſable, pourquoi les dieux te donnerent- » ils la beauté !

Le chevalier entendant ces blaſphêmes, crut qu'il manqueroit à la belle Madonte, s'il les laiſſoit impunis. Et ſur le champ il eût tiré l'épée, s'il n'avoit crû plus à propos de lui donner occaſion de demander le combat. » S'il a du courage, diſoit-il, il ſen- » tira l'offenſe, & voudra que je lui en faſſe » raiſon ; s'il n'en a point, il me ſeroit trop » honteux de le combattre. » Il ſe leve à ces mots, & ſe tournant vers le chevalier : » Toi, dit-il, qui te plains de l'inconſtance » d'une belle, & qui déclames contre le ſexe, » oublie ſes attrais, ou mépriſe l'injure. » Non, tu n'aimas jamais bien ; ſi ton amour » eût été veritable, le dépit t'auroit gueri, » ou l'injure t'auroit donné la mort.

Le chevalier comprit que ces mots s'adreſſoient à lui ; & comme il étoit un des plus braves de la contrée, il vint à l'inſtant au travers des arbres, où il avoit entendu la voix. Il s'appelloit Argantée, il avoit la taille haute & bien proportionnée, ſa force égaloit ſon adreſſe, & l'autorité de Polemas ſon oncle augmentoit encore ſa confiance.

Il avoit long-temps recherché une des nymphes de Galatée, nommée Silere, & dont il ſe figura qu'il étoit aimé. Un jour qu'il la preſſoit de lui donner quelque témoignage de ſa bonne volonté, il voulut uſer d'autorité pour vaincre ſes refus; & la nymphe ayant tout-à-coup rompu avec lui, il en conçut une haine incroyable contre toutes les femmes, & depuis il ne ceſſa de les charger d'imprecations.

Argantée s'approche du chevalier, & ſans lui faire aucune civilité; » Eſt-ce à moi, lui » dit-il d'un air arrogant, que s'adreſſe le diſ» cours que je viens d'entendre? » L'étranger qui étoit déja irrité répondit: » fais com» me s'il s'adreſſoit à toi. A tes armes & à ton » langage, ajouta Argantée, je vois bien que » tu es étranger; & ſi tu me connoiſſois, tu » tiendrois ſans doute un autre langage. » Mais monte à cheval, ou mets la main aux » armes en l'état où tu es; & je te ferai con» noître ta temerité. Ne perdons point de » temps, dit l'étranger, & bien-tôt nous au» rons vuidé notre differend. » Incontinent il ſe jette dans le grand chemin, & l'épée à la main il attend Argantée d'un air ſi aſſuré, que celui-ci jugea bien qu'il devoit être un brave chevalier.

Ils alloient commencer leur combat, lorſqu'ils entendirent un grand bruit de chevaux & de chars qui venoient à eux. Da-

mon lui repreſenta qu'ils devoient laiſſer paſſer cette troupe pour n'être point interrompus. Mais Argantée qui ſoupçonna bien que c'étoit Amaſis, ou Galatée, & qui d'ailleurs vouloit montrer ſa force & ſon adreſſe: » Non, non, dit-il, en cette contrée, » on ne trouve point d'obſtacles à faire des » actions genereuſes. » A ces mots il s'avance l'épée haute, & l'étranger couvert de ſon écu vient à la rencontre. Là commence un des plus furieux combats que l'on ait jamais vû entre deux chevaliers. A peine ils s'étoient donné les premiers coups, que toute la troupe qu'ils avoient entendue arriva. Comme ils reconnurent tous Argantée, ils s'arrêterent pour voir quel ſeroit l'iſſue du combat.

Galatée qui étoit dans un de ces chars avec ſes nymphes haiſſoit Argantée pour ſon arrogance; & toutes ſouhaitoient qu'elle fut chatiée par l'étranger. Polemas étoit auprès du char de Galatée, la nymphe lui demanda qui étoit cet adverſaire d'Argantée, & quel étoit le ſujet de leur querelle. Elle ajouta que peut-être il ſeroit à propos de les ſeparer. Polemas répondit que combatans ſans ſupercherie il falloit les laiſſer terminer leur differend; & que pour ſçavoir qui étoit le chevalier, & d'où venoit leur querelle, il ne voyoit perſonne à qui l'on pût s'adreſſer qu'à cet écuyer étranger. Polemas ne répondit ainſi, que parce qu'il ne doutoit point

qu'Argantée ne fût vainqueur, & qu'il étoit ravi que Galatée fût témoin de la force & de l'adreſſe de ceux qui lui appartenoient.

Galatée ſuivant la curioſité naturelle à ſon ſexe fit appeller l'écuyer, & lui demanda le nom de l'étranger, & le ſujet de leur querelle. » Madame, répondit-il, ce ſujet eſt » fort juſte du côté de mon maître qui n'a » pû ſouffrir que ce chevalier médît de vo- » tre ſexe. Pour ſon nom, il m'eſt défendu » de le dire; mais dès qu'il aura fini le com- » bat, je ſuis perſuadé, madame, que ſi vous » deſirez le ſçavoir, il ſe fera un devoir de » vous obéir. Tu as raiſon dit Polemas d'un » air inſultant; car ſi l'on veut mettre une » épitaphe ſur le tombeau de ton maître, il » faudra bien que tu nous apprennes ſon » nom. Seigneur, repartit l'écuyer, ſi mon » maître n'avoit terminé avec honneur des » affaires plus dangereuſes, il ne ſeroit pas » ici. » A ces mots il ſe retire au même lieu où il étoit auparavant.

Cependant les deux chevaliers ſe pouſſoient vivement, & lorſque Damon avoit quelque avantage, Galatée & les nymphes ne pouvoient diſſimuler leur joye aux yeux de Polemas. Déjà leurs armes étoient rompues en pluſieurs endroits, & le fier Argantée ne portoit plus de ſi grands coups. Damon au contraire ſembloit prendre de nouvelles forces; preſque tous ſes coups portoient,

n ennemi ne pouvoit preſque plus faire
eſiſtance. Polemas ſe repentit alors de
oir point empêché le combat. Il eût
voulu que Galatée l'eût interrompu
e-même. La nymphe connut ſon déplai-
& quoiqu'elle n'aimat point Polemas,
voulut bien lui donner cette ſatisfa-
ı, par le reſpect qu'elle avoit pour ſa
: qui conſideroit le chevalier. Elle deſ-
de ſon char avec ſes nymphes & s'ap-
he des combatans, lors qu'Argantée
ouvant plus ſe ſoutenir, étoit tombé
ın genou. Mais elle alloit trop lentement
ré de Polemas; & croyant que ſon ne-
étoit deshonoré, s'il tardoit davantage,
ſigne à quelques-uns des ſiens de vo-
u ſecours. Auſſi-tôt ſept ou huit cheva-
ſe détachent, & courent à bride aba-
l'épée à la main, ſur Damon. Damon
n'attendoit point une pareille ſuperche-
'en fût apperçu trop tard, ſans les cris
pouſſerent Galatée & ſes nymphes.
t ce qu'il put faire en cette occaſion,
de ſe retirer vers ſon écuyer, & d'évi-
e choc des chevaux. Et lorſque les che-
:rs furent paſſés, & qu'on lui eut pre-
é ſon cheval, il ſe mit ſur la ſelle avec
legereté qui étonna tout le monde. A
e avoit-il ajuſté la bride, que malgré
éfenſe de Galatée, il eut tous ces che-
:rs ſur les bras. Galatée elle-même &

ſes nymphes ne ſe trouverent pas peu embaraſſées parmi ces chevaux. Pour Polemas il feignoit de ne pas remarquer ce deſordre; il faiſoit l'empreſſé auprès d'Argantée, qu'il vouloit faire emporter.

Cependant l'étranger fut ſi vivement attaqué, qu'après en avoir mis deux hors de combat, il fut bleſſé à l'épaule, & que ſon cheval fut tué de pluſieurs coups. Damon le ſentant manquer ſous lui ſauta à terre: & ce qui lui ſervit beaucoup, fut que les autres chevaux ne vouloient point approcher du ſien, mais il eût enfin ſuccombé ſous le nombre, ſans un ſecours ineſperé.

La nymphe indignée de l'outrage que l'on faiſoit en ſa preſence au chevalier, menaçoit les gens de Polemas; mais celui qui étoit à leur tête ſçavoit l'intention de ſon maître, & feignant de ne point entendre Galatée, il commandoit toujours que l'ont tuât l'étranger. Tout-à-coup un des lions qui gardoient la fontaine de la verité d'amour, ſe jette parmi ces chevaux. Il étoit preſſé de la faim. Les chevaux prirent tellement l'épouvante à l'aſpect de cet animal, que les chevaliers n'en furent plus maîtres. Ils ſont emportés loin dans les bois. Le cheval de Polemas, & celui de l'écuyer étranger courents effrayés juſques dans la ville de Boen; ni ponts, ni paſſages étroits ne peuvent retarder leur courſe. Les chevaux attelez aux

chars

chars imitent cet exemple. Quelques-uns mettent en pieces les chars qui avoient verſé. Argantée abandonné des ſiens ne peut ſe ſoutenir ; il tombe, & meurt de ſa chute. Ainſi finit le plus fier, & le plus arrogant des chevaliers. Son cheval heurtant par hazard l'étranger, s'enferre lui-même, & vient tomber mort auprès de ſon maître.

La nymphe remercia les dieux de cette avanture. Elle n'ignoroit pas que le lion, en vertu de l'enchantement, ne pouvoit bleſſer que ceux qui voudroient conſulter la fontaine. Cependant elle ne fut pas exempte d'allarmes. Le lion qui étoit preſſé de la faim, ſe jetta ſur le cheval de l'étranger. Mais celui-ci ſe figurant qu'il y auroit de l'ingratitude à le laiſſer ainſi devorer, après les ſervices qu'il en avoit reçus, s'avance l'épée haute vers le lion, malgré les cris & les prieres de Galatée. L'animal furieux s'élance vers les nymphes, & le chevalier plus prompt qu'un éclair s'étant jetté au devant d'elles, il rugit, il ſe bat les flancs, & ſans une force ſuperieure, il ſautoit ſur l'étranger ; mais il étoit retenu par l'enchantement. Il ſe detourne donc vers le cheval d'Argantée, & après s'en être raſſaſié, il en porte une partie, ſelon ſa coutume, au lion qui étoit demeuré à la garde de la fontaine.

Auſſi-tôt l'étranger s'adreſſant à Galatée, qu'à ſon port majeſtueux, & aux honneurs

qu'on lui rendoit il reconnut pour la
cipale nymphe, il la ſupplia de lui par
ner tout ce qu'elle avoit ſouffert à ſor
caſion. » Je ſuis bien touchée, repoi
» elle, de la temerité de ceux qui vous
» attaqué en ma preſence; mais je vous
» teſte, ſeigneur chevalier, que je les
» punir ainſi qu'ils le meritent. Mad
» dit le chevalier, je ſerois au deſeſpo
» quelqu'un des vôtres recevoit par rap
» à moi quelque déplaiſir. Permettez-
» plus tôt de vous demanderleur grace.
» même vous ſuplier de ne me la point i
» ſer. Seigneur chevalier, reprit Galatée,
» à vous de la leur donner, ſi vous le jug
» propos, puiſque c'eſt vous qu'ils ont o
» ſé. Pour nous, après que vous nous
» defendues contre cet indigne cheva
» & ce lion furieux, nous ne pouvons
» vous refuſer. Cependant, ajouta-t'el
» me ſemble que vous êtes bleſſé; il fau
» du moins étancher le ſang, en atten
» que nous ſoyons dans un lieu où l'on p
» vous donner d'autres ſecours. Mad
» dit l'étranger, la bleſſure eſt legere, &
» que votre ſuite s'eſt écartée, commar
» moi, où vous ſouhaitez que je vous
» duiſe; car cette contrée me ſemble
» des animaux bien dangereux. Je voi l
» dit Galatée en ſouriant, que vous
» étranger. Sçachez donc que ce lion ſ

» chanté, & qu'il ne peut nuire qu'à ceux » qui veulent éprouver l'aventure de la fon- » taine qu'il garde.

Cependant Sylvie s'étant apperçue que le chevalier perdoit toujours beaucoup de ſang, en avertit Galatée. Alors elles s'approcherent de lui, & après avoir bandé la playe avec leurs mouchoirs, elles prirent leurs voiles pour en faire une écharpe. Et comme les chars ne revenoient point, Galatée fut d'avis d'aller juſqu'à Montverdun, où elles pouſroient les attendre. Le chevalier & Sylvie prirent la nymphe ſous les bras. Les autres ſuivoient ne parlant que du courage & du merite de l'étranger. Les unes louoient ſa valeur, les autres blâmoient Argantée & Polemas; & toute deſiroient de ſçavoir qui il étoit; car la bravoure a cela de propre, qu'elle ſe concilie toujours le beau ſexe.

L'étranger n'avoit point encore hauſſé ſa viſiere, lorſque Sylvie connoiſſant la curioſioté de ſes compagnes: » Madame, dit-elle, » il me ſemble que nous ſommes trop re- » devable à ce vaillant chevalier, pour ne » pas ſouhaiter au moins de ſçavoir, & d'ap- » dre ſon nom. Si vous l'agréez, nous éprou- » verons ſa politeſſe, comme nous avons » été témoins de ſon courage; auſſi-bien » marche-t'il avec trop d'incommodité, » toujours la viſiere baiſſée, comme s'il étoit

» encore aux mains. » Le chevalier ſans attendre la reponſe de Galatée : » pour mon » viſage, dit-il, il ne vous ſera point caché, » lorſqu'il vous plaira de le voir ; quant à » mon nom, permettez-moi de le taire ; » d'ailleurs vous ne le connoîtriez pas. Gen» til chevalier, répondit Galatée, il faut nous » ſatisfaire ſur ces deux points. Puiſque vo»tre nom eſt ſelon vous ſi inconnu, nous ne le » connoîtrons pas, & vous aurez contenté » notre curioſité. Madame, reprit le cheva» lier, je ſens qu'il eſt plus facile de vain» cre les hommes les plus vaillans, que de » ſe défendre d'une belle nymphe. Je vous »obéirai donc; mais des deux choſes que vous » me demandez, je vais ſatisfaire à l'une, & » je remettrai l'autre, s'il vous plaît, juſqu'à » ce que nous ſoyons arrivés à Montverdun. » Ce ſera donc, ajouta Galatée avec la con» dition que vous m'accorderez encore une » autre faveur. Vous pouvez, madame, com» mander ce qu'il vous plaira ; dit le cheva» lier. » Et à ces mots il hauſſa la viſiere de ſon heaume. Il étoit jeune, il parut beau ; le combat & ſon caſque lui avoient donné de ſi vives couleurs, que l'on ne remarquoit point ſur ſon viſage la triſteſſe qu'il avoit dans l'ame. Les nymphes deſirerent plus vivement de ſçavoir qui il étoit ; & ſi Cleontine n'avoit paru avec pluſieurs de ſes filles druides, & quelques vacies, elles l'auroient preſſé

de leur apprendre ſur le champ, quelle fortune l'avoit conduit en leur contrée.

Cependant Cleontine arriva près de Galatée, & la nymphe s'avançant un peu l'embraſſa. „ Ma mere, lui dit-elle alors; auriez-„ vous penſé que je fuſſe venue en cet équi-„ page pour vous voir? Madame, dit Cleon-„ tine, je ne croirai jamais que vous preniez „ cette peine pour moi; mais je ſçai auſſi que „ vous honorez aſſés le grand Thautates, pour „ venir viſiter le ſaint lieu, où il daigne rendre „ ſes oracles. J'avoue, repartit Galatée, que „ j'avois bien deſſein de venir ici, mais non „ à pié, ni ſi tôt. C'eſt ainſi, ajouta Cleonti-„ ne, qu'éclate la bonté de dieu, ſouvent il „ nous ſuſcite ſans nous l'occaſion de lui „ rendre de plus grands devoirs, pour nous „ faire de nouvelles graces.

Galatée s'avança enſuite pour ſaluer les vierges druides, puis continuant ſa route, & ne voyant point Celidée parmi ces vierges, elle demanda à Cleontine où elle l'avoit laiſſée. „ Madame, repondit-elle, jamais époux „ ne furent plus heureux que Thamyre & Ce-„ dée. Et Calidon, ajouta la nymphe .... „ Madame, repondit Cleontine, il ne ſonge „ qu'à épouſer Aſtrée. Aſtrée y conſent-elle? „ & qui traite ce mariage, reprit la nymphe? „ C'eſt Phocion oncle de la bergere, dit „ Cleontine, & Thamyre qui voudroit lui „ voir des enfans, parce qu'il n'en a point.

„Mais je doute que ce mariage s'accom-
„pliſſe; Aſtrée en eſt trop éloignée pour y
„conſentir. Aime-t'elle quelqu'autre ber-
„ger, dit Galatée? on ne dit point, reprit
„Cleontine, qu'elle ait maintenant de paſ-
„ſion, mais depuis la mort de Celadon, elle
„a declaré qu'elle l'avoit aimé; elle vient mê-
„me de lui dreſſer un vain tombeau. Qu'eſt
„devenu ce berger, ajouta la nymphe? Je
„croi, madame, répondit Cleontine, qu'il
„y a ſept ou huit lunes qu'il ſe noya. Et
„pourquoi, demanda la nymphe, ce vain
„tombeau? Parce que l'on n'a point retrou-
„vé ſon corps, dit Cleontine, non que les
„bergers d'alentour n'aient bien fait des per-
„quiſitions; car il n'y eut jamais de berger
„en cette contrée qui fût plus aimé, ni qui
„meritât plus de l'être, & je ſuis perſuadée,
„madame, que vous en auriez porté le mê-
„me jugement, s'il avoit eu le bonheur d'ê-
„tre connu de vous. Il y avoit long-temps,
„à ce que j'ai pu ſçavoir qu'il ſervoit Aſtrée,
„mais avec tant de diſcretion que perſon-
„ne ne s'en étoit apperçu. Aſtrée en étoit
„bien digne; car je n'ai jamais vû de bergere
„ni plus belle ni plus accomplie. Phocion
„ſon oncle veut maintenant la marier à Ca-
„lydon; mais quelque gentil qu'il ſoit, il y
„a tant de difference entre Celadon & lui;
„& la perte de ce berger eſt ſi recente, que je
„ne croi pas qu'Aſtrée veuille conſentir à ce

» mariage. Pour Thamyre, il eſt le plus heu-
» reux homme du monde. Les bleſſures de
» Celidée ſont pour lui des temoignages de
» ſa vertu ; je ſuis bien fâchée qu'elle ne ſoit
„ point ici ; mais Aſtrée, Diane, Phylis, &
„ les autres bergeres des hameaux voiſins
„ l'ont invitée à rendre une viſite à la fille
„ d'Adamas qui arrive des antres des car-
„ nutes. Peut-être, dit Galatée, revien-
„ dra-t'elle ce ſoir, & nous pourrons bien
„ la voir encore. Je le voudrois, dit Cleon-
„ tine ; mais je crains bien que Thamyre ne
„ veuille point la laiſſer revenir aujourd'hui.
„ D'ailleurs j'ai ſçû que la venerable Chry-
„ ſante étoit auſſi de la partie, & que les ber-
„ geres étoient allées la prendre à Bonlieu.

C'eſt ainſi que Galatée apprenoit des nouvelles de Celadon qu'elle ne pouvoit ſe défendre d'aimer. Cependant elle étoit bien ſurpriſe que l'on ignorât ce qu'il étoit devenu. Et penſant alors que ſes ſoupçons contre Leonide étoient injuſtes, elle reſolut de la rappeller, & de paſſer chez Adamas pour emmener la nymphe avec elle. Elle eſperoit auſſi d'y trouver cette Aſtrée, dont elle avoit tant de fois entendu parler, & que Celadon lui preferoit. En même temps il lui échapa un ſoupir ; & Cleontine s'en étant apperçue ; » vous ſoupirez, madame, lui dit-
» elle, avez-vous quelque déplaiſir ? C'eſt,
„ répondit Galatée qui ne vouloit point lui

„ ouvrir ſon cœur, que je ſuis inquiete de „ Clidaman ; depuis quelque temps nous „ n'en avons point de nouvelles, & les vacies „ nous avertiſſent que les entrailles des victi- „ mes ont toutes quelques défauts. Ma mere „ a jugé que nous devions offrir des ſacrifices „ aux dieux infernaux, & moi-même au re- „ tour de Bonlieu je devois venir conſulter „ cet oracle.

„ Madame, répondit la ſage Cleontine; „ le dieu que nous ſervons eſt ſi bon, que „ lorſque nous meritons ſa colere, il nous „ avertit, afin que nous ſongions à l'appaiſer „ par nos ſacrifices, & que par notre repentir, „ nous changions en de nouvelles graces les „ châtimens qu'il nous preparoit. N'allez „ donc pas negliger ces avis, repaſſez vos „ actions ? Examinez s'il n'y a point d'abus „ dans votre cour; jettez les yeux ſur toute la „ contrée, & s'il y a des coupables reprimez- „ les ; car un état où le vice eſt impuni, & la „ vertu ſans recompenſe panche vers ſa rui- „ ne. Sachez, madame, que Thautates châ- „ tie le prince pour les fautes du peuple, „ comme il punit le peuple pour les fautes „ du prince.

Galatée rendit graces à la ſage Cleontine, & lui promit de ſuivre ſes conſeils, & d'en faire part à la reine Amaſis. Elle ajouta qu'elle étoit fort troublée de l'accident qui venoit de lui arriver, que l'inſolence de Po-

lemas l'avoit bleſſée juſqu'au fond du cœur, & qu'elle jugeoit bien qu'il pourroit ſe porter dans la ſuite à des excès plus criminels. „Il eſt vrai, dit Cleontine, qu'un ſujet ne „manque gueres au reſpect qu'il doit à ſon „maître legitime, à moins qu'il ne ſe ſente „aſſez puiſſant, pour n'avoir rien à craindre „de ſon indignation.

A ces mots ils arriverent à la maiſon de la ſage Cleontine. Galatée y entra pour ſe repoſer, & pour faire panſer l'étranger, à qui les nymphes croyoient ne pouvoir rendre aſſés d'honneurs, & Silere même, dont l'amour pour Argantée s'étoit changé en une ſi grande haine, qu'elle eut bien le courage de le voir mort, ſans lui donner une ſeule larme : tant l'injure preſente efface aiſément les ſervices paſſés.

Le chevalier fut incontinent déſarmé, & viſité par les mires. Ils ne lui trouverent qu'une ſeule bleſſure, laquelle étoit legere. Ils lui conſeillerent ſeulement de garder le lit ce jour là, à cauſe du ſang qu'il avoit perdu. Galatée qui vouloit avant ſon départ offrir un ſacrifice, pour conſulter enſuite l'oracle, envoya chercher des victimes, pour le lendemain matin ; car il étoit trop tard alors, & l'étranger ſupplia la nymphe de lui permettre de conſulter en même temps l'oracle ; cependant elle envoya de tous côtés pour faire venir ſes chars, & chercher l'écuyer du chevalier inconnu.

Après le dîner elle s'aſſit près de ſon lit ; & voyant que l'on gardoit un profond ſilence : „ Seigneur chevalier lui dit-elle, quelque » redevable que nous vous ſoyons d'avoir » pris notre défence contre le ſuperbe Ar- » gantée, vous devez encore à notre juſte » curioſité, & à la parole que vous nous » avez donnée, le recit de votre fortune. Ah ! » madame, repondit le chevalier, quel plaiſir » aurez-vous d'entendre les avantures du » plus infortuné chevalier qui ſoit au mon- » de ? Nous ne deſirons que de vous ſervir, » ajouta Galatée. Je dois vous obéir, mada- » me, interrompit le chevalier, puiſqu'en- » fin vous me commandez, & je dois auſſi ſa- » tisfaire à la curioſité de ces belles nym- » phes. » En même temps il ſe leva un peu ſur le lit, & continua en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DAMON ET DE MADONTE.

SI je me plaignois de mes malheurs, je ſe- rois plus cruel envers Thautates, qu'en- vers les hommes mêmes. Nous laiſſons aux hommes la diſpoſition de ce qui leur appar- tient, & nous ne voulons pas que dieu diſ- poſe à ſon gré de cet univers, & de nous ſur- tout qu'il a formés de ſes mains. Cette refle- xion a ſouvent étouffé mes murmures, lorſ- qu'ils étoient ſur le point d'éclater ; mais

comme il eſt permis de reſſentir ſes maux, ne vous étonnez point, madame, ſi dans la ſuite de ce diſcours il m'échappe des ſoupirs.

Sçachez donc, madame, que je ſuis né dans l'Aquitaine, & que j'ai été élevé par le roi Toriſmond, le meilleur & le plus juſte des princes. Je fus nourri près de lui avec Alcidon, Cleomer, Celidas, & pluſieurs autres qui tous ſont devenus des chevaliers accomplis. Beliante mon pere qui par ſon merite s'étoit acquis une grande autorité auprès de Thierri, dont il étoit grand écuyer, mourut, lorſque j'étois encore au berceau. Ma mere ne lui ſurvécut pas long-temps. Au ſortir de l'enfance je m'attachai à une beauté dont je voudrois taire le nom, comme le mien, pour ne point découvrir entierement mon mal. Non, non, interrompit Galatée, il faut que nous ſçachions ſon nom, & le votre. Je vous dirai donc, ajouta-t'il, que ſon nom eſt Madonte, & le mien Damon. Comment, reprit auſſi-tôt la nymphe, vous êtes ce même Damon qui a ſervi Madonte, dont le pere fut tué ſur le corps du vaillant Thierri, & que Leontidas avoit priſe pour la donner en mariage à ſon neveu? ce même Damon qui cedant à ſa jalouſie ſe battit contre Terſandre, peu de temps avant la mort de Toriſmond? „ Je „ ſuis, repondit-il froidement, ce Damon

» dont vous parlez ; c'eſt-à-dire le plus in-
» fortuné des hommes. Vous m'étonnez
» bien, dit Galatée ; car il y a long-temps
» que l'on vous croit mort. Et votre écuyer
» n'aporta-t'il pas à votre maîtreſſe, ou plus
» tôt à l'indigne Leriane, un mouchoir plein
» de votre ſang ? Il eſt vrai, repondit le che-
» valier avec un profond ſoupir ; mais la for-
» tune voulut prolonger mes jours, pour
» me rendre encore plus malheureux. Tout
» le monde, ajouta la nymphe, plaignit vo-
» tre deſtinée ; on ſouhaita que vous euſſiez
» du moins emporté la ſatisfaction de voir
» Madonte juſtifiée, & Leriane punie. Mais
» comment ſe peut-il que je vous voye main-
» tenant ici ?

„ Madame, continua Damon, il eſt cer-
„tain que je ſortis bleſſé du combat avec
„Terſandre. Je pus me flater que j'allois
„mourir ; car je ne voulois plus vivre, après
„la perfidie de l'ingrate qui ſeule pouvoit
„me faire aimer la vie. Dans ce deſſein, je pris
„des chemins écartés ; & lorſque je ſentis que
„mes forces m'abbandonnoient, je comman-
„dai à Halladin mon écuyer de porter à Ma-
„donte la bague que j'avois ôtée à Terſan-
„dre, & à Leriane le mouchoir plein de ſang :
„l'un, pour temoigner à Madonte qu'elle
„avoit tort de me preferer un rival, qui le
„meritoit moins ; & l'autre pour aſſouvir,
„s'il étoit poſſible la cruauté de Leriane. Je

„compris par la reponſe d'Halladin, que ſi je „demeurois entre ſes mains, il me feroit pan„ſer malgré moi; c'eſt pour cela que je m'éfor„çai de gagner les bords de la Garomne. Hal„ladin connut mon deſſein; il s'avança pour „me retenir, ſi je voulois me precipiter, mais „je fis un ſi grand effort, que je tombai au mi„lieu du fleuve, & que j'emportai avec moi ce „fidele écuyer. Alors il ne penſa plus qu'à ſe „tirer d'un ſi grand peril; & les dieux per„mirent qu'il ſe ſauvât, pour apprendre ſans „doute qu'ils n'abandonnent jamais ceux „qui s'expoſent pour ſecourir leurs maîtres.

„Pour moi qui n'avois ni la force, ni la vo„lonté de me ſauver, je fus incontinent en„glouti par les flots, où je perdis toute con„noiſſance. Déjà le courant m'avoit emporté „bien loin, lorſque des pêcheurs m'ayant ap„perçu vinrent à moi, & après m'avoir tiré „dans leur batteau, ils gagnerent le rivage. „Là ils m'étendirent ſur le ſable, ils me dé„pouillerent, & remarquant mes bleſſures „qui ſembloient encore fraiches, ils fu„rent bien étonnés; mais ils le furent ſurtout „lorſqu'ils me trouverent des bagues pre„tieuſes aux doigts, & beaucoup d'or dans „mes poches. Ce jour, dit l'un d'eux, va „faire tout notre bonheur, ou tout notre „malheur. Voici dequoi nous enrichir à ja„mais; mais ſi la juſtice eſt avertie par d'au„tres que par nous, on nous punira com-

» me des assassins. Si nous l'avertissons, ces » richesses nous échapent, peut-être encore » serons-nous accusés d'en avoir retenu une » partie. » Ils ne sçavoient à quoi se resoudre, lorsqu'un d'eux plus déterminé : » Enterrons-le, dit-il, bien avant dans ce sable, gardons le bien que Thautates » nous envoye ; & partageons entre nous ce » que nous avons trouvé. » Tous approuverent ce conseil ; mais ils deciderent qu'avant tout il falloit travailler à la fosse.

Pendant qu'ils se hâtoient, un ancien druide les apperçut. Il se figura qu'ils partageoient leur pêche. Ce bon vieillard s'étoit laissé seduire dans ses premieres années, aux faux attraits du monde ; mais en ayant depuis reconnu la fausseté, il s'étoit retiré au sommet d'un rocher qui étoit sur le bord de ce fleuve ; & pour se donner avec plus de liberté à la contemplation, il avoit quitté ses biens paternels ; sacrifice qui joint à la regularité de ses mœurs lui attiroit les respects de tous ceux qui le connoissoient. Il vint donc, car il vivoit d'aumône, demander à ces hommes quelque chose de leur pêche. Il arriva près d'eux, sans qu'ils l'eussent remarqué, & reconnut son erreur. Qu'elle fut sa surprise, & celle des pêcheurs ! Ceux-ci ne pouvoient plus se cacher ; & le druide voyant couler du sang vermeil encore, ne douta point qu'ils ne m'eussent

aſſaſſiné. Mais lorſqu'il vit les bleſſures toutes fraîches ; „ Malheureux que vous êtes, » leur dit-il, penſez-vous que, quand vous » cacheriez ce corps dans le centre de la ter- » re, la juſtice de Thautates ne l'en retirât » pas, pour l'expoſer aux yeux de tout le » monde? Et croyez-vous pouvoir en fuyant » vous dérober à la vengeance que demande » le ſang que je voi couler ? » A peine il eut fini, que les pêcheurs ſe proſternent devant lui, & proteſtent de leur innocence. Ils lui racontent de quelle maniere ils m'avoient tiré de l'eau, & quel étoit leur deſſein ; que s'ils avoient été coupables d'un crime ſi horrible, ils auroient pris la fuite, lorſqu'ils l'avoient apperçu ; mais qu'ils l'avoient attendu pour leur juſtification, ſuppoſé qu'on voulût jamais les inquieter. » Nous jurons, » ajouterent-ils, par le gui ſacré de la nou- » velle année, que nous ſommes innocens. » Recherchez donc les meurtriers, dit le » druide ; ils ne peuvent être loin d'ici ; & di- » tes-moi où ſont les habits dont il étoit vé- » tu, quand vous l'avez trouvé.

Les pêcheurs, comme s'ils euſſent déja été entre les mains du juge, oublient la réſolution qu'ils avoient priſe, & repreſentent avec ce qu'il demandoit, l'or & les bagues qu'ils avoient trouvées. „ Maintenant, dit » le druide, je vous croi innocens ; auſſi » ſoyez aſſurés que Thautates vous prote-

„ gera, tant que vous ſerez vertueux; & ſou-
„ dain ſe jettant à genoux, & leur faiſant ſi-
„ gne de l'imiter: O grand Thautates, s'é-
„ cria-t'il, toi qui prens un ſoin particulier
„ des hommes, détourne de deſſus nos têtes
„ la vengeance de cette mort, & daigne cor-
„ riger ceux qui en ſont coupables!

Il les exhorta à finir ce qu'ils avoient commencé. Il voulut même les aider à me rendre les derniers devoirs. Il me prit entre ſes bras; & lorſqu'il me tenoit ainſi embraſſé, il crut me trouver un reſte de chaleur: „ courage, dit-il, mes enfans, il reſpire en-
„ core. Thautates vous aime, & veut que les
„ coupables ſoient châtiés. „ En même temps il me pancha la tête, pour me faire rendre l'eau que j'avois avalée, & banda mes playes le mieux qu'il put avec leurs mouchoirs. Enſuite il alla chercher des herbes ſur le rivage, car il connoiſſoit la vertu des ſimples, pour les appliquer ſur mes playes, & me rendre un peu de vigueur. Le ſang s'étancha d'abord, & bien tôt ſoulagé de l'eau que j'avois rendue, je reſpirai. Les pêcheurs me remettent mes habits, & me portent ſur leurs rames dans la retraite du druide. Là on me couche dans un lit aſſés bon, qui ſervoit quelquefois à l'un de ſes neveux; car le ſien n'étoit qu'un amas de feuilles ſeches, ſans autre artifice, & ſans autre délicateſſe.

Le lendemain, vers la pointe du jour que je

je commençai d'ouvrir les yeux, je fus bien ſurpris de me trouver où j'étois; car je me ſouvenois bien du combat, & de la réſolution dans laquelle je m'étois précipité; mais je ne pouvois concevoir par quel enchantement j'avois été tranſporté dans cette grotte. Je me rappellai auſſi l'ingratitude de Madonte, & ce ſouvenir m'arracha un ſoupir qui fut entendu du vieillard. Il étoit aſſis à la porte, attendant qu'il pût me voir. Il entre incontinent, & pour mieux voir en quel état j'étois, il ouvre la fenêtre, puis s'approchant de moi, & me trouvant beaucoup ſoulagé, il en témoigna ſa joye. Il s'aſſit enſuite à côté de moi ſur un ſiege taillé dans le rocher, & jugeant que l'étonnement où j'étois, me tenoit dans le ſilence, il me parla en ces termes:

» Mon fils, plus Thautates a montré par „ ſon aſſiſtance ineſperée, combien il vous ai„ me, plus auſſi devez-vous lui en marquer „ votre reconnoiſſance. » Il ſe tût à ces mots, pour entendre ma réponſe. Je crus que c'étoit quelque dieu qui me parloit par ſa bouche, tant il avoit un air reſpectable. Cependant la ſurpriſe où j'étois m'empêcha pour quelque temps de lui répondre. Le vieillard qui attribuoit ce ſilence à ma foibleſſe, où à l'excès de mon mal; » Mon fils, ajouta-t'il, ſi » c'eſt foibleſſe où douleur, faites moi ſigne

» & vous verrez qu'avec le ſecours du ciel je » vous ſoulagerai.

Alors, reprenant un peu mes eſprits, je m'efforçai de lui répondre de la ſorte : »Mon » pere, ce n'eſt pas les bleſſures que vous » voyez qui m'ont réduit en cet état ; mais » celles que j'ai dans l'ame. La mort ſeule » peut les guerir, & c'eſt pour cela que je l'a- » vois cherchée dans le fleuve. Voilà de quoi » je me ſouviens, mais j'ignore comment je » ſuis hors des eaux, & par quel prodige je » ſuis maintenant en ce lieu, & en votre pré- » ſence. Mon fils, répliqua le druide, je voi » bien que la faveur de Thautates eſt plus » grande que je ne l'avois imaginé, puiſqu'il » a daigné vous ſauver, lorſque vous cher- » chiez à perir : action déteſtable, indigne » même d'un homme qui a quelque coura- » ge ! Car quiconque ſe tue n'en vient là, » que parce qu'il ne peut ſouffrir les peines » de la vie.

Il m'en auroit dit bien davantage, ſi les pêcheurs dont j'ai parlé, entrant tout à coup dans la chambre, ne l'avoient interrompu. Ils amenoient un homme lié avec des cordes. Dès qu'il me vit il voulut ſe jetter à mes genoux, mais il ne put, parce qu'il étoit attaché. Il étoit tellement changé que je ne le reconnus point d'abord ; enfin le regardant avec plus d'attention, & l'entendant crier, » ah ! mon maître, » je compris que c'étoit

Halladin mon écuyer. Jugez de ma ſurpriſe, madame; car je le croyois noyé; mais elle augmenta bien, lorſqu'un des pêcheurs s'adreſſant au druide, ſoutint que c'étoit lui qui m'avoit mis en l'état où j'étois. » Mes » amis, interrompis-je, vous vous trompez, » c'eſt mon écuyer; il eſt innocent. Rendez-» lui la liberté, afin que je puiſſe l'embraſſer » encore une fois. » En même temps il eſt détaché, & ſe jettant à terre, il baiſe mon lit, & moi j'embraſſe ce fidele écuyer, comme s'il avoit été mon frere. Alors le druide comprit que je voulois lui parler en ſecret, & ſortit auſſi tôt avec les pêcheurs.

Je lui demandai incontinent s'il avoit vû Madonte; ce qu'elle, & Leriane avoient dit & fait, & comment il étoit tombé entre les mains de ces hommes. Il me répondit qu'il avoit executé mes ordres, que tout le monde regrettoit ma perte, & que s'il eût eſperé de me trouver en vie, il m'eût apporté la réponſe à ma lettre, qu'auſſi tôt après il étoit venu ſur le rivage cherchant mon corps, pour lui donner la ſépulture, & ſe confiner enſuite dans quelque ſolitude: que ce matin là même rencontrant les pecheurs, il leur avoit demandé des nouvelles de ce qu'il cherchoit, & que le prenant pour mon aſſaſſin, ils l'avoient lié comme je l'avois vû. » Mais, vous, ſeigneur, continua-t'il, par » quelle fortune êtes vous venu en ce lieu?

» Et quel dieu vous a rendu la vie ? » Puis joignant les mains, & levant au ciel des yeux pleins de larmes, » Heureux, ajouta-t'il, ce» lui dont il s'eſt ſervi pour une ſi belle ac» tion ! Halladin mon ami, lui dis-je, je te » remercie de tout ce que tu as fait pour » moi ; mais ne me demande point comment » je ſuis venu ici, je l'ignore moi-même. » Seulement je remercie le ciel de m'avoir » conſervé la vie, quoique malgré moi, puiſ» que tu peux m'apprendre des nouvelles de » Madonte, qui m'eſt toujours ſi chere. A » vous ſeigneur, dit-il incontinent ? déteſtez » là plus tôt, & cherchez à vous venger d'el» le, de Leriane, & de Therſandre. Je par» donne à ton affection, lui répondis-je, ces » diſcours qui m'offenſent. J'aime Leriane » à la fureur ; & ſi tu crains de me déplaire, tu » ne me tiendras jamais un pareil langa» ge.

L'accident qui me ſurvint m'empêcha d'en dire davantage. Mes playes recommençerent à ſaigner, de ſorte que je devins pâle & froid. Je m'en apperçus d'abord ; mais je n'en voulois rien dire, parce que je ſouhaitois de mourir. Le fidele écuyer courut auſſi tôt vers le vieillard, & l'avertit de ce qui ſe paſſoit. Le vieillard qui durant notre entretien avoit préparé les remedes dont j'avois beſoin, entra incontinent dans ma chambre, & me trouvant tout en ſang, il

jugea bien que j'avois eu quelque émotion extraordinaire ; mais il diſſimula pour lors. Après m'avoir penſé, il me donna un bouillon, ferma la fenêtre, & m'ordonna de repoſer. Cependant il tire à part Halladin, lui remet ce qu'il avoit reçu des pêcheurs, & s'informe de mon nom, & de l'accident qui m'avoit réduit en l'état où il m'avoit trouvé ; & ſur cela, il lui raconta de quelle maniere j'avois été ſauvé. Mon écuyer le remercia du ſecours qu'il m'avoit donné, & le conjura de me le continuer. Qu'au reſte il ne pouvoit ſatisfaire à ſa demande ſans ma permiſſion ; qu'il ne pouvoit lui dire autre choſe, ſinon que j'étois un des principaux d'Aquitaine. Il eſt donc né Gaulois, interrompit le druide ? Oui répondit Halladin. Il me ſuffit, ajouta le vieillard ; je voulois ſçavoir quelle religion il profeſſoit, parce que j'ai remarqué que ſes bleſſures les plus dangereuſes ſont au cœur. Mon pere, reprit l'écuyer, vous ne vous êtes pas trompé.

Le druide ne m'abandonnoit que le moins qu'il pouvoit. Un jour qu'il me trouva mieux, il me perſuada ſi bien que rien ne nous arrive que par la volonté de dieu, qu'enfin je quittai la cruelle réſolution de mourir, & que me réſignant entre les mains du grand Thautates, je commençai à trouver de la douceur dans mes maux mêmes, puiſqu'ils me venoient de ſa ſouveraine

bonté. Cette diſpoſition ne contribua pas peu à me rétablir; & déſormais rien ne retardoit mon départ, que ma foibleſſe.

En attendant que mes forces fuſſent revenues, je ſortois le plus ſouvent de la grotte ſous pretexte de prendre l'air; mais en effet pour m'occuper en liberté de mes penſées. Tandis que le vieillard vaquoit à la contemplation, & qu'Halladin alloit dans les villes voiſines chercher les choſes qui nous étoient néceſſaires, j'étois moi ſur le haut du rocher, tournant toujours les yeux & le cœur du côté où j'avois laiſſé Madonte. Et quoique j'euſſe pris la réſolution de ne point attenter à ma vie, je ſouhaitois toujours de la voir finir. J'aurois volontiers paſſé le reſte de mes jours dans cette ſolitude, j'en avois même conçu le deſſein, & je le communiquai à mon fidele écuyer. » Quel bien, me dit-il, pou-
„vez-vous eſperer en demeurant ici? Madon-
„te ne peut vous hair, du moins elle n'aime
„pas Therſandre autant que vous le croyez;
„où ſi elle l'aime, comme elle a déja changé
„une fois, ne peut-elle pas changer encore?
„Et ſi ce changement arrive, de quoi vous
„ſervira-t'il, ſi elle vous croit mort? Hé
„bien, répondis-je, Halladin, nous y pen-
„ſerons, » & me tournant de l'autre côté, je feignis de vouloir repoſer, afin de ne plus entendre des diſcours que je ne pouvois gouter. Cependant je fis mes réflexions, je

penſai qu'en cherchant des aventures, j'en trouverois quelqu'une qui me conduiroit au trépas, & qu'il étoit difficile que je demeuraſſe long-temps inconnu, étant ſi près du lieu qu'habitoit Thoriſmond.

Dès qu'il fut jour, j'éveillai Halladin, je lui dis d'aller acheter des chevaux & des armes. Il partit ſur le champ, ravi de me voir dans ces diſpoſitions. Cependant quelque diligence qu'il pût faire, il reſta pluſieurs jours dans ſon voyage. Durant ſon abſence, je gardai une ſolitude encore plus étroite qu'auparavant. Je diſputai, je l'avoue, ſi je devois rompre mes fers; je fus même ébranlé; mais ce dieu à qui l'on ne réſiſte qu'en fuyant, renouoit mes chaînes, enſorte que je compris qu'il n'y avoit plus pour moi d'eſperance de m'en affranchir.

Cependant les pêcheurs à qui j'avois donné une ſomme honnête, venoient ſouvent me viſiter. Et comme ils alloient toutes les ſemaines à la ville où Thoriſmond tenoit ſa cour, ils me rapportoient toujours quelques nouvelles. L'un d'eux me dit que l'on ne parloit d'autre choſe que d'une dame qui avoit été condamnée au feu pour avoir eu un enfant. Mes ſoupçons tomberent incontinent ſur Madonte, quoique je n'euſſe jamais rien remarqué en elle qui pût les fonder. Mais je ne doutai plus, lorſque ce pêcheur m'eut aſſuré que c'étoit une des plus

conſiderables,& des plus belles perſonnes de la cour ; car il ne put me dire ſon nom; il l'avoit oublié.

Je me rappellai alors l'amour de Madonte pour Therſandre, & me retirant ſeul ſous des arbres qui étoient près de la grotte, je me livrai aux penſées affreuſes qui vinrent m'agiter. D'un côté, le dépit d'avoir été ſi indignement trompé, me faiſoit déſirer la vengeance; de l'autre quand je me figurois l'état où la fortune avoit réduite une perſonne que j'avois aimée, je ne pouvois retenir mes larmes. C'eſt dans cette ſituation qu'Halladin me trouva à ſon retour. Après m'avoir confirmé une ſi horrible nouvelle, » il » ajouta que Leriane étoit l'accuſatrice, & » que Leotaris & ſon frere ſoutenoient ce » qu'elle avoit avancé contre Madonte, & » Therſandre. O dieu, m'écriai-je, que tes » jugemens ſont profonds!. & par combien » de voyes tu nous découvres la verité des » choſes cachées! Madonte, ajoutai-je un » moment après, il eſt donc vrai que vous » m'avez préferé ce même Therſandre que » vos ancêtres euſſent à peine reçu parmi » leurs ſerviteurs? Pouvez-vous ne pas mou- » rir plus tôt de la honte d'un tel choix, que » du ſupplice qui vous eſt préparé?

Je demeurai long-temps ſans parler, pour avoir trop de choſes à dire, ſemblable à ces vaſes qui étant pleins ne laiſſent ſortir l'eau qu'avec

qu'avec difficulté, ſi on les verſe tout à coup. Halladin ſaiſit ce moment pour me repreſenter que je devois deſormais hair, ou dumoins oublier Madonte, & que mon amour qui avoit été produit par la vertu, & par les faveurs, devoit bien finir par les injures que j'avois reçues, & par la connoiſſance d'une faute ſi honteuſe. „ Ce qui a fait „ naître mon amour, lui répondis je, c'eſt „ le deſtin; pour la honte dont tu parles, je „ ſuis réſolu d'entrer en champ clos contre les „ calomniateurs. Comment, ſeigneur, s'écria-„ t'il, vous prendriez les armes pour défendre „ la vie de ceux qui vous ont ſi indignement „ traité? Oublirez-vous que Madonte étoit „ entre les bras de Therſandre, tandis qu'el-„ le vous faiſoit éprouver toutes ſes ri-„ gueurs? Voulez-vous que l'on diſe que „ vous vous armez injuſtement pour con-„ ſerver à Therſandre ſes plaiſirs? Ceſſe, in-„ terrompis-je, Halladin, ceſſe de me tenir „ ce langage; quand je me repreſente la „ mort de Madonte que j'ai tant aimée, la „ confuſion où elle ſe trouve, la honte qui lui „ eſt préparée; quand je me ſouviens que ces „ mains que j'ai tant de fois baiſées avec les „ plus vifs tranſports, vont être liées avec des „ chaînes, que ce beau corps va être la proye „ des flammes. Ah! Halladin, comment „ crois tu que je puiſſe le ſupporter? Et y a-„ t'il quelque outrage qui puiſſe retarder les

„ ſecours qui ſont en mon pouvoir ? D'ail-
„ leurs elle peut bien être innocente, je dois
„ le croire ; je le croi, puiſque c'eſt Leriane,
„ dont je connois la malice extrême, qui l'ac-
„ cuſe. La pierre en eſt jettée ; que Madon-
„ te m'en ſçache gré ou non, il n'importe.
„ Je remplirai mon devoir ; & quelle autre
„ récompenſe pourrois-je déſirer ?

Halladin m'entendant parler avec tant de réſolution, me dit qu'il prioit dieu de benir mes intentions; mais que ſi j'avois ce deſſein, il n'y avoit point de temps à perdre, que le dernier terme accordé par le roi finiſſoit le lendemain à midi, & que ſi nous ne partions à l'heure même, nous ne pourrions arriver à temps. Je montai donc incontinent à cheval, ſans rien dire au druide, de peur qu'il ne me retardât. Seulement j'avois bien réſolu, ſi j'étois vainqueur, de venir le remercier des obligations extrêmes que je lui avois. Je me rendis avec la plus grande diligence dans les fauxbourgs de la ville où mon écuyer avoit laiſſé mes armes. Je les eſſayai, je les trouvai bonnes. Elles étoient noires ; l'écu repreſentoit un tygre qui ſe repaiſſoit d'un cœur humain ; & le mot étoit : *Tu me donnes la mort, & je ſoutiens ta vie.*

Je reprens, ſans m'arrêter le chemin de la ville des tectoſages. J'y arrive un peu avant midi. Je mis pié à terre pour faire repaître mon cheval, qui étoit preſqu'excedé. Lorſ-

que j'arrivai à la porte du camp, le combat étoit déja commencé, mais d'un chevalier contre deux : un moment plus tard le chevalier étoit mort, & Madonte convaincue ; car il ne m'eût pas été permis de renouveller le combat. Dieu permit donc que j'arrivaſſe ſi à propos, pour faire connoître l'innocence de la dame fauſſement accuſée. J'obtins la victoire ſur ces deux freres vaillans, & je la dus moins à ma force ou à mon courage, qu'à l'innocence de Madonte. Alors tout fut éclairci ; l'impoſture de Leriane découverte, l'enfant reconnu pour être de ſa niéce ; la calomniatrice jettée au feu qu'elle avoit fait préparer pour Madonte, & Madonte remiſe en liberté ; je ne puis vous exprimer quelle fut ma joye ; je crus alors que toutes les peines que j'avois endurées à ſon ſervice étoient plus que récompenſées.

Cependant, je ne voulus point me faire connoître que je ne ſçuſſe ſi Madonthe aimoit Therſandre, ou ſi tout ce que j'avois vû n'étoit point un artifice de Leriane. Je m'approchai de l'échaffaut, pour ſçavoir ſi Madonte ne m'ordonnoit rien de plus. Elle me remercia, & me pria de lui dire qui j'étois, & de la conduire dans ſa maiſon, pour lui dire mon nom. Je m'en excuſai le mieux que je pus ; & je m'offris à la conduire, pourvu que ce fût promptement. Mais crai-

gnant que le roi ne me commandât de me déclarer, preſſé d'ailleurs par mes bleſſures, je me dérobai dans la foule, & rejoignant mon écuyer, je revins trouver le druide.

J'oubliois de vous dire, madame, qu'ayant rencontré près de la ville un homme qui y alloit, je le ſuppliai de faire mes excuſes à Madonte, & je feignis que des affaires importantes m'appelloient ailleurs : que ſi elle avoit beſoin de mon ſervice, elle auroit de mes nouvelles du côté de Montdor, & que je porterois toujours l'enſeigne du tygre. Je voulois lui faire croire que j'allois de ce côté là, quoique ce ne fût pas mon deſſein, de peur que ſi le roi avoit la curioſité de me connoître, il ne me fît ſuivre.

Le druide me reçut avec les plus grandes démonſtrations de joye. Et quand il ſçut le ſujet de mon voyage, & le ſecours que j'avois donné à Madonte, il crut ne pouvoir aſſés me remercier. Il commença par me faire ôter mes armes, & m'ayant trouvé quelques bleſſures, il prit tant de ſoin de moi, qu'en peu de temps je fus gueri. Mais n'y ayant pour moi aucun remede plus efficace que de ſçavoir des nouvelles de Madonte, je priai le vieillard d'envoyer quelqu'un de ces pêcheurs, pour en apprendre. Il le fit, & le pêcheur à ſon retour ne m'en apporta que trop pour ma ſatisfaction. Il me dit que

Madonte avoit emmené dans ſa maiſon Therſandre, tout bleſſé qu'il étoit ; c'étoit lui que j'avois trouvé combattant ſeul contre Leotaris & ſon frere ; & que peu après le roi Thoriſmond avoit été tué par un myre.

Depuis, tout ce qui m'avoit donné quelque ſoulagement ne fit plus qu'augmenter mes déplaiſirs. La ſolitude où j'étois me déplaiſoit, parce qu'elle découvroit la ville des tectosages. Je me déplaiſois à moi-même, parce que j'aimois toujours Madonte, malgré toutes les raiſons que j'avois de la hair. Mes playes ſe guerirent en peu de jours, parce qu'elles étoient legeres ; mais je devins ſi pâle & ſi affreux, qu'il étoit impoſſible de me reconnoître. Le bon vieillard ne ſçachant que juger, me conſeilla de changer d'air. Et je réſolus de mener une vie errante, juſqu'à ce que je puſſe rencontrer la mort.

Après avoir remercié le druide, & reconnu les ſervices des pêcheurs, je partis ſans autre deſſein. Cependant notre chemin nous ayant par malheur conduits du côté de la maiſon de Madonte, j'appris d'autres nouvelles qui acheverent de m'accabler ; on me dit qu'elle s'étoit dérobée ſans autre ſuite que ſa nourrice & Therſandre. Halladin s'efforça inutilement de me repreſenter qu'elle ne me faiſoit point d'injuſtice, puiſque l'on me croyoit mort. Je ne pouvois plus ſuppor-

ter des lieux qui m'avoient été ſi chers autrefois. Je paſſai en Afrique, j'y vis le roi Genſeric, & je reconnus que l'amour eſt par tout auſſi puiſſant, que je l'avois éprouvé. Etant parmi ces vandales, j'appris les avantures d'Urſace, & d'Olimbre, & celles de la jeune Placidie, & d'Eudoxe ſa mere; & conſiderant la diverſe fortune d'Eudoxe, la longue perſeverance d'Urſace, la ſage conduite du jeune Olimbre, & l'heureuſe concluſion de leurs amours, je réſolus de ſupporter mes malheurs avec plus de patience. Foible réſolution! inutile deſſein!

Enfin ne trouvant de repos nulle part, & voyant que la prudence humaine ne me ſervoit à rien, je crus devoir recourir aux conſeils divins. J'avois oui dire que ſur le penchant des pyrenées, vers l'ocean, il y avoit un temple conſacré à Venus qui y rendoit des oracles. Je retournai donc en Europe, je conſultai l'oracle pendant neuf jours ſur la fin ou le remede de mes maux; il me répondit, *Foreſt*, ſans vouloir s'expliquer davantage. Je me déterminai à viſiter toutes les forêts de l'Europe. Je ne puis vous dire, madame, combien j'en ai paſſé, & toujours inutilement. Mais je ne puis croire que le dieu veuille être menteur pour moi ſeul; je me flate au contraire de trouver enfin dans ces lieux ſauvages le ſoulagement qu'il m'a promis.

Après que Damon eut ceſſé de parler ; Galatée qui avoit ſçû une partie de ſon hiſtoire par les nouvelles qu'Amaſis avoit reçues de Toriſmond, & qui déſiroit que cette contrée lui fût plus heureuſe, lui dit : » Seigneur chevalier, j'avoue que vos plaintes contre la » fortune ſont trop légitimes ; mais vous ne » devez pas vous livrer au deſeſpoir. Les » dieux ne ſont point menteurs. Souvent, » ils ſe plaiſent à donner des réponſes ambi- » gues pour éprouver notre ſubtilité ; mais » leurs oracles ont toujours leur accompliſ- » ſement. Je croi que vous avez mal inter- » preté celui qui vous a été rendu ; le pays où » vous êtes ſe nomme auſſi Foreſt, & je ne » doute point que l'oracle n'ait voulu parler » de cette contrée. Il pourroit arriver que » Madonte y ſeroit conduite pour quelque » raiſon que vous ignorez. Madame, répon- » dit Damon en ſoupirant, j'eſpere en effet » trouver ici la fin de mes peines, parce que » la mort fera ce que l'amour n'a pû faire. » Non, non, dit la nymphe, eſperez mieux. » Demain nous conſulterons l'oracle qui » vous rendra la tranquilité ; cependant nos » chars & votre écuyer reviendront, & vous » guerirez à loiſir. Je vous demande ſeule- » ment de ne me point quitter que vous ne » m'ayez conduite au palais d'Amaſis ; je ſuis » perſuadée qu'elle ſera ravie de vous voir. » Le chevalier répondit qu'il feroit tout ce

que la nymphe jugeroit à propos de lui commander.

Cependant Galatée qui avoit dépêché à Bonlieu vers la venerable Chryſante, pour l'avertir qu'elle y alloit, ſçut par le retour du meſſager, qu'Aſtrée, Diane, Phylis, & toute la troupe des bergers y avoient dîné, & qu'ils alloient rendre leur viſite à la fille d'Adamas.

Ce meſſager qui dès l'enfance avoit été nourri au ſervice de la nymphe, avoit coutume de lui raconter tout ce qu'il avoit vû; c'eſt pour cela qu'après avoir rendu la réponſe de Chryſante, il ajouta qu'excepté Galatée, il n'avoit jamais rien remarqué de ſi beau qu'Aſtrée & Diane. Galatée qui eſperoit d'apprendre des nouvelles de Celadon, lui dit en preſence de Damon même: „ Hé quoi, Lerindas, (c'eſt ainſi qu'il s'appelloit) trouves-tu ces bergeres ſi belles, „ que tu les préferes à mes nymphes? Oui, „ dit-il, madame, & je vous jure que ſi j'étois chevalier, je maintiendrois leur beauté contre quiconque. Aſtrée ſur tout eſt „ incomparable, mais Diane me plaît davantage, parce qu'elle n'eſt point triſte comme Aſtrée, & que les filles qui aiment tant „ me paroiſſent moins agréables. D'où vient „ cette triſteſſe, reprit Galatée? De la mort „ d'un berger qui ſe noya il y a quelques lunes, dit Lerindas.

Alors Galatée se tournant vers Cleontine, » ma mere, dit-elle, j'ai presqu'envie de » rester ici quelques jours, pour donner à » Damon le temps de guerir, & de passer en » attendant le Lignon, pour voir si ce que » l'on dit de ces bergeres est véritable. Mada- » me, répondit Cleontine, elles n'ont rien » du village que le nom; & si vous voulez » avoir le plaisir de leur entretien, vous y ar- » riverez à propos; car Adamas doit venir » faire un sacrifice solemnel à l'occasion du » gui trouvé sur le plus beau chêne de leur » hameau; & s'il sçait que vous y veuilliez as- » sister, il l'avancera autant que vous le sou- » haiterez.

Ces discours déterminerent Galatée à retarder son voyage de Bonlieu, pour assister au sacrifice avec les bergeres. En même temps elle dépêcha vers Amasis pour l'informer de ce qui s'étoit passé, du sujet qui l'arrêtoit à Montverdun, & de celui qui avoit conduit Damon dans ses états. Ces nouvelles affligerent & réjouirent tout à la fois Amasis. Damon avoit l'honneur de lui appartenir, & elle l'avoit pleuré comme mort; elle étoit ravie d'apprendre qu'il vivoit encore; mais l'état où il étoit, & l'insolence de Polemas lui déplaisoient infiniment. Elle vient aussi tôt à Montverdun sans avertir ni Polemas, ni Galatée; & offre à Damon ce qui dépendoit d'elle. Damon étant surpris

de la ſorte, les excuſes ſeules lui reſtoient, & les remercimens d'une ſi grande faveur. Amaſis ajouta qu'elle ne pouvoit aſſés reconnoître les obligations qu'elle avoit à ſon pere, qui avoit empêché que Toriſmond ne ruinât ſes états. » Madame, répondit le che» valier, en vous rendant ce foible ſervice » qu'il vous plaît d'exagerer, mon pere n'a » fait que ce qu'il devoit, & moi ſucce» dant à ſa place, je vous offre mon ſang & » ma vie.

Amaſis lui propoſa enſuite de l'emmener dans la grande ville de Marcilly, où l'on auroit plus de ſecours ; mais il s'excuſa ſi bien, qu'elle lui permit de demeurer encore quelques jours en ce lieu. Son deſſein étoit dès qu'il auroit conſulté l'oracle, & reconduit Galatée, de ſe retirer dans quelque ſolitude où il ne pût être connu. Galatée fut ravie de ce qu'il reſtoit à Montverdun ; c'étoit pour elle un prétexte de paſſer quelques jours avec les bergeres, où elle eſperoit d'apprendre des nouvelles de Celadon, où de voir du moins ſi Aſtrée avoit tant de beauté qu'elle méritât d'être préferée à une ſi grande nymphe qu'elle.

La reine retourna à Marcilly, après avoir fait bien des excuſes à Damon du procedé de Polemas, qu'elle jura de ne point laiſſer impuni. Damon la ſupplia de lui pardonner, l'injure étant legere, diſoit-il, & Polemas

aſſés puni par la mort de ſon parent. Damon ſçut enfin ſi bien diminuer la faute de Polemas, qu'Amaſis promit de ne s'en point reſſentir. Elle ne laiſſa pas, à ſon retour, de lui témoigner combien cette action lui avoit déplu ; il s'excuſa envain ſur ſes gens qui avoient cru devoir venger la mort d'Argantée ; Amaſis qui étoit bien informée, lui ordonna de les chaſſer de ſon ſervice. Polemas s'en ſentit ſi piqué contre Damon, qu'il réſolut d'en tirer vengeance. Il étoit d'ailleurs ſi indigné que Galatée à laquelle il avoit oſé aſpirer ne l'aimât point, qu'il chercha les moyens de ſe rendre maître du royaume. Clidaman, Lindamor, Guyemans, & tous les principaux de la contrée étoient abſens. Il ſe voyoit maître de toutes les places, & de tous les gens de guerre. Amaſis au contraire lui ayant remis pour ainſi dire ſon autorité, n'avoit pour elle que la juſtice de ſa cauſe. Damon ſeul donnoit à Polemas quelque inquiétude; il craignoit qu'Amaſis ne le retînt dans ſes états pour le combler de faveurs. Il ſe ſouvenoit que le pere du chevalier avoit penſé épouſer Amaſis, & il attribuoit ſes égards pour Damon, à la memoire qu'elle conſervoit de ce pere. Il tira donc à part ſix de ces gendarmes que la reine lui avoit ordonné de congedier, & après s'être beaucoup plaint d'elle, il leur parla de la ſorte: „ Vous ſçavez, mes amis, avec quel zele j'ai

„ ſervi la reine ; & ſi dans aucune occaſion
„ j'ai rien épargné de ce qui dépendoit de
„ moi, ou de ceux qui me ſont attachés.
„ Pour elle j'ai ſacrifié tout interêt, j'ai fer-
„ mé les yeux à ce qui me touchoit, j'ai uni-
„ quement ſongé à ce qui étoit du bien de
„ ſon ſervice. Je n'ai pû néanmoins fixer cet-
„ te inconſtance, qui eſt ſi naturelle à ſon ſe-
„ xe ; je la voi donc prévenue maintenant en
„ faveur d'un jeune étranger qui s'eſt acquis
„ quelque réputation aux dépens d'Argan-
„ tée ; je parle de celui qui le tua ſous nos
„ yeux, & qui ſans doute avoit uſé de quel-
„ que ſupercherie avant notre arrivée. Le
„ reſſentiment que vous en marquâtes me
„ ſera toujours preſent, & je n'oublirai rien
„ pour vous convaincre de ma reconnoiſ-
„ ſance. Mais je crains bien que je ne le pour-
„ rai de long-temps, ſi vous ne prenez le par-
„ ti que je vous propoſerai.

» Amaſis, par déference pour l'étranger
» m'a ordonné de vous congedier, & de vous
» interdire cette contrée où vous êtes nés.
» Ce coup au reſte eſt moins contre vous
» que contre moi ; c'eſt-à-dire que voulant
» élever ce jeune homme, elle ne peut y par-
» venir, qu'en m'ôtant l'autorité que mes
» ſervices m'ont acquiſe. Dans cette vue,
» elle commence aujourd'hui par m'ôter mes
» meilleurs amis, tels que je vous connois.
» Si les choſes étoient en l'état où j'eſpere de

» les voir bien tôt, j'empêcherois bien ce » deſordre; mais pour le preſent ſi vous ne » trouvez quelque reſſource dans votre cou- » rage, vous ſerez contraints de vous ſépa- » rer de nous pour quelque temps; ce qui me » cauſeroit le plus ſenſible déplaiſir. Si donc » vous avez autant de réſolution que je vous » en ai toujours connu, balancerez-vous à » perdre qui veut vous bannir de votre pa- » trie? Rien de plus facile; il eſt ſeul; trop » foible pour chacun de vous, comment » pourroit-il vous réſiſter, lorſque vous ſe- » rez tous contre lui. Si Amaſis venoit à ſça- » voir qu'on lui eût ôté ce nouvel Adonis, » elle montreroit d'abord quelque mécon- » tentement, je n'en doute pas; mais ſa co- » lere paſſeroit incontinent; & je ne man- » querois pas de vous défendre. D'ailleurs, » vous avez aſſés de prudence pour conduire » ſi ſecretement l'entrepriſe, que les auteurs » ne puiſſent en être ſoupçonnés.

Perſuadés par ces diſcours artificieux, les gendarmes promirent d'executer ce qu'il leur propoſoit: qu'ils étoient prêts à lui obéir, & qu'ils conſerveroient au peril de leur vie ſa grandeur, & ſon autorité, & qu'au reſte il devoit faire ſemblant de les congedier, & tous ceux qui s'étoient trouvés dans cette même rencontre, afin qu'on les obſervât moins.

Le lendemain, Polemas aſſemble tous

ceux qui avoient attaqué Damon; il leur dit que par un commandement exprès d'Amaſis, il les caſſe, & leur ordonne de ſortir dans dix jours de toute la contrée; qu'il eſt bien mortifié de les traiter de la ſorte, mais qu'il doit obéir; qu'il y va de leur vie ſi ce terme expiré ils paroiſſent encore; & que ne pouvant perdre le ſouvenir de leurs ſervices, il n'oubliera rien pour les remettre en graces, & qu'en attendant il leur fera donner du ſien propre la paye de trois lunes entieres. En feignant ainſi d'être véritablement touché de leur malheur, il ſe concilia non ſeulement ceux qu'il renvoyoit, mais encore tous les autres, & par là il avançoit l'execution de ſes deſſeins; car ce qu'il ôtoit à la reine tournoit à ſon avantage.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE SEPTIE'ME.

ADamas, pour ſatisfaire à la promeſſe qu'il avoit faite aux bergeres, ordonna, dès que le jour fut venu, que l'on fît partir les ſacrificateurs avec les animaux, & les autres choſes néceſſaires, & que l'on avertit tous ceux des hameaux voiſins, afin qu'ils puſſent aſſiſter au ſacrifice. Cependant Daphnide & les bergeres s'étant habillées, ils ſe mirent tous en chemin. Alexis paroiſſoit la plus interdite; dès qu'elle apperçut le Lignon, & ſa derniere retraite, elle regarda moins comme une verité, que comme un ſonge, un voyage ſi ineſperé. A la verité,

lorſqu'elle eut deſcendu une partie de la colline avec Aſtrée, & qu'Hylas par ces diſcours l'eut cent fois divertie de ces triſtes penſées, elle reſſentit une ſi grande joye, que l'on pouvoit la lire dans ſes yeux. D'un autre côté Aſtrée qui avoit le bonheur d'être auprès de la feinte Alexis, dont les traits étoient ſi reſſemblans à ceux de Celadon, ſe croyoit preſque la plus heureuſe bergere de la contrée. Et parce qu'Adamas lui avoit fait entendre que ce ſoir là même il iroit loger chez Phocion, & qu'Alexis & Leonide l'y accompagneroient, elle en fit informer ce paſteur, afin qu'il ſe préparât à recevoir dignement de tels hôtes. Et ce fut Lycidas qui ſe détacha pour en porter la nouvelle, & pour ſe diſpoſer de ſon côté à recevoir Alcidon & Daphnide.

Cependant les bergers marchoient chantant & diſcourant, pour tromper la longueur du chemin. Calydon qui avoit la memoire ſi fraîche de la réponſe cruelle qu'Aſtrée lui avoit faite n'oſoit plus s'approcher de la bergere. Il marchoit quelques pas devant elle; & comme il ne pouvoit cacher ni ſon déplaiſir, ni ſon amour extrême, il ne put s'empêcher de ſoupirer ces vers:

Pourquoi l'aimer, helas, ſi mon extrême amour
N'eſt payé que d'indifference?
Si malgré ma perſeverance,
Je ne puis eſperer de la fléchir un jour?

Mais

Guélard. Sculp.

ais puis-je renoncer à la bergere aimable
Qui me tient captif dans ſes fers ?
Non, non, dans ce vaſte univers
n'eſt aucun objet qui lui ſoit comparable.

A peine il eut achevé, qu'Hylas qui étoit près de lui, & qui ne pouvoit approuver tte conſtance, chanta ces vers à haute oix :

Change d'humeur qui le voudra ;
Jamais Hylas ne changera.
Il eſt certain qu'Hylas vous aime.
Mais vous ſçavez, belle Alexis,
De ſon amour quel eſt le prix.
Le prix d'amour, c'eſt l'amour même.
Change d'humeur qui le voudra ;
Jamais Hylas ne changera.

Languir auprès d'une cruelle
C'eſt un état bien rebutant.
Ce n'eſt pas d'ailleurs mon talent.
Il vaut bien mieux être infidele.
Change d'humeur qui le voudra ;
Jamais Hylas ne changera.

Je ne propoſe rien d'étrange.
Qu'égale entre nous ſoit la loi ;

Comme je vous aime aimez-moi.
Et changez-moi, ſi je vous change.
Change d'humeur qui le voudra;
Jamais Hylas ne changera.

La chanſon d'Hylas réjouit infiniment les bergeres, & Stiliane ſur tout qui marchoit avec Carlis. » Hylas, lui dit-elle, en verité on » a bien tort de vous accuſer d'inconſtance; » jamais berger ne fut ſi conſtant que vous; » & je vous retrouve abſolument le même » que je vous vis la premiere fois. Mon ar- » cienne maîtreſſe, répondit Hylas, vous » voyez quelle eſt l'injuſtice de notre ſiecle. » Il faut avouer s'écria Daphnide, qu'il y a » bien de l'enjoument; on peut le nommer » unique en ſon eſpece, & je croi que vous » ſeriez bien fâchés de le perdre. Mais, belle » bergere, ajouta-t'elle, en s'adreſſant à Dia- » ne, depuis quand eſt-il dans cette contrée? » Quel motif l'y a mené, & quel ſujet l'y re- » tient? Madame, répondit Diane, il y a » peut être quatre ou cinq lunes que nous le » connoiſſons. De vous dire ce qui l'arrête » parmi nous, je le croi ſuperflu, vous êtes » trop inſtruite de ſes ſentimens. Mais pour » le ſujet qui nous l'a amené, c'eſt ce que » nous ignorons: non qu'il ſoit myſterieux; » mais il a pluſieurs fois commencé le récit » de ſes avantures, & toujours il a été inter- » rompu, ou le temps lui a manqué. Pour

„ peu, madame, que vous déſiriez d'en ſça-
„ voir davantage, il vous le dira bien tôt, car
„ il croit avoir autant d'obligation à ceux qui
„ veulent l'écouter, que peuvent lui en
„ avoir ceux dont il ſatisfait la curioſité.

„ Il me ſemble, ajouta Daphnide, que
„ s'il vouloit nous raconter ſon hiſtoire, ce
„ ſeroit un agréable amuſement, & que le
„ chemin nous en paroîtroit moins long;
„ mais il faut que la belle Alexis ordonne.
Alexis s'entendant nommer, & remarquant le ſigne de Daphnide, pour ne point montrer qu'elle fût trop attentive à parler avec Aſtrée, lui demanda ſi elle ſouhaitoit quelque choſe d'elle, & ayant ſçû par Diane ce qu'elle déſiroit: „ Madame, dit-elle, je ſuis
„ perſuadé que perſonne n'a ſur Hylas plus
„ de pouvoir que vous; mais je vais eſſayer
„ le mien, puiſque vous l'ordonnez ainſi:
„ Mon ſerviteur, ajouta-t'elle en ſe tour-
„ nant vers Hylas; je crains bien que ces nou-
„ velles bergeres ne m'enlevent votre cœur.
„ Raſſurez-vous ma belle maîtreſſe, dit Hy-
„ las, je pourrai bien dérober le leur, mais
„ je vous jure qu'elles n'auront pas le mien
„ qui vous eſt entierement acquis. „ Puis s'approchant d'Alexis: „ Je voi bien continua-
„ t'il, que vous ne ſçavez pas encore de
„ quelle ſorte j'aime. Lorſque je penſe à
„ m'attacher à quelque objet, j'examine
„ quelle eſt ſa beauté, & je l'aime à propor-

„tion. Et quand cet amour eſt diſſipé, il „ne m'en reſte plus pour ce même objet. „Alors ſi je veux aimer, il faut que je cher„che une autre beauté, pour faire une nou„velle proviſion d'amour. Si jamais je n'a„vois aimé ces nouvelles bergeres, vous au„riez quelque raiſon de craindre, mais il y a „long temps que le fonds d'amour que j'a„vois fait pour elles eſt épuiſé.

„Voilà, dit Daphnide en ſouriant, la plus „belle façon d'aimer dont j'aie entendu par„ler. Il eſt vrai, dit Alexis; mais Hylas, ajou„ta-t'elle, je crains que vous n'ayez bien tôt „diſſipé l'amour que vous avez aſſemblé „pour moi, & alors vous ne m'aimerez plus. „J'en conviens, répondit froidement Hy„las, mais ce que vous craignez eſt impoſſi„ble; quand je fais ce fonds d'amour, je le „proportionne à la beauté que je veux ai„mer; & comme la vôtre eſt infinie, mon „amour eſt de même infini. J'en ſuis ravie, „dit Alexis; car je ſerois inconſolable ſi je „venois à vous perdre; c'eſt pourquoi, ſi „par hazard le fonds étoit moindre que vous „ne dites, rabatez plus tôt de la dépenſe, „afin que la proviſion dure davantage. Ma „maîtreſſe, dit-il incontinent, ſoyez tran„quille, elle eſt telle que j'ai dequoi vous „aimer au delà de ma vie: Mais, mon ſervi„teur, dit Alexis, puiſque vous m'aimez „tant, il me ſemble que vous devriez bien

» déſirer que je vous aimaſſe de même. Dites-
» moi, interrompit Hylas, ce que je dois
» faire, & vous verrez que je le déſire du
» moins autant que je vous aime. Mais, dit
» Alexis, comment voulez-vous que je vous
» aime, ſi je vous connois peu; vos actions
» vous rendroient ſans doute eſtimable, ſi
» elles n'étoient point ignorées. Si donc vous
» voulez que je vous aime, apprenez-moi
» l'hiſtoire de votre vie, & ne perdez pas une
» occaſion auſſi favorable. Hé quoi ma mai-
» treſſe, dit Hylas, ce long diſcours n'avoit-
» il point d'autre objet? Le moindre ſigne
» auroit ſuffi; & quoique je tienne pour
» fauſſes toutes les maximes de Silvandre,
» celle-ci ſur tout; *qu'il faut connoître avant*
» *que d'aimer*, je vous raconterai tout ce
» que je ſçai de moi-même, dans la ſeule vue
» de vous obéir.

Alors Adamas fit mettre Hylas au milieu des bergeres; & pour le mieux entendre, les bergers ſe preſſoient ſi fort autour de lui, qu'ils ſe marchoient preſque ſur les pieds. Hylas voyant qu'ils faiſoient tous ſilence, commença de la ſorte:

HISTOIRE DE CHRYSEIDE, ET D'HYLAS.

L'Ignorance a cela de propre qu'elle fait blâmer bien des choſes qui par elles mê-

mes ſont louables ; c'eſt une verité que j'ai ſouvent reconnue, depuis que je ſuis ſur les bords du Lignon, où les fauſſes maximes de Silvandre ſont tellement ſuivies, que l'on croiroit offenſer les dieux, ſi on ne le regardoit comme un oracle. Pour moi qui ne ſuis point eſclave de l'opinion, je n'ai jamais écouté que la raiſon ſeule, & l'experience mere de la prudence. Parlez neanmoins à Silvandre & à ſes partiſans, ils maintiendront au peril de leur vie, que l'experience eſt trompeuſe : comme ſi les dieux ne nous avoient pas accordé le jugement pour diſcerner le bon & le meilleur ; & une volonté qui ſe porte naturellement à ce qu'il y a de plus parfait. N'oubliez point, ma belle maîtreſſe, ces grandes verités, lorſque vous entendrez que j'en aime pluſieurs ; & ne craignez point que je vous quitte jamais, puiſque je ne ſçaurois jamais rien trouver de ſi parfait que vous.

Or ce que vous deſirez maintenant de ſçavoir, nul ne peut vous l'apprendre que moi ; pour le reſte, ces indiſcretes bergeres à qui je l'ai déja raconté, vous le diront à loiſir, ſi elles ne l'ont pas déja fait. Ainſi je ne repeterai point que je ſuis originaire de Cargues, que là je commençai mon apprentiſſage auprès de Carlis, & que je le finis ſous Stiliane, ni que ſuivant ma fortune je vins à Lyon, après avoir aimé ſur la

la belle Aimée, la folâtre Floriante,
iſte Cloris. Je ne redirai point qu'é-
rivé à Lyon, j'entrevis Circéne, que
s épris, & que ſi ma paſſion pour elle
: dans le temple, elle expira lorſque
ortis, pour revivre quelque temps
; que Circéne cependant a laiſſé la pla-
charitable Palinice, Palinice à la gra-
Parthenope, celle-ci à la malicieuſe
de, & Dorinde à la ſuperbe Florice.
parce que Florice eſt la derniere de
, je commencerai mon recit où finit
aſſion, pour vous mieux faire enten-
que vous deſirez ſçavoir.
iandre vertueux chevalier, & qui ai-
éperdument Dorinde, me fit perdre
nnes graces de Florice, en me déro-
quoique mon ami, quelques billets
t m'avoit écrits, & qu'enſuite la ma-
e Dorinde fit voir à Theombre ma-
Florice. Theombre conçut alors des
ons ſi violens, qu'il emmena Florice
ampagne. Et par là il me fit perdre
heur de la voir, & peu de temps après
ir de la revoir; car, ma maitreſſe, je
e ingenument, mon amour prend
ace par les yeux, & meurt par l'ab-
: ſelon cette maxime veritable, *qui eſt*
s yeux, l'eſt auſſi du cœur, & cette au-
ne ſçait oublier, s'en aille.
Florice demeura à la campagne une

lune entiere : terme aſſés long pour voir naître & mourir en moi une douzaine d'amours. Mais quand ſon abſence eût été plus courte, l'occaſion qui ſe preſenta auroit ſuffi pour me la faire oublier. Cependant, quoique j'aye trop de courage pour me laiſſer abbattre par de ſemblables accidens, je fus bien embaraſſé, lorſque je vis Florice s'éloigner, & plus encore lorſque je vis qu'elle ne revenoit point. Mais penſant qu'amour étant un feu qui m'avoit brulé, il falloit chercher un autre feu, & pour me guerir de ma premiere brûlure, en faire preſqu'une nouvelle, j'aillai partout où je ſçavois qu'il y avoit quelque beauté, & le ciel qui favoriſe d'ordinaire les projets legitimes, me fit enfin rencontrer le feu qui m'étoit neceſſaire.

Un ſoir que je me promenois ſans deſſein ſur les bords de l'Arar, j'apperçus trois chars découverts & tirés par ſix chevaux. Je me mis dans un lieu commode, pour les voir paſſer. Il y avoit dans chacun des chars quatre femmes, autrement vétues que les notres. Leurs robes étoient volantes; les manches ſi étroites que la forme du bras paroiſſoit. Leurs cheveux relevés par devant, excepté quelques boucles qui tomboient nonchalamment ſur leur viſage. Au haut de leur coeffure, & par derriere

étoit

attach:e une gaze qui traînoit juſqu'à
, auſſi bien que les doubles manches.
habillement qui m'étoit inconnu me
a une extrême curioſité de le bien con-
:r; mais la fortune voulut que la pre-
: ſur qui mes regards tomberent, m'at-
. tellement, que je la ſuivis des yeux,
it que je le pus. Elle étoit dans le pre-
char à la place la plus honorable. Son
étoit plus blanc que le lys, elle avoit les
ils noirs, les yeux noirs auſſi, mais ſi
u'ils perçoient juſqu'au fond du cœur.
ouche plus vermeille que la roſe; le col
:u long, mais ſi blanc, ſi exactement
, qu'on l'eût pris pour une colomne
ître. Pour ſa gorge un mouchoir ja-
:n cachoit une partie; cependant il s'é-
t au branle du char, & laiſſoit paſſer
uefois bien avant l'œil curieux. Ju-
madame, ſi je pus voir tant de beauté,
'aimer; auſſi j'oubliai pour elle, & Cir-
, & Palinice, & Dorinde, & Florice mê-

ut-être ce détail vous étonne; vous
peine à concevoir que j'aye pû remar-
tant de perfections dans une perſonne
: faiſoit que paſſer; mais ſçachez qu'A-
me prêta ſes yeux, & ne croyez point
oit aveugle, comme le prétend Silvan-
Quiconque voit avec les yeux de l'A-
, peree l'habillement, & voit à travers

la robe des beautés cachées à tout autre ; enfin ce char fortuné emporta mon cœur. » Tu » ris, Silvandre, dit Hylas interrompant ſon » récit? Il eſt vrai, dit Silvandre ; ſi le char qui » emportoit ton cœur, alla rudement, il en » ſortit bien tôt, car il ne reſte pas long » temps en un même lieu. Voila, continua » Hylas, le langage de Periandre. » Lorſqu'il me vit épris de cette beauté, il s'approcha doucement, & me dit : » Courage, Hylas, „ vous guerirez de cette bleſſure, comme des „ autres ; car vous ſçavez bien que ce n'eſt „ pas la premiere fois que vous avez eu le „ même mal. Je l'avoue, répondis-je, mais „ alors je ſçavois qui le cauſoit, & mainte„ nant je l'ignore. Et depuis quand, ajouta „ Periandre, avez-vous un mal ſi bizarre ? „ Depuis le temps à peu près que nous en „ parlons, lui répartis-je ; & ſi vous ne m'ai„ dez à me faire connoître celle que j'adore, „ oui c'eſt fait de moi. En verité, répartit „ Periandre, je croi que vous avez perdu le „ ſens. Ecoutez, lui dis-je, ſi c'eſt avoir „ perdu le ſens, que d'aimer ce que j'adore, „ La beauté pour qui je meurs ne le cede „ point à Venus ; elle a plus de grace que les „ graces mêmes ; & ſi l'amour n'avoit point „ de bandeau, ſans doute il brûleroit pour „ elle. Mais helas, j'ignore qui elle eſt. Et „ voila votre folie, repartit bruſquement „ Periandre ; mais où l'avez-vous vue. Q

» dieux lui dis-je, n'êtes-vous pas bien aveu-
» gle de ne point voir le ſoleil, quand il éclai-
» re? N'avez-vous pas vû ces chars qui vien-
» nent de paſſer? Dans le premier étoit celle
» que j'aime, & que je ne connois point. J'y
» ſuis maintenant, ajouta-t'il. Sçaches mon
» ami que tu es dans les fers d'une captive;
» Gondebaut notre roi qui les a priſes au de-
» là des Alpes, les envoye ici comme des ga-
» rants de ſa victoire.

C'eſt ainſi que j'appris qui étoit la belle étrangere. S'il eût été moins tard, dès le ſoir même j'euſſe eſſayé de la voir; mais il fallut me retirer. Je ne fermai les yeux de toute la nuit, & je me levai avant l'aurore. Periandre m'avoit promis de venir me prendre pour aller au palais; où nous devions nous trouver, lorſque ces étrangeres iroient au temple. Cependant je me mis à ma toilete, & cent fois je retouchai à mon ajuſtement. Mes cheveux parurent un peu trop dorés; & parce qu'il eſt de la derniere importance de ne point donner aux femmes de mauvaiſes impreſſions de ſoi à la premiere vue, & que je ſçai qu'elles n'aiment point cette couleur, quoique ſans fondement, je me couvris la tête de poudre de cypre. Periandre me ſurprit dans ce travail, & par hazard levant les yeux, je le vis ſourire. » Periandre, lui dis-
» je, je vous croyois plus de mes amis; au
» lieu de compatir à mon mal, vous en riez;

» Nullement, répondit-il; mais je ne croi » point que vous vous plaigniez ſérieuſe- » ment, à moins qu'Amour, pour vous pu- » nir, n'ait voulu vous faire éprouver, ce » que vous n'avez pû vous imaginer d'au- » trui, je veux dire qu'il y ait des paſſions » ſi violentes. Vous avez raiſon, lui répon- » dis, je; mais ſi je n'ai jamais rien tant aimé, » ne ſoyez point ſurpris que j'employe tant » de ſoins, & tant d'étude. Si vous ne finiſ- » ſez, ajouta-t'il, nous arriverons trop tard.» En même temps il m'arrache de mon mi- roir, & me contraint de le ſuivre au palais. A peine fûmes nous arrivés, que nous vîmes ſortir les étrangeres qui alloient au temple.

Celle que j'attendois arriva la derniere de toutes. Sa beauté me ravit de ſorte, que j'i- gnore ce que je devins. Lorſqu'elle paſſa près de moi, je ne pûs m'empêcher de dire avec un grand ſoupir: Voilà la plus belle de tou- tes. Seule de toutes les étrangeres, elle enten- doit le gaulois, ainſi je l'obligeai aux dépens de toutes les autres, ſans les déſobliger pour- tant. Pour une femme c'eſt un outrage im- pardonnable que le mépris de ſa beauté, comme il n'y a point de flateries qui leur plaiſent autant que celles qui touchent leur beauté, parce qu'elles ne démentent jamais les jugemens qu'on en fait, quelque avan- tageux qu'ils puiſſent être.

temple étoit aſſés éloigné du palais ; je
ai néanmoins le chemin ſi court, que
royois pas en avoir fait la moitié, lorſ-
ons y arrivâmes. Tant que le ſacrifice
j'eus les yeux ſur la belle étrangere ; &
s les fois qu'elle tourna les yeux vers
elle ſurprit mes regards attachés ſur
e ſacrifice étant fini, elles s'en retour-
t dans le même ordre qu'elles étoient
s. Il arriva que ma déeſſe ſe laiſſa tom-
r une des marches du temple ; je volai
ſecours, & la prenant par le bras, je la
i avec tant de ſatisfaction, que je ne
exprimer. Et depuis elle m'avoua que
en cette occaſion qu'elle connut la
ere fois mes ſentimens pour elle. Je dis
our Silvandre, qui ne voudroit pas
à ſa maîtreſſe un moindre ſervice que
le lui ſauver la vie ; il ne croit pas que
autre puiſſe mériter quelque atten-

vandre ne vouloit point l'interrom-
nais s'étant apperçu que tous avoient
ux tournés ſur lui, & que Diane même
loit ſa réponſe : » Hylas, lui dit-il,

„ ne méritent pas l'estime que tu en fais ; les „ plus grands services mêmes doivent être „ effacés de la memoire de celui qui les a ren- „ dus. Et comment, reprit Hylas, on doit „ perdre la memoire d'un long service ? en „ verité, Silvandre, tu trouveras bien des „ femmes qui t'applaudiront, l'ingratitude, „ mere de l'oubli, étant naturelle à leur se- „ xe. Pour moi, j'ai toujours crû que c'étoit „ vivre en dupe, que de ne pas tenir une liste „ de ses services ; & s'il arrive qu'elles fei- „ gnent de ne point remarquer ce que je fais „ pour elle, je leur en rebats si souvent les „ oreilles, qu'elles sont forcées d'y faire at- „ tention. Aussi suis-je persuadé que si tes „ services valoient les miens, tu ne serois pas „ homme à les perdre inutilement ; & je tiens „ moi que les moindres que je rens méritent „ une grande récompense.

„ Si j'ignorois, répondit Silvandre, que „ tu es de l'isle de Camargue, je te soupçon- „ nerois d'une contrée des Gaules, dont les „ habitans ont trois qualités qui se rappor- „ tent assés à ton caractere. Qui sont-elles, „ ajouta Hylas ? Je voulois les taire, reprit „ Silvandre ; mais puisque tu me presses, les „ voici. Ils sont riches de peu de bien, doc- „ teurs de peu de sçavoir, & fiers de peu „ d'honneur. „ Hylas voulut répondre à moitié en colere ; mais les éclats que firent les bergeres, l'en empêcherent. Et lorsqu'il

noit la parole, Silvandre l'interrompit
n ſouriant : „ Il te ſuffit, Hylas, que je
e point fait application de ces mots à
rovince des romains où tu es né ; mais
i te ſens bleſſé, je te permets d'en dire
ınt ou plus du lieu de ma naiſſance,
nd il te plaira. Sois perſuadé, reprit in-
tinent Hylas, que s'il ne m'étoit auſſi
ɔnnu qu'à toi même, je ne demeure-
pas muet à ce reproche : ſans ſçavoir
ımoins quelle eſt cette contrée mal-
reuſe, il eſt aiſé de juger qu'elle ne doit
re porter que des ronces & des char-
s, puiſqu'elle a produit un eſprit auſſi
ıeux, & auſſi mordant que le tien. „
ıdre ne voulut point répondre, pour
er reprendre le fil de ſon diſcours ; ce
/las fit en ces termes, après s'être tû
ue temps.
anciens habitans de Lyon obſervoient
:uſement les loix de l'hoſpitalité, &
ient beaucoup d'honneurs aux étran-
Jne tante de Periandre nommée Ama-
, étoit ſur tout dans ces principes.
ques jours après que les belles étrange-
rent arrivées, elle s'informa s'il étoit
s de les viſiter. On lui dit que le roi en
charmé ; elle ne manqua pas d'aller au
; pour leur offrir ſes ſervices. Elle
une jeune fille nommée Orſinde, qui
t point déſagréable. Elle la mena avec

elle & toutes deux furent ſi contentes des étrangeres, qu'elles retournerent ſouvent au palais. Elles gouterent principalement la belle qui m'avoit ſçû ſi bien ſurprendre, & lierent avec elle un commerce plus étroit qu'avec les autres, ſans doute parce que celle-ci poſſedoit la langue des gaulois. Periandre m'avertit de ce qui ſe paſſoit; je lui repreſentai qu'il devoit engager Amaſonte à nous introduire au palais. Le même jour Periandre dînant avec elle lui fit mille queſtions, ſur la façon de vivre, & ſur les manieres de ces captives. Amaſonte lui en ayant donné une idée très avantageuſe, il feignit un déſir extrême de les voir, & de les entretenir.

» Venez avec ma mere, répondit Orſin» de, & votre curioſité ſera ſatisfaite; ſi pour» tant, reprit Amaſonte, il eſt permis aux » hommes de les viſiter, car c'eſt de quoi je » ne me ſuis point informée; je vous pro» mets de le ſçavoir la premiere fois que j'i» rai au palais. » Le lendemain elle apprit que tout le monde entroit dans leur appartement; & le jour ſuivant elle réſolut de l'y conduire. Ce jour parut ſi long à mon impatience, que je demandai cent fois quelle heure il étoit; il me ſembloit que le ſoleil marchoit plus lentement qu'à l'ordinaire. Je n'eus pas plus de tranquilité durant la nuit, ni le matin plus de patience, juſqu'à ce que

je vis approcher l'heure où Periandre devoit aller au palais. Je meſurai ſi bien le temps, que j'arrivai en même temps qu'eux, mais par un autre côté; & feignant que c'étoit par hazard, je demandai à Periandre où il alloit. Il me répondit froidement qu'il ſe laiſſoit conduire à ſa mere; mais Amaſonte prenant la parole, elle m'invita à les accompagner. Je ne m'informe plus, lui dis-je, où vous allez; il me ſuffit que vous commandiez. Auſſi tôt je donnai la main à Orſinde. Nous arrivons dans l'appartement des belles étrangeres; & d'abord celle que j'adorois s'avance vers Orſinde avec un viſage ſi riant que j'en devins jaloux. Amaſonte fit entendre à ma déeſſe qui nous étions, & lui témoigna le déſir que nous avions Periandre & moi de lui rendre nos ſervices; elle nous répondit avec toute la politeſſe imaginable; puis ſe tournant vers moi, elle ſe ſouvint de l'attention que j'avois eue pour elle, lorſqu'elle tomba à la ſortie du temple. » Madame, lui dis-je, vous êtes bien diffe-» rente de nos dames gauloiſes, elles ou-» blient les plus grands ſervices, & vous, » vous daignez tenir compte des plus petits. » Si vos dames gauloiſes en uſent de la ſorte, » répondit-elle, c'eſt que notre ſexe eſt telle-» ment en bute à la médiſance, que nous » ſommes forcées à diſſimuler bien des cho-» ſes que nous voyons, comme les hommes

» mêmes ; & nous ſommes en cela plus à » plaindre qu'à blâmer.

Periandre & Orſinde nous avoient laiſſés exprès enſemble, tandis qu'Amaſonte entretenoit les autres étrangeres ; c'eſt ce qui m'engagea à lui répondre avec plus de hardieſſe : » Madame, ſi celles que vous excuſés » vous reſſembloient par les qualités de l'eſ» prit & du corps, elles n'auroient pas be» ſoin d'apologie, fuſſent-elles plus cruelles. » Et quelque rigueur qu'elles nous fiſſent » ſentir, nous ne laiſſerions pas de les ſervir » & de les adorer. » Bien loin que ce diſcours l'étonnât, elle repartit d'un air riant : » Sei» gneur chevalier, il me paroît que l'uſage » de la flatterie n'eſt pas moins connu parmi » les gaulois, que parmi les romains ; & ces » mêmes gaulois qui ont une ſi grande répu» tation de franchiſe ne ſont pas plus ſince» res que les autres peuples. Madame, repli» quai-je, j'ignore ſi votre nation donne à la » verité le nom de flaterie ; mais j'oſe vous » jurer par le grand Thautates, que je n'ai » jamais rien vû de ſi beau, ni de ſi parfait » que vous.

Or, ma maitreſſe, je m'avançai tellement dans cette premiere entrevue, que je lui déclarai le déſir que j'avois de lui rendre ſervice ; peut-être ſerez-vous ſurpriſe de cette précipitation ; mais outre que je ne ſuis pas d'humeur à languir aux piés d'une belle, ni à

demander des yeux ce que ma bouche peut exprimer, j'ai toujours penſé que les délais gâtoient plus les affaires qu'ils ne les avançoient, & ſur tout en amour, où c'eſt être vaincu que de ne pas remporter une prompte victoire. Mais voici ce qui me détermina à m'expliquer ſi bruſquement. Je ſçavois que ma déeſſe étoit captive, & gardée avec ſes compagnes par ordre du roi ; & parce qu'il étoit difficile de penetrer ſes deſſeins ſur elle, je craignis que l'on ne m'ôtât bien tôt la liberté de lui parler. Je ſçavois auſſi qu'elle venoit d'une contrée où le ſexe eſt plus hardi que dans nos gaules à entreprendre ce qu'il déſire, & à executer ce qu'il a une fois entrepris. Et c'eſt ce qui me fit juger que celle-ci ne déſaprouveroit point une déclaration précipitée.

Je me conformai donc à l'humeur de ſa nation, & je ſuivis mon propre caractere. Peut être mes diſcours ne furent-ils pas pris d'abord ſérieuſement ; mais ils m'applanirent du moins la route de ſon cœur. Elle me traita bien autrement que Periandre, & que tous les autres qui venoient la viſiter. Il y avoit peu de choſes qu'elle ne me communiquât. Un jour (il s'étoit peut être écoulé une lune depuis notre premiere entrevue) elle m'avertit qu'elle iroit ſur le ſoir ſe promener avec ſes compagnes dans l'iſle de l'Athenée, lieu fort agréable, & planté de divers

arbres. Je ne manquai pas de m'y rendre ; & j'aurois cru pécher contre la politeſſe, ſi je n'avois pas profité de l'avis ſecret qu'elle m'avoit donné. Dès qu'elle me vit : » Hylas, » me dit-elle, feignant que je m'étois ren» contré là par hazard, quelle fortune vous » amene en ce lieu, où mes compagnes & » moi nous croyions paſſer le reſte du jour » ſans témoins ? » Cette feinte me plût extrêmement ; car une dame qui aime tâche toujours de cacher aux autres les empreſſemens qu'on a pour elle. » Madame, répondis-je dans » le même goût, je loue la fortune qui m'a » conduit ici ; mais je m'en applaudirois bien » davantage, ſi elle me procuroit le moyen » de vous rendre à toutes quelque ſervice » agréable. » Elles me remercierent en aſſés mauvais termes, quoique civilement ; & parce qu'elles avoient de la peine à m'entendre, & à me répondre, elles nous laiſſerent ſeuls, comme nous le déſirions. Je la pris ſous le bras, & de peur qu'elle ne s'en trouvât offenſée. » Madame, lui dis-je, je ſçai qu'au » lieu où vous êtes née, on n'en uſe pas ainſi ; mais étant dans la Gaule, ſouffrez que » j'exerce les privileges de la nation. Hylas, » me répondit-elle, la bonne volonté que » vous me témoignez, exige encore de moi » quelque choſe de plus que cette familiari» té ; » En même temps elle pouſſa un ſoupir, & je la vis changer de viſage. Et parce que je

l'avois ſouvent ſurpriſe en cet état, je la ſup-pliai de me dire quelle fortune l'avoit con-duite en cette contrée, & quel ſujet l'y rete-noit. (Et remarque bien, Silvandre ce que j'ajoute ici) J'en uſois de la ſorte, convain-cu que ce n'eſt pas un petit avantage que de connoître les avantures & les inclinations de celles à qui l'on veut plaire, puiſque l'on s'inſtruit par là de ce qui leur eſt agréable, ou qui leur déplait. » Comment, me répondit-el-» le, Hylas, ignorez-vous que nous ſommes » priſonnieres du roi, & que nous lui avons les plus grandes obligations ? » Je repartis que je n'en ſçavois que ce que le bruit pu-blic m'avoit appris. » Hé bien, continua-» t'elle, vous me faites paroître trop de bon-» ne volonté pour moi ; je ne vous tairai » point ce que vous déſirez ſçavoir. Ecoutez » donc l'hiſtoire la plus funeſte ; & ſoyez diſ-» cret.

HISTOIRE DE CHRISEIDE ET D'ARIMANT.

JE ſuis d'un pays que les habitans nom-ment Salaſſes : il eſt aſſez connu par ſes mines d'or, pour leſquelles les naturels ont été ſi ſouvent obligés de ſe révolter contre les romains. Lorſque je nâquis, une fille drui-de qui par ordre du dieu Thautates paſſoit dans notre contrée, arriva pour ainſi dire au

même inſtant dans la maiſon de mon pere. Comme il remarqua qu'elle me conſideroit avec beaucoup d'attention, il lui demanda quelle ſeroit ma fortune : » Telle, lui répon-» dit-elle, que celle de la contrée où elle eſt » née. » Laréponſe étoit obſcure; mais quelques années après la même druide repaſſa, & preſſée par ma mere d'éclaircir ſa prédiction, »elle lui dit : cette fille aura la même fortune »que la contrée où elle eſt née. Les romains »par la ſoif de l'or qui abonde en cette region, »l'ont ruinée par les gueres & par les travaux »dont ils ont accablé les habitans : ainſi la »beauté & le mérite de votre fille lui ſuſcite-»ront de grands maux. » Je n'ai que trop éprouvé la verité de cette prédiction, comme vous l'entendrez bien tôt.

La ville où je pris naiſſance eſt ſituée entre deux collines ; on la nomme Eporede. A peine j'avois atteins ma neuviéme année, que je perdis mon pere ; il s'appelloit Leandre. Il n'y avoit perſonne dans toute la contrée qui ne lui cedât en naiſſance, en richeſſe, en grandeur ; & ſi la mort ne l'avoit prévenu, lorſque l'empire eſt allé en décadence, ſans doute il ſe ſeroit emparé non ſeulement des ſalaſſes, mais des libices, des centrons, & des veragrois auſſi. Je ſçai que mes propres louanges ſiéent mal dans ma bouche ; mais ce détail étoit néceſſaire, pour vous faire entendre la ſuite. Je tombai

:s mains d'une mere, plus ſoigneuſe
-même, que de ſes enfans; elle ſe nom-
Lucie. Je menai cependant une vie aſ-
anquille juſqu'à ma quatorziéme an-
la fortune ne me jugeoit pas encore ca-
de reſſentir la peſanteur de ſes coups;
ur les rendre plus ſenſibles, elle les
rit de quelque apparence de bien.
ans la ville de ma naiſſance habitoit un
l nombre de chevaliers; car au lieu que
tres ſe retirent dans les campagnes pour
avec plus de liberté, ceux de la gaule
pine vivent dans les villes, où par ce
en ils ont toute l'autorité. Parmi ces
aliers étoit un jeune libicien, à qui la
re avoit prodigué tous ſes dons, il ne lui
quoit que des richeſſes; ſon pere ayant
ſongé à acquerir de l'honneur que du
. Ce jeune homme, à cauſe de la haine
Ritimer gouverneur de la gaule Ciſalpi-
ortoit à ſon pere, demeuroit dans notre
, Il s'appelloit Arimant. Un jour que
ſtois à des nôces, il me vit par malheur;
s occaſions il nous eſt permis de nous
r voir, & non pas comme dans ces con-
s où l'entrée des maiſons eſt auſſi libre
celle des temples mêmes. Dès lors il de-
amoureux de moi, & cette paſſion fut
urce de tous ſes déplaiſirs & de tous les
ns. Ce fut dans un de ces bals, où l'on ſe
tente de marquer un peu la cadence, &

qui ſemblent n'avoir été imaginés que pour faciliter aux chevaliers le moyen de parler aux dames, ce fut dans un de ces bals, dis-je, qu'il me déclara ſon affection.

J'ignorois qui il étoit ; cependant la hardieſſe qu'il eut de s'adreſſer à moi, me fit juger qu'il devoit être un des principaux de la contrée. Je ſçus enfin ſon nom ; tant que le bal dura, car ces bals durent pluſieurs jours, il ne perdit pas une occaſion de me témoigner ſon amour ; & comme il me preſſoit, je lui permis de croire que je l'aimois. Nous fûmes long temps ſans nous revoir, excepté aux lieux publics, & dans les temples. J'avouerai que j'en étois touchée, parce que je commençois à l'aimer, & que ſa diſcretion étoit extrême. Hylas, je veux vous épargner des détails ennuyeux. Sçachez ſeulement qu'il n'y avoit point d'occaſion qu'il ne recherchât, & qu'il ne ſaisît de me convaincre de ſa tendreſſe, mais ſans éclat. O que l'amour a de malice ! on ne peut triompher de lui que par la fuite, je l'ai appris à mes dépens. Je ne ſouffris d'abord les ſoins d'Arimant que parce que je regardai ſa paſſion comme un témoignage de ma beauté. Depuis, ces mêmes ſoins me le firent conſiderer de plus près ; alors ſa naiſſance, ſes bonnes qualités, & ſur tout ſa diſcretion me le firent trouver agréable, & me toucherent bien tôt de façon que j'euſſe été au déſeſpoir

de

perdre. Cependant l'amour ne regnoit
t encore dans mon cœur; mais perſuadé
ı que j'étois aimée, je fus contrainte de
endre. Conſiderez, je vous ſupplie, le
gement qui arriva en moi, après qu'a-
r eut obtenu cette victoire. Tant que
ıîmai point Arimant, j'étois preſque
: que ſa paſſion éclatât; dès que je l'ai-
, je ne puis vous exprimer combien j'é-
offenſée de la moindre connoiſſance
en donnoit. Et lorſque je pouvois lui
:r, je lui recommandois ſur tout la plus
de diſcretion.

os affaires étant en cet état, & notre af-
on réciproque croiſſa. t de jour en jour,
ı ne cherchions que les occaſions de
ien convaincre davantage; mais la con-
ıte perpetuelle où ſont tenues les filles
elà des alpes, nous en ôtoit tous les
ens. Arimant jugea qu'une vieille fem-
ui gagnoit ſa vie à porter de la toile dans
aiſons pourroit me donner ſecretement
ettres, & que par là nous aurions du
ıs la conſolation de nous expliquer nos
mens mutuels. Il lui fut aiſé de la ga-
par des promeſſes, & par des préſens.
our donc feignant de me prendre la me-
d'une fraize, la vieille qui en cette oc-
n ne faiſoit aſſurément pas ſon appren-
ge me tira vers une fenêtre, & voulut
onner une lettre, ſans rien dire qu'*Ari-*

nus. En même temps j'entrouvre le treillis; & je fais un peu de bruit pour l'avertir, & remarquant qu'il me regardoit, je laiſſe tomber la lettre. Je me remis au lit dans le moment, & Arimant ſe retira impatient de lire ce que je lui écrivois.

Clarine (c'eſt le nom de la confidente que j'avois choiſie) conſiderant le peril à quoi je m'étois expoſée en jettant ainſi la lettre, inventa une ruſe moins dangereuſe. Le ſoir, je mettois un mouchoir à la fenêtre, ſous prétexte de le ſécher, & c'étoit pour nous un ſignal qu'il falloit ſe trouver au temple. Nous nous placions dans la foule, & durant le ſacrifice je laiſſois tomber dans le chapeau d'Arimant un petit livre de prieres en apparence, ou je feignois de l'oublier. Arimant qui avoit toujours les yeux ſur moi le relevoit incontinent, & s'il n'étoit point apperçu il le gardoit, où bien il m'en donnoit un autre tout ſemblable, & qu'il avoit fait faire exprès. Or dans ces livres nous nous écrivions tout ce que nous voulions, & cela d'une maniere impenétrable à tout autre qu'à nous. Nous effacions par ordre les lettres dont nous avions beſoin, & les rejoignant enſemble ſelon leur ordre, nous trouvions les mots que nous avions voulu écrire.

Depuis ce jour, il ne s'en paſſa guere, que nous ne nous donnaſſions de nos nouvelles l'un à l'autre. Bien tôt cette faveur en fit dé-

de plus grandes à Arimant, il voulut
oir dans ma chambre, & me preſſa tant
nfin je lui accordai ce qu'il ſouhaitoit, à
lition pourtant qu'il en trouveroit les
ens, & qu'il n'exigeroit de moi rien au
de ce que je voudrois lui permettre. Il
rda pas à ſurmonter toutes les difficul-
ui s'oppoſoient à ſon deſſein. Il com-
ça par donner une échelle de ſoye à Cla-
, & parce que ma nourrice qui couchoit
ma chambre n'étoit point dans la confi-
e, il demanda à un empyrique qui lui
t obligation un remede pour aſſoupir.
npyrique lui en donna un qu'il ſuffiſoit
ettre ſous le nés; il l'eſſaya d'abord ſur
le ſes gens, qui s'endormit de façon qu'il
éveilla point, quoiqu'il lui criât aux
lles, que lorſqu'il retira le remede, &
l lui jetta de l'eau fraîche au viſage.
l ne s'agiſſoit plus que de l'execution. Je
ıblai je l'avoue, en conſiderant à quel
ger je m'expoſois, mais Clarine me re-
enta que c'étoit faire au chevalier un
ible outrage, après lui avoir donné mon
ſentement, & qu'enfin rien n'étoit plus
le que d'achever ce que j'avois promis.
ure étant venue de ſe retirer, nous nous
châmes; & dès que Clarine entendit ron-
ſa mere, elle tira la boete qu'elle avoit
ıée ſous le chevet, la mit ſous le nés de la
ne nourrice, & l'appella enſuite, com-

me ſi elle avoit quelque frayeur. Elle eut beau crier, on ne lui répondit point. Clarine ſe leve incontinent, vient me trouver, & me donne une robe de nuit, qu'elle m'ajuſta comme elle voulut, car je vous jure, Hylas, que dans le trouble où j'étois, j'ignorois ce que je faiſois moi-même. Cependant, comme nous tenions toujours une lampe allumée, Clarine m'apporte un miroir, & me contraint de racommoder ma coeffure. Auſſi tôt, après avoir caché la lumiere, nous allâmes ouvrir la fenêtre, & j'apperçus Arimant au coin de la rue; dès qu'il m'entendit il accourut, & Clarine lui ayant jetté l'échelle, il fut plus tôt dans ma chambre, que je ne l'eus remarqué. Il ſe jetta incontinent à mes genoux; & Clarine après avoir fermé la fenêtre, le trouva dans cette poſture, & gardant un profond ſilence; car la joye qu'il reſſentoit ne lui permettoit pas de parler, & moi j'étois trop troublée, pour ſonger à lui dire de ſe lever. Clarine m'en avertit, & le prenant par les bras, nous le fîmes aſſeoir preſque par force, à côté de mon lit. Alors Clarine adreſſant la parole au chevalier: » Vous » jurez, lui dit-elle, de ne point contrevenir aux conditions auſquelles nous vous » avons reçu. Je le jure, & je le promets, répondit Arimant, & ſi j'y contreviens par » la penſée même, puiſſent les dieux penates » qui nous écoutent, punir cruellement mes

»parjures.» A ces mots il ſe leve, il s'approche du foyer, & prenant un peu de cendre qu'il jette ſur ſa tête, » c'eſt un ſigne, ajoute-t'il, »que comme je jette cette cendre ſur moi, je »me ſoumets à la vengeance de vos dieux »penates.

» Vous n'aviez pas beſoin, lui dis-je, Ari»mant, de confirmer votre parole par ces »ſermens & par ces imprecations; car je ne »compte pas moins ſur vous, que ſur moi»même. » En même temps nous revînmes nous aſſeoir où nous étions auparavant, & Clarine demeura près de ſa mere, pour l'obſerver.

Arimant prit enfin la parole, & me dit: »Belle Chriſeide, ſemblable aux dieux qui »récompenſent au delà du mérite, vous »m'accordez aujourd'hui une faveur qui »paſſe mes eſperances mêmes. Que dois-je »faire pour m'acquiter quoiqu'imparfaite»ment envers vous? Je l'ignore, j'en con»viens; & je ne trouve d'autre moyen que »de m'en rapporter à vous même; c'eſt à ma »très humble ſupplication que vous avez »accordé une ſi grande faveur, il eſt juſte »que pour la reconnoître, je faſſe ce que »vous me commanderez.» A ces mots, il ſe tut pour attendre ma réponſe. » Arimant, »lui dis-je, je ne puis vous exprimer la joye »que je reſſens en vous accordant ce que »vous avez ſouhaité; je n'exige de vous

„ d'autre reconnoiſſance, que d'en être bien
„ convaincu ; mais je ne puis ſouffrir que
„ vous penſiez ne pas mériter cette faveur.
„ Croyez-moi, Arimant, lorſque j'ai com-
„ mencé à vous écouter, je vous avoue que
„ c'étoit ſans deſſein, & ſeulement parce que
„ la civilité ſembloit l'exiger de moi. Mais
„ lorſque je vous ai donné des marques d'eſ-
„ time, j'avois déja fait toutes mes réflexions.
„ J'ai conſideré votre naiſſance, car je n'au-
„ rois point voulu deshonorer mes ancêtres
„ par une alliance indigne, & j'ai trouvé qu'-
„ elle ſe rapportoit à la mienne. J'ai exami-
„ né votre perſonne, & je n'y ai rien remar-
„ qué du côté de l'eſprit & du corps, qui ne
„ me fût agréable. J'ai recherché toutes vos
„ actions, & toutes m'ont parut irreprocha-
„ bles. J'ai ſondé enfin vos ſentimens pour
„ moi, & je les ai crû ſinceres. Penſez-vous,
„ Arimant, que tout cela ne mérite pas bien
„ quelque faveur ?

„ Madame, me répondit-il en me baiſant
„ la main, cette grace eſt encore s'il ſe peut,
„ plus grande que la premiere ; & s'il étoit
„ poſſible d'ajouter à mon extrême recon-
„ noiſſance, elle augmenteroit ſans doute.
„ Pour les louanges que vous me donnez, je
„ ne ſuis pas aſſez vain pour croire les méri-
„ ter ; mais je déſire que vous le penſiez, par-
„ ce que j'y ai le plus grand interêt qui ſe
„ puiſſe imaginer. Arimant, repliquai-je,

vous

çavez bien, & je le ſçai auſſi, que je
verité; & puiſque Chriſeide vous ai-
faut que vous croyiez que vous êtes
lc. Mais laiſſons ce diſcours, & dites-
je vous ſupplie, ſi l'on ſonge à vous
r, comme le bruit s'en eſt répandu,
elle eſt ſur cela votre réſolution?»
it rougit; on parloit en effet depuis
es jours de ſon mariage, quoique je
e expliquée au hazard.» Ce bruit n'eſt
ns fondement, me répondit-il; mais
ôt que j'y conſente, mon pere m'ôte-
ie; je ne veux être qu'à la belle Chri-
, ſi elle veut bien m'accepter pour
r. Je ne voudrois pas, lui repliquai-
u'à cauſe de moi vous déſobéiſſiez à
pere. Madame, dit-il, je dois plus
aux dieux, & c'eſt eux qui m'ordon-
d'être à vous.» Et ſe jettant à mes ge-
» non, ajouta-t'il, & j'en atteſte ces
es dieux qui m'écoutent, je ne ſerai
qu'à vous, & je tiendrai ces genoux
aſſés juſqu'à ce que la belle Chriſeide
donné ſa foi. Arimant, lui répondis-
vous ſuis obligée de ces ſentimens,
us devez être perſuadé que ſi je n'a-
oint eu la même intention, vous ne
: point ici; mais ce que vous ſouhai-
t trop important, pour ſe déterminer
mptement; d'ailleurs nous ne ſom-
ni l'un ni l'autre maitres de notre deſ-

néanmoins : » Qui ſçait, Arimant,
» ne vous en repentiriez pas bien
» dieux, s'écria-t'il, n'offenſez point
» lement & mon amour, & votre bea
» prens à témoin Hymen, & la noci
» non, que jamais je n'aurai d'autre
» que la belle Chriſeide, & qu'en tén
» ge.....» A ce mot, ſentant qu'il
me mettre une bague au doigt, je
rompis, & retirant la main, j'eſſaya
lever ; mais il me retint par force en
ſant : „ Voulez-vous me rendre parj
» me faiſant abandonner ce lieu où j'
» teſté que je demeurerois éternellem
» vous vous refuſiez à mes prieres? V
» res ſont injuſtes, lui répondis-je,
» derniers ſermens ne peuvent vous
» ne m'avez-vous pas juré en entran
» vous n'exigeriez rien de moi que
» me plairoit de vous accorder?» A l

» lement cette bonne volonté, & je vous » promets de vous épouſer, ſi je puis obte- » nir le conſentement de ceux qui ont droit » de diſpoſer de moi.

Je ne puis, Hylas, vous exprimer quelle fut ſa joye; dans ſes tranſports il appella Clarine pour être témoin de ma promeſſe, & c'eſt ce qui faillit à nous perdre, car en venant à nous elle fit tomber la boete où la liqueur ſoporifique étoit renfermée, & la liqueur ſe répandit ſur le parquet. La bonne vieille s'éveilla incontinent; mais la tête ſi étourdie qu'elle ne ſçavoit où elle étoit; je fis l'empreſſée autour d'elle, tandis qu'Arimant ſe retiroit, & que Clarine ôtoit l'échelle. Nous la fîmes revenir enſuite à force de lui jetter de l'eau, & nous lui fîmes croire qu'elle avoit été long-temps évanouie.

Preſque tous les ſoirs Arimant venoit ſous ma fenêtre; & nous vivions également aimés & amoureux, lorſque la fortune nous ravit ces douceurs, pour nous repaître des plus cruelles amertumes. Helas! je puis le dire ainſi; car dès ce moment je ne goutai plus aucune ſatisfaction. Rithimer dont je vous ai parlé, & qui par la faveur où il étoit auprès de l'empereur Majoranus avoit obtenu le gouvernement de la gaule Ciſalpine, y diſpoſoit de tout en ſouverain. Il avoit épouſé une parente de ma mere; & ma mere voulant me donner un grand établiſſement,

avoit jetté les yeux ſur un jeune homme allié de Rithimer, riche à la verité ; mais qui à tous les vices imaginables joignoit une difformité peu commune. Dans cette vue, & frappée d'ailleurs que j'aimois Arimant, qui n'avoit pour toute richeſſe que ſon mérite & ſa naiſſance, elle réſolut de me conduire vers la princeſſe épouſe de Rithimer ; & de me laiſſer auprès d'elle. Ce deſſein fut pour ainſi dire executé, avant que j'en fuſſe inſtruite ; mais aux préparatifs qu'elle faiſoit, je jugeai qu'elle méditoit un voyage, & que e devois l'accompagner. J'informai auſſi tôt Arimant de ce qui ſe paſſoit ; & je lui écrivis ces mots par Clarine.

CHRISEIDE A ARIMANT.

On veut m'éloigner de vous, mon cher Arimant. Il eſt certain que nous allons changer d'habitation ; mais quelqu'agréable que puiſſe être celle qui m'eſt deſtinée, elle me paroîtra affreuſe, ſi je ne vous y voi; point. J'ignore où l'on va me conduire ; dès que je pourrai le découvrir, je vous en avertirai, afin que s'il eſt poſſible vous vous tranſportiez où vous ſerez toujours préſent par la force de mon amour.

Arimant ſe donna tant de mouvemens, qu'il ſçut enfin que j'allois trouver la femme de Rithimer, mais on lui cacha ce qui regardoit mon mariage. Quel fut cependant ſon déſeſpoir ! car il ſentoit bien que ſon

pere ne lui permettroit jamais de venir où j'étois, à cauſe de l'inimitié qui regnoit entre le gouverneur & lui ; il me fit donc incontinent cette réponſe.

ARIMANT A CHRISEIDE.

Vous partez, quel ſupplice pour moi ! Vous allez auprès de Rithimer, c'eſt-à-dire au lieu qui m'eſt le plus défendu, quelle diſgrace plus cruelle pouvois-je éprouver ! Mais vous m'y verrez bientôt, puiſque vous l'ordonnez ; & je vous convaincrai qu'il n'eſt point d'obſtacle dont mon amour ne puiſſe triompher.

J'allois partir, lorſque ce billet me fut rendu, & je ne pus pas même le lire. D'un autre côté Arimant qui ſçavoit le jour de mon départ, ſe trouva ſur ma route, comme par hazard, avec deux chevaliers de ſes amis qui avoient quelque ſoupçon qu'il m'aimoit, & qui étoient connus de ma mere. Ils s'approcherent du char, la ſaluerent, & lui firent des queſtions ſur ſon voyage. Comme elle n'avoit plus à diſſimuler, elle leur parla de la grandeur de Rithimer, du pouvoir que ſa parente avoit ſur l'eſprit de ce prince, & de l'eſperance qu'elle lui donnoit de m'établir. Pendant cet entretien, Arimant s'approcha de mon côté ; il étoit ſi triſte qu'il me faiſoit pitié ; & ſi hors de lui-même, que l'on ne pouvoit s'empêcher de rire de ſes diſcours. Comme il n'oſoit m'adreſſer la paro-

le, je craignis que cela même ne fît ſoupçonner quelque intelligence entre nous. Ainſi je lui demandai d'où procedoit cette triſteſſe que tout le monde remarquoit. »Elle vient, me répondit-il, de ce qu'il ne m'eſt »point permis d'aller où vous allez, bien que »ce ſoit ma patrie. Il y a long temps, interrompit Clarine, que vous en êtes éloigné; »pourquoi vous en affliger maintenant? »C'eſt, repartit Arimant, que votre voyage »m'en rappelle le ſouvenir.

Cependant ma mere ne voulut point permettre aux chevaliers d'aller plus loin; il fallut qu'Arimant & moi nous nous ſéparaſſions. Je ne vous dirai point, Hylas, quels furent nos déplaiſirs; vous en jugerez par notre amour, & par les ſuites. Nous tombâmes malades l'un & l'autre; mais notre maladie fut differente. La mienne fut une eſpece de langueur; pour Arimant, il ſe trouva en peu de jours à l'extrêmité. Dans cet état où l'on déſeſperoit de ſa vie, & où lui-même croyoit mourir, il m'écrivit en ces termes:

ARIMANT A CHRISEIDE.

La fortune ſemble ſe laſſer; elle veut enfin terminer mes peines; ne me permettrez-vous pas, madame, d'en ſortir. Je vous en conjure par cet amour qui me conduit au trépas, & qui me ſuivra au delà du tombeau.

Les caracteres étoient mal formés : ce qui joint au bruit de ſon mal penſa me faire mourir. Et pour ſçavoir l'état où il étoit, je priai Clarine d'envoyer quelqu'un de ma part avec le meſſager d'Arimant. Ma réponſe fut conçue en ces termes.

CHRISEIDE A ARIMANT.

Vous m'avez toujours juré que vous feriez tout ce que je vous ordonnerois. Vivez afin de pouvoir me ſervir plus long temps, je vous l'ordonne. Je verrai ſi rien n'a plus d'empire ſur Arimant que Chriſeide.

Nous ſçûmes par le retour de celui que j'avois envoyé, qu'il avoit eu une criſe ſalutaire, & qu'on le tenoit preſque hors de danger. Pour moi qui me flatois, je crûs que ma lettre avoit produit ce changement ; quoiqu'il en ſoit, j'appris bien tôt ſon entiere gueriſon, & la joye que j'en reſſentis ne contribua pas peu à mon rétabliſſement.

Mais admirez, Hylas, ſous quelle étoile je ſuis née. Lorſque j'arrivai au palais de Rithimer, & que ſa femme qui fondoit en partie l'eſperance de mon mariage ſur ma beauté, me vit ſi pâle & ſi maigre, elle fut d'avis que l'on ne me fit voir à perſonne, & que l'on ne me parlât de rien, avant que je fuſſe guerie. Cependant je fus avertie par Arimant qu'il me viendroit voir, de ſorte qu'il ne ſeroit point reconnu. Cette eſperance me

rendit la ſanté, je repris en peu de temps les mêmes couleurs que j'avois auparavant, & dès lors on commença à me montrer. Il eſt vrai que pluſieurs, & Rithimer même, jetterent d'abord les yeux ſur moi; en même temps ſa femme propoſa de me marier avec Clorange. (C'eſt ainſi que s'appelloit le monſtre dont je vous ai parlé) Rithimer y donna les mains, il ſe figuroit que moins j'avois de goût pour Clorange, plus aiſément j'en prendrois pour lui-même. Il envoye chercher l'époux qui m'étoit deſtiné; il lui propoſe de m'épouſer, obtient ſon conſentement, & tout eſt conclu avant que j'en ſçache rien. C'eſt ainſi que le ciel rit de nos projets; tandis que j'eſpere la plus grande ſatisfaction, je me vois accablée du malheur le plus cruel.

Un ſoir que j'allois me coucher, ma mere entre dans ma chambre, & après bien des lieux communs ſur la néceſſité de s'établir richement, elle me propoſe Clorange. Elle ajoute que Rithimer & ſa femme ont arrêté ce mariage, & qu'il doit être celebré dans deux jours : qu'au reſte elle a bien voulu m'en avertir, afin que quand Rithimer me feroit l'honneur de m'en parler, je ne fuſſe point aſſez mal aviſée, pour ne lui en pas marquer ma reconnoiſſance : qu'à la verité Clorange n'étoit pas fort bien fait, mais que je devois lui paſſer ce défaut en faveur

de ſes autres qualités ; qu'il m'aimoit ſi éperdûment que je l'amenerois où je voudrois, pourvû que je ſçuſſe un peu le flater. Enfin, Hylas, elle n'oublia rien de ce qu'elle crut qui pourroit me déterminer à ce mariage. Et ſans attendre ma réponſe, elle ſe retira. O dieux ! quelle devins-je, en apprenant ces nouvelles ! Je me jettai ſur mon lit, en l'état où j'étois ; je verſai un torrent de larmes, mais j'eus beau retenir mes ſanglots, Clarine les entendit : elle vint à moi pour me conſoler, car elle n'ignoroit pas ce qui cauſoit ma douleur. „ Tais-toi, Clarine, lui dis-je, „ en relevant la tête que je tenois cachée „ ſous le chevet, laiſſe-moi me plaindre d'un „ malheur que je ne puis aſſés déplorer. Je „ ne viens, répondit-elle, que pour vous „ mettre au lit, afin que l'on vienne moins „ vous importuner. Il vaudroit mieux, re„ pliquai-je, que tu me miſſes au tombeau.

A ce mot, je me laiſſe deshabiller, comme ſi j'euſſe été morte, & quand il n'y eut plus de lumiere, & que je fus au lit, je me livrai à tout mon déſeſpoir. D'un côté Arimant avec toutes ſes perfections & tout ſon amour ſe préſentoit à moi ; de l'autre Clorange avec tous ſes défauts & toute ſa laideur. Quel contrainte, grands dieux ! Tant que la nuit dura, je ne fis que pleurer, & me plaindre. Ecoutez, Hylas, quelle réſolution je pris. Je me déterminai à mourir,

perſuadée que ma mere n'auroit aucun égard à mes ſupplications.

Le matin, lorſque Clarine, & la plûpart des gens furent allés au temple, ſuivant l'uſage, & qu'ils ne m'avoient laiſſé qu'un jeune enfant qui avoit accoutumé de me ſervir, je l'appellai, & je lui ordonnai d'aller promptement chercher un chirurgien, ſans en rien dire à perſonne; le chirurgien arrive, je lui dis que j'avois un mal de téte violent, & qu'en pareil cas une ſaignée me gueriſſoit incontinent. Cet homme me ſaigne au bras, & ſe retire. A peine il fût ſorti, que j'envoyai chercher un autre chirurgien, ſous prétexte que celui-ci m'avoit manquée. Lorſque cet autre parut, je lui fis la même harangue qu'au premier, & dans le moment il m'ouvrit l'autre bras.

Alors je fis tirer mes rideaux, & fermer les fenêtres, ſous prétexte que le jour m'incommodoit, & je délisi mes bras, dans l'eſperance de mourir bien tôt. La premiere idée qui me frappa, fut le déplaiſir qu'Arimant reſſentiroit, en apprenant cette nouvelle. Et perſuadée que ce ſeroit pour lui une ſorte de conſolation, que je mourois à lui, je trempai le doigt dans mon ſang, & j'écrivis comme je pûs ces mots ſur mon mouchoir: *Je meurs tienne, Arimant.* Il me fut impoſſible d'en écrire davantage, car je perdis incontinent toute connoiſſance. Je me ſouviens

néanmoins que regretant le ſeul Arimant, je dis aſſés haut : *Fortune ! enfin je triomphe de toi.* C'étoit fait de moi, ſi Clarine n'étoit entrée dans ma chambre ; elle m'apportoit une lettre d'Arimant. Lorſqu'elle ouvrit mes rideaux, & qu'elle apperçut mon lit tout enſanglanté, elle fit un cri horrible, & qui fut entendu de la chambre de ma mere. O dieux, s'écrioit-elle, elle eſt morte ! Chriſeide eſt morte, & s'arrachant les cheveux, elle couroit par la chambre ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit.

On ouvre auſſi tôt les fenêtres, on s'empreſſe autour de moi ; on voit du ſang, mais on eſt long temps à trouver la bleſſure. Cependant Clarine apperçoit le mouchoir, & liſant quoiqu'avec peine ce que j'y avois tracé, elle le dérobe aux yeux de tout le monde. Elle court en même temps avertir ma mere, & rencontrant par hazard le meſſager d'Arimant qui lui demandoit réponſe : „ Tu lui „ porteras, dit-elle, une funeſte nouvelle, „ Chriſeide eſt morte, parce qu'on vouloit „ qu'elle épouſât Clorange. Porte-lui ce „ mouchoir, il y verra écrit de la main & du „ ſang de Chryſeide le ſujet qu'il a de cherir „ ſa memoire.

Rithimer & la princeſſe étoient auprès de ma mere, lorſque Clarine entra dans ſa chambre ; le prince tout hors de lui même accourut le premier, il me prit par le bras

pour me relever, & trouvant ma manche enſanglantée; „ Elle s'eſt coupé les veines, s'écria-t'il. „ Incontinent il retrouſſa ma chemiſe & remarqua que le ſang ne couloit plus; il s'étoit figé ſur la playe, & c'eſt ce qui me ſauva la vie. Enſuite ôtant le ſang qui s'étoit figé, & voyant qu'il en venoit d'autre, lui & Clarine mirent le doigt pour l'arrêter. On me jetta de l'eau fraîche au viſage, & je commençai auſſi tôt à reſpirer. „ Elle „ revient, dit Rithimer; que l'on appelle des „ medecins; ſi elle eſt ſecourue, elle ne „ mourra pas. » Les medecins & les chirurgiens arrivent en foule, & me donnent une ſi prompte aſſiſtance, qu'avant la nuit j'eus repris l'uſage de mes ſens. Rithimer ne me quita point que je ne fuſſe hors de danger; il m'a dit depuis, que jamais il ne m'avoit vue ſi belle; mais que la compaſſion même avoit augmenté ſon amour.

Lorſque je fus un peu remiſe, la princeſſe & ma mere me demanderent tout effrayées qui m'avoit réduite en cet état; & moi qui les regardois comme la cauſe de mon mal, je feignis, pour éviter leur importunité, de ne les point entendre, & de ne pouvoir parler. Rithimer de ſon côté demanda au jeune homme qui étoit reſté auprès de moi, s'il n'avoit rien vû; celui-ci craignant d'être châtié, s'il diſoit la verité, dit ſeulement que je lui avois commandé de fermer les ri-

aux, & les fenêtres. C'eſt pourquoi Rithimer dit à Clarine de ne me point abandonner, parce que je voulois mourir, & que ſi elle n'y prenoit garde, je délierois encore mes bras. » Seigneur, lui dit-elle croyant que l'occaſion étoit favorable, vous pouvez d'un mot lui redonner la vie. Je jure, dit Rithimer, par la vie d'Anthemius, que ſi cela eſt, je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir. Seigneur, continua-t'elle, Clorange eſt cauſe de ſa mort, & croyez qu'elle aimera mieux mourir, que de l'épouſer. En même temps ils s'approchent de mon lit, & Clarine m'ayant dit tout bas : » Chriſeide, conſolez-vous, Rithimer jure par la vie d'Anthemius que vous n'épouſerez jamais Clorange. » Je levai les yeux, & les tournai vers Rithimer, je m'efforçai de lui dire, Seigneur ſera-t'il vrai? Oui, répondit-il, & je vous le jure encore par la vie de mon pere, & par tout ce qu'il y a de plus ſaint; » Je vivrai donc, repliquai-je; vivez, continua-t'il, & comptez ſur ma parole & ſur » mes ſermens.

A ce mot je changeai de viſage, & dès lors on me vit reprendre mes forces, comme par une eſpece de miracle. L'extrême réſolution que j'avois priſe étonna Rithimer, & lui inſpira pour moi une paſſion violente. Il venoit me viſiter cent fois par jour, & montroit aſſés par ſon inquietude la grandeur de

ſon amour. Pour moi j'imputois toutes ces démarches à la compaſſion ſi naturelle dans une ame genereuſe.

Après quelques jours, je me ſouvins du mouchoir, & Clarine m'entendant ſoupirer, me demanda ſi je reſſentois quelque nouveau mal. „ Clarine, lui répondis-je, lorſ„que vous entrâtes dans ma chambre, ne „vîtes-vous point un mouchoir marqué de „mon ſang? Ah, dit-elle, oui je l'ai vû, & „vous me rappellez que j'ai fait une faute à „laquelle nous devons promptement remedier; car ſçachez, ajouta-t'elle, que le matin que ce malheur arriva, Arimant vous „avoit écrit, & que je venois vous apporter ſa lettre; mais lorſque je vous trouvai „en cet état, je fus ſi troublée, qu'ayant „rencontré par hazard le meſſager d'Arimant qui me demandoit réponſe, je lui dis „que vous étiez morte, & je lui donnai le „mouchoir pour le porter à ſon maître en „témoignage de votre affection. Arimant, „m'écriai-je, a ce mouchoir! Il l'a ſans doute, me dit-elle, car il y a trois jours que je „l'ai donné. Helas, ajoutai-je, peut être „ſe ſera-t'il porté à quelque extrêmité; „hé bien, écrivez-lui promptement de „ma part, & ſi je puis j'écrirai dans le même billet un mot de ma main. » Auſſi tôt Clarine lui écrivit ces mots à la hâte; après avoir fermé la porte, de peur qu'on ne nous ſurprît.

CLARINE A ARIMANT.

Chriſeide vit encore, Arimant ; elle me commande de vous en avertir. Elle mourut quand je vous l'écrivis ; mais les dieux l'ont reſſuſcitée pour vous. Elle vous aime toujours, & vous n'êtes malheureux, que parce que vous n'êtes pas témoin de votre bonheur.

J'écrivis ces mots avec une peine infinie, au bas du billet : *je vis, Arimant, & pour vous ſeul.* Clarine en chargea la même perſonne que j'avois déja envoyée, & lui recommanda une extrême diligence. Et comme nous étions encore ſeules, nous ouvrîmes la lettre qu'Arimant m'écrivoit :

ARIMANT A CRISEIDE.

J'ai pendant tous le jour des frayeurs mortelles, & durant la nuit je vous vois toute en ſang me commander de vous ſuivre. Voila de quelle maniere vit Arimant, ſi l'on peut appeller vie celle que je mene en cet état, & loin de vous. J'envoye ce meſſager, pour ſçavoir de vos nouvelles. Je le ſuivrai de ſi près que j'eſpere le trouver à moitié chemin, lorſqu'il reviendra. Mon amour doit l'emporter ſur la haine que Rithimer porte aux miens.

Ce billet me conſola infiniment. Je penſai que plus il s'approcheroit de moi, & plus tôt il apprendroit que le bruit de ma mort étoit faux. Je connus d'ailleurs qu'il m'aimoit, parce que les dieux n'envoyent jamais

ces préſages qu'à des perſonnes intereſſées. J'eſperai enfin de le voir bien tôt, & de lui communiquer un deſſein que j'avois formé.

Cependant ſon meſſager arrive, & le trouve encore au lit : » Seigneur, lui dit-il, j'ai » vous apprendre des choſes bien importan» tes. Arimant le voyant effrayé ; vit-elle en» core, lui demanda-t'il bruſquement? Alors ce jeune homme fondant en larmes, & lui preſentant mon mouchoir. „ Helas, ſei„ gneur, répondit-il, ceci vous expliquera „ ce que ma douleur m'empêche de vous di„ re. » Arimant déplie le mouchoir, & liſant enfin ce que j'y avois tracé : » O dieux, s'é» cria-t'il, elle n'eſt donc plus ! » En même temps il s'évanouit; le jeune homme le tourmenta inutilement, il ne donnoit plus aucun ſigne de vie. Effrayé il appelle du ſecours, on vient, on lui apporte des eaux de toute eſpece, on le rappelle enfin à la vie. Lorſqu'il eut reprit ſes ſens, il renvoya tout le monde, excepté le jeune meſſager, ſous prétexte, diſoit-il, qu'il vouloit repoſer, mais en effet pour donner cours à ſes larmes. Et ſe voyant ſeul avec ce jeune homme : » Qu'eſt devenu, lui dit-il ce mouchoir ? » Seigneur, répondit-il, je ne veux plus vous » le montrer ; il vous cauſe trop de déplai» ſir. Non, non, continua-t'il, il ſoulagera ma » douleur, en m'apprenant qu'elle s'eſt ſou» venue de moi au dernier moment de ſa vie.

Lorſqu'il

Lorſqu'il eut le mouchoir : » Gage
» précieux, s'écria-t'il, tu m'annonces le
» plus grands des malheurs ! puis tout à coup
» le baiſant, je t'entens, ajouta-t'il, fidele
» interprête de ſon cœur, tu me cries de l'i-
» miter. Oui je t'imiterai, belle Chriſeide ;
» mais pourquoi ne t'ai-je pas devancée, au
» lieu de te ſuivre ? » Alors ſe tournant vers le jeune homme : » Mon ami, lui dit-il, dai-
» gne m'apprendre de quelle maniere eſt ar-
» rivé cet accident. Je vous dirai, pourſui-
» vit le jeune homme, que j'arrivai de grand
» matin ; je remis votre lettre à Clarine, lorſ-
» qu'elle alloit au temple ; elle me promit
» que j'aurois réponſe le matin même. Incon-
» tinent après je me rendis au palais de Ri-
» thimer (car c'eſt-là qu'elle demeure) à
» peine je parus, que je trouvai Clarine tou-
» te en pleurs. C'eſt, dit-elle, une funeſte
» réponſe que tu emporteras à ton maître ;
» Chriſeide eſt morte, parce qu'on vouloit
» qu'elle épouſât Clorange : porte-lui ce
» mouchoir ; il y verra écrit de la main & du
» ſang de Chriſeide le ſujet qu'il a de cherir
» ſa memoire. » En même temps elle a paſſé dans une autre chambre, pouſſant des cris horribles. » O dieux, s'écria le chevalier, faut-
» il que je vive ſeulement pour entendre de
» ſi affreuſes nouvelles ! mais continue, je te
» prie. Vous pouvez croire, dit le meſſager,
» que ma ſurpriſe fut grande. Cependant

„ pour en ſçavoir davantage, j'oſai entr
„ dans ſa chambre; je la vis, ſeigneur, éte
„ due dans ſon lit, & baignée de ſon ſan
„ qui avoit coulé juſqu'à terre. J'entendi
„ même Rithimer s'écrier que Chriſeide s'é
„ toit coupé les veines. Je craignis alors d'ê
„ tre reconnu par quelqu'un; & croyant n
„ pouvoir rien apprendre davantage, je par
„ tis à l'inſtant, & j'ai fait toute la diligenc
„ que j'ai pû; non que je n'euſſe bien d
„ regret de vous apporter une ſi triſte nou
„ velle, mais pour ne point manquer au
„ ordres que vous m'aviez donnés.

„ O dieux, s'écria-t'il, je ne puis dono
„ plus en douter, puiſque tu l'as vû de tes
„ propres yeux! Dieux vous l'avez permis
„ pour mon ſupplice! & moi je reſpire en-
„ core pour ſouffrir plus cruellement par le
„ peu de vie qui me reſte, que je ne ferois
„ par une prompte mort. „ Il vouloit continuer, lorſque ſon pere qui l'aimoit tendrement, étant averti de ſon mal vint frapper à la porte. Arimant tâcha de ſe remettre un peu, & fit ouvrir auſſi tôt. Les rideaux de ſon lit étoient fermés; & le pere d'Arimant ne put remarquer ſon trouble. Il lui demanda comment il ſe trouvoit, Arimant répondit que depuis quelques jours il ne ſe ſentoit pas bien, & qu'il croyoit avoir beſoin de changer d'air. „ Mais où voudriez-vous al-
„ ler, dit le pere d'Arimant? Il me ſemble,

» répondit-il, que je ne puis mieux faire que » d'aller au lieu de ma naiſſance. J'en ſe- » rois charmé, répondit le pere ; mais je » crains la haine de Rithimer. Seigneur, re- » prit incontinent le chevalier, ne craignez » rien ; ma vie lui importe peu ; d'ailleurs » je demeurerai ſi peu de temps, & toujours » chés mes parens & mes amis, que quand il » auroit quelque mauvaiſe volonté, il ne » pourroit l'executer. » Ce pere ſe laiſſa facilement perſuader : ce qui fut une grande conſolation pour Arimant ; il avoit déja réſolu de ſe donner la mort, mais il en differa l'execution.

Il ſe met en chemin dès le lendemain avec deux perſonnes ſeulement. Son deſſein étoit de chercher par tout Clorange, d'en venir aux mains avec lui, &, ſi la fortune lui étoit favorable, de venir ſe percer ſur mon tombeau. Ce fut un bonheur qu'il ſongeât à ſe venger de la ſorte, car le meſſager que je lui envoyois eut le loiſir de lui rendre nos lettres. Le lendemain de ſon départ, il le rencontra au paſſage du Teſin, mais il ne le reconnut pas, tant il étoit changé. Heureuſement celui qui m'étoit venu trouver de ſa part, & qu'il avoit pris avec lui, remarqua le meſſager que j'avois dépêché, il en avertit ſon maître, & lui dit qu'il ne tenoit qu'à lui de ſçavoir plus de mes nouvelles. Helas, répondit-il, que puis-je apprendre davantage?

Et ne me ſuffit-il pas d'être aſſuré qu'elle n'eſt plus?

Il pourſuivit donc ſa route, ſans daigner tourner les yeux; mais le jeune homme courut à lui, & lui demanda comment ſe portoit Clarine, depuis la mort de Chriſeide. » Chriſeide, dit-il, eſt en vie; & grace aux » dieux, elle ſe porte bien. Elle m'envoye » vers ton maître. Alors l'embraſſant, puiſ» ſent ces mêmes dieux, s'écria-t'il, te ren» dre à jamais heureux, toi qui nous appor» tes une ſi bonne nouvelle! Suis-moi, je » te prie, & j'abregerai ton voyage.» A ce mot, le jeune homme pouſſant ſon cheval, cria de toutes ſes forces. „ Arrêtez, ſeigneur, „ arrêtez; que je vous rende la vie en échan„ ge de la mort que je vous ai apportée; „ Chriſeide n'eſt point morte, elle vous en„ voye ce meſſager. Chriſeide n'eſt point „ morte, reprit-il! O dieux, ſoyez à jamais „ benis pour une ſi heureuſe nouvelle!

En même temps le meſſager que je lui dépêchois étant près de lui: » Seigneur, lui » dit-il, Clarine m'a commandé de vous re» mettre ce billet.» Arimant étoit ſi hors de lui-même, qu'il le reçut ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit; reprenant enfin ſes eſprits, & ſe ſouvenant qu'il devoit feindre, il demanda des nouvelles de Clarine. Puis en ouvrant le billet, & reconnoiſſant mon caractere, » eſt-il » poſſible que Chriſeide ait été dans l'état

:l'on m'a fait entendre ? Seigneur, dit
neſſager, on peut dire qu'elle a été mor-
il lui raconta alors tout ce qui m'étoit
ivé, & la réſolution que j'avois executée.
aut avouer, dit Arimant, que Chriſei-
fait honte aux dames par ſa beauté, &
t chevaliers par la grandeur de ſon cou-
e. " Et craignant d'en trop dire, il ſe
& continuant ſa route, il gagna la vil-
ɔchaine, où il ne pouvoit ſe laſſer de ſe
redire ce qui s'étoit paſſé.
rimant s'y arrêta le reſte du jour, &
ne les nouveaux accidens donnent de
'eaux conſeils, il ſongea durant toute
it au moyen qu'il auroit de me voir. Il
nuniqua ſon deſſein à ce jeune homme
m'avoit envoyé, & qui ne manquoit
:ſprit ni de jugement ; il ajouta que Ri-
er ayant pour ſon pere une haine mor-
, il ne ſçavoit comment il pourroit fa-
nt venir dans la ville où j'étois, & moins
re paroître chés moi. Ce jeune homme
ı avoir quelque temps reflechi : „ Sei-
:ur, répondit-il, il faut faire de néceſſi-
'ertu. Renvoyez ce meſſager, de peur
il ne découvre votre deſſein, & déguiſ-
-vous enſuite en marchand : vous pou-
ainſi demeurer quelque temps dans la
le ſans être connu ; peut-être trouve-
-vous quelqu'occaſion favorable que
ne pouvez maintenant imaginer.

Arimant gouta cet avis, & dès qu'il fut jour il me renvoya avec une lettre pleine de remercimens le meſſager que je lui avois dépêché. En même temps il fit faire trois habits de marchand, & ſe rendit à la ville où j'étois. Auſſi tôt il envoya ſes gens pour apprendre des nouvelles, & chargea celui qui m'avoit apporté des ſiennes de voir Clarine à quelque prix que ce fut. Celui-ci dès le même jour executa ſa commiſſion, il vit Clarine qui me l'amena, & j'apprîs par lui le déguiſement de ſon maître : ce qui nous réjouit beaucoup. Je lui dis que pour pénétrer juſqu'à moi, il falloit qu'ils achetaſſent de toiles. Sur cela Arimant qui n'eût rejetté aucune propoſition, quelque hazardeuſe qu'elle eût été, ſe met à chercher les marchandiſes dont il avoit beſoin. Cependant l'autre domeſtique lui rapporta que l'allarme étoit dans la ville, ſur le bruit qui s'étoit répandu qu'un roi étranger venoit des Gaules pour ravager ces contrées, comme il avoit déja fait pluſieurs fois. Il ajouta que les habitans murmuroient, de ce que Rithimer, au lieu de repouſſer l'ennemi commun, s'amuſoit à faire l'amour à une jeune fille nommée Chriſeide, & terniſſoit dans la moleſſe la réputation que ſes exploits lui avoient acquiſe.

Arimant fut vivement touché de cette derniere nouvelle; mais comme il eſperoit

de me voir bien tôt, il ne s'y arrêta pas long temps. Il acheta les plus belles toiles qu'il pût trouver, & put d'autant plus facilement ſe faire paſſer pour marchand gaulois, qu'il entendoit bien la langue. Le lendemain il vint bien chargé au palais de Rithimer, conduit par le jeune homme qui y avoit déja été; & Clarine qui par hazard les avoit apperçus me les amena. J'étois ſeule heureuſement, & dans mon lit. Auſſi tôt que je vis Arimant, je lui tendis les bras, & je le tins long temps ſerré contre mon ſein : » Ami, » lui dis-je, voici ta Chriſeide ; les dieux » n'ont point voulu te l'enlever. Madame, » répondit-il, à ce trait je reconnois leur di» vinité, puiſqu'ils ſont juſtes.

Il alloit continuer ; mais Clarine entendant quelque bruit dans mon anti-chambre, elle vint le tirer d'auprès de moi. En même temps il ſe mit à déplier ſes toiles, & nous vîmes entrer Rithimer. Sa paſſion pour moi augmentoit chaque jour ; & ſa femme même s'en étoit apperçue. C'eſt pour cela qu'elle avoit réſolu de m'éloigner dès que je pourrois marcher ; & ma mere de concert avec elle, indignée d'ailleurs que j'euſſe refuſé Clorange, vouloit me le faire épouſer. Je ſçus leur complot par Clarine, qui par hazard avoit entendu leurs diſcours. Cette réſolution de ma mere m'en fit prendre une autre, dont peut être je n'euſſe été capa-

ble de long temps. Ce fut de me donner ſa reſerve à Arimant.

Lorſque je vis Rithimer paroître, j'ordonnai tout haut à Clarine de dire à ces marchands de ſe retirer, & de revenir le lendemain matin, afin que ſi Rithimer les retrouvoit, il n'en fut point ſurpris. Arimant prit le temps que tout le monde étoit au temple, & que Clarine ſeule étoit auprès de moi. Dans cette entrevue, nous convînmes que je me déroberois déguiſée en homme, que je viendrois le trouver, & qu'il m'emmeneroit où il voudroit, avec promeſſe de m'épouſer au premier lieu où il le pourroit ſurement, & que cependant il me traiteroit comme ſa ſœur. Concevez, Hylas, à quoi la rigueur des meres expoſe quelquefois de jeunes perſonnes ſans experience. Nous fixâmes l'execution de notre deſſein au quinziéme jour; ce terme expiré, nous nous rendons Clarine & moi au logis qu'Arimant nous avoit indiqué. Mais helas, quel fut mon étonnement! Je n'y trouvai perſonne, & la nuit arriva, ſans que j'euſſe aucunes nouvelles. Alors je commençai à me repentir de ma fuite précipitée, & ſans être au moins aſſurée du retour d'Arimant; mais ce qui me troubla davantage fut le bruit qui s'étoit répandue dans toute la ville, que l'on me faiſoit chercher de tous côtés. Me déterminant enfin à tout ce qui pourroit arriver,

arriver, je dis à Clarine qu'il falloit ſortir de la ville, & que, puiſqu'Arimant n'étoit point venu, il avoit eu ſans doute quelque obſtacle invincible.

Nous étions dans ces mortelles allarmes, orſque le jeune homme qui ſervoit Arimant entra dans ma chambre. „ Mon ami, „ lui dis-je incontinent, où eſt ton maître? „ Il eſt chés lui, me répondit-il, mais ſi bleſ„ ſé qu'il n'a pû venir. Qui l'a bleſſé, repli„ quai-je toute tremblante? Sçachez, con„ tinua-t'il, que mon maître inſtruit des „ vues de Clorange ſur vous, l'a fait appel„ ler, qu'il s'eſt battu avec lui, & qu'il l'a „ tué. Il eſt vrai qu'il a reçu deux bleſſures, „ l'une à la jambe, & l'autre à la cuiſſe, & „ qu'il ne peut ni ſouffrir le cheval, ni mar„ cher. Il m'envoye donc pour vous condui„ re où il eſt, & il m'a donné des chevaux, & „ tout ce qui eſt néceſſaire. Mon ami, lui „ dis-je, je loue les dieux qu'il nous ait ti„ rés d'inquiétude par rapport à Clorange; „ mais je voudrois qu'il lui en eût moins „ couté. Quand tu voudras, nous partirons „ pour aller panſer ſes bleſſures.

Cependant j'envoyai le jeune homme au palais de Rithimer, pour apprendre s'il étoit poſſible, de quelle maniere on nous cherchoit. Le jeune homme ſe mêla adroitement parmi les gens de Rithimer. Il entendit que les uns diſoient que j'avois bien fait de fuir,

pour ne pas épouſer Clorange ; & les autres que c'étoit la princeſſe qui par jalouſie m'avoit fait enlever. Rithimer lui même le crut, parce qu'en ſemblable occaſion elle en avoit déja uſé de la ſorte : auſſi quand ma mere vint ſe jetter à ſes pieds pour le ſupplier de me faire chercher avec diligence : » Allez, » madame, lui dit-il, allez ; & ſi vous ignorez où eſt votre fille, demandez-le à la » princeſſe. » La princeſſe à ſon tour ſoupçonna Rithimer de m'avoir cachée en quelque lieu ; & ma mere ne ſçachant à quoi s'en tenir, on ne fit aucune perquiſition.

Je ſortis le lendemain en plein midi. C'étoit un jour de marché, & nous pûmes aiſément nous échapper dans la foule. Nous allâmes tout d'une traite dans un bois où nous prîmes quelques rafraîchiſſemens que ce jeune homme nous avoit apportés. Reprenant enſuite notre chemin, nous marchâmes toute la nuit, & le ſecond jour nous arrivâmes chez un ami d'Arimant. On nous y fit tout l'accueil imaginable. J'étois ſi excedée de fatigues, qu'il me fallut y paſſer deux nuits, après quoi nous nous rendîmes avant jour dans la ville des Iybicins. Quels furent les tranſports d'Arimant, lorſque j'allai l'embraſſer dans ſon lit ! Jugez-en par l'accident qui arriva ; ſes playes ſe rouvrirent, & moi le voyant changer de viſage, je lui demandai ce qu'il avoit. » Ce n'eſt rien,

» me dit-il, mon frere, (car c'eſt ainſi que » nous nous appellâmes depuis) il faut ſeu- » lement faire venir le chirurgien ; & je » compte bien de ſouper avec vous. » J'ap- pellai du ſecours, & je me retirai dans ma chambre.

Cependant, on vint nous avertir Clarine & moi, qu'Arimant étoit en danger. Je courus toute effrayée à lui, & je trouvai que le ſang étoit arrêté ; mais ce chirurgien me dit qu'il falloit le laiſſer en repos pour toute la nuit. Toute fatiguée que j'étois, il ne me fut pas poſſible de fermer l'œil, & le matin, dès qu'il me fut permis de voir Arimant, je paſſai dans ſa chambre. » Hé quoi, lui dis-je, » mon frere, vous vous êtes trouvé mal, & » vous nous le cachiez ? Je ſentois bien, ré- » pondit-il en ſouriant, que mes playes s'é- » toient ouvertes ; mais je l'avoue, j'étois » bien aiſe de perdre un peu de ſang pour » vous, en échange de tout celui que je vous » ai couté. Ah, repartis-je, nos deſſeins » étoient bien differents : ſi j'ai perdu mon » ſang, c'étoit pour me conſerver à vous ; & » vous, vous perdiez le vôtre pour vous dé- » rober à moi.

Mais, Hylas, pourquoi rappeller des jours ſi heureux, quand il ne m'en reſte plus qu'un triſte ſouvenir ? Après que j'eus demeu- ré ſix ſemaines en ce lieu, le pere d'Arimant lui manda de revenir auprès de lui. Ses bleſ-

ſures l'inquiétoient, & plus encore la haine de Rithimer. Nous partîmes enſemble; & comme il ne vouloit pas que ſon pere me connût avant que d'avoir conſenti à nôtre mariage, il me donna le nom de Cleomire, & lui manda qu'il me devoit la vie, parce que j'avois mis en fuite deux des gens de Clorange, qui par ſupercherie vouloient tomber ſur lui à la faveur des bleſſures qu'il avoit reçues; il ajouta qu'il me menoit avec lui, & qu'il ne vouloit jamais ſe ſéparer de moi. Admirez, Hylas, combien l'amour eſt ingenieux.

Nous arrivâmes heureuſement à Epore-de, où le pere d'Arimant me fit, à cauſe de ce fils, tout l'accueil imaginable, & me remercia mille fois du ſervice que je lui avois rendu. Nous laiſſâmes paſſer quelques jours; & nous déliberâmes enſuite comment nous parviendrions à terminer notre mariage. Nous conclûmes que je devois faire la premiere ouverture, parce que le pere d'Arimant avoit déja pris une entiere confiance en moi; ainſi contre l'uſage ordinaire je demandai un mari pour moi même.

Un jour que le pere d'Arimant ſe promenoit ſeul, j'allai le joindre, & après avoir donné bien des louanges à ſon fils, je lui marquai ma ſurpriſe de ce qu'il avoit tant differé à le marier. Il me répondit qu'il ne déſiroit rien avec tant de paſſion; mais qu'il

voit point encore trouvé de parti conve-
ble. „ Je voudrois, dit-il, une fille noble
vertueuſe, & que mon fils aimât; peu
importeroit qu'elle fût riche. Seigneur,
ontinuai-je, ſi je vous propoſois en cette
ontrée une perſonne qui réunit les quali-
s que vous demandez.... Je donnerois
s mains à un pareil mariage avec toute la
ye imaginable, répondit-il, & je vous
pplie de la nommer promptement. C'eſt,
i dis-je en rougiſſant un peu, Chriſeide.
'avoue, dit-il alors, qu'il a été un temps
ue je l'aurois ſouhaitée, ſi ſa mere n'avoit
é alliée de Rithimer qui me porte une
aine mortelle. La naiſſance & le bien de
hriſeide me paroiſſent très convenables;
our le reſte je ne ſçai guere qu'en pen-
r.

» Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de
rendre ſa défenſe. Il ne peut y avoir que
eux actions qui vous ayent fait changer à
on égard. La premiere celle de s'ouvrir les
eines, pour mourir plus tôt que d'épou-
r Clorange; & l'autre ſa fuite hors des
ains de ſa mere. Mais ſçachez, ſeigneur,
u'Arimant porta le même jugement que
ous, dès qu'il vit Chriſeide, & qu'ayant
onçu pour elle une veritable paſſion, il
'oublia rien pour s'en faire aimer. Elle
ut beau lui repreſenter la haine de Rithi-
er, Arimant répondit que les dieux qui

„ ne veulent point d'inimitié éternelle, at-
„ tachoient peut être à cette alliance la re-
„ conciliation de vos deux maiſons, & qu'il
„ s'aſſuroit que vous loueriez ſon deſſein,
„ lorſqu'il vous l'auroit communiqué, par-
„ ce qu'il ne vouloit rien conclure ſans vo-
„ tre permiſſion. Depuis, leur tendreſſe aug-
„ mentant chaque jour, il ſe donnerent des
„ paroles réciproques, à condition pourtant
„ que vous les ratifiriez, auſſi bien que les
„ parens de Chriſeide. Dans cet intervalle
„ elle eſt emmenée auprès de Rithimer; on
„ parle incontinent de la donner à Clorange;
„ & parce qu'on voulut la contraindre, &
„ qu'elle aimoit toujours votre fils, elle ré-
„ ſolut de ſe faire mourir. Elle revient à la
„ vie par une eſpece de miracle, & lorſqu'el-
„ le commençoit à ſe rétablir, elle apprend
„ que ſa mere, & la femme de Rithimer
„ avoient deſſein de l'éloigner pour la don-
„ ner enfin à Clorange. En ce même temps
„ votre fils arriva, & jura à Chriſeide que ſi
„ elle vouloit s'affranchir de cette tyrannie, il
„ la conduiroit dans une maiſon de veſtales,
„ où elle pourroit vivre en attendant qu'il
„ vous eût fait approuver ſon mariage. Ju-
„ gez maintenant, ſeigneur, ſi ces deux ac-
„ tions méritent la moindre cenſure, & ſi
„ Chriſeide qui d'ailleurs a toutes les qua-
„ lités que vous déſirez manque d'amour
„ pour Arimant.

Il fut quelque temps ſans me répondre, & j'attendois avec la derniere impatience l'arrêt de ma mort, ou de ma vie. Il me dit enfin : » Cleomire, les choſes que vous m'a-» vez racontées ſont ſi extraordinaires qu'el-» les m'ont occupé tout entier. Je croi re-» connoître ici la volonté des dieux, & je ſe-» rois bien témeraire, ſi je prétendois m'y » oppoſer. Mon fils, dites-vous, aime Chri-» ſeïde ; je n'en doute plus ; je comprens » même que cet amour a été le motif de ſon » voyage, & de ſon combat avec Clorange. » Chriſeide auſſi a donné des preuves bien » grandes de ſon retour pour Arimant. J'ap-» prouve le choix de mon fils ; j'en remercie » les dieux ; puiſſent-ils ces mêmes dieux m'ac-» corder la ſatisfaction de les voir bien tôt » unis ! Je prévoi que Rithimer m'en haira » davantage ; mais je ſuis réſolu de les défen-» dre au peril de ma vie. » Après qu'il eut fini, je me jettai à ſes genoux, lui rendant mille actions de graces au nom d'Arimant, & de Chriſeide, car je n'oſois me declarer, avant que d'avoir conſulté Arimant. Quelle fut ſa joye lorſqu'il apprit le ſuccès de ma négociation ! Il me ſerroit entre ſes bras, & ne pouvoit aſſés m'embraſſer. Nous reſolûmes enfin, puiſque j'avois fait entendre à ſon pere que Chriſeide étoit parmi les veſtales, qu'il ne falloit point me déclarer, de peur d'être ſurpris en menſonge ; & que

pour éviter le courroux de ma mere, & le reſſentiment de Rithimer, nous celerions quelque temps notre mariage, & que cependant nous eſſayerions de le leur faire approuver. Le pere d'Arimant gouta ce avis.

Tout ſuccedoit au gré de nos déſirs; mais helas ce que vous avez entendu juſqu'ici de contrarietés n'eſt rien au prix de ce qui me reſte à vous dire. Arimant & moi, après avoir fait les préparatifs des nôces, nous feignons d'aller chercher Chriſeide; nous allons dans une ville des caturges, pour y paſſer le temps que nous jugions neceſſaire à perſuader que nous étions allés bien loin. En ce même temps Gondebaut roi des bourguignons s'étoit jetté avec une puiſſante armée dans le territoire des caturges, lorſqu'on s'y attendoit le moins. Le lendemain de notre arrivée, il parut devant la ville où nous étions, & ſes troupes l'ayant ſuivi de près, il fallut ſe rendre à diſcretion; ſeulement les temples ne furent point pillés, & l'honneur des femmes devenues captives fut reſpecté. Arimant indigné d'une capitulation ſi honteuſe crioit dans les places publiques qu'il valoit mieux mourir que de ſe rendre ſi lâchement, que les murs étoient encore debout, que l'on avoit encore proviſion de fleches, & que les arcs n'étoient point rompus. Qu'il leur promettoit de conſerver la ville, juſqu'à ce que Ri-

thimer qui étoit déja en chemin leur eût amené du secours. Ses cris n'étoient point écoutés ; cependant quelques-uns s'étant ralliés auprès de lui, il alla se saisir d'une porte, & la défendit si bien, que le roi fut contraint de passer à une autre porte où il fut conduit par les habitans. Et tandis qu'Arimant repoussoit l'ennemi qu'il avoit en tête, il fut en même temps attaqué par ceux qui étoient entrés dans la ville. Il soutint presque seul tout l'effort de l'armée ; mais épuisé de fleches, il fut contraint d'en venir aux mains, & de ceder enfin au grand nombre. Il tomba par terre, percé de coups, & désirant de mourir plus tôt que de me voir captive, car j'avois repris l'habillement de mon sexe. Pour moi dans ma disgrace j'eus une sorte de bonheur. L'endroit de la ville où je me trouvai fut marqué pour le quartier du roi ; je fus prise avec un grand nombre de femmes qualifiées, & nous avons été amenées ici sous une bonne escorte. Nous y attendons l'arrivée du vainqueur, & nous esperons qu'il nous rendra genereusement notre liberté, puisqu'il a été assés vertueux, pour faire respecter notre pudicité. Ainsi, Hylas, lorsque j'esperois jouir de quelque satisfaction, le ciel m'a ravi à la fois la liberté, & ce que j'avois de plus cher parmi les hommes, ne me laissant la vie que pour me faire sentir plus cruellement la perte que j'ai faite, & l'horreur de ma situation.

Je pris, dit Hylas, tant de plaiſir au récit de la belle Chriſeide, qu'il me parut extrémement court, quoiqu'il fût déja ſi tard, que ſes compagnes voulurent ſe retirer. Je les accompagnai juſques ſur le rivage, & je ne pus m'éloigner qu'elles n'euſſent paſſé le fleuve, tant la belle étrangere me ſembloit adorable. Je m'en allai enfin, plus amoureux que jamais, cependant très ſatisfait de ſçavoir que ma nouvelle maitreſſe avoit appris à aimer, & que l'objet de ſa paſſion n'étoit plus ; & j'eſperai dès lors que je pourrois réuſſir à la conſoler.

Gudlard Sculp.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
TROISIEME PARTIE.

LIVRE HUITIE'ME.

LOrſque les bergers redoubloient leur attention, & qu'ils déſiroient plus d'entendre la fin de cette hiſtoire, Hylas en interrompit le fil. Il ne pouvoit diſcontinuer plus à propos, parce qu'il ſe préſenta en ce moment un ſentier étroit, où ils ne pouvoient marcher que deux de front. Mais lorſqu'ils eurent tous paſſé, & qu'ils ſe furent aſſemblés autour de lui: „Qu'attendez vous davantage, leur dit Hylas? Si quelqu'un en ſçait plus que moi, & qu'il veuille parler, je l'écoute avec plaiſir; je ſçai bien pour moi que je n'ai plus rien à dire. Com-

„ ment, dit Alexis, penſez-vous avoir déga-
„ gé votre parole ? Vous nous aviez promis
„ l'hiſtoire de vos amours, & vous nous
„ avez raconté celle des infortunes de Chri-
„ ſeide, & du malheureux Arimant ; vous
„ avez imité en cela ceux qui aiment mieux
„ donner ce qu'ils ne doivent pas, que de
„ s'acquiter de leurs dettes. » A ce repro-
che, Hylas ſourit quelque temps ſans par-
ler ; enfin levant les yeux, » ma belle mai-
» treſſe, répondit-il, je conviens de la faute ;
» mais vous devez vous l'imputer ; quand je
» me ſuis écarté, que ne m'avertiſſiez-vous ?
» Pour moi j'avoue que la premiere fois que
» Chriſeide me raconta ſes malheurs, je pris
» tant de plaiſir à les entendre, que j'en ai
» encore reſſenti en vous les rediſant. Du
» moins, interrompit Alcidon, puiſque
» vous avez commencé l'hiſtoire de cette ge-
» nereuſe fille, devez vous l'achever. Sei-
» gneur, répartit Hylas, je vous proteſte
» que je n'en ſçai pas davantage. C'eſt de
„ Chriſeide que je l'ai appriſe, & s'en étant
„ allée ſans dire adieu à perſonne, j'en fis de
„ même, de peur que ſes gardes ne m'accu-
„ ſaſſent d'avoir favoriſé ſa fuite. Depuis je
„ n'ai pû ſçavoir en quel lieu elle s'étoit re-
„ tirée.

„ Madame, dit alors Florice en ſe tour-
„ nant vers Alexis, voulez-vous en appren-
„ dre la ſuite ? Ne doutez point, répondit

„ Alexis, que nous n'en ſoyons tous char-
„ més; auſſi bien je croi qu'il nous reſte aſ-
„ ſés de chemin pour vous en donner le loi-
„ ſir: Je puis, reprit Florice, ſatisfaire aiſé-
„ ment votre curioſité. Chriſeide elle même
„ m'a raconté à Lyon depuis le départ d'Hy-
„ las tout ce qu'il vous a dit, & ce que j'ai à
„ y ajouter; mais à condition qu'Hylas rem-
„ plira mieux une autre fois ſes engagemens.
„ Hylas l'ayant promis, Florice continua de
„ la ſorte:

SUITE DE L'HISTOIRE DE CHRISEIDE ET D'ARIMANT.

Sçachez, madame, qu'un matin que cette genereuſe fille alloit au temple, un jeune homme ſe mêlant dans la foule s'approcha d'elle, lui mit dans les mains un petit livre, & lui dit à l'oreille en italien: *Chriſeide, demain à la même heure, vous me verrez ici.* Tout à coup il diſparut, & laiſſa la belle captive dans un étonnement qu'il eſt plus facile de concevoir que d'exprimer. Elle n'avoit pû remarquer l'homme qui lui avoit parlé; d'ailleurs elle ignoroit ce qu'elle devoit faire du petit livre. Tant que le ſacrifice dura, elle ne fit que ſupplier Mercure que les romains reconnoiſſent pour le meſſager des dieux, de lui procurer d'heureuſes nouvelles; car elle ſentoit bien qu'il y avoit dans

cette action quelque myſtere, & qu'elle pourroit trouver dans ce livre quelqu'éclairciſſement. Le ſacrifice lui parut plus long qu'à l'ordinaire, elle ouvrit pluſieurs fois le petit livre, ſans ſe ſouvenir de la façon d'écrire dont elle étoit convenue avec Arimant; enfin lorſqu'elle prioit avec plus de ferveur Apollon qui revele les choſes obſcures, elle ſe rappella cette façon. Elle repaſſe à l'inſtant tous les feuillets, & trouve en effet beaucoup de lettres effacées. Quelle fut ſa ſurpriſe en ce moment!

A peine fut-elle rentrée dans ſon appartement, qu'elle examina de nouveau & avec plus d'attention le petit livre. Elle y trouva la maniere d'écrire qu'Arimant avoit imaginée; mais le croyant mort, elle penſa d'abord que c'étoit un artifice d'Hylas à qui elle avoit revelé ce myſtere. Et comme elle n'avoit ni plumes, ni papier, elle marqua avec une aiguille les lettres effacées, & les rejoignant enſuite, elle lut ces mots:

ARIMANT A CHRISEIDE.

Je vis encore, ſi c'eſt vivre que d'être parmi les hommes, & ne vous pas voir. J'envoye ce fidele ſerviteur, pour apprendre de vos nouvelles, & pour vous dire des miennes. O dieux, conſervez Chriſeide, ſi vous voulez qu'Arimant ſupporte avec patience ſes autres malheurs!

Lorſqu'elle trouva le nom d'Arimant, &

qu'elle connut qu'il vivoit encore, elle tombe ſur les genoux, joint les mains, & levant les yeux au ciel: »grands dieux, dit-elle, ſoyez »à jamais benis, pour la grace ineſperée que »vous m'accordez!» Puis s'étant relevée, elle fut contrainte de s'aſſeoir ſur un lit, où elle baiſa plus de cent fois le petit livre, & ſe rappella que celui qui le lui avoit donné étoit le fidele Bellaris, ce jeune homme qui avoit accoutumé de lui porter les lettres d'Arimant, & qui l'avoit conduite, lorſqu'elle ſe ſauva des mains de ſa mere. Comment, diſoit-elle en ſoi-même, ne l'ai-je point reconnu! Mais ſe pourroit-il que quelqu'autre inſtruit de mon amour, m'ait donné des nouvelles d'Arimant, pour inſulter à ma douleur? Et frappée de cette derniere idée, elle reprenoit le petit livre, l'examinoit avec un nouveau ſcrupule, & reconnoiſſant toujours la maniere d'Arimant; »non, non, ajoutoit-elle, »ou mes yeux me trompent, ou ce que je vois »eſt l'ouvrage d'Arimant. Dieux, quelle eſt »votre bonté, de m'avoir conſervée, juſqu'a »ce que je puſſe ſçavoir de ſes nouvelles! Prolongez encore mes jours, afin que ces yeux »qui l'ont tant pleuré puiſſent le revoir!

Elle eût continué, ſi Clarine qui ne l'avoit jamais abandonnée, ne fût venue l'avertir que ſes compagnes l'attendoient pour dîner. »Ah, Clarine, lui dit-elle en l'embraſſant, que j'ai de grandes choſes à te dire!» Et

ne pouvant l'entretenir plus long temps, elle ſortit, mais avec un air ſi content, que ſa joye éclatoit aux yeux de tout le monde.

Chriſeide aimoit veritablement Clarine; mais quand elle auroit eu moins de bonne volonté pour elle, le déſir qu'elle avoit de lui raconter ce qu'elle venoit d'apprendre, ne lui eût pas fait trouver le repas moins long; „ car ceux qui reſſentent de grandes joyes „ ne les gouteroient qu'imparfaitement, „ s'ils n'en faiſoient part à quelque perſonne „ dont ils ſe croyent aimés. „ D'un autre côté Clarine qui n'étoit pas moins impatiente ſuivit ſa maitreſſe, dès qu'elle fut ſortie de table; & s'étant renfermées toutes deux: » O Clarine, dit-elle en lui jettant les bras » au cou, ô que j'ai de grandes choſes à te » dire! Arimant eſt en vie; il m'a écrit. » Alors Clarine lui baiſant la main: » O trop » heureuſe Chriſeide, s'écria-t'elle, puiſ- » que vous avez appris ces nouvelles! Je ne » vous plains plus, malgré votre captivité, » puiſqu'Arimant eſt encore parmi les hom- » mes. Oui, ajouta Chriſeide, je remercie » les dieux de tous les travaux qu'ils m'ont » fait éprouver, puiſque je ſçai, que mon » cher Arimant les partage. Mais, madame, » reprit Clarine, comment avez-vous appris » ce que vous dites? Tien, ma fille, répon- » dit-elle, en lui montrant le petit livre, » voici le meſſager des bonnes nouvelles. »

Alors

Alors Clarine le prit, & tandis qu'elle le baiſoit mille fois, Chriſeide lui raconta ce qui lui étoit arrivé dans le temple, & l'eſperance qu'elle avoit de revoir le lendemain Bellaris au même lieu : » Et ſi par hazard, » ajouta-t'elle, je ne puis lui parler à cauſe » de mes compagnes, il faut, Clarine, que » tu t'approches de lui, & que tu apprennes » tout ce que tu pourras de mon cher Ari- » mant : cependant prépare les choſes dont » j'ai beſoin pour lui répondre. Je ne man- » querai à rien, répondit Clarine ; il me ſera » facile de lui parler, car en cette contrée on » n'y regarde pas de ſi près que dans la nôtre. » Puis j'ai tant d'envie de ſçavoir des nou- » velles, pour vous les redire... Mais, ma- » dame, ne demeurons pas ſi long-temps ici, » nous pourions donner des ſoupçons qui » n'avanceroient pas nos affaires. Tu as rai- » ſon, dit Chriſeide en l'embraſſant : en ve- » rité il ſemble que les dieux ne t'ayent fait » naître, que pour me conſoler, & pour me » conduire.

En même temps elles vinrent trouver les autres captives qui demandoient déja où étoit Chriſeide ; outre qu'elle tenoit le premier rang entr'elles, elle avoit tellement ſçu les gagner, qu'elles auroient voulu la ſervir aux dépens de leur vie. Elles commencent entr'elles mille petits jeux pour charmer les déplaiſirs de leur détention ; car on ne peut

gueres nommer captivité l'état où elles étoient, Gondebaut ayant ordonné qu'en son absence on les traitât de maniere que l'ennui ne leur fit point regreter leur patrie.

Ce jour, & plus encore la nuit suivante parurent d'une longueur extrême à Chriseide & à Clarine; & le matin étant venu, elles juroient toutes deux que l'on alloit au temple plus tard qu'à l'ordinaire. Enfin l'heure si desirée arrive; elles vont toutes ensemble, & dieu sçait si Chriseide cherchoit des yeux Bellaris. A peine elle entroit dans le temple, qu'elle l'apperçoit; & s'approchant de ce fidele messager, elle lui dit sans s'arrêter: „Clarine me suit.„ Le messager comprit que c'étoit à Clarine qu'il devoit s'adresser. Elle suivoit de près avec les autres filles qui marchoient sans ordre; elle l'avoit déja remarqué; Bellaris s'approche, & lui dit en marchant: „Où pourrai-je vous voir l'une ou „l'autre? Au jardin de l'Athenée, dit-elle, „si nous y allons ce soir. Mais que fait Ari„mant? Il est dit, Bellaris, en bonne santé.„ A ce mot, elle leve les yeux au ciel, & pour ne donner aucun soupçon à ses compagnes, passe outre sans répondre.

Aussi tôt Bellaris se retire, & va dans la ville s'informer où étoient les jardins de l'Athenée, & à qu'elle heure les belles étrangeres avoient accoutumé de s'y rendre. Il vient

enſuite trouver le jardinier, & feignant que les medecins lui avoient ordonné la promenade, il lui donne quelqu'argent, & lui demande la permiſſion d'entrer quand il voudroit. Après, avoir pris ces meſures, il ſe rend ſur le rivage. Cependant Clarine fait entendre à ſa maitreſſe que ſi elle va aux jardins de l'Athenée, elle y verra ſurement Bellaris, & qu'elle n'avoit pû rien ſçavoir autre choſe, ſinon qu'Arimant étoit en bonne ſanté. Le dîner étant ſervi, elles ne purent avoir un plus long entretien; mais durant le repas Chriſeide repreſenta à ſes compagnes qu'elles devoient profiter du beau temps, & ſe rendre aux jardins de l'Athenée. Elles approuverent toutes la propoſition; & quelques heures après qu'elles eurent dîné, elles s'y firent conduire.

Dès que Bellaris les vit entrer dans la barque, il prit les devants, il entra dans les jardins, & feignant de ſe promener à grands pas dans une allée près de la porte, il obſervoit le moment où elles entreroient. Lorſque ces dames alloient à la promenade, elles n'y étoient point ſuivies de leurs filles; ainſi Chriſeide n'ayant point avec elle ſa fidele Clarine, elle jetta les yeux de tous côtés, & bien tôt elle apperçut Bellaris. Celui-ci s'avance juſqu'au milieu de l'allée à leur rencontre, puis s'arrêtant il les conſidere avec un œil de compaſſion, & pour ſe les rendre

favorables : » Quelle perte, s'écrioit-il, a » fait la gaule Ciſalpine, en perdant tant de » beautés. » Et lorſque Chriſeide paſſa : » O » dieux, ajouta-t'il, n'eſt-ce pas Chriſeide » que je voi ! O mere infortunée, comment » auras-tu pû ſoutenir une ſi cruelle ſépara- » tion ! » Alors mettant un genou à terre, » madame, dit-il, ne ſerois-je pas le plus » heureux homme du monde, ſi je pouvois » vous rendre quelque ſervice, après avoir » été nourri dans votre maiſon ? ſi j'avois ce » bonheur, je me trouverois bien dédomma- » gé de la perte que j'ai faite.

Chriſeide fut tellement ſurpriſe qu'elle demeura interdite ; & Bellaris s'en étant apperçu : „ Madame, continua-t'il, il ſemble » que vous avez oublié le pauvre Bellaris, » qui a été ſi long temps nourri auprès de » vous, & qui ne vous eût jamais quittée, ſi » le vain deſir de s'attacher à des hommes, » parce qu'ils voyagent, ne m'avoit fait ſui- » vre le noble & le genereux Maniante. Bel- » laris mon ami, s'écria Chriſeide, comme » le reconnoiſſant, qui eût jamais penſé te » voir ici ! Je te croyois au delà des pyrenées » avec Maniante. Qui ta conduit ici, & quel » motif t'y retient ? *Juſqu'à preſent*, madame, » j'ai crû que c'étoit ma mauvaiſe fortune, » mais je dis maintenant qu'il ne pouvoit » rien m'arriver de plus heureux, puiſque » j'ai l'honneur de vous y voir, & que je puis

„ vous y offrir mes ſervices. Bellaris, dit-el-
„ le, je te ſuis obligée ; mais étant dans les
„ mains du roi Gondebaut, il n'y a que dieu
„ ſeul qui puiſſe nous en tirer. Pourquoi,
„ repartit Bellaris, n'offrez-vous pas une
„ rançon ? Je m'offre d'aller à Eporede, & je
„ vous convaincrai de mon zele par ma dili-
„ gence. Mon ami, reprit-elle, je ne refuſe
„ pas ton ſecours ; mais il faut attendre que
„ le roi ſoit ici ; nous verrons alors ce qui
„ pourra ſe faire.

Les compagnes de Chriſeide entendant Bellaris parler leur langue, s'approcherent de lui, & l'une d'elle lui ayant demandé d'où il étoit : » Madame, répondit-il, je ſuis ſalaſſien ; » j'ai été élevé dans la maiſon de Chriſeide, & » ma reconnoiſſance eſt telle, que je vou- » drois, au peril de ma vie, pouvoir la ſer- » vir. J'ai été amené en ce lieu, non comme » priſonnier, mais comme ſerviteur de Ma- » niante, chevalier dont le nom eſt connu „ dans la même province. Il fut pris & tué » au pié des pyrenées par des voleurs qui me » laiſſerent pour mort auprès de lui. Les » dieux ont voulu me conſerver, pour por- » ter à ſes parens une ſi triſte nouvelle, & » pour me faire regreter le reſte de mes jours » un ſi bon maître ; le pauvre Maniante eſt » donc mort, reprit Chriſeide, feignant » d'en être affligée ? Il eſt mort, madame, » repondit froidement Bellaris. Je le plains,

„ voulez-vous point vous armer de coura-
„ ge ? Je le ferai, dit-il ; Chriſeide étant en
„ ſureté, il n'y a plus rien qui puiſſe me don-
„ ner de l'inquiétude. Nous nous levâmes
„ alors ; mais à peine étions nous debout,
„ que nous entendîmes des gens de guere
„ qui diſputoient à la porte du lieu où nous
„ étions, pour le partage de leur butin ; la
„ querelle fut ſi vive qu'ils en vinrent aux
„ mains, & que pluſieurs demeurerent ſur la
„ place. Et comme le bruit alloit croiſſant,
„ pluſieurs autres s'y aſſemblerent, & pri-
„ rent parti. Un officier vint par hazard en
„ ce lieu ; il eſſaya d'arrêter le déſordre ; mais
„ les ſoldats s'imaginant qu'il vouloit leur
„ enlever leur butin, ſe jetterent ſur lui, & le
„ preſſerent de telle ſorte, qu'il fut obligé
„ d'entrer où nous étions. Ils vouloient lui
„ ôter la vie, par la crainte d'être punis, s'il
„ échappoit de leurs mains, lorſqu'Arimant
„ me dit : défendons cet officier ; peut être
„ que le ciel nous l'envoye, afin qu'après
„ avoir reçu notre aſſiſtance, il nous donne
„ la ſienne. A l'inſtant nous mettons l'épée à
„ la main ; & tout bleſſé qu'étoit Arimant,
„ il trouva dans ſon courage aſſés de force
„ pour retenir la furie du ſoldat. Peut être
„ aurions nous enfin ſuccombé ; mais com-
„ me ſi les dieux avoient ſeulement voulu
„ nous donner le loiſir d'obliger cet officier,
„ il ſurvint bien tôt de ſes amis qui le défen-
dirent

„dirent ſi bien, que des ſéditieux les uns „furent tués, les autres pris, & que les au„tres ſe ſauverent par la fuite.

Le capitaine délivré d'un ſi grand danger remercia ſes amis; & ne reconnoiſſant point Arimant: » Chevalier, dit-il, dont la »valeur me conſerve aujourd'hui la vie, que »puis-je faire pour vous, en reconnoiſſance »d'un ſi grand ſervice? Ce que j'ai fait j'ai dû »le faire, répondit Arimant; mais ſi c'eſt cho»ſe qui vous ait été agréable, je vous prie »de me recevoir pour votre priſonnier, & »de me traiter en chevalier tel que vous êtes »& tel que je ſuis.» Alors le capitaine le conſiderant de plus près, & voyant à ſes habits qu'il n'étoit pas bourguignon; » j'y „conſens, repondit-il, non pour vous trai»ter en priſonnier, mais en ami, mais en »chevalier; & je vous donne ma parole que »je mourrai plus tôt, que de vous voir rece»voir quelque déplaiſir de notre armée.

„Il s'appelloit Bellimart, homme d'un grand »credit à la verité; mais à la maniere des vi»ſigots peu reconnoiſſant. Le premier jour »nous en reçumes tout l'accueil que nous »pouvions attendre; mais dès le lendemain, »informé de la qualité de ſon priſonnier, il »commença de le tenir ſous meilleure gar»de. Et feignant qu'il n'avoit d'autre vue que »de le guerir plus promptement, il lui dit »qu'il ne falloit point ſortir de la chambre,

„ faire paſſer les Alpes, parce que le
„ informé que lui ſeul avoit émû
„ ville, le faiſoit chercher dans t
„ mée, pour le faire mourir, & do
„ là de la terreur aux villes voiſines
„ roit ſouhaité pouvoir le renvoye
„ ſa patrie; mais que pluſieurs ſçach
„ étoit entre ſes mains, c'étoit fai
„ ſi l'on apprenoit qu'il l'eût relach
„ conſentement du prince; & qu'il
„ roit au contraire être blâmé s'il l
„ paſſer les Alpes, puiſqu'il y avoi
„ permiſſion generale d'envoyer le
„ niers & le butin chés ſoi; enfin qu
„ l'armée ſeroit retournée en Bour
„ le renvoyeroit à Eporede, ou
„ qu'autre lieu qu'il voulût aller.

„ Alors Arimant lui demanda ſi
„ envoyoit auſſi ſes priſonnieres. N
vons point ici de reine, repondit

„ fera d'autres traitemens que ceux qui ſont „ dûs à une perſonne de ma qualité, & que „ l'on peut attendre d'un chevalier tel que „ vous.

„ Ainſi dès le lendemain nous fumes em- „ menés avec un convoi pour la garde de „ pluſieurs autres priſonniers, ſans que nous „ puſſions rien ſçavoir de vous, ſinon que „ le roi avoit fait conduire toutes les dames „ en un même lieu, afin qu'on ne leur fit au- „ cun outrage. Après avoir paſſé les Alpes, „ on nous amena dans cette ville, & dans „ l'inſtant ſeparés de tous les autres, nous „ fumes menés dans un petit château ſitué „ auprès de Gergovie. Nous y fumes tenus „ d'abord ſi étroitement, qu'à peine nous „ voyions le jour; mais enfin le merite de „ mon maître & ſa douceur rendirent plus „ traitable le barbare qui nous gardoit. Et „ depuis ayant ſçû que Gondebaut revenoit „ avec ſon armée, je lui fis entendre qu'Ari- „ mant reconnoîtroit ſa politeſſe, lorſque „ Bellimart nous donneroit la liberté, Il per- „ mit donc que je ſortiſſe pour en venir trai- „ ter avec lui. Voilà quelle a été la fortune „ de mon maître; mais il n'a rien ſenti ſi vi- „ vement que la douleur d'ignorer votre „ état. Seulement il apprit par les diſcours „ de quelques priſonniers que vous étiez en- „ tre les mains du roi; ce n'eſt donc point le „ deſir de ſortir, ni de traiter avec Bellimart

» qui m'a conduit en ce lieu. J'y ſuis venu
» uniquement pour ſçavoir en qu'elle con-
» trée vous êtes, & s'il vous reſte quelque
» ſouvenir d'Arimant.

» Si je me ſouviens d'Arimant, reprit in-
» continent Chriſeide! oui, Bellaris, il m'eſt
» ſi preſent, que Clarine & moi nous ne ceſ-
„ ſons d'en parler, & toujours les yeux bai-
» gnés de larmes. Je veux, mon cher ami, te
» déclarer une choſe que je n'ai encore com-
„ muniquée à perſonne; mais l'état où je me
„ trouve, & que je prévoi devoir être plus
„ funeſte me contraint de m'ouvrir à toi,
» afin que nous y cherchions quelque re-
» mede. Sçache, Bellaris, que le roi Gonde-
„ baut eſt par malheur devenu amoureux de
» moi; ſa paſſion n'a que trop éclaté. D'a-
» bord je ne voulus point la rebuter, ſça-
„ chant ce que peut un amour outragé.
„ Mais après l'avoir remercié de l'honneur
„ qu'il me faiſoit, je lui dis que je n'étois
„ point née dans une condition obſcure,
„ que ma famille étoit une des meilleures
„ des ſalaſſes, & que j'appartenois à Rithi-
» mer par ſa femme qui étoit ſœur de l'em-
„ pereur Anthemius: que par cette con-
„ ſideration, il devoit me traiter ſelon
» ma qualité, & que par là il pourroit s'ac-
„ querir pour ami Rithimer & Anthemius
„ même. Il me repondit ſeulement qu'il me
„ ſçavoit gré de m'être déclarée, & qu'à ſon

„ retour il eſperoit me convaincre de l'eſti-
„ me qu'il faiſoit de mon merite, & de mon
„ alliance.

„ Or, Bellaris, je prévoi maintenant un
„ triſte combat; car on aſſure que ce prince
„ revient, & je voi de tous côtés des prépa-
„ ratifs pour ſon entrée. J'appris même hier
„ qu'il ſeroit ici dans quatre ou cinq jours.
„ peut-être m'a-t'il oubliée; peut-être auſſi
„ qu'il m'aime toujours: ſi cela eſt, tu peux
„ t'imaginer que je ſerai bien perſecutée.
„ L'épouſer! j'aimerois mieux mourir. Le
„ rebuter! c'eſt un jeune prince enflé de ſes
„ victoires qui ne ſouffrira pas volontiers
„ mes dédains. Si donc tu ne me conſeilles,
„ je prévoi toute ſorte de malheurs. „ Bella-
ris demeura quelque temps dans le ſilence; il
le rompit enfin de la ſorte: » madame, vos
» reflexions ſont très ſenſées, & mon maître
» vous a bien de l'obligation, puiſque vous
» mépriſez un roi, pour lui conſerver Chriſei-
„ de. Auſſi pour ne point manquer à ce que je
» vous dois à tous deux, j'eſſayerai de vous
» réunir même au dépens de ma vie. Dites-
» moi, madame, vous garde-t'on fort étroite-
» ment? Tu le vois, dit Chriſeïde. Si l'on vous
» traite ailleurs comme ici, reprit Bellaris,
» vous pouvez facilement vous ſauver. Mais,
» répondit-elle, quand je me ſauverois, où
» pourrois-je aller? car de paſſer les Alpes ſans
» être repriſe, c'eſt une choſe abſolument

» impoſſible. Pourvû, dit-il, que vous puiſſiez
» ſortir de la ville, n'ayez aucune inquietu-
» de; je ſçais un lieu où je vous laiſſerai, en
» attendant que mon maître ſoit venu, &
» quand vous ſerez enſemble, je ſuis perſua-
» dé que vous trouverez le moyen de paſſer
» en Italie. O mon ami, s'écria-t'elle! quel-
» le obligation je t'aurois, ſi tu pouvois exe-
» cuter ce deſſein! J'ai penſé, continua-t'el-
» le, que ſi tu me fais venir une barque au-
» deſſous de mes fenêtres pendant la nuit, je
» pourrai y deſcendre, pourvû que tu me ten-
» des la main. Je le ferai bien, dit-il; mais com-
» ment paſſerons-nous les chaînes qui ſont
» tendues au ſortir de la ville? Dieu nous ai-
» dera, repliqua-t'elle; d'autres ont bien ſçû
» ſe ſauver; mais il faudroit avoir des chevaux
» pour Clarine, & pour nous deux, & c'eſt ce
» qui me paroît difficile, car à qui ſe fier pour
» les tenir? Je les ferai tenir à tel qui ne ſçaura
» pourquoi il le fait, repondit Bellaris; mais
» le grand obſtacle c'eſt que je n'ai pas de-
» quoi acheter les chevaux; & vous faire fai-
» re des habits; car les ſoldats nous ont tout
» enlevé. » En même temps Chriſeide lui donna un diamant de prix qu'elle avoit au doigt, ajoutant que ſi celui là ne ſuffiſoit, elle lui en donneroit d'autres.

Bellaris vend le diamant, achete des chevaux, prepare des habits, trouve une barque, & tout cela en deux jours ſeulement.

Il avoit auſſi remarqué le lieu où il falloit paſſer; & parce que la chaîne étoit ſoûtenue ſur des bateaux qu'on y attachoit quelquefois, il en détacha un pendant la nuit, de ſorte qu'il ne tenoit plus qu'à quelques anneaux.

Tout étant ainſi diſpoſé, & l'heure donnée, Chriſeide profita du premier ſommeil de ſa compagne, & prenant Clarine avec elle, elle deſcend incontinent & ſans bruit dans la barque. Bellaris en ſuivant le cours de l'eau, rencontra heureuſement le bateau qu'il avoit remarqué, & détachant les anneaux qui le retenoient encore, il le fit paſſer ſous la chaîne, qui s'enfonçant donna paſſage à la barque. Mais après être ainſi ſorti de la ville, peu s'en fallut qu'il ne ſe perdît. Le Rhône qui ſe décharge dans l'Arar eſt ſi impetueux, que les petits bateaux ſont en danger d'être engloutis par les vagues. Cependant Bellaris fit tant d'efforts, qu'enfin il gagna la rive, & qu'il aborda au lieu où un guide qu'il avoit gagné lui tenoit ſes chevaux. La lune qui s'étoit levée favoriſoit leur deſſein. Auſſitôt Chriſeide & Clarine prennent leurs nouveaux habits à la hâte, & montent à cheval. Elles paſſerent par cette contrée des ſeguſiens menant toujours leur guide avec elles, de peur qu'il ne les découvrit. Elles arriverent enfin après des peines incroyables dans la ville de Gergovie,

où Chriſeide ne fit point difficulté de prendre ſon logement, parce qu'elle étoit ſous la domination d'Euric roi des viſigots.

Dès le lendemain, le fidele Bellaris va trouver Arimant, à qui les jours ſembloient d'une longueur extrême, quoiqu'il n'eût jamais eſperé d'aprendre ſi promptement de ſi heureuſes nouvelles. Chriſeide avoit donné un autre diamant à Bellaris, afin de corrompre s'il étoit neceſſaire, celui qui gardoit Arimant.

Auſſi tôt qu'il eut conduit Bellaris auprés de lui : » Hé bien, mon ami, dit-il que m'apportes tu ? la mort ou la vie ? Seigneur, lui répondit-il tout haut, je ne vous apporte point de mauvaiſes nouvelles, excepté que mon voyage a été inutile, parce que le roi Gondebaut n'étant point arrivé, le vaillant Bellimart, n'eſt point de retour. Seulement j'ai trouvé un de vos proches qui vous offre auprès de l'un & de l'autre toute ſorte d'aſſiſtance ; mais je croi que je ſerai obligé de repartir bientôt, parce qu'on attend le roi de jour en jour. Tu m'aurois fait plaiſir de l'attendre, dit Arimant ; ſeigneur, interrompit-il ; j'ai crû bien faire en ne demeurant pas davantage inutilement, d'autant mieux que je ne vous avois laiſſé perſonne pour vous ſervir. » Alors le capitaine prenant la parole ; ne vous fâchez point, dit-il, ce qui n'a pû s'executer maintenant, s'executera dans la

» ſuite ; & je ne croi pas, ſelon les nouvelles
» que j'ai reçues, que le roi tarde beaucoup
» à arriver.

Mais auſſi tôt qu'il les eût laiſſé, Bellaris mit un genou à terre, & prenant la main de ſon maître il la baiſe, & lui dit avec un viſage riant : » Seigneur, vous êtes mé-
» content de mon voyage; mais quelle ſeroit
» la meilleure nouvelle que je puſſe vous
» donner? que Chriſeide ſe porte bien, &
» qu'elle m'aime toujours, répondit Ari-
» mant. Et ſi je vous en apporte de meilleu-
» res encore.... Que pourrois-tu me dire, in-
» terrompit le chevalier ? Je vous dirai
» plus, reprit Bellaris. Non ſeulement Chri-
» ſeide eſt en bonne ſanté & vous aime plus
» que jamais, mais elle eſt libre, mais elle
» eſt venue vous trouver ; mais elle eſt avec
» Clarine à Gergovie, où elle vous attend.
» Ah Bellaris, dis-tu la verité, s'écria le
» chevalier ! Penſez-vous, répondit le fidele
» ſerviteur, que je vouluſſe mentir ? Grands
» dieux, dit Arimant, il faut bien que les
» vœux de mon pere ayent monté juſqu'à
» vous, puiſque vous daignez me faire une ſi
» grande faveur. » Puis ſe tournant vers Bellaris : » mais, mon ami, ce que tu m'annonce
» eſt-il bien vrai? comment puis-je avoir tant
» de bonheur à la fois ? Seigneur, répondit
» Bellaris, vous verrez demain Chriſeide, ſi
» vous le ſouhaitez ; mais je crains fort que

„ ce ſoit le dernier ſervice que je vous ren-
„ drai jamais. Je ne voudrois pas, dit Ari-
„ mant, que ce bonheur me coutât ſi cher?
„ mais ſi cela ſe pouvoit autrement, j'en ſe-
„ rois ravi.

» Voici, continua Bellaris, ce que j'ai déter-
» miné; » & il raconta alors de quelle manie-
re il avoit trouvé Chriſeide dans le temple; comment il avoit parlé à Clarine; ce qui s'étoit paſſé dans le jardin, la reſolution que Chriſeide avoit priſe de ſe ſauver, & le reſte. Puis il continua ainſi: » Il faut, ſeigneur,
„ vous hâter de ſortir d'ici; car Gondebaut
„ doit être maintenant de retour, & Belli-
„ mart ne tardera pas à venir, ou à vous en-
» voyer chercher; & dieu ſçait, avare com-
» me il eſt, quel traitement il vous fera. Si
» vous n'avez point oublié ſon ingratitude,
„ vous connoîtrez aiſément qu'il ne faut pas
„ en attendre de meilleurs procedés à l'ave-
„ nir. Il eſt d'ailleurs impoſſible que Chri-
„ ſeide demeure long-temps où elle eſt, ſans
„ que le roi en ſoit averti, & ce prince a con-
„ çu pour elle une ſi violente paſſion, qu'il
» a montré quelque deſir de l'épouſer. Ju-
» gez maintenant s'il ne faut pas l'éloigner au
„ plus tôt de ces contrées, & ſi elle vous aï-
me. Voici donc ce qui m'eſt venu dans l'eſprit. Priés dès ce ſoir le capitaine de me
„ laiſſer retourner vers Bellimart, & feignez
„ d'être mécontent que je ſois revenu, ſans

„attendre ſon retour. Et demain dès que „les portes s'ouvriront, vous prendrez „mes habits, & je demeurerai au lit à vô„tre place. J'eſpere que les dieux favori„ſeront notre entrepriſe, & qu'ils la feront „réuſſir heureuſement.

„ *Mais*, Bellaris, ſi l'on pouvoit prendre „une autre voye, je crains.... Non, non, „interrompit ce fidele ſerviteur, il n'y en a „point d'autre. Le temps vous preſſe, & ce „capitaine ne ſe laiſſera point corrompre, „parce que Bellimart lui aura promis une „partie de votre rançon. Pour ce qui me „regarde, ſoyez tranquile : les dieux pro„tegent ceux qui rempliſſent leurs devoirs „à l'égard de leurs maîtres, & qui eſperent „en eux. Mais quand ce barbare me trai„teroit indignement, dois-je abandonner „votre ſervice par la crainte du peril ? Si „je meurs, c'eſt faire un peu plus tôt, ce „qu'il faudra que je faſſe enfin ; & puis je „finir mes jours pour un plus glorieux ſu„jet qu'en vous procurant le repos & la li„berté ? Seigneur, ne me raviſſez point cet„te gloire ; je vous la demande pour recom„penſe de tous les ſervices que j'ai pû vous „rendre. Seulement, ſi je meurs, ſouvenez„vous que vous n'aurez jamais un plus fidele „ſerviteur ; & ſi je vis accordez-moi, je vous „ſupplie, Clarine pour femme. Mais ſur„tout : retirez-vous en diligence, pour n'ê-

„tre pas repris une seconde fois.» Il sçût enfin persuader si bien Arimant, que malgré le regret qu'il avoit de le laisser en un si grand danger, il ne put refuser le secours qu'il lui offroit.

Ainsi dès le soir il obtint du capitaine la permission que souhaitoit Bellaris avec des lettres pour Bellimart.

Le départ de Bellaris étant ainsi resolu, il sollicita lui-même la lettre, pour partir disoit-il, plus matin, afin d'être plus tôt de retour; & l'ayant eue dès le soir, & fait ordonner qu'on le laissât sortir le lendemain aussi tôt que les portes seroient ouvertes, il revint trouver Arimant. Il l'instruisit bien de tout ce qu'il avoit à faire, il lui conseilla de s'embarquer sur le Rhône au dessous de Vienne, & de prendre la mer vers les massiliens, jusqu'aux côtes de Ligurie. Ils passerent en de semblables discours une partie de la nuit; & l'autre fut employée à changer d'habits, & à ordonner tout ce qui étoit necessaire.

Dès que les portes furent ouvertes, Arimant après avoir cent fois embrassé le fidele Bellaris, & s'être recommandé à Mercure, se mit en chemin, promettant à Bellaris de lui donner incessamment de ses nouvelles, & d'employer tout ce qu'il avoit au monde à le tirer de la peine où il le laissoit. Il se presenta en tremblant à la porte; il craignoit

d'être reconnu malgré les habits de Bellaris, parcequ'il étoit beaucoup plus grand, & qu'il n'y avoit entr'eux aucun trait de reſſemblance. Cependant, comme les ordres avoient été donnés le ſoir, il ſortit ſans difficulté.

Bellaris le ſuivit des yeux auſſi loin qu'il put, & remarqua bien qu'Arimant tournoit ſans ceſſe ſes regards vers le château. Enfin l'ayant perdu de vue, ce fut alors qu'il ſe repreſenta vivement l'horreur de la mort; mais ſans nul regret à ce qu'il venoit de faire; cependant, comme il eſt naturel de prolonger ſes jours, il penſa auſſi à ſe ſauver. Il tourne à l'envers l'habit d'Arimant, & s'enveloppant dans le manteau qu'il avoit laiſſé, il ſe preſente à la porte avec un viſage aſſuré. Le ſergent l'arrête, diſant qu'il en étoit déja ſorti un, & qu'il n'avoit d'ordres que pour celui-là. Bellaris eut beau montrer la lettre du capitaine, le ſergent s'opiniâtra & voulut avoir un nouvel ordre. Il remit donc Bellaris entre les mains d'un ſoldat, & lui commanda de le conduire au capitaine, pour ſçavoir ſa volonté. Bellaris & le ſoldat en diſputant à la porte du capitaine l'éveillerent; & celui-ci entra dans une ſi grande colere contre le ſergent, qu'il menaça de le faire châtier, pour lui apprendre à laiſſer ſortir ceux qui avoient des lettres de lui. Puis il tourna la tête de l'autre côté & ſe rendormit.

Bellaris étant ſorti du château, prit le chemin de Gergovie; on eût dit qu'il avoit des aîles aux piés. Cependant ſon maître étoit déja arrivé dans l'hotellerie. A peine il eut frapé à la porte de Chriſeide, que Clarine vint lui ouvrir. Elle n'étoit pas encore bien éveillée: » ſois le bien venu, Bella» ris, dit-elle; nous t'avons long-temps at» tendu. » Et Chriſeide impatiente lui demandant ce que c'étoit: » c'eſt répondit-el» le, Bellaris qui veut entrer. Fini prompte» ment, ajouta Chryſeide; peut-être nous » apporte-t'il de bonnes nouvelles. Oui, ma» dame, dit Arimant, je vous en apporte de » bonnes. » Chriſeide reconnoiſſant ſa voix » mon dieu, s'écria-t'elle, c'eſt la voix d'A» rimant! » Et tirant le rideau, elle le vit à genoux au chevet de ſon lit. Jugez, madame, quel fut ſon étonnement, ou plus tôt quels furent ſes tranſports? Elle lui jetta les bras au col, & le tint long-temps ſerré contre ſon ſein. Arimant de ſon côté ſembloit vouloir l'étouffer à force de careſſes. Clarine, après avoir refermé la porte, étoit accourue près d'eux, & les conſiderant en cet état, elle demeura comme immobile; mais craignant enfin qu'ils ne mouruſſent de joye, elle les ſepara. Ils ſe reprirent incontinent; & leurs careſſes mutuelles auroient recommencé, s'ils n'avoient entendu fraper à leur porte. A ce bruit ils ſe trou-

blerent ; ils s'imaginoient que perſonne ne pouvoit venir ſi matin que pour leur nuire. Arimant ſe ſaiſit de ſon épée, & vint ouvrir. Il fut très étonné lorſqu'il vit Bellaris. » O » dieux, s'écria-t'il, eſt-ce bien toi, cher » ami ? C'eſt moi, répondit-il, ſeigneur, moi » que les dieux ont voulu ſauver, afin que » je puiſſe encore vous rendre quelque ſer- » vice. O dieux, continua le chevalier, mo- » derez tant de bonheur par quelque legere » infortune ! Voir Chriſeide en liberté, en- » tre mes mains ; me voir délivré de priſon, » & pouvoir t'embraſſer lorſque je croyois » t'avoir perdu pour ſi long-temps !

A ces mots il le prend par la main, le conduit vers Chriſeide, & lui raconte ce qu'avoit fait Bellaris pour le ſauver. Et comme il vouloient l'un & l'autre le remercier. » Seigneur, interrompit-il, laiſſons » ces diſcours ; je ſuis plus obligé à vous ſervir » que je ne le pourrai jamais ; & ne perdez » point un temps qui vous eſt ſi précieux. Je » crains que l'on ne vous ſuive : ſortons de » la ville : éloignons nous : je pourrai à loi- » ſir vous raconter comment je me ſuis » ſauvé.

Chriſeide gouta ce conſeil. Elle s'habille ſi promptement qu'à peine les chevaux étoient prêts, lorſqu'elle fut au bas de l'eſcalier. Arimant la mit à cheval, & Bellaris y mit Clarine. Arimant après avoir magni-

fiquement payé l'hôte, monte le cheval de ſon fidele Bellaris ; ils partent & menent avec eux le guide, qui déja s'étoit affectionné à Chriſeide. En ſortant de Gergovie ils marcherent aſſés vîte ; mais lorſqu'ils ſe furent un peu éloignés, ils marcherent plus lentement à cauſe de Bellaris qui étoit à pié. Il leur racontoit en chemin la maniere dont il s'étoit échappé.

La premiere journée ils gouterent tout le plaiſir de ſe retrouver, après tant de traverſes. Le lendemain ils arriverent fort tard à Vivaros, fuyant avec ſoin les grandes villes, & les grandes routes. Mais, comme il arrive d'ordinaire, en quittant le droit chemin, ils donnerent dans l'embûche qu'ils vouloient éviter. Le capitaine du château, lorſqu'il fut averti de leur évaſion, prit avec lui ſept ou huit des ſiens, & reſolut de les ſuivre, & s'il ne les atteignoit pas, de l'apprendre lui même à Bellimart : il étoit perſuadé qu'ils iroient à Lyon, ou pour s'embarquer, ou pour prendre le chemin des helvetiens. Et parce qu'il connoiſſoit les plus courts ſentiers, il les avoit dévancés, enſorte ce ſoir là même, il étoit déja logé dans l'endroit où Arimant venoit ſe repoſer.

Le capitaine reconnut d'abord Bellaris ; il avertit en même temps ſes ſoldats ; mais Bellaris qui étoit dans une continuelle défiance

fiance s'apperçut de leurs mouvemens; & parce qu'il prenoit toujours les devants, après avoir parlé à l'hôte, » puiſqu'il y a de » la place, dit-il tout haut, je vais avertir » mon maître & ſa ſuite. » Le capitaine qui étoit dans une chambre voiſine, l'entendant parler ainſi, ne voulut point ſe découvrir, il eſperoit de les prendre tous deux à la fois. Mais le prudent Bellaris revenant vers ſon maître: » Seigneur, ſauvons-nous, le capi- » taine nous attend en ce logis. » La ſurpriſe d'Arimant fut extrême; mais conſiderant qu'il n'avoit point de temps à perdre, il ſe détermina à y envoyer Chriſeide & Clarine avec le guide. Il leur dit de prendre le lendemain la route de Vienne, qu'il la prendroit auſſi; & que celui qui arriveroit le premier, iroit loger au delà du Rhône dans l'hôtellerie la plus voiſine du pont, & qu'il y attendroit les autres.

Auſſi tôt, ils crurent entendre un bruit de chevaux: ce qui les détermina à ſe ſéparer; Arimant avec ſon fidele Bellaris ſe ſauva à la faveur de la nuit & des bois, malgré la vigilance du capitaine qui le cherchoit, & le troiſiéme jour étant arrivé de bonne heure à Vienne, il alla loger dans l'hôtellerie dont ils étoient convenus. Le ſoir, demandant des nouvelles, il apprit que Gondebaut étoit enfin revenu couvert de gloire, & chargé de dépouilles; mais qu'il étoit très affligé de l'é-

vaſion d'une dame italienne que l'on n'avoit encore pû retrouver. Voici, continua l'hôte, la déclaration qu'il a fait publier à ce ſujet ; & tirant de ſa poche un grand placard, il lut ce qui ſuit :

Gondebaut fils de Gondioch, roi des bourguignons, ſeigneur des ſequanois, lingones, vellaunodonois, ambarres, heduois, catalauniques, dominateur des alpes, &c. A tous ceux à qui notre preſent vouloir ſera connu, ſalut : D'autant qu'il n'y a rien qui offenſe plus un courage genereux, que l'ingratitude & la trahiſon, & qu'à notre grand regret, au retour de nos penibles & glorieux voyages, nous avons été avertis que Chriſeide, l'une de nos captives, & celle à qui nous avions daigné faire plus de graces, s'étoit ſauvée des mains de nos gardes ; ce qu'elle n'auroit pû faire ſans le conſeil, & l'aſſiſtance de quelque perſonne à nous peu affectionnée : A ces cauſes & pluſieurs autres à ce nous mouvans, & de l'avis de notre conſeil, pour châtier de pareilles trahiſons, avons déclaré & promis par le dieu que nous adorons, par l'ame de notre très honoré pere, & par la majeſté de notre couronne, que quiconque nous ramenera cette ingrate Chriſeide, ou qui nous déclarera celui qui a été cauſe de ſa fuite, ou qui perfidement a donné aide ou faveur pour la faire évader, de quelque qualité & condition qu'il puiſſe être, nous lui ferons telle grace qu'il voudra nous demander, ſans que, pour quelque ſujet que ce ſoit, nous contrevenions, ou nous permettions qu'il

it jamais contrevenu à notre parole, promesse, serment. Si ordonnons à tous nos comtes & officiers de faire publier ces presentes lettres par toutes l'étendue de nos états. Donné en notre royale ville de Lyon, aux ides de Juillet, & de notre regne le deuxiéme.

Arimant craignit alors que Chriſeide ne fût reconnue en entrant dans la ville; mais ſa crainte augmenta bien, lorſque l'hôte ajouta que le roi avoit envoyé par tous les paſſages, des gens qui la connoiſſoient. Cela fut cauſe que le chevalier tirant Bellaris à l'écart, lui commanda de chercher en diligence des habits d'homme pour elle, & pour Clarine, & d'aller enſuite au devant d'elle, pour les avertir de ce qui ſe paſſoit, & leur faire changer d'habillement, avant qu'elles entraſſent dans la ville. Le fidele Bellaris executa ſes ordres; & cependant le chevalier prit des habits plus honnêtes que ceux de Bellaris dont il étoit revêtu. Mais la fortune qui vouloit encore éprouver ces genereux amans, conduiſit près de Chriſeide, à l'inſtant même où elle remercioit les dieux de ce qu'Arimant étoit arrivé ſans aucun mal à Vienne, le roi Gondebaut qui ſuivi ſeulement de cinq ou ſix des ſiens pourſuivoit un cerf. Et parce que Chriſeide, dès qu'elle apperçut le prince s'étoit retirée dans un buiſſon, il la ſuivit par curioſité. Pour Bellaris il s'étoit jetté dans un vallon. Gonde-

baut crut d'abord que c'étoit quelque dame de ſa contrée; mais lui ayant demandé qui elle étoit, & où elle alloit, il la reconnut auſſi tôt qu'elle eut ouvert la bouche, & l'examinant de plus près, quoiqu'elle eſſayât de ſe cacher le viſage: „ O dieux, s'écria-t'il, „ c'eſt Chriſeide! „ Il deſcendit incontinent, & courut l'embraſſer. „ Quel dieu continua-„ t'il, vous a remiſe entre mes mains? Et „ quel demon vous avoit enlevée? » Chriſeide étonnée de ſe voir en la puiſſance de celui qu'elle avoit tant redouté, demeura quelque temps ſans répondre. Enfin voyant qu'elle ne pouvoit plus diſſimuler, elle prit tout à coup ſon parti, & fit cette réponſe genereuſe. » Vous nommez demon le dieu favorable qui m'avoit délivrée de vos mains? » c'eſt l'Amour, & c'eſt lui que je reclame » pour ſoutenir ſes droits, & vous faire con-» noître le tort qu'un auſſi grand roi que » vous ſe fait à lui même, en violant les loix » de l'humanité, & celles de l'ordre que vous » portez, qui veulent que vous ſerviez, & » que vous honoriez les dames, loin de les » retenir captives.

» Si quelqu'un entreprenoit de vous ou-» trager, repartit le prince, je vous défen-» drois au peril de ma vie; mais je ne vous » retiens point pour vous nuire; je prétens » au contraire vous ſervir, vous & les vô-» tres. » Elle vouloit repliquer; mais Gon-

debaut prenant les rênes de ſon cheval, la conduiſit juſqu'au grand chemin, puis remontant à cheval, il la mena auſſi tôt à Lyon, plus content de cette rencontre, qu'il ne l'avoit été de toutes ſes victoires paſſées.

Clarine auroit pû ſe ſauver; mais elle ne voulut point abandonner ſa chere maitreſſe. Le roi avoit en effet réſolu d'épouſer Chriſeide; auſſi, quoiqu'il l'eût fait remettre parmi les dames captives, mais ſous une garde plus ſure, il commanda que l'on eût pour elle toutes les attentions que meritoient ſa naiſſance, & ſa beauté. Dans la joye qu'il eut de l'avoir retrouvée, il voulut ſignaler ce jour là par des réjouiſſances publiques.

Cependant, Bellaris déchiré par les ronces dans leſquelles il s'étoit jetté, & froiſſé de ſes chutes en divers endroits vint donner à ſon maître ces funeſtes nouvelles. Arimant fut ſi troublé, qu'il ne put jamais lui répondre. Il ſe jetta ſur un lit, où il demeura en cet état juſqu'à la nuit; il y reſta ſans vouloir prendre de nourriture, & ne dormit pas un inſtant. Enfin, dès que l'aurore parut, il appella Bellaris, & lui ordonna d'aller à Lyon, pour apprendre des nouvelles de Chriſeide. Bellaris ne fut point rebuté par les dangers où il s'expoſoit. Il ſe met en chemin, il arrive à Lyon. Toute la ville étoit pleine de Chriſeide, & des faveurs du roi. On publioit hautement qu'il l'épouſeroit, malgré ſa ré-

ſiſtance dont on ignoroit encore le motif. Bellaris voyant qu'il ne pourroit lui parler, revint incontinent vers ſon maître, réſolu à lui conſeiller de ſe retirer en Italie, puiſqu'auſſi bien il n'y avoit pas d'apparence que Chriſeide recherchée par un ſi grand roi, & pouvant devenir reine, conſervât toujours pour Arimant les mêmes ſentimens. De retour à Vienne, il lui raconta tout ce qu'il avoit appris; il lui remit enſuite devant les yeux la legereté du ſexe, ſon ambition, & le plaiſir inexprimable de regner; & il ajouta qu'il lui conſeilloit d'oublier Chriſeide, de ſonger à la douleur qu'il cauſeroit à ſon pere, s'il venoit à mourir; qu'un plus long ſéjour étoit dangereux, parce que leur guide pourroit les déceler; enfin qu'il devoit promptement ſe retirer en ſa maiſon, tandis qu'il le pouvoit. Arimant écouta Bellaris, parce qu'il avoit l'eſprit ailleurs; il lui répondit enfin en ces termes, lorſqu'il eut ceſſé de parler. » Bellaris, je m'éloignerai peu » de ton avis, pourvû que tu faſſes encore » une derniere tentative. Retourne à Lyon, » donne ce petit livre à Chriſeide, & fais en » ſorte d'en avoir réponſe; tu verras enſuite » à quoi je me déterminerai. » Bellaris promit d'executer ſes ordres, ou d'y perdre la vie; ſuppliant ſon maître de ſe ſouvenir que ſa vertu lui avoit fait ſurmonter de plus grands malheurs, & lui repreſentant qu'il

ne devoit point ſe livrer à la douleur. Bellaris partit incontinent avec le petit livre, où le chevalier avoit marqué ces mots :

ARIMANT A CHRISEIDE.

Ce malheur aura-t'il plus de pouvoir ſur vous que tous les autres ! Et l'ambition d'être reine vous rendra-t'elle infidele ? Et moi ſerai-je le plus infortuné de tous les hommes ? Mandez-le moi, afin que ma mort vous épargne un parjure.

Bellaris ne pouvant rendre le petit livre à Chriſeide, que lorſqu'elle alloit au temple, il ſe tint à la porte ; & dès qu'elle entra, il le lui donna adroitement. Chriſeide le reconnut auſſi tôt ; elle s'approche de Bellaris, & lui dit ce mot ſeulement, *à demain.* Cependant Bellaris ſort du temple, & ſe promenant dans la ville, il apprend qu'en effet le roi veut épouſer Chriſeide, même malgré ſes refus, eſperant qu'elle prendroit de meilleurs ſentimens.

Le lendemain, Chriſeide ne manque pas de rendre avec la même adreſſe le petit livre à Bellaris ; elle lui dit en paſſant : » Je mourrai plus tôt. » Il entendit bien ce qu'elle vouloit dire, & charmé de l'amour & de la generoſité de cette fille, il retourna vers ſon maître. Il lui rendit tout ce qu'il avoit appris, & les paroles mêmes de Chriſeide, avec le petit livre où il trouva ces mots ;

CHRISEIDE A ARIMANT.

Vous apprendrez ma mort, avant que d'apprendre que j'aye changé. Je ferai voir en cette occaſion de quoi eſt capable une fille qui ne ſera jamais qu'à vous, qu'elle vive, ou qu'elle meure. Faites-en de même.

»Hé bien, dit alors Arimant, peux-tu me „conſeiller d'abandonner une perſonne qui „prend une pareille réſolution pour moi? „J'avoue, répondit Bellaris, que je l'admi„re, & que ſa vertu a ſurpaſſé mon opi„nion; mais, ſeigneur, que prétendez-vous „faire, & quel moyen avez-vous de la ſecou„rir? Ce roi eſt trop puiſſant, & trop amou„reux, & il y a pour vous du peril à reſter „ici; je vous tiens perdu, ſi vous y de„meurez plus long temps. Sois tranquille, „Bellaris: j'ai imaginé pour la ſauver un „moyen qui me réuſſira ſans doute.„ Et dès lors il diſpoſa tout pour ſon départ.

Le lendemain il partit pour Lyon; il y arriva le même ſoir, & ſe retira dans l'hôtellerie la plus écartée qu'il put trouver. Là, par le moyen de Bellaris, il apprit les mêmes nouvelles qu'il ſçavoit déja; & de plus que le roi vouloit offrir un grand ſacrifice ſur le tombeau des deux amans, pour ſe les rendre propices envers le grand Thautates, & changer le cœur de Chriſeide; & que pour rendre le ſacrifice plus ſolemnel, il vouloit qu'elle

'aſſiſtât avec les autres dames. Le jour ſui-'ant étoit deſtiné à cette cérémonie.

Arimant regarda comme un heureux ugure d'être arrivé en ce même temps, & ſe int prêt pour le lendemain. Cependant le oi ne ceſſoit de preſſer Chriſeide ; mais plus rme qu'un rocher, elle ne put être ébran-ſe. Avant que d'en venir à la violence, il rut devoir implorer le ſecours de Thara-is, & le ſupplier d'inſpirer à Chriſeide des ntimens plus favorables ; il la pria même 'aſſiſter au ſacrifice. Elle y conſentit : » Je m'aſſure, dit-elle, que ſi Tharamis eſt juſ-te, il vous ôtera la volonté de commettre une ſi grande injuſtice.

Le lendemain, le ſacrifice étant prêt, il fit ionter Chriſeide dans un char ſomptueux, couronne ſur la tête. Elle étoit ſuivie de s compagnes, & de tout l'attirail d'une ompe royale. Il croyoit par là ébranler ſa onſtance. Chriſeide étoit belle ſans doute ; ais cette parure donnoit un nouvel éclat ſa beauté, quoique la triſteſſe éclatât ſur on viſage, & dans toutes ſes actions. Le roi toit auprès d'elle, ravi de lui voir porter la ouronne. Ils traverſerent la ville, & vinrent u tombeau des deux amans, où le ſacrifice evoit être offert.

Lorſqu'il arriva, les gardes firent faire lace ; & Chriſeide, & les autres dames mi-ent pié à terre pour monter dans une eſpe-

ce de tribune qui leur avoit été preparée. Au même temps arrivent les ſacrificateurs; ils conduiſent près du tombeau les taureaux blancs; & les vacies font ſigne de fraper les victimes. Elles tombent au premier coup du côté droit; on leur met le couteau ſacré dans la gorge; le ſang coule, & de ce ſang ſont arroſés le feu que l'on avoit allumé près du tombeau, le tombeau même, puis le roi, les dames, & le reſte du peuple. On ouvre enſuite les victimes; on examine les entrailles, elles paroiſſent entieres, & tous les préſages ſemblent heureux. Le roi en triomphe de joye, il dit à Chriſeide que les dieux approuvent leur alliance.

Chriſeide qui juſqu'alors avoit eſperé en la juſtice de ce dieu inconnu, ne voyoit plus de reſſource qu'en ſon déſeſpoir. Elle feint de vouloir examiner par elle même les entrailles des victimes; le roi bien aſſuré du rapport des vacies y conſent. Elle deſcend de la tribune, & ſe fait repreſenter ces mêmes entrailles. Et tandis que les ſacrificateurs les lui montroient, elle ſe ſaiſit du couteau encore ſanglant; puis courant au tombeau, & levant le couteau d'un air aſſuré, elle dit fort haut: „ Magnanime prince, ſi quelqu'un » veut me faire violence, je plonge ce cou» teau dans mon ſein; » & prenant un des coins du tombeau, elle continua en ces termes; » Dieu m'eſt témoin, grand & invinci-

» ble roi, que je ſuis remplie d'eſtime pour
» ta perſonne, & que j'admire tes vertus. Je
» te voi favoriſé des dieux, aimé de tes ſu-
» jets, honoré de tes voiſins, redouté de tes
» ennemis. Je reconnois la prudence qui di-
» rige tes entrepriſes, la généroſité qui rele-
» ve tes actions, ta juſtice envers tout le
» monde, & ton amour pour moi; comment
» ne t'admirerois-je pas avec le reſte de l'uni-
» vers? & comment ne t'aimerois-je pas,
» autant qu'il eſt en moi? Si donc je ne ré-
» ponds point à l'honneur que tu veux me
» faire; ne faut-il pas avouer que je dois
» avoir des raiſons invincibles? Oui, grand
» prince, ſi je pouvois diſpoſer de moi, j'en
» diſpoſerois ſelon tes déſirs, & plus promp-
» tement encore que tu ne le commanderois.
» Sçache, ô grand roi, que dès mes premie-
» res années, j'ai commencé d'aimer un chè-
» valier, pour obéir aux dieux; car, s'ils ne
» l'avoient ordonné ainſi, les diſgraces in-
» croyables que nous avons eſſuyées auroient
» terminé un amour ſi malheureux: traver-
» ſés d'abord par nos parens, depuis par Ri-
» thimer dont tu connois la puiſſance, enfin
» par tes armes qui en m'ôtant la liberté,
» m'arracherent à mon époux; (car je puis
» bien nommer ainſi celui à qui j'ai donné
» ma foi;) nous avons pris l'un & l'autre pour
» témoins de nos promeſſes les dieux qui
» préſident au mariage; & nous les avons

» supplié de punir celui qui violeroit ses ser-
» mens. Si je trahis la verité, puissent les deux
» fidéles amans qui reposent ici, & dont les
» ames jouissent de la récompense due à leur
» fidelité, me punir avec la derniere rigueur!
» Mais si mes paroles sont veritables, je les
» conjure par cet inviolable amour qu'ils se
» sont porté, de vouloir faire éclater leur
» puissance en obtenant des dieux qu'ils
» t'inspirent d'autres sentimens. Et toi ge-
» nereux prince, sois convaincu qu'il ne te
» reste contre moi que la violence; & que si
» tu veux en user, ce que je ne puis croire de
» ta magnanimité, je la repousserai, en me
» perçant de ce couteau, & ne laissant en ta
» puissance que ce cadavre froid, & sans vie.
» Mais s'il est vrai que tu me fasses encore
» l'honneur de m'aimer; s'il est vrai que tu
» sois encore ce grand roi qui a fait trembler
» l'Italie, cette même Italie qui a soumis tout
» l'univers, fait-le voir aujourd'hui en me
» rendant à celui dont je ne puis être séparée
» que par la mort: par là tu acquereras le
» nom de juste, & tu y joindras le titre de
» magnanime, pour t'être vaincu toi-même.
» Si tu en uses autrement, ô roi, sois assuré
» que les dieux qui t'observent maintenant,
» pour te punir, ou pour te récompenser,
» feront éclater sur toi leur tonnerre. Et
» vous, ajouta-t'elle, en se tournant encore
» vers le tombeau, ô parfaites ames, qui

„ avez peut-être éprouvé les mêmes infor-
„ tunes que moi, ſoyez ſenſibles à mon mal-
„ heur, & ne permettez pas qu'aujourd'hui,
„ en préſence d'une aſſemblée ſi ſolemnelle,
„ j'embraſſe inutilement votre tombeau!

Chriſeide tenoit toujours d'une main le tombeau, & de l'autre le couteau ſacré, pour le tourner contr'elle même, ſi quelqu'un vouloit l'arracher de ce lieu. Cette réſolution ſurprit extrêmement toute l'aſſemblée, mais le roi principalement. Le tombeau des deux amans étoit en effet un azyle pour tous ceux qui après avoir reçu quelque outrage en amour, s'y retiroient; & cet azyle étoit ſi reſpecté, que les peres n'en pouvoient tirer leurs enfans, lorſqu'ils tenoient une fois l'un des coins du tombeau. Le roi n'imaginant pas que Chriſeide eût voulu y recourir, ni même qu'elle le connût, n'y avoit point fait attention. Il ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre; laiſſer Chriſeide en liberté? il ne le vouloit pas. Violer l'azile? il n'oſoit, ſoit par reſpect pour les dieux, ou par crainte de quelque ſédition. Enfin après avoir long temps refléchi en lui même, il ſe détermina à l'enlever, ſans égard au lieu, ni à l'aſſemblée. Les troupes dont il étoit environné le raſſuroient contre les émeutes; pour les dieux, il eſperoit de les appaiſer par des ſacrifices.

En même temps il s'avance pour la prendre lui même. Et ſi les vacies ne ſe fuſſent op-

poſés au roi, en lui remontrant leurs franchiſes, Chriſeide ſe ſeroit percée à l'inſtant. Mais l'amour du prince l'eût emporté ſur le devoir, ſi Arimant fendant la preſſe en dépit des gardes ne ſe fût jetté entre Chriſeide & lui. Alors, mettant un genou à terre : „ Seigneur, lui dit-il, en montrant la décla- „ ration, je viens ſur ton ſerment me pré- „ ſenter à ta majeſté, pour recevoir la grace „ que tu as promiſe à quiconque te feroit „ connoître l'auteur de l'évaſion de cette fil- „ le généreuſe. Etranger, dit le roi troublé, „ ma parole a toujours été inviolable ; dé- „ clare le coupable, afin que je le faſſe pu- „ nir ; & demande la grace, afin que tu l'ob- „ tiennes. Seigneur, continue Arimant, le „ coupable eſt en ta preſence, il t'eſt facile de „ le châtier ; c'eſt moi. C'en eſt trop, reprit in- „ continent le roi : & comment oſes-tu te „ préſenter à mes yeux ? Par la ſeule eſperan- „ ce de la grace que je veux te demander, dit „ Arimant ; & ne croi pas, ajouta-t'il que „ ce ſoit la vie. » Le roi fut étonné de cette réſolution, & s'étant reculé un pas ou deux : „ Etranger, lui dit-il, n'es-tu point inſenſé „ de parler ainſi, ou comment peux-tu être „ cauſe que Chriſeide ſe ſoit ſauvée ! Sei- „ gneur, repliqua-t'il, je m'appelle Ari- „ mant ; je ſuis ce même chevalier que Chri- „ ſeide dit qu'elle a tant aimé, & qu'elle ai- „ me encore. Je fus pris en même temps

qu'elle ; je fus conduit dans un château près de Gergovie, où je trouvai moyen de lui faire ſçavoir de mes nouvelles. Dès qu'elle ſçut que j'étois en vie, elle réſolut de ſe ſauver, & de venir m'aider à me ſauver moi-même ; & ce qu'elle avoit réſolu elle l'executa. Tu vois, ſeigneur, que je ſuis la cauſe de ſon évaſion, & que tu ne peux ſans être parjure, me refuſer la grace que tu m'as promiſe, puiſque je me déclare à toi.

Le roi tout enſemble ſurpris d'une pareil-le réſolution, & piqué du mépris que cet étranger ſembloit lui marquer. „ Oui, dit-il, je dois t'accorder la grace, parle ; & prépare-toi aux plus cruels ſupplices. Seigneur, reprit Arimant, je n'attendois pas moins d'un ſi grand roi ; auſſi me ſuis-je remis ſans peine en tes mains, ſans craindre les tourmens dont tu me menaces, pourvû que la grace que je demande ſoit auparavant effectuée. Demande hardiment, dit le roi, je promets avec les mêmes ſermens par leſquels je me ſuis déja lié, de te l'accorder. Seigneur, repliqua Arimant d'une voix plus haute : Je demande que Chriſeide ſoit remiſe en liberté, & renvoyée ſous une eſcorte ſûre à ſes parens. O dieux, s'écria le roi, quelle funeſte journée ! Faut-il que moi-même je ſois cauſe de mon mal, & que par mon imprudence je ſois réduit

« au parjure, où à une si douloureuse sépara-« tion ? » Il demeura quelque temps dans le silence ; puis le rompant enfin, il dit les yeux enflammés de colere (car il n'osoit trahir son serment à la vue d'un si grand peuple) » je declare que Chriseide est libre, & je jure » par l'ame de mon pere que si quelqu'un lui » fait le moindre déplaisir, il n'obtiendra ni » grace, ni pardon. Hé bien, étranger, ajou-» ta-t'il, es-tu content de moi ? Plus que je » ne puis l'exprimer, répondit Arimant.

Alors se tournant vers ses gardes : » Que „ l'on arrête, dit-il, cet étranger qui ose bra-„ ver ma colere, & qu'on le mene au suppli-„ ce. „ Arimant d'un air satisfait, tendit les bras aux liens ; seulement comme il s'apperçut que Chriseide pleuroit : „ Madame, „ lui dit-il, ne troublez point ma joye par „ vos larmes : puis-je mieux employer ma „ vie, qu'en la donnant comme le prix de „ votre liberté ? O liberté, trop cherement „ achetée, s'écria Chriseide en se jettant par „ terre ; que ne puis-je, cher Arimant, con-„ server tes jours, & me voir pour jamais „ captive ! Mais va seulement, je te suivrai „ bien tôt.

Cependant on achevoit de lier Arimant & le peuple touché de sa constance, & de l'affliction de Chriseide ne pouvoit retenir ses larmes. Tout à coup Bellimart qui étoit present reconnoît son prisonnier ; il s'appro-

che du roi, & le ſupplie de ſurſeoir le ſupplice, juſqu'à ce qu'il ait pû lui faire entendre ſes ſujets de plaintes contre le coupable. Le roi lui ayant permis de parler, il le fait ſouvenir des lieux où il a été employé à ſon ſervice, des bleſſures dont il eſt couvert, & de tout ce qu'il a entrepris & executé pour ſa perſonne. Il ajoute que le ſeul avantage qu'il en a remporté, c'eſt cet étranger qui étoit ſon priſonnier, & qu'il retrouve ici : que s'il le fait mourir, il perd une grande rançon, parce que l'étranger eſt ſi conſiderable dans la province des libicins, que ſon pere eſt le ſeul dans la gaule Ciſalpine, de qui Rithimer ait quelque apprehenſion.

En même temps, Bellaris informé de ce qui ſe paſſoit, & voulant encore tirer ſon maître de ce peril, ſe jette aux pieds du roi : ce qui l'empêcha de répondre à Bellimart. » Seigneur, dit Bellaris voyant qu'il étoit » écouté, je me jette à tes genoux, pour te » ſupplier d'accomplir auſſi religieuſement » ta parole à mon égard, que tu l'as fait à „ l'égard d'Arimant. Etranger, dit Gonde„ baut, jamais on ne me reprochera de l'a„ voir violée. Seigneur, reprit Bellaris, ain„ ſi puiſſent les dieux rehauſſer l'éclat de ta „ couronne !„ Puis ſe relevant, il continua de la ſorte : » Seigneur, tu as promis une „ grace à quiconque te feroit connoître ce„ lui qui a favoriſé l'évaſion de cette étran-

„ gere. Il eſt vrai, répondit le roi. *Hé bien*,
„ ſeigneur, je viens t'en déclarer l'auteur
„ véritable, & celui qui mérite toute ton in-
„ dignation. Arimant n'en eſt cauſe que par-
„ ce qu'il eſt aimé de Chriſeide; mais il n'y a
„ rien contribué, ni de ſa peine, ni de ſes
„ conſeils. Au contraire celui que je viens te
„ découvrir eſt le ſeul coupable, il a donné
„ le conſeil; il a trouvé le moyen de l'execu-
„ ter; il a détaché le bateau qui ſoutenoit la
„ chaine, pour faire paſſer celui qui portoit
„ Chriſeide; il a trouvé des chevaux pour
„ fuir; il eſt allé la prendre à ſa fenêtre; c'eſt
„ lui enfin qui a tout fait, & qui par conſe-
„ quent mérite la mort.

» Que tardes-tu à me le nommer, dit le
„ roi? Tu me donnes donc parole de roi,
„ reprit le fidele Bellaris, que tu m'accorde-
„ ras la grace que je te demanderai, lorſque
„ je t'aurai nommé le coupable, & de plus,
„ lorſque je l'aurai remis entre tes mains? Je
„ te le promets, dit le roi, ſur tout ce qui
„ m'eſt le plus ſacré. » Alors Bellaris levant les yeux & les mains au ciel: „ Dieux, s'écria-
„ t'il, ſoyez-vous loués à jamais, de ce que
„ je puis finir mes jours, après avoir executé
„ ce que je déſirois davantage! „ Et ſe tournant vers le roi: „ Seigneur, continua-t'il,
„ ordonne que l'on ôte à ce chevalier les
„ chaines dont il eſt indignement lié, &
„ que l'on m'en charge moi qui ai ſauvé

riſeide ; moi qui lui appris qu'il vivoit
ore, moi qui depuis ce temps l'ai tou-
rs conduite : & que je ſois puni ſeul,
ſque je ſuis ſeul coupable; tu dois main-
ant, ô grand roi, m'accorder la grace
: je vais te demander : dès l'enfance j'ai
nourri dans la maiſon d'Arimant ; j'ai
naître ſon amour pour Chriſeide ; j'ai
ıtribué à l'entretenir par tout ce qui a
endu de moi; je l'ai reconnu d'ailleurs ſi
tueux, que je ſerai content de mourir
s doivent enfin s'unir pour toujours. Je
croirois coupable de la plus noire in-
titude, ſi pouvant conſerver la vie à qui
l'a donnée, & dont tous les exemples
ont enſeigné la vertu, je ne le faiſois pas
:e joye. Je te ſupplie donc, ſeigneur, de
accorder la liberté, & d'ordonner par
: magnanimité incomparable qu'il uniſ-
ſa deſtinée à celle de Chriſeide. Après
ı fais tomber ſur moi tout le poids de
:olere; invente contre moi tous les ſup-
:es que tu pourras imaginer.

Et, puiſque le vaillant Bellimart pré-
d avoir des droits ſur Arimant, ſouffre
: je lui prouve le contraire en ta preſen-

Je ne dirai point que Bellimart doit
ie à ce valeureux chevalier, j'offenſe-
ı un ſi genereux courage ; mais je puis
n dire, & il ſçait que je ne mens pas,
: ce fut mon maître qui le pria de le rece-

„ voir pour ſon priſonnier, à condition de le
„ traiter ſelon les uſages établis entre che-
„ valiers. Si c'eſt là être priſonnier de guerre,
„ je m'en rapporte à ton jugement. Mais
„ quand cela ſeroit, que vient-il demander
„ maintenant ? Si mon maître a été ſon pri-
„ ſonnier, que ne le gardoit-il bien ? L'a-t'il
„ relâché ſur ſa parole ? nullement, ſeigneur.
„ Hé quoi, ſi un priſonnier ſe ſauve & qu'on
„ le retrouve dans un pays étranger, eſt-il
„ permis de le reprendre ? Ah ! ſeigneur, de
„ ſi fauſſes maximes intereſſent la grandeur
„ de ta majeſté. Si Bellimart l'avoit toujours
„ retenu dans tes états, à la bonne heure ;
„ mais quand lui même par défiance l'a en-
„ voyé dans celui des viſigots, quel droit a-
„ t'il de violer ſon azile ? Voilà, ſeigneur, le
„ dernier ſervice que je puis rendre au plus
„ genereux des maîtres, à un maître envers
„ qui je ne puis jamais m'acquiter.

Tel fut le diſcours de Bellaris. Le roi en fut d'abord confus, puis étonné ; admirant enfin l'amour de Chriſeide, la generoſité d'Arimant, & la fidelité de Bellaris, il dit :
„ Que les penſées du grand Thautates ſont
„ profondes, & que ſes jugemens ſont im-
„ penetrables ! J'avois crû qu'en ce jour je
„ pourrois perſuader à Chriſeide de m'aimer ;
„ & voilà que je l'ai conduite à cet azyle ſa-
„ cré ; j'avois publié une déclaration dans la
„ vue de recouvrer Chriſeide ; & cette décla-

„ration me la ravit pour jamais, lorſqu'el-
„le eſt entre mes mains. Cependant je ſuis
„contraint, d'avouer que ces évenemens
„qui déconcertent mes projets ſont ſage-
„ment amenés; & je proteſte que ſi j'avois
„connu les commencemens & les progrès
„d'une paſſion ſi forte & ſi vertueuſe,
„je ſerois mort plus tôt que de la tra-
„verſer. C'eſt pourquoi, ô bienheureux
„amans, je vous déclare parfaitement
„libres, pour les raiſons qu'à ſi bien édui-
„tes ce fidele ſerviteur, à qui je pardonne
„volontairement l'offenſe qu'il m'a faite:
„plus heureux, ſi je rencontrois un ami
„ſemblable, que ſi je joignois un autre
„royaume à celui que je poſſede. Je vous
„permets à tous de reſter en mes états, ou
„de vous retirer en quel lieu vous jugerez à
„propos. Si pourtant vous m'accordiez la
„ſatisfaction de vous voir unis avant votre
„départ, j'eſtimerois ce jour le plus fortu-
„né de mon regne.

A ces mots, il ordonna que l'on ôtat au chevalier les chaînes dont il étoit chargé; & tous trois ſe jettent aux genoux du prince, ne pouvant ſe laſſer de les embraſſer. Et toute l'aſſemblée faiſant retentir des cris de joye beniſſoit les dieux, & louoit la juſtice, & la magnanimité du roi qui avoit ſçu ſe vaincre lui même.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE NEUVIE'ME.

FLorice acheva ainſi l'hiſtoire de ces genereux amans ; laiſſant tous ceux qui l'avoient entendue remplis d'admiration, L'un exaltoit Chriſeide, pour avoir mépriſé Rithimer & Gondebaut en faveur de ſon fidele Arimant ; l'autre étoit frappé de la réſolution d'Arimant, qui s'étoit offert à une mort volontaire ; & tous louoient unanimement le zele & l'affection de Bellaris. Le ſeul Hylas ſe mocquoit d'eux trois, & de tous ceux qui leur donnoient des louanges. „ Y eut-il jamais, diſoit-il en branlant la tê„te, folie plus marquée que la leur ? Chri-

Guelard Sculp.

» ſeide peut devenir reine, & l'inſenſée reſ-
» te dans une condition privée ; Arimant
» s'entête follement de Chriſeide; il perd ſon
» temps, il eſt bleſſé, il eſt fait priſonnier, &
» après des perils extrêmes il finiſſoit hon-
» teuſement ſes jours, ſi le roi Gondebaut
„ n'avoit été plus religieux obſervateur de
» ſa parole, qu'ils n'étoient l'un & l'autre ex-
„ travagans; & ce que je trouve de plus ad-
„ mirable, c'eſt que le pauvre Bellaris qui
„ n'étoit point coupable penſa payer pour
„ tous. Ne valoit-il pas mieux que Chriſeide
„ fut reine de Bourgogne? Poſſedant le cœur
„ du roi, elle auroit pu avec le temps don-
„ ner à ſon amant toute la ſatisfaction qu'il
„ eût pu déſirer. Mais, Silvandre, connois-tu
„ l'origine de tous leurs malheurs? c'eſt cette
„ vertu inſenſée que tu nommes conſ-
„ tance. „ Silvandre s'entendant nommer, s'approcha d'Hylas, & lui répondit froidement: „ Les peines de ces amans ſont bien
„ des effets de leur conſtance, mais des effets
„ d'autant plus eſtimables, qu'ils ſont ac-
„ compagnés de plus de travaux. Il n'y a que
„ des ames genereuſes qui les mépriſent, ces
„ travaux pour arriver au but qu'elles ſe ſont
„ propoſé. Il n'y a, repartit Hylas, que des
„ eſprits foux qui courent après l'ombre du
„ bien, & qui laiſſent le bien même. La con-
„ ſtance d'Arimant ne l'a-t'elle pas bien ſer-
„ vi? il a ſuivi Chriſeide dans ſon printemps,

„ & ce n'eſt que ſur le retour qu'il l'a obte-
„ nue. Il lui étoit bien plus avantageux de
„ reſter dans Eporede, pour conſoler un pe-
„ re qui l'aimoit, que de rendre ſa vieilleſſe
„ malheureuſe. Et penſes-tu qu'Arimant
„ n'y eût point trouvé quelqu'autre maitreſ-
„ ſe ? S'il eût ſuivi mes loix, dès qu'il trouva
„ tant d'obſtacles à ſes déſirs, il les eût ſage-
„ ment tournés ailleurs, & ſe ſeroit attaché
„ à quelque conquête plus facile.

Hylas, reprit Tyrcis, je vois bien que tu
„ n'érigeras jamais de temple à la fortune,
„ parce que je doute que tu ayes jamais be-
„ ſoin d'elle. Et moi, repliqua Hylas, je vois
„ bien que les vieilles & les laides t'adore-
„ ront. Hé pourquoi, interrompit Tyrcis ?
„ *parce qu'elles* te propoſeront comme un
„ dieu à leurs amans, toi qui portes l'extra-
„ vagance juſqu'à aimer ce qui n'eſt plus. Hé
„ mon ami, repartit Tyrcis, ne vaut-il pas
„ mieux paſſer pour un dieu, que d'être re-
„ gardé comme un inconſtant ? Les autels &
„ les ſacrifices ne ſont-ils pas agréables aux
„ dieux mêmes que nous adorons ? Pour-
„ quoi les hommes refuſeroient-ils ce qui ne
„ déplaît point aux dieux ? Penſes-tu repli-
„ qua Hylas, penſes-tu que je n'aurai pas
„ quelque jour mes autels & mes ſacrifices
„ auſſi bien que toi. Mais il y aura cette dif-
„ ference entre nous, que tu ſeras le dieu des
„ vieilles & des laides, & moi que je ſerai le

dieu

„ dieu des belles & des jeunes. A tes ſacrifi-
„ ces on ne verra que d'anciennes matrones
„ avec la tête & les mains tremblantes ; aux
„ miens on ne trouvera que les plus jeunes
„ & les plus belles filles de la contrée : enſor-
„ te que je pourrai bien avec le temps être
„ eſtimé le dieu du plaiſir, de la joye, & de
„ la vie, & toi tu ſeras le dieu de l'ennui, de
„ la triſteſſe, & de la mort. Dis-moi mainte-
„ nant ſans paſſion lequel de ces deux ſacrifi-
„ ces te plairoit davantage.

Tyrcis alloit répondre, lorſque la venera-ble Chryſante ayant été avertie qu'Adamas paſſoit ſi près d'elle, vint au devant d'eux près du bois qui touchoit le temple d'Aſtrée. Le druide s'avança pour la ſaluer, & lui preſenta la belle Alexis comme ſa fille. La venerable Chryſante l'embraſſa avec une extrême ſatisfaction, & les vierges druides l'imiterent, non ſans admirer ſes graces, & ſa beauté. Cependant Chryſante s'excuſa auprès d'Adamas & de Leonide, de n'avoir point accompagné les bergeres, lorſqu'elles allerent les feliciter ſur le retour d'Alexis.

„ Amaſis m'avoit fait ordonner de l'atten-
„ dre, continua-t'elle ; & voila ce qui m'a
„ fait perdre une ſi belle occaſion. J'en ſuis
„ d'autant plus touchée, que la reine n'eſt
„ point venue, & qu'il n'y a pas d'apparen-
„ ce, à cauſe de l'accident qui eſt ſurvenu,
„ qu'elle arrive ſi tôt. Quel accident inter-

„ rompit Adamas? Je vous en croyois infor-
„ mé, dit la venerable Chryſante; il faut que
„ vous ſçachiez qu'Argantée a été tué en
„ preſence de Galatée & de Polemas, par un
„ chevalier ètranger, & que ſur la fin du com-
„ bat, l'un des lions qui gardent la fontaine
„ enchantée eſt venu au même lieu, & qu'il
„ a tellement effrayé les chevaux qui étoient
„ attelés aux chars de Galatée & de ſes nym-
„ phes qu'il les ont emportés. Les uns ſe
„ ſont rompus, & les autres ſont dans un
„ grand déſordre; enſorte que Galatée a été
„ obligée de s'en aller à pié juſqu'à Montver-
„ dun, où elle a ſejourné pour attendre ſes
„ chars & la guerriſon du chevalier qui a tué
„ Argantée.

Pendant qu'ils parloient ainſi, ils furent interrompus par le jeune Lerindas que Galatée dépêchoit au druide: » Mon pere, lui dit-
„ il, la nymphe vous mande qu'elle ſouhaite
„ d'aſſiſter au ſacrifice que vous devez offrir;
„ & craignant d'arriver tard, elle vous prie
„ de l'attendre, & de l'informer du lieu où
„ vous l'offrirez. „ Adamas ſe ſouvenant alors que Galatée avoit déja vû Celadon vêtu en fille, fut un peu ſurpris. Cependant pour cacher ſon trouble, il répondit froidement: „ Ami, tu diras à la nymphe que je
„ ſerois ravi d'executer ſes ordres; mais que
„ toutes choſes étant diſpoſées pour le ſacri-
„ fice, je ne puis le differer ſans ſcandale;

„ mais que ſi elle déſire voir les bergeres, je les „ menerai à Montverdun dans deux ou trois „ jours; car je m'imagine que c'eſt pour les „ voir toutes enſemble, qu'elle a ſouhaité „ d'aſſiſter au ſacrifice. En verité, mon pere, „ dit le jeune Lerindas, je croi que vous avez „ deviné; car je lui ai oui dire qu'elle vouloit „ ſaiſir cette occaſion pour juger par elle mê- „ me ſi les bergeres du Lignon ſont auſſi bel- „ les que je le lui ai fait entendre. Je m'en „ doutois bien, reprit Adamas; tu diras donc „ à la nymphe que le temps ne nous permet „ pas de l'attendre, & que les bergeres la ſup- „ plieront d'aſſiſter à un ſacrifice plus ſolem- „ nel qu'elles doivent offrir le ſix de la lune „ de juillet; je ſuis aſſuré que les bergeres ne „ me déſavouent point.

Alors Aſtrée prenant la parole: „ Il n'y „ a pas d'apparence, dit-elle, qu'aucune de „ nous vous déſavoue jamais, & ſurtout „ lorſqu'il s'agira de rendre un devoir auſſi „ indiſpenſable. Vous avez raiſon, reprit le „ meſſager, de répondre pour toutes; car je „ croi que vous & Diane, & vous plus par- „ ticulierement, Aſtrée, vous êtes celle que „ la nymphe deſire plus de voir. Il y a long „ temps, ajouta Diane, que nous euſſions „ ſatisfait à ce devoir, ſi nous avions pû croi- „ re que nos noms fuſſent connus à une auſſi „ grande nymphe. Vos noms, & votre beau- „ té, dit Lerindas, ne peuvent ſe cacher dans

„ces bois ſolitaires. Et parce que je ſçai „qu'elle m'attend avec impatience, jevaiis „lui dire de vos nouvelles, & lui jurer avec „vérité qu'elle peut bien cacher ſes nymphes „lorſque vous paroîtrez, à moins qu'elles „ne veuillent rougir de honte, & ſécher de „jalouſie.„ Leonide entendant ces dernieres paroles, & feignant d'en être offenſées „Hé quoi, Lerindas, dit-elle, eſt-ce ainſi que „vous traitez mes compagnes? Je vous jure „que je les en inſtruirai. Alors, répondit-il, „vous leur ferez un double déplaiſir; l'un „de leur apprendre qu'elles ne ſont gueres „belles; & l'autre de leur faire entendre un „reproche offenſant, & dont elles ne peu„vent ſe plaindre.„ Et ſans attendre d'autre réponſe il partit.

Adamas craignant encore que Galatée ne vînt au ſacrifice, prit congé de la venerable Chryſante qui eût bien voulu y aſſiſter, & le preſſa davantage. Peu de temps après ils arriverent dans le pré qui étoit à l'entrée du temple d'Aſtrée. Ils y trouverent un grand nombre de bergers & de bergeres avec les vacies, les eubages, les bardes, les ſaromides & les druides des lieux circonvoiſins. Entre les paſteurs qui s'y étoient aſſemblés, le prudent Phocion, & le ſage Diamis étoient recommandables par leur venerable vieilleſſe. Amintor neveu de Philidas, s'y trouva auſſi avec Daphné la.

ſhere amie de Diane, qui étoit arrivée la veille ; d'auſſi loin qu'elles ſe reconnurent, elles coururent les bras ouverts, & s'embraſſerent avec une joye extrême. Elles ne ce ſeroient point laſſées, ſi Aſtrée & Phylis étant ſurvenues n'avoient voulu partager ces careſſes, » Ma compagne, dit Diane, » voyez ce que j'ai acquis en votre abſence ; » voici deux autres Daphnés que j'aime comme ma vie, & que je veux que vous aimiez « auſſi, bien aſſurée que pour votre merite, » & à ma conſideration elles vous aimeront » comme vous m'aimez. » Alors Aſtrée & Phylis confirmant cette aſſurance par cent proteſtations d'amitié, & Daphné la recevant avec le même cœur qu'elle lui étoit offerte ; elles commencerent une liaiſon que rien ne put alterer dans la ſuite.

Cependant tout étoit prêt pour le ſacrifice. Adamas s'en étant aſſuré par lui-même ſe lave les mains & le viſage dans la fontaine qui étoit à l'entrée du temple de l'amitié ; & s'étant vêtu de blanc, & couronné de verveine, & les vacies, les eubages & les faronides en ayant fait autant, ils ſe chargent tous des choſes deſtinées pour le ſacrifice. Le ſage Adamas portoit à la main le gui de l'année précedente. Un des vacies portoit la ſerpe d'or qui avoit ſervi à le cueillir ; un autre le linge dans lequel on l'avoit reçu ; un autre tenoit dans ſes bras un

faiſceau de ſabine ; un autre en tenoit un de verveine ; enſuite venoient deux autres vacies qui portoient le pain & le vin que l'on devoit offrir : puis deux taureaux blancs couronnés de verveine, & defleurs. Huit *victimaires* auſſi couronnés de ſabine & de verveine les conduiſoient.

Le ſage Adamas marchoit le dernier avec une gravité convenable à ſon caractere; il étoit ſuivi des bergeres & des bergers. Après avoir fait trois fois le tour du pré ſacré, il vint poſer le gui ſur un autel au pié du chêne qui portoit le nouveau gui. Les vacies y poſerent également les choſes dont ils étoient chargés ; c'étoit dans le temple d'Aſtrée que Celadon avoit conſtruit. Et parce qu'il falloit paſſer par le temple de l'amitié pour y arriver, pluſieurs de ceux qui ſuivoient furent obligés de s'y arrêter : le temple d'Aſtrée étant trop petit pour contenir une troupe ſi nombreuſe.

Tous les ſacrificateurs étant rangés, le grand druide fit apporter un braſier allumé dans un vaſe d'argent ; & le poſant auſſi ſur l'autel, il prit trois feuilles de gui, autant de verveine & de ſabine, & les jettant dans le feu ; & tenant le coin de l'autel, il dit : » c'eſt à toi, ô grand Heſus, Belenus, » Tharamis, que ce peuple religieux rend » graces du preſent que tu lui fais dans le » gui ſalutaire ; & c'eſt à toi comme à ſon

» ſeul Thautates que dans ce bois ſacré il of-
» fre en ſacrifice d'action de graces ce pain &
» ce vin, & le ſang & la vie de ces taureaux
» blancs : l'un en témoignage que nous re-
» connoiſſons tenir l'être de toi ſeul, & l'au-
» tre en preuve de la ſincerité avec laquelle
» nous t'adorons. Comme Heſus, affermis
» ſi bien le courage de nos ſoldats, qu'ils
» triomphent toujours de leurs ennemis ;
» comme Belenus, conſerve les hommes
» pour en être ſervi & adoré ; comme Tha-
» ramis purifie toutes nos fautes ; enfin
» comme Thautates, ſoit toujours notre
» ſeul & unique dieu ; & nous renvoye
» cette déeſſe Aſtrée par la preſence de qui
» nous attendons toutes ſortes de benedic-
» tions.

A ces mots, il jette dans le feu un peu de pain & de vin, & fait ſigne aux victimaires de fraper. Après qu'ils eurent demandé ſuivant la coutume, ſ'frapperons-nous ; & que le druide eut répondu qu'il en étoit temps, deux fraperent les victimes ſur la tête, & deux en même temps les égorgerent, & deux reçurent le ſang dans des vaſes deſtinés à cet uſage. Enfin les vacies les faiſant emporter dans le pré ſacré, les ouvrirent, viſiterent les entrailles, & les trouverent entieres. Ils en firent auſſitôt leur rapport au grand druide en preſence de toute l'aſſemblée. Enſuite après qu'il eut arroſé du ſang l'autel, & qu'il en

eut jetté dans le feu, tous remercierent le grand Thautates d'avoir agréé leur ſacrifice, & le ſupplierent de leur accorder toujours de nouvelles graces; & chacun ſe retira plein de ſatisfaction & de joye.

Cependant les victimes étant miſes en pieces, & le feu en ayant ſelon la coutume conſumé une partie, le reſte fut cuit & mangé par les vacies, les ſacrificateurs & les bergers. Il ne demeura dans le temple d'Aſtrée qu'Adamas, avec Alcidon, Daphnide & les bergers qui les avoient accompagnés. Daphnide qui étoit accoutumée aux ſacrifices des romains déſira de ſçavoir pourquoi leurs cerémonies étoient differentes. » Madame, ré-» pondit Adamas, bien que notre Foreſt ſoit » une des plus petites contrées de la Gaule, » le grand dieu montre bien qu'il en prend » un ſoin particulier; car, ſans parler des au-» tres, la province des romains a laiſſé gliſ-» ſer dans ſon culte des cerémonies idolatri-» ques, parce qu'elle a eu affinité avec les » romains, & que ſes principales villes ſont » des colonies grecques. Nous au contraire » qui n'avons jamais eu de relation avec les » peuples étrangers, excepté avec quelques » romains, nous avons conſervé dans ſa pu-» reté la religion que ces anciens gaulois qui » vinrent deſcendre par l'ocean armorique, » nous ont apportée, & qu'ils avoient reçue » de ce grand ami de Thautates, qui ſeul avec

ſa-

» famille fut ſauvé de l'inondation univer-
» ſelle ; or, il leur avoit enſeigné qu'il n'y
» avoit qu'un ſeul dieu qu'il nommoit Thau-
» tates, & auquel il donnoit quelquefois les
» ſurnoms d'Heſus, ou dieu fort & puiſſant;
» de Belenus, ou dieu homme ; de Tharamis,
» ou dieu qui purifie.

Tandis qu'Adamas découvroit ainſi à Daphnide les plus ſecrets myſteres de ſa religion, Aſtrée tenant ſous les bras Alexis, alloit lui montrant toutes les raretés du temple qu'Alexis feignoit d'admirer. Et quand Phylis lui dit que c'étoit l'ouvrage d'une main inconnue à toute la contrée; » ce n'eſt pourtant pas l'ouvrage d'un jour, » répondit Alexis. Mais, madame, inter-
» rompit Aſtrée, conſiderez, je vous prie,
» l'image de la déeſſe ; à qui penſez-vous
» qu'elle reſſemble ? à la plus belle bergere
» du monde, répondit Alexis. Vous n'êtes
» donc pas de notre opinion, reprit Aſtrée ;
» car toutes ces bergeres m'aſſurent qu'on y
» reconnoit tous mes traits, & il me ſemble
» qu'elles ne ſe trompent pas. Je le trouve
» comme vous & comme elles, repliqua
» Alexis ; & cela ne vous empêche pas d'être
» la plus belle bergere du monde. Je reçois
» cette louange de la bouche d'Alexis, dit
» Aſtrée, parce que je voudrois être ce qu'el-
» le dit, afin de lui plaire davantage ; & qu'é-
» tant druide, je ne croi pas lui faire tort en

„ la recevant. *Vous devriez* en uſer de même, „ quand je ſerois bergere, vous meritez cette „ louange au jugement de tous. Mais, belle „ bergere, ne parlons pas davantage d'une „ choſe qui ne peut être conteſtée ; voyons „ plus tôt ce qui eſt ſur cet autel, que je croi „ avoir été dreſſé par les égipans de la con- „ trée. » La bergere entendant parler de la ſorte Alexis, étoit plus ravie que jamais; elle croyoit retrouver dans ces diſcours ceux de Celadon, & ne pouvoit cacher ſa joye à ſes compagnes.

En même temps qu'elles s'approcherent de l'autel, Diane & Phylis les ſuivirent avec Daphné. Celle-ci étonnée de ce que ſes compagnes lui diſoient de ce lieu, conſideroit tout avec attention. Et Diane prenant un des petits rouleaux dont l'autel étoit couvert, & le laiſſant lire à Phylis & à la belle Aſtrée, » je croi, dit-elle, connoître „ ce caractere. Il eſt de Celadon, répondit „ Phylis, & je vous aſſure qu'en voyant ce qui „ eſt dans ce lieu, j'ignore ſi je dors, ou ſi je „ veille. » Aſtrée rougit au nom de Celadon, & plus encore Alexis, qui pour cacher ſon embarras dit ; » Hé qui eſt ce Celadon dont „ vous parlez ? C'eſt, ou plus tôt c'étoit, ré- „ pondit Diane, le plus aimable berger de la „ contrée, & qui par malheur s'eſt noyé. Où, „ & comment, ajouta Alexis ? Ce fut, inter- „ rompit Aſtrée, dans le malheureux Li-

» gnon. Mais parlons d'autre choſe, & vo-» yons ces autres rouleaux. » Et prenant des mains de Daphné celui qu'elle commençoit à déplier, elle trouva que c'étoit des vers mais d'une autre main. Elle les remit à Diane qui les lut tout haut : c'étoit Leonide qui les avoit écrits, lorſque ne pouvant perſuader à Celadon de quitter la vie miſerable qu'il traînoit en ce lieu, elle venoit le viſiter preſque tous les jours ; & parce qu'elle ne pouvoit bannir de ſon cœur la paſſion qu'elle avoit pour lui, elle écrivit ces vers pour lui marquer la part qu'elle prenoit à ſon malheureux état. Il y étoit nommé ; & lorſque Phylis entendit prononcer le nom de Celadon ; » en verité, dit-elle, ce lieu eſt » plein de merveilles ; car il ne faut point » douter que tout ce qui eſt ici ne ſoit fait » pour Celadon, & cependant nous ſçavons » qu'il n'eſt plus. Comment le ſçavez-vous, » dit Alexis ? Helas, interrompit Aſtrée, je » l'ai vû mourir, & depuis ſon ombre m'a » apparu ! Mais mon dieu, continua-t'elle, » en s'adreſſant à Phylis ne troublons point » ſon repos ; & voulant s'en aller elle fut re-» tenue par Diane. Voyons, dit-elle, ce qui » eſt dans ce papier, il eſt écrit du même ca-» ractere que le premier. » En même temps elles lurent enſemble ces mots :

1 *Soupirs*, enfans de cette penſée qui me tourmente ſans ceſſe ; comment par votre

violence n'éteignez vous point mes feux? ou comment ne les allumez-vous pas de sorte qu'ils me consument entierement ?

2 *Soupirs*, qui avez accoutumé de soulager les malheureux; pourquoi au contraire rendez-vous plus grands mes cruels déplaisirs ?

3 *Soupirs*, si vous avez tant de peine à sortir de mon cœur, que ne l'emportez-vous plus tôt aux lieux où vous allez, pour me donner la mort en le ravissant; ou la vie, en le portant où est la source de la mienne?

4 *Soupirs*, puisque c'est mon cœur qui vous donne la naissance, & que c'est l'amour qui vous envoye vers celle où vous allez: pourquoi ne m'en rapportez-vous pas des nouvelles, afin de conserver la vie à qui vous la donne?

5 *Soupirs*, qui naissiez autrefois dans l'excès de ma joye, comment naissez-vous aujourd'hui dans l'excès de ma douleur?

6 *Soupirs*, témoins ordinaires de nos desirs, comment sortez-vous de mon cœur, puisque n'ayant plus d'esperance, je dois étouffer tous desirs ?

Les bergeres n'eussent laissé aucun des rouleaux sans le lire, si le sage Adamas qui alloit expliquant à Daphnide les secrets du temple de l'amitié, ne les eût interrompues. Pour lui faire place, elles sortirent de ce lieu; & bien qu'Alexis en sçût plus que tout au-

tre, elle montroit le plus d'étonnement. Elles trouverent Hylas assis près de la fontaine, parce qu'il ne vouloit pas entrer dans ce temple comme il avoit fait la premiere fois. Dès qu'Alexis l'apperçut: » Que faites-vous » ici, mon serviteur, lui dit-elle, pendant que » nous venons de voir le plus beau lieu qui » soit en cette contrée? Ma maîtresse, répon- » dit-il, j'ai pensé que vous auriez plus d'empressement à me revoir, quand je me serois » dérobé pour quelque temps à vos regards. » Vous n'avez pas besoin de cet artifice, répli- » qua-t'elle; car je ne sçaurois desirer plus de » vous voir, que je le desire sans cesse. Si cela » étoit, reprit Hylas, vous auriez demeuré ici » auprès de moi, & vous n'auriez pas preferé » au plaisir d'être avec Hylas, la curiosité de » visiter un lieu champêtre. Je croyois mon » serviteur si religieux, ajouta Alexis en sou- » riant, qu'il seroit entré le premier dans le » temple & je l'étois allé chercher. *Si je ne* » *l'emportois* pas autant sur vous du côté de » l'amour, que vous l'emportés sur moi » par le merite, vous auriez bien remar- » qué que j'étois demeuré à la porte, puis- » que j'ai remarqué moi le moment où vous » êtes entrée. Et vous mon serviteur, repli- » qua Alexis, si vous aviez autant de bonne » volonté pour moi que j'en ai pour vous, » quand vous m'avez vue aller dans ce lieu » sacré, vous m'y auriez suivie, comme je

„ Silvandre, eſt-il poſſible que je ne puiſſe „ propoſer perſonne, où tu ne trouves quel- „ que choſe à redire!

» Vous avez oublié Stelle, dit Daphni- » de. Il eſt vrai, reprit Silvandre, eh bien » Hylas, que dis-tu de la bergere? *J'avoue* „ que ſi elle continue à me plaire, comme „ elle fait de ce matin, je la trouverai fort à „ mon gré. Comment, mon ſerviteur, s'é- „ cria Alexis, voudriez-vous me quitter pour „ elle? Hylas, après avoir penſé quelque „ temps en lui-même, répondit froidement: » ma maitreſſe je ne veux pas vous quitter; » mais je pourrois bien vous donner une „ compagne. *Quoi* Alexis ne vous ſuffit pas? „ je me plaindrai de vous à tout le monde. » Vous avez tort, répondit Hylas. Ne m'a- » vez-vous pas dit que vous vouliez que la „ loi fût égale entre nous? Or ſi elle doit être » égale, il me doit être permis en vous ai- „ mant d'en aimer encore une autre, puiſ- „ qu'avec moi vous aimés bien cette villa- » geoiſe d'Aſtrée. O mon ſerviteur, s'écria- » t'elle, c'eſt une fille! Hé bien, dit Hylas, & » moi auſſi j'aimerai une fille. O ſi vous étiez „ fille comme moi, dit Alexis en riant, à la „ bonne heure; autrement j'ai bien lieu d'ê- » tre jalouſe. Ma maitreſſe, répondit froide- „ ment Hylas, demeurons-en à cette égalité „ qui de votre propre aveu doit être entre „ nous. Jamais, dit-elle, je ne conſentirai à

„un pareil outrage. Et moi, repliqua Hylas, je „ne veux point me relâcher d'un ſeul de mes „ privileges. Voilà donc, interrompit Diane, „ un grand divorce commencé entre vous. „ Pour moi, dit Aſtrée, je ne puis qu'y ga- „ gner, quoiqu'il arrive. Si leur divorce eſt „ réel, je poſſede ſeule la belle Alexis; ſi le ber- „ ger a la permiſſion d'aimer auſſi Stelle, je ſe- „ rai du moins ſeule, lorſqu'il ira entretenir „ ſa nouvelle maitreſſe. Je ne puis auſſi qu'y „ gagner, repartit Hylas. Si nous rompons, „ je demeure libre; ſi notre amitié ſubſiſte, „ j'aurai deux perſonnes au lieu d'une qui „ m'aimeront. A ce compte, repartit Alexis, „ je ſerai la ſeule qui perdrai; car ſi Hylas ceſſe „ de m'aimer, je perds un berger que je che- „ ris infiniment; & ſi je le conſerve à condi- „ tion qu'il puiſſe en aimer un autre, je n'au- „ rai plus que la moitié d'un ſerviteur. Mais „ Hylas, continua-t'elle, ne pouvez-vous être „ à moi, ſans que Stelle vous partage?

A l'air dont s'expliquoit Alexis, on eût dit qu'elle parloit ſerieuſement. D'un autre côté la conſtance d'Hylas commençoit à ſe laſſer: „ Ma maîtreſſe, dit-il, l'incertitude ne „ me va pas; il faut ſe déterminer. Laiſſerez- „ vous Aſtrée? ou prendrai-je Stelle? ou „ romprons-nous? car enfin je veux main- „ tenir l'égalité que vous avez établie. „ Alexis ne pouvoit s'empêcher de rire à de pareils diſcours, & comme elle de-

meuroit trop à lui repondre : „ c'eſt à vous „ de choiſir, continua-t'il, & je vous prie de „ le faire promptement. *Mon ſerviteur*, vos „ inſtances me font aſſez entendre que vous „ avez déja reſolu de me quitter.

Ils étoient tous aſſemblés autour d'eux pour entendre cet agréable diſpute ; & Stelle qui étoit accourue, s'entendant nommer, & ſçachant que le diſcours d'Hylas la regardoit : „ madame, dit-elle, en s'adreſſant à „ Alexis, conſentez ſeulement qu'Hylas me „ ſerve, vous y trouverez votre compte ; „ quand il aura reconnu le peu que je vaux, „ il en eſtimera davantage votre merite. Bel- „ le bergere, répondit Alexis, j'aurois tout „ lieu de craindre le contraire. Puiſque j'ai le „ courage de riſquer cette épreuve, ajouta „ Stelle, il me ſemble que vous ne devez point „ heſiter. Cependant, reprit Alexis, il m'a „ trouvé des défauts, & n'a rien ſçu repren- „ dre en vous. Enfin, interrompit Hylas, à „ quoi aboutira ce long diſcours ? „ Alexis, qu'Hylas empêchoit ſouvent de s'entretenir avec Aſtrée, crut qu'il étoit temps de s'en défaire, & que ſon déguiſement n'ayant point été reconnu, elle pourroit deſormais s'épargner cette contrainte : Et parce qu'elle demeura quelque temps à penſer au parti qu'elle prendroit, & qu'Hylas n'étoit pas ſi patient : „ ma maitreſſe, lui dit-il, ou ré- „ ſolution, ou congé. Mon ſerviteur, ré-

„ pondit Alexis, nous autres druides, nous „ n'allons pas ſi vîte : nous conſultons tou- „ jours l'oracle, avant que de rien réſoudre. „ Hé quoi ma maitreſſe, reprit Hylas, vous „ ne faites rien ſans lui en demander congé? „ Pas la moindre choſe, dit-elle. Ainſi ajou- „ ta Hylas, ſi après vous avoir ſervie quel- „ ques lunes je vous demande un baiſer „ pour récompenſe, il faudra pour conſulter „ l'oracle offrir un ſacrifice? O mon ſervi- „ teur, répondit Alexis en riant, voilà ce „ que nous ne demandons point à l'oracle, „ nous ſçavons d'avance qu'il ne le veut pas. „ Fort bien, dit Hylas ; mais que dois-je „ donc eſperer après vous avoir long-temps „ aimée & ſervie? Le plaiſir de m'avoir ai- „ mée, repartit Alexis. Je ne trouve pas ce „ plaiſir aſſés grand, dit Hylas, pour me dé- „ dommager de tout ce qu'il doit m'en coûter. „ Ah, dit Alexis, je voi bien que vous m'al- „ lez échaper ; mais je ne veux point qu'Hy- „ las ſe retire de moi mécontent. Je lui per- „ mets de me baiſer la main & la robe, mal- „ gré nos loix qui y ſont en quelque façon „ contraires.

A ce mot, Hylas ſe jette à genoux : » & „ moi, dit-il, je reçois cette faveur en te- „ moignage de l'eſtime que j'ai pour Ale- „ xis ; » & lui ayant baiſé la main & la robe, il courut vers Stelle. Et lui prenant la main : » belle bergere, lui dit-il, c'eſt à vous que je

„ viens offrir toutes les faveurs que j'ai re-
„ çues de mes maitreſſes. Commencez par
„ recevoir les deux baiſers que la belle Ale-
„ xis m'a donnés. Si les autres faveurs, in-
„ terrompit Silvandre, ne ſont pas plus gran-
„ des que celle-ci, il me ſemble, Hylas, que
» tu n'as guere de quoi te glorifier; car la
„ belle druide n'a penſé qu'à ſe racheter de
„ tes importunités. En bonne foi, dit Hylas,
„ je ſerois bien trompé, ſi tu diſois vrai; mais
„ comme tu es mon ennemi depuis long-
„ temps, je n'ai garde de m'en rapporter à
» toi, comme je ne te conſeille pas de me
» croire quand je parlerai contre toi. Et
» vous, ma maitreſſe, dit-il en s'adreſſant à
» Stelle, n'allez pas vous arrêter à ſes diſcours,
» je ſuis aſſuré que vous ne m'aimeriez gue-
» re.» Stelle qui connoiſſoit l'humeur du ber-
ger, & à qui cette humeur ne déplaiſoit pas:
» mon nouveau ſerviteur, lui dit-elle, je
» connois Silvandre; ne m'en dites pas da-
» vantage; mais, continua-t'elle, voulez-
» vous bien ſerieuſement vous attacher à
» moi? Comment, reprit Hylas, me croyez-
» vous diſſimulé comme vos bergers de Li-
» gnon? non, non Stelle: ſçachés que mon
» cœur eſt ſur mes lévres; & ne venez-vous
» pas d'être témoin vous-même, que dès que
» j'ai ceſſé d'aimer Alexis, je le lui ai dit? Je
» croirai tout ce que vous voudrez, continua
» la bergere; croyez-en autant de moi; & afin

» que nous vivions heureux je desire qu'a-
» vant tout nous convenions ensemble de
» quelques articles que nous appellerons loix
» d'amour, & que nous les mettions par
» écrit. Stelle, dit-il, je prévoi tant de satis-
» faction dans notre amitié future, que je ne
» voudrois pas differer davantage; si je m'en
» souviens bien, il doit y avoir à cette porte
» une écritoire; pour du papier j'en trouve-
» rai dans ma pannetiere.

Il court aussi-tôt à la porte du temple, & trouve en effet l'écritoire dont il s'étoit servi pour falsifier les loix d'amour. Tous les bergers étoient impatiens de voir quelles seroient leurs conditions; & tout étant prêt, Hylas dit qu'il vouloit les écrire lui-même; & Stelle ayant repondu que ce soin la regardoit, Hylas accorda enfin qu'elle dicteroit, pourvû qu'il eût consenti auparavant à chaque article. Astrée proposa ensuite à Silvandre de prendre la plume, afin de terminer leur dispute, car Hylas craignoit que Stelle n'ajoutât en écrivant, & Stelle à son tour craignoit qu'Hylas ne retranchât quelque chose. » Belle bergere, répondit Silvandre:
» j'écrirois volontiers, si ma main pouvoit
» écrire des choses si contraires à la pureté de
» mon amour. Ne crains rien, trop scrupu-
» leux amant, dit Hylas; je te dispense vo-
» lontiers de ce soin; aussi bien notre amour
» ne s'accommoderoit point d'un tel secret

» taire. „ Corilas qui deſiroit infiniment de voir Hylas & Stelle engagés, parce qu'il ne croyoit pas que l'on pût jamais unir deux caracteres ſi ſemblables, » donne-moi cette » commiſſion, dit-il en s'adreſſant à Hylas ; » tu peux compter que je n'écrirai que ce que » tu auras accordé. Et vous Stelle, vous ne » devez point vous y oppoſer, puiſque vous » ſçavez bien que j'entens aſſez votre langa- » ge, pour ne vous pas obliger à repeter. » Hylas & Stelle y conſentirent; & Corilas prenant le papier, il s'aſſit à terre, & écrivit ſur ſes genoux les articles ſuivans à meſure que le berger & la bergere étoient d'accord.

» L'experience nous ayant appris que les a- » mertumes que l'on éprouve en amour vien- » nent toujours de la tyrannie que les amans » veulent exercer l'un ſur l'autre; nous Stelle & » Hylas nous ſommes convenus de ce qui ſuit.

I. Que l'un n'uſurpera point ſur l'autre cette autorité que nous appellons tyrannie.

II. Que chacun de nous aimera & ſera aimé en même temps.

III. Que notre amour ſera éternellement ſans contrainte.

IV. Que nous aimerons tant qu'il nous plaira.

V. Que qui voudra ceſſer d'aimer, le pourra ſans aucun reproche d'infidelité.

VI. Que ſans ceſſer de nous aimer, nous pourrons encore aimer un autre objet.

VII. Que la jalousie & les plaintes seront bannis d'entre nous, comme incompatibles avec notre parfaite amitié.

VIII. Que chacun de nous sera & dira ce qui lui plaira, sans nous incommoder l'un pour l'autre.

IX. Que pour n'être ni menteurs, ni esclaves, tous ces mots de fidelité, de servitude & d'amour éternel ne seront jamais mêlés dans nos entretiens.

X. Que nous pourrons tous deux, ou l'un sans l'autre, continuer ou cesser de nous aimer.

XI. Que si nous cessons une fois de nous aimer, nous pourrons recommencer quand nous le jugerons à propos.

XII. Que pour n'être point obligés à nous aimer, ou à nous hair long-temps, nous oublierons également les faveurs & les outrages.

Ces articles étant écrits; » hé bien, Hylas, » dit Stelle, ces conditions vous sont-elles » agréables? Et à vous, répondit Hylas? » Pour moi, repliqua la bergere, si elles ne » m'avoient pas semblé justes & raisonnables, je ne les eusse point fait écrire. Pour » moi, interrompit Silvandre, je voudrois » encore ajouter une condition. Laquelle, » demanda Hylas? Que vous n'en observerés aucune, reprit Silvandre, quand vous » le jugerez à propos; autrement vous allez

» contre votre intention qui eſt de vous ai-
» mer ſans contrainte ; & n'êtes vous pas
» contraints, ſi vous êtes obligés d'obſerver
» ce qui eſt écrit ? Ma future maitreſſe, dit
» Hylas, après y avoir un peu penſé, je croi
» que Silvandre a raiſon. Car en verité ac-
» coutumé que je ſuis à une entiere & franche
» liberté il me facheroit fort que deux doigts
» de papier barbouillé m'obligeaſſent à chan-
» ger de vie. Je conſens volontiers, répondit
» Stelle, que la condition de Silvandre ſoit
» ajoûtée aux notres, car je ne cheris pas
» moins la liberté que vous. Mais parce qu'il
» y a peut-être quelque malice cachée ſous
» ces paroles, que l'on mette ces mots: condi-
» tion ajoutée par Silvandre. J'appelle de cet-
» te ordonnance, s'écria incontinent Silvan-
» dre ; je ne veux être dans vos articles ni
» comme conſeil, ni comme témoin. Tu ſe-
» ras malgré toi l'un & l'autre, dit Hylas.
» Chacun voit que tu es témoin de ce que
» nous faiſons, & chacun a de même enten-
» du que c'eſt par ton conſeil que nous ajou-
» tous le treiziéme article.

Le bruit que firent les bergers par leurs éclats de rire vint juſqu'à Daphnide qui s'entretenoit avec Alcidon & le ſage Adamas. La curioſité les fit ſortir du temple champêtre, dont auſſi bien ils avoient remarqué tout l'artifice. Silvandre leur dit quel étoit le ſujet de ſa diſpute avec Hylas, & leur montra le

articles dont il étoit convenu avec Stelle. Ces articles & la colere de Silvandre les réjouirent infiniment : plus il s'oppoſoit à ce qu'on le nommât dans le traité, plus Hylas & Stelle s'opiniâtroient à ce que ſon nom y parût. Enfin Adamas prenant la parole : » Voulez-vous, leur dit-il, que je prononce » ſur votre differend ? Et tous l'en ayant prié; » *dites-moi*, Hylas ; pourquoi voulez-vous » que Silvandre ſoit nommé comme témoin » de vos conditions, & comme auteur de » celle que vous voulez ajouter ? Parce que » j'aime la verité, & que je ne ſuis point ingrat, » répondit Hylas. Et vous, Silvandre, con- » tinua le ſage Adamas, qu'avez-vous à ré- » pondre ? *Je dis* que je ne veux pas être té- » moin, quoique preſent, & que l'on ne » peut m'y contraindre ; car je ne puis être » juge & partie. O, reprit Hylas, nous » te recuſons dès à preſent. Si je ne ſuis pas » votre juge, continua Silvandre, je ſerai » votre accuſateur ; & je ne pourrois l'être » ſi j'étois témoin. Pour ce qui eſt de ſa re- » connoiſſance, il me la prouvera bien mieux » en taiſant mon nom.

Le ſage druide, après avoir écouté quelque temps leur diſpute, prononça de la ſorte : » Mes enfans, je juge que toutes vos con- » ditions n'ayant pour objet que la conſer- » vation de votre liberté, il ne ſeroit pas rai- » ſonnable qu'elles contraignissent un tiers ;

„ ainſi vous devez laiſſer le choix à tous ceux „ qui ſont preſens d'être témoins, ou de ne „ l'être pas. Et parce que vous croyez que le „ dernier article merite d'être ajouté aux au- „ tres, & que vous ne voulez point vous en „ attribuer l'honneur, & que d'un autre cô- „ té Silvandre ne veut point être nommé: „ j'ordonne qu'on écrira le treiziéme article „ en ces termes:

» Ajouté par avis & conſeil aux condi- »tions dont Hylas & Stelle ſont convenus, & »qu'ils jurent d'obſerver religieuſement.

XIII. Que toutes fois nous Stelle & Hylas, nous ſommes ſi ennemis de toute contrainte, qu'il nous ſera permis, quand nous le voudrons, de n'obſerver aucune des conditions ci-deſſus accordées.

Ainſi fut terminé ce different à la ſatisfaction de tous; & Corylas voyant Hylas & Stelle ſe tenir par les mains: » Bergere, dit- » il, te voilà arrivée où ton humeur devoit » t'avoir conduite il y a long temps. Et toi, » Hylas, tu peux bien dire que tu as enfin » trouvé ce qui t'étoit neceſſaire.

Telle fut l'origine de l'amitié d'Hylas & de Stelle; elle commença par une eſpece de jeu, mais elle devint ſérieuſe. Stelle étoit agréable & d'un eſprit vif; Hylas de ſon côté avoit de la douceur; & les conditions de leur engagement étoient ſi favorables, que rien ne pouvoit alterer leur union. En vi-

vant avec cette franchiſe, ils allerent l'un & l'autre plus loin qu'ils n'avoient penſé.

Cependant le dîner étant prêt, & les tables dreſſées à l'ombre, ſur le bord de la fontaine, toute la troupe s'aſſit. Les vacies, les bardes, les ſaronides, les eubages ſe mirent à une table ſéparée, où ils mangerent ce qui leur appartenoit du ſacrifice. Mais Adamas, pour faire plus d'honneur à Daphnide & à Alcidon, mangea d'un autre côté avec eux, & avec les bergers & les bergeres, qui étoient reſtés en ce lieu. Durant tout le repas, il ne fut queſtion que du temple, & du bocage ſacré. Mais le dîner étant fini, & la chaleur étant encore trop violente pour ſe rendre à la grande prairie où devoient ſe célébrer les jeux ruſtiques qui ſe font toujours après les ſacrifices, Adamas crut qu'il falloit demeurer où ils étoient. Il ſe ſouvint alors que Diane étoit obligée de porter ſon jugement ſur la recherche de Silvandre & de Phylis; & penſant que l'occaſion étoit favorable, d'autant mieux que Daphnide ne s'arrêtoit en cette contrée que pour connoître la douce vie de ces bergers, il vint trouver Aſtrée & Phylis, & les pria de joindre leurs prieres aux ſiennes afin d'obtenir le conſentement de Diane. Je ſuis convaincue, dit Aſtrée, que la choſe ne ſera pas difficile; je ſçai qu'elle n'a differé juſqu'à ce jour, que parce que nous avons été toutes d'avis que ce juge-

ment devoit ſe donner en preſence de la nymphe Leonide qui avoit vû naître cette affaire. Mais je crains que Silvandre nous échape, s'il s'apperçoit de notre deſſein.

Phylis qui regardoit comme un temps perdu celui qu'elle ne donnoit point à ſon cher Lycidas; non, non, ma ſœur, dit-elle, il faut ſurprendre l'ennemi; & hauſſant la voix: » Ma maitreſſe, dit-elle à Diane, on » vous demande, je vous ſupplie de venir, » ſans vous arrêter aux diſcours de celui qui » vous parle; car je ſuis bien aſſurée qu'il ne » vous dit rien à mon avantage. » C'étoit Silvandre qui parloit à Diane; il avoit profité du moment où Pâris l'avoit laiſſée; il s'étoit approché d'elle, & ne faiſoit preſque que commencer, lorſque Phylis l'interrompit: » J'étois bien ſurpris, dit-il, que des deux » perſonnes qui me tourmentent ſans ceſſe, » il ne s'en trouvât pas du moins une pour » traverſer mon bonheur. Votre bonheur ex» pirera bien tôt, dit Phylis; car, ma maitreſ» ſe, ajouta-t'elle, en ſe tournant vers Dia» ne, vous êtes priée de juger entre Silvan» dre & moi.

Diane demeura un peu ſurpriſe; quoiqu'elle eût reſolu de rendre bien tôt ce jugement, elle ne laiſſoit pas de prévoir que Silvandre perſiſteroit à la rechercher. Mais le berger fut bien plus étonné, lorſqu'il vit qu'il ne pouvoit plus éluder ce jugement, &

& qu'étant une fois rendu, il ne pourroit plus uſer de la feinte dont l'amour s'étoit couvert, pour lui faire aimer la bergere. Et comme ils gardoient le ſilence l'un & l'autre, » Ma maitreſſe, dit Phylis, vous ne répondez point ; on diroit que vous ſeriez fâchée de m'accorder par votre jugement la » gloire que vous ne pouvez refuſer à mes » ſervices, ou que vous craignez de perdre » ce berger, & d'être délivrée de ſes importunités.

Diane pour cacher ſon trouble, répondit en ſouriant : » J'ignore ſur quoi vous fondez » votre prétendue gloire ; vos ſervices m'étant ainſi reprochés ſont plus que payés ; & » j'ignore également ce qui vous fait donner » à ceux de Silvandre le nom d'importunité, » quand les vôtres & les ſiens partent du même motif. » Silvandre mettant un genou en terre, & prenant la main de Diane, la lui baiſa tendrement pour la remercier d'une réponſe ſi juſte & ſi favorable ; puis ſe relevant : „ Ma maitreſſe, lui dit-il, cette bergere ne ſçachant ce que c'eſt qu'aimer, a crû » qu'il lui étoit avantageux de voir finir une » épreuve où elle réuſſit ſi mal. Car quelle » autre raiſon, continua-t'il en ſe tournant » vers Phylis, vous pourroit faire tenir ce » langage, Diane étant aſſurée que tant que » je vivrai elle ne me perdra jamais ? Mais, reprit Phylis, pourquoi donc craignez-vous

» ce jugement qui doit décider de notre mé-
» rite ? Et ſi Diane à quelqu'autre raiſon
» pour le differer, je vous avoue que je ne puis
» l'imaginer. Je crains, répondit froidement
» Diane, que Daphnide & Alcidon trouve-
» ront fort ennuyeux nos amuſemens cham-
» pêtres ; » & comme elle vouloit continuer:
» vous vous trompez diſcrete bergere, in-
» terrompit Adâmas : Alcidon & Daphnide
» ſont maintenant bergers du Lignon, puiſ-
„ qu'ils en ont pris les habits. Ils ſçavent
„ d'ailleurs que ce qui rend eſtimable n'eſt
„ pas la grandeur du perſonnage que l'on
„ fait, mais la maniere dont on le repreſen-
„ te. Tant qu'ils ont vêcu à la cour ils ont
„ joué celui qui leur convenoit ; maintenant
„ qu'il ſont habillés en bergers, ils ſçauront
„ ſe plier aux douces naïvetés des paſteurs,
„ & à leurs exercices innocens. C'eſt pour
„ cela que j'ai fait à Phylis la propoſition
„ dont il s'agit ; j'ai voulu qu'ils appriſſent
„ quels ſont les entretiens de vos hameaux ;
„ d'autant mieux que la chaleur ne nous per-
„ met pas de nous rendre au lieu où les ber-
„ gers font les exercices accoutumés, & que
„ nous ne pouvons plus agréablement em-
„ ployer le temps qu'à voir terminer la diſ-
„ pute de Silvandre & de Phylis ; nous arri-
„ verons encore aſſés tôt pour voir l'aſſem-
„ blée des jeunes bergers, & des jeunes ber-
„ geres.

» Sage Adamas, répondit Diane, je ſçais » que vous ne pouvez jamais rien propoſer » que de raiſonnable, & que nous devons en » tout executer vos ordres; je ſupplierai ſeu- » lement Alcidon & Daphnide d'avoir plus » d'égard à notre obéiſſance, qu'à la ſimpli- » cité de nos jeux. Belle bergere, dit Daph- » nide, ſi toutes les bergeres reſſembloient à » celles du Foreſt, les villes auroient bien de » quoi porter envie aux villages & aux bois; » ne differez donc pas davantage à nous don- » ner le ſpectacle de vos jeux; ce que nous » avons vû juſqu'ici ne nous a pas moins » cauſé de plaiſir que d'admiration.

Cependant Adamas avoit fait diſpoſer des ſieges en rond; il y en avoit un plus élevé pour Diane, autour duquel un feuillage épais formoit un ombrage gracieux. Il prit enſuite Diane par la main, & la plaça dans ce ſiege qui lui étoit deſtiné. Devant elle à ſa droite étoit Phylis, & Silvandre à ſa gauche, tous trois couronnés de guirlandes differentes. Tous les autres formoient un cercle parfait, commençant & finiſſant à Diane. Après avoir prié qu'on fît ſilence, il ordonna à Leonide de raconter la diſpute de Phylis & de Silvandre, afin que les étrangeres puſſent en juger. Leonide qui ne s'attendoit à rien moins fut un peu ſurpriſe; cependant, pour obéir au druide, elle commença de la ſorte, après s'être recueillie quelque temps:

„Madame, dit-elle en s'adressant à Daph-
„nide, peut être aurez-vous remarqué que
„Silvandre & Phylis nomment Diane leur
„maitresse, & qu'ils lui rendent tous les de-
„voirs qu'elle mérite. Vous n'aurez point
„été étonnée que ce jeune berger dont l'es-
„prit vous est connu aime & serve une ber-
„gere telle que Diane; mais que Phylis la
„serve aussi, & lui tienne les mêmes discours
„que pourroit tenir un berger, voilà ce qui
„a dû vous surprendre. Sçachez donc que
„Silvandre étoit regardé comme insensible,
„& qu'on lui avoit donné ce nom, lorsque
„Phylis ne pouvant s'imaginer qu'il le fût
„en effet, lui dit que s'il ne servoit aucune
„de ses compagnes, c'étoit faute de coura-
„ge; & le berger qui n'étoit occupé que du
„soin de ses troupeaux soutenant le con-
„traire, Astrée, Diane, & moi nous le
„condamnâmes à prouver que s'il n'avoit
„encore rien aimé, ce n'étoit ni faute de
„mérite, ni manque de courage. On lui pro-
„posa Diane comme une bergere aimable,
„& spirituelle; il commença de la servir,
„comme s'il en avoit été réellement épris.
„Phylis à sa requête fut aussi condamnée à
„rendre à la bergere les mêmes devoirs
„qu'ont accoutumé de rendre les bergers,
„afin que trois lunes étant expirées, Diane
„pût juger qui des deux avoit plus de talent
„pour se faire aimer. Il y a déja quelque
temps

» temps que ce terme eſt écoulé, parce qu'on
» a crû qu'ayant été des premieres à les con-
» damner à cette épreuve, je devois aſſiſter
» au jugement que prononceroit Diane. Et
» cette occaſion ne s'étant point encore pré-
» ſentée, il ſemble que le ciel n'ait retardé ce
» jugement, qu'afin qu'il fût rendu avec plus
» de ſolemnité en votre preſence.

Après que Leonide eut fini, Daphnide prit la parole; & ſe tournant vers Adamas: „ J'avoue, dit-elle, que la recherche de Phy-„ lis m'a bien ſurpriſe; mais j'ajoute mainte-„ nant que votre felicité me fait envie: heu-„ reux d'être né en Foreſt, où loin du tu-„ multe & des affaires, vous menez une vie „ ſi douce, & ſi délicieuſe! Heureux d'être „ obéi, d'être aimé comme grand druide! „ Plus heureux d'habiter ces rivages agréa-„ bles où l'on voit de ſi aimables bergers, & „ de ſi charmantes bergeres! Madame, ré-„ pondit Adamas, je ſuis heureux, il eſt „ vrai, & je ne changerois pas mon état con-„ tre celui du plus grand monarque; puiſſe „ Thautates le rendre durable! Mais, mada-„ me, continua-t'il, puiſque vous avez en-„ tendu Leonide, ne voulez-vous pas en-„ tendre la déciſion de Diane? Mon pere, „ répondit Daphnide, j'en ai un déſir extrê-„ me: ordonnez, je vous ſupplie, que nous „ en voyions la fin.

Alors Adamas ſe tournant vers Phylis;

» Bergere, lui dit-il, vous provoquâtes la » premiere Silvandre au combat; il eſt juſte » que vous alleguiez auſſi la premiere les rai- » ſons qui doivent vous faire accorder la vic- » toire. » Auſſi tôt Phylis faiſant une grande reverence à Diane, & ſaluant le reſte de l'aſſemblée, commença en ces termes:

DISCOURS DE PHYLIS.

» Je n'euſſe jamais penſé, ma maitreſſe, » que parmi les bergers du Lignon il s'en fût » trouvé quelqu'un aſſés préſomptueux » pour croire meriter l'eſtime de Diane, de » Diane la plus accomplie de toutes les ber- » geres. Cependant, ma belle maitreſſe, vous » voyez devant vous ce préſomptueux avec » un chapeau de fleurs; comme s'il avoit dé- » ja remporté la victoire qu'il prétend injuſ- » tement. Mais, berger, dis-moi, je te ſup- » plie, d'où te vient cet orgueil? Du » moins tu ne la dois pas à ton mérite, puiſ- » qu'il n'y a point de proportion entre ce » que tu vaux, & les perfections infinies de » Diane; tu ne peux en diſconvenir toi-mê- » me. Comment donc oſes-tu l'aimer, teme- » raire Ixion? Et comment oſes-tu te flater » qu'elle puiſſe t'aimer? Mais je veux que la » beauté nous aveugle ſur nous mêmes; dis- » moi ſur quoi tu fondes cette ridicule pré- » tention que Diane doit t'aimer plus que » moi? Quand je n'aurois ſur toi aucun avan-

» tage, tu ne ſçaurois nier que naturellement
» nous aimons notre ſemblable, & qu'étant
» du même ſexe que Diane, j'en dois être
» plus aimée que toi. Mais j'abandonne ces
» raiſons & beaucoup d'autres, en voici une
» qui doit te fermer la bouche, s'il te reſte
» quelque ſens. Ne m'avoueras-tu pas que ce
» qui eſt plus beau & plus parfait, eſt auſſi
» plus aimable & plus eſtimable? Te voila,
» berger, dans un étrange embarras: ſi tu
» avoues, ta cauſe eſt perdue; ſi tu nies quel-
» le offenſe ne fais-tu pas à notre maitreſſe?
» Car notre ſexe étant infiniment plus par-
» fait que celui des hommes, tu ne peux diſ-
» convenir que je n'aye cet avantage ſur toi,
» & que par cette raiſon je ne doive être plus
» aimée. Et quand toutes ces choſes qui ſont
» vrayes ne le ſeroient pas, penſes-tu que
» Diane ne ſoit pas convaincue que tous les
» ſoins & tous les devoirs que tu lui rends ne
» ſont qu'un effet de notre gageure, & du
» déſir que tu as de me vaincre?

» Il me ſemble que je t'entens déja répon-
» dre que notre gageure étant réciproque,
» cette raiſon fait également contre moi. O
» berger, que tu te trompes! Long temps
» avant notre diſpute j'aimois Diane, & j'é-
» tois aimée d'elle; toi au contraire qui ne fais
» que d'arriver parmi nous, tu n'as jamais
» tourné les yeux ſur aucune bergere dans la
» vue de l'aimer. Mais dis la verité, Silvan-

„ dre ; n'avoueras-tu pas qu'avant cette ga-
„ geure, tu n'aurois pu diſtinguer les traits
„ de Diane d'avec les miens ? Et ne penſes-tu
„ pas que ces langueurs, ces tranſports, ou
„ plus tôt ces feintes, n'excitent pas autant
„ Diane à rire, qu'à t'aimer ? Le voila, ma
„ maitreſſe, cet idolâtre de vos charmes, il
„ brule en ſes diſcours, il meurt d'amour, lui
„ qui avant notre gageure ignoroit ſi vous
„ viviez. Mais accordons-lui qu'il aime en
„ effet un peu, & qu'il ſoit à vous en quel-
„ que maniere, n'eſt-il pas vrai que toute la
„ récompenſe m'en eſt due, puiſque ſeule
„ j'en ſuis la cauſe ? Je puis le dire avec veri-
„ té, & vous le ſçavez, ma belle maitreſſe,
„ ſans mes reproches cette gageure ne ſe fût
„ point faite ; & ſans cette gageure eût-il ja-
„ mais oſé vous regarder ? Si donc il prétend
„ à quelque faveur pour les ſervices qu'il
„ vous a rendus depuis, n'eſt-ce pas moi
„ qu'elle doit regarder cette faveur ? Et
„ quand je n'aurois d'autre motif pour de-
„ mander la victoire, je devrois ſans doute
„ l'obtenir ; car tous les devoirs, tous les
„ ſoins, & toutes les actions qui peuvent
„ vous le rendre aimable, doivent être mis
„ ſur mon compte.

„ Ceſſe donc, berger, de diſputer avec
„ moi : previen toi-même le jugement que
„ tu ne peux éviter, & conſens que la gloire
„ que ma fortune, que ma condition, & que

„ mes ſervices m'ont acquiſe me ſoit donnée;
„ alors tu feras éclater ton eſprit & ton juge-
„ ment. Ton eſprit, pour avoir ſi bien ſçu
„ déguiſer une fauſſe affection ſous les de-
„ hors d'un veritable amour; & ton juge-
„ ment, pour avoir ſi bien reconnu l'avanta-
„ ge que j'ai ſur toi. Si tu ne prens ce parti,
„ tu n'éluderas le juſte châtiment de ton ar-
„ rogance qu'autant que tu retarderas par ta
„ réponſe le jugement de notre maitreſſe. Et
„ pour hâter la gloire qui m'eſt préparée, je
„ ne toucherai pas même beaucoup d'autres
„ raiſons que je pourrois alleguer: perſuadée
„ que Diane les connoîtra mieux que je ne
„ pourrois les dire, & que tout ce que j'ajou-
„ terois maintenant ſeroit ſuperflu, la juſti-
„ ce de ma cauſe étant ſi parfaitement éta-
„ blie. Seulement, ma belle maitreſſe, ſou-
„ venez-vous que la diſſimulation de Silvan-
„ dre merite d'être punie, & qu'il nous a ap-
„ pris qu'il n'y a ni foi, ni verité parmi les
„ hommes.

Phylis ayant parlé de la ſorte fit à Diane une profonde réverence; & après avoir ſalué tous les autres elle s'aſſit, regardant Silvandre d'un œil mocqueur. Le berger étoit ému des diſcours qu'il venoit d'entendre, cependant il diſſimula le mieux qu'il put: & lorſqu'on lui eut ordonné de parler, il alla ſe mettre à genoux devant Diane, & après avoir laiſſé ſon chapeau de fleurs à ſes piés,

il revint à ſa place, & commença ainſi ſans ſe raſſeoir.

REPONSE DE SILVANDRE.

» Si je n'étois devant le temple d'Aſtrée, » cette déeſſe de la juſtice ; & ſi j'avois un ju- » ge moins éclairé que Diane, je redouterois, » je l'avoue, le jugement que nous atten- » dons, moins pour les fauſſes raiſons que » cette bergere vient d'alleguer en ſa faveur, » que parce que je reconnois moi-même ma » foibleſſe dans le point qui forme notre » conteſtation. Il s'agit de ſçavoir qui de » nous deux ſçaura mieux ſe faire aimer de » Diane que nous avons choiſie pour le cen- » tre où doivent tendre toutes nos affec- » tions, & tous nos ſervices. Voila le point » que nous cherchons, & qu'il eſt impoſſi- » ble de ſaiſir, ſi le grand Thautates ne ſe » montre auſſi bien Tharamis en purifiant » mon amour, pour le rendre digne de Dia- » ne, qu'il s'eſt montré Heſus, en répan- » dant ſur la bergere tant de perfections.

„ Après cet aveu, vous ſerez peut-être „ ſurpriſe, ma belle maitreſſe, qu'étant en „ ce lieu ſaint, en preſence de la plus chere „ amie d'Aſtrée, j'oſe eſperer un jugement „ favorable ; mais daignez entendre ſur quoi „ je fonde ma prétention. C'eſt un principe „ de la loi naturelle, que qui fait ce qui eſt en „ ſon pouvoir, n'eſt obligé à rien de plus,

„ & que l'on eſt eſtimable pour être parvenu
„ au point où peu de ſon eſpece puiſſent ar-
„ river; pourquoi donc, ma belle maitreſſe,
„ ferois-je difficulté de me preſenter devant
„ vous, quoique je ne puiſſe autant aimer
„ Diane, qu'elle le merite, ſi d'ailleurs mon
„ amour eſt veritablement parvenu au terme
„ où jamais nul autre n'arriva, & qu'aucun
„ amant ne paſſera jamais?

„ Pourquoi donc, injurieuſe Phylis, me
„ blâmez-vous? Si je ne puis aimer Diane
„ autant qu'elle le merite, c'eſt la faute de la
„ nature qui ne m'a donné ni plus d'eſprit, ni
„ plus de capacité, ſans que je puiſſe m'en
„ plaindre, puiſque c'eſt une loi commune
„ à tous les mortels. Et ne m'accuſez point
„ d'arrogance; ſi j'aime Diane, n'eſt-ce pas
„ la force de ſa beauté qui m'y contraint?
„ Mais quand vous me nommez un monſtre
„ d'arrogance & de préſomption, parce que
„ je prétens être aimé à mon tour, vous
„ montrez bien que vous ne connoiſſez ni
„ l'amour, ni ſes effets. Vous m'avez cent fois
„ avoué que l'amour eſt bon de ſoi-même;
„ & je ne crois pas que vous prétendiez
„ maintenant le nier, votre ſilence me fait
„ entendre que vous en convenez; en effet ſi
„ rien ne peut produire que ſon ſemblable,
„ l'amour procedant du bon & du beau con-
„ nus comme tels, il doit avoir ces mêmes
„ qualités. Or ce qui eſt beau & bon ne peut

„ être vû ſans amour ; & cet amour étant
„ beau & bon, pourquoi nommez-vous ar-
„ rogance en moi ce qui eſt raiſonnable en
„ tout autre ? Si Diane connoît mon amour,
„ & ſi cet amour eſt bon, comme vous l'ac-
„ cordez vous même, comment voulez-
„ vous qu'elle connoiſſe en moi ce qui eſt
„ bon ſans l'aimer ? Ce ſeroit en elle défaut
„ de jugement ; défaut que vous ſeule
„ pouvez lui reprocher. Avouez donc, Phy-
„ lis, ſi vous ne voulez l'outrager, que con-
„ noiſſant l'amour que je lui porte, elle l'ai-
„ me ; & que ma pretention n'eſt point téme-
„ raire.

Si vous m'oppoſez que cela ne prouve
„ point qu'elle m'aime, mais ſeulement mon
„ amour, je vous répondrai, bergere, que
„ cet amour produit par ſa beauté eſt inſé-
„ parable de mon ame, enſorte que l'un ne
„ peut ſubſiſter ſans l'autre ; & quand je di-
„ rois qu'ils ſont transformés l'un dans l'au-
„ tre, ce ſeroit une verité indubitable que
„ j'avancerois. Car il n'eſt pas plus vrai que
„ je vis avec cette ame qui me donne la vie,
„ qu'il eſt aſſuré que je ne puis vivre ſans
„ cet amour que j'ai pour Diane. Si vous re-
„ pliquez qu'il ne ſuivroit point de là que la
„ belle Diane dût m'aimer, parce qu'elle n'a
„ peut être pas connu encore cet amour ; je
„ vous répondrai, bergere, qu'elle n'en con-
„ noît pas encore l'excès ; mais je ne puis dou-

„ter qu'elle n'en connoiſſe une partie ; „ vos reproches mêmes , ſans que vous y „ ayez penſé , m'ont quelquefois aidé à l'en „ convaincre ; & quand vous avez parlé , ne „ l'avez-vous pas ſans ceſſe nommée notre „ maitreſſe ? Témoignage que je n'ai point „ mendié , & qui par conſequent ne peut lui „ être ſuſpect.

„ En vain vous alleguez qu'elle doit vous „ aimer plus que moi , parce que vous êtes „ du même ſexe qu'elle, & que vous avez ſur „ moi cet avantage. Il eſt au contraire bien „ plus naturel à une bergere d'aimer un ber- „ ger. Une geniſſe choiſit-elle dans tout le „ troupeau une geniſſe comme elle ? La co- „ lombe s'allie-t'elle avec une autre colom- „ be ? Qui regréte la tourterelle , eſt-ce une „ tourterelle comme elle ? Les choſes inſen- „ ſibles n'obſervent-elles pas la même loi ? „ La palme peut-elle être contente loin „ du palmier ? Et ſi elle en eſt éloignée ; „ ne la voit-on pas pancher ſes branches „ vers lui , & s'y unir autant qu'elle le „ peut ?

„ Ce n'eſt donc pas pour obéir au loix de „ la nature, comme vous le prétendez, Phy- „ lis, que Diane doit vous aimer plus que „ moi. Si elle les ſuivoit ces loix de la nature, „ elle ne tourneroit pas ſeulement les yeux „ de votre côté.

„ Cependant qu'elle vous aime comme fil-

„ le, j'y conſens; mais conſentez auſſi qu'el-
„ le m'aime comme ſon ſerviteur. Vous n'a-
„ vez point de raiſon pour vous y oppoſer,
„ car il n'eſt pas plus vrai que vous êtes fille,
„ qu'il eſt certain que je ſuis ſon ſerviteur; & il
„ n'eſt pas plus naturel qu'une fille aime une
„ fille, qu'il eſt naturel d'aimer ceux dont
„ on eſt aimé; ainſi vous & moi, nous aurons
„ obtenu ce que nous demandons. J'avoue
„ que votre ſexe a plus de merite que le nô-
„ tre, & que s'il eſt permis de mettre quel-
„ que créature entre les pures intelligences
„ & nous, il faut vous y placer. Mais Phylis,
„ pouvez-vous en conclure que Diane doi-
„ ve plus aimer que moi?

„ Nous avons dit que quiconque s'éleve à
„ toute la hauteur où il peut naturellement
„ s'élever, il eſt très eſtimable; j'ajoute que
„ quiconque fait moins que ce qu'il peut na-
„ turellement, eſt beaucoup plus blâmable,
„ que s'il y avoit en lui une impuiſſance na-
„ turelle. Comment donc, bergere, vous ex-
„ cuſerez-vous, vous d'un ſexe ſi parfait,
„ d'aimer ſi foiblement un objet ſi aimable?
„ Je tiens pour moi, que ſi jamais Diane a
„ jetté les yeux ſur nous, comme elle l'a fait
„ ſans doute, elle n'a jamais remarqué mon
„ amour extrême ſans l'eſtimer, & votre foi-
„ ble amitié ſans la blamer.

„ Mais, dit-on, ma belle maitreſſe, tous
„ les devoirs, tous les ſoins que je vous ai

» rendus n'étoient que feinte, & que diſſi-
„ mulation ; & Phylis croit bien prouver cet-
» te calomnie, en diſant que c'eſt par gageure
» que je vous aime, & que je ne vous aimois
» point auparavant. J'avoue, Phylis, que c'eſt
„ par gageure que j'aime Diane, & que mon
» amour eſt né de cette gageure, mais pouvez-
» vous en conclure qu'il ne ſoit pas ſincere,
» ou que maintenant je n'aime point Diane,
» parce que je n'avois point aimé aupara-
„ vant ? Nullement bergere ; quoiqu'on cou-
„ re par gageure, en court-on moins ſerieu-
» ſement pour atteindre le but ? Et n'eſt-ce
„ pas la gageure, & le deſir de vaincre qui
„ nous attachent pour ainſi dire des ailes aux
» piés, & qui nous font faire des efforts preſ-
» qu'au deſſus de nos forces ? J'ai aimé par
„ gageure, il eſt vrai ; mais il eſt encore plus
» vrai que mon amour eſt ſincere ; & que
» je ne ſuis pas plus réellement Silvandre,
„ que le ſerviteur de la belle Diane. Il n'y a
» pas long-temps que je l'aime, j'en con-
» viens, & je voudrois pouvoir rayer de
» ma vie les années que je n'ai point emplo-
» yées à ſon ſervice.

„ Accordons-lui, dit Phylis, qu'il aime
„ en effet un peu, & qu'il ſoit à vous en
» quelque maniere. Y avez vous bien pen-
» ſé, Phylis, quand vous avez proferé ces
» paroles ? & ſi vous avez connu les perfec-
» tions de Diane avez vous crû qu'on pût

„les aimer mediocrement? O que vous igno-
» rez quel eſt l'empire de ſa beauté ! Tous
„ les coups qu'elle porte vont au cœur, &
„ jamais le cœur n'eſt atteint, que la bleſſure
» ne ſoit mortelle. Ne dites plus, ignorante
» bergere, qu'on peut aimer Diane medio-
„ crement, ou qu'on peut être à elle en quel-
„ que maniere ; quiconque l'aimera, l'aime-
„ ra ſans meſure, & quiconque ſera jamais
» à elle, y ſera entierement & ſans reſerve.
„ Ainſi, en diſant que je l'aime un peu,
» vous confeſſez ſans y penſer que je l'aime
» à l'excès.

„ Mais, ma maîtreſſe, entendez je vous
» prie, le reproche que l'on me fait, pour
» vous prouver que je ne vous aime point.
» N'eſt-elle pas admirable, lorſqu'elle dit
» elle-même que je n'ai jamais rien aimé que
» vous, & que vous êtes la premiere qui ayez
» triomphé de mon cœur. Voici un repro-
» che d'un nouveau genre, & que j'avoue
„ cependant meriter ; car vous êtes la pre-
» miere & la ſeule que j'aye jamais aimée,
» comme vous ſerez la ſeule & la derniere
» que j'aimerai jamais; & s'il en arrive autre-
» ment (écoutez bien, mon ennemie, afin
„ de me le reprocher) ſoleil qui m'éclairez!
„ & vous terre qui me ſoutenez, qui me
„ nourriſſez, couvrez mes yeux d'éternelles
„ ténébres, & m'engloutiſſez dans vos abî-
„ mes comme un parjure indigne de reſpi-
» rer la lumiere !

» Si celle qui eſt l'objet de mon unique
» amour, veut bien m'en récompenſer, dites-
» moi, bergere, quel droit vous avez à cette re-
» compenſe ? Eſt-ce parce que vos reproches
» ont donné lieu à mon amour, & que tout
» ce qu'il a produit vous doit être attribué ?
» Mais quelle étoit votre intention, lorſque
» vous propoſâtes la gageure ? que j'uſerois
» de feinte, vous l'avez accordé ; or la feinte
» vient de vous & merite d'être punie ; moi
» au contraire qui ai donné veritablement
» mon cœur, ne dois-je pas aſpirer aux fa-
» veurs que merite un amour ſincere ?

» Ne me dites donc plus, Phylis, que je
» dois vous ceder la victoire, ſi je veux mon-
» trer quelque eſprit, & quelque jugement.
» Je prouverois au contraire que je man-
» que d'eſprit, ſi j'avois ſeulement feint d'ai-
» mer ce qu'il y a de plus digne en l'univers
» d'être aimé ; & que je manque de juge-
» ment, ſi je ne connoiſſois pas l'avantage
» que me donne ſur vous mon amour.

» Mais, ô mon ennemie, que tous ces
» diſcours me paroiſſent ſuperflus ! & qu'inu-
» tilement nous nous diſputons la victoire ?
» Si quelqu'un de nous devoit l'obtenir, ce
» chapeau de fleurs me ſeroit acquis. Mais
» helas, Phylis, je crains bien que ni vous ni
» moi nous ne l'obtiendrons. Les raiſons que
» nous avons alleguées pourroient être de
» quelque valeur auprès de toute autre que

» Diane ; mais pour elle dont les perfections
» ſurpaſſent les forces de la nature, elle eſt
» auſſi au deſſus de ſes loix. Recourons donc
» à elle même ; » & ſe jettant à ſes genoux, puis lui tendant les mains, il continua de la ſorte : » O Diane l'ornement de ces ri-
» vages, & de tout l'univers, vous voyez de-
» vant vous un berger qui vous aime, qui
» vous offre ſa vie, qui vous adore, & qui
» vous ſacrifie ſon cœur avec le zele le plus
» parfait dont un mortel ſoit capable ! Ce-
» pendant le grand Thautates vous a départi
» tant de perfections que cet extrême amour
» qui pourroit être de quelque merite au-
» près de tout autre, n'eſt d'aucun prix au-
» près de vous qui meritez que tous les hom-
» mes vous aiment & vous adorent ſans eſ-
» pérance de retour. Auſſi ne me preſenté-
» je pas, pour vous demander quelque re-
» compenſe de mes ſervices, mais pour vous
» ſupplier ſeulement par la choſe du mon-
» de que vous avez le plus aimée, ou par
» le mortel bienheureux que le deſtin vous
» ordonnera d'aimer, de vouloir rendre ce
» favorable, mais juſte témoignage que je
» ſçai veritablement aimer, & qu'il n'y a per-
» ſonne qui le ſçache mieux que Silvandre.

Silvandre finit ainſi, & ſans vouloir ſe relever, quelque ſigne que Diane lui fît de la main, il voulut attendre à genoux ſon jugement ; & Phylis voulant repliquer, Ada-

nas qui voyoit d'ailleurs que l'heure de partir preſſoit, lui dit qu'il n'étoit plus temps & qu'il n'avoit tenu qu'à elle de dire ce qui lui avoit plû. Ainſi Diane après avoir reflechi quelque temps, parla enfin en ces termes.

JUGEMENT DE DIANE.

» L'amour étant une de ces choſes où les » effets prouvent mieux que les diſcours, & » le differend de Phylis & de Silvandre étant » de cette nature, nous n'avons pas voulu » employer moins de ſoin à remarquer tout » ce qui s'eſt paſſé depuis leur gageure, qu'à » bien peſer les raiſons qu'ils viennent d'alleguer. Et le tout bien conſideré, nous » diſons & declarons, ſuivant le pouvoir qui » nous a été donné, que veritablement Phylis eſt plus aimable que Silvandre, & que » Silvandre ſçait mieux ſe faire aimer que » Phylis. Et pour faire connoître nos intentions, nous ordonnons que Phylis s'aſſoira dans le ſiege que nous occupons, que » Silvandre me baiſera la main; que Phylis » rendra ſon chapeau de fleurs au ſage Adamas, & que Silvandre reprendra le ſien de » mes mains, & le portera toujours à l'avenir, en le renouvellant lorſqu'il ſe flêtrira, afin que cette marque lui demeure » à jamais parmi les bergers.

A ces mots elle ſe leve, & prenant Phy-

lis par la main, & lui faisant rendre son chapeau de fleurs au sage Adamas, elle la fit asseoir dans son siege; puis relevant la guirlande de Silvandre, elle la mit sur la tête du berger, & lui tendit la main afin qu'il la baisât: ce que fit Silvandre avec de si grands transports, que la bergere connut bien, si elle ne l'avoit pas connu encore, qu'il n'y avoit point de feinte en son amour.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

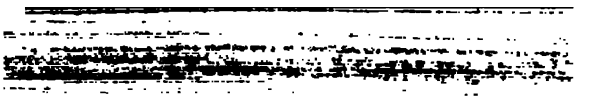
TROISIEME PARTIE.

LIVRE DIXIE'ME.

LA chaleur étant bien diminuée, lorſque Diane donna ſon jugement, Adamas qui vouloit qu'Alcidon & Daphnide fuſſent témoins des divers exercices de ces bergers ſe leva, & leur dit qu'il étoit temps de ſe mettre en chemin pour arriver de jour au hameau de ces belles bergeres. Cependant Phylis & Sylvandre diſputoient entr'eux, pour ſçavoir à qui Diane avoit donné l'avantage; & prévoyant que leur diſpute ne ſe termineroit pas facilement, il leur repreſenta qu'elle ſeroit bien propre à les amuſer pendant le chemin. Et dès qu'ils eurent

commencé à marcher, Phylis attaquant le berger: „ Hé bien, lui dit-elle, que te ſemble du jugement de Diane? Qu'eſt devenue cette préſomption qui te faiſoit croire „ que tu l'emporterois ſur moi? Bergere, „ répondit Silvandre, mon bonheur paſſe „ mon eſperance; mais auſſi je ſoutiendrai „ qu'il n'y eut jamais de jugement plus équitable. Quoi, berger, ajouta Phylis en ſouriant, vous penſez que Diane vous a donné quelque avantage? Qui peut en douter, repartit Silvandre? Il faudroit avoir „ bien peu de ſens pour ne pas entendre ſon „ jugement. Pour moi, reprit la bergere, „ j'entends fort bien que j'ai remporté la „ victoire; & ce que j'admire ici, c'eſt que „ les deux parties ſoient contentes, ce qui „ n'eſt peut-être jamais arrivé. C'eſt en ce- „ la même, dit Silvandre, qu'éclate l'eſprit „ de Diane. Cependant, dit Phylis, c'eſt moi „ qui ſuis déclarée la plus aimable; & c'eſt „ moi qui ai obtenu le ſiege de Diane, pour „ te faire entendre que tu me dois les mêmes honneurs que nous rendions à notre „ maitreſſe. Que ce myſtere eſt profond, „ s'écria le berger! & qu'il vous faudroit „ étudier encore long-temps avant que de „ le comprendre! Et s'il plaît à Diane de „ nous écouter, vous verrez que c'eſt à moi „ de la remercier de la victoire qu'elle m'a „ ſi juſtement donnée. Silvandre, interrom-

Guelard Sculp.



„ pit Diane, j'ai parlé ſi clairement, que „ tout ce que je pourrois ajouter ſeroit inu„ tile. Souvenez-vous ſeulement, puiſque „ vous n'avez plus de gageure, & que je ne „ dois plus être votre juge, ni votre mai„ treſſe, que je m'appelle Diane.

Ces derniers mots furent proferés d'un air ſi ſerieux, que Silvandre comprit bien qu'elle le vouloit ainſi ; feignant néanmoins de les prendre autrement, il répondit : „ je „ ſçai que vous êtes cette belle Diane que „ Phylis & moi nous avons ſervie quelque „ temps ; mais je ſçai auſſi que vous m'avez „ autrefois permis de vous regarder comme „ ma maitreſſe. Me croyez-vous inconſtant „ comme Hylas ? „ Hylas qui ne haiſſoit point Silvandre, parce qu'il lui ſembloit un des bergers de toute la contrée le plus accompli : „ belle Diane, dit-il, ſi vous voulez que „ je déclare votre intention par rapport au „ different que vous avez jugé, j'aurois bien„ tôt condamné Silvandre. Non, non, inter„ rompit Phylis, je ne veux point de juge „ ſuſpect ; Silvandre auroit raiſon de tenir „ Hylas pour tel, mais s'il plaît au ſage Ada„ mas, il en ordonnera.

Alors, Adamas prenant la parole ; „ il „ n'eſt pas raiſonnable, dit-il, que quel„ qu'un juge après Diane ; mais ne laiſſez „ pas d'alleguer ce que vous croyez être à „ votre avantage, nous lui dirons nos avis. „

A l'instant Phylis s'adressant à Silvandre : „ Se peut-il, lui dit-elle, que tu sois si pré- „ occupé de l'amour de toi-même ? & Dia- „ ne pouvoit-elle s'expliquer plus claire- „ ment ? Je déclare, a-t'elle dit, que Phy- „ lis est plus aimable que Silvandre, & pour „ rendre son jugement plus clair, elle ajoute „ que je prendrai sa place ; pour te faire en- „ tendre, berger, que la distance de Silvan- „ dre à Phylis est la même que celle de Sil- „ vandre à Diane, & que tu me dois le mê- „ me respect & le même honneur. Si d'un „ autre côté elle a dit que tu sçavois te faire „ aimer, c'étoit pour insinuer que tu es plus „ artificieux que moi ; j'en conviens dans ce „ sens que ce qui de soi est aimable n'a pas „ besoin d'artifice pour se faire aimer. Si elle „ t'a donné un chapeau de fleurs & si elle „ m'a commandé de rendre le mien, n'a- „ t'elle pas voulu faire entendre que ce qu'il „ y a d'aimable en toi est passager comme les „ fleurs ? Considere encore quelle recom- „ pense nous avons reçue de nos services. „ A toi elle a ordonné que tu lui baiserois „ la main, ce qui est une faveur legere ; „ mais elle me cede à moi sa place, pour „ montrer qu'elle ne peut rien faire davan- „ tage. Vante desormais tes prétendus avan- „ tages : conserve bien le souvenir de la gran- „ de victoire que tu viens de remporter, & „ va au temple de la bonne déesse marquer

» le clou de cette année, afin de ſçavoir à » l'avenir l'époque de cette victoire.

Phylis ayant parlé de la ſorte, Silvandre voulut répondre, mais Hylas le prévint, & dit : » ſi c'eſt à moi de dire mon avis, je dé- » clare que Phylis a gagné? Vous donnez » votre jugement avec un peu trop de préci- » pitation, dit Adamas en ſouriant; vous » condamnez le berger ſans l'avoir entendu. » Je l'avoue, repondit Hylas, mais il ne faut » pas s'arrêter à ſi peu de choſe; car je ſçai » qu'il ne peut rien répondre qui merite la » moindre attention. » Chacun ſe mit à rire du diſcours d'Hylas; & lorſqu'on eut fait ſilence, Sylvandre reprit froidement en ces termes.

RE'PONSE DE SILVANDRE.

» J'entreprends, ô ma belle & divine mai- » treſſe, de montrer l'équité de votre juge- » ment, en déclarant ma victoire; & je pro- » teſte qu'en cette occaſion, je conſulte plus » vos interêts que les miens propres. Car » que me fait la prétention de Phylis qui me » diſpute l'avantage que j'ai ſur elle, ſi je » n'en ſuis pas moins votre ſerviteur? Mais » ſi les ſubtilités de Phylis pouvoient faire » croire que vous n'avez point jugé ſelon les » loix de l'équité, ce ſeroit pour vous un ou- » trage que Silvandre ne doit point ſouffrir. » Votre ſilence me garantit que vous ap- » prouvez ma démarche; je répondrai donc » en ces termes à Phylis.

„ Vous voulez-donc, bergere, être vain-
» cue deux fois, & me forcer à obtenir deux
„ jugemens contre vous? Si le ſage Adamas
» ne l'eût empêché, vous faiſiez à Diane
» l'outrage d'en appeller à un autre tribunal;
» mais il ne faut pas trouver étrange que qui
„ n'a jamais ſçu aimer, ne comprenne point
» les ſecrets & les ordonnances d'amour.
» Pour vous deſabuſer & tous ceux qui vous
„ ont entendue, confeſſez la verité que je
» vais vous déclarer en peu de mots.

„ Le grand Thautates, qui d'un ſeul re-
» gard perce les plus profonds abîmes a don-
» né à l'homme ce privilege, que lui ſeul
„ peut connoître ſes penſées, s'il ne les décou-
„ vre aux autres, & qu'il peut auſſi les com-
» muniquer à qui il lui plaît. Et pour les com-
» muniquer, il lui a laiſſé de ux moyens, qui
» ſont la parole & les actions, & qui s'ai-
» dent mutuellement. Lorſque nos actions
» ſont douteuſes, nous les expliquons par
» la parole, & lorſque nos paroles ſont obſcu-
» res, nous les rendons claires par nos ac-
» tions. Le grand Thautates l'a ordonné ain-
» ſi, afin que ces ames artificieuſes qui ſe plai-
» ſent à en impoſer, ne puſſent, lorſqu'on
„ reconnoîtroit leur malice, s'en prendre
„ à l'impuiſſance où elles auroient été de ſe
„ faire mieux entendre.

» Or Diane voulant nous apprendre ce
» qu'elle jugeoit de notre different, a employé

„ ces deux moyens. D'abord elle a parlé clai-
» rement, & ce qu'elle avoit dit, elle l'a enco-
» re éclairci par ſes actions. Et pour en con-
» venir, il faut remonter à l'origine du diffe-
» rend qui a occaſionné notre gageure. La
» nymphe Leonide a fidelement rapporté
» la verité, lorſqu'elle a dit que les trois
» lunes étant écoulées, Diane devoit ju-
» ger qui de Phylis ou de moi ſçavoit mieux
„ ſe faire aimer. Car ce qui fonda notre
» gageure, fut que Phylis me reprocha
» que ſi je ne m'attachois à aucune bergere,
» c'eſt que je ne reconnoiſſois rien en moi
» qui pût me faire aimer. Et ſur ce que je
» ſoutins que c'étoit uniquement faute de
„ volonté, nous fûmes condamnés tous deux
„ à ſervir trois lunes entieres cette belle Dia-
„ ne; après quoi elle jugeroit qui de nous
„ deux ſçavoit mieux ſe faire aimer. Qui ne
„ voit maintenant que j'ai obtenu ce que je
„ demandois, puiſque Diane a prononcé ces
„ mêmes mots: nous diſons & declarons
„ que Silvandre ſçait mieux ſe faire aimer que
„ Phylis. Peut-on imaginer des termes plus
„ clairs, & plus intelligibles? Cependant à
„ ces termes ſi clairs elle a ajouté deux ac-
„ tions déciſives. Elle met la couronne ſur
„ ma tête, & m'ordonne de lui baiſer la
„ main. Or Phylis à qui donne-t'on la cou-
„ ronne, ſi ce n'eſt au vainqueur? Et à qui
„ les bergeres permettent-elles de baiſer leur

„ main, ſi ce n'eſt aux bergers qu'elles ai-
„ ment ou qu'elles jugent dignes d'être ai-
„ més ?

„ Quant au chapeau de fleurs que j'ai
„ reçû, & qui ſignifie, ſelon vous, que ce
„ qu'il y a d'aimable en moi paſſe comme ces
„ fleurs, conſiderez ce que Diane a ajouté:
„ nous ordonnons qu'il le renouvellera, afin
„ que cette marque lui demeure éternelle
„ parmi les bergers. Mais je vous excuſe, Phy-
„ lis, c'eſt encore ici un de ces myſteres d'a-
„ mour que vous n'entendez point, & que
„ je veux vous expliquer, afin que vous ſça-
„ chiez pourquoi Diane vous a ordonné de
„ rendre le chapeau de fleurs à celui qui vous
„ l'avoit donné; & à moi de porter toujours
„ le mien.

„ Amour que nos ſages druides croyent
„ le grand Thautates, c'eſt-à-dire le premier
„ des dieux qui débrouilla le chaos, & ſepara
„ les élemens voulut auſſi les éclairer, & leur
„ donner par la lumiere la vie & la perfec-
„ tion. Et parce que l'homme eſt créé pour
„ connoître, pour aimer & ſervir ce grand
„ Thautates, & que nous avons beſoin pour
„ nous élever juſqu'à lui de quelque corps
„ parfait qui nous le repreſente en quelque
„ maniere, il donna à ce que nous nom-
„ mons ſoleil toutes les perfections dont un
„ corps eſt ſuſceptible. Ce ſoleil donna d'a-
bord la vie & le mouvement à toute la
nature

» nature, & quelques nations frappées des
» effets admirables qu'elles lui voyoient pro-
» duire, le prirent pour l'être ſouverain,
» quoiqu'il n'en ſoit qu'une image parfaite,
» & lui rendirent le culte ſuprême. Or Phy-
» lis, pour comprendre ce que c'eſt que l'a-
» mour, lorſque vous voyez le ſoleil donner
» la vie à tout ce qui eſt dans l'univers, di-
» tes en vous même que l'amour produit les
» mêmes effets à l'égard des ames. Il eſt la lu-
» miere qui les éclaire, comme le ſoleil eſt
» celle qui éclaire les corps. Le ſoleil fait &
» change les ſaiſons; Amour les fait auſſi; le
» printemps, en nous faiſant concevoir des
» eſperances, l'été en donnant les fruits de
» ces mêmes eſperances; l'automne, en nous
» accordant la jouiſſance des biens que nous
» eſperions; & l'hiver, en nous apprenant à
» les conſerver long temps. Mais je laiſſe tous
» les autres rapports qui ſont entre le ſoleil
» & l'amour. Maintenant ces fleurs que vous
» mepriſez, ce ſont les eſperances qu'Amour
» nous donne en ſon printemps. Ainſi Dia-
» ne en me donnant ce chapeau de fleurs,
» veut me donner l'eſperance que je n'oſois
» concevoir. O Amour, quelle plus grande
» faveur pourrois-je reçevoir de ma belle
» maitreſſe! O Phylis, que ces fleurs me ſont
» prétieuſes! Les voilà donc le printemps
» de mes eſperances; mais l'été a ſuivi de près
» ce printemps. Le baiſer qui m'a été accordé

„ n'eſt-il pas le fruit de ces eſperances ? Et ce
„ beau ſoleil qui m'eclaire ne me donne-t'il
„ pas encore l'automne & l'hiver ? Il veut
„ que je porte à jamais cette couronne, voi-
„ là la jouiſſance de l'automne ; & que je re-
„ nouvelle les fleurs dont elle eſt compoſée ;
„ voilà les moyens de conſerver long temps
„ mon bonheur. Mepriſez maintenant ces
„ fleurs & ce baiſer ; & conſiderez ſi en vous
„ faiſant rendre au ſage Adamas qui eſt le ju-
„ ge de ces contrées, la couronne que vous
„ en aviez reçue, Diane n'a pas voulu inſi-
„ nuer que vous ne deviez rien eſperer.

„ Il ne me reſte plus qu'à expliquer pour-
„ quoi ma belle maitreſſe a dit que Phylis
„ étoit plus aimable que Silvandre, & l'a
„ fait aſſeoir dans ſon propre ſiege. Rien de
„ plus équitable, comme vous l'allez voir ;
„ & pour s'en convaincre, il ne faut que
„ conſiderer le perſonnage que nous faiſons
„ tous trois. Diane reçoit nos ſervices ; &
„ vous & moi nous la ſervons. Le propre
„ d'un berger eſt de ſervir une aimable ber-
„ gere ; je fais donc à l'égard de Diane ce que
„ je dois faire comme berger ; & Diane en
„ recevant mes vœux fait ce qu'elle doit fai-
„ re comme bergere ; mais vous en recher-
„ chant Diane, vous faites ce qui ne vous
„ convient point. Il n'eſt donc pas ſurpre-
„ nant que Silvandre s'en faſſe mieux aimer
„ que vous, quoique vous ſoyez plus aimable.

„ Et ce qui prouve que notre juge l'a enten-
„ du ainſi, c'eſt qu'elle vous a miſe en ſa pla-
„ ce, pour vous faire entendre que vous ne
„ deviez point faire le perſonnage de celui qui
„ recherche, mais le ſien qui étoit d'être aimée
„ & ſervie. Avouez donc maintenant Phylis
„ que j'ai obtenu la victoire, & j'avouerai
„ que vous êtes plus aimable que moi. Con-
„ venons encore, & publions tous deux qu'il
„ n'y eut jamais de juge plus équitable & plus
„ éclairé, ni de bergere plus accomplie que
„ Diane.

Ainſi finit Silvandre, laiſſant tous ceux qui l'entendirent également ſatisfaits, & de ſes raiſons, & de ſa modeſtie. Phylis même fut réduite au ſilence, & Diane ne prononça pas un ſecond jugement. Hylas fut le ſeul qui tenant Stelle ſous les bras, ſe mocquoit de tout ce qu'ils avoient dit: » Eh bien Sil-
» vandre, lui dit-il, que veux-tu que nous
» apprenions de ton diſcours ennuyeux ?
» vous apprendrez, répondit froidement
» Silvandre, que le jugement de Diane a eu
» le même ſort qu'ont éprouvé la plûpart des
» oracles: ceux qui les recevoient, les expli-
» quant d'ordinaire ſelon leurs déſirs, & leurs
» paſſions. Vous apprendrez ſur tout, Stelle
» & toi, que le ſoleil étant le ſymbole de l'a-
» mour, nous ne devons avoir qu'une ſeule
» paſſion. Et toi, berger, dit incontinent
» Hylas, tu te ſouviendras qu'il n'y a pas

» long temps que tu es en vie, puiſque ſelon
» toi, c'eſt l'amour qui la donne à toutes les
» ames, & qu'il y a quelques lunes que tu
» n'avois point encore aimé ; mais s'il eſt
» ainſi, continua l'inconſtant, explique nous
» comment étant mort, tu faiſois pour con-
» duire tes troupeaux, pour chanter, pour
» lutter ; afin que je puiſſe t'imiter quand
» j'aurai payé le dernier tribut ? Les morts
» que j'ai vus juſqu'ici m'effrayoient ; mais
» il n'y eut jamais un plus gentil mort que
» toi ; & ſi je croyois qu'étant mort il me fût
» permis de faire tout ce que tu faiſois avant
» que d'être amoureux, je craindrois moins
» la mort que je n'ai fait juſqu'ici.

Silvandre répondit en ſouriant ; » Il faut
» malgré ſoi rire des diſcours d'Hylas ; mais
» encore faut-il lui répondre : il eſt vrai que
» l'amour eſt la vie de notre ame ; mais Hy-
» las, il y en a de deux ſortes ; l'une qui ani-
» me le corps & qui le fait agir ; l'autre qui
» éclaire l'entendement, & qui occupe la vo-
» lonté. La premiere ſorte de vie eſt commu-
» ne à l'homme & aux animaux ; l'autre eſt
» particuliere à l'ame. Tu conçois mainte-
» nant que ſi j'ai dit que l'amour eſt la vie de
» l'ame, je n'ai pas dit pour cela que le corps
» fut mort. Ainſi ne me demande point com-
» ment j'ai fait pour conduire mes trou-
» peaux, pour chanter, pour lutter : ces ac-
» tions ont pour principe une vie dont
» l'amour ne ſe mêle point.

Hylas & Silvandre euſſent diſputé plus ong temps, s'ils n'étoient arrivés alors au ieu où ſe faiſoient les exercices des jeunes ›ergers, qui déja s'y étoient aſſemblés de toutes parts. Dès qu'ils apperçurent le grand druide, & toute ſa ſuite, ils vinrent iu devant de lui avec des couronnes ſur la :ête, & montrant par leurs chants & par leurs ſauts la joye qu'ils avoient de le voir parmi eux. Après les premiers complimens, on propoſa des prix pour la courſe, pour la lutte, pour le ſaut, & pour la barre. Silvandre eut le prix de la courſe, Lycidas celui de la lutte; Hylas celui du ſaut, Hermante ce berger qui étoit venu avec Daphnide, eut celui de la barre. Les bergers de Foreſt applaudirent aux deux premiers; mais ils virent à regret les deux autres leur enlever les prix.

Le prix d'Hylas étoit une couronne de plumes artiſtement faite; & comme il vint prier Stelle de la lui mettre ſur la tête, Silvandre lui dit: » Voilà un digne loyer de ta » fidelité? Que veux-tu dire, répondit Hy» las, après avoir reçu de Stelle la faveur qu'il » lui avoit demandée? J'entens, reprit Sil» vandre, que ceux qui ont oſé te diſputer » le prix du ſaut étoient bien témeraires, » mais que ceux qui t'ont donné cette cou» ronne ont montré leur jugement. Que » pouvoit-on donner qui convint mieux à

„ l'inconſtant Hylas, qu'un chapeau de plu-
„ mes? Je n'en rougis point, dit froidement
„ Hylas; mais à toi qui es groſſier & peſant,
„ on fait bien de donner de ces fleurs que
„ produit la terre; à toi, dis-je, qui ne laiſ-
„ ſes pas d'envier ce que tu me reproches,
„ puiſque tu as diſputé aux autres bergers la
„ gloire de la legereté. Si j'ai couru, dit Sil-
„ vandre, ce n'étoit pas pour montrer ma
„ legereté, mais pour être le premier auprès
„ de ma belle maitreſſe.„ Diane entendant ce diſcours, „ berger, dit elle, en s'adreſſant à
„ Silvandre, ces noms de maitreſſe & de bel-
„ le étoient ſupportables, lorſque votre ga-
„ geure duroit encore; maintenant je vous
„ ſupplie de n'en plus uſer, ſi vous ne vou-
„ lez me déplaire. Vous déplaire moi, ré-
„ pondit Silvandre.... j'aimerois mieux mou-
„ rir; mais du moins accordez moi le reſte
„ du jour, pour me deſaccoutumer de ces
„ mots qui vous ſont deſagréables: daignez
„ cependant accepter cette couronne que je
„ dois à la faveur que vous m'avez faite, &
„ je marquerai ce beau jour comme le plus
„ heureux de ma vie.

Diane qui commençoit d'aimer Silvandre, lui eût accordé ce qu'il demandoit, ſi elle n'avoit craint de faire connoître ſes vrais ſentimens pour lui. Frappée de cette idée, elle refuſa le berger d'un air courroucé; & même elle ſe retiroit, ſans Aſtrée & Alexis qui la

retinrent, & l'obligerent comme par force, du moins en apparence, à lui accorder une grace si légitime. » Je ne m'y oppose point, » dit Leonide, pourvu que le chapeau de » fleurs que Diane a sur la tête soit donné à » Pâris; autrement il seroit trop mortifié de » voir sa maitresse porter la guirlande de Sil- » vandre. Je ne merite pas, dit la bergere, le » titre que vous me donnez; cependant puis- » que la belle Alexis & la discrete Astrée me » condamnent à ce que vous avez entendu, » j'obéis à la nymphe Leonide. » A ces mots ôtant le chapeau de fleurs qu'elle avoit sur la tête, elle reçut celui que Silvandre lui pre- sentoit un genou à terre, & remit le sien sur la tête de Pâris. Cette faveur causa depuis une vive dispute entre Pâris & le berger; mais alors ils n'en dirent pas davantage, le soleil ayant presque fini son cours.

Ils se mirent donc en chemin pour se retirer dans leurs hameaux. Astrée & Alexis marchoient ensemble; Alcidon donnoit le bras à Daphnide; Phylis étoit auprès de Lycidas; Pâris entretenoit Leonide; & Silvandre s'approchant de Diane: » Ma belle mai- » tresse, lui dit-il, permettez que je vous ai- » de à marcher. J'y consens, répondit-elle; » mais je voudrois que vous vous accoutu- » massiez de bonne heure à me nommer par » mon nom. Belle bergere, ajouta-t'il, vous » n'en avez point qui vous soit plus acquis

» que celui que je vous donne. » Diane qui ne vouloit point éloigner Silvandre, & qui ne voyoit point de raiſon de l'aimer, parce qu'il étoit inconnu, ignoroit ce qu'elle devoit faire; cependant elle crut n'avoir point de meilleur parti à prendre que de feindre. » Sivandre, lui dit-elle, je trouve bon » que vous acheviez le reſte du jour, comme » vous avez commencé, puiſqu'Alexis » & Aſtrée le veulent ainſi. Si je croyois, » reprit-il incontinent, que ce jour fini, il » me fallut ceſſer de vous aimer, j'aimerois » mieux ceſſer de vivre. Ne vous dis-je pas, » repliqua Diane, qu'il vous eſt permis de » continuer le reſte du jour; mais le ſoleil va » ſe coucher, & le jour finit lorſque le ſoleil » diſparoit. Le jour dure, tant qu'il y a de la » clarté, repartit Silvandre. Je l'avoue, re- » pliqua Diane; mais il n'y aura plus de clar- » té une heure après que le ſoleil ſera couché; » alors il faudra ceſſer la feinte que votre ga- » geure vous a permiſe. Quand il vous plaira » ma belle maitreſſe, dit Silvandre, ce diffe- » rend ſera jugé par ceux qui m'ont laiſſé » tout le jour; cependant ſoyez perſuadée » qu'il n'y a ni temps ni défenſe qui puiſſe » vous effacer de mon cœur.„ Diane, après avoir demeuré quelque temps ſans répondre, lui dit enfin: » Silvandre, ſi vous par- » lez ſérieuſement, vous me faites un ſenſi- » ble outrage; mais ſi ce n'eſt qu'une ſuite

» de votre gageure, je continuerai à vous » écouter.

Silvandre connut que Diane parloit avec plus de fermeté qu'il ne l'auroit penſé ; il ne ſongea qu'à gagner du temps, eſperant de fléchir enfin la bergere par ſa longue perſeverance : c'eſt pourquoi tournant les yeux vers elle : „ Ma belle maitreſſe, dit-il, le jour que „ vous m'avez accordé n'eſt pas fini ; permet- „ tez-moi d'uſer encore du privilege que „ vous m'avez donné. A la bonne heure dit „ la bergere ; ainſi j'écoute vos diſcours : „ mais le ſoleil ne tardera pas à nous quitter. „ Nous ne nous entendons pas, répondit le „ berger : le jour que vous m'avez accordé „ doit durer autant que ma vie. Que votre „ vie, reprit incontinent Diane ? je ſerois „ bien fâchée qu'elle fût ſi courte. Vous plaît- „ il, ma belle maitreſſe, continua Silvandre, „ que nous choiſiſſions quelqu'un pour ju- „ ger ce differend ? Voulez-vous, dit Diane, „ que nous prenions Aſtrée & Phylis ? J'y „ conſens, répondit Silvandre, quoique „ Phylis ſoit mon ennemie. Vous vous trom- „ pez, repartit Diane en ſouriant ; il n'y a „ pas une bergere qui tienne mieux votre „ parti ; mais je ne veux pas que notre diſ- „ pute ſoit publique. Nous la commence- „ rons, lorſque chacun ſe ſera retiré : nous „ allons ſouper dans la maiſon d'Aſtrée, où „ Phocion traite Adamas, Daphnide, &

» nous toutes ; nous leur parlerons en parti-» culier.

O que ces mots furent conſolans pour Silvandre ! Ils lui firent comprendre qu'il n'étoit pas en trop mauvais termes avec la bergere. En effet elle s'étoit engagée peu à peu, & de ſorte qu'elle ne put jamais ſe défaire de cette inclination.

Cependant Aſtrée & Alexis s'entretenoient en chemin ; & comme on paſſe d'un diſcours à un autre, leur converſation étant tombée ſur le jugement de Diane : „ Que „ penſez-vous, dit Alexis, de l'amour de „ Silvandre ? Je croi, répondit la bergere, „ qu'il eſt extrême, & que ſi Diane ne ſe con-„ duit avec beaucoup de prudence, elle en „ reſſentira quelque déplaiſir. Et moi, reprit „ Alexis, ſans vouloir offenſer une bergere „ ſi vertueuſe, & ſi digne de votre amitié, je „ croi qu'elle ne veut point de mal à Silvan-„ dre. Madame, dit Aſtrée, je l'ai déja penſé „ comme vous ; & à dire la verité, je n'ai gue-„ re vû qu'un berger qui eût autant de méri-„ te. „ A ce mot elle s'arrêta, comme ſi elle eût attendu qu'Alexis lui demandât le nom de cet autre berger. Mais Alexis, pour ne point renouveller ſa douleur, ſe retint ſur le point de le demander. Après qu'elles eurent gardé quelque temps le ſilence, Aſtrée reprit en ces termes, en pouſſant un profond ſoupir : „ Il eſt certain que Diane aime Silvandre ;

„ & je puis bien dire que Phylis & moi nous
„ en ſommes cauſe ; nous l'avons pour ainſi
„ dire contrainte à ſouffrir les ſoins du ber-
„ ger : & maintenant s'il en eſt épris, je ſuis
„ aſſurée qu'il eſt aimé à ſon tour. Mais voi-
„ ci, ſi je ne me trompe, ce qui en arrivera.
„ Silvandre eſt un berger inconnu, qui ne
„ ſçait pas lui même où il eſt né, & à qui il
„ doit la vie. Or Diane qui eſt naturellement
„ fiere ne conſentira jamais à être ſervie par
„ Silvandre, quelque mérite qu'elle lui re-
„ connoiſſe. Et quand elle y conſentiroit,
„ ſes proches qui ſont des plus conſiderables
„ de toutes les rives du malheureux Lignon,
„ ne manqueroient pas de s'y oppoſer. Ce-
„ pendant je voi Silvandre ſi amoureux, que
„ ni rigueur, ni obſtacles ne pourront le fai-
„ re changer. Ainſi lorſque Diane lui défen-
„ dra de la traiter comme il faiſoit durant la
„ gageure, il ſe contraindra d'abord, mais ſa
„ paſſion n'en éclatera que mieux dans la ſui-
„ te. J'ai déja prédit à Diane qu'elle en auroit
„ quelque jour du déplaiſir, & je prévois
„ qu'elle en aura en effet, en ſuivant le parti
„ qu'elle veut prendre.

» Quel eſt ce parti, reprit Alexis? *La*
» *bonne opinion* que ſon merite lui a fait conce-
» voir d'elle même, l'empêche d'agréer les
» ſoins du berger, & la détermine à recourir
» aux ſeveres défenſes dont nous avons ac-
» coutumé d'uſer, lorſque ces ſoins nous dé-

» plaiſent. Je penſerois autrement, dit Alexis; ou ſi elle prend ce parti, elle s'en repentira. Silvandre n'écoutera point ſes défenſes, & ils deviendront, comme vous l'avez dit, la fable de toute la contrée. Il vaudroit mieux qu'elle continuât à le ſouffrir ſous le voile de la feinte, où qu'elle reçût ſes vœux en ſecret; car je l'avoue belle bergere, les vertus de Diane, & le mérite de Silvandre me font déſirer leur ſatisfaction, même au préjudice de Pâris qui aime la bergere. Pâris en ſera d'abord mortifié, mais comme il eſt moins amoureux que Silvandre, il prendra plus aiſément ſon parti; d'ailleurs en lui propoſant un mariage mieux aſſorti à ſa condition, nous pourrons le diſtraire de cette paſſion.

Ils arriverent enfin au hameau de Phocion. Phocion les reçut ſi bien, & les traita ſi délicatement qu'Alcidon & Daphnide avouerent que ce feſtin effaçoit ceux des plus grandes villes. Il eſt vrai qu'Aſtrée n'eut pas toute la ſatisfaction qu'elle déſiroit, parce que Calydon avoit été placé vis-à-vis d'elle, & qu'il ne ceſſa de la regarder. Alexis de ſon côté en faiſoit autant; elle ne pouvoit ſe raſſaſier de voir Aſtrée, & la bergere ne pouvoit ſe raſſaſier de voir Celadon ſous l'habit d'une fille. Mais Alexis fut plus heureuſe que Calydon; elle avoit à côté d'elle Aſtrée; elles pouvoient s'entretenir ſans être entendues.

Alexis rencontrant toujours les yeux de Calydon ſur la bergere : „ N'eſt-il pas vrai, lui „ dit-elle, qu'une autre place vous feroit „ plus de plaiſir ? Rien ne peut m'en faire davantage que d'être auprès de vous, répon„ dit-elle ; mais je voudrois bien que ces „ yeux importuns ſe détournaſſent ailleurs. „ C'eſt votre beauté, repartit Alexis, qui „ vous attire ce que vous ſouffrez ; je ne ſuis „ pas ſurpriſe que les bergers vous aiment, „ puiſque je ſuis tellement épriſe de vous, „ que je penſe que c'eſt amour. „ A ce mot Alexis changea de viſage, ſoit qu'elle parlât avec feu, ou qu'elle craignit de s'être expliquée trop clairement. „ Madame, répondit „ Aſtrée avec un œil riant, plût à dieu que „ j'euſſe cette beauté dont vous parlez, „ & qu'elle pût auſſi bien m'acquerir l'hon„ neur de vos bonnes graces, que votre beau„ té m'attache à vous ; toute bergere que je „ ſuis, je ne changerois pas d'état avec une „ imperatrice. „ Alexis craignant qu'on ne remarquât qu'elles parloient avec trop d'affection, prenant la main d'Aſtrée la lui ſerra un peu, & lui dit : „ L'aſſurance que „ vous me donnez de votre amitié me flate „ au dernier point ; mais pour des raiſons „ que je ne puis vous dire ici, laiſſons là ce „ diſcours. Ce ſoir lorſque nous ſerons ſeu„ les, ou demain en nous promenant dans „ les bois, nous pourrons le reprendre,

Cependant le repas étant fini, & les tables levées, les bergers & les bergeres des hameaux voiſins arriverent. Auſſi tôt ils formerent des danſes; & Daphnide ayant prié Adamas de trouver bon qu'elles ſortiſſent pour voir & pour entendre ces nouveaux bergers, le druide la prit par la main, & ſortit auſſi tôt, laiſſant Leonide pour conduire Alcidon. Ils furent ſuivis de tous les autres, & ſe rendirent dans une grande place qui ſembloit faite pour de ſemblables réjouiſſances.

Il y avoit déja du temps que le ſoleil avoit quitté l'horiſon; mais la lune ſuppléoit à ſa lumiere, & rendoit ce lieu ſi agreable, que Daphnide ne pouvoit aſſés le louer. Lorſqu'ils ſe furent aſſis, les bergers recommencerent leurs danſes, & les bergeres chanterent, & danſerent de ſi bonne grace, qu'Alcidon & Daphnide s'écrioient qu'ils n'avoient jamais rien vû de ſi agréable que ces bergers & ces bergeres du Lignon. En même temps il arriva des hameaux voiſins, & même des rives de la petite riviere d'Or, une troupe de bergers déguiſés en égyptiennes, qui vinrent danſer à la maniere de cette nation. C'eſt Alcippe pere de Celadon, qui au retour de ſes longs voyages les avoit inſtruits. Ils chanterent en danſant cette chanſon:

S'en trouvera-t'il point quelqu'une
Parmi vous qui veuille ſçavoir
Quelle doit être ſa fortune ?
Nous la lui ferons bien tôt voir.
Mais nous voudrions avec vous
Pouvoir la rencontrer pour nous.

Si vous voulez vous rendre heureuſes,
Venez : l'avenir nous ſçavons,
Venez à nous, ô curieuſes ;
Et vous verrez que nous pouvons
Autant votre bonheur deviner
Que vous le nôtre nous donner.

Nous ne ſommes pas infideles,
Quoique d'Egypte nous ſoyons.
Nous adorons toutes les belles,
Et les adorant nous croyons
Qu'en elles nous trouverions bien
Le vrai comble de notre bien.

Fugitives de nôtre patrie
Que nous reverrons quelque jour,
Le larcin eſt notre induſtrie.
Mais qui ne ſçait que de l'amour
[Puiſqu'ainſi veulent les deſtins,]
Les dons ne ſont que des larcins.

Après que les égyptiennes eurent fini leur danſe, elles ſe mêlerent dans la troupe des bergers, diſant la bonne aventure à ceux qui preſentoient leurs mains; & cependant elles déroboient ceux qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Ces differens jeux durerent juſque vers le milieu de la nuit. Alors Adamas avertit les bergers qu'il étoit temps de ſe retirer, & chacun regagna ſon hameau. Phocion emmena Adamas, Pâris, Alexis & Leonide, bien fâché de ne pouvoir auſſi loger Daphnide & Alcidon avec leur compagnie. Mais Adamas avoit déja reglé que Lycidas les logeroit chez Celadon, où ils étoient attendus par Diamis que ſon grand âge avoit empêché de veiller. Il ſe repoſoit ſur Lycidas qui fit les honneurs à ſa place, quoiqu'il fût bien mortifié de ne pouvoir accompagner Phylis dans ſa cabane. Mais Phylis lui dit qu'elle s'en alloit avec Aſtrée, qu'elle la verroit coucher, & qu'enſuite il pourroit venir la conduire.

Aſtrée, Diane, Phylis & Silvandre menerent Adamas dans la maiſon d'Aſtrée. Phocion qui étoit demeuré pour le recevoir avoit deſtiné ſa chambre pour Adamas & pour Pâris, parce qu'elle étoit la plus commode; & celle d'Aſtrée pour Alexis & pour Leonide. Lors qu'Adamas en fut informé, il ſongea à changer cette derniere deſtination; il craignoit qu'Alexis, par un de ces miracles

miracles qui ne coutent rien à l'amour, ne redevint Celadon, & que Leonide qu'il connoiſſoit avoir du goût pour Alexis ne fit faire à celle-ci le perſonnage du berger qu'elle aimoit. Il tire donc Leonide à part, & lui ordonne d'amener ſecretement Alexis dans ſa chambre, lorſque les bergeres ſe ſeroient retirées. » Il me ſemble, répondit Leonide, » qu'il vaudroit mieux qu'Aſtrée & moi nous » couchaſſions dans le même lit, & Alexis » dans l'autre. Mais, dit Adamas, Aſtrée qui » aime Alexis plus que vous, aimera mieux » coucher avec elle. Si elle le veut, repartit » la nymphe, vous lui direz que les filles druides ne couchent jamais en compagnie.

Adamas approuva cet expedient; & lorſque Pâris fut couché; il vint dans la chambre où étoient Alexis, Aſtrée & Leonide; mais il trouva avec elles Diane, & Silvandre qui recommençoit en ce moment ſa diſpute avec la bergere. „ Je viens ſçavoir comment vous êtes logées, leur dit-il; mais il „ me ſemble que vous incommodez bien la „ belle Aſtrée; car vous occupez ſa chambre. Il eſt vrai, répondit Aſtrée; mais je „ l'ai quittée avec joye pour des perſonnes „ que j'honore auſſi veritablement. Ma fille, „ reprit Adamas, je ne veux point que vous „ en ſortiez, Leonide & vous, vous coucherez enſemble; & Diane coucheroit avec „ Alexis, s'il ne lui étoit défendu de coucher

„ en compagnie. Mon pere, dit Leonide, qui „ vouloit ôter au ſage Adamas tout ſoup- „ çon, nous coucherons bien toutes trois „ enſemble. » Aſtrée, par reſpect pour la nymphe, fit quelque difficulté ; mais le druide ayant fait de nouvelles inſtances: „ Que voulez-vous, ma ſœur, dit Diane en „ ſe tournant vers Aſtrée ? Tout indignes „ que nous ſommes de cet honneur, il vaut „ mieux obéir en l'acceptant, que de man- „ quer à la ſoumiſſion que nous devons au „ ſage Adamas.

Cependant Alexis gardoit un profond ſilence; elle étoit dans un étonnement extrême, en penſant qu'elle coucheroit dans la chambre d'Aſtrée, & qu'Aſtrée y coucheroit auſſi ; il lui ſembloit que cette faute ne lui ſeroit jamais pardonnée, ſi par malheur elle étoit reconnue. Adamas remarquant ſon embarras, s'approche d'elle, & lui dit: » Je vous crói un peu fatiguée ; & je ſuis d'a- » vis que vous vous leviez plus tard qu'à » l'ordinaire ; auſſi bien Phocion m'a prié de » retenir ici quelques jours Alcidon & Daph- » nide. » Puis baiſſant la voix: » Que ſignifie » cette triſteſſe ? N'allez pas gâter ce que » nous avons ſi bien commencé. » En même temps, ſans attendre ſa réponſe, il ſe retira. Aſtrée remarqua quelque alteration dans le viſage d'Alexis ; elle en parut inquiete ; mais Leonide qui en connoiſſoit la cauſe, pre-

nant la parole pour Alexis. „ Ce mal, dit-„ elle, paſſera bien tôt ; j'ai vû plus d'une „ fois Alexis ainſi abbatue ; un moment „ après il n'y paroiſſoit pas. Mais il me ſem-„ ble, ajouta-t'elle en regardant Silvandre, „ que ce berger devroit ſe retirer, car le „ jour ne tardera pas à venir. Madame, ré-„ pondit ce berger, je ſuis prêt à partir, pour-„ vû qu'il me ſoit permis d'emmener avec „ moi ce que j'ai conduit ici. „ Diane ſça-chant qu'il parloit d'elle : » Berger, répon-„ dit-elle, je reſte ici ; mais voici Phylis que „ vous pourrez enmener à ma place, à con-„ dition que demain vous m'en rendrez bon „ compte. » Phylis & Silvandre vouloient répondre, lorſque Lycidas arriva. Auſſi tôt la bergere quitta Silvandre, & après avoir donné le bon ſoir aux nymphes, & embraſſé Aſtrée & Diane, elle ſe retira dans ſa caba-ne, accompagnée de Lycidas & de Silvandre, qui ſelon leur coutume ſe firent la guerre, tant qu'ils furent en chemin.

Aſtrée d'un autre côté s'empreſſoit au-près d'Alexis ; celle-ci ne pouvoit détacher une épingle, que la bergere n'y portât auſſi tôt la main ; & la druide lui laiſſa faire, tant qu'elle put, cet amoureux office. Mais lorſ-qu'il fut queſtion d'ôter ſa robe, elle fit à Leonide un ſigne qu'elle entendit bien ; & la nymphe s'approchant : „ Belle bergere, lui „ dit-elle, ſongeons à nous deshabiller, afin

„ de nous coucher en même temps qu'Ale-
„ xis : elle s'endort aiſément & s'éveille de
„ même ; ſi nous faiſions le moindre bruit,
„ il ne ſeroit plus queſtion de ſommeil pour
„ elle. „ Aſtrée ſe retira, & la druide put ſe deshabiller ſans être vue, car elle craignoit d'être découverte. Elle n'avoit rien à craindre du côté de la coeffure, parce que ſes cheveux étoient devenus fort longs durant le ſéjour qu'elle avoit fait dans ſa caverne; mais pour la gorge, il étoit difficile d'y remedier.

Lorſqu'Alexis eut bien ajuſté ſa chemiſe, elle appella Leonide, & lui dit : „ Ma ſœur, „ je vous ſerois fort obligée, ſi vous veniez „ vous deshabiller ici, pour m'empêcher de „ dormir avant que vous ſoyiez au lit. „ Leonide qui comprit ſon intention : „ Je le veux „ dit-elle, mais il faut que ces belles filles me „ tiennent compagnie. „ Alors elles s'approchent toutes trois d'Alexis. Leonide s'aſſit près d'elle, Aſtrée ſur le lit, & Diane alloit portant ſur la table les habits de Leonide. Pour Alexis elle aidoit Aſtrée, lui ôtant tantôt un nœud, & tantôt une épingle ; & ſi quelquefois ſa main paſſoit près de la bouche d'Aſtrée, Aſtrée la baiſoit ; Alexis de ſon côté baiſoit incontinent le lieu que la bouche d'Aſtrée avoit touché. Peu s'en fallut que la nuit entiere ne ſe paſſât de la ſorte ; ſi elles n'avoient entendu les oiſeaux, qui par

leurs chants annonçoient le retour de l'aurore, elles ne se seroient pas si tôt séparées; Alexis ne pouvoit laisser aller Astrée. La bergere presqu'entierement deshabillée laissoit quelque fois tomber nonchalamment sa chemise jusques sur le coude, lorsqu'elle haussoit la main pour se décoeffer. Alors elle montroit un bras plus blanc que l'albâtre, que la curieuse druide ne cessoit de regarder; mais lorsqu'elle laissoit voir en partie sa gorge, ô belle Alexis, que Leonide vous eût déplu, si elle vous avoit empêché de la contempler! Jamais dans les vergers d'amour ne se vit de pommes plus belles; & jamais le dieu qui fait aimer ne fit dans un cœur de plus profondes blessures! Combien de fois Alexis fut-elle tentée de reprendre le personnage de Celadon, & combien de fois condamna-t'elle cette idée temeraire!

Leonide crut enfin devoir les séparer, & pour la derniere fois donnant le bon soir à sa sœur, elle alla se coucher avec Astrée & Diane. Alexis ne put fermer les yeux un instant. Il étoit déja grand jour, lorsque sur le point de s'endormir, elle jetta par hazard les yeux sur le lit où étoit Astrée. Comme il faisoit chaud, ces belles filles avoient laissé leurs rideaux ouverts. Leonide étoit couchée au milieu; Astrée avoit alors un bras étendu négligemment hors du lit; l'autre bras étoit relevé sur sa tête, qui à moitié panchée le

long du chevet, laiſſoit à nud le côté droit de ſon ſein, ſur lequel quelques rayons du ſoleil ſembloient comme amoureux ſe jouer en le baiſant. O amour, quels ſont tes caprices! Comment as-tu traité ce berger dans la grotte où tu le renfermas, lorſque banni de la preſence d'Aſtrée, il la regretoit ſans ceſſe! Et maintenant que ne lui fais-tu pas ſouffrir en l'éblouiſſant, pour ainſi dire, de trop de clarté, & en lui montrant trop ce qu'autrefois il ſe plaignoit de voir trop peu!

Si la bergere Aſtrée ne s'étoit par hazard tournée d'un autre côté, Alexis n'auroit ceſſé de contempler les objets qui lui étoient offerts; mais ne les voyant plus, elle ſort doucement du lit, s'approche de celui d'Aſtrée, & la voit tournée du côté de Leonide, le bras droit étendu ſur la nymphe, & la joue appuyée ſur ſon épaule. » O dieux, diſoit-el„le en ſoi-même, trop heureuſe Leonide! „peux-tu fermer les yeux, & ne pas contem„pler tant de beautés! Pourquoi faut-il que „cette nymphe inſenſible ait un bonheur „dont elle ne ſçait pas jouir, & que j'en ſois „injuſtement privé!» Alors, ſe retirant un pas ou deux, mais ſans abandonner cet agréable objet. „Sera-t'il vrai, Aſtrée, ajouta„t'elle un peu plus haut, que jamais vous „ne me rappellerez auprès de vous, & qu'é„tant toujours en preſence, je vive comme ſi „j'étois éloigné? Mais de qui me plain-

„ dre, puiſque je ſuis plus près de ma felicité „ que jamais ? Berger que ne t'armes-tu de „ courage, que ne demandes-tu pardon à ta „ déeſſe, en lui rendant Celadon ? Voici, lui „ diras-tu, ce berger qui vous a tant aimée, „ qui vous adore toujours, & qui n'eut ja- „ mais intention de vous déplaire.

A ce mot, Alexis s'avança tranſporté hors d'elle même ; mais tout à coup ; „ Ah, Ce- „ ladon, continua-t'elle, veux-tu déſobeir „ à ta bergere, & violer les loix du parfait „ amour ! Veux-tu effacer en un jour le me- „ rite de tant d'années ? Non, non, mourons „ plus tôt, & portons avec nous dans le „ tombeau une affection ſans reproche. „ Elle ſortit en même temps, pour aller re- voir les lieux où elle avoit gouté tant de ſa- tisfaction, & pour leur demander compte des ſoupirs qu'ils avoient ſi ſouvent enten- dus. Elle entra d'abord dans ce grand jardin qu'arroſe un bras du Lignon, & s'étant lavé les mains & le viſage, comme elle avoit ac- coutumé : „ C'eſt bien ici le lieu, diſoit-elle, „ où Aſtrée me jura ſi ſouvent une amitié „ éternelle ? C'eſt bien cette fontaine qu'elle „ prenoit à témoin de ſes ſermens ; & ne voi- „ là-t'il pas encore nos chiffres qu'elle même „ a gravés ? „ Puis les baiſant : „ O témoins „ de mon amour extrême, ajoutoit-elle, vous „ êtes devenus les juſtes accuſateurs de l'infi- „ dele ! Comment ne vous êtes vous point

„ effacés, comme Celadon l'eſt de ſon cœur! „ Ne ſeroit-ce point pour lui reprocher ſon „ injuſte changement?

Elle entra enſuite dans une coudraye qui formoit une eſpece de labyrinthe; c'eſt là qu'elle avoit tant de fois entretenu ſa bergere, lorſque leurs parens laſſés de les contraindre, leur laiſſoient un peu plus de liberté. Quel ſouvenir amer pour Alexis! Bois heureux, diſoit-elle, en répandant un torrent de larmes! Bois où nous nous fîmes tant de ſermens! „ Dites-moi ſi pendant „ mon abſence on s'eſt ſouvenu de Celadon! „ Mais helas, que veux-je ſçavoir! „ En diſcourant ainſi, elle ſe trouva ſans y penſer ſur les bords du Lignon, où pénétrée de ſon malheur, elle fut contrainte de s'aſſeoir; & s'étendant par terre, appuyée ſur le coude, elle tomba dans une profonde rêverie; dont elle ne fut tirée que par le chant d'un berger, qui marioit ſa voix avec ſa cornemuſe. Elle ne ſe ſouvenoit plus que peut être Aſtrée ſe ſeroit éveillée, & qu'elle lui cauſeroit de l'inquiétude. Aſtrée s'éveilla en effet, & portant incontinent ſes regards ſur le lit d'Alexis, elle fut bien ſurpriſe de ne la point appercevoir. Elle ſe leve, elle examine, & pouſſe un profond ſoupir. Leonide l'entendit, & lui demanda ce qu'elle avoit. „ Je ſuis en „ peine, dit-elle, de ſçavoir ce qu'eſt devenue Alexis. Elle aura voulu, interrompit Diane,

„ Diane, ſe promener avant que la chaleur „ ſoit venue.

Leonide craignit qu'Alexis ne ſe fût échappée ; mais pour n'en pas donner connoiſſance : „ Belles bergeres, dit-elle, laiſſez „ moi m'habiller promptement, afin que je „ l'aille trouver ; Adamas me ſçauroit mau- „ vais gré de l'avoir laiſſée ſeule. „ Les bergeres ſe levent à l'inſtant, s'habillent à la hâte, & aident encore à la nymphe. Elles vont par hazard dans le labyrinthe, & comme ſi elles avoient eu le fil d'Ariane, elles arrivent au même lieu où Alexis étoit étendue ſur l'herbe, & dans le temps qu'elle s'étoit levée pour conſiderer encore ces agréables lieux, où elle avoit laiſſé tant de marques de ſes plaiſirs & de ſon amour.

Aſtrée fut la premiere qui l'apperçut, & la montrant à la nymphe : „ Madame, dit- „ elle, il me ſemble que Diane a deviné. Voici „ Alexis qui ſe promene dans cette grande al- „ lée qui aboutit au malheureux Lignon. „ Leonide fut charmée de la retrouver, & de n'avoir eu qu'une vaine frayeur ; mais comme elle vouloit ſe hâter pour l'atteindre, elle entendit qu'on l'appelloit. Et tournant la tête elle reconnut que c'étoit Pâris qui vouloit lui parler. Elle ſoupçonna de quoi il étoit queſtion, & jugeant qu'il n'étoit pas à propos que Diane fût témoin de leurs diſcours : „ Mes belles filles, leur dit-elle, vou-

„ driez-vous bien aller vers Alexis, & de-
„ meurer auprès d'elle, pendant que je ſçau-
„ rai de Pâris ce qu'il me veut?

Les bergeres accepterent volontiers la propoſition; Aſtrée étoit ravie de voir Alexis qui lui retraçoit Celadon; & Diane qui aimoit Silvandre, évitoit Pâris, parce qu'elle ne pouvoit ſouffrir aucune expreſſion de tendreſſe que de ce gentil berger. Leonide s'arrêta donc pour attendre Pâris, & les deux bergeres hâtant leurs pas joignirent Alexis, qui regardoit alors un ſaule creux: „ O ſau-
„ le, diſoit-elle en ſoi-même, que ſont deve-
„ nus les caractéres que j'ai tant de fois con-
„ fiés à ta fidelité? Pourquoi ne me donnes-
„ tu pas une nouvelle aſſurance des bontés
„ de ma bergere, puiſque tu ne me vois pas
„ avec moins d'amour? O dieu, je t'entens!
„ O ſaule bien aimé! Tu ne voulois pas
„ me tromper autrefois, en me donnant
„ des témoignages du retour de la bergere, &
„ tu ne veux pas me tromper aujourd'hui en
„ les continuant!

Aſtrée & Diane n'oſant interrompre la rêverie d'Alexis s'arrêterent, & lorſqu'elle marchoit, elles marchoient auſſi, non pour découvrir ſes penſées ſecretes, mais pour ne la pas divertir par leur preſence d'un entretien qu'elles préſumoient lui être ſi agréable. Alexis ſe croyant ſeule continuoit à rêver. Après qu'elle eut fait quelques pas, elle

ncontra à ſa droite l'arbre où deux jours
rant ſon malheureux accident, elle avoit
avé les vers qui témoignoient combien il
ii en coûtoit pour feindre une autre paſ-
on. Quel ſouvenir la vue de cet abre lui rap-
ella ! Peut être en liſant ces vers eût elle
rononcé quelques mots que les bergeres
uſſent entendus, ſi par hazard Silvandre
ui n'étoit pas loin ne ſe fût mis à chanter.
Alexis tourne la tête ; elle apperçoit les ber-
eres aſſés près, & ſe ſentant les yeux bai-
nés de larmes, elle les eſſuye le plus promp-
ement, & le mieux qu'elle peut. Elle s'avan-
e à l'inſtant pour les ſaluer, & les appellant
areſſeuſes, elle feignit de n'avoir pû dor-
ir, depuis que les oiſeaux avoient com-
encé de chanter à la fenêtre de la chambre.
Madame, dit Aſtrée, peut être que leurs
chants vous auront incommodée. Au con-
traire, dit Alexis, leur ramage m'a fait tant
de plaiſir, que je me ſuis levée exprès pour
l'entendre mieux. Cependant, madame,
» ajouta Diane, il eſt bien difficile qu'ayant
» dormi ſi peu, vous ne vous en reſſentiez.
» Je l'avoue, dit Alexis, & quand je le nie-
» rois, il y paroît trop à mes yeux. Mais le
» gazouillement de ces petits oiſeaux, & la
» fraîcheur du matin me plaiſent tant, que
» lorſque je puis me donner ce plaiſir, je laiſ-
» ſe volontiers le ſommeil. Ce ſoir, dit As-
» trée, il faudra vous coucher de bonne heu-

» re, afin que vous ayiez déja bien dormi, » quand le ſoleil paroîtra, & nous viendrons » vous tenir compagnie en ce lieu que vous » trouvez ſi agréable.

Alexis vouloit répondre, lorſque Silvandre recommença de chanter; & parce qu'elles apperçurent Phylis, elles l'attendirent, & ſe tûrent pour entendre le berger. » Que » vous ſemble, madame, dit Phylis en arri» vant, & après avoir ſalué Alexis & ſes com» pagnes, de la voix de Silvandre? Qu'elle » eſt belle, répondit Alexis, & qu'il eſt lui » un berger fort gentil, mais encore plus » amoureux. Madame répondit Diane, rou» giſſant & ſouriant un peu, les bergers du » Lignon ſont diſſimulés comme les autres » hommes. Je ne croirai jamais, repartit » Alexis, que Silvandre ne ſoit point verita» blement amoureux. Et me permettrez» vous, continua-t'elle, de vous redire ici en » preſence de ces bergeres qui meritent la » confiance que vous leur donnez, ce que je » dis hier à la belle Aſtrée? Madame, répon» dit Diane, vous me ferez bien de l'hon» neur; mais le mal eſt que je ne vaux pas la » peine que vous prendrez.

Auſſi tôt elle lui repeta les mêmes diſcours qu'elle avoit tenus la veille ſur l'amour de Silvandre, & après avoir conclu que cet amour étoit ſerieux, elle continua en ces termes: » Or ma fille, c'eſt à vous d'y penſer,

» il ne dépend plus de Silvandre de vous aimer, ou de ne vous aimer pas ; il ne lui reste plus qu'à ſe plaindre, où qu'à vivre » content auprès de vous, ſelon que vous » l'ordonnerez ; mais votre bien & votre mal » ſont auſſi en votre pouvoir. Si vous défendez à Silvandre de vous aimer, ſoyez perſuadée qu'il vous deſobéira, & que ſi vous » lui défendez votre preſence, la violence de » ſa paſſion éclatera aux yeux de tous les » bergers. D'ailleurs Silvandre eſt ſi eſtimé, » que l'on ne croira point qu'il puiſſe être » dédaigné. Alors vous ſerez la fable de toute la contrée. J'avoue que le remede eſt difficile ; cependant je vous en propoſerai » deux ; l'un qui me ſemble le plus ſûr eſt que » vous permettiez au berger de vous ſervir » en ſecret, par là vous pourez cacher vos » ſentimens à ceux qui n'ont rien à faire qu'à » examiner les actions d'autrui. En lui permettant de continuer ſa feinte, vous pourez toujours traiter avec lui, comme ſi c'étoit feinte en effet ; & vous ſerez diſpenſée » de lui faire connoître la bonne volonté » que vous avez pour lui ; car il eſt toujours » dangereux pour une fille de ſe commettre » à la diſcretion d'un amant. Les hommes » ſont volages, & lorſqu'ils changent d'objet, ils ſe font une fauſſe gloire de raconter à leur avantage les apparences qu'ils » ont pour eux. Un autre bien qui réſultera

„ de cet expedient, c'eſt que Diane étant „ un peu fiere, comme il lui ſied bien, & Sil- „ vandre n'ayant pour lui que ſon mérite, „ elle n'aura point à rougir des ſoins du ber- „ ger. On les traitera comme un jeu, ima- „ giné ſeulement pour exercer ſon eſprit.

Après qu'Alexis eut fini, Diane voulut répondre ; mais Aſtrée l'interrompit en ces termes : „ Non, non, Diane, vous n'avez „ point d'autre parti à prendre ; & ſi vous „ ne ſuiviez le conſeil de la belle Alexis, je „ ne vous regarderois plus comme cette „ Diane dont juſqu'ici nous avons admiré „ la prudence & la ſageſſe. Une choſe m'in- „ quiete : ſi Diane permet au berger de con- „ tinuer ſa feinte ſans un nouveau ſujet,... „ ne vous en mettez point en peine, inter- „ rompit Phylis ; Silvandre lui même nous „ fournira aſſés de prétextes ; & hier ſans deſ- „ ſein il en fit naitre la meilleure occaſion du „ monde ; car Diane m'a dit qu'il prétendoit „ que la permiſſion qui lui avoit été donnée „ de continuer ſes ſoins pour le jour entier, „ devoit être pour toujours, & qu'ils étoient „ convenus de s'en rapporter à ce que nous „ déciderions Aſtrée & moi. Silvandre mê- „ me m'a raconté en me conduiſant dans „ ma cabane qu'il ne vouloit d'autres té- „ moins que nous ; mais je penſe au contrai- „ re que cette diſpute doit être publique, „ afin que tous voyant Silvandre continuer

„ ſa recherche, tous ſçachent auſſi que c'eſt
„ une continuation de la feinte commencée.

Alexis & Aſtrée approuverent l'expedient que propoſoit Phylis; & Diane qui le goutoit peut être autant, feignit de ſe laiſſer vaincre aux raiſons d'Alexis, & au conſeil de ſes deux plus cheres amies. Il fut donc réſolu que l'on reveilleroit ce differend, mais avec adreſſe, & comme ſans deſſein, lorſqu'Adamas, Alcidon & Daphnide ſeroient preſens, & qu'Aſtrée & Phylis prononceroient en faveur de Silvandre.

D'un autre côté, Silvandre ayant entendu la voix des bergeres tourna les yeux, & les vit aſſiſes ſur des bancs. Comme elles tournoient le dos, il put s'approcher, ſans être vû, & ſe gliſſant doucement il ſe cacha dans un buiſſon, d'où il entendit une partie de cet entretien. Combien il loua le ciel d'avoir amené la belle Alexis en ce lieu! Et lorſqu'elles ſe leverent, de combien de vœux ne les accompagna-t'il pas! Quand elles furent aſſés loin, pour ne le pouvoir ſoupçonner de les avoir écoutées, il ſe leva, les ſuivit doucement, & pour leur faire tourner la tête, il enfla de nouveau ſa cornemuſe. Lorſqu'il fut près d'elles: » Hé bien, Silvandre, lui dit
„ Alexis qui l'aimoit veritablement, ne m'ê-
„ tes vous pas bien obligé de ce que je vous
„ ai amené Diane; car ſans moi elle ne ſeroit

„ point ſortie, & vous ne la verriez pas en ce
„ moment ? Madame, répondit le berger,
„ vous ne ſçauriez faire tant de choſes en ma
„ faveur, que vos traits ne m'en promet-
„ tent encore plus ; vous avez tous les traits
„ d'un berger qui eût ſacrifié ſa vie à mon
„ bonheur. Je ſuis charmée, repartit Alexis,
„ que la nature m'ait donné quelque reſſem-
„ blance avec une perſonne qui vous eſt ſi
„ chere ; j'eſpere que vous m'aimerez à cau-
„ ſe d'elle. Madame, reprit Silvandre, ce ſe-
„ roit lui maintenant, s'il vivoit que je
„ devrois aimer à cauſe de vous ; car tout
„ doit ceder à votre merite. Et pour vous
„ prouver la ſincerité de mes diſcours, je
„ veux mettre ma vie entre vos mains, ſi
„ vous daignez juger une affaire qui me tou-
„ che plus que ma propre vie. Berger, reprit
„ Diane, pourquoi changer les juges que
„ nous avons déja choiſis ? Je ne les change
„ point, repartit Silvandre ; mais ſi par ha-
„ zard nos deux juges étoient d'avis diffe-
„ rent, je ſouhaiterois qu'Alexis pût ordon-
„ ner ce qui lui ſembleroit plus équitable.
„ *Loin de recuſer* la belle Alexis, je conſens à
„ ce que vous déſirez, & je l'accepte volon-
„ tiers pour notre dernier juge.

En même temps parurent Adamas, Daphnide, Alcidon, & tous ceux qui avoient ſoupé chés le vieux Phocion. Pour Leonide & Pâris, ils s'étoient retirés dans la cou-

draye, parce que Pâris qui aimoit Diane, & qui en avoit eu une réponſe dont il n'étoit pas ſatisfait, vouloit prendre conſeil de Leonide. » Mon frere, dit la nymphe, dites-moi » je vous ſupplie, quelle eſt votre intention? » Je voudrois, répondit incontinent Pâris, » pouvoir engager tellement Diane à m'aimer, qu'elle m'acceptât pour époux. Mon » pere ſçait que je l'aime, & ne le déſapprouve pas. Mais, reprit Leonide, avez-vous » bien conſideré ſi cette alliance vous convient? L'amour nous ferme ſouvent les » yeux; & telle plaît pour maitreſſe, qui ſeroit inſupportable, ſi elle prenoit un autre » titre. Mon frere, il y a bien de la difference de l'amour au mariage. L'amour eſt le » ſymbole de la liberté, le mariage eſt le » ſymbole de la ſervitude. A la verité, lorſqu'un mariage eſt bien aſſorti, je n'imagine point d'état plus heureux; or, mon frere, il faut donc que vous conſultiez auſſi » votre raiſon. Examinez d'abord ſi la beauté de Diane ne vous impoſe point ſur ſes » autres qualités. Souvenez-vous enſuite » que vous êtes fils du grand Adamas. Diane a du merite, je l'avoue, mais enfin c'eſt » une bergere; & croyez-vous que ceux de » qui vous dépendez approuvent cette alliance? Nous ne ſommes pas nés pour nous » ſeuls, & nous devons ſouvent ſacrifier notre propre ſatisfaction à celle de nos pro-

„ches. Ce n'eſt pas tout ; êtes-vous aſſuré „que l'on vous aime? De tous les ſupplices „que les plus cruels tyrans ont inventés, il „n'y en a point de comparable à celui de paſ„ſer ſes jours auprès d'une perſonne dont „on n'eſt point aimé. Il faut donc que vous „ſçachiez la volonté de Diane. Songez bien „à toutes ces choſes, & dites-moi ce que „vous en penſez : puis je vous dirai, ce qu'il „me ſemble que vous devez faire.

A ce diſcours, Pâris s'imagina d'abord que Leonide avoit en vue quelqu'autre alliance pour lui, mais il reconnut enfin qu'elle ne lui parloit ainſi que parce qu'elle l'aimoit. Et pour répondre à tout ce qu'elle lui avoit repreſenté ; il dit qu'à la verité Adamas ne lui avoit point inſpiré de rechercher Diane, mais qu'auſſi il ne le lui avoit point défendu, quoiqu'il connût ſes ſentimens pour elle : qu'il eſperoit d'éprouver en cette occaſion ſes bontés comme il les avoit toujours éprouvées : que pour la diſproportion dont elle lui avoit parlé, il n'étoit plus temps de s'y arrêter, la pierre étant jettée, & qu'avec ce mot il répondoit à tout : „Enfin par rap„port aux ſentimens de Diane, ajoutoit-il, „c'eſt ſur cet article que je vous demande „conſeil, & je vous ſupplie de me le don„ner : votre ſexe vous met en état de juger „de ſes intentions mieux que moi, à qui la „paſſion peut troubler le jugement. J'ai ten-

„ té pluſieurs fois de ſçavoir ſa volonté, &
„ la derniere fut chés Adamas, lorſque nous
„ nous promenâmes ſi long temps enſemble.
„ Je me plaignis de voir mes ſervices ſi mal
„ reçus; elle me répondit avec toute ſorte
„ de civilité: à quoi ayant repliqué que c'é-
„ toit de l'amour que je voulois, elle ajouta
„ qu'elle m'honoroit infiniment, & qu'elle
„ m'aimoit comme ſon frere. Mais lorſque
„ j'inſiſtai; & que je lui dis que mon deſſein
„ étoit de l'épouſer, j'ai des parens, dit-elle,
„ qui peuvent diſpoſer de moi; mais écou-
„ tez, ma ſœur, ce qu'elle ajouta: & ſi vous
„ voulez ſçavoir mes ſentimens, ſçachez, Pâ-
„ ris, que je ne ſonge point à me marier; je
„ veux bien vous aimer comme frere, mais
„ non comme époux. » Nous fûmes inter-
rompus ſur ce propos: & depuis je ne lui ai
point parlé, voulant avoir auparavant vo-
tre avis. Je vous conjure de me le donner;
car il n'y a que la mort qui puiſſe me guerir
de cette paſſion.

» Mon frere, dit Leonide en ſouriant, il
» eſt bien tard pour demander conſeil, quand
» on eſt décidé. Cependant puiſque vous
» êtes réduit en l'état que vous dites, je ſuis
» d'avis que vous obteniez d'elle la permiſ-
» ſion de parler à ſes parens; dès la premiere
» ouverture que vous leur ferez, ils ſeront
» pour vous; & Diane qui eſt vertueuſe ſe
» laiſſera peut être engager ſi avant, qu'elle

» ne pourra plus reculer. Mais parlez lui-en » ſeulement le jour que nous partirons, afin » que ſi elle change de ſentiment, elle ne ſça- » che où vous trouver pour ſe dédire.

Pâris réſolut de ſuivre le conſeil de Leonide; & tandis qu'ils diſcouroient de la ſorte, Adamas avec ſa compagnie joignit celle d'Alexis & des bergeres qui étoient avec elle. Auſſi tôt Silvandre que les diſcours qu'il avoit entendus rendoient plus hardi, s'approcha de Diane: » Ma maitreſſe, lui dit-il » tout haut, ſans aller plus loin, qui empê- » che que nous ſoyions jugez? Je n'y mets » aucun obſtacle, dit-elle, je ſuis trop aſſu- » rée de la bonté de ma cauſe. Pour moi, re- » pliqua Silvandre, je tire tout mon droit » de la permiſſion que vous m'avez donnée? » Comment, reprit Diane, prenez-vous un » jour pour tous les jours, encore ne vous » ai-je accordé que le reſte de ce jour qui » eſt paſſé, & qui ne peut plus ſervir d'ex- » cuſe à votre feinte? Souvenez-vous, je » vous ſupplie, ma maitreſſe, dit-il, que » vous m'avez permis d'achever ce jour, » comme je l'avois commencé. J'en con- » viens, repartit Diane, mais il eſt fini. Mais, » repliqua le berger, tant que la clarté dure, » n'eſt-il pas vrai que le jour n'eſt point fini? » Je l'avoue, ajouta Diane, mais auſſi ac- » cordez moi qu'il eſt nuit quand le ſoleil ne » paroît plus. *Je l'accorde*, & c'eſt par là que

„ j'ai gagné ma cauſe ; car votre beauté & „ vos divines perfections étant mon unique „ ſoleil, tant que je les vois, il n'y a point de nuit pour moi. » Diane un peu ſurpriſe, „ où feignant de l'être : Il ſe peut que le jour „ que vous m'avez demandé fut tel dans vo„ tre intention, mais il ne l'étoit pas dans la „ mienne. » Alors Alexis dit : » Sans attendre le „ jugement d'Aſtrée & de Phylis, je con„ damne Diane, parce que celui qui donne „ doit bien s'expliquer ; autrement il eſt „ cenſé avoir la même intention que celui „ qui reçoit. » Et moi, dit Adamas, „ J'or„ donne que ſi dans cette feinte Silvan„ dre devient réellement amoureux, il ne „ devra s'en plaindre ni à Diane, ni à ſes ju„ ges, mais uniquement à lui même.

Adamas parloit ainſi, parce qu'il vouloit donner Diane à Pâris ; mais Silvandre qui feignit d'ignorer ſes vues, après avoir baiſé la main à ſes juges, vint prendre celle de Diane, & un genou en terre, il lui dit : „ Ma maitreſſe, ſi jamais je „ manque à vous ſervir, puiſſe à l'inſ„ tant les dieux me confondre ! Berger, ré„ pondit froidement Diane ; levez-vous, „ & noubliez pas qu'il ne vous eſt permis „ que de feindre. „ Silvandre alloit répondre ; mais Diane avec le reſte de la troupe entra dans la coudraye en attendant le dîner. Là ils rencontrerent Pâris & Leo-

nide; & lorſque l'heure du repas fut venue, ils regagnerent la maiſon, où ils trouverent une table ſervie d'une maniere qui ne ſentoit point le village.

Guélard Sculp.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE ONZIE'ME.

LErindas ſe hâta tant qu'il put de retourner à Montverdun ; Galatée ne faiſoit que de ſe mettre à table, lorſqu'il arriva. „ Madame, lui dit-il, Adamas n'a pû retar- „ der le ſacrifice, parce que le peuple étoit „ déja aſſemblé ; & ſur ce que je l'ai aſſuré „ que vous ſeriez charmée de voir les berge- „ res du Lignon, il vous mande que ſi vous „ demeurez encore ici quelque temps, il „ vous les amenera, Je ſuis bien fâchée, dit „ la nymphe, en ſe tournant vers la ſage „ Cleontine, que Damon n'ait point vû cet- „ te fête, & ces belles bergeres ; mais ſi Ada-

» mas nous trompe, nous irons exprès paſ-
» ſer une journée dans leurs hameaux. Ma-
» dame, répondit Cleontine, vous devez
» compter ſur Adamas; il viendra ſans dou-
» te, & ſera ravi que ces belles filles accom-
» pagnent Alexis, lorſqu'il vous la preſente-
» ra. A propos d'Alexis, reprit Galatée, dis-
» nous, Lerindas, ſi elle a tant de beauté
« qu'on le publie, car je ſçai que tu as du ju-
» gement, & que tu n'auras pas manqué de
» la bien examiner. Madame, répondit-il,
» elle eſt belle en effet; mais il y en a trois
» qui me plaiſent davantage, & je ſuis d'avis
» que vous changiez vos nymphes pour elles:
» *Comment*, tu les trouves plus belles que mes
» nymphes? *Que* toutes les nymphes du mon-
» de. Plus belles que moi, ajouta Galatée en
» ſouriant? O madame, repliqua-t'il un peu
« ſurpris, ne parlons point de vous, vous
» etes la maitreſſe des nymphes. Vous verrez,
» dit Sylvie, que Lerindas eſt devenu amou-
» reux. Sans doute, dit Galatée; mais, con-
» tinua la nymphe, laquelle des trois te plaît
» davantage? *Attendez*, madame, le choix
» n'eſt pas facile. L'une a plus d'attraits, l'au-
» tre plus de modeſtie, & l'autre plus de
» beauté. L'une s'appelle Daphnide, l'autre
» Diane, & la troiſiéme Aſtrée. *C'eſt Aſtrée*
» qui eſt la plus belle, reprit Galatée? Oui,
» dit Lerindas, & Diane la plus modeſte, &
» Daphnide la plus piquante; & pour dire
la

„ la verité, les attraits me plaiſent fort, la „ modeſtie me charme, mais en effet je pré- „ fere la beauté; d'où je conclus que ſi je ſuis „ devenu amoureux, ce doit être d'Aſtrée. » Alors Galatée ſe tournant vers Cleontine, „ ma mere, lui dit-elle, que penſe Celidée „ de ces bergeres? Madame, répond Cleon- „ tine, Celidée ne ceſſe de les louer, excepté „ Daphnide, dont je ne lui ai rien oui dire. Si „ vous ſouhaitez, madame, que je la faſſe „ appeller, vous l'entendrez elle même. » Galatée ayant fait ſigne qu'elle la verroit avec plaiſir: » Vous ne la verrez, dit Lerindas en „ ſouriant, que bien tard; car je l'ai laiſſée „ près du temple d'Aſtrée, où doit ſe faire le „ ſacrifice; & Thamire auprès d'elle. Mais, „ madame, continua-t'il, elle ne ſçauroit „ guere vous en dire plus que moi. Si vous „ voulez ſeulement ſçavoir qui eſt Daphni- „ de, c'eſt une belle étrangere arrivée depuis „ peu, & conduite par un nommé Alcidon. „ Madame, reprit Cleontine, vous aurez „ bien tôt ici Thamire & Celidée, qui vous „ en diront tout ce qu'on peut en ſça- „ voir.

Ainſi Galatée apprenoit des nouvelles des bergeres, & plus elle s'en informoit, „ plus elle trouvoit que Celadon avoit raiſon d'aimer Aſtrée. Après le dîner la nymphe alla voir Damon que ſa foibleſſe empêchoit encore de ſortir. Cependant Halladin étoit

venu le retrouver, & ne le quittoit pas un inſtant ; ce jour étoit le troiſiéme qui s'étoit écoulé depuis ſa bleſſure ; & la nymphe qui lui avoit obligation, avoit réſolu de ne point l'abandonner, qu'il ne fût entierement rétabli. Pour le déſennuyer elle lui faiſoit ſçavoir tout ce qu'elle apprenoit de nouveau ; elle voulut donc que Lerindas redît en ſa préſence tout ce qu'il lui avoit rapporté de ſon voyage.

Le jour ſe paſſa de la ſorte ; cependant Celidée & Thamire étant revenus, Galatée voulut incontinent les voir. » Hé bien, ſage » bergere, lui dit-elle, que nous apportez-» vous de nouveau ? Madame, répondit Ce-» lidee, nous avons ſatisfait aux hommes & » à dieu, car nous avons rendu un devoir au » ſage Adamas, en viſitant ſa fille Alexis, & » nous avons offert au grand Thautates le » ſacrifice qui lui étoit dû en action de gra-» ces pour le gui de l'an neuf ; & je puis vous » aſſurer que nous ſommes tous extrême-» ment ſatisfaits. Car, madame, il faut que » vous ſçachiez qu'Alexis eſt la plus belle, & » la plus aimable fille que l'on puiſſe voir, & » que toutes les bergeres qui ſont allé la voir » l'adorent. D'ailleurs Adamas nous a re-» çues avec toute la bonté, & toute la poli-» teſſe imaginables. Pour ce qui regarde le » ſacrifice, le grand Thautates l'a tellement » agréé, que toutes les victimes ont été trou-

„ vées entieres. Le gui étoit d'une beauté ad-
„ mirable, & nos druides pourront ne le pas
„ épargner dans nos ſacrifices, ni à nous, ni
„ à nos troupeaux. D'ailleurs nous avons eu
„ le jugement de Diane ſur la recherche de
„ Silvandre, & de Phylis, & la rencontre
„ de Daphnide & d'Alcidon. Qu'eſt-ce que
„ ce jugement, reprit Galatée? Madame, ré-
„ pondit la bergere, il y a quelque temps que
„ Silvandre & Phylis eurent une diſpute; ils
„ ſe reprochoient l'un à l'autre qu'ils n'a-
„ voient pas aſſés de mérite pour ſe faire ai-
„ mer, car bien que Silvandre ſoit un des
„ plus aimables bergers de toute la contrée,
„ on ne le voyoit attaché à aucune bergere.
„ Phylis donc lui reprochoit que s'il n'ai-
„ moit point, & que s'il n'étoit point aimé,
„ c'étoit en lui faute de courage & de méri-
„ te. Silvandre à ſon tour lui faiſoit les mê-
„ mes reproches. Ils furent condamnés à
„ rendre leurs ſoins à Diane, qui après trois
„ lunes devoit porter ſon jugement. Sans
„ doute, dit Damon elle aura jugé en faveur
„ de la bergere. Son jugement, répondit Ce-
„ lidée, a été aſſés douteux; elle a dit que
„ Phylis étoit plus aimable que Silvandre, &
„ que Silvandre ſçavoit mieux ſe faire aimer
„ que Phylis. Ce doit être une ſage bergere,
„ ajouta Damon, elle a voulu les contenter
„ tous deux. Mais, madame, continua-t'il
„ en ſe tournant vers Galatée, vous ne de-

„ mandez point qui est cette Daphnide dont
„ Lerindas a parlé. Je voudrois bien sçavoir
„ qui elle est, & qui est cet Aleidon.

Alors Thamire prenant la parole : „ Sei-
„ gneur, dit-il, nous avons appris par Hylas
„ un de nos bergers, que Daphnide est une
„ dame des plus qualifiées de la province des
„ romains, qu'Alcidon est un chevalier très
„ aimé du roi Euric, & qu'ils sont venus en
„ cette contrée pour voir la fontaine de la
„ verité d'amour. Il suffit, ajouta Damon;
„ & se tournant vers Galatée ; madame, ces
„ deux personnes méritent votre curiosité;
„ peu s'en est fallu qu'Euric n'ait épousé Da-
„ phnide, j'étois alors en Affrique, & j'ai
„ sçu par les nouvelles qui venoient au roi
„ Genseric tout ce qui s'est passé à cet égard.
„ Pour Alcidon, madame, je l'ai vû à la cour
„ de Forismond ; c'est un chevalier accom-
„ pli : & ce prince le cherissoit infiniment. Je
„ pourrois vous en raconter beaucoup de
„ choses qui méritent d'être sçues ; mais il
„ vaut mieux que vous les apprenniez de lui
„ même.

Pendant que Damon parloit ainsi, Tha-
mire & Celidée s'étoient un peu retirés par
respect, voyant qu'il parloit bas à la nym-
phe. „ Mais, madame, ajouta-t'il, pour-
„ quoi cette bergere qui paroît si sage & si
„ discrete, a-t'elle le visage si gâté ! Ces bles-
„ sures, répondit Galatée, lui sont bien glo-

„ rieuſes : & là deſſus elle lui raconta ce qui „ l'avoit engagée à ſe défigurer de la ſorte, & „ combien heureuſement ce deſſein lui avoit „ réuſſi, la folle paſſion de Calidon s'étant „ éteinte, & l'amour de Thamire n'étant de„venu que plus vif. „ Damon ne pouvoit aſſés admirer tant de réſolution dans une ſimple bergere ; & la nymphe remarquant ſon étonnement lui dit : „ ne vous arrêtez point „ à ces dehors trompeurs ; les bergers de cet„ te contrée ſont bergers par goût & par in„ clination ; ils ſont alliés à ce qu'il y a de „ plus conſiderable dans nos états, & ils ont „ choiſi ce genre de vie comme le plus tran„ quille de tous.

„ Madame, répondit Damon, ſi Celidée „ avoit le courage de faire ce qui ſeroit né„ ceſſaire, je ſçai une perſonne qui lui ren„ droit ſa beauté. Le courage ne lui manque„ roit pas, dit Galatée, mais peut être la vo„ lonté. » Auſſi tôt Galatée l'ayant fait ap-procher : » Celidée, lui dit-elle, voici un che„ valier qui vous fera guerir ſi vous voulez, „ & qui vous rendra votre premiere beauté. „ Oui, ajouta le chevalier, il ne faut qu'é„ gratigner un peu ces bleſſures, en ſorte que „ nous en ayions du ſang. Seigneur, répon„ dit Celidée, je rens graces à vos bontés. „ Lorſque je me ſouviens des peines que m'a „ cauſées cette beauté prétendue, je ne puis „ que la mépriſer. D'ailleurs ne voulant pa-

„ roître belle qu'aux yeux de Thamire, &
„ Thamire qui ſçait que c'eſt pour lui que je
„ me ſuis défigurée de la ſorte, trouvant ces
„ marques plus belles que la délicateſſe & la
„ proportion des traits; qu'ai-je affaire de
„ beauté? Cependant ſi Thamire le ſouhai-
„ te, je ſuis prête à faire tout ce qu'il m'or-
„ donnera.

Alors, le berger prenant la parole: „ Ma
„ fille, dit-il, je vous aime, il eſt vrai, beau-
„ coup plus que je n'ai jamais fait; mais ſi je
„ croyois pouvoir vous rendre cette beauté
„ que vous m'avez ſacrifiée, je n'épargnerois
„ ni peine, ni travail: autrement je me croi-
„ rois coupable envers vous de la plus noire
„ ingratitude. Si vous avez donc quelquere-
„ mede, ſeigneur, ajouta-t'il en ſe tournant
„ ver Damon, je vous ſupplie de nous l'en-
„ ſeigner. N'en doutez pas, reprit Damon, &
„ j'en ai vû moi même l'experience, lorſque
„ j'étois en Afrique: il faut mouiller du ſang
„ des bleſſures, de petits batons que vous
„ porterez en diligence où je vous dirai.
„ Vous ne ſerez que douze ou quinze jours
„ à faire ce voyage, & je vous adreſſerai au
„ myre qui a le ſecret. O dieux, s'écria Celi-
„ dée, falloit-il que je me raviſſe avec tant
„ de peine cette funeſte beauté, pour la ra-
„ cheter maintenant ſi cher! Hé, Thamire,
„ contente-toi de ta Celidée telle qu'elle eſt,
„ ſans vouloir t'expoſer à la perdre pour

„ toujours. Tu m'as dit tant de fois que tu
„ étois le berger le plus heureux ; que veux
„ tu davantage ? Joui de la ſatisfaction que
„ le ciel t'a donnée. Si c'eſt pour moi que tu
„ déſires cette beauté, deſabuſe-toi, & penſe
„ que ſi je pouvois donner ma vie ſans te
„ perdre, je la donnerois avec joye, pour
„ n'être point éloignée de toi. Le voyage que
„ l'on te propoſe eſt plein de perils ; peut
„ être que celui que tu cherches n'eſt plus, &
„ que le ſecret même de ce myre ſeroit inuti-
„ le, mes bleſſures n'étant point aſſés recen-
„ tes. Si c'eſt pour toi que tu la déſires,
„ cette beauté ; mais voudras-tu l'acheter
„ aux dépens de tous mes plaiſirs ? Tu réuſſi-
„ ras, je le veux : Hé, Thamire, une legere
„ indiſpoſition, une fievre de quelques jours
„ ne peuvent-elles pas me la ravir encore ? Du
„ moins le temps qui roule inceſſamment
„ me la ravira ; & tu auras perdu des jours
„ que le ciel nous permet de paſſer enſemble.

Celidée en prononçant ces mots, verſoit un torrent de larmes ; Damon en fut touché, & quand elle eut ceſſé de parler : „ Sage
„ & diſcrete bergere, lui dit-il, votre vertu
„ excite tout à la fois l'admiration & l'amour.
„ Vous avez raiſon de vous oppoſer au dé-
„ part de Thamire ; mais je puis faire venir le
„ myre dont j'ai parlé. O ſeigneur, s'écria
„ Celidée, ſi vous m'accordez cette faveur,
„ le grand Thautates vous en donnera la ré-

„ compenſe, & je le ſupplierai ardemment „ de vous rendre auſſi heureux que vous le „ meritez ! » A ces mots, ſe jettant à genoux „ Par le nom que vous portez, dit-elle, & „ par l'objet que vous aimez, ou que vous „ aimerez le plus, je vous conjure, ſeigneur, „ de vouloir détourner Thamire d'un ſi pé- „ rilleux voyage. » Le chevalier admirant la vertu & la tendreſſe de la bergere, la releva incontinent, & l'aſſura que de ſon avis Thamire ne l'abandonneroit jamais.

Cependant l'heure de ſe coucher étant venue, la nymphe ſe retira dans la reſolution de faire offrir le lendemain le ſacrifice, & d'aller voir les bergeres le jour ſuivant. Son deſſein étoit de ramener avec elle Alcidon & Daphnide. Elle le fit ſçavoir à Damon. Le matin étant venu, Cleontine met ſur ſa tête un chapeau de fleurs, ſe ceint de verveine, prend un rameau de gui dans ſa main, fait allumer le feu, & après que les taureaux blancs eurent été immolés, elle jetta de leur ſang ſur le feu, puis ſur la nymphe, & ſur Damon; mâchant enſuite du laurier, & jettant dans le feu de la ſabine, du gui, & de la verveine, elle court à la porte de Bellenus. A peine elle l'a touchée avec le gui qu'elle s'ouvre avec un bruit horrible. Et ſe panchant dans la caverne, elle en reçoit le ſouffle ; puis revient trouver la nymphe & le chevalier qui attendoient à genoux la réponſe

e du dieu. Ses cheveux etoient heriſſés, ſes eux égarés, ſa voix plus forte qu'à l'ordi- aire. Alors prenant d'une main le coin de 'autel, & de l'autre tenant toujours le ra- neau de gui, elle profera ces mots :

Va nymphe, rens tes vœux, tu ſortiras d'erreur ;
Mais du terrible Amour crains la juſte fureur.
Crains un plus ſenſible outrage.
Et toi, ſi parfait amant,
Daigne écouter ce preſage :
Quand tu ſeras aux lieux où parle un diamant,
Tu devras ton ſalut à tel que maintenant,
Tu déteſtes davantage.

La nymphe & le chevalier, méditerent en- vain cet oracle ; ils ne purent l'entendre en- tierement. Mais un des plus anciens vacies, qui avoit accoutumé d'expliquer ces ſortes de réponſes, s'approchant de la nymphe, lui parla en ces termes : » Le grand Thauta- » tes qui nous aime nous avertit de l'avenir, » mais d'une maniere obſcure ; il ne nous » laiſſe entendre que ce que nous devons ſça- » voir pour obſerver ce qui peut l'engager à » nous faire du bien. Auſſi voyez-vous, » grande nymphe, qu'il vous ordonne de » rendre les vœux que vous avez faits ; il vous » prédit enſuite que vous ſortirez bien tôt » de l'erreur où vous êtes. Et pour montrer » qu'il vous aime, il vous avertit de bonne » heure de ce qui peut vous arriver de funeſ-

» te, afin que vous vous prépariez à le rece-
» voir, où à y remedier. Je ſuis obligé de vous
» dire ici, que par la chute des animaux ſa-
» crifiés, par la couleur de leur ſang, & par
» les entrailles que nous avons examinées de-
» puis quelque temps, nous jugeons que
» quelque grand malheur nous menace.
» Nous avons tant de ſignes du ciel, que
» nous ne devons penſer qu'à faire des ſup-
» plications pour arrêter ſa colere.

» Pour vous, ô vaillant chevalier, l'ora-
» cle vous eſt abſolument favorable, puiſ-
» qu'il vous avertit que vous ſerez délivré de
» quelque grand malheur, ou de la mort mê-
» me, par celui que vous haiſſez le plus. Ainſi,
» madame, & vous genereux chevalier, re-
» merciez Bellenus des faveurs qu'il vous
» fait à tous deux, afin de l'engager à vous
» les continuer.

Auſſi tôt ils ſe remirent à genoux, & ren-dirent leurs actions de graces. Ils ſe retire-rent enſuite, déterminés à aller le lende-main au temple de la bonne déeſſe, & à voir à leur retour les bergeres du Lignon. Ils n'a-voient pas encore dîné, lors qu'un chevalier d'Amaſis entra dans la ſale où ils étoient. Ce chevalier après avoir ſalué reſpectueuſement la nymphe, lui dit à l'oreille qu'il avoit des choſes importantes à lui communiquer. A ce mot elle fit ſigne qu'on deſſervît, & ſe re-tira auſſi tôt dans un cabinet, où elle fit ap-

ller le chevalier. Galatée impatiente de ſça-
oir ce qui l'amenoit : » Ma mere, dit-elle,
a-t'elle eu des nouvelles de l'armée des
francs, & comment ſe porte Clidaman.
Madame, répondit le chevalier, elle en a
reçu ce matin, qui ne ſont pas trop bon-
nes ; mais elle veut vous les apprendre elle-
même. Je puis ſeulement vous aſſurer
qu'elle paroît fort affligée, & qu'elle déſi-
re fort de vous entretenir. Vos diſcours,
répondit Galatée, me jettent dans une in-
quiétude mortelle, je voudrois ou en ſça-
voir moins, ou apprendre le reſte promp-
tement. Il faut avant que de vous renvoyer
que je parle à la ſage Cleontine qui m'a
rendu ce matin l'oracle, & à Damon qui
peut nous être d'un grand ſecours. » En
même temps elle les fit appeller, & deman-
a à la ſage Cleontine, ſi elle devoit s'en re-
ourner incontinent, ou pour obéir à l'ora-
le, aller rendre ſes vœux à Bonlieu. » Mada-
me, répondit Cleontine, nous devons
dans toutes les occaſions recourir à Thau-
tates ; vous y êtes obligée vous en particu-
lier, & par le vœu que vous avez fait, &
par l'ordre que vous en avez reçu. Com-
mencez donc par le ſacrifice que vous de-
vez, après quoi vous pourez le jour même
vous rendre à Marcilli. » Damon fut du
même avis. Et la nymphe renvoya le chéva-
ier, le chargeant d'aſſurer Amaſis que le lea-

demain elle ſeroit de bonne heure auprès d'elle, & que cependant elle la ſupplioit de trouver bon qu'elle acquitât un vœu, qu'elle alloit rendre en partie pour Amaſis même.

Le chevalier partit, laiſſant Galatée dans une inquiétude ſi grande, qu'elle oublia les bergeres. Elle ne ceſſa tout le jour de parler à Damon, & de chercher avec lui le ſujet pour lequel Amaſis preſſoit tant ſon retour. Dès le matin Damon mit Galatée & ſes nymphes dans leurs chars, & monta ſur un cheval que Galatée lui avoit donné. Damon parut ſi beau aux yeux de la nymphe, qu'il lui rappella Lindamor; & paſſant d'une penſée à l'autre, elle s'imagina que peut-être il étoit mort, & que c'étoit la nouvelle qu'Amaſis vouloit lui apprendre. Déja elle ſongeoit à le remplacer par Damon; mais venant à ſe ſouvenir des ſervices de Lindamor, de la gloire dont il s'étoit couvert à l'armée, & des graces qui accompagnoient toute ſa perſonne, elle ne pouvoit s'empêcher de le regreter, & de former des deſſeins à ſon avantage, ſuppoſé qu'il vécût encore. Cette penſée l'occupa juſque près de Bonlieu; mais en paſſant le Lignon, elle ſe ſouvint de Daphnide & d'Alcidon, & des bergeres qu'elle avoit tant ſouhaité de voir. Elle manda au ſage Adamas de la venir trouver incontinent à Bonlieu, & ſi elle en étoit déja partie,

de la ſuivre à Marcilli, pour apprendre les nouvelles qu'Amaſis avoit reçues. Et Lerindas lui dit en ſecret qu'il obligeroit la nymphe, s'il vouloit bien amener avec lui Alcidon & Daphnide.

A peine fut elle arrivée au temple de la bonne déeſſe, que Chryſante ordonne le ſacrifice, pour ne point faire attendre la nymphe. Elle lui confirma que les victimes offertes pour les particuliers ſe trouvoient entieres, mais que les victimes immolées pour le public, & pour l'heureux voyage de Clidaman, avoient toutes quelque imperfection remarquable.

Cependant Silvandre qui avoit obtenu la permiſſion qu'il déſiroit, en étoit tellement occupé, qu'il avoit oublié de dire à Madonte & à Therſandre, qu'il y avoit un chevalier qui les cherchoit, & qui menaçoit de leur faire quelque outrage. Mais les ayant rencontré par hazard, il les informa de tout ce qu'il avoit appris de Pâris, & du danger qu'ils couroient, s'ils venoient à rencontrer cet homme barbare qui ne parloit que de vengeance. Madonte le remercia de cet avis. Ils ne purent jamais s'imaginer qu'il fût queſtion de Damon; ils le croyoient mort; ils ſe perſuaderent que c'étoit quelque parent de Madonte, qui vouloit ſe venger de leur fuite.

Silvandre touché des larmes qu'il voyoit

répandre à Madonte, lui en demanda le ſujet. » Berger, lui dit-elle, n'ai-je pas raiſon » de pleurer l'indigne fortune qui me pourſuit avec tant de cruauté ? J'eſperois du » moins qu'elle me laiſſeroit jouir en cette » contrée du repos qu'elle m'a refuſé dans » ma patrie. Dieux, que ferai-je deſormais ! » A ces mots les larmes coulerent de ſes yeux avec plus d'abondance. Silvandre encore plus ému, s'offrit de la défendre avec pluſieurs de ſes amis, ſi elle vouloit reſter dans cette contrée.

En ce même temps, Laonice qui par malheur ſe rencontra au même lieu, conſeilla à Madonte de ſe retirer dans ſa patrie, où elle meneroit une vie plus tranquille, & d'accepter le ſecours de Silvandre & de ſes amis, pour l'accompagner du moins, juſqu'à ce qu'elle fût ſortie du Foreſt. Madonte accepta la propoſition de Silvandre ; mais Therſandre s'y étant oppoſé, elle remercia le berger : ſeulement elle lui permit de venir un peu au delà du lieu où l'on avoit vû les étrangers. Auſſi tôt après avoir pris congé de quelques bergers qu'elle rencontra, elle ſe mit en chemin. Son deſſein étoit de s'enfermer dans quelque maiſon de veſtales, dès qu'elle ſeroit arrivé en Aquitaine.

Cependant Alexis avoit déja paſſé deux jours dans ſon hameau auprès de la belle Aſtrée, avec qui elle s'entretenoit tout le jour;

& la nuit elles ſe retiroient dans une même chambre. Mais l'amour d'Alexis ne lui permettant pas de repoſer auſſi long temps qu'Aſtrée ; cette ſeconde nuit elle ouvrit les yeux, avant que le jour parût. Et dès qu'elle apperçut de la clarté, elle ſe leva pour contempler de plus près la bergere endormie. Il arriva que ſans y penſer elle prit la robe d'Aſtrée. Et s'en étant apperçue, elle ſe mit à la baiſer, car l'amour fait trouver du plaiſir en des choſes que tout autre mépriſeroit. Puis remarquant ſur la table ſa coeffure, & le reſte de ſes habits, tranſportée d'amour, elle les prend, les baiſe mille fois, & ſe les accommode. En cet état elle s'approche du lit, ſe met à genoux devant la bergere, la contemple, l'idolâtre ; puis s'aſſeyant vis-à-vis d'elle, elle la contemple encore. Quelquefois elle ſe baiſſe dans le deſſein de lui dérober un amoureux baiſer ; mais elle eſt retenue par le reſpect. Peut être que la paſſion l'eût enfin emporté, ſi par hazard Leonide ne s'étoit éveillee. Leonide prit Alexis pour Phylis, auſſi bien qu'Aſtrée & Diane qui s'éveillerent au même temps. Cette erreur enhardit Alexis, elle s'approche d'Aſtrée, & en lui donnant le bon jour, elle lui donne un baiſer.

La bergere entendant une voix differente de celle de Phylis, tourna la tête, & fut bien ſurpriſe, quand elle reconnut Alexis. » Me

» dit-elle ; jamais le Foreſt ne v
» re ſi belle ! » Leonide elle mê
charmante dans ce déguiſement
juſques-là gardé le ſilence ; m
reconnue : » Ma ſœur, dit-elle
» ne penſez-vous pas que cet aju
» au change ? Il me ſemble, rép
» de, que cet habit vous ſied m
» bit de druide, & que ſi Hyla
» feroit incontinent une nouve
» d'amour, pour l'employer à
» Mais, interrompit Diane, j
» ſont les habits d'Aſtrée ; ne
» à propos qu'Aſtrée prît ceux
» de lui épargner la peine de ſe
» D'ailleurs ce déguiſement ré
» Adamas qui les méconnoît
» te.

» pere, s'il me voit vêtue de la ſorte? Il ſera » charmé, répondit Leonide; il ſçait que rien » n'eſt plus propre à rétablir votre ſanté, que » la joye & le plaiſir. Si je le croyois, reprit » Alexis, je ſerois ravie de tromper aujour- » d'hui les yeux de tous ceux qui nous ver- » ront; auſſi bien me ſuis-je mépriſe en m'ha- » billant parce qu'il n'étoit pas encore jour, » & lorſque je m'en ſuis apperçue, j'ai voulu » eſſayer ſi vous me reconnoîtriez. Je n'ai de » ma vie été ſi embarraſſée, qu'à m'ajuſter » cet habillement. Je vous aſſure, dit Aſ- » trée, qu'on ne croira jamais que ce ſoit la » premiere fois que vous l'ayez mis; pour » moi je prendrai un autre de mes habits; on » en croira mieux que vous êtes une nouvel- » le bergere. Non, non, Aſtrée, répondit » Diane, il faut que vous preniez les habits » d'Alexis, autrement on ne ſçauroit ce » qu'elle ſeroit devenue. Nous dirons, ajou- » ta Leonide, qu'Alexis ſe trouve un peu » mal, à condition pourtant qu'Aſtrée pren- » dra demain ſes habits; nous les ajuſterons » l'un & l'autre à leur taille. Demain, dit » Aſtrée, je ſerai druide, pourvû que l'on me » garde le ſecret.

En même temps Aſtrée ſe leva pour aller chercher un autre habit. Quels furent les tranſports de la feinte Alexis, lorſqu'elle apperçut tant de beauté! L'admiration la rendoit immobile, lorſque la bergere en lui

donnant le bon jour ſe jetta à ſon col pour l'embraſſer. Leonide, à la vue de leurs careſſes fut un peu touchée de jalouſie, & ſe mit à embraſſer Diane à ſon tour. Cependant Phylis vint frapper à la porte ; & la belle Aſtrée ne ſçachant qui c'étoit, ſe jetta promptement dans le lit, de peur d'être vue en l'état où elle étoit. Alexis alla ouvrir en maudiſſant l'importun, & tout le jour elle ne put faire le moindre accueil à la bergere.

Pendant que Phylis ſaluoit ſes compagnes, Alexis ſortit, & ſe retira à grands pas dans la coudraye. Elle crut qu'elle pourroit à loiſir ſe rappeller toutes les faveurs qu'elle avoit dérobées ſous un nom emprunté. Mais comme il étoit déja tard, & que les bergers avoient ramené leurs troupeaux à l'ombre, elle en rencontra pluſieurs qui chantoient, & qui couchés ſous des arbres attendoient au frais leurs bergeres, Calidon entr'autres, qui s'étant levé de bonne heure avoit paſſé le Lignon, dans l'eſperance de voir Aſtrée, & pour tenter encore la fortune, avant que de faire parler davantage à Phocion. Et comme il avoit rencontré Hylas en chemin, ils vinrent enſemble en ce lieu, où ils s'étoient mis à chanter.

Alexis qui n'étoit point accoutumée à la voix de Calidon, ne le reconnut que lorſqu'il fut paſſé ; mais elle entendit qu'Hylas

lui disoit : » Est-il possible, Calidon, qu'Asi-
» trée vous traite si mal ? Il n'est que trop
» vrai, répondit-il, & je voudrois pouvoir
» imiter votre conduite en de semblables oc-
» casions. » Alexis craignant d'être reconnue passa outre, & n'entendit rien de plus. Mais Hylas continuant : » De tous les maux que
» souffrent les bergers de cette contrée, il ne
» faut s'en prendre qu'à Silvandre seul ; par-
» ce qu'il a de la subtilité dans l'esprit, & qu'il
» sçait se faire estimer des bergers, il leur
» persuade qu'un amant est perdu d'hon-
» neur, lors qu'étant maltraité il change
» d'objet, comme si un homme semblable au
» rocher exposé à l'outrage des flots, ne
» pouvoit changer de lieu, pour éviter les
» mauvais traitemens. D'un autre côté les
» bergeres assurées qu'elles sont que nous se-
» rons blâmés de notre inconstance, si nous
» les quittons, exercent sur nous un empire
» tyrannique, & s'embarassent peu de nous
» donner des marques de leur bonne volon-
» té : au lieu que si ces maximes étoient
„ changées, loin de nous faire languir, elles
„ nous accorderoient chaque jour de nou-
„ velles faveurs, afin de nous ôter jusqu'à
„ l'espérance de rencontrer mieux.

Calidon répondit froidement : „ Vous
„ vous trompez, Hylas ; ce n'est point Sil-
„ vandre qui a introduit ces maximes ; il y a
„ des siecles entiers qu'elles sont établies

„ dans cette contrée ; & quand l'uſage ne
„ nous obligeroit point à la conſtance, pour-
„ rions nous ceſſer d'aimer des bergeres ſi
„ parfaites, lors qu'une fois nous avons com-
„ mencé ? Je voi bien, reprit Hylas, que vous
„ aimez Aſtrée, & que je n'aurai point au-
„ jourd'hui raiſon avec vous ; mais j'eſpere
„ que vous ſerez bien tôt auſſi délivré de cet-
„ te paſſion, que vous l'êtes de celle que vous
„ aviez pour Celidée. Beaucoup de raiſons
„ m'ont fait quitter Celidée, repartit le ber-
„ ger, la perte de ſa beauté qui m'attachoit à
„ elle, mon reſpect pour Thamire, la ſoumiſ-
„ ſion que je devois au jugement de celle qui
„ m'a condamné, mes ſermens de lui obéir.
„ Pour Aſtrée, tout me ſollicite de l'aimer:
„ ſa beauté incomparable..... Cette beauté,
„ interrompit Hylas, n'eſt-elle pas ſujette à
„ l'injure des années ? O Hylas, dit Calidon,
„ quand les années lui auront ravi ſa beauté,
„ Calidon ne ſera plus d'âge à ſe ſoucier de
„ cette perfection. D'ailleurs ſes parens &
„ les miens approuvent mon amour. Cette
„ approbation, reprit Hylas, fait le plus
„ ſouvent que les filles s'opiniatrent à n'ai-
„ mer point des hommes qui ſans cela leur
„ ſeroient très agréables ; elles la regardent
„ comme un ordre qui contraint leur choix
„ & leur inclination. Mais, reprit Calidon,
„ Aſtrée eſt ſi ſage, elle cherit tant ſa réputa-
„ tion, d'ailleurs elle n'aime perſonne. Il eſt

„ vrai, répondit Hylas en riant, elle n'aime „ perſonne. De plus ajouta Calidon, je ne „ l'ai pas ſervie aſſés long-temps, & ſi elle „ ſe rendoit avec tant de facilité, elle ſeroit „ moins eſtimable.

„ O Calidon, s'écria Hylas, que je vous „ plains! Vous vous imaginez qu'il faut de „ longs ſervices pour plaire? N'avez-vous „ pas entendu dire que Celadon l'a aimée? „ Oui, repliqua Calidon; mais n'étant plus „ il ne peut me nuire. Plus que vous ne pen- „ ſez, dit Hylas. Si elle ſuit l'opinion de Sil- „ vandre, pourquoi n'aimeroit-elle pas la „ memoire du berger, comme Tircis aime „ celle de Cleon? Mais ce n'eſt pas ce que je „ voulois dire. Combien de temps Celadon „ l'a-t'il recherchée? Quatre ou cinq ans, „ répondit Calidon. Hé bien mon ami, con- „ tinua Hylas, s'il faut que vous la ſerviez „ auſſi long temps pour en être aimé..... Je ne „ le croi pas, interrompit le berger. *Calidon*, „ Calidon, flatez-vous tant qu'il vous plai- „ ra, mais ſouvenez-vous que rien n'eſt plus „ aſſuré que l'experience, & ce que vous „ avez vû arriver une fois, croyez ſi vous „ êtes ſage qu'il peut encore arriver. Vous „ dites qu'elle n'aime point. C'eſt ce qui me „ fait plus mal juger de l'état de vos affaires; „ Les filles que nous ſçavons qui aiment, „ nous pouvons eſperer de les gagner; pour „ ces inſenſibles, elles ignorent même ce qui „ doit être aimé.

Calidon ne pouvant répondre aux raiſons d'Hylas. » En verité, dit-il, j'avois grand » beſoin des conſolations que vous me don- » nez, & je loue ma bonne fortune qui m'a » fait vous rencontrer. Vous connoîtrez » quelque jour, dit Hylas, que je vous par- » le en ami, & ſi vous voulez m'en croire, » vous imiterez la conduite que j'ai toujours » tenue en de pareilles circonſtances. Com- » ment, dit le berger, je quitterois Aſtrée, » ou j'en aimerois une autre ? J'aimerois » mieux perdre la vie. » A ce mot la patience lui échappa, il voulut quitter Hylas; mais celui-ci le retint, & lui dit en ſouriant: » Si » vous voulez voir Aſtrée, entrez dans cette » coudraye; vous l'y trouverez. Je n'ai point » voulu vous dire qu'elle y fût, parce que je » crains trop que vous perdiez votre peine » auprès d'elle. » Le berger, ſans s'amuſer à » lui répondre, courut au lieu qu'Hylas lui » avoit montré. Il croyoit qu'il ne pouvoit trouver une meilleure occaſion, pour entretenir la bergere ſans être interrompu.

Hylas n'avoit point eu deſſein de le tromper; l'habit que portoit Aſtrée l'avoit deçu. Cependant Alexis faiſant reflexion ſur les faveurs qu'elle venoit de recevoir; » ô dieux, » dit-elle, levant les yeux au ciel, qu'Alexis » ſeroit heureuſe ſans Celadon, & que Cela- » don ſeroit heureux ſans Alexis! Si j'étois » véritablement Alexis, quel bonheur ce ſe-

„ roit pour moi, que de recevoir ces faveurs „ d'Astrée ! Mais combien seroit il plus „ grand, si étant Celadon, elles m'étoient „ faites comme à Celadon ! Y eut-il jamais „ un amant plus heureux, & plus malheu- „ reux que moi ? Mais, reprenoit-il ensuite, „ à quoi doit aboutir cette feinte ? Crois-tu „ pouvoir tromper toujours les yeux de „ tous ceux qui te verront ? Que ne prens-tu „ le parti de te déclarer ? Le goût qu'elle se „ sent pour Alexis ne vient que de sa ressem- „ blance avec Celadon. Elle ne hait donc pas „ ce berger, si elle en cherit la memoire, „ quand elle croit qu'il n'est plus, ne cherira „ t'elle pas davantage sa presence, quand el- „ le le verra à ses genoux vivant, & l'adorant ? „ Belle bergere, lui dirai-je, voici ce Cela- „ don qui mourut, lorsqu'il étoit dans vo- „ tre disgrace, & qui revit maintenant que „ vous en aimez les traits dans ceux d'Ale- „ xis ? S'il a commis quelque faute, il l'a bien „ expiée ; mais si tout ce qu'il a souffert ne „ suffit pas, ajoutez-y ce qu'il vous plaira. » Ensuite gardant le silence, il déliberoit en lui-même sur ce qu'il avoit à faire ; mais se retractant bien tôt après : » N'envie point „ ajoutoit-il, le bonheur d'Alexis ; ce n'est „ que par elle que tu dois esperer une meil- „ leure fortune ; ne te flatte point qu'Astrée „ aime en elle ta ressemblance ; il se peut „ qu'elle aime tes traits, & qu'elle haisse tes

„ fautes. Tu n'as pourtant rien à te repro-
„ cher juſqu'ici ; mais voudrois-tu par ta de-
„ ſobéiſſance ternir la pureté de ton amour ?
„ je t'ordonne, m'a-t'elle dit, de ne jamais
„ paroître en ma preſence ſans un comman-
„ dement exprès. Aime donc, ô Celadon,
„ obéis, & garde le ſilence, ſi tu veux vivre
„ & aimer d'une maniere irreprochable.

C'eſt ainſi qu'amour ſe jouoit d'Alexis; elle avoit eſperé de jouir de quelque ſatisfaction dans ce lieu ſolitaire, & les réflexions les plus cruelles viennent l'y accabler. Les larmes couloient de ſes yeux, lorſqu'elle apperçut Calidon. Telle qu'une bergere qui ſans y penſer met le pié ſur un ſerpent, s'en détourne, & fuit ailleurs pâle & tremblante; telle Alexis fuyoit d'allée en allée pour éviter Calidon que ſes habits lui faiſoient prendre pour Aſtrée. Calidon la perdit dans ces divers détours, d'où elle rentra incontinent dans le bois qui touche la coudraye. Mais Hylas qui n'étoit venu ſe promener en ce lieu que par rapport à Calidon, remarqua l'endroit par où elle étoit entrée. Il attendit quelque temps, pour l'enſeigner à Calidon qu'il croyoit n'être pas loin ; mais il attendit inutilement. Calidon s'imaginant que c'étoit à deſſein qu'Aſtrée le fuyoit, fut tellement ſenſible à ces mépris, qu'il reſolut cent fois de ne l'aimer plus. Mais ſe rappellant auſſi tôt ſes charmes, & ſes perfections, il ſe condamnoit

condamnoit lui même : tant il eſt difficile qu'un cœur touché de la beauté, s'en détache jamais.

Hylas commençoit à s'ennuyer, lorſqu'il vit Leonide, Diane, & Phylis qui venoient à lui, & parmi elles il crut remarquer Aſtrée. D'abord il eût juré le contraire, car il penſoit l'avoir vue tournant d'un autre côté, mais s'approchant d'elle, il ne put démentir ſes yeux. En même temps il ſentit quelqu'un qui les lui couvrant avec la main le preſſa de deviner qui c'étoit. » Je ſçai, dit Hylas, „ ſans faire le moindre mouvement, je ſçai „ qui vous êtes, & je ne ſuis point en peine „ comment vous êtes ici, mais comment „ vous y pouvez être. » Tandis qu'il parloit toute la compagnie arriva, & put entendre qu'il continuoit de la ſorte : Je ſçai, diſoit-il, „ que vous êtes Aſtrée, & lui ayant écarté „ les mains, il reconnut Laonice. Eſt-ce „ ainſi que vous méconnoiſſez vos amies, „ répondit-elle ? Bergere, dit Hylas, ce n'eſt „ pas ſans raiſon que je vous ai priſe pour „ Aſtrée, je l'ai vue il n'y a qu'un moment „ entrer dans ce bois, puis la voyant parmi „ vous venant d'un autre côté, qu'ai-je pû „ croire en la voyant ainſi en divers lieux, „ ſinon qu'aujourd'hui elle devoit être par „ tout ?

» Comment, dit Aſtrée, vous m'avez vû „ entrer dans ce bois ? Oui, dit-il, je vous ai

» vue, & je ne ſuis pas le ſeul; Calidon y eſt » encore qui vous cherche.» Aſtrée & les autres ſçavoient bien ce qu'il vouloit dire; mais ils feignirent le contraire. » Il faut que » ce matin vous ayiez les yeux malades, interrompit Diane; nous rendrons toutes » bon témoignage qu'Aſtrée ne nous a quittées d'aujourd'hui. Oh, vous direz ce qu'il » vous plaira, je voi bien que voici Aſtrée; mais je ſçai qu'il eſt impoſſible que » celle que j'ai vue ait pû être ſi tôt avec » vous, ayant pris un chemin tout different. » Je ſçai bien encore que je l'ai vue cette Aſtrée que je dis, & que mes yeux ne me » trompent point. » Aſtrée déſirant trouver celle dont il parloit: » Si vous ne nous la » montrez, dit-elle, nous penſerons que » vous n'êtes pas dans votre bon ſens. Penſez tout ce qu'il vous plaira, repartit Hylas, vous penſerez encore moins que moi; » mais je veux m'éclaircir: allons je vous » prie chercher cette autre Aſtrée.

A ces mots, il entre dans le bois, & après avoir cherché de tous côtés, lorſque tous s'ennuyoient excepté la veritable Aſtrée, il crut voir au travers des arbres la bergere aſſiſe ſur les bords du Lignon. Il court auſſi tôt, & lorſqu'il pût la reconnoître, il leur fit ſigne de s'approcher. Alors il prit Aſtrée d'une main, & montrant Alexis de l'autre: » Regardez, lui dit-il, bergere, ſi vous n'ê-

„tes pas au pié de cet arbre. Phylis répondit: „je vous aſſure, Hylas, que vous tenez „quelque choſe du lyon; on dit qu'il con„noît mieux les habits que le viſage de ceux „qui le gouvernent. Quoi, parce que vous „voyez les habits d'Aſtrée, vous vous ima„ginez que c'eſt Aſtrée elle même?

Ils parloient ſi haut, & Hylas faiſoit tant de bruit, qu'Alexis tournant la tête, apperçut toute cette troupe qui venoit à elle. Elle prend à l'inſtant un air plus ſerain, pour cacher ſes déplaiſirs, & ſe levant elle marche au devant des bergeres. Hylas & Laonice qui n'étoient point prévenus ſur le déguiſement, méconnurent Alexis; enſorte qu'Hylas s'approchant d'elle: » Je vous aſſure, dit-il, „belle bergere, que vous avez penſé me fai„re tourner la tête, lorſque je ne vous ai „qu'entrevue. » Alexis feignant de ne le pas connoître, & d'ignorer ce qu'il diſoit: » Par„donnez, berger, lui dit-elle, ſi je ne vous „répons pas: je n'entens rien à ce que vous „dites. Je veux dire, reprit Hylas, que vous „ayant priſe pour Aſtrée, puis voyant en „même temps Aſtrée dans un autre lieu, j'ai „penſé perdre la tête; mais que maintenant „que je vous voi bien, je crains que vous ne „me dérobiez un cœur que j'ai donné à une „autre.

„Vous m'avez ſervie, dit Aſtrée, en me „prenant pour une bergere ſi belle; mais je

» vous ſçai mauvais gré de m'avoir ſoupçon-
» née de larcin ; & vous ne pouvez à mon
» gré réparer cette injure, qu'en me mon-
» trant qui de toutes ces bergeres eſt Aſtrée.
» Puiſqu'il m'eſt ſi facile, dit Hylas, d'effa-
» cer l'injure que vous prétendez avoir re-
» çue, j'y conſens, pourvû neanmoins que
» vous acceptiez ce cœur que je vous offre
» comme don, ſi vous le refuſez com-
» me larcin. Voici Aſtrée, ajouta-t'il, en
» montrant Alexis, pour la veritable Aſtrée
» qu'il prenoit pour une étrangere, il lui
» trouvoit tant de graces, que ſans lui don-
» ner le loiſir de parler, il la preſſoit de ſa-
» tisfaire à ſon tour à ce qu'il lui avoit de-
» mandé.

» Que dira Stelle, interrompit Phylis, ſi
» elle vient à ſçavoir que vous aimez cette
» belle étrangere ? *Elle dira* que j'obſerve nos
» conditions par leſquelles il m'eſt permis
» d'en aimer une ou pluſieurs autres avec
» elle, ſans qu'elle puiſſe s'en offenſer. Com-
» ment, dit la nouvelle bergere, vous pré-
» tendez en aimer une autre avec moi ? Que
» vous importe, reprit Hylas, ſi je ne laiſſe
» pas de vous aimer autant que vous le vou-
» drez ? Ha berger, dit l'étrangere, je ne veux
» point de partage, je mérite bien que l'on
» m'aime ſeule. Ainſi vous riſquez beau-
» coup de n'avoir jamais de maitreſſe faite
» comme moi. Puiſque vous êtes de ce carac-

„ tere, dit Hylas, je vous conſeille de vous
„ adreſſer à Silvandre, il eſt préciſément tel
„ que vous le demandez.

„ A propos de Silvandre, interrompit Phy-
„ lis, qu'eſt-il devenu ce matin, nous ne le
„ voyons point ici ? Cela eſt heureux pour
„ vous, Hylas; il vous empêcheroit de dé-
„ buter avec cette belle étrangere par une dé-
„ claration. » Hylas vouloit répondre ; mais Laonice prenant la parole : » Non, Hylas,
„ dit-elle, parlez : d'aujourd'hui vous ne
„ verrez Silvandre, & quand il ſeroit ici,
„ après le malheur qu'il s'eſt procuré lui mê-
„ me ſans y penſer, je doute qu'il proferât
„ un ſeul mot. Que lui eſt-il arrivé, dit in-
„ continent Diane ! Il faut que vous ſça-
„ chiez, continua la malicieuſe Laonice en
„ ſouriant, que Pâris rencontra il y a quel-
„ que temps un chevalier étranger qui me-
„ naçoit Therſandre. Silvandre ſe chargea
„ d'en avertir Madonte ; il l'a fait ce matin,
„ & Madonte craignant que le chevalier ne
„ reçût quelque déplaiſir en ſa compagnie,
„ elle eſt partie à l'heure même, & m'a char-
„ gé de vous faire à toutes ſes excuſes, & de
„ vous aſſurer qu'elle n'oublieroit jamais les
„ faveurs qu'elle a reçues ſur les rives du Li-
„ gnon. Le pauvre Silvandre n'a pû cacher
„ ſon amour pour elle ; il a d'abord eſſayé de
„ la faire demeurer; mais n'ayant pû y réuſ-
„ ſir, il s'eſt offert à l'accompagner. Ma-

„donte, apparemment pour ne pas donner „de la jalouſie à Therſandre, l'a refuſé plus „de cent fois; enfin ne pouvant la fléchir, il „s'eſt jetté à ſes genoux, & à force de ſuppli„cations il a obtenu de l'accompagner une „partie du jour. Vous pouvez bien, lui di„ſoit-il, m'accorder d'être ce peu de temps „auprès de vous, pour l'éternel regret que „me laiſſera votre abſence.

„Voilà, dit Aſtrée, ce que vous aurez bien „de la peine à nous perſuader. Silvandre ai„mer, lui qui ne regarda jamais bergere, que „pour la fuir? Pour la fuir, interrompit Hy„las, & qu'appellez-vous ce qu'il fait, lorſ„qu'il eſt auprès de Diane? Oh! répondit „Phylis, c'eſt une pure feinte. Non, Hylas, „reprit Laonice, Phylis a raiſon, ce qu'il „fait pour la bergere n'eſt que feinte, il l'a „juré plus de cent fois ce matin, lorſque Ma„donte lui a dit à ce même ſujet: Hé bien, „Silvandre, ſi mon abſence vous laiſſe des „regrets, la preſence de Diane vous conſo„lera. Diane, a-t'il répondu, mérite d'au„tres ſervices que les miens; auſſi ne lui en „ai-je jamais rendu, que pour ne pas man„quer à la gageure de Phylis; & plût à dieu „qu'elle fût en votre place, & vous en la „mienne, vous verriez ſi je dis vrai!

Phylis comprit que ce diſcours déplaiſoit à Diane: „Je ne croirai point, dit-elle, que „Silvandre aime Madonte; car il n'a jamais

» eu le moindre empreſſement pour elle.
» Vous vous trompez, interrompit Diane,
» j'en ai vû des ſignes certains ; & pourquoi
» un jeune berger qui a de l'eſprit & du cou-
» rage, n'aimeroit-il pas Madonte qui le mé-
» rite ſi bien ? D'ailleurs Laonice en parle
» comme ſçavante, puiſqu'elle l'a vû partir
» avec elle. En effet, dit Aſtrée, eſt-il bien
» vrai, Laonice, que Silvandre a ſuivi Ma-
» donte ? S'il eſt vrai, répondit la fine berge-
» re ? Penſez vous que je l'aſſuraſſe ainſi, ſi je
» ne l'avois vû ? A quoi me ſerviroit d'avan-
» cer un fait que vous pouvez ſi facilement
» verifier ? Dieu le conduiſe, répondit Dia-
» ne, & le ramene quand il lui plaira.

A ces mots feignant de n'y prendre aucun interêt, elle tourna ſes pas d'un autre côté. Phylis la ſuivit quelque temps après. Déja Diane avoit commencé à ſe plaindre de l'inconſtance du berger. » Sont-ce là, diſoit-el-
» le, les effets de l'amour que tu me faiſois
» paroître ? Devois-tu te donner & à moi
» auſſi tant de tourment, pour obtenir la
» permiſſion de me rechercher ſous le pré-
» texte de la feinte, & me ſacrifier auſſi tôt
» à Madonte ? Tu as trop blâmé l'inconſtant
» Hylas, pour en prendre ſi tôt le perſon-
» nage.

En même temps appercevant Phylis, elle l'attendit ; & dès qu'elle fut arrivée : » Hé
» bien ma ſœur, lui dit-elle, jugez mainte-

» nant si vous aviez raison de me menacer
» des importunités de Silvandre ? N'ai-je pas
» trouvé le moyen de lui faire changer de
» dessein ? Si Laonice dit vrai, répondit Phy-
» lis, j'avoue que jamais berger ne m'a si
» bien trompée ; mais croyez vous que Lao-
» nice soit veritable ? Je n'en doute point,
» répondit Diane ; car j'ai toujours remar-
» qué en lui beaucoup de goût pour Madon-
» te ; & lorsque Pâris étoit en peine de lui fai-
» re sçavoir les menaces de cet étranger,
» Silvandre s'en chargea ; mais avec quelle
» promptitude il s'offrit ! Il n'y avoit cepen-
» dant personne qui songeât à lui disputer
» cet avantage. Cette fille a de la beauté, je
» l'avoue ; elle n'a pourtant à mes yeux rien
» de trop aimable, & si j'étois homme, il y en
» a beaucoup de moins belles à qui je donne-
» rois la préference. Aussi, pendant qu'elle
» a demeuré parmi nous, ne lui avons nous
» vû d'autres amans qu'Hylas & que Silvan-
» dre ; Hylas, parce que tout lui convient ;
» & Silvandre, pour me desabuser & vous
» aussi qu'il eût pour moi quelque bonne vo-
» lonté. Je pense comme vous, reprit Phy-
» lis, sur le compte de Madonte, mais je ne
» puis croire que Silvandre l'aime ; & ce que
» vous avez remarqué n'est qu'un effet de
» politesse envers cette étrangere. Que direz-
» vous, repliqua Diane, de ces supplica-
» tions pour obtenir la permission de l'ac-
compagner ?

„ compagner? Je dirai, répondit Phylis, que „ c'eſt encore politeſſe. Politeſſe, interrom- „ pit Diane? ſe jetter à ſes genoux, verſer „ des larmes, l'accompagner preſque par for- „ ce, partir ſans nous rien dire, ſi vous ap- „ pellez cela politeſſe, j'ignore pour moi ce „ que vous nommerez amour. Mais, ajouta- „ t'elle quelque temps après, j'avoue qu'il „ m'a plus obligée qu'il ne croit; ſes ſoins aſ- „ ſidus, ſa diſcretion, & ſon mérite me por- „ toient inſenſiblement à lui vouloir du bien. „ Dieux! que ſerois-je devenue, s'il m'avoit „ quittée plus tard?

Phylis qui connoiſſoit l'amour de la ber- gere: „ Ma ſœur, lui dit-elle, ne croyons „ point ſi legerement le rapport de Laonice; „ attendons le retour de Silvandre; je veux „ croire qu'il ſçaura bien ſe juſtifier. Non, „ non, ma ſœur, reprit incontinent Diane; „ n'en parlons plus; il pourra dire & faire ce „ qu'il lui plaira; je ſçai moi ce que je dois „ croire. Mais, ma ſœur, repliqua Phylis, „ avant que de le condamner, daignez du „ moins l'entendre. Non, ma ſœur, ſi vous „ m'aimez, ajouta Diane, vous m'en détour- „ nerez plus tôt. Je me ſouviens qu'il a un „ bracelet de mes cheveux, celui là même „ que je faiſois pour vous; je vous ſupplie „ de le lui demander de ma part, auſſi tôt que „ vous le verrez. Je ſçai que les bergers de „ ce caractere ſe prévalent ordinairement

„ des avantages qu'ils peuvent par ſembla-
„ bles ruſes obtenir des bergeres peu aviſées.
„ Je ne veux pas qu'il en uſe de méme à mon
„ égard.

Phylis comprit que la bergere étoit piquée, & qu'il n'étoit pas temps de la contredire. Elle ſe tût quelque temps après l'avoir aſſurée qu'elle redemanderoit ce bracelet à Silvandre, dès qu'il ſeroit revenu. Et lorſqu'elles voulurent reprendre leur diſcours, elles virent la compagnie s'avancer, mais bien augmentée. Adamas, Daphnide, Alcidon, Pâris, Hermante, Stiliane & Carlis y étoient, & de plus Lerindas, le meſſager de Galatée, qui s'étant acquité des ordres qu'il avoit reçus pour Adamas, n'avoit point voulu partir, ſans voir Aſtrée & Diane.

Depuis qu'Adamas avoit ſçû la volonté de Galatée, il étoit dans une inquiétude mortelle, parce qu'il ne vouloit point déplaire à la nymphe, & que ne pouvant ſe rendre auprès d'elle, ſans mener Leonide, il craignoit que Galatée qui avoit vû Celadon vêtu en Lucinde ne le reconnût déguiſé en Alexis. Et ne pouvant conſulter que Leonide & la feinte Alexis, il propoſa à la nymphe l'embarras où il ſe trouvoit. Leonide qui avoit l'eſprit droit & juſte, répondit incontinent: „ Vous
„ devez me laiſſer ici avec Alexis; ne doutez
„ point que Galatée ne la reconnoiſſe ſi elle
„ la voit, ce qui vous nuiroit beaucoup. Il

» ſemble que le ciel même vous ait montré » cet expedient. Vous voyez comme ce ma- » tin Alexis, ſans autre deſſein que de paſſer » le temps s'eſt vêtue en bergere ; cet habit » l'a tellement changée, qu'Hylas même l'a » méconnue ; je ſuis perſuadée qu'il en eſt de » même de Daphnide, d'Alcidon, & ce qui » eſt plus important, de Lerindas. Il ſera fa- » cile de lui perſuader qu'Alexis eſt indiſpo- » ſée, & que vous m'avez laiſſée auprès d'el- » le pour lui faire compagnie ; auſſi bien je » ne ſouhaite pas beaucoup de voir la nym- » phe, tant qu'elle ſera de l'humeur où je l'ai » quittée. Mais ſi vous prenez ce parti, il y a » deux choſes à faire : l'une que la nouvelle » bergere s'éclipſe adroitement, & ſe retire » dans ſa chambre, afin qu'elle ne ſoit recon- » nue ni de Lerindas, ni d'Alcidon. Il faut » enſuite que j'engage les bergeres qui ſont » au fait de ce déguiſement, à vous ſupplier, » mon pere, de nous laiſſer ici pour quelque » temps, puiſqu'il ſemble qu'Alexis s'y réta- » blit parfaitement. Si nous n'uſons d'artifi- » ce, elles pourront ſoupçonner ce qu'il n'eſt » peut être pas encore temps de décou- » vrir.

Adamas qui n'avoit point encore remarqué le déguiſement d'Alexis, s'étonna de l'avoir méconnue, & après quelques réflexions ſur ce qu'avoit propoſé Leonide, il approuva ſon avis. Alexis le gouta encore davanta-

ge, lorſqu'elle en fut informée, parce qu'elle eût mieux aimé mourir, que de ſe retrouver entre les mains de Galatée, & qu'elle ne vouloit pas perdre la ſatisfaction qu'elle goûtoit auprès d'Aſtrée. En même temps la nouvelle bergere ſe dérobant, alla ſe renfermer dans ſa chambre; elle ſe coucha auſſi tôt, & ſe coeffa comme ſi en effet elle eût été malade.

D'un autre côté Adamas ayant donné le bon jour à Diane & à Phylis: » Je ſuis bien » fâché, leur dit-il, de vous quitter plus tôt » que je ne l'avois réſolu. Mais, belles ber» geres, Galatée me mande de me rendre in» continent auprès d'elle; & voici Lerindas » qui m'a juré qu'il ne m'abandonneroit » point, que je ne fuſſe arrivé. » Aſtrée plus ſenſible à cette nouvelle que les autres: » Mon pere, dit-elle, votre départ ne peut» il abſolument ſe differer? Adamas, dit Le» rindas qui prit la parole, ne peut partir ſi » tôt, ni arriver ſi promptement que la nym» phe le déſire. Ce n'eſt pas à vous, répon» dit la bergere fâchée, que mon diſcours » s'adreſſe. » Adamas comprit pourquoi elle parloit de la ſorte: » Auſſi, dit-il en ſou» riant, je ne puis differer mon départ; la » nymphe a beſoin de moi; & Lerindas m'a » appris que la nymphe a près d'elle un » étranger à qui elle marque beaucoup de » conſideration; peut être il s'agit de quel-

» que affaire importante, & à quoi le moin-
» dre retardement nuiroit beaucoup.

La bergere ſe retira pénétrée de douleur vers Leonide qui lui faiſoit ſigne de s'approcher ; & cependant ils regagnerent tous la maiſon pour ſe mettre auſſi tôt à table : Adamas voulant partir d'abord après le dîner. Hylas fut le plus étonné de tous ; il chercha inutilement la nouvelle bergere ; & voyant qu'il ne la trouvoit point : » Belle nymphe,
» dit-il, en s'adreſſant à Leonide, dites moi je
» vous ſupplie, ſi vous ſçavez ce qu'eſt deve-
» nue la bergere à qui Adamas & vous, vous
» parliez il n'y a qu'un moment. A qui ré-
» pondit Leonide, l'avez-vous confiée ? A
» mes yeux, répondit Hylas. C'eſt donc à
» eux que vous devez vous adreſſer, repli-
» qua Leonide; pour nous qui n'avons point
» affaire de la bergere, nous n'y avons pas
» pris garde. Si elle ne revient plus, ajouta
» Hylas, j'aurai fait inutilement le fonds d'a-
» mour que je voulois employer pour elle.
» Vous êtes bien diligent, repartit Leonide.
» Je croyois qu'il vous falloit plus de temps
» pour déliberer ſur des affaires auſſi impor-
» tantes. Cela eſt bon pour Silvandre, dit-il,
» en ſecouant la tête ; dans un beſoin il fe-
» roit aſſembler tous les ordres des gaulois
» pour décider s'il doit aimer. Pour moi je
» réſoudrois plus de ſemblables affaires en
» un jour, que lui en toute ſa vie. Il cherche

„ en lui même ſi une bergere a toutes les
„ qualités qui lui conviennent ; il la trouve-
„ ra peut être trop grande, ou trop petite,
„ trop blanche, ou trop noire, elle aura le
„ nés trop long, ou trop court, la bouche
„ trop ou trop peu renverſée ; peut être lui
„ manquera-t'il la foſſete aux joues ; & ſi
„ quelqu'une de ces choſes manque, il n'ai-
„ mera point. Pour Hylas, dès qu'une
„ fille s'offre à ſes regards, & qu'elle lui pa-
„ roît belle, ſans rafiner tant ſur la beauté,
„ il s'y attache, & met auſſi tôt en uſage tout
„ ce qu'il faut pour en faire ſa conquête, ou
„ du moins pour l'acheter. Voila, reprit Leo-
„ nide, comment il faut en uſer ; & puiſque
„ vous êtes déja ſi bien muni pour l'étrange-
„ re, je vous conſeille, pour ne pas perdre
„ inutilement la peine que vous avez déja
„ priſe, de l'aller chercher. Cependant cette
„ bergere & moi nous nous entretiendrons
„ d'une affaire qui nous intereſſe.

A ces mots pour n'être point entendues, elles s'écartent de la troupe ; & Leonide parla ainſi à la bergere Aſtrée: „ Vous avez en-
„ tendu ce qu'a dit Adamas; il ne peut ſe diſ-
„ penſer de partir, il déſobligeroit Galatée.
„ Mais il faut que je vous avoue que jamais
„ départ ne me couta autant, auſſi bien qu'à
„ Alexis. Je n'aurois pas crû qu'élevée dans le
„ grand monde, elle eût goûté de la ſorte
„ une vie ſolitaire & retirée. Et j'ai remar-

„ qué que depuis qu'elle eſt ici, elle ſe porte
„ infiniment mieux, ſans doute parce qu'elle
„ vous aime. Hier encore elle me juroit
„ qu'elle ne craignoit rien tant que d'être
„ obligée à ſe ſéparer de vous. Madame, ré-
„ pondit Aſtrée, ſi en effet vous avez pris
„ quelque plaiſir dans nos hameaux, je puis
„ dire avec verité que c'eſt le plus grand bon-
„ heur qui pût nous arriver. Nous vous ſom-
„ mes tous ſi dévoués & à la belle Alexis,
„ qu'il n'y a rien que nous ne fiſſions pour
„ vous retenir plus long temps. Mon atta-
„ chement pour la belle Alexis eſt tel que je
„ vous proteſte, madame, (& j'en prens à
„ témoins le ciel même, & les divinités qui
„ préſident à ces bocages, que je tiendrai à
„ jamais le ſerment que j'ai fait,) que rien au
„ monde ne peut me ſéparer d'elle, & je vous
„ ſupplierai de m'aſſiſter de votre faveur au-
„ près d'elle, & auprès d'Adamas; car j'ai ré-
„ ſolu de la ſuivre chés les carnutes, lorſ-
„ qu'elle y retournera..

„ Ce n'eſt pas ce qu'il y aura de plus diffi-
„ cile, dit Leonide; je vous donnerai un bon
„ moyen pour obtenir leur conſentement; la
„ difficulté c'eſt d'avoir l'agrément de vos
„ proches. Oh, madame, s'écria la bergere, ne
„ vous en inquietez point: je ſçais ce que j'ai
„ à faire, & vous n'ignorez pas que je n'ai
„ plus que Phocion mon oncle. Peut-il trou-
„ ver mauvais que je prenne un parti ſi rai-

„ ſonnable ? Non, madame, rien n'eſt plus
„ juſte que de pouvoir ſe donner ſoi-même
„ à celui de qui nous avons tout reçu. Seule-
„ ment, grande nymphe, je vous ſupplie de
„ m'apprendre ce que je dois faire pour ob-
„ tenir le conſentement du ſage Adamas, &
„ de la belle Alexis.

» Adamas, répondit Leonide, aime tendrement Alexis, & de ſorte, qu'elle peut » tout auprès de ce pere. Je vous conſeille » donc de vous inſinuer dans ſes bonnes graces ; mais que dis-je, vous y êtes déja fort » avant ; tâchez ſeulement de lui rendre votre compagnie ſi agréable, qu'elle ne conſente qu'à regret à ſe ſéparer de vous. Vous » en viendrez aiſément à bout, car je ſçai » qu'elle vous aime du moins autant que » vous l'aimez ; mais le meilleur moyen de » ne vous éloigner d'elle que le moins que » vous pourrez, ſi c'eſt votre deſſein ; ſupplier Adamas de nous laiſſer ici elle & moi » pour quelques jours encore ; ſa feinte maladie vous en fournit un aſſés beau prétexte ; car voyant qu'elle ne vouloit pas ſi tôt » quitter ce beau lieu, je lui ai conſeillé de ſe » retirer, & de feindre quelque indiſpoſition. » Il ſemble que la fortune veuille vous favoriſer, puiſqu'Alexis ayant pris ce matin vos » habits, ſans autre deſſein que de s'amuſer, » elle a autoriſé votre demande. Peu de perſonnes l'ont reconnuë, la plûpart croit

„ qu'elle eſt indiſpoſée, & quoiqu'Adamas
„ ſçache le contraire, il feindra volontiers
„ de le croire ainſi pour avoir un prétexte de
„ ne la point mener à Galatée qui déſire de-
„ puis long-temps de l'avoir auprès d'elle.
„ Mais Adamas veut qu'elle garde l'état
„ qu'elle a embraſſé, puiſque Thautates a
„ prouvé par les ſacrifices qui lui ont été of-
„ ferts à ce ſujet, que telle étoit ſa volonté.
„ Vous voyez, belle bergere, que je vous
„ parle avec franchiſe; ne me décelez point,
„ je vous ſupplie, autrement je vous devien-
„ drois inutile.

Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut la reconnoiſſance d'Aſtrée. Si Leonide avoit pû ſ'ignorer juſques là combien la bergere aimoit Alexis, elle n'eût pû douter en ce moment de l'excès de ſon amitié pour elle. En diſcourant ainſi, elles s'étoient un peu écartées de la compagnie, & lorſqu'elles vouloient prendre un ſentier pour la rejoindre plus promptement, elles entendirent une voix que la bergere reconnut être celle de Calidon. La bergere voulut ſe détourner, pour ne le pas rencontrer: elle auroit crû, en l'écoutant, offenſer la memoire de Celadon. Leonide s'en apperçut; & ayant appris que c'étoit le berger que Phocion vouloit qu'elle épouſât,
» Ecoutons, dit-elle, ce qu'il chante, je
» m'aſſure que vous êtes la matiere de ſes
» chanſons. Nous pourons enſuite paſſer

» dans le bois ſans être vues. » En même temps Calidon commença de chanter ainſi:

Renonce à l'inhumaine,
Calidon, romps tes fers,
Depuis que tu la ſers,
Elle rit de ta peine.

Tu penſois en l'aimant
Qu'elle ſeroit ſenſible.
Mais elle eſt inflexible,
Et rit de ton tourment.

Calidon, romps tá chaîne
Et quitte l'inhumaine.

„ Je ſçavois bien, dit incontinent Aſtrée, „ que vous perdriez votre temps à l'écouter. „ Il me ſemble, dit la nymphe, qu'il n'eſt pas „ peu irrité. Puiſſe-t'il l'être toujours, ajouta „ la bergere! „ A ce mot, elles tournerent ſur la gauche, & continuerent leur chemin.

Cependant Pâris que les conſeils de Leonide avoient frapé, ſongea à profiter de l'abſence d'Adamas pour demander à Diane la permiſſion de parler à ſes parens. Le hazard fit que Diane ſe trouva ſeule en s'en retournant. Il l'aborda, & la prenant ſous le bras, il lui dit: » Belle bergere, mon pere eſt obligé de partir, & je dois l'accompagner. » Quelle ſatisfaction ordonnez vous que „ j'emporte avec moi? Soyez bien perſuadée

„ que ſi j'ai le malheur de vous déplaire, il „ n'eſt pour moi de reſſource que la mort. „ Votre vie m'eſt ſi chere, répondit Diane, „ comme ſi elle eût voulu ſe venger de Sil- „ vandre, que rien ne me paroîtra difficile „ pour la conſerver. Dites-moi ce que vous „ déſirez. Que vous me permettiez, repliqua „ Pâris, en lui baiſant la main, de vous de- „ mander en mariage à vos parens, & que „ vous me diſiez à qui je dois m'adreſſer. Bel- „ linde, répondit Diane, eſt ma mere; elle „ ſeule peut diſpoſer de moi. Je vous accor- „ de la permiſſion que vous ſouhaitez.

Telle fut la réponſe de Diane; pour déplaire à Silvandre, elle conſentit à ſe priver pour jamais de toute ſatisfaction, tant la paſſion nous aveugle. Si la bergere eût fait quelque réflexion, elle auroit pris un parti bien different; car ſi Silvandre ne l'aimoit point, quel déplaiſir lui cauſoit-elle en ſe donnant à un autre? & s'il l'aimoit, pourquoi vouloit-elle lui cauſer ce mortel déplaiſir? Pâris éprouva bien alors qu'en amour il y a des heures favorables, & que celui là eſt heureux à qui la fortune les offre, où qui les trouve par ſa prudence. Pâris ne pouvoit aſſés remercier la bergere, mais ſes remerciemens ne furent pas même écoutés. Dès que Diane fut arrivée, elle ſe déroba, & ſe retirant ſeule en ſa cabane, elle pleura durant toute la journée. Elle apprit à ſes dépens que

l'on aime quelquefois plus qu'on ne penſe, & que rien ne nous en inſtruit comme les mépris où l'abſence de l'objet que nous aimons.

D'un autre côté Adamas ayant appris en chemin l'indiſpoſition d'Alexis, il ſupplia Daphnide de lui permettre de l'aller voir. Daphnide & Alcidon voulurent l'accompagner ; & Aſtrée & Leonide en étant averties, elles eurent la précaution de tirer les rideaux. Adamas lui dit alors qu'il étoit obligé de partir, pour obéir à Galatée ; mais Alexis feignant de vouloir le ſuivre, malgré ſon indiſpoſition, Aſtrée ſupplia le druide de ne le pas permettre ; que toutes les bergeres auroient un regret mortel ſi elles ſçavoient qu'elle fût partie en cet état, & que la chaleur ne manqueroit pas d'augmenter ſon mal ; mais que Phocion & elle en particulier ſe trouveroient outragés, ſi elles la voyoient quitter leur maiſon, quand les circonſtances où elle ſe trouvoit exigeroient qu'elle reſtât : qu'elle ſeroit ſans doute moins bien que chés Adamas, mais que pourtant on en auroit tous les ſoins imaginables ; & que la nymphe Leonide en ſeroit témoin.

Phocion joignit ſes prieres à celles d'Aſtrée ; & le ſage Adamas conſentit enfin à laiſſer Alexis, feignant néanmoins d'en avoir bien du regret, à cauſe de ſon mal, & de la crainte qu'il avoit qu'elle ne les incommodât. Il lui recommanda & à Leonide de par-

tir auſſi tôt qu'Alexis ſeroit guerie. Puis s'approchant du lit, & prenant Leonide par la main, il leur dit tout bas, qu'il les envoyeroit chercher, ou qu'il viendroit lui même. En même temps on l'avertit que l'on avoit ſervi, & auſſi tôt il ſe retira. Dès qu'on eut diné, il remercia Phocion & Aſtrée, & s'en alla avec Daphnide & Alcidon, qui comblerent de louanges les bergers, & les bergeres.

Pâris ne voyant point Diane, en demanda des nouvelles à Aſtrée & à Phylis, qui répondirent qu'elle avoit eu ſans doute quelques affaires chés elle. Les étrangers ayant entendu cette réponſe, prierent ces belles filles d'aſſurer Diane du regret qu'ils avoient de ne pouvoir prendre congé d'elle.

Après qu'ils ſe furent ſéparés, Pâris profitant de l'occaſion, dit au ſage Adamas qu'il avoit à lui communiquer quelque choſe qui le regardoit lui & Diane; mais il ne ſçavoit par où commencer; & comme il gardoit le ſilence, „ Hé bien, Pâris, dit le druide en ſou- „ riant, n'avez vous rien de plus à me dire?

Pâris rougit, trembla, ouvrit pluſieurs fois inutilement la bouche: „ J'entens, „ dit le druide pour le tirer d'embarras, que „ vous aimez Diane; mais Diane vous aime- „ t'elle, où plus tôt n'aime-t'elle point Sil- „ vandre? „ Ces mots l'enhardirent à répondre, qu'il avoit peut être manqué en

s'attachant à la bergere, ſans la permiſſion d'un pere ſi reſpectable ; mais qu'il avoit compté ſur ſes bontés ordinaires : que ſa paſſion étoit parvenue à un point qu'il lui étoit impoſſible de vivre ſans la bergere ; & que ſe ſouvenant qu'elle étoit d'une des meilleures maiſons de la contrée, il avoit crû que cette alliance n'étoit point indigne de lui ; & qu'enfin l'amour l'avoit forcé de s'expliquer à Diane.

„ Que vous a-t'elle répondu, dit incon„ tinent Adamas ? Que Bellinde ſa mere „ pouvoit ſeule diſpoſer d'elle, repartit Pâ„ ris. „ Alors le druide lui parla en ces ter„ mes : „ Il y a long-temps que j'ai remar„ qué votre goût pour la bergere. Je l'ai „ approuvé, & ce mariage me paroît con„ venable. Diane & Aſtrée ſont des meilleu„ res maiſons des Gaules ; mais la vertu de „ la bergere, & ſa beauté me ſemblent en„ core préferables. Je vous conſeille donc „ de ne point perdre de temps : donnez vos „ ordres pour votre départ. Dès que je ſe„ rai revenu de Bonlieu, où peut être Ga„ latée me retiendra tout le jour, j'écrirai „ un mot à Bellinde, & vous porterez ma „ lettre vous même.

A ces mots Pâris lui baiſa la main, & prenant congé de lui, de Daphnide, & d'Alcidon, il cotoya ſes prés, & s'en alla tranſporté de joye.

L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

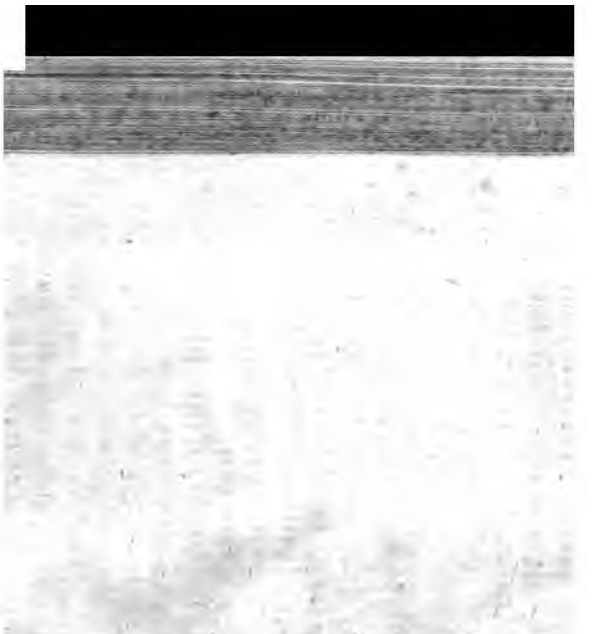
LIVRE DOUZIE'ME.

LA nymphe Galatée & Damon partirent de Bonlieu dès qu'ils eurent dîné; Amasis impatiente leur avoit envoyé un autre chevalier pour les hâter. Adamas ne les trouvant point au temple de la bonne déesse, supplia Daphnide & Alcidon de continuer avec lui leur voyage, ajoutant qu'il envoyeroit Lerindas vers la nymphe qui leur feroit l'honneur de les attendre, & de les mener dans son char. Les étrangers se mirent incontinent en chemin, & Lerindas dépêché par le druide courut pour atteindre Galatée,

Cependant la nymphe & Damon s'entretenoient de differentes choſes dans la route; le chevalier n'avoit point voulu monter dans le char; il ſe tenoit à la portiere ſur un très beau cheval qu'Amaſis lui avoit envoyé Il s'étoit perſuadé qu'étant ſeul auprès des nymphes, il devoit être en état de les défendre; & par cette raiſon, il avoit pris ſon caſque & ſon écu qu'il laiſſoit ordinairement à ſon écuyer.

Lorſqu'ils eurent paſſé le pont de la Bottereſſe, Halladin qui étoit loin derriere le char de Galatée, vit ſortir du bois voiſin de la maiſon d'Adamas trois chevaliers, qui tout à coup baiſſant leurs lances coururent à toute bride contre ſon maître. Le fidele écuyer cria de toutes ſes forces, pour avertir Damon; celui-ci tourne la tête, & voyant ces trois hommes ſi près de lui, il met l'épée à la main, & ſe couvre de ſon écu. Mais à peine ceux-ci étoient ſortis du bois, que Galatée en apperçut trois autres qui venoient auſſi attaquer Damon. Auſſi tôt les nymphes firent de grands cris; & le chevalier tournant la tête, fut au même temps atteint de deux lances qui faillirent à le renverſer. Damon indigné donna un ſi grand coup ſur l'épaule au troiſiéme qui venoit un peu après les autres, qu'il l'abbatit. Cependant les trois autres chevaliers plus aviſés donnent dans le corps du cheval, & renverſent Damon,

Gucard Sculp.



mon. Se voyant attaqué de cinq à la fois, il quitte la ſelle, & ſe tient derriere ſon cheval mort. Mais trois des aggreſſeurs mettent pié à terre, & tous cinq viennent à lui. Réſolu de vendre cher ſa vie, il s'avance contre ceux qui étoient à pié, & décharge un ſi grand coup ſur la tête du premier qu'il rencontre, qu'il l'abbat à ſes piés ; ſon heaume étant tombé, Galatée & les nymphes le reconnurent pour un des gens d'armes de Polemas ; ce qui lui fit juger que c'étoit lui qui avoit tramé cette trahiſon.

Tandis qu'elles déteſtoient un crime ſi horrible, ceux qui étoient demeurés à cheval attaquoient Damon. Déja le chevalier avoit tué un de ces hommes ; mais le ſecond l'avoit heurté ſi rudement qu'il l'avoit porté par terre ; celui-ci avoit reçu au défaut de la cuiraſſe un coup d'épée, dont il mourut à quelques pas de là. Des ſix il n'en reſtoit que trois qui puſſent offenſer Damon, & tous à pié, mais ſi opiniâtres, que deux ſe jetterent ſur lui dès qu'il fut tombé. En cet état il fit d'inutiles efforts pour ſe relever ; c'étoit fait de lui, ſi le troiſiéme qui avoit quitté ſon cheval n'avoit craint en le tuant de bleſſer ſes compagnons qu'il tenoit embraſſés.

Cependant un berger, & une bergere arrivent en ce lieu. Le berger indigné de l'outrage qui étoit fait au chevalier : „ Hé pourquoi ne défendez vous pas votre maître,

„ dit-il à l'écuyer, qu'à ſon air affligé il re-
„ connut pour écuyer de Damon? Helas,
„ répondit l'écuyer, je n'ai point reçu l'or-
„ dre de chevalerie, & je ſerois pour tou-
„ jours incapable de cet honneur, ſi je me
„ battois contre un chevalier. Que maudite
„ ſoit, dit le berger, la conſideration qui
„ vous empêche de ſecourir au beſoin votre
„ maître.

A ces mots prenant l'écu & l'épée d'un chevalier mort, il s'avance contre celui qui cherchoit le défaut des armes de Damon, & après lui avoir crié de prendre garde à lui, il lui déchargea ſur l'épaule deux coups ſi violens, qu'il l'obligea de ſe tourner vers lui. Le berger lui donna de la pointe ſous le bras droit, & ſi avant qu'elle ſortit de l'autre côté, & qu'il tomba mort auprès de ſes compagnons. Le bruit & les cris qu'il fit en tombant étonna ceux qui tenoient pour Damon. Et l'un d'eux voyant que c'étoit une perſonne déſarmée qui avoit ſecouru le chevalier, il dit à ſon compagnon de le bien garder, tandis qu'il alloit châtier le berger, qui étoit ſans armes. Le berger ſe défendit avec beaucoup de courage, mais il ne put éviter deux ou trois grandes bleſſures.

Damon qui n'avoit plus en tête qu'un chevalier, l'eut bien tôt mis ſous lui, & lui enfonçant un petit poignard dans les ouvertures de la viſiere qui étoit à demi rompue,

il l'étendit mort, & vola au ſecours du berger. Il lui déchargea un ſi grand coup entre la tête & les épaules, qu'il la lui ſépara du corps, & le berger tomba au même temps preſque mort. La bergere accourut incontinent, & ſe jettant à terre, elle prit le berger dans ſon ſein. Damon s'avançoit pour l'aider, lors qu'entendant un cri de la nymphe, il tourna la tête, & vit un de ces hommes qui s'étoit relevé, & qu'il avoit crû mort prêt à le percer. Le combat fut obſtiné, Damon reçut quelques bleſſures, mais enfin il vint à bout de ce dernier, & lui donna un coup d'épée dans le goſier.

Cependant Adamas arrive en ce même lieu. A ce ſpectacle, Alcidon & Hermante s'imaginant qu'il reſtoit encore quelque choſe à faire, ſe ſaiſiſſent promptement des armes des morts, & courent vers le char de la nymphe, pour la défendre. Pour Adamas, il s'approche de la bergere, & bande les playes du berger. Damon après s'être défait de tous les gendarmes étoit auſſi accouru pour lui donner du ſecours. Ce berger ſentant que ſa fin approchoit, eſſaya inutilement de tourner la tête vers la bergere; & ſentant ſes larmes qui lui couloient ſur le viſage: » Conſolez-vous, lui dit-il, madame; le ciel vous » ſuſcitera quelqu'un pour vous reconduire » en votre patrie, & m'accordera de ne vous » point laiſſer ſeule dans ce bois ſi dange-

» reux. » La foiblesse l'empêcha d'en dire davantage. » Pourquoi, dit-elle, m'abandon-» nes-tu ainsi, après m'avoir tant de fois » promis que tu ne me quitterois point que » nous n'eussions trouvé le chevalier que » nous cherchons ? Madame, répondit le » berger, ne vous en prenez qu'au destin qui » m'empêche de vous remettre ainsi que je le » désirois, entre les mains du chevalier du » tygre. Mais, madame, si durant tout ce » voyage j'ai manqué à l'honneur, & au res-» pect que je vous dois, ou au soin que je » devois prendre de vous, puisse le grand » Thautates ne me pardonner jamais mes an-» tres fautes ! Helas, si avant que de mourir » j'avois le bonheur de vous remettre en » lieu assuré, je mourrois content !

Damon en jettant les yeux sur le berger, fut si ravi d'étonnement, qu'il demeura long temps immobile. Si la bergere n'avoit point eu la tête baissée, & qu'il eût pû la voir, son étonnement eût sans doute augmenté. Cependant Halladin s'étant approché pour bander à son maître quelques blessures d'où il voyoit couler le sang, & lui ayant ôté son écu, le berger y jetta par hazard les yeux: alors s'adressant à Galatée, » Madame, que » vois-je, s'écria-t'il? » Et tendant le bras avec effort, il lui montra l'écu avec le tygre se repaissant d'un cœur humain. » O heureux » Tersandre, ajouta-t'il, le ciel t'a permis de

» conduire Madonte entre les mains du che-
» valier qu'elle aime, & ce même ciel termi-
» ne tes jours pour t'épargner le cruel dé-
» plaisir d'en voir un autre plus heureux que
» toi.

Damon entendant les noms de Terfandre & de Madonte eut été bien préoccupé s'il ne les avoit reconnus. Il vit donc cette Madonte qu'il cherchoit, & ce Terfandre qu'il avoit juré de perdre, mais l'oracle qu'il avoit reçu à Montverdun éteignant en lui tout désir de vengeance, il courut à l'instant vers la bergere. » O Madonte, ô Madonte,
» s'écria-t'il ! Enfin le ciel a permis que je
» vous retrouvasse. » A ces mots, mettant un genou à terre, il voulut lui baiser la main, mais Madonte étonnée de voir le chevalier du tygre qu'elle cherchoit, puis de revoir naître dans la personne de ce chevalier, Damon qu'elle croyoit mort, lui tendit les bras, & en l'embrassant transportée de joye, elle se laissa aller comme morte sur son visage.
» O Madonte, ô Damon, dit Terfandre, vi-
» vez ensemble, & passez de longues années
» comblés de bonheur & de prosperités ! »
A ces mots, il devint plus pâle, & rendit le dernier soupir.

Adamas & les nymphes étoient saisies d'étonnement à la vue de ces trois personnes qui sembloient aussi peu vivantes les unes que les autres. Cependant Halladin qui ai-

moit tendrement ſon maître : » Madame, » dit-il, en s'adreſſant à Galatée, commandez » je vous ſupplie que Damon ſoit déſarmé, » de peur qu'il ne perde tout ſon ſang. Com- » ment, dit Alcidon, c'eſt ici le vaillant Da- » mon d'Aquitaine ? C'eſt lui même, répon- » dit l'écuyer. Mon pere, dit alors Alcidon, » ce chevalier mérite toute notre aſſiſtance. » Et mettant un genou à terre avec Hermante ils le deshabillent ſans qu'il paroiſſe le ſen- tir. Pour Madonte, elle revint enfin, & pen- ſant que Damon fût mort de ſes bleſſures : » O dieu, s'écria-t'elle en ſe frappant la poi- » trine, devois-je te retrouver, pour te per- » dre ſi tôt ! » Les ſanglots étouffant ſa voix, elle fut contrainte de ſe taire. Les nymphes en furent vivement touchées, & l'éloignant de ce ſang & de ces morts, elles s'aſſirent autour d'elle, & lui donnerent toute la con- ſolation qu'elles pouvoient.

Damon étant déſarmé, & ſes playes ban- dées, on lui vit peu de temps après ouvrir les yeux, & tourner la tête pour retrouver Madonte. » Seigneur, lui dit Halladin qui » connut ce qu'il cherchoit, Madonte n'eſt » pas loin de vous : reprenez ſeulement cou- » rage, pour lui conſerver un amant ſi pré- » tieux. *Halladin*, aide-moi à me relever, afin » que je la voye, dit le chevalier. » Madonte ayant entendu ces mots ſe leve à l'inſtant, vient l'embraſſer. » J'ai donc le bonheur de

„ revoir encore Damon, s'écria-t'elle. Mais „ s'il eſt vrai que tu ſois Damon, que ne me „ tens-tu la main en ſigne de la fidelité que je „ veux croire que tu m'as conſervée? Oui, „ madame, répond Damon, en lui tendant „ la main, & baiſant celle de Madonte, je ſuis „ ce même Damon qui vous aime plus que „ jamais, malgré la malice de Leriane. J'a- „ voue, reprend Madonte, qu'elle vous a „ donné ſujet de me hair, & de croire Ter- „ ſandre heureux; mais je jure par la memoi- „ re de mon pere, qu'en faiſant quelque ac- „ cueil à Terſandre je voulois uniquement „ rappeller Damon, & qu'en m'éloignant „ de ma patrie je n'ai cherché que Damon „ ſous le nom & les armes du chevalier du „ tygre. O dieux, s'écrie Damon, après cet- „ te aſſurance que je reçois de votre bouche, „ y a-t'il un mortel qui ſoit plus heureux que „ moi!

Cependant Adamas repreſenta à Galatée qu'il étoit à propos de faire porter Damon dans un lieu, où l'on pût mieux avoir ſoin de lui. Il offrit ſa maiſon qui étoit ſi voiſine, que pour y arriver, il ne falloit que monter le coteau. La nymphe déferant à cet avis, fit venir quelques hommes avec des brancars, qui emporterent Damon chés Adamas, & le corps de Terſandre à Marcilli, pour lui donner une ſépulture honorable. En même temps elle dépêcha Lerindas vers Amaſis, la

suppliant d'agréer qu'elle mît Damon en lieu de sureté, après quoi elle iroit recevoir ses ordres.

Madonte ne put refuser des larmes à Tersandre, qui l'avoit si long temps servie avec tant de respect & de fidelité. Damon pleura aussi ce genereux ennemi, & tendit la main à Madonte qui s'étoit approchée du brancart. Galatée eut beau la presser de monter dans son char, elle aima mieux suivre à pié, que d'abandonner un instant Damon.

D'un autre côté, Adamas ayant presenté à la nymphe Alcidon & Daphnide, & la nymphe leur ayant fait toutes les politesses que lui permit le trouble où elle étoit, elle les fit monter dans son char, & leur suite dans ceux de ses nymphes. Cependant Lerindas se hâta d'arriver à Marcilli. Il rencontra des chasseurs en chemin, & quoiqu'il eût opinion que c'étoit Polemas, il continua sa route. C'étoit lui en effet, & ceux qu'il avoit mis sur le chemin pour observer ceux qui passeroient, vinrent l'avertir qu'ils avoient vû Lerindas, & qu'ils avoient apperçu un brancart, sur lequel il sembloit qu'il y avoit quelqu'un. Polemas qui ne chassoit en ce lieu que pour sçavoir plus tôt ce qui seroit arrivé à Damon, s'imagina que c'étoit lui que l'on portoit mort, ou blessé. Bien tôt un des siens lui rapporta que c'étoit un homme qui avoit été tué dans le bois voisin en presence de

Galatée,

Galatée, & que la nymphe le faiſoit emporter à Marcilli. Il ne douta plus alors que ce ne fût Damon. Il goûtoit déja la joye que donne une vengeance ſatisfaite, mais cette joye finit lorſqu'il vit paſſer le brancart. Et demandant à ceux qui le conduiſoient où ils avoient pris ce corps, & où ils le portoient, ils lui répondirent que Galatée avoit été attaquée par ſix chevaliers, & qu'un ſeul les avoit tués tous; & que ce corps étoit celui d'un berger qui avoit été tué en le ſecourant. Qu'eſt devenu, dit Polemas, le chevalier qui les a tués? » Il eſt fort bleſſé, ré» pondirent-ils, & on l'a porté dans la mai» ſon d'Adamas.

Alors Polemas feignant d'ignorer cette affaire: » Voilà ce que c'eſt, reprit-il en s'en » allant, de licentier des gendarmes ſans rai» ſon. Ceux que nous avons caſſés auront at» tendu Damon dans ce bois pour ſe ven» ger. » Il parloit ainſi pour préparer ſon excuſe, car il crut bien qu'on les auroit reconnus. Et pour écarter tout ſoupçon, il envoya incontinent vers Galatée pour la feliciter du bonheur de Damon, & vers Amaſis, pour la ſupplier de ne point permettre à Galatée de marcher ainſi ſeule, & ſans cortége. Il chargea ces deux hommes d'obſerver tout ce que diroient, & tout ce que feroient les deux nymphes.

Polemas qui depuis le départ de Clida-

man, étoit comme le lieutenant d'Amasis, songeoit à se rendre maître de cette province. Mais considerant combien il est difficile de renverser les loix d'un état, il résolut à quelque prix que ce fût d'épouser Galatée. Il essaya d'abord la voye de la douceur & de l'artifice. Il pratiqua encore une fois Climante pour tromper la nymphe. Il le fit venir près des mêmes jardins de Montbrison. Il y avoit déja quelques jours que Climante se laissoit voir, esperant que Galatée viendroit le retrouver. Polemas cependant tenoit dans les états des bourguignons & des visigots des gens qui lui étoient dévoués, & qui n'attendoient que ses ordres. Il avoit aussi acquis l'amitié des princes voisins par des presens faits à leurs ministres; & dans le pays des seguſiens il avoit tellement gagné tous les ordres par ses liberalités, que tous désiroient qu'il épousât Galatée, excepté ceux qui le soupçonnoient de forcer son naturel, & qui pensoient qu'il ne maintiendroit pas son autorité par les mêmes moyens qui la lui auroient acquise.

Amasis qui avoit été long temps dans une parfaite securité, commença enfin de soupçonner Polemas à l'occasion d'une lettre qui lui apprit l'étroite liaison qui étoit entre Gondebaut & lui. Cela même, dès que Lerindas lui eût parlé de l'accident arrivé à Damon, lui fit croire qu'il étoit l'auteur de cet

te conſpiration. Mais ne pouvant alors s'oppoſer à ſes deſſeins, elle crut devoir diſſimuler. Et lorſque le meſſager de Polemas vint à la cour, elle feignit d'être ſenſible au ſoin que prenoit ſon maître de la conſervation de Galatée, & de ſa grandeur; en même temps elle partit de Marcilli pour ſe rendre chés Adamas, preſſée infiniment par les nouvelles qu'elle avoit reçues de l'armée des francs.

A peine Galatée étoit arrivée chés Adamas, que l'homme de Polemas y arriva. La nymphe ne pouvant diſſimuler ſon déplaiſir lui répondit: » Dites à votre maître que je » ſuis très mécontente de ſes gens, & que s'il » n'y met ordre, j'aurai lieu de m'en plain- » dre. » Cependant les chirurgiens ayant viſité Damon, trouverent qu'il n'avoit point de bleſſures mortelles, & remarquant le plaiſir qu'il avoit de voir Madonte, ils la prierent de reſter auprès de lui. Madonte lui raconta tous les artifices dont avoit uſé Leriane en faveur de Therſandre, & la douleur qu'elle avoit reſſentie lorſqu'Halladin avoit apporté la bague, & le mouchoir plein de ſang; puis en parlant de l'horreur qu'elle avoit eue de mourir d'une mort ſi honteuſe, & du ſecours ineſperé qu'elle avoit reçu du chevalier du tygre: il faut bien, diſoit-elle, qu'il y ait quelque choſe en nous qui nous avertiſſe des choſes les plus ſecretes: à peine je vis entrer ce chevalier, que je me ſentis

pour lui une affection particuliere ; & quoique le combat fini il partit ſans hauſſer ſa viſiere, je ne laiſſai pas de l'aimer, & de venir le chercher du côté qu'il m'avoit indiqué. » Mais comment pûtes-vous partir ſans me » dire qui vous étiez ? Pourquoi ne me fites-» vous pas ſçavoir que vous viviez encore ? » O Damon que vous m'euſſiez épargné de » ſoupirs & de peines ! Non, Damon, je ne » m'en prens point à vous, je ne m'en prens » qu'à ma fortune qui vouloit me faire ache-» ter le bonheur que je poſſede maintenant. » Mais admirez la providence celeſte ; Ther-» ſandre avoit cauſé notre rupture, c'eſt Ther-» ſandre qui nous réunit. Puiſſent les dieux » récompenſer ſon zele reſpectueux & fidele » à mon égard ! » Puis elle ajouta la mort de ſa nourrice ſur le mont d'or, la rencontre de Laonice, d'Hylas, & de Tyrcis, l'oracle enfin qui l'avoit fait venir dans cette contrée, où elle n'avoit point quitté Aſtrée, Diane, Phylis, & les autres bergeres du Lignon ; & dont elle ne s'étoit ſéparée que ce jour là même, dans le deſſein de ſe retirer en Aquitaine, & de s'y renfermer parmi les veſtales.

Damon écouta Madonthe avec tant de plaiſir, qu'il ne pouvoit aſſés remercier le ciel du bonheur où il ſe voyoit. Il lui dit enſuite : » Madame, je vous raconterai à loiſir » quelle a été ma fortune depuis notre ſépa-

» ration. Les myres me défendant de parler,
» je vous dirai ſeulement que nous devons
» eſperer une meilleure fortune. L'oracle que
» j'ai conſulté le dernier à Montverdun m'a
» prédit que je ſerois rappellé de la mort à la
» vie par celui des humains que je haiſſois le
» plus. Cette partie s'eſt heureuſement veri-
» fiée dans la perſonne de Therſandre qui
» vous a conduite au lieu où je vous ai trou-
» vée, & qui m'a donné doublement la vie,
» en me ſecourant, & en vous amenant ſi à
» propos où j'étois. Mais il me reſte un dou-
» te par rapport à cet oracle : c'eſt que je ne
» ſuis point encore arrivé au lieu où parle un
» diamant ; ſi ce n'eſt qu'il ait entendu que
» vous êtes un diamant par votre conſtance
» & par votre fidelité.

Le druide avoit écouté leurs diſcours :
» Si j'avois été connu de vous, dit-il en ſou-
» riant, cette partie de l'oracle n'auroit eu
» pour vous aucune obſcurité, parce que je
» m'appelle *Adamas*, & que ce mot dans la
» langue des romains ſignifie *diamant*. L'ora-
» cle vouloit donc vous faire entendre que
» l'accident dont il parloit, vous arriveroit
» auſſi tôt que je ſerois près de vous. Et c'eſt
» préciſement ce qui s'eſt fait ; car vous avez
» reconnu Madonthe à l'inſtant même où
» Daphnide, Alcidon, & moi nous vous
» avons trouvé. J'avoue, s'écria Damon, que
» l'oracle eſt maintenant bien éclairci ; mais

„ mon pere, continua-t'il, vous me nommez
„ deux perſonnes que je m'eſtimerois infini-
„ ment heureux d'avoir rencontrées, ſi elles
„ ſont les mémes que j'ai vues ailleurs por-
„ tant ces noms.

Alors Alcidon s'avançant & l'embraſſant, „ Oui, Damon, dit-il, ce ſont les mêmes „ perſonnes que l'amour a fait venir comme „ vous dans cette contrée pleine de merveil-„ les. „ En même temps Daphnide vint le ſa-luer, & lui dit: „ J'attendois à vous rendre „ ce devoir, que Madonthe vous eût raconté „ ſa fortune, ne voulant point interrompre „ un récit qui vous intereſſe tant. „ Damon ſurpris de voir Alcidon & Daphnide ſous ces habits, ne ſçavoit d'abord s'il devoit en croi-re ſes yeux; mais enfin les reconnoiſſant: „ J'avoue avec vous, Alcidon, dit-il, que „ voici en effet la contrée des merveilles.

Cependant on vint avertir Adamas que la nymphe Amaſis entroit dans la premiere cour. Adamas courut à ſa rencontre; il la trouva à la porte, où s'étant peu arrêtée, el-le vint auſſi tôt dans la chambre où étoit Da-mon: „ Je penſe, lui dit-elle, que jamais je ne „ viendrai vous voir, que quand vous ſerez „ ſi malheureuſement bleſſé par les miens „ mêmes. Madame, répondit Damon, les pre-„ mieres bleſſures que vous m'avez vues „ m'ont procuré l'honneur de voir la nymphe „ & vous, & ces dernieres m'ont rendu la feu-

» le perſonne qui pouvoit faire mon bon-» heur, Madonthe, ajouta-t'il cette belle ber-» gere que vous voyez. » A ce mot Amaſis vint l'embraſſer, auſſi bien que Daphnide que Damon lui fit connoître. Puis s'approchant du lit où étoit Damon, elle lui demanda comment il ſe portoit, & ayant ſçû qu'il étoit mieux, elle le laiſſa avec Madonthe, ne voulant point, diſoit-elle, interrompre leur entretien. Et chargeant Sylvie, & les autres nymphes de demeurer auprès de Daphnide, elle prit Adamas d'une main, & Galatée de l'autre, & paſſa dans la galerie, dont elle fit bien fermer les portes.

» Mon pere, dit-elle, j'ai à vous conſul-» ter ſur des affaires bien importantes; mais » je veux que celui qui m'a apporté les nou-» velles dont il s'agit vous les diſe lui même, » de peur que je n'oublie quelque circonſ-» tance. » Et faiſant appéller par Galatée le chevalier que Lindamor avoit envoyé, elle le pria de commencer.

HISTOIRE DE CHILDERIC, DE SILVIANE, ET D'ANDRIMARTE.

APrès la mort de Merovée que les francs nommerent les délices du peuple, Childeric ſon fils fut élevé ſur le pavois du commun conſentement de la nation, & porté dans toutes les rues de Soiſſons, où il fut pro-

clamé roi. Tous les ſujets de ce jeune prince eſperoient en lui, parce qu'il étoit fils du grand Merovée, & qu'ils l'avoient vû lui même ſignaler ſon courage. Mais il commença bien tôt à mépriſer les armes, & à ſe livrer à la molleſſe. Les courtiſans ſuivirent ſon exemple. Clidaman, Lindamor, & Guyemans, & ſur tout ce dernier qui lui avoit une extrême obligation le voyoient avec douleur s'avilir de la ſorte. Lindamor conſeilla pluſieurs fois à Clidaman de le quitter, puiſqu'il n'y avoit plus moyen d'acquerir de la gloire auprès de lui. Guyemans l'en détourna toujours les larmes aux yeux, parce que ſi quelque choſe pouvoit rappeller Childeric à ſon devoir, c'étoit la vertu de Clidaman. Clidaman qui aimoit la perſonne de Childeric ſe laiſſa aiſément perſuader, & n'écouta plus les ſages conſeils de Lindamor.

Un jeune chevalier nommé Andrimarte, & qui avoit été nourri auprès de Childeric, prit du goût de bonne heure pour la belle Silviane, une des filles de la reine Methine, épouſe de Merovée. Silviane qui ne connoiſſoit pas encore le nom d'amour, recevoit ſans deſſein les petits ſervices d'Andrimarte; mais ils lui plurent dans la ſuite. Le jeune chevalier ne put voir familierement Silviane, ſans concevoir pour elle une paſſion que ni le temps, ni les traverſes n'ont pû diminuer.

Un ſoir que la reine Methine ſe promenoit, ſelon ſa coutume, ſur les bords de la Seine, Andrimarte prenant Silviane ſous les bras, l'entretenoit à l'ordinaire de ſon affection; Silviane lui répondoit avec toute la naiveté de l'enfance. Ils s'aſſirent ſous un ſaule, & Silviane en badinant grava ſon nom ſur l'écorce de cet arbre. Andrimarte paſſant de l'autre côté, ajouta ſur la même ligne ce mot, *j'aime*; de ſorte que Silviane liant enſemble les deux mots, y trouva, *j'aime Silviane*. Toute jeune qu'elle étoit, elle ſçût bon gré au chevalier de ſes ſentimens pour elle; car rien n'eſt plus naturel à tout âge que l'amour propre. » Si vous m'aimez, dit-elle, ſi » vous avez quelque bonne opinion de moi, » vous y êtes obligé par celle que j'ai de » vous.

En même temps Childeric emmena Andrimarte pour ſauter avec les autres qu'il ſurpaſſoit en adreſſe, & en agilité. Ce fut à regret qu'il quitta la belle Silviane, qui de ſon côté trouva à dire au jeune homme ſi aimable & que dans la ſuite ſes perfections lui firent aimer ſérieuſement. Dès qu'il put ſe dérober, il revint auprès de Silviane, lui demandant pardon de l'avoir laiſſée ſeule, & s'excuſant ſur la volonté du prince. » Si vous » valiez moins, répondit Silviane, vos » amies pourroient avoir le bonheur de vous » voir plus long temps. Plût à dieu, dit in-

„ continent Andrimarte, regardassiez-vous „ comme un bien le foible plaisir de me voir! „ Vous avez trop de mérite, repartit Silvia- „ ne, pour que j'aye d'autres sentimens en „ vous voyant. *Ah!* si vous avez aussi bien „ jetté les yeux sur moi, comme mon cœur a „ senti leur pouvoir, & si je pouvois en ob- „ tenir quelque assurance.... *Ne doutez point,* „ Andrimarte, que je ne vous aime, & si „ vous en désirez quelque assurance, je vous „ proteste que je n'ai point de frere que j'ai- „ me plus que vous.

Andrimarte comprit à cette réponse que Silviane ne connoissoit point encore l'amour, mais il espera de l'amener quelque jour aux sentimens qu'il vouloit qu'elle prit. Il lui baisa la main, & d'un air riant il lui dit: „ Mon bonheur est sans égal, puisque vous „ m'avez donné l'assurance que je désirois: „ Depuis ce jour Andrimarte sçut tellement plaire à Silviane qu'il lui apprit peu à peu que l'amour ne reste pas dans les bornes de l'amitié. Un jour qu'elle s'étoit rencontrée sur le bord de la Seine avec lui, elle prit occasion de lui dire: „ Hé bien, mon frere, „ (car ils étoient convenus de se traiter de la „ sorte) vous souvenez-vous de l'entretien „ que nous avons eu dans ce même lieu, & si „ vous vous en souvenez, dites moi ce qui „ vous plut davantage? Ce fut, répondit-il, „ ces mots que vous me dîtes, soyez persua-

„dé, Andrimarte, que je vous aime. Or, „ajouta-t'elle, voulez-vous que je vous „parle ſincerement; c'eſt que quand je vous „parlai ainſi, je ne ſçavois pas bien ce que „je diſois. Vous me trompiez donc, inter„rompit Andrimarte? *Je me* trompois moi„même, j'ignorois ce que c'étoit qu'aimer. „Mais mon frere, ajouta-t'elle, voyant „qu'il gardoit le ſilence, ne vous allarmez „point de ce diſcours: maintenant que je „ſçais ce que c'eſt qu'amour, je vous pro„teſte que je vous aime autant que votre „amitié m'y oblige. Comment, s'écria An„drimarte, pourrai-je vous marquer ma re„connoiſſance du bien extrême que vous „me faites? mais daignez au nom des dieux, „le rendre parfait. Dites quelque choſe de „plus. *Eh bien*, j'aime Andrimarte autant „que je dois. *Dites* plus encore, car quel „mortel mérite l'honneur que vous me fai„tes? *J'aime*, reprit-elle, Andrimarte, au„tant que j'en ſuis aimée. Je ſuis content, „dit Andrimarte. Je dis plus encore, ajouta „Silviane, j'aime Andrimarte plus qu'il ne „m'aime, & je prens les nymphes de ce fleu„ve à témoin que je n'aimerai jamais que „lui. J'exige ſeulement qu'il me jure qu'il ſe „tiendra dans les bornes de l'honnêteté. „Puiſſe, dit-il incontinent, la colere celeſte „m'accabler, ſi je paſſe jamais ces limites que „vous me preſcrivez!

Ils vêcurent dans une parfaite union, en attendant qu'ils euſſent le conſentement de leurs parens pour ſe marier; & leur bonheur dura juſqu'à ce que Childeric eût jetté les yeux ſur Silviane. Il la trouva ſi belle à un bal où elle parut déguiſée, que depuis il en fut éperduement amoureux. Silviane s'en apperçut bien tôt, elle en avertit Andrimarte: » Ma » ſœur, lui dit-il, me ſacrifierez vous à l'ambi- » tion? Andrimarte, répondit-elle, la mort » ſeule pourra changer mon cœur à votre » égard, ou plus tôt je veux encore vous aimer » dans la ſeconde vie dont parlent nos drui- » des; & cette bague que je vous donne, vous » me la rendrez en cette autre vie, pour me » ſommer de ma parole.

Je ne puis, madame, vous exprimer les tranſports du jeune Andrimarte. Il ſe jette à genoux, il baiſe & la main de Silviane, & la bague qu'elle venoit de lui donner, avec mille ſermens de la lui repreſenter lorſqu'elle l'ordonneroit. En même temps il ſe piqua le doigt où il avoit mis la bague, enſanglanta ſon mouchoir, & le preſentant à Silviane, „ Madame, dit-il, je vous conjure de me „ rendre ce mouchoir au temps que vous „ m'avez condamné de vous rendre cette „ bague. » Cependant Childeric n'avoit de ſatisfaction que lorſqu'il étoit auprès de la belle Silviane; & déja malgré ſes précautions ſon amour avoit éclaté. Et n'oſant le décla-

rer par ſes paroles, il ordonna à un peintre de faire ſon portrait, ſans qu'elle s'en apperçût, croyant bien qu'elle n'y conſentiroit pas. Dès qu'il eut le portrait il le baiſa mille fois, & trouvant Silviane dans l'antichambre de la reine, il la tira à part, & lui dit : „ Belle Silviane, vous penſez être fille uni„que, cependant vous avez une ſœur, & qui „ne laiſſe pas de vous reſſembler quoique „moins belle. „ Et ſans attendre ſa réponſe, il lui montra le portrait, où Silviane ſe reconnut. Alors indignée qu'un autre qu'Andrimarte en fût poſſeſſeur, elle le prit, ſous prétexte de le conſiderer mieux, & ſans faire réflexion à ce qui en pourroit arriver, elle le jetta au feu. Il fut conſumé en un inſtant. Mais à peine l'eut-elle jetté, qu'elle commença à ſe repentir, en voyant l'étonnement de Childeric. Et pour couvrir en quelque ſorte ſa faute : „ Seigneur, dit-elle, il étoit ſi mal „fait, que j'avois honte que l'on me vît ſi „laide. Silviane, répondit le jeune prince, „vous venez de me faire une cruelle offenſe, „& je ne ſçai avec quelle patience je la ſouf„fre. Seigneur, répondit-elle en rougiſſant, „j'en ſerois extrêmement fâchée. „ Mais Childeric s'étant un peu calmé ; „ ſi la haine „ou le mépris, dit-il, n'ont pas conduit vo„tre main, vous permettrez qu'un autre „vous peigne à loiſir ; ſinon je croirai que „vous avez voulu m'offenſer, & que vous

„ mépriſez un prince qui ne l'avoit point en-
„ core été. „ La jeune Silviane fut contrainte d'accorder à Childeric ce qu'il demandoit;
„ mais, ajouta-t'elle, la reine le trouvera
„ mauvais, ſi vous n'avez ſa permiſſion, ou
„ du moins celle de la gouvernante. Il me
„ ſuffit, dit Childeric, que vous y conſen-
„ tiez, & qu'en effet vous n'ayiez jetté au feu
„ ce portrait, que parce qu'il étoit mal peint. „
Il ſervit du moins au jeune prince à faire connoître à Silviane qu'il l'aimoit, & depuis Childeric ne laiſſa paſſer aucune occaſion ſans lui témoigner l'excès de ſon amour. Il en fut tellement tranſporté un jour qu'il l'entendoit chanter, qu'en preſence d'une nombreuſe aſſemblée, & des compagnes de Silviane, il lui déroba un baiſer. Silviane qui ne ſe ſentoit aucune inclination pour le prince en fut offenſée, d'autant plus qu'Andrimarte étoit preſent. Elle s'en plaignit hautement, & ce fut en vain que Childeric eſſaya de l'adoucir, en diſant que c'étoit un badinage.

Silviane ne pouvoit prendre que ſérieuſement les ſoins de Childeric; & Andrimarte ne pouvoit remarquer ſans douleur qu'il avoit un rival dans ſon maître. C'eſt ce qui le détermina à demander Silviane à la reine, après être ſorti d'entre les enfans d'honneur. Il communiqua ſon deſſein à Silviane; elle l'approuva. Andrimarte qui ne ſouhaitoit

rien tant que de posseder seul & tout à fait sa chere Silviane, proposa à son pere le juste désir qu'il avoit de ne plus demeurer parmi les enfans, & de passer à l'armée auprès du roi Merovée, à l'imitation de ses ancêtres. Le pere d'Andrimarte fut ravi de remarquer en son fils de si genereuses inclinations ; il lui donna beaucoup de louanges, & lui promit de satisfaire bien tôt à son desir. Le jour même il en parla au roi, qui le trouvant bon le fit sçavoir à Childeric, afin qu'il donnât l'épée, suivant la coutume, au jeune Andrimarte, & qu'il lui mît l'éperon avec les ceremonies de l'accollade.

Childeric qui étoit extrêmement passionné pour Silviane, fit avec joye à Andrimarte toutes ces faveurs ; il comptoit que dès qu'Andrimarte seroit armé chevalier, il seroit obligé d'aller à l'armée, & de lui laisser Silviane qu'il avoit reconnu lui vouloir du bien. Lorsqu'il fût question de lui ceindre l'épée, & qu'on lui permit de choisir la dame qu'il voudroit, il mit un genou en terre, & supplia la belle Silviane de lui faire cette faveur, afin, disoit-il, qu'il fût le chevalier du monde qui eût reçu cet honneur de la dame la plus accomplie qui fût jamais. Peu s'en fallut que Childeric ne montrât combien ce choix lui déplaisoit ; mais la presence du roi le retint dans le devoir. Son déplaisir s'accrut encore lorsqu'il vit la joye peinte sur le

viſage de Silviane, après lui avoir ceint l'épée, & les tranſports d'Andrimarte, lorſqu'il la remercia de cette faveur, & qu'il lui proteſta qu'il employeroit à ſon ſervice cette épée & ſa vie. Et Silviane ſçachant qu'il ne tarderoit pas à la demander en mariage à la reine, & à ſes parens, lui répondit : » Puiſ» ſe Heſus rendre cette épée auſſi heureuſe, » que j'ai été ravie de vous la ceindre, & que » je voudrois faire encore plus, pour vous » témoigner l'eſtime que je fais de votre mé» rite. Madame, repartit Andrimarte, ſouf» frez, pour combler la joye de cette jour» née, que je prenne le titre de votre cheva» lier. » Alors Silviane rougiſſant un peu : » Je ne puis, ni ne veux, dit-elle, y conſen» tir que de l'agrément de la reine, qui peut » diſpoſer de moi comme il lui plaît. » Andrimarte lui ſçut gré de la diſcretion avec laquelle elle avoit parlé, & mettant un genou en terre devant Methine : » Madame, lui dit» il, agréez que par vos ordres je reçoive au» jourd'hui le plus grand honneur que je » puiſſe eſperer.

Childeric perdant patience, l'interrompit : » Il me ſemble, lui dit-il, que ſi vous » aviez eu moins de préſomption, vous au» riez attendu à faire cette demande à la rei» ne, & à Silviane, que vous vous en fuſſiez » rendu digne par quelque action. » Andrimarte connut bien pourquoi Childeric lui parloit

parloit de la ſorte: » Seigneur, répondit-il, j'a-
» voue que je ne mérite pas cette faveur, mais
» je ne laiſſe pas de la demander, par le déſir
» que j'ai de vous rendre quelque ſervice im-
» portant ; car je ſuis perſuadé qu'ayant
» l'honneur d'être le chevalier de Silviane,
» ce nom glorieux me fera terminer heureu-
» ſement les entrepriſes les plus difficiles.
» Mais il n'eſt pas raiſonnable, repartit le
» prince, que vous preniez un nom qui ne
» peut être mérité que par le ſang. » Childe-
ric auroit continué, ſi Merovée n'eût pris
la parole, pour cacher l'imprudence de ſon
fils. » Andrimarte, dit-il, Childeric a ſeule-
» ment voulu vous inquieter, & lui & moi
» nous prions la reine d'agréer que Silviane
» vous reçoive pour ſon chevalier. » Ce jeu-
ne homme tranſporté de joye vint baiſer la
main du roi & celle de Childeric ; & la reine
commanda à Silviane ce qu'Andrimarte ſou-
haitoit avec tant de paſſion. Jamais Silviane
n'obéit avec tant de joye ; Childeric en fut
piqué, & réſolut à quelque prix que ce fût
de traverſer leur amour. Il diſſimula d'a-
bord ; mais Andrimarte connut l'artifice, &
ſe détermina à tout ce qui pourroit arriver.
Et l'ordre de chevalerie ne lui permettant
plus de reſter oiſif parmi les dames, il forma
le deſſein de partir pour l'armée, dès qu'il au-
roit pris congé de Silviane, & de ne revenir
que quand il l'auroit mérité par quelque ac-

tion d'éclat. Silviane jugeant cette ſéparation néceſſaire, conſentit, quoi qu'à regret à ſon départ.

Je laiſſe les marques de tendreſſe qu'ils ſe donnerent en cette occaſion, & les proteſtations qu'ils ſe firent mutuellement. Andrimarte donna tant de preuves de ſa conduite, & de ſon courage, dans la conquête que Merovée fit de la ſeconde Belgique, qu'il le choiſit pour mener le ſecours qu'il envoyoit contre les enfans de Clodion qui étoient venus fondre avec une armée puiſſante ſur l'Auſtraſie. Andrimarte arrêta leurs progrès, & Merovée lui donna avec les louanges que méritoit ſa vertu, des récompenſes dignes d'un ſervice ſi eſſentiel.

Tout retentiſſoit des exploits du jeune Andrimarte; on faiſoit ſans ceſſe des réjouiſſances publique à leur occaſion. Qui pourroit exprimer la joye qu'en reſſentoit Silviane! Elle eût voulu s'en réjouir avec lui; mais l'honneur qu'il s'acqueroit lui adouciſſoit les ennuis de l'abſence. Il n'y avoit perſonne qui n'aimât, & qui ne louât le ſage & vaillant Andrimarte. Le ſeul Childeric étoit fâché de ſes victoires, quoiqu'elles aſſuraſſent la couronne qu'il devoit porter après Merovée. Il en diminuoit la gloire autant qu'il pouvoit, connoiſſant bien que ces louanges ne ſervoient qu'à redoubler l'amour de Silviane. Enfin après ſix années entieres d'abſence,

Andrimarte ne pouvant plus vivre loin de ſa maitreſſe, quoiqu'elle lui donnât ſouvent de ſes nouvelles, obtint du roi la permiſſion de venir à Paris ſous prétexte de donner ordre à quelques affaires qui lui étoient ſurvenues. Il ſe preſenta donc à la reine ; il en reçut tout l'accueil qu'il pouvoit déſirer, & ayant parlé à Silviane, il lui fit agréer qu'il propoſât leur mariage à la reine. Auſſi tôt il engagea quelques uns de ſes plus proches parens, car il n'avoit plus de pere, à faire cette démarche auprès de Methine. Methine ravie de pouvoir faire quelque choſe qu'il déſirât, pour témoigner combien ce mariage leur étoit agréable ; » dites à Andrimarte, répon- » dit-elle, que non ſeulement j'y conſens, » mais que je me charge encore d'obtenir le » conſentement de Semnon ſon grand pere, » & celui du roi, & qu'en attendant il peut » vivre avec Silviane comme ſon ſerviteur, » & comme ſon époux futur.

Une réponſe ſi favorable donna tant de joye au jeune Andrimarte, qu'il lui fut impoſſible de la tenir ſecrete. La nouvelle s'en répandit par toute la cour, & bien tôt dans toute l'armée, parce que Merovée en ayant été informé par la reine, la publia lui même, & qu'il dépêcha incontinent vers le duc Semnon ſon ancien ami, pour lui faire agréer ce mariage ; lui promettant de faire à Andrimarte de ſi grands avantages, qu'il n'auroit

point regret de lui donner ſa petite fille.

Childeric qui étoit alors à l'armée ayant appris cette nouvelle par des lettres de la reine, puis de la bouche même de Merovée, ne put s'empêcher d'en parler à Merovée. Et cachant ſon deſſein, » Seigneur, lui dit-il, » Andrimarte pretend épouſer Silviane, je » ſçai qu'il eſt juſte de récompenſer ſes ſervi- » ces, afin d'animer les autres à ſuivre ſon » exemple; mais oſerois-je vous repreſenter » que ces ſervices ne méritent pas que vous » commettiez une ſi grande offenſe contre » Semnon votre ami & votre allié, & contre » vous même; car il eſt certain que les ré- » compenſes que nous donnons ne doivent » jamais être préjudiciable à nos amis. Sem- » non eſt duc de la Gaule armorique; il vous » a reçu en ſon amitié lorſque vous êtes arri- » vé dans ces contrées; il vous a aſſiſté de ſes » forces & de ſes conſeils. Devez vous diſ- » poſer ſans ſon aveu d'une fille qu'il vous a » confiée, & qui doit être le ſoutien de ſa » vieilleſſe? Voulez-vous que l'on diſe que » le roi Merovée récompenſe ceux qui le ſer- » vent, aux dépens de ſes alliés? Pardonnez, » ſeigneur, ſi je parle avec tant de liberté; » c'eſt le ſeul interêt de votre gloire qui me » fait tenir ce langage. Il y a dans vos états » aſſés d'autres partis pour Andrimarte, & » que lui même jugera plus convenables. » Quelle ſatisfaction peut-il eſperer, en ſai-

» ſant une alliance qui vous fera perdre vo-
» tre crédit, & qui lui ſuſcitera des ennemis
» puiſſans & irréconciliables? Ces réflexions,
» ſeigneur, ne viennent pas de moi, elles
» m'ont été ſuggerées par vos meilleurs ſervi-
» teurs qui m'ont prié de vous les communi-
» quer. Je ſçai que quand Andrimarte ſçaura
» combien ce mariage peut nuire au bien de
» votre ſervice, il ſera le premier à vous ſup-
» plier de n'y plus penſer. Et quand il vous
» plaira de me le commander, je m'offre à lui
» faire entendre ces raiſons.

L'attention avec laquelle Childeric fut écouté, lui fit croire qu'il alloit à l'inſtant être chargé de parler à Andrimarte; mais le ſage roi qui avoit déja remarqué la paſſion de Childeric pour Silviane, prit un viſage ſevere, & lui répondit en ces termes:

» Je ſuis veritablement affligé de recon-
» noître en vous deux défauts qui cauſeront
» votre perte, ſi vous ne ſongez à vous en
» corriger. Le premier c'eſt ce goût pour la
» molleſſe & pour l'amour; ſi les Gaules que
» je poſſede ont été ravies aux romains par la
» valeur de Pharamond, & de Clodion, & ſi
» pour les conſerver il m'a fallu courir tant
» de hazards, comment puis-je juger, qu'a-
» près moi vous ne les perdrez pas? l'autre
» défaut qui me déplait infiniment, c'eſt que
» vous employez votre eſprit à cacher vos
» vices ſous le voile de la vertu. Penſez-vous

» Childeric, que je ne comprenne pas que
» dans ce que vous m'avez repreſenté, vous
» n'avez en vue que de faire differer le maria-
» ge de Silviane que vous aimez ? Croyez-
» vous que j'ignore qu'elle jetta au feu un
» portrait que vous aviez d'elle à ſon inſçu?
» Soyez perſuadé que toutes vos actions me
» ſont connues. Il vous plait de faire l'hom-
» me d'état, & de me repreſenter ce que je
» dois à l'amitié de Semnon. Mais qu'ai-je
» fait juſqu'ici que mes amis ayent blâmé?
» Ou dites-moi de quoi mes propres enne-
» mis me peuvent accuſer, ſi ce n'eſt de leur
» avoir ôté par la force de nos armes ce qu'ils
» avoient uſurpé ſur d'autres? Et Childeric
» condamnera ſeul les actions de ſon pere;
» parce que ce pere conſent au mariage d'u-
» ne fille qu'il voudroit deshonorer aux yeux
» de ſa mere. Trouverez vous plus honora-
» ble pour ce genereux Semnon notre ancien
» ami, que ſa fille ſoit remiſe entre vos mains,
» que mariée avec Andrimarte? Peut être la
» voulez-vous épouſer ? J'eſtime ſa vertu
» & celle de ſon pere, mais ſi vous aviez de
» pareils ſentimens, plus tôt que de les
» approuver, je rendrois le ſceptre de Clo-
» dion à ſes enfans. Que penſez-vous donc
» faire de Silviane? Renoncez au fol amour
» que vous avez pour elle, & vous verrez
» que ſi je ne la mariois pas à Andrimarte, je
» me manquerois à moi-même. Si les princes

» ſont obligés de récompenſer les ſervices
» qu'on leur rend, que ne dois-je pas faire
» pour Andrimarte ? D'ailleurs en lui accor-
» dant ce qu'il me demande, je ſers mon al-
» lié. Quel prince dédaigneroit un tel gen-
» dre ? Souvenez-vous encore, Childeric,
» que je le dois à Semnon, pour l'amitié qu'il
» m'a toujours portée. Je ſçai que vous le
» reconnoiſſez ainſi, & ſi vous m'avez tenu
» un langage different, ce n'eſt pas Childeric
» qui a parlé, mais cette folle paſſion qui le
» perdra, & qui lui ôtera enfin la couronne
» que je porte, s'il ne change bien tôt de
» conduite. Souvenez-vous, au reſte, qu'un
» prince qui veut regner, doit être plus ſage
» & plus vertueux que ſes peuples : ſans quoi
» il n'y parviendra jamais que par la tyrannie
» qui ne peut être ni ſure ni agréable à qui
» l'exerce.

Merovée à ces mots, laiſſe Childeric ſans vouloir l'entendre davantage, & dépêche incontinent à la reine, afin qu'elle envoye un ambaſſadeur à Semnon, pour avoir ſon agrément. Semnon à qui la renommée avoit porté tous les exploits d'Andrimarte, remercia la reine de la faveur qu'elle faiſoit à Silviane, & lui remettant toute l'autorité qu'il avoit ſur elle, il la ſupplioit d'en diſpoſer comme lui même. Qu'il déſiroit ſeulement de voir Andrimarte, afin de connoître celui à qui Silviane & ſes états devoient

appartenir, & pour l'obliger par l'accueil qu'il prétendoit lui faire, à aimer davantage sa fille, & à cherir les peuples qui devoient lui obéir.

La reine ayant reçu cette réponse, en donna incontinent avis à Merovée, qui jugea à propos qu'Andrimarte partît au plus tôt pour se rendre auprès de Semnon. Il part bien tôt après, il arrive, & reçoit du duc tout l'accueil imaginable. Il est proclamé seigneur de la Gaule armorique après lui, & reconnu pour tel par tous les ordres de cet état.

Quelque temps auparavant, Clidaman étoit arrivé à l'armée; il avoit vû Andrimarte, il avoit été témoin, ou plus tôt compagnon de ses exploits. Il félicita le chevalier sur cette alliance, aussi bien que tous les seigneurs francs. Le seul Childeric en fut mécontent, quoiqu'il dissimulât le mieux qu'il pouvoit. Et lorsqu'on ouvrit en sa presence le choix de Semnon, il le blâmoit d'injustice, & d'imprudence. Et même un jour qu'il put parler à Silviane: » Est-il possible, lui dit-» il, que vous ayez résolu de vous donner à » Andrimarte? Hé, seigneur, lui répondit-» elle, ne vaut-il pas beaucoup plus que moi? » Vous vous connoissez bien peu, repartit » Childeric! Si je vaux quelque chose, ajou-» ta-t'elle en souriant, je l'enrichirai bien » tôt, car je me donnerai entierement à lui: il

» il me ſuffit qu'il m'aime ; & je compte bien
» de l'y engager par tout l'amour que j'aurai
» pour lui. Ces ſentimens, ajouta Childeric,
» ſeroient convenables à l'égard d'un hom-
» me en qui l'ambition n'étoufferoit pas le
» jugement.

Silviane offenſée de ce diſcours: » Seigneur,
» lui répondit-elle, ſi vous tenez ce langage
» pour me fâcher, ce n'eſt pas avec fonde-
» ment, puiſque je n'ai jamais eu d'autre vo-
» lonté que de vous honorer. Si c'eſt pour
» offenſer Andrimarte, j'ignore comment
» vous en avez le courage, puiſqu'outre les
» grands ſervices qu'il vous a déja rendus, il
» ne parle que de l'ambition qu'il a d'em-
» ployer le reſte de ſa vie à étendre vos états.
» Ma belle fille, répondit le jeune prince, je
» n'ai d'autre vue que de vous conſerver ; &
» je vous perds ſi vous ne quittez Andrimar-
» te. Ah ! ſi vous ſçaviez quel bonheur je
» vous deſtine. ... Seigneur, interrompit
» Silviane, nul avantage quelque brillant
» qu'il ſoit, ne me fera manquer à l'affec-
» tion que j'ai promiſe à Andrimarte. J'ai
» l'agrément du roi & de la reine, & le con-
» ſentement de Semnon. Allez, Silviane,
» ajouta le prince, ſouvenez-vous, puiſque
» vous eſtimez ſi peu mon amour, que je ſuis
» Childeric, & que je vous ferai connoître
» un jour, combien vous êtes maintenant
» inſenſée de le mépriſer. » A ces mots il s'é-

loigna ſans attendre ſa réponſe, & laiſſa Silviane plus inquiéte pour ſon amant, que pour elle même.

Cependant Semnon, après avoir gardé quelque temps Andrimarte, lui permit de s'en retourner, à condition qu'il lui ameneroit Silviane dès que leur mariage ſeroit accompli, & qu'il demeureroit dans ſes états pour les gouverner. Mérovée le traita dès lors comme duc de la Gaule armorique: il étoit ravi qu'une perſonne qui lui étoit auſſi attachée commandât à un peuple ſi voiſin, & ſi puiſſant. Il commanda à Childeric de le traiter non comme ſon vaſſal, mais comme un voiſin qui pourroît lui être d'une grande utilité. Pour Silviane, elle ne put retenir ſes tranſports, quand elle revit ſon cher Andrimarte; & quoiqu'elle ne voulût lui rien cacher, elle ne crut pas devoir lui faire part de ſon entretien avec Childeric; ſeulement pour éviter ſa tyrannie, elle réſolut de ſe retirer au plus tôt dans les états de Semnon.

Huit jours après, les ceremonies du mariage ſe firent avec l'applaudiſſement de tous les ordres, & avec tant de ſatisfaction pour Andrimarte & Silviane, que jamais on ne vit deux amans ſi tranſportés de joye. Mais comme ſi le ciel avoit ſeulement attendu que ce mariage fût accompli, pour répandre le trouble & la triſteſſe dans tous les eſprits, Mérovée tomba malade peu de jours après,

& mourut plein d'honneur, & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé ſur le pavois. Silviane ſe rappellant alors les diſcours qu'il lui avoit tenus, preſſa ſon cher époux de ſe retirer promptement dans la Gaule armorique, pour éviter le reſſentiment de Childeric, & ſatisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane, & ſe croyant obligé de ſervir le jeune roi à ſon avenement à la couronne, ne voulut point ſuivre le conſeil de Silviane; & ſans le rejetter entierement, il differoit ſous prétexte que les choſes néceſſaires pour leur voyage ſe préparoient. Cependant il demeuroit auprès de la perſonne du roi, & lui rendoit plus de ſoins qu'aucun autre courtiſan. Mais Childeric qui conſervoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, n'attendoit pour executer le deſſein qu'il avoit formé, que la fin des ceremonies & des réjouiſſances de ſon couronnement. Alors Silviane, & le genereux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort, & que tous leurs vaſſaux & ſujets les ſupplioient de ſe rendre dans leurs états. Silviane & ſon époux le pleurerent galement; mais lorſque leurs larmes commençoient à ſe ſecher, le ciel leur en ſuſcita

loigna ſans attendre ſa réponſe, & laiſſa Silviane plus inquiéte pour ſon amant, que pour elle même.

Cependant Semnon, après avoir gardé quelque temps Andrimarte, lui permit de s'en retourner, à condition qu'il lui ameneroit Silviane dès que leur mariage ſeroit accompli, & qu'il demeureroit dans ſes états pour les gouverner. Mérovée le traita dès lors comme duc de la Gaule armorique: il étoit ravi qu'une perſonne qui lui étoit auſſi attachée commandât à un peuple ſi voiſin, & ſi puiſſant. Il commanda à Childeric de le traiter non comme ſon vaſſal, mais comme un voiſin qui pourroit lui être d'une grande utilité. Pour Silviane, elle ne put retenir ſes tranſports, quand elle revit ſon cher Andrimarte; & quoiqu'elle ne voulût lui rien cacher, elle ne crut pas devoir lui faire part de ſon entretien avec Childeric; ſeulement pour éviter ſa tyrannie, elle réſolut de ſe retirer au plus tôt dans les états de Semnon.

Huit jours après, les ceremonies du mariage ſe firent avec l'applaudiſſement de tous les ordres, & avec tant de ſatisfaction pour Andrimarte & Silviane, que jamais on ne vit deux amans ſi tranſportés de joye. Mais comme ſi le ciel avoit ſeulement attendu que ce mariage fût accompli, pour répandre le trouble & la triſteſſe dans tous les eſprits, Mérovée tomba malade peu de jours après,

& mourut plein d'honneur, & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé ſur le pavois. Silviane ſe rappellant alors les diſcours qu'il lui avoit tenus, preſſa ſon cher époux de ſe retirer promptement dans la Gaule armorique, pour éviter le reſſentiment de Childeric, & ſatisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane, & ſe croyant obligé de ſervir le jeune roi à ſon avenement à la couronne, ne voulut point ſuivre le conſeil de Silviane; & ſans le rejetter entierement, il differoit ſous prétexte que les choſes néceſſaires pour leur voyage ſe préparoient. Cependant il demeuroit auprès de la perſonne du roi, & lui rendoit plus de ſoins qu'aucun autre courtiſan. Mais Childeric qui conſervoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, n'attendoit pour executer le deſſein qu'il avoit formé, que la fin des ceremonies & des réjouiſſances de ſon couronnement. Alors Silviane, & le genereux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort, & que tous leurs vaſſaux & ſujets les ſupplioient de ſe rendre dans leurs états. Silviane & ſon époux le pleurerent galement; mais lorſque leurs larmes commençoient à ſe ſecher, le ciel leur en ſuſcita

loigna sans attendre sa réponse, & laissa Silviane plus inquiete pour son amant, que pour elle même.

Cependant Semnon, après avoir gardé quelque temps Andrimarte, lui permit de s'en retourner, à condition qu'il lui ameneroit Silviane dès que leur mariage seroit accompli, & qu'il demeureroit dans ses états pour les gouverner. Merovée le traita dès lors comme duc de la Gaule armorique: il étoit ravi qu'une personne qui lui étoit aussi attachée commandât à un peuple si voisin, & si puissant. Il commanda à Childeric de le traiter non comme son vassal, mais comme un voisin qui pourroit lui être d'une grande utilité. Pour Silviane, elle ne put retenir ses transports, quand elle revit son cher Andrimarte; & quoiqu'elle ne voulût lui rien cacher, elle ne crut pas devoir lui faire part de son entretien avec Childeric; seulement pour éviter sa tyrannie, elle résolut de se retirer au plus tôt dans les états de Semnon.

Huit jours après, les ceremonies du mariage se firent avec l'applaudissement de tous les ordres, & avec tant de satisfaction pour Andrimarte & Silviane, que jamais on ne vit deux amans si transportés de joye. Mais comme si le ciel avoit seulement attendu que ce mariage fût accompli, pour répandre le trouble & la tristesse dans tous les esprits, Merovée tomba malade peu de jours après,

& mourut plein d'honneur, & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé ſur le pavois. Silviane ſe rappellant alors les diſcours qu'il lui avoit tenus, preſſa ſon cher époux de ſe retirer promptement dans la Gaule armorique, pour éviter le reſſentiment de Childeric, & ſatisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane, & ſe croyant obligé de ſervir le jeune roi à ſon avenement à la couronne, ne voulut point ſuivre le conſeil de Silviane; & ſans le rejetter entierement, il differoit ſous prétexte que les choſes néceſſaires pour leur voyage ſe préparoient. Cependant il demeuroit auprès de la perſonne du roi, & lui rendoit plus de ſoins qu'aucun autre courtiſan. Mais Childeric qui conſervoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, n'attendoit pour executer le deſſein qu'il avoit formé, que la fin des ceremonies & des réjouiſſances de ſon couronnement. Alors Silviane, & le genereux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort, & que tous leurs vaſſaux & ſujets les ſupplioient de ſe rendre dans leurs états. Silviane & ſon époux le pleurerent également; mais lorſque leurs larmes commençoient à ſe ſecher, le ciel leur en ſuſcita

loigna sans attendre sa réponse, & laissa Silviane plus inquiete pour son amant, que pour elle même.

Cependant Semnon, après avoir gardé quelque temps Andrimarte, lui permit de s'en retourner, à condition qu'il lui ameneroit Silviane dès que leur mariage seroit accompli, & qu'il demeureroit dans ses états pour les gouverner. Merovée le traita dès lors comme duc de la Gaule armorique: il étoit ravi qu'une personne qui lui étoit aussi attachée commandât à un peuple si voisin, & si puissant. Il commanda à Childeric de le traiter non comme son vassal, mais comme un voisin qui pourroit lui être d'une grande utilité. Pour Silviane, elle ne put retenir ses transports, quand elle revit son cher Andrimarte; & quoiqu'elle ne voulût lui rien cacher, elle ne crut pas devoir lui faire part de son entretien avec Childeric; seulement pour éviter sa tyrannie, elle résolut de se retirer au plus tôt dans les états de Semnon.

Huit jours après, les ceremonies du mariage se firent avec l'applaudissement de tous les ordres, & avec tant de satisfaction pour Andrimarte & Silviane, que jamais on ne vit deux amans si transportés de joye. Mais comme si le ciel avoit seulement attendu que ce mariage fût accompli, pour répandre le trouble & la tristesse dans tous les esprits, Merovée tomba malade peu de jours après,

& mourut plein d'honneur, & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé ſur le pavois. Silviane ſe rappellant alors les diſcours qu'il lui avoit tenus, preſſa ſon cher époux de ſe retirer promptement dans la Gaule armorique, pour éviter le reſſentiment de Childeric, & ſatisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane, & ſe croyant obligé de ſervir le jeune roi à ſon avenement à la couronne, ne voulut point ſuivre le conſeil de Silviane; & ſans le rejetter entierement, il differoit ſous prétexte que les choſes néceſſaires pour leur voyage ſe préparoient. Cependant il demeuroit auprès de la perſonne du roi, & lui rendoit plus de ſoins qu'aucun autre courtiſan. Mais Childeric qui conſervoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, n'attendoit pour executer le deſſein qu'il avoit formé, que la fin des ceremonies & des réjouiſſances de ſon couronnement. Alors Silviane, & le genereux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort, & que tous leurs vaſſaux & ſujets les ſupplioient de ſe rendre dans leurs états. Silviane & ſon époux le pleurerent également; mais lorſque leurs larmes commençoient à ſe ſecher, le ciel leur en ſuſcita

loigna ſans attendre ſa réponſe, & laiſſa Silviane plus inquiéte pour ſon amant, que pour elle même.

Cependant Semnon, après avoir gardé quelque temps Andrimarte, lui permit de s'en retourner, à condition qu'il lui ameneroit Silviane dès que leur mariage ſeroit accompli, & qu'il demeureroit dans ſes états pour les gouverner. Mérovée le traita dès lors comme duc de la Gaule armorique: il étoit ravi qu'une perſonne qui lui étoit auſſi attachée commandât à un peuple ſi voiſin, & ſi puiſſant. Il commanda à Childeric de le traiter non comme ſon vaſſal, mais comme un voiſin qui pourroit lui être d'une grande utilité. Pour Silviane, elle ne put retenir ſes tranſports, quand elle revit ſon cher Andrimarte; & quoiqu'elle ne voulût lui rien cacher, elle ne crut pas devoir lui faire part de ſon entretien avec Childeric; ſeulement pour éviter ſa tyrannie, elle réſolut de ſe retirer au plus tôt dans les états de Semnon.

Huit jours après, les ceremonies du mariage ſe firent avec l'applaudiſſement de tous les ordres, & avec tant de ſatisfaction pour Andrimarte & Silviane, que jamais on ne vit deux amans ſi tranſportés de joye. Mais comme ſi le ciel avoit ſeulement attendu que ce mariage fût accompli, pour répandre le trouble & la triſteſſe dans tous les eſprits, Mérovée tomba malade peu de jours après,

& mourut plein d'honneur, & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé ſur le pavois. Silviane ſe rappellant alors les diſcours qu'il lui avoit tenus, preſſa ſon cher époux de ſe retirer promptement dans la Gaule armorique, pour éviter le reſſentiment de Childeric, & ſatisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane, & ſe croyant obligé de ſervir le jeune roi à ſon avenement à la couronne, ne voulut point ſuivre le conſeil de Silviane; & ſans le rejetter entierement, il differoit ſous prétexte que les choſes néceſſaires pour leur voyage ſe préparoient. Cependant il demeuroit auprès de la perſonne du roi, & lui rendoit plus de ſoins qu'aucun autre courtiſan. Mais Childeric qui conſervoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, n'attendoit pour executer le deſſein qu'il avoit formé, que la fin des ceremonies & des réjouiſſances de ſon couronnement. Alors Silviane, & le genereux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort, & que tous leurs vaſſaux & ſujets les ſupplioient de ſe rendre dans leurs états. Silviane & ſon époux le pleurerent également; mais lorſque leurs larmes commençoient à ſe ſecher, le ciel leur en ſuſcita

un nouveau ſujet, & plus amer que le premier.

Déja Childeric croyoit la couronne bien affermie ſur ſa tête, & déja il commençoit à vivre d'une maniere ſi licentieuſe, que l'on avoit perdu l'eſperance que la vertu du pere avoit fait concevoir du fils. Le peuple ſe plaignoit, les grands murmuroient, & les plus zelés ſoupiroient. Enfin après avoir quelque temps ſupporté ce joug tyranique, les grands s'aſſemblerent à Provins, puis à Beauvais, où ils déclarerent Childeric indigne de porter la couronne, & élurent Gillon, quoique romain, qui depuis long temps s'étoit attaché à Merovée, & lui avoit donné la ville de Soiſſons dont il étoit gouverneur.

Dans le temps que Gillon ſe préparoit ſecretement pour armer, Childeric réſolut d'enlever Silviane, non pour l'épouſer, puiſqu'elle étoit mariée, mais pour lui faire violence, comme il en avoit déja uſé à l'égard de quelques autres, depuis la mort de Merovée. Ses flateurs lui avoient perſuadé que tout étoit permis aux rois, que les rois ne ſont point obligés à ſe conformer aux loix qu'ils ne font que pour leurs ſujets; & qu'étant maîtres de la vie de leurs vaſſaux, ils pouvoient également diſpoſer de tout ce qui leur appartient.

La reine Methine s'étoit retirée dans la ville des Rhemois, pour s'épargner la vue

de toutes les horreurs de Childeric, & pour recevoir les conſolations d'un grand perſonnage nommé Remi. Or Childeric prenant occaſion de l'éloignement de ſa mere, invente mille raiſons, afin d'engager Andrimarte à ſe rendre auprès d'elle, pour lui communiquer, diſoit-il, des choſes de la derniere importance : il ajoute, qu'il eſt bien fâché de le tirer d'auprès de Silviane, mais que ſon voyage ſera de peu de jours. Andrimarte répondit qu'il aimoit Silviane comme ſa femme, mais qu'il honoroit Childeric comme ſon ſeigneur, & qu'il étoit prêt à le ſervir en cette occaſion, comme en toute autre. Auſſi tôt Childeric lui fait donner ſes dépêches. Andrimarte n'eut que la nuit ſuivante, pour ſe préparer à ce voyage. Il fit part à Silviane de la commiſſion que le prince lui avoit donnée ; & lui recommanda de pourvoir tellement à ce qui leur étoit néceſſaire, qu'ils fuſſent en état de partir quelques jours après ſon retour.

La ſage Silviane après avoir entendu Andrimarte, comme elle avoit l'eſprit pénétrant, lui répondit avec un profond ſoupir : » Ce voyage ne m'annonce rien que de ſiniſ- » tre ; dieu veuille que je me trompe. Vous » devez vous ſouvenir que Childeric m'a ai- » mée : il m'a tenu des diſcours que je n'ai » point voulu vous rendre, & diſpenſez moi » de vous les redire ; il ſuffit que vous ſça-

un nouveau sujet, & plus amer que le premier.

Déja Childeric croyoit la couronne bien affermie sur sa tête, & déja il commençoit à vivre d'une maniere si licentieuse, que l'on avoit perdu l'esperance que la vertu du pere avoit fait concevoir du fils. Le peuple se plaignoit, les grands murmuroient, & les plus zelés soupiroient. Enfin après avoir quelque temps supporté ce joug tyranique, les grands s'assemblerent à Provins, puis à Beauvais, où ils déclarerent Childeric indigne de porter la couronne, & élurent Gillon, quoique romain, qui depuis long temps s'étoit attaché à Merovée, & lui avoit donné la ville de Soissons dont il étoit gouverneur.

Dans le temps que Gillon se préparoit secretement pour armer, Childeric résolut d'enlever Silviane, non pour l'épouser, puisqu'elle étoit mariée, mais pour lui faire violence, comme il en avoit déja usé à l'égard de quelques autres, depuis la mort de Merovée. Ses flateurs lui avoient persuadé que tout étoit permis aux rois, que les rois ne sont point obligés à se conformer aux loix qu'ils ne font que pour leurs sujets; & qu'étant maîtres de la vie de leurs vassaux, ils pouvoient également disposer de tout ce qui leur appartient.

La reine Methine s'étoit retirée dans la ville des Rhemois, pour s'épargner la vue

de toutes les horreurs de Childeric, & pour recevoir les conſolations d'un grand perſonnage nommé Remi. Or Childeric prenant occaſion de l'éloignement de ſa mere, invente mille raiſons, afin d'engager Andrimarte à ſe rendre auprès d'elle, pour lui communiquer, diſoit-il, des choſes de la derniere importance : il ajoute, qu'il eſt bien fâché de le tirer d'auprès de Silviane, mais que ſon voyage ſera de peu de jours. Andrimarte répondit qu'il aimoit Silviane comme ſa femme, mais qu'il honoroit Childeric comme ſon ſeigneur, & qu'il étoit prêt à le ſervir en cette occaſion, comme en toute autre. Auſſi tôt Childeric lui fait donner ſes dépêches. Andrimarte n'eut que la nuit ſuivante, pour ſe préparer à ce voyage. Il fit part à Silviane de la commiſſion que le prince lui avoit donnée ; & lui recommanda de pourvoir tellement à ce qui leur étoit néceſſaire, qu'ils fuſſent en état de partir quelques jours après ſon retour.

La ſage Silviane après avoir entendu Andrimarte, comme elle avoit l'eſprit pénétrant, lui répondit avec un profond ſoupir : » Ce voyage ne m'annonce rien que de ſiniſ- » tre ; dieu veuille que je me trompe. Vous » devez vous ſouvenir que Childeric m'a ai- » mée : il m'a tenu des diſcours que je n'ai » point voulu vous rendre, & diſpenſez moi » de vous les redire ; il ſuffit que vous ſça-

un nouveau ſujet, & plus amer que le premier.

Déja Childeric croyoit la couronne bien affermie ſur ſa tête, & déja il commençoit à vivre d'une maniere ſi licentieuſe, que l'on avoit perdu l'eſperance que la vertu du pere avoit fait concevoir du fils. Le peuple ſe plaignoit, les grands murmuroient, & les plus zelés ſoupiroient. Enfin après avoir quelque temps ſupporté ce joug tyranique, les grands s'aſſemblerent à Provins, puis à Beauvais, où ils déclarerent Childeric indigne de porter la couronne, & élurent Gillon, quoique romain, qui depuis long temps s'étoit attaché à Merovée, & lui avoit donné la ville de Soiſſons dont il étoit gouverneur.

Dans le temps que Gillon ſe préparoit ſecretement pour armer, Childeric réſolut d'enlever Silviane, non pour l'épouſer, puiſqu'elle étoit mariée, mais pour lui faire violence, comme il en avoit déja uſé à l'égard de quelques autres, depuis la mort de Merovée. Ses flateurs lui avoient perſuadé que tout étoit permis aux rois, que les rois ne ſont point obligés à ſe conformer aux loix qu'ils ne font que pour leurs ſujets; & qu'étant maîtres de la vie de leurs vaſſaux, ils pouvoient également diſpoſer de tout ce qui leur appartient.

La reine Methine s'étoit retirée dans la ville des Rhemois, pour s'épargner la vue

de toutes les horreurs de Childeric, & pour recevoir les conſolations d'un grand perſonnage nommé Remi. Or Childeric prenant occaſion de l'éloignement de ſa mere, invente mille raiſons, afin d'engager Andrimarte à ſe rendre auprès d'elle, pour lui communiquer, diſoit-il, des choſes de la derniere importance : il ajoute, qu'il eſt bien fâché de le tirer d'auprès de Silviane, mais que ſon voyage ſera de peu de jours. Andrimarte répondit qu'il aimoit Silviane comme ſa femme, mais qu'il honoroit Childeric comme ſon ſeigneur, & qu'il étoit prêt à le ſervir en cette occaſion, comme en toute autre. Auſſi tôt Childeric lui fait donner ſes dépêches. Andrimarte n'eut que la nuit ſuivante, pour ſe préparer à ce voyage. Il fit part à Silviane de la commiſſion que le prince lui avoit donnée ; & lui recommanda de pourvoir tellement à ce qui leur étoit néceſſaire, qu'ils fuſſent en état de partir quelques jours après ſon retour.

La ſage Silviane après avoir entendu Andrimarte, comme elle avoit l'eſprit pénétrant, lui répondit avec un profond ſoupir : » Ce voyage ne m'annonce rien que de ſiniſ- » tre ; dieu veuille que je me trompe. Vous » devez vous ſouvenir que Childeric m'a ai- » mée : il m'a tenu des diſcours que je n'ai » point voulu vous rendre, & diſpenſez moi » de vous les redire ; il ſuffit que vous ſça-

un nouveau sujet, & plus amer que le premier.

Déja Childeric croyoit la couronne bien affermie sur sa tête, & déja il commençoit à vivre d'une maniere si licentieuse, que l'on avoit perdu l'esperance que la vertu du pere avoit fait concevoir du fils. Le peuple se plaignoit, les grands murmuroient, & les plus zelés soupiroient. Enfin après avoir quelque temps supporté ce joug tyranique, les grands s'assemblerent à Provins, puis à Beauvais, où ils déclarerent Childeric indigne de porter la couronne, & élurent Gillon, quoique romain, qui depuis long temps s'étoit attaché à Merovée, & lui avoit donné la ville de Soissons dont il étoit gouverneur.

Dans le temps que Gillon se préparoit secretement pour armer, Childeric résolut d'enlever Silviane, non pour l'épouser, puisqu'elle étoit mariée, mais pour lui faire violence, comme il en avoit déja usé à l'égard de quelques autres, depuis la mort de Merovée. Ses flateurs lui avoient persuadé que tout étoit permis aux rois, que les rois ne sont point obligés à se conformer aux loix qu'ils ne font que pour leurs sujets; & qu'étant maîtres de la vie de leurs vassaux, ils pouvoient également disposer de tout ce qui leur appartient.

La reine Methine s'étoit retirée dans la ville des Rhemois, pour s'épargner la vue

& mourut plein d'honneur, & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé ſur le pavois. Silviane ſe rappellant alors les diſcours qu'il lui avoit tenus, preſſa ſon cher époux de ſe retirer promptement dans la Gaule armorique, pour éviter le reſſentiment de Childeric, & ſatisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane, & ſe croyant obligé de ſervir le jeune roi à ſon avenement à la couronne, ne voulut point ſuivre le conſeil de Silviane; & ſans le rejetter entierement, il differoit ſous prétexte que les choſes néceſſaires pour leur voyage ſe préparoient. Cependant il demeuroit auprès de la perſonne du roi, & lui rendoit plus de ſoins qu'aucun autre courtiſan. Mais Childeric qui conſervoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, n'attendoit pour executer le deſſein qu'il avoit formé, que la fin des ceremonies & des réjouiſſances de ſon couronnement. Alors Silviane, & le genereux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort, & que tous leurs vaſſaux & ſujets les ſupplioient de ſe rendre dans leurs états. Silviane & ſon époux le pleurerent également; mais lorſque leurs larmes commençoient à ſe ſecher, le ciel leur en ſuſcita

un nouveau sujet, & plus amer que le premier.

Déja Childeric croyoit la couronne bien affermie sur sa tête, & déja il commençoit à vivre d'une maniere si licentieuse, que l'on avoit perdu l'esperance que la vertu du pere avoit fait concevoir du fils. Le peuple se plaignoit, les grands murmuroient, & les plus zelés soupiroient. Enfin après avoir quelque temps supporté ce joug tyranique, les grands s'assemblerent à Provins, puis à Beauvais, où ils déclarerent Childeric indigne de porter la couronne, & élurent Gillon, quoique romain, qui depuis long temps s'étoit attaché à Merovée, & lui avoit donné la ville de Soissons dont il étoit gouverneur.

Dans le temps que Gillon se préparoit secretement pour armer, Childeric résolut d'enlever Silviane, non pour l'épouser, puisqu'elle étoit mariée, mais pour lui faire violence, comme il en avoit déja usé à l'égard de quelques autres, depuis la mort de Merovée. Ses flateurs lui avoient persuadé que tout étoit permis aux rois, que les rois ne sont point obligés à se conformer aux loix qu'ils ne font que pour leurs sujets; & qu'étant maîtres de la vie de leurs vassaux, ils pouvoient également disposer de tout ce qui leur appartient.

La reine Methine s'étoit retirée dans la ville des Rhemois, pour s'épargner la vue

de toutes les horreurs de Childeric, & pour recevoir les conſolations d'un grand perſonnage nommé Remi. Or Childeric prenant occaſion de l'éloignement de ſa mere, invente mille raiſons, afin d'engager Andrimarte à ſe rendre auprès d'elle, pour lui communiquer, diſoit-il, des choſes de la derniere importance : il ajoute, qu'il eſt bien fâché de le tirer d'auprès de Silviane, mais que ſon voyage ſera de peu de jours. Andrimarte répondit qu'il aimoit Silviane comme ſa femme, mais qu'il honoroit Childeric comme ſon ſeigneur, & qu'il étoit prêt à le ſervir en cette occaſion, comme en toute autre. Auſſi tôt Childeric lui fait donner ſes dépêches. Andrimarte n'eut que la nuit ſuivante, pour ſe préparer à ce voyage. Il fit part à Silviane de la commiſſion que le prince lui avoit donnée ; & lui recommanda de pourvoir tellement à ce qui leur étoit néceſſaire, qu'ils fuſſent en état de partir quelques jours après ſon retour.

La ſage Silviane après avoir entendu Andrimarte, comme elle avoit l'eſprit pénétrant, lui répondit avec un profond ſoupir : » Ce voyage ne m'annonce rien que de ſiniſ- » tre ; dieu veuille que je me trompe. Vous » devez vous ſouvenir que Childeric m'a ai- » mée : il m'a tenu des diſcours que je n'ai » point voulu vous rendre, & diſpenſez moi » de vous les redire ; il ſuffit que vous ſça-

» chiez qu'il a bien oublié vos ſervices, &
» que s'il avoit eu l'autorité qu'il a mainte-
» nant, notre mariage ne ſe ſeroit point ac-
» compli. Vous avez vû depuis, à quelles
» violences il s'eſt porté, & vous pouvez fa-
» cilement prévoir ce que nous en devons
» attendre. Pour moi je penſe que la com-
» miſſion qu'il vous a donnée cache quelque
» noirceur; les femmes ſont ſoupçonneuſes,
» il eſt vrai, mais qui me peut faire tenir ce
» langage, ſi ce n'eſt mon extrême amour
» pour vous? Faites-y vos réflexions, & pre-
» nez de telles meſures, que ni vous ni moi,
» ne nous repentions point de votre voya-
» ge.

A ces mots, Silviane embraſſe Andrimarte, & l'arroſe de ſes larmes: Andrimarte en fut ému, & après s'être tû quelque temps, il répondit: » Vos pleurs me touchent, vos
» réflexions me paroiſſent juſtes, & ſi j'avois
» pû les faire, j'aurois éludé la commiſſion;
» mais comment reculer maintenant, ſans
» rompre avec lui? Voici donc ce que nous
» pouvons faire. J'irai & je reviendrai avec
» la plus grande diligence qu'il me ſera poſſi-
» ble; cependant vous vous retirerez ſecrete-
» ment chés Andrenic notre ancien & fidele
» ſerviteur. Si Childeric a quelque deſſein, il
» viendra, ou il envoyera ici, & par là vous
» connoîtrez ſa mauvaiſe volonté; ſinon, je
» ſerai ravi que nous n'ayions point fait d'é-

» clat. Que ſi je penſois qu'il eût réſolu de » vous outrager, dès demain, je lui ôterois » la vie au milieu de ſes gardes.

Le lendemain Andrimarte fit part à Andrenic de ce qu'il avoit réſolu avec Silviane, & lui commanda de tenir l'affaire ſecrete. Andrenic étoit un vieux ſerviteur qui avoit eu ſoin de ſa jeuneſſe, & dont la fidelité lui étoit connue. Sa maiſon étoit près de celle d'Andrimarte. Dès qu'Andrimarte fut parti, Silviane, ſans en rien dire à ſes filles, ſe retira dans la maiſon d'Andrenic, feignant de vouloir demeurer ſeule dans ſon cabinet; & commandant que ſi on venoit la viſiter, on dît qu'elle étoit indiſpoſée. Elle ſe renferma ſeule avec la femme d'Andrenic, où elle demeura en des allarmes continuelles; car elle avoit toujours un ſecret preſſentiment qu'elle ne reverroit point ſon cher époux, qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Uniquement occupée de ſes frayeurs, elle demanda à la femme d'Andrenic quel parti elles prendroient, ſi Childeric ne la trouvoit point chés elle, & que ſa mauvaiſe fortune le fît venir où elle étoit. Elles chercherent d'abord un lieu où ſe cacher; car elles ſentoient bien qu'il étoit impoſſible de réſiſter au roi; mais la maiſon étant trop petite pour leur deſſein, Silviane ſe prépara à recourir au dernier remede, qui étoit de ſe donner la mort. La femme d'Andrenic qui

aimoit tendrement Andrimarte, & qui ſçavoit bien qu'il ne pourroit ſurvivre à la perte de ſon épouſe : » Non, non, madame, „ dit-elle, écartez un deſſein ſi horrible ; ſi „ vous daignez me croire, vous prendrez un „ parti plus raiſonnable, & qui vous mettra „ ſurement à couvert de toute violence. Je „ ſuis d'avis que vous vous habilliez en jeune „ chevalier. J'ai ici les habits d'un de mes fils; „ il y a long temps qu'il ne les a portés, „ & par conſequent ils ne ſeront point re„ connus.

» O ma mere, s'écria Silviane, que celle „ qui vous a donné le jour ſoit à jamais heu„ reuſe ! Votre prudence me conſerve au„ jourd'hui à mon cher Andrimarte. Ne per„ dons pas de temps, j'ai je ne ſçai quel preſ„ ſentiment que nous n'en avons pas de reſ„ te. » Incontinent la femme d'Andrenic va chercher les habits, & la belle Silviane ſe les accommode ; après quoi elle ceint l'épée, en diſant : „ Je ne crains plus la violence de „ Childeric, parce que je ſçaurai me ſervir „ de cette épée contre lui, & ſi je ſuis trop „ foible, contre moi même. Mais, ajouta„ t'elle, il me faudroit encore des bottes, & „ des éperons, ſi le tyran vient ici, il n'y a „ pas d'apparence que je m'y arrête. Je vous „ le conſeille, dit la femme d'Andrenic, puiſ„ que vous en avez le courage ; je vous ac„ compagnerai ; il y a ici deux chevaux que

» nous pouvons monter ſans crainte, je vais » ordonner qu'on les tienne tout prêts.

Elle part à l'inſtant; & Silviane demeurée ſeule ne pouvoit aſſés remercier le ciel de l'expedient qu'il lui avoit ſuggeré. Mais en ce moment il lui vint une penſée qui la jetta dans un extrême abbattement. » Le tyran, » diſoit-elle, n'envoyera-t'il point ſur les » chemins pour ſe défaire d'Andrimarte?» Et la femme d'Andrenic arrivant au même temps; » Ah! ma mere, lui dit-elle, c'eſt fait » de moi, ſi vous ne me ſecourez; je crains » pour la vie de mon époux. Madame, lui ré- » pondit-elle, laiſſez-moi m'habiller promp- » tement, afin que je puiſſe vous ſuivre: il » me ſemble que j'ai entendu quelque bruit » dans la rue.» A peine elles étoient habillées que l'homme affidé qu'Andrimarte avoit laiſſé, vint leur dire tout effrayé que le roi étoit entré dans la maiſon d'Andrimarte, & qu'il cherchoit Silviane, menaçant Andrenic & toute la maiſon de leur faire un mauvais parti, s'il ne lui découvroient où elle étoit.

Alors Silviane ſe décoeffant: » Mon ami, » lui dit-elle, coupe ces cheveux, & dépêche » toi.» Et cet homme faiſant quelque difficulté; » dépêche-toi, ajouta-t'elle, » ſi cet » artifice ne me ſauve de la violence du ty- » ran, ma mort me ſignalera bien davanta- » ge.» Tandis qu'il coupoit les cheveux de

Silviane, Silviane les coupoit à la femme d'Andrenic ; auſſi tôt ils deſcendent tous trois à l'écurie, & montent à cheval ſi à temps qu'à peine elles étoient ſorties de la maiſon, que Childeric & ſes gardes entrerent par une autre porte, faiſant un bruit effroyable. Mais le jeune homme qui s'étoit pluſieurs fois trouvé dans les dangers de la guerre avec ſon maître, leur dit ſans s'effrayer : » Suivez-» moi ; ne craignez rien ; je tuerai plus tôt le » tyran, que de ſouffrir qu'il faſſe le moin-» dre outrage à la femme de mon maître. » Et les hâtant un peu, parce que les clameurs du peuple augmentoient, il prit le chemin du mont de Mars, & les cacha dans une carriere, avec intention d'aller la nuit repoſer dans quelque village voiſin.

Mais la femme d'Andrenic & Silviane lui commanderent de retourner à la ville, pour ſçavoir ce qui ſe ſeroit paſſé. Il entra dans la ville au même temps que l'on vouloit en fermer les portes, laiſſant ces deux dames ſi étonnées de ſe voir ſeules en un lieu écarté, qu'elles trembloient de frayeur. Cependant l'extrême affection de Silviane pour Andrimarte lui faiſoit rappeller le peril qu'elle avoit craint pour lui à ſon retour, & ſi elle avoit ſçu le chemin, elle ſeroit partie ſur le champ. La femme d'Andrenic jugea bien qu'il étoit néceſſaire de lui donner avis de ce qui ſe paſſoit, mais il falloit attendre le

retour du jeune homme qu'elles avoient envoyé. Bien tôt elles l'apperçurent de loin qui venoit à toute bride. Dès qu'il fut arrivé, & qu'il put parler : » Madame, lui dit-il, les » dieux vous ont ſecouru à propos ; l'ingrat » Childeric, ce tyran a exercé des violences » horribles dans votre maiſon, & dans celle » d'Andrenic. Comment ſe porte Andrenic, » interrompit ſa femme ! *Il eſt* en bonne ſan- » té, & la réſolution que vous avez priſe l'a » comblé de joye. Mais nous ſommes trop » près de la ville ; écartons-nous, & je vous » raconterai en chemin tout ce que j'ai ap- » pris. Mon ami, dit Silviane, conduis-nous » du côté d'Andrimarte.

Alors ce jeune homme prenant la route que ſon maître l'avoit aſſuré qu'il tiendroit à ſon retour, il vint droit à Gandela ; & parce qu'il étoit tard, & qu'il craignoit que Silviane ne fût fatiguée, il réſolut de s'arrêter à Claye. Cependant il leur raconta ce qu'il avoit appris : „ C'eſt un miracle, dit-il, que » vous ayiez échappé au tyran ; on alloit fer- » mer les portes de la ville, quand je ſuis ar- » rivé ; j'ai gagné enfin votre maiſon au tra- » vers d'une foule d'hommes armés. On en- » tendoit de grands cris dans nos deux mai- » ſons ; & pluſieurs diſoient que Childeric » cherchoit Silviane pour la deshonorer ; que » c'étoit pour en venir à bout qu'il avoit en- » voyé Andrimarte vers la bonne reine Me-

» thine, & qu'il falloit s'oppoſer à de ſem-
» blables violences. Hé quoi, leur diſois-je,
» ſouffrirez-vous qu'Andrimarte ſoit ſi in-
» dignement traité, & que la fille du bon duc
» Semnon demeure au milieu de vous ſans
» ſecours? En même temps ils en ſont venus
» aux mains, ils ont tué ou mis en fuite les
» gardes & les ſoldats du tyran; le tyran lui
» même a eu de la peine à ſe ſauver dans ſon
» palais, où il eſt actuellement inveſti. J'ai
» couru incontinent à la maiſon d'Andrenic,
» dès qu'il m'a vû, il m'a demandé où vous
» étiez, & je lui ai répondu que vous étiez
» en lieu de ſureté. Puis le tirant à part, je lui
» ai raconté tout ce que vous avez fait, & je
» lui ai dit où vous étiez. A mon retour, j'ai
» trouvé les chaînes tendues, & voyant le
» peuple ſi animé contre le tyran, & ſi pre-
» venu pour Andrimarte, je leur ai dit que
» j'appartenois à ce dernier, & que vous
» m'envoyiez vers lui, pour l'avertir de la
» violence que Childeric avoit voulu exercer
» à votre égard. Auſſi tôt on s'eſt empreſſé à
» me livrer paſſage, & lorſque j'ai été à la
» porte, le commandant m'a chargé de dire
» à mon maître qu'il ſe hâtât de venir, &
» que tout le peuple ne reſpire que la ven-
» geance.

» Mais, madame, nous étions bien em-
» barraſſés, parce que Childeric ſçachant
» qu'Andrimarte étoit parti, il prit avec lui

» quelques jeunes gens qui le portoient à la » violence, & ſe ſaiſit d'Andrenic. Sans dou- » te il l'eût fait mourir ſans Clidaman & Lin- » damor ; mais étant avertis que le peuple » s'aſſembloit en armes, ils accoururent par » malheur où le tumulte étoit le plus grand » avec ce qu'ils avoient pû trouver à la hâ- » te des leurs ; & Clidaman voyant Childeric » en ce danger, mit l'épée à la main. Nous » fîmes de ſi grands efforts, qu'enfin nous » dégageâmes le roi. Clidaman & Lindamor „ furent bleſſés ; ils ne laiſſerent pas d'ac- „ compagner le roi dans ſon palais. Tous nos „ ſeguſiens s'y aſſemblerent ; Guyemans s'y „ trouva auſſi ; quoiqu'il fût reconnu du „ peuple pour ſerviteur de Childeric, on „ ſçavoit qu'il n'étoit point du nombre de „ ceux qui le portoient à la violence. Quand „ Lindamor l'apperçut : „ Hé bien, Guye- „ mans, lui dit-il, vous avez enfin voulu „ que Clidaman portât la peine d'une faute „ qu'il n'a pas commiſe ? vous pouvez croi- „ re, dit-il tout troublé, que je n'ai pû pré- „ voir un ſi grand malheur; » & ſe mettant à genoux auprès de ſon lit, & lui prenant une main : „ Seigneur, ajouta-t'il, montrez ici „ votre courage. Cher ami, lui répondit-il, „ le courage ne manqua jamais à Clidaman, „ mais je ne puis réſiſter à la force de la „ mort. „ Puis appellant Lindamor qui étoit auſſi bleſſé, mais moins dangereuſement, &

qui fondoit en pleurs auſſi bien que Guyemans : „ Vous êtes, leur dit-il, les deux per-„ ſonnes en qui j'ai plus de confiance. Je „ vous conjure, vous Guyemans, d'aſſurer „ Childeric que je meurs ſon ſerviteur, & „ que j'emporte un extrême regret, de n'a-„ voir pû lui rendre de plus importans ſer-„ vices ; que ſi pourtant ceux que je lui ai „ rendus & à ſon pere ont quelque pouvoir „ ſur lui, dites-lui de ma part que s'il ne „ change de conduite, les dieux le châtie-„ ront. Et vous, Lindamor, ſi vos bleſſures „ vous le permettent, remenez, dès que j'au-„ rai fermé les yeux, tous ces chevaliers ſe-„ guſiens en leur pays ; & les rendez de ma „ part à la nymphe ma mere. Je vous conju-„ re de lui continuer vos ſervices : dites-lui „ de ne point s'affliger de ma perte ; ſi quel-„ que choſe peut la conſoler, c'eſt que je ne „ croi pas que l'on puiſſe me rien reprocher „ dans le peu de temps que j'ai vêcu. Dites „ auſſi à ma chere ſœur, que ſi j'ai quelque „ regret de mourir ſi tôt, c'eſt uniquement „ parce que je ne la verrai plus.

Enſuite nous faiſant tous appeller, il nous tendit la main à tous, quoiqu'avec peine, & nous commanda d'obéir à Lindamor comme à ſa propre perſonne, & ſur tout de vous ſervir, madame, & la nymphe Galatée avec toute la fidelité dont nous ſommes capables. Il ſembloit qu'il voulût encore parler ; mais

il lui prit une foibleſſe qui lui ravit la vie. Il demeura pâle & froid entre les bras de Lindamor, qui tomba évanoui de l'autre côté. Je ne puis vous redire quels furent nos regrets & ceux de tout le peuple. Ils euſſent duré bien davantage, ſans le peril où nous nous trouvâmes. Les ſeigneurs qui s'étoient aſſemblés à Beauvais ignorant ce qui s'étoit paſſé étoient venus en foule, pour ſonder les eſprits, & trouvant le peuple armé pour le même deſſein qui les amenoit, ils viennent inveſtir le palais.

Childeric qui comptoit beaucoup ſur la valeur de Lindamor, & ſur les conſeils de Guyemans, les envoya chercher. Ils vinrent tous deux; Lindamor tout bleſſé qu'il étoit vouloit qu'on donnât ſur les rebelles, & conſeilloit à Childeric de mourir en roi. Guyemans au contraire lui repreſenta qu'il falloit temporiſer; „ car, diſoit-il, quelle force „ avons nous pour les faire rentrer dans le „ devoir, ou même pour nous garentir de „ leurs outrages? Je vous conſeille donc, „ ſeigneur, ajouta-t'il, de ceder à la néceſſi„ té, & de vous retirer en Thuringe auprès „ de Baſin. Il eſt votre parent, & votre ami; „ il vous rendra tous les devoirs d'hoſpita„ lité qui ſont dus à un ſi grand prince affli„ gé. Et cependant, j'en atteſte les dieux Pe„ nates, je travaillerai à vous ramener l'eſ„ prit du peuple, & j'y réuſſirai, ſi vous dai„ gnez ſuivre mes conſeils.

A peine il avoit fini, lorſqu'on entendit un trompette, qui après avoir ſonné trois fois, dit à haute voix ces paroles: (LES DRUIDES, PRINCES, ET CHEVALIERS DES FRANCS, ET DES GAULOIS, ASSEMBLE'S ET UNIS, DECLARENT GILLON, ROI DES FRANCS, ET CHILDERIC TYRAN, ET INCAPABLE DE PORTER LA COURONNE DE SES AYEUX.) Au même temps Guyemans qui étoit accouru, & Childeric même, virent porter Gillon ſur le pavois avec de ſi grandes acclamations, que Childeric connut bien que Guyemans avoit raiſon. Et craignant d'être trahi par les ſiens, il ſe retira avec lui, & le quitta bien tôt, emportant la moitié d'une piece d'or pour ſignal qu'il pourroit revenir, lorſque Guyemans lui envoyeroit l'autre moitié.

Il changea d'habits en même temps, & pria Lindamor de l'accompagner avec ſes chevaliers Seguſiens, juſqu'à ce qu'il fût hors des mains de ce peuple mutiné. Lindamor y conſentit, & Guyemans ſe chargea de faire au prince Clidaman des funerailles dignes de ſa naiſſance. La nuit étant venue, le roi ſortit bien accompagné de nos chevaliers, & fut conduit juſqu'aux frontieres de la Thuringe. Lindamor fut obligé de s'arrêter à ſon retour en la ville des Rhemois, où la reine Methine prit de lui un ſoin tout particulier.

Là

Là nous apprîmes que le genereux Andrimarte ayant rencontré la belle Silviane, prit incontinent la réſolution de ſe venger. Mais averti le même jour de la punition que Childeric en avoit reçue, il ne penſa plus qu'à ſe retirer en ſes états. D'un autre côté Lindamor ne croyant pas à propos que vous fuſſiez plus long temps ſans être informée de ces nouvelles, m'a commandé de vous les apporter, toutes fâcheuſes qu'elles ſont; & craignant que cela n'importât à votre ſervice, je n'ai pas voulu manquer aux ordres que j'ai reçus.

Galatée entendant que ſon frere étoit mort, ne put retenir ſes larmes; cependant Amaſis demanda au chevalier ſi Lindamor ne reviendroit pas bien tôt. Il lui répondit que Lindamor attendroit ſa parfaite gueriſon. En même temps Amaſis fit retirer le chevalier, lui ordonnant de ne rien dire des nouvelles qu'il avoit apportées, & prit Adamas à part: „Mon pere, lui dit-elle, vous „avez entendu ce que je ſçavois déja. J'ai „vivement reſſenti la perte de mon fils; mais „la neceſſité de mes affaires m'a contraint de „diſſimuler ma douleur; il faut ma fille, que „vous en faſſiez autant, ſi Polemas eſt inſ„truit de notre perte avant que nous ayions „mis ordre à nos affaires, nous avons tout „à craindre de ſa perfidie. Son deſſein, je n'en „puis douter, après les lettres que j'ai vues

„ du roi Gondebaut, eſt de s'emparer de
„ mes états, & pour affermir ſa nouvelle do-
„ mination, d'épouſer de gré ou de force la
„ nymphe Galatée,

„ J'en ſuis convaincu, répondit le druide,
„ (& c'eſt pour ce ſujet qu'il fit venir il y a
„ quelque temps ce faux druide.) C'eſt pour-
„ quoi, madame, il faudroit renvoyer ce
„ chevalier en diligence vers Lindamor pour
„ hâter ſon départ, & celui des vaillans che-
„ valiers qui lui reſtent. Cependant, retirez
„ vous à Marcilli, je vous y envoyerai le
„ plus de chevaliers & de ſoldats que je
„ pourrai, je m'y rendrai moi même en deux
„ jours, & s'il eſt poſſible, j'y ferai porter
„ Damon, ne le croyant guere aſſuré ici
„ contre la violence de Polemas. Ma fille, dit
„ Amaſis en s'adreſſant à Galatée, je ſuis
„ d'avis que ce ſoir même vous veniez à Mar-
„ cilli, & que nous emmenions Daphnide &
„ Alcidon avec leur ſuite. Nous les prierons
„ de quitter des habits ſi peu convenables à
„ leur condition; & ſans leur en dire le motif,
„ nous nous prévaudrons de leurs ſecours,
„ ſi nous en avons beſoin: dès demain j'en-
„ voyerai une litiere pour Madonte & Da-
„ mon. Mais à propos du faux druide, ajou-
„ ta-t'elle, il faut, mon pere, que vous
„ ſçachiez qu'il eſt revenu. Ah! madame,
„ dit Adamas, ſi l'on pouvoit s'en ſaiſir,
„ vous ſçauriez par lui les deſſeins de Po-

„lemas. Si madame y conſent, interrompit „Galatée, nous le prendrons aſſurément; „je n'ai qu'à feindre de vouloir lui parler „encore; mais ſans Leonide, je ne puis con„duire cette affaire; c'eſt pourquoi il eſt ne„ceſſaire de l'envoyer chercher. Madame, „répondit Adamas, je vous l'amenerai de„main, en accompagnant Damon; cepen„dant je ſuis d'avis que dès le grand matin „vous envoyiez Sylvie vers le faux druide, „pour lui dire que dans deux ou trois jours „vous voulez l'aller voir; cet artifice abuſe„ra Polemas, & pourra retarder d'autant „ſes mauvais deſſeins.

Incontinent Amaſis ſe fit apporter du papier, & écrivit à Lindamor de venir la trouver avec le plus de diligence qu'il pourroit, pour une affaire de la derniere importance, & qu'il ſçauroit par le porteur. Et faiſant appeller le chevalier, elle le chargea de ſa lettre pour Lindamor, avec ordre de lui dire qu'elle connoîtroit par ſa diligence la grandeur de ſon affection, & de l'informer des mauvais deſſeins de Polemas dont elle lui fit part à l'inſtant. » Dites-lui, ajouta » Galatée, que s'il eſt toujours de nos amis, » il ſera bien tôt ici.

Le chevalier part auſſi tôt, feignant d'aller à Marcilli, & les nymphes ſortent avec Adamas. Amaſis & Galatée ſupplient Daphnide & Alcidon de venir avec leur ſuite paſ-

ſer quelques jours à Marcilli. Alcidon & Daphnide accepterent la propoſition des nymphes avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance. Alors Amaſis s'approchant de Damon : » Seigneur, dit-elle, je vous en» voyerai demain une litiere ; il faudra, s'il » vous plaît, que vous vous efforciez de ve» nir ; Adamas vous en dira les raiſons. Ma» dame, répondit Damon, il me reſte aſſés » de forces pour aller vous ſervir par tout où » il vous plaira.

La nuit qui s'approchoit, contraignit la nymphe de partir avec cette compagnie, & le lendemain elle envoya de ſi bonne heure une litiere à Damon, qu'il arriva avant dix heures à Marcilli avec Adamas, Madonte, & Leonide. Adamas, pour ne pas manquer à ce que Galatée déſiroit, envoya dès le ſoir même vers Leonide, afin qu'elle ſe trouvât le lendemain de bonne heure auprès de lui ; & comme il s'agiſſoit d'aller à Marcilli, il lui écrivit qu'il ne falloit point amener Alexis, de peur qu'elle ne fut reconnue, & qu'elles cherchaſſent quelque excuſe de cette ſéparation qui ne dureroit que deux ou trois jours.

Il étoit preſque nuit, lorſque Leonide reçut la lettre d'Adamas. Elle étoit Alors chés Diane avec Alexis, Aſtrée, & Daphné. La nymphe fit voir la lettre à Alexis ; celle-ci trouva d'abord étrange de demeurer ſeule en ce lieu, où ſi elle venoit à être reconnue,

elle penſoit qu'elle ſeroit accablée de reproches ; mais plus tôt que de retourner vers Galatée, elle conſentit de reſter ; & feignit que ſon mal duroit encore : diſant néanmoins en ſecret à la belle Aſtrée que cette vie lui ſembloit ſi agréable, qu'elle refuſoit d'aller à Marcilli, où Galatée la ſouhaitoit, & qu'elle feignoit d'être malade pour demeurer dans ces lieux ſolitaires.

Dès que l'aurore parut, Leonide laiſſa Phylis au lit avec Aſtrée, parce que Diane depuis le départ de Madonte, n'étoit point ſortie de ſa cabane, & prit congé de ces belles bergeres, leur promettant de revenir bien tôt chercher Alexis. Puis s'approchant de celle-ci : » Souvenez-vous, lui dit-elle à l'o-» reille, de ne point perdre les occaſions. » Alexis lui répondit par un ſoupir. Ainſi Leonide alla trouver Adamas, puis s'achemina avec le grand druide vers Marcilli, laiſſant Alexis dans la plus heureuſe ſituation du monde, ſi elle avoit ſçu s'en prévaloir.

Fin de la troiſiéme partie.

APPROBATION.

LU par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce 22. Fevrier 1732.

DANCHET.

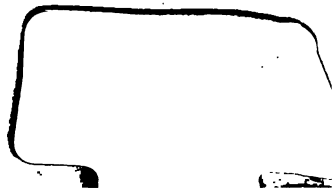
PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE WITTE, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *l'Aſtrée du ſieur d'Urfé, Paſtorale allegorique, avec des éclairciſſemens, nouvelle édition, ou, en corrigeant le langage, & réduiſant les converſations, on a conſervé tout le fond & les Epiſodes de l'original*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée, & attachée pour modele ſous le contreſcel des preſentes. A ces Cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant; Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conforme

à ladite feuille imprimée & attachée ſous notre dit contreſcel, & de le faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage ci deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit expoſant, & de tous dépens dommages & interêts. A la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrée tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état ou l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des preſentes.

Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires, Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le dix neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente-un, & de notre Regne le seiziéme. Par le Roy en son Conseil.

CHUPPIN.

Registré sur le Registre VIII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 217. *fol.* 209. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le* 9. *Août* 1731.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*